Rec. 123



Digitized by Google

V-6681

R



a la Haye Chez Henry van Bulderen A° 1689.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
DE
HOLLANDE.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable depuis l'année 1672. *juſques en* 1677.

PREMIERE PARTIE.

Suivant la Copie de Paris,

A LA HAYE,

Chez HENRI van BULDEREN, Marchand Libraire dans le Pooten, à l'Enſeigne de MEZERAY.

M. DC. LXXXIX.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Digitized by Google

PREFACE.

J'Ai balancé quelque temps à donner cette Hiſtoire au Public. Tant d'Etats differens ſont entrez dans la Guerre qui en fait le ſujet, que je ne puis contenter tout le monde ; Veritas odium Parit. *N'importe je dirai les choſes comme elles ſont ; ſi la ſincerité n'eſt pas du goût de quelques uns, d'autres l'approuveront & me rendront*

dront Juſtice ; ne ſçait-on pas que cette qualité fait le Caractere d'un fidelle Hiſtorien.

Au reſte je puis aſſurer que j'ai ſuivi en tout les Memoires que l'on ma fornis, & qu'ils me ſont venus de bon lieu. Pour ce qui eſt des choſes que j'avance de mon chef, j'en parle comme témoin ; je ſuis du métier, & j'ai eu bonne part aux actions que je rapporte.

Une des plus fortes raiſons qui m'empêchoient d'écrire cette Hiſtoire, c'étoit la crainte que j'avois que d'autres n'euſſent le même deſſein. Ce n'eſt pourtant pas d'aujourd'hui que je me fais Autheur ; je ſuis déja

déja sur les rangs ; mais je me connois assez pour ne prétendre pas reussir mieux qu'un autre dans la forme d'écrire. Je renonce de bon cœur à cette gloire, & la verité des faits sera mon fort.

Qu'on ne trouve pas mauvais d'ailleurs si je ne fais point mistere de me découvrir pour François. Je proteste au reste de n'épouser aucun party, & je tâcheray de rendre à chacun la justice qui lui sera deuë. Je souhaite enfin que mon Histoire trouve des Lecteurs aussi desintereſſez que je le suis ; & si j'ai le bonheur

de

de plaire au Public : je lui ferai part auſſi de ce qui s'eſt paſſé depuis la Paix juſqu'à preſent.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE PREMIER.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable en l'année 1672.

PEU s'en eſt falu que je n'aie quitté le deſſein que j'avois formé depuis long-temps d'écrire tout ce qui s'eſt paſſé dans la Guerre de Hollande. Ce n'eſt pas que la grandeur de l'entrepriſe m'étonnât, ou que je deſeſperaſſe d'en 1672.

1672. pouvoir sortir à mon honneur; mais je craignois
LIV. I. qu'aiant à dire trop de choses à l'avantage de ma nation, ceux qui viendroient aprés moi n'eussent de la peine à me croire. Car aprés tout la France ne paroitra jamais capable de faire ce qu'elle a fait, si l'on ne considere que l'étenduë de sa domination, laquelle est si petite en comparaison de ceux à qui elle a eu affaire, que c'est une merveille comment elle leur ait pu resister. A plus forte raison combien doit-on s'étonner de ce que parmi un si grand nombre d'ennemis, elle a fait non-seulement diverses conquêtes; mais encore une paix si avantageuse, qu'on peut dire, qu'aprés avoir donné la loi dans la guerre, elle l'a encore donnée dans la paix. C'est ce que je ferai voir, puis que j'ai enfin vaincu les scrupules qui pouvoient m'arrêter. Cependant j'ose dire que quelque affectionné que je sois à ma nation, personne ne pourra m'accuser, au moins avec justice, d'avoir cherché à lui donner des loüanges qui ne lui soient pas dues. Je rapporterai la verité le plus succintement qu'il me sera possible, & telle que je l'ai veuë de mes propres yeux en beaucoup d'occasions, sans être obligé d'emprunter le témoignage d'autrui. Car enfin j'ai servi depuis le commencement jusques à la fin de la guerre; & si ce n'est qu'il y a eu plusieurs armées, & par consequent plusieurs évenemens differens, où je ne me suis pu trouver, je dirois que j'ai été témoin moi-même de toutes choses. Mais à ce défaut je veux bien que l'on sache que j'ai cherché à m'informer exactement de tout ce qui s'est passé, faisant tout mon possible pour démêler

ler la verité d'avec le mensonge ; ce qui ait croire qu'il me sera aussi facile de réüssir un autre. 1672. LIV. I.

Toute l'Europe avoit été en paix depuis la de l'année 1659., & s'il étoit survenu quels petits troubles entre les Princes Chrêtiens, avoient été appaisés en même temps ; de te qu'on ne les avoit presque pas ressentis. ouïs XIV. regnoit en France, Prince sage, éclairé, & qui s'est acquis depuis le surnom e Grand par ses grandes actions, & par sa ertu. Charles II. regnoit en Espagne, jeune rince de foible complexion, & de petite sperance, & Leopold tenoit les rênes de Empire, Prince à peu prés de l'âge du Roi ; nais dont les inclinations étoient differentes. Car le Roi faisoit sa principale occupation de gouverner lui-même ses Etats, au lieu que l'Empereur s'adonnoit plus volontiers aux choses pieuses, qu'aux affaires d'Etat, & de la guerre : ce qui étoit cause que ses Ministres faisoient toutes choses à leur fantaisie. Nous verrons l'inconvenient qui en arriva dans la suite ; tant il est vrai qu'un Prince ne sçauroit prendre garde de trop prés à ses affaires. Pour ce qui est du Roi d'Espagne, on ne pouvoit dire encore dequoi il étoit capable : car il étoit encore si jeune, qu'il faloit de necessité qu'il s'en remît sur un autre du faix du Gouvernement. Mais l'âge lui étant venu depuis, on ne voit pas qu'il en ait pris beaucoup de connoissance ; si-bien qu'on peut dire qu'il fait aujourdhui par inclination, ce qu'on pouvoit croire en ce temps-là, qu'il ne faisoit que par necessité.

1672. Il y avoit encore des Princes considerables dans l'Europe, entre lesquels le Roi d'Angleterre tenoit le premier rang. Il avoit été élevé dans l'adversité, & tant qu'il y avoit été, on en avoit fait estime comme d'un Prince qui avoit les inclinations tout-à-fait relevées. Mais soit qu'il soit naturel aux hommes d'aimer le repos aprés la peine, ou que s'étant adonné depuis à ses plaisirs, il en eût contracté l'habitude de fuir les choses où il pouvoit rencontrer quelque dificulté; il ne fut pas plûtôt remonté sur le trône, dont ses peuples sembloient l'avoir exclus pour jamais, qu'il prit souvent le parti qui ne lui étoit pas le plus avantageux; tellement que par sa conduite il n'avança pas peu les affaires de la France.

Liv. I.

Pour ce qui est des autres Puissances, je n'en ferai point de mention à present, mais bien quand il s'agira d'en parler. Je dirai seulement que la Republique de Hollande étoit puissante à l'égal des plus grands Etats, quoi que sa domination fût si petite par terre, que ce n'étoit presque rien. Elle étoit composée de sept Provinces des Païs-bas, qui étoient les mêmes qui s'étoient soustraités de l'obeïssance d'Espagne il y avoit environ six vingts ans: mais ces Provinces contenoient dans leur petite étenduë tant de villes riches, & opulentes, que les étrangers qui étoient attirés à les venir voir par le bruit qu'elles faisoient dans le monde, avoüoient que leur reputation étoit encore au dessous de ce qu'ils en avoient reconnu. Amsterdam sur tout les ravissoit en admiration, principalement à cause du commerce qu'il avoit dans les quatre parties du monde, par le moien

moien duquel il y avoit de simples particuliers qui étoient devenus si riches, qu'ils ne sçavoient plus, pour ainsi dire, ce qu'ils avoient. 1672. LIV. I.

De si grandes richesses furent bientôt l'objet des desirs des Princes voisins, sur tout du Roi de France, qui aiant en partage toutes les qualités d'un grand Prince, ne manquoit pas d'une belle ambition. Cependant comme il ne lui étoit pas facile, quelque puissant qu'il fût, de ruiner facilement une Republique si florissante, il s'y prit avec beaucoup d'adresse, en lui suscitant des guerres avec les Princes voisins, dans lesquelles il paroissoit neanmoins s'interesser en sa faveur. Car il avoit toujours été de ses alliés, & la Republique, qui avoit obligation à son grand-pere d'une partie de son établissement, avoit pour maxime de conserver une parfaite intelligence avec lui. Mais cette Republique aiant reconnu en beaucoup d'occasions, principalement dans la guerre que l'Evêque de Munster entreprit contr'elle par son intrigue, quoi qu'elle fût fort secrette, qu'elle se devoit défier de ses desseins, elle vit bien que ce qui avoit entretenu leur intelligence ne subsistant plus, c'est-à-dire, une certaine égalité qui avoit toujours été entre la France, & l'Espagne, elle devoit prendre d'autres mesures.

Telle étoit la disposition de tous ces Etats en l'année 1667, temps auquel le Roi entreprit la guerre contre le Roi d'Espagne, pour raison des droits de la Reine sa femme, qui étoit sœur de sa Majesté Catholique, mais d'un premier lit. Cette guerre fut semblable au tonnere qui est toujours precedé d'un éclair,

1672. c'eſt-à-dire, que le Roi publia un Manifeſte, par lequel il juſtifioit le droit qu'il avoit ſur diverſes Provinces des Païs-bas, particulierement ſur le Brabant. Quoi qu'il en ſoit, comme le Roi d'Eſpagne étoit trop foible pour lui reſiſter, & que ſon voiſinage ne plaiſoit pas à la Republique de Hollande, elle fit un traitté avec l'Angleterre, & la Suede, pour arrêter le cours de ſes conquêtes, qui s'étendoient déja bien avant dans la Flandre. Car le Roi par une rapidité merveilleuſe s'étoit déja emparé des villes de Charleroi, Doüay, Liſle, Tournay, Ath, Courtray, Oudenarde, & de quelques autres du côté de la mer. Ce traitté fut nommé la Triple Alliance, à cauſe des trois Puiſſances qui s'étoient jointes enſemble; & comme le Roi ſe voioit menacé d'une guerre fâcheuſe, il fit la paix; à condition de retenir ſes conquêtes. On excepta neanmoins celle de la Comté, qu'il avoit faite au commencement de l'année 1668; tellement que toute l'Europe, qui avoit apprehendé d'être embaraſſée dans cette guerre, fut ravie que les choſes ſe fuſſent terminées de la ſorte. Chacun qui ſçavoit que cette paix étoit l'ouvrage des Hollandois conceut encore plus d'opinion de leur puiſſance; & ils en conceurent tant eux-mêmes, qu'ils crurent ſe pouvoir paſſer doreſenavant de leurs voiſins. Ainſi ils ſoûtinrent fierement leurs droits contre le Roi d'Angleterre, avec qui il leur arriva d'avoir bientôt quelque choſe à démêler, ſans ſonger, qu'aprés avoir ainſi irrité le Roi tres-Chrêtien par un endroit ſi ſenſible, il faloit ou ſe raccommoder avec lui, ou ſe menager davantage avec l'autre.

Liv. I.

Les

Les deux Rois, bien-loin de s'accommoder de ce procedé, en étoient fort indignés. Mais comme ils n'étoient pas encore d'accord ensemble, ils ne vouloient point rompre tout-à-fait avec ceux. Cependant il arriva que l'on frapa des Medailles en Hollande, où l'on attaquoit l'honneur des deux Rois. Je veux croire que cela se fit sans la participation de l'Etat; mais enfin on ne le crut pas dans le monde. Quoi qu'il en soit, elles étoient extrêmement hardies. Le Roi d'Angleterre y étoit traitté comme un Prince faineant, & voluptueux: le Roi comme un presomptueux, & un fanfaron. Cependant il y en avoit une, que je ne puis m'empêcher de rapporter. C'est celle où Van Beuningue, un de leurs Ministres, qui avoit été emploié au traitté de la Triple Alliance, & qui s'appelloit Josué, étoit representé. Il avoit un soleil au dessus de sa tête, & pour devise, ces mots Latins: *In conspectu meo stetit sol.* Or chacun sçavoit bien qu'on vouloit dire par là qu'on avoit arrêté la course du Roi, dont la devise étoit le soleil, & plus il y avoit de vrai-semblance à la chose, plus elle offensoit ce Prince. 1672. LIV. I.

Toutes ces choses étoient plus que suffisantes pour porter les deux Rois à faire une alliance ensemble contre cette Republique. Cependant cela n'étoit pas capable encore de les lier d'amitié, si l'affaire de Surinam ne fût venuë au secours. Le Roi d'Angleterre par un traitté qu'il avoit fait avec elle, lui avoit cedé cette isle, à condition qu'elle lui renvoieroit les troupes qui étoient dedans. Se confiant

1672. en ſa parole il envoia le Major Banniſter avec
des vaiſſeaux pour les ramener en Angleterre ;
LIV. I. mais elle retint & les troupes, & le Major. Elle ajouta à ce nouvel . . . . . celui de ne point vouloir ſaluer ſes vaiſſeaux, & comme c'étoit offenſer ce Prince par l'endroit le plus ſenſible, lui qui ſe diſoit le Roi de la mer, il n'heſita plus à faire alliance avec le Roi. Le Roi n'eut garde de le refuſer, lui qui avoit de ſon côté tant d'envie d'humilier cette République, & s'étant approché de la mer, ſous pretexte de viſiter Dunquerque, & les autres places qui ſont ſur la côte de ce côté-là, feuë Madame Ducheſſe d'Orleans, qui étoit ſœur du Roi d'Angleterre, & qui avoit infiniment d'eſprit, paſſa auprés de lui pour jetter les fondemens de cette alliance.

Ce fut ce Prince, & cette Princeſſe, qui convinrent enſemble ſous quelles conditions on feroit la guerre à cette République. Mais Madame étant morte peu de temps aprés qu'elle fut de retour en France, elle n'en put voir le ſuccés. Elle étoit à St. Cloud dans la ſanté du monde la plus parfaite, lors qu'aprés avoir bû un verre d'eau de chicorée, elle s'écria tout d'un coup qu'on prît garde à elle, & qu'il faloit qu'on lui eut donné du poiſon. On y courut en même temps pour voir ce que c'étoit, mais la trouvant toute en ſueur, on fit venir les Medecins, à qui elle tint le même langage. Ils ne connurent rien à ſon mal, ce qui en donna encore plus méchante opinion. Car ſon mari ne vivoit pas trop bien avec elle, & il s'étoit paſſé quelque choſe entr'eux qui avoit fait beaucoup d'éclat dans le monde. Ce n'eſt

pas

pas qu'on crût ce Prince capable d'une telle choſe, mais il avoit un favori qui n'aimoit pas Madame, ni que Madame n'aimoit point. Quoi qu'il en ſoit, on en fut avertir le Roi qui étoit à Verſailles, & il y accourut au même temps. Il ne la pût voir en cet état ſans en avoir beaucoup de douleur. Il lui rendit tous les ſoins imaginables, vit ordonner lui-même les remedes, & les lui preſenta de ſa main. Mais tout cela n'aiant pas été capable de la ſauver, elle rendit l'eſprit le lendemain matin, regrettée de toute la Cour, & de toute la France en general, qui avoit une eſtime toute particuliere pour elle. Comme elle avoit dit juſques à l'article de la mort qu'elle étoit empoiſonnée, le Roi la fit ouvrir en preſence de l'Ambaſſadeur d'Angleterre ; mais ſoit que les Chirurgiens fuſſent bien-aiſe de ſauver l'honneur de ceux qui y étoient intereſſés, ou que ce fuſt la verité, ils dirent qu'il n'y avoit rien que de naturel dans ſa mort, qui provenoit de ce qu'elle avoit les parties nobles entierement gâtées. 1672. LIV. I.

L'alliance qui étoit entre le Roi, & le Roi d'Angleterre fut tenuë ſecrette, juſques à ce que le Parlement d'Angleterre eût conſenti à la guerre. Car comme le Roi d'Angleterre ne ſçauroit mettre aucun impôt ſans ſon conſentement, il faloit qu'il reſolut avec lui comment il trouveroit de l'argent pour la ſoûtenir avec quelque ſorte de reputation. Mais aiant tant fait par ſes brigues que de gagner les meilleures têtes, les autres ſe laiſſerent aller à leur opinion, tellement que la guerre fut reſoluë tout d'une voix. On équipa donc une puiſſante flotte, pendant que le Roi de ſon côté faiſoit

1672. des alliances, & levoit de nouvelles troupes.
LIV. I. Comme l'interêt & la jalousie sont deux puissants motifs pour faire agir les hommes, & que les Princes n'y sont pas moins sensibles que les autres: le Roi trouva moien par là de mettre plusieurs Puissances dans ses interêts. L'Electeur de Cologne se flatta de pouvoir rentrer dans les places que lui retenoit cette Republique, & du moins ce fut ce que lui fit accroire le Prince Guillaume de Furstemberg son premier Ministre, homme tout devoüé à la France, & qui plein d'ambition ne cherchoit qu'à rendre quelque service à cette Couronne, afin de s'élever par son moien à ce haut point de fortune où nous le voions aujourdhui. L'Evêque de Munster, Prelat qui étoit plus propre à porter l'épée, que la mitre, fit aussi alliance avec lui. On lui fit esperer qu'il en augmenteroit sa frontiere, & il se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il ne pouvoit demeurer en repos. Quelques autres Princes jaloux de la prosperité de cette Republique ne furent pas fâchés aussi qu'un Roi si puissant entreprît de l'abaisser. Cependant comme le Roi craignoit que cette guerre ne fit remuer les Princes d'Allemagne, il s'assura de ceux qui étoient voisins du Rhin. Il remaria Monsieur avec la fille de l'Electeur Palatin, qui étoit un Prince de beaucoup d'esprit, & qui avoit beaucoup de credit dans l'Empire. Il mit pareillement dans son parti le Duc de Neufbourg, qui étoit considerable à cause de ses Etats de Juliers, & de Berg. Mais il essaia sur tout de faire une alliance étroitte avec la Suede, afin que si l'Empereur se declaroit contre lui, ce Roiaume fît

agir

agir ſes armes en ſa faveur. Cependant Mr. de Pomponne Secretaire d'Etat, qui y avoit été long-temps en Ambaſſade, dit au Roi qu'il n'y avoit pas beaucoup de fonds à faire ſur ſes forces, & que la paix dont il avoit joüi depuis long-temps, avoit tellement changé le naturel des habitans, qu'ils n'étoient plus ce qu'ils avoient été autrefois. On eut peine à le croire, parce que cette nation s'étoit acquis beaucoup de gloire dans les démêlés qu'elle avoit eus avec l'Empereur ſous le regne des deux Guſtaves. Mais la ſuite ne fit voir que trop qu'il ne s'étoit pas trompé. 1672. Liv. I.

Cependant ſoit que le Roi crût ſon entrepriſe difficile, à cauſe des richeſſes des Hollandois, ou qu'il prevît les ſuittes qui pourroient arriver de cette guerre, il envoia faire des levées chez les Princes voiſins qui étoient de ſes alliés. Il tira d'Italie ſept à huit mille hommes, dont il y en avoit trois mille en un ſeul regiment, que commandoit Bardi-Magaloti, Italien de nation; mais qui ſervoit en France depuis long-temps. Le reſte étoit des troupes de Savoie, dont il y avoit pluſieurs regimens tant cavalerie, qu'infanterie. Les Suiſſes lui fournirent auſſi plus de dix mille hommes de nouvelles levées. Mais il voulut eſſaier une choſe que l'on n'avoit point encore veuë juſques-là, qui fut de faire venir un regiment de cavalerie de cette nation, afin que s'il réüſſiſſoit, il en pût tirer d'autres à l'avenir. Mais le peu de ſuccés qu'il eut, fit que le Roi ne ſongea pas à en lever davantage. Le Comte de Konigsmark, celui qui ſert aujourdhui la Republique de Veniſe avec tant de reputation,

1672. lui amena outre cela douze cens chevaux d'Allemagne en un seul regiment; tellement que
LIV. I. l'on pouvoit juger de la grandeur des desseins de ce Prince, par la grande dépense qu'il faisoit. Le Comte de Konigsmark avoit un frere aîné; mais celui-ci prit parti avec les Hollandois, qui le firent Lieutenant-General, au lieu que lui ne fut que Brigadier dans les troupes du Roi.

Le Roi équipa aussi plusieurs vaisseaux de guerre pour joindre à la flotte Angloise; ainsi l'on pouvoit dire que toutes les forces des deux plus puissans Roiaumes de la Chrêtienté étoient assemblées pour ruiner cette Republique. L'on dit là-dessus, & sur tout en Hollande, une chose assez particuliere, sçavoir que les deux Rois ne doutant aucunement du succés de leur entrepriſe, partagerent entr'eux les Provinces qu'ils alloient attaquer. Mais c'est un conte qui se fait de tous les puissans armemens, tellement qu'il n'y a point d'apparence d'y ajouter foi. Ce que l'on peut dire, c'est qu'ils convinrent entr'eux par où chacun devoit attaquer, & qu'au cas que le succés répondît à leurs esperances, l'un auroit une chose, l'autre, l'autre. Mais il y a bien de la difference entre partager des conquêtes que l'on n'a point faites, & prendre des mesures pour celles que l'on fera. J'ajoûterai à cela, qu'une marque que les choses se sont passées de la maniere que je viens de dire, & non pas de la maniere que les autres les disent: c'est qu'aprés que le Roi se fut emparé de trois Provinces, lesquelles ils mettent dans son partage, il marcha contre celle de Hollande, qu'ils font

du

du partage du Roi d'Angleterre. Or le Roi n'eut eu garde de vouloir empieter sur le partage de son allié. L'on voit même qu'aprés avoir pris Naerden, Oudewater, & Woerdes, qui sont de la Province de Hollande, l'on ne vit point qu'il les remit entre les mains du Roi d'Angleterre, ce qu'il auroit fait sans doute, si ce partage imaginaire eût été aussi réel qu'on nous le veut persuader. 1672. Liv. I.

Quoi qu'il en soit, les Hollandois voiant de si grands preparatifs contr'eux, commencerent à connoitre qu'ils alloient avoir de puissans ennemis sur les bras. En effet, ils avoient beaucoup de lieu de craindre, car ils n'avoient conservé que vingt-cinq mille hommes pendant la paix, s'imaginant que cela leur suffiroit contre les Princes d'Allemagne, qui étoient trop foibles pour les oser attaquer, & qu'à l'égard des Couronnes de France, & d'Angleterre, il y en auroit une qui les mettroit à couvert des entrepriſes de l'autre. Cela paroiſſoit auſſi devoir être, comme ils ſe l'étoient imaginé; mais les brigues que le Roi avoit faites aiant eu l'effet qu'il pretendoit, le Roi d'Angleterre oublia ſes veritables interêts, qui étoient de ne pas rendre le Roi ſi puiſſant.

Jean de With Penſionnaire de Hollande étoit alors comme le directeur general des affaires de cette Republique. C'étoit un homme d'un grand eſprit, & en qui l'on prenoit beaucoup de confiance. Car quoi qu'il fut maître, pour ainſi dire, de toutes choſes, on n'avoit jamais reconnu que l'interêt l'eût fait agir. Il n'étoit pas cependant exempt de paſſion, ce que l'on avoit pu remarquer en plus

1672. d'une rencontre. Il étoit fils d'un de ceux qu'on appelle en Hollande *Louveſtein*, c'eſt-à-dire d'un de ces huit citoiens que le feu Prince d'Orange avoit fait enfermer dans le château de Louveſtein, pour s'être oppoſés à ſes deſſeins. Cette circonſtance l'avoit rendu ennemi juré de cette Maiſon, à l'abaiſſement de laquelle il avoit toûjours contribué autant qu'il avoit pu. Il faiſoit tout ce qu'il pouvoit ſous main pour faire éloigner le Prince d'Orange des charges, & comme on faiſoit dans la Republique une partie de ce qu'il vouloit, ce Prince avoit déja atteint vingt-un an, ſans qu'on témoignât encore vouloir rien faire pour lui. Le Roi d'Angleterre, dont il avoit l'honneur d'être neveu, en avoit prié neanmoins pluſieurs fois les Etats; mais ils n'avoient eu nul égard à ſa recommandation, de ſorte que ce Prince n'avoit pas plus de credit dans la Republique, que le moindre particulier. Cela lui ſembloit d'autant plus rude, qu'il avoit le cœur proportionné à la naiſſance; joint à cela que cette Republique aiant acquis ſa liberté par les travaux infatigables de ſes glorieux ancêtres, il ſembloit qu'elle en devoit être plus reconnoiſſante envers lui.

LIV. I.

Les choſes étoient en cet état, lors que les deux Rois declarerent la guerre; ce qui ſembla une occaſion favorable à ce Prince pour élever ſa fortune. L'honneur qu'il avoit d'être neveu du Roi d'Angleterre, lui aiant fait concevoir que les Etats ſeroient bien-aiſes de ſe ſervir de lui pour l'appaiſer, il leur offrit ſa mediation. Les Etats qui euſſent été bien-aiſes de ſortir de cette affaire, autrement que par les armes, accepte-

accepterent volontiers les offres qu'il leur faisoit, & l'aiant prié de vouloir s'entremettre de quelque accommodement, il envoia en Angleterre une perſonne de confiance, & capable de s'acquiter d'un tel emploi. Le Penſionnaire qui eut peur que cela ne lui donnât entrée dans les affaires, s'y oppoſa ſous main; mais la conjoncture ne permettant pas aux Etats de lui donner ce contentement, ce Prince entra dans une eſpece de negociation, qui ne réüſſit pas à la verité; mais qui réveilla du moins la bonne volonté de ceux qui avoient été autrefois attachés à ſa Maiſon, il abaiſſa le parti des Louveſteins, qui ne ſe trouva plus ſi fort qu'auparavant. 1672. Liv. I.

Cependant les negociations du Prince d'Orange n'aiant pas eu le ſuccés qu'on eſperoit, le Penſionnaire prit ſujet de là de le vouloir éloigner tout de nouveau des affaires. Mais comme il avoit fait paroître beaucoup d'eſprit, & de jugement dans tout ce qu'il avoit fait, & qu'il étoit queſtion alors de nommer un Chef pour commander l'armée de la Republique, la plûpart jetterent les yeux ſur lui, & le propoſerent aux Etats. Le Penſionnaire croiant pouvoir empêcher ce coup-là par ſon credit, alla tout exprés dans la maiſon de ceux qui avoient quelque credit, pour briguer les ſuffrages en faveur de quelque autre; mais voiant que perſonne ne lui vouloit rien promettre, il prepara une harangue, lors que chacun ſeroit aſſemblé, dont la ſubſtance étoit: qu'aprés toutes les entrepriſes que cette Maiſon avoit faites pour ruiner la liberté de la Republique, & pour s'élever ſur ſes ruines, il ne feignoit point

1672. point de dire, qu'il n'y avoit point d'assurance de la mettre en état de tenter encore la même
Liv. I. chose: qu'il leur faloit d'ailleurs une personne d'experience pour mettre à la tête de leur armée, & que le Prince d'Orange n'aiant jamais tiré l'épée, c'étoit vouloir tout perdre que de songer à lui pour la commander. De toutes les sept Provinces, il n'y eut que celle de Hollande qui fut de son avis; encore adoucît-elle les choses, disant, que puis que ce Prince manquoit d'experience, il faloit songer à lui donner de bons Lieutenants-Generaux. Pour ce qui est des six autres, elles lui donnerent leurs voix; tellement que ce Prince voiant qu'il n'y avoit que la Province de Hollande qui s'opposoit à son élevation, il fit agir ses amis, qui firent tant, qu'ils la firent resoudre à la fin à le choisir pour General. Obdam, & Celidrek, qui étoient tous deux de la Maison de Wassenaer, qui est une Maison considerable parmi la Noblesse, lui rendirent de grand services en cette occasion, & il n'en fut pas ingrat dans la suitte, aiant fait pour eux tout ce qui étoit en son pouvoir.

Cependant le Pensionnaire avoit donné de nouvelles commissions à qui lui en avoit demandé, & en donnoit encore tous les jours. Mr. D.... qui étoit un homme riche, lui dit en recevant la sienne, qu'il lui promettoit, foi d'homme d'honneur, de n'aller jamais chez le Prince d'Orange. Tous les honêtes gens trouverent cela fort mauvais. Ce Prince ne fut pas aussi fort content de ce procedé; mais comme il témoignoit une haine contre sa personne dont on attribuoit la source au Pensionnaire, il commença

mença à devenir ſuſpect à pluſieurs, de ſorte que 1672.
s'il venoit à propoſer quelque choſe dans le Liv. I.
Conſeil, on l'examinoit de plus prés qu'auparavant, parce qu'on commençoit à étre prevenu qu'il n'étoit pas exempt de paſſion.

Cependant celui-ci voiant que les affaires avoient tourné tout autrement qu'il n'avoit cru, propoſa à la Province de Hollande, qui avoit encore beaucoup de creance en lui, de lever douze mille hommes pour ſa ſureté particuliere. Le pretexte étoit ſpecieux : car il lui faiſoit entendre que ce ſeroit contr'elle que le Roi d'Angleterre feroit ſes principaux efforts. Mais ſon deſſein étoit de ſe faire un appui de ces troupes, leſquelles il prétendoit exempter du commandement du Prince d'Orange, attendu qu'elles auroient été levées aux dépens de la Province de Hollande, & non pas aux dépens de l'Etat. Mais comme c'étoit vouloir donner atteinte à l'union qui étoit entre les ſept Provinces, & faire proprement une Republique à part de la Province de Hollande, ce projet bien-loin de réüſſir, ne tourna qu'à ſa confuſion.

Le Penſionnaire voiant tous les deſſeins ruinés, reſolut de ſe maintenir encore malgré tous ces facheux commencemens. Comme il avoit l'eſprit adroit, & inſinuant, il réünit le parti des Louveſteins avec un autre parti qui n'étoit ni dans les interêts, ni dans ceux du Prince d'Orange ; mais qui n'aiant que le bien de la Republique en recommandation, croioit qu'il n'étoit pas expedient pour elle, que ce Prince s'acquît tant d'autorité. Ce parti ſe trouvant ſans chef, il crut qu'il lui ſeroit facile de le devenir, d'autant plus que tout le monde ne con-

1672. connoissoit pas encore par quel motif il agissoit.
LIV. I. Effectivement il y acquit d'abord une grande autorité ; de sorte que par son moien il demeura encore le maitre des affaires.

Cela parut en ce qu'il eut encore assez de pouvoir pour faire renouveller un édit, qui avoit été fait à la mort du pere du Prince d'Orange, par lequel la charge de Capitaine General, & celle de Gouverneur du païs ne devoient plus être possedées par une même personne. Or c'étoit pour ôter à ce Prince l'esperance d'être jamais aussi puissant qu'avoient été ses ancêtres, qui les avoient euës toutes deux depuis l'établissement de la Republique. Aprés cela il obligea ce Prince à faire serment qu'il observeroit exactement cet édit, & qu'en cas qu'il vînt à y manquer il consentoit à être puni selon la rigueur des loix. Mais toutes ces precautions étoient comme autant de presages que son autorité ne seroit plus de longue durée. Je trouve même que c'étoit faire paroitre trop de crainte pour un homme qui avoit tant d'esprit. Car qu'étoit-il besoin d'enseigner à ses ennemis ce qu'ils pouvoient faire pour lui nuire ?

On avoit fait, comme j'ai dit, quelques nouvelles levées dans le païs ; mais comme elles n'étoient pas capables de resister aux forces du Roi, qui commençoient déja à filer vers la frontiere, les Etats envoierent en Allemagne pour traitter de celles que quelques Princes avoient sur pied. Mais comme ils ne sçavoient pas encore de quel côté tomberoit le faix de la guerre, ils ne voulurent jamais s'en défaire. Cependant le peril pressoit, & il n'y avoit plus moien de temporiser, ce qui obligea les Etats à faire

faire un fort bon parti à ceux qui voudroient s'attacher à leur ſervice. Cela attira quelques étrangers ; le plus conſiderable de tous pour le ſervice, fut Wurts que étoit Allemand de nation, & qui avoit déja rendu ſervice à la Republique. Le Comte de Waldek qui étoit du même païs, vint auſſi ſur la fin de la campagne. Le Prince d'Orange leva un regiment des Gardes d'infanterie, dont le fils du Rhingrave, qui étoit Gouverneur de Maeſtricht, fut fait Colonel. C'étoit un Seigneur parfaitement bien-fait; mais qui n'avoit pas encore grande experience dans le métier de la guerre : cependant il s'y acquit tant de connoiſſance en trois ou quatre ans, qu'il auroit été capable de devenir un jour grand Capitaine s'il n'eut pas été tué au ſiege de Maeſtricht, ainſi que je le rapporterai en ſon lieu. Comme les bons Officiers étoient rares, un nommé Siffer que l'on avoit veu ſimple Lieutenant dans un autre corps, il n'y avoit que fort peu de temps, fut fait Lieutenant-Colonel de ce regiment, parce qu'il ſçavoit faire faire l'exercice mieux que les autres. Outre ce regiment les Etats donnerent encore au Prince d'Orange une Compagnie de Gardes-du-corps, une autre de Suiſſes, avec un regiment des Gardes de cavalerie, & un de dragons. Et ces troupes qui faiſoient plus de quatre mille hommes ſe nomment aujourdhui la Maiſon du Prince d'Orange, à l'exemple de celles qui ſont en France, qui ſe nomment la Maiſon du Roi.

1672. Liv. I.

Outre la dépenſe que les Etats furent ainſi obligés de faire pour l'armée de terre, ils en firent encore une bien plus conſiderable pour mettre

1672. mettre une armée navale sur pied. Car ils
LIV. I. aprehendoient sur toutes choses que les armées navales de France & d'Angleterre jointes ensemble, ne fissent une descente ou en Hollande, ou en Zelande, ce qui auroit été la ruine entiere du païs qui n'est point fortifié de ce côté-là. Et de fait comme ils s'étoient toujours veus assez puissans sur mer pour resister à leurs ennemis, ils ne s'étoient jamais mis en peine de faire faire aucuns ouvrages.

Du côté où le Roi devoit venir, ils n'avoient pas la même apprehension. Car outre qu'il y avoit de grandes rivieres à traverser, ils croioient encore que le Roi s'arrêteroit devant Maestricht, où ils avoient fait entrer une puissante garnison. D'ailleurs comme peu de monde sçavoit la guerre parmi eux, & qu'ils jugeoient de celle qui alloit commencer, par celles qu'ils avoient euës autrefois dans leur païs; ils s'imaginoient que chaque place étoit capable de tenir des années entieres. Cependant Wurts qui avoit plus d'experience que les autres, leur aiant dit qu'il ne faloit pas faire fonds là-dessus, leur proposa d'abandonner plusieurs places, pour ne conserver que celles qui pouvoient faire plus de resistance. Mais la plûpart qui avoient leur bien du côté de celles qu'on proposoit d'abandonner, s'opposerent à cette resolution. Par ce moien l'interêt particulier aiant prevalu par dessus l'interêt public, on conserva pour le moins trente places. Mais comme on n'avoit pas assez de monde pour mettre dedans, il manquoit quelque chose dans chacune; tellement que quand le Roi parut devant, il en vint à bout comme il voulut.

Un

Un autre inconvenient qui arriva, fut que l'armée des Etats se trouvant affoiblie par tant de garnisons, elle n'osa jamais se montrer devant la sienne. Mais comme on profite rarement de l'exemple d'autrui, il arriva au Roi la même chose avant la fin de la campagne; je veux dire que pour avoir voulu conserver toutes ses conquêtes, il se trouva si embarassé qu'il lui fut facile de connoitre la faute qu'il avoit faite. Et de fait, comme il y avoit assez de gens qui portoient envie à ses prosperités, & qui tâchoient de faire concevoir de l'ombrage de ses armes; il arriva qu'on lui suscita des ennemis qu'il ne prevoioit pas. Les Espagnols sur tout, quoi qu'ils eussent la paix avec lui, s'efforçoient de le rendre suspect à toute l'Europe, & n'étoient retenus de se declarer contre lui que par leur foiblesse. Ils avoient une ligue deffensive avec les Etats, en vertu de laquelle ils leur envoierent des troupes qui furent mises dans Maestricht. Mais au lieu d'en demeurer à leur traitté, ils leur donnerent un plus grand secours, tellement que le Roi eut sujet de s'en plaindre. Avant même que la campagne se passât, ils se mirent aux champs pour attaquer le Duc de Duras, qui fut obligé de se retirer au delà de la Meuse, & aiant manqué cette occasion, ils furent mettre le siege devant Charleroi. Ils faisoient d'ailleurs des brigues dans toute l'Europe, à la veuë de tout le monde, ce qui fâchoit le Roi, qui pour n'être point troublé dans son entrepriſe avoit resolu de vivre avec eux en bonne amitié. L'Empereur faisoit la même chose de son côté, soit qu'il se fut laissé aller à leurs sollicitations, ou qu'il eût de lui-

1672. Liv. I.

1672. lui-même de la jalousie de voir le Roi en état de triompher de ses ennemis. Cependant pour ne pas parler des choses par anticipation, je dois reserver celles-là pour un autre temps, & continuer seulement celles dont j'avois commencé à parler.

LIV. I.

D'abord que le Roi eut resolu la guerre, comme j'ai dit ci-dessus, & fait ses nouvelles levées, comme ses troupes montoient à prés de six vingt mille hommes, sans comprendre ses garnisons, il en forma trois corps d'armée, dont il prit le commandement du principal, & donna les deux autres au Prince de Condé, & au Comte de Chamilli. Celui que commandoit le Comte de Chamilli, n'étoit que de huit à dix mille hommes, celui de Mr. le Prince de Condé de quarante, & le Roi avoit le reste. L'armée du Comte de Chamilli n'avoit le nom que de camp-volant, parce qu'elle étoit beaucoup inferieure aux deux autres. Le Roi donna rendez-vous à ses troupes auprés de Charleroi, & le Prince de Condé assembla les siennes autour de Sedan. Ce Prince partit le premier, le Roi le second, & Mr. de Chamilli qui avoit passé l'hiver dans le païs de Cologne, vint à leur rencontre. Ils prirent tous trois le chemin de Maestricht : le Prince de Condé vint camper auprés de Maseik, à cinq lieuës au-delà de Maestricht; le Roi à Visé, à deux lieuës en deçà, & Mr. de Chamilli à Tongres, à quelques lieuës à côté. Comme Maseik & Visé sont tous deux sur la même riviere que Maestricht, on empêcha de rien entrer dedans, ce qui nous fit croire, aussi-bien qu'aux ennemis qu'on avoit dessein de l'assieger. Le Roi fut

fut même le reconnoître de dessus une hauteur. 1672.
Cependant quelques Volontaires s'étant approchés de la ville, & aiant voulu faire le coup de pistolet, le Marquis de Sauvebœuf fut blessé dangereusement. Mais le Roi empêcha que la chose n'allât plus avant, faisant soûtenir ces Volontaires par un escadron de ses Gardes, & l'escarmouche s'étant terminée de cette sorte, chacun s'en retourna au camp. Deux jours aprés l'on tint Conseil-de-guerre dans une maison où le Roi étoit logé, vis-à-vis de Visé. Le Duc d'Orleans qui avoit suivi le Roi étoit de ce Conseil, avec le Prince de Condé qui étoit venu exprés de son armée. Le Vicomte de Turenne en étoit aussi, & aiant été tous d'avis qu'il étoit dangereux d'assieger Maestricht, où l'on faisoit état qu'il y avoit dix mille hommes, on prit le chemin du Rhin, où il s'en faloit beaucoup qu'il n'y eût si grosse garnison dans les places. Le Comte de Chamilli eut ordre de rester auprés de Tongres, pour s'opposer aux courses de la garnison de Maestricht, & on jetta des troupes dedans, & à Maseik qui étoient des dependances de l'Evêché de Liege, qui appartenoit à l'Electeur de Cologne nôtre allié. On fortifia même ces deux places, depeur que le Comte de Chamilli étant obligé d'aller ailleurs, les troupes qui étoient dans Maestrichtn'en vinssent insulter les garnisons. Liv. I.

Le Prince de Condé marcha quatre ou cinq lieuës devant le Roi, & quoi qu'il fallût quantité de vivres pour faire subsister deux armées si nombreuses, on n'y ressentit aucune incommodité. Les païsans en apportoient de dix lieuës

1672. lieuës à la ronde, & le Roi avoit mis un si bon ordre à toutes choſes, qu'ils y venoient en auſſi grande ſureté, que ſi l'on eut été au milieu de la paix. Ces deux armées firent une marche de huit jours, ſans qu'on rencontrât perſonne, ſi ce n'eſt deux cens hommes qui s'étoient retranchés ſur le bord du Rhin. Le Prince de Condé les fit attaquer, & ils furent tous pris, aprés avoir fait leur décharge dont ils tuerent le Chevalier de la Rochefoucaut, frere du Prince de Marſillac, avec dix ou douze ſoldats.

LIV. I.

Le Prince de Condé aiant paſſé outre, laiſſa Orſoy & Rhinbergue derriere lui, & fut aſſieger Weſel, qui eſt aſſis ſur le Rhin. Le Roi arriva en même temps devant Orſoy, qui eſt ſur le même fleuve, & pendant qu'il y mettoit le ſiege, il envoia le Vicomte de Turenne devant Burik, qui eſt à demie lieuë en deçà de Weſel. Quoi que chacun connût la puiſſance du Roi, on ne laiſſa pas d'être étonné de voir faire trois ſieges à la fois. Cependant la promptitude avec laquelle ils furent achevés, eut lieu de ſurprendre bien davantage. Orſoy ne tint que vingt quatre heures, Burik de même, & Weſel gueres davantage. A Orſoy nos gens voiant que le Roi n'avoit point de réponſe du Gouverneur qu'il avoit envoié ſommer, s'en furent tambour battant pour relever la tranchée, & ce Gouverneur qui avoit peine à ſe determiner, en fut ſi ſurpris, qu'il ſe rendit à l'heure-même. La ville fut donnée au pillage, & il y eut des ſoldats qui y gagnerent plus de quatre mille francs. Cependant le jeu & la debauche les rendirent bientôt auſſi gueux qu'ils étoient auparavant: car on en vit le lendemain,

demain, qui aprés avoir joüé la veille cent pistoles sur une carte, n'avoient pas un sou: d'autres, qui aprés avoir fait des excés extraordinaires, mouroient de faim deux jours aprés. Comme Wesel étoit une place d'importance, & qui se pouvoit défendre plus long-temps, le Gouverneur fut condamné à avoir le cou coupé. Mais soit qu'il eût des amis auprés du Prince d'Orange, & de ceux qui avoient le plus d'autorité dans les Etats, ou qu'il eût quelque excuse qui servît à le justifier, il ne fut pas fait mourir; le boureau lui passa seulement l'épée au dessus de la tête, comme il étoit à genoux, & avoit les mains liées, tellement qu'on eut dit effectivement qu'il avoit eu dessein de lui couper le cou. Le Gouvernement de Wesel fut donné au Comte d'Estrades, qui avoit rendu de grands services en plusieurs occasions; mais qui d'ailleurs avoit de bonnes connoissances dans le païs, où il avoit été Ambassadeur long-temps, à cause dequoi le Roi l'en considéroit davantage. 1672. Liv. I.

De Wesel le Prince de Condé marcha à Rées, qui ne fit point de resistance, & de Rées à Emerik, pendant qu'il envoia Beauvezé Brigadier de cavalerie à Deudekom, où il n'y avoit qu'une petite garnison. Elle s'enfuit dés qu'elle vit nos troupes. Emerik suivit l'exemple de tant de places qui s'étoient déja renduës, & il n'y avoit plus que Rhinbergue qui tint de toutes celles que les ennemis possedoient en ces quartiers-là. Mais le Roi y aiant mis le siege, il étonna tellement un nommé d'Osseri, Irlandois de nation, qui n'en étoit que Lieutenant de Roi, mais qui à cause de la jeunesse du

1672. Gouverneur y avoit le principal commandement, qu'il ſe rendit ſans coup ferir. Ce fut le premier de tous les Gouverneurs à qui l'on accorda de ſortir avec ſa garniſon; car tous les autres avoient été faits priſonniers de guerre. On l'envoia à Maeſtricht; mais en étant ſorti quelque temps aprés pour s'en aller à l'armée, le Prince d'Orange le fit arrêter, & ſon procés lui aiant été fait comme à un lâche, il eut le cou coupé.

LIV. I.

Aprés la priſe de toutes ces places, on ſe trouva embarraſſé comment paſſer plus avant, car les ennemis étoient accourus pour deffendre l'Iſſel, qui couvre le reſte du païs, & ils s'étoient retranchés ſur le bord, à quoi les milices les avoient beaucoup aſſiſtés. Cette riviere eſt un bras du Rhin, & l'on commence à lui donner le nom d'Iſſel auprés de Roſwelt, où Druſus fit faire autrefois un canal pour fortifier ſon camp. Mais l'eau du Rhin y étant entrée, elle s'en eſt fait un lit par ſucceſſion de temps, & va en-ſuitte arroſer les villes de Doesbourg, Arnhem, Zutphen, Deventer, Campen, & quelques autres de moindre importance. Enſuitte elle continuë ſon cours juſques à tant qu'elle ſe ſoit perduë en la riviere de Tye, qui ſe va rendre dans la mer. Son lit n'eſt pas large, comme celui du Rhin; mais en recompenſe il eſt plus profond, & les bords en ſont dificiles, tellement que le Roi devant que d'entreprendre de paſſer cette riviere, voulut ſçavoir le ſentiment du Prince de Condé à qui il écrivit ſur ce ſujet. Le Prince de Condé tout accoûtumé qu'il étoit à de grandes entrepriſes, trouva celle-là fort perilleuſe, & Mr. de Turenne qui étoit

étoit revenu dans l'armée du Roi, aprés la prise de Burik, aiant été de son avis; le Roi ordonna au Prince de Condé de s'informer si l'on ne pourroit point passer le Rhin en quelque endroit. L'on pretendoit, si cela étoit possible, que l'on n'auroit du moins que la violence de l'eau à combattre, parce que les ennemis ne prenoient pas garde de ce côté-là. Le Prince de Condé qui ne demandoit pas mieux que de contenter le Roi, s'informa adroitement où il y avoit moins de danger, & un Gentilhomme du païs lui aiant promis de lui montrer un endroit où l'eau étoit fort basse, il commanda au Comte de Guiche Lieutenant-General d'y aller à sa place, parce que s'il y eut été lui-même les ennemis en auroient pû prendre du soupçon. Le Comte de Guiche y étant allé, entra lui-même dans le Rhin avec son écuier, étant guidé par le Gentilhomme que lui avoit donné le Prince de Condé; & aiant trouvé l'eau assez basse à l'entrée, & à la sortie, de sorte qu'il n'y avoit pas plus de deux cens pas à nager, il en vint faire rapport au Prince de Condé, qui en même temps le manda au Roi. Il est impossible de dire la joie que le Roi receut à cette nouvelle; car en passant le Rhin on pouvoit entrer dans le païs, tout de même qu'en passant l'Issel, & même l'on pouvoit prendre les ennemis par derriere. C'est pourquoi il partit en même temps de son camp avec sa Maison, & aiant laissé le reste de son armée sous le commandement du Vicomte de Turenne, il se rendit dans celle du Prince de Condé qu'il étoit déja dix heures du soir. Cependant aprés avoir parlé avec lui du sujet qui l'amenoit, & 1672. Liv. I.

1672. mangé legerement, il remonta à cheval. Le Prince de Condé, le Duc d'Anguien, le Duc
LIV. I. de Longueville, & quantité de grands Seigneurs en firent autant, & ils n'eurent garde de manquer une occasion comme celle-là, dans l'envie qu'ils avoient de se signaler en presence du Roi.

Toutes ces choses ne se purent passer si secrettement, que les ennemis n'en fussent avertis, c'est pourquoi Mombas eut ordre de leur part de garder ce passage. Mais le Prince d'Orange lui aiant promis quelques troupes de renfort, & ne les lui aiant pas envoiées, du moins à ce qu'il a dit pour sa justification, il crut, comme il étoit dans le parti des Louvesteins, qu'il le faisoit à dessein de le faire perir. Cependant comme il portoit les armes contre le Roi, dont il étoit né sujet, & qu'il ne se pouvoit faire autrement que sa conscience ne lui fit des reproches, il écrivit aux Deputés des Etats qui accompagnoient le Prince d'Orange, de vouloir donner ce commandement à un autre, & s'offrit de se jetter dans Nimegue. Les Deputés des Etats l'aiant trouvé bon, il abandonna le passage, & la chose aiant été rapportée au Prince d'Orange, il donna ordre à Wurts, qui avoit aprés lui le premier commandement dans l'armée, de s'y acheminer en diligence. Tous ces contre-temps aiant fait perdre aux ennemis l'occasion de se retrancher, le Roi ne fut pas plûtôt arrivé sur le bord du Rhin, qu'il fit mettre du canon en batterie, qui commença à faire beaucoup de desordre dans la cavalerie de Wurts, qui s'étoit retirée sous des arbres. Pour ce qui est de l'infanterie, elle

elle travailloit inceſſament à ſe retrancher; mais il nous étoit impoſſible de voir ce qu'elle faiſoit, parce que le jour ne commençoit pas encore à paroître. Cependant le regiment des cuiraſſiers, dont le Comte de Revel étoit Colonel, aiant eu ordre de ſe jetter dans l'eau, on y entra un à un, & il s'en neïa bien une vingtaine, ce que l'on pût appercevoir vers la pointe du jour. Cela fut cauſe qu'on prit un peu plus ſur la gauche; mais cela n'empêcha pas que le Comte de Nogent Maréchal de camp ne ſe neïât avec un page qui le ſuivoit. Il y en a qui croient que cela ne lui ſeroit pas arrivé s'il n'eut receu un coup de mouſquet dans l'eau; mais comme ſon page ſe neïa bien ſans être bleſſé, il eſt dificile d'en parler affirmativement, outre que cela n'eſt d'aucune conſequence. 1672. Liv. I.

Le Roi qui voioit tout, de deſſus une hauteur où il s'étoit mis, envoia dire alors de prendre encore plus ſur la gauche, & pour empêcher que les ennemis ne troublaſſent le paſſage, il pointa lui-même le canon. Tous les eſcadrons étoient cependant en bataille ſur le bord de l'eau; mais pas un n'y entroit, parce qu'on attendoit à paſſer les uns aprés les autres; en quoi neanmoins on ſe trompoit grandement, car ſi l'on eut paſſé en eſcadron, comme on fit aprés, on auroit arrêté la violence de l'eau, qui rejettoit quelquefois un homme plus de cinquante pas loin, quand il étoit dans le courant. Toutefois vingt-cinq ou trente cavaliers aiant paſſé, Langallerie Major du regiment des cuiraſſiers, leur fit former deux rangs, & ſe mit à leur tête. Mais la cavalerie de Wurts ſortant de deſſous les arbres, les

1672. obligea à rentrer dans l'eau, ce qui fit croire au
Roi que c'étoit dans le dessein de repasser
LIV. I. promptement de son côté. Les ennemis voiant
plier nos gens se contenterent de venir jusques
sur le bord de l'eau, d'où ils firent leur décharge: mais Langallerie leur tourna tête à cent pas de là, attendant qu'il fut assez fort pour aller contr'eux. En effet, quand il se vit à peu prés un escadron, il marcha aux ennemis fort resolument, & quoi qu'ils fussent bien plus forts, ils prirent pourtant la fuite. Le Roi trouva l'action de Langallerie fort belle, & d'une grande conduite, & aiant demandé qui étoit l'Officier qui l'avoit faite, car il ne le reconnoissoit pas de si loin, il eut beaucoup d'estime pour lui, & lui en donna des marques incontinent aprés le combat.

Cependant on avoit fait venir quelques batteaux qui étoient dans le voisinage, & la plûpart des grands Seigneurs de la Cour, qui n'étoient que Volontaires, se jetterent dedans. Le Prince de Condé entra dans un avec le Duc d'Anguien son fils unique, & comme ils étoient à cinquante pas du bord de l'eau, le Prince de Condé apperçût le Duc de Longueville, qui vouloit passer à la nage. Cela l'obligea de commander au batelier de retourner sur ses pas, afin de le prendre avec lui. Le Duc de Longueville étant entré dans le batteau, ils arriverent bientôt à l'autre bord, où tous ceux qui y étoient déja se rangerent autour du Prince de Condé. Ce Prince commença alors à crier de loin, mais en marchant toûjours, à quelque infanterie ennemie qui étoit dans de méchans retranchemens, qu'elle eût à mettre

les

les armes bas si elle pretendoit avoir quartier. 1672.
La peur étoit peinte sur son visage, quoi qu'elle eût la mêche compassée : aussi commença-t-elle à implorer à haute voix la misericorde de ce Prince, qui continuoit de lui dire en s'avançant toûjours, qu'elle n'avoit rien à craindre pourvû qu'elle lui obeït ponctuellement. On esperoit donc que cette occasion s'alloit passer sans qu'il y eût eu une seule goûte de sang repanduë ; mais le Duc de Longueville, qui avoit fait la débauche au camp du Prince de Condé, poussant imprudemment son cheval jusques sur le bord du retranchement, tira un coup de pistolet, & cria qu'il n'y avoit point de quartier à esperer. LIV. I.

Les ennemis, qui ne songeoient à rien moins qu'à se défendre, voiant que la parole du Prince de Condé étoit si mal gardée, firent feu sur lui, & sur ceux qui étoient autour de sa personne, de sorte qu'il se sentit plutôt blessé, qu'il ne sçût comment cela pouvoit être arrivé. Cependant se trouvant au desespoir de ce qu'avoit fait le Duc de Longueville, qui avoit été tué de cette décharge, avec le Marquis de Guitry Grand-Maitre de la Garderobe, & quelques autres personnes de qualité, il donna ordre qu'on attaquât les ennemis, & quoi qu'il eût été blessé lui-même du premier feu, il ne se retira point du combat qu'ils n'eussent été tous passés au fil de l'épée. Ils défendirent fort mal leurs premiers retranchemens ; mais s'étant retirés à une barriere, qui étoit en deçà d'un château, appellé le Tholhuys, un vieillard ne l'abandonna point qu'avec la vie ; de sorte qu'il

1672. bleſſa de ſa main le Comte de Saux. Un de
LIV. I. ſes pages le voiant bleſſé, & même en grand danger de ſa perſonne, car ce vieillard le ſerroit de fort prés, vint à ſon ſecours, & paſſa ſon épée au travers du corps de ce brave homme. Aprés ſon malheur les ſiens ne firent plus de reſiſtance, l'on pilla le château du Tholhuys, où l'on trouva des richeſſes dont la plûpart ignoroient le prix. Car il étoit rempli des plus belles peintures de tout le païs, que les ſoldats neanmoins donnoient pour un pot de bierre; de ſorte que les vivandiers ſe firent riches à bon marché.

Les ennemis aiant été ainſi défaits, le Roi fit jetter un pont ſur le Rhin, qui fut fait en un moment. Car il avoit fait apporter avec lui des batteaux d'une nouvelle invention, qu'on mettoit ſur des chariots, & qui ſervoient extrêmement pour hâter les entrepriſes. Cependant ſa Maiſon ſe jetta à nage dans le fleuve, & il n'y eut que les Officiers des chevaux-legers qui paſſerent dans un batteau. Le Roi ne leur en dit rien; mais il careſſa beaucoup le Prince de Soubize, qui avoit paſſé à la tête des gendarmes; ce qui étoit faire un ſecret reproche aux autres. La Maiſon du Roi paſſa en eſcadron, & c'étoit quelque choſe de beau à voir que ces troupes qui étoient toutes dorées, marcher ainſi en bataille dans un fleuve ſi large, & ſi rapide. Mais il n'y avoit pas tant de dificulté, ni même de peril qu'à paſſer un à un, car les chevaux étant ainſi ſerrés les uns contre les autres, rompoient la force de l'eau, & ceux qui étoient au deſſous ne s'appercevoient preſque pas quand ils étoient dans le

le courant. Les chevaux d'ailleurs s'animoient les uns pour les autres; tellement qu'on marchoit presque en aussi bon ordre que si l'on eut été sur la terre. Le Roi étant arrivé de l'autre côté, témoigna au Prince de Condé le regret qu'il avoit de sa blessure, & de la perte qu'il avoit faite du Duc de Longueville son neveu. Mais ce Prince qui sçavoit que c'étoit lui qui étoit cause de tout le desordre, passa legerement sur ce qui le regardoit, & quoi qu'il l'aimât tendrement, il n'en parla que le moins qu'il put. Le Roi fit aussi beaucoup d'honêteté au Prince de Marsillac & au Duc de Coaislin qui avoient été blessés, & il donna le regiment de Longueville à Langallerie pour recompense de la belle action qu'il avoit faite. 1672. Liv. I.

Cependant le Roi écrivit un billet au Vicomte de Turenne pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé; & quoi qu'il ne dût pas beaucoup regretter le Duc de Longueville, dont l'imprudence étoit cause comme j'ai dit, du malheur de beaucoup de personnes, il ne laissa pas de le mettre au nombre de ceux dont la mort lui faisoit de la peine. Il donna la charge du Marquis de Guitri au Prince de Marsillac, & il dit plusieurs choses obligeantes au Comte de Guiche, qui s'étoit mis à la tête du regiment des cuirassiers qui avoit passé le premier. Cependant les ennemis aiant appris que le Roi avoit passé le Rhin, abandonnerent leurs retranchemens, où l'on avoit dessein de les aller surprendre par derriere. Cela l'obligea de repasser en deçà, & s'étant rendu dans son armée, il envoia le Vicomte

1672. de Turenne à la tête de celle du Prince de Condé, dont la bleſſure le mettoit hors d'état de ſervir. Ce n'eſt pas qu'elle fut dangereuſe; mais elle lui étoit ſi incommode, à cauſe qu'elle étoit à la main, où il avoit la goute ordinairement, qu'il n'avoit repos ni jour ni nuit.

Liv. I.

Le Prince d'Orange ſe retira à Utrecht, & jetta en paſſant des troupes à Nimegue, d'où il fit ſortir Mombas qu'il fit arrêter. Il l'accuſoit d'avoir abandonné le Rhin ſans ſon ordre, pour raiſon de quoi il le mit au Conſeil-de-guerre. Weldren Gentil-homme du païs qui en étoit Gouverneur, mais qui pour l'emploi qu'il avoit dans ſon armée en étoit ſorti, rentra dedans pour la défendre. Car l'on ſe doutoit bien qu'il l'aſſiegeroit bientôt, c'eſt pourquoi il y faloit un homme de cœur & de tête. Quand le Prince d'Orange fut à Utrecht, il fit mettre Mombas dans une maiſon où on le gardoit à veuë. Cependant la populace qui lui attribuoit une partie des malheurs qui étoient déja arrivés à l'Etat, y courut pour l'immoler à ſon reſſentiment. Mais le Prince d'Orange qui pretendoit lui faire faire ſon procés dans les formes, le fit ſortir par une porte de derriere, & on le mit dans un chariot couvert de foin pour le conduire à Nieubruk, où il avoit deſſein de ſe retirer lui-même. Quoi que le Roi en fut encore éloigné de plus de dix lieuës, & qu'il y eut pluſieurs places à prendre avant que d'y pouvoir venir, cette ville parloit déja de ſe rendre. Le Roi qui avoit avis de tout ce qui ſe paſſoit

passoit dans le païs, voulant profiter de la consternation qui y étoit, s'achemina en diligence vers l'Issel, où il ne trouva pas tant d'eau, qu'on lui avoit fait apprehender. En effet, on le passa sans en avoir que jusques au genou des chevaux, dont il témoigna être étonné aprés tout ce qu'on lui avoit dit. Le Roi considera les retranchemens qu'on y avoit faits, qui tenoient beaucoup de pais; mais il trouva qu'ils n'étoient pas assez prés du bord de la riviere, ce qui les rendoit bien plus foibles. La raison pour laquelle il avoit trouvé si peu d'eau, c'est qu'il y avoit plus de deux mois qu'il n'avoit plû, & cette année fut si seche qu'il est difficile de se souvenir qu'il y en aie eu encore une autre qui l'ait été tant. Quand le Roi eut passé la riviere, il fut assieger Doesbourg; & quoi que cette place fit mine de se défendre, sa resistance ne fut que fort mediocre. Le Roi qui à mesure qu'il faisoit des choses considerables, avoit encore envie d'en faire de plus grandes, fit porter la fascine, & monter la tranchée en plein jour. Les ennemis en furent si étonnés qu'ils semblerent avoir perdu le courage. Cependant Martinet Officier de reputation, & que le Roi estimoit beaucoup, fut tué de nôtre canon même. Car comme nous attaquions la ville en deçà, & en delà de l'eau, il vint un boulet du quartier du Duc d'Orleans qui passa par-dessus les murailles, & le vint tuer dans la tranchée. Il étoit Marêchal de camp, & Mestre de camp du regiment du Roi: mais outre cela il avoit soin de veiller sur toute l'infanterie, qu'il avoit disciplinée tout autrement qu'elle n'étoit avant qu'il s'en fut

1672. Liv. I.

1672. mêlé. Comme le regiment du Roi étoit un des plus beaux regimens de l'armée, & de qui le Roi prenoit un soin tout particulier, il fut brigué par les plus grands Seigneurs de la Cour. Mais le Roi qui ne consideroit pas tant la naissance, que l'exactitude dans le métier, aima mieux le donner au Comte de Montbron, qui n'étoit qu'un simple Gentilhomme; mais qui commandoit déja la seconde compagnie des Mousquetaires, où il étoit parvenu par ses services, que d'en gratifier quelqu'un qui tînt cela au dessous de soi. Il fut fait outre cela Brigadier d'infanterie; tellement qu'il quitta les Mousquetaires pour servir à la tête de ce regiment: car quoi que l'un fut bien aussi beau que l'autre, il considera moins ce qu'il quittoit, que le choix que le Roi avoit fait de lui, dont il esperoit des suittes avantageuses pour sa fortune.

LIV. I.

Sur ces entrefaites il arriva au camp des Deputés de la Province d'Utrecht, & aiant été conduits à l'audience, ils offrirent au Roi de lui remettre la ville entre les mains avec tout ce qui en dependoit. Le Roi les receut fort bien, & les fit regaler, afin qu'ils rapportassent aux autres la magnificence de sa Cour, & le traitement qu'ils y avoient receu. Le Roi aiant accepté leurs offres, detacha le Marquis de Rochefort Lieutenant-General pour en aller prendre possession, & lui donna les Mousquetaires avec quelques troupes d'élite. Cependant afin de nettoier l'Issel, il envoia le Duc d'Orleans devant Zutphen, tandis qu'il achevoit de presser Doesbourg qui étoit à l'extrémité. Ces deux places furent prises presque aussitôt

tôt l'une que l'autre, aprés quoi le Roi s'avança vers Utrecht, où les Etats lui envoierent des Ambaſſadeurs. Il ne craignit point de s'avancer ſi avant, car le Vicomte de Turenne étoit derriere avec ſon armée qui emportoit toutes les places qui ſont de ce côté-là. Arnhem fut la premiere qui reſſentit l'effort de ſes armes, & n'y aiant perdu de perſonne de conſideration que le Comte du Pleſſis Maréchal de camp, qui fut tué d'un coup de canon, il ne ſe fut pas plûtôt aſſuré de cette ville qu'il marcha vers un autre bras du Rhin, communement appellé le Wahal, ou il attaqua le fort de Knotzembourg qui étoit vis à vis la ville de Nimegue. Ce fort qui n'étoit que de terre s'étant rendu le lendemain, il y trouva quarante pieces de canon qu'il mit en batterie contre la ville; mais Weldren faiſant une ſortie vigoureuſe, repouſſa ceux qui s'avançoient pour faire les approches; deſorte que comme on ſe fut apperceu qu'on avoit affaire à un brave homme, & qui entendoit ſon métier, Mr. de Turenne commanda qu'on ſe précautionnât davantage. Le Comte de Saux qui avoit encore des emplâtres ſur le viſage, & le bras en écharpe, à cauſe des bleſſures qu'il avoit receuës au paſſage du Rhin, ſe ſignala en cette occaſion, & quoi que Mr. de Turenne lui voulût perſuader qu'il devoit achever de ſe guerir avant que de s'expoſer comme il faiſoit, il ne manqua pas une garde, tout de même que s'il eut été en parfaite ſanté. La tranchée étant ouverte, on gagna le terrain pied à pied, & quoi que Weldren fît des ſorties à toute heure, le Vicomte de Turenne prit ſi-bien ſes meſures qu'il le repouſſa continuellement. Enfin s'étant

1672. LIV. I.

1672. tant mis en état d'attaquer la contreſcarpe, les gens commandés s'y porterent ſi vaillamment, que nonobſtant une grande reſiſtance ils s'en rendirent les maitres. Weldren fit ce qu'il put pour reprendre cet ouvrage, & pour conſerver ceux qui lui reſtoient : mais aprés avoir fait tout ce qu'on pouvoit eſperer d'un brave homme, comme il vit qu'il n'y avoit point de ſecours à eſperer pour lui, il fit la compoſition. Le Roi en donna le Gouvernement au Comte de Lorges, qui étoit Maréchal de camp, & neveu de Mr. de Turenne.

LIV. I.

Le priſe de Nimegue acheva de jetter l'épouvante parmi les ennemis, tellement que ſans ſonger à ce qu'ils faiſoient, ils abandonnerent Graves, dont Mr. de Turenne ne manqua pas de s'emparer en même temps. Delà il marcha contre la ville de Bommel, dont il ſe ſaiſit pareillement, auſſi-bien que du Fort de Skink, dans lequel commandoit le fils d'un Bourguemaiſtre d'Amſterdam, qui n'avoit pas plus de vingt ans. Toutes ces conquêtes mirent l'armée dans une ſi grande abondance de toutes choſes, que le plus beau mouton ne valoit plus qu'un ſou marqué, & la plus belle vache ſept ſous & demi : car on en avoit pris une ſi grande quantité, qu'on n'en ſçavoit plus que faire ; tellement qu'on les tuoit pour en avoir la langue, & on enterroit le reſte, depeur que cela ne mît la corruption dans l'armée.

Tous ces heureux ſuccés firent que les alliés du Roi, non contens de l'en envoier feliciter, y vinrent auſſi en perſonne. Le Duc de Neufbourg arriva au camp avec une ſuite conſiderable,

ble, & le Roi aprés l'avoir fait manger avec lui, le fit servir tout seul par les Officiers de sa Maison, ce qui ne se fait qu'aux Princes Souverains. Il fit la même chose à l'Evêque de Munster, qui de son côté avoit pris les villes de Grol, & de Deventer sur les ennemis. Le Duc de Meklebourg vint aussi de son païs avec deux ou trois escadrons qu'il offrit au Roi. Le Roi les accepta; mais les aiant trouvés malmontés, il les dispersa dans la cavalerie legere, où l'on eut soin de leur donner d'autres chevaux. 1672. Liv. I.

Cependant le Marquis de Rochefort qu'on avoit envoié, comme j'ai dit ci-devant à Utrecht, s'étant avancé dans le païs, trouva la plûpart des places abandonnées : mais au lieu de passer outre, comme il lui étoit facile, il s'empara seulement de Naerden, & de quelques autres villes de moindre importance. Quatre cavaliers de son armée, qui alloient en *marode*, voiant qu'ils ne rencontroient personne, s'avancerent jusques à Muyden, & les Magistrats croiant que le Marquis de Rochefort les avoit envoiés pour les sommer de sa part, s'en furent au-devant leur porter les clefs : mais comme ils vouloient entrer dans le château, une fille, qui balaioit dans une chambre, les aiant veu venir de loin, leva promptement le pont levis, craignant qu'ils ne vinssent pour lui faire du mal. Les Magistrats aiant reconnu que ces cavaliers étoient seuls, leur firent donner à boire, & les firent sortir de la ville, aprés leur avoir repris les clefs. Le Marquis de Rochefort aiant apris cette avanture, voulut y aller lui-même, mais il n'étoit plus temps,

1672. temps, le Prince d'Orange y avoit envoié garnison, reconnoissant la faute qu'on avoit faite
Liv. I. de laisser cette ville sans défense. Car on peut dire qu'elle est une des clefs d'Amsterdam, étant facile de là d'empêcher tout son commerce. En effet, les vaisseaux ne sçauroient aller ni venir du Texel qu'ils ne passent devant ce château, d'où on les peut foudroier à coup de canon.

Cependant Jean de With, qui avoit encore beaucoup de credit dans la Republique, remontra aux Etats qu'il n'y avoit point de moien de conserver ce qui leur restoit de païs, qu'en faisant promptement la paix. Ils furent tous de son avis, excepté les creatures du Prince d'Orange, qui ne trouvoient pas que ce fut son avantage ni celui du païs de la faire sitôt. Mais comme ils étoient en plus petit nombre que les autres, on envoia des Ambassadeurs au Roi, qui étoit toûjours campé auprés d'Utrecht. On en envoia pareillement au Roi d'Angleterre; mais ce Prince les fit arrêter, & conduire à Hamptoncourt, parce qu'ils étoient entrés dans son Roiaume sans passeport, & que d'ailleurs il les accusoit d'y venir dans le dessein de faire des brigues, s'ils ne le trouvoient pas disposé à faire ce qu'ils desiroient. Mais comme il ne vouloit pas qu'il fut dit qu'il eut violé le droit des gens, il leur donna des Commissaires pour entendre leurs propositions. Le Roi n'en usa pas avec tant de rigueur envers ceux qui lui furent envoiés: Mr. de Pomponne Secretaire d'Etat eut ordre de conferer avec eux; mais ils dirent qu'ils n'étoient venus que pour sçavoir quelles conditions le Roi leur vou-

voudroit imposer, parce qu'en l'état où ils 1672.
étoient ils avoient cru qu'on ne leur permet- Liv. I.
troit pas de disputer leur droit, comme ils auroient pu faire pendant que la fortune leur étoit plus favorable. Ceux qui étoient allés en Angleterre dirent la même chose, & l'on n'en pût rien tirer davantage. On trouva ce discours bien soûmis pour une Republique qui étoit si puissante, il n'y avoit que deux mois; mais on s'apperceut que ce discours n'étoit pas tant un effet de la soûmission, que de la politique du Prince d'Orange, qui vouloit par là traîner les choses en longueur. Il pretendoit donner de la jalousie aux deux Rois, qui ne sçachant ce qui se passoit dans la Cour l'un de l'autre seroient sur le qui vive, sans oser se determiner. En effet, le Roi d'Angleterre aiant peur que le Roi ne songeât à s'accommoder à son prejudice, fit passer des Ambassadeurs dans son camp, & ils y vinrent plûtôt pour observer ce qui s'y faisoit, que dans le dessein de negocier un accommodement: car ils formerent des demandes si hautaines, que les Etats ne les pouvoient accorder sans renoncer presque à leur Souveraineté. Pour ce qui est du Roi, il répondit qu'il n'avoit rien à proposer, jusques à ce que ceux qui lui seroient envoiés par la Republique, eussent pouvoir de traitter avec lui. Neanmoins Mr. de Louvois entretint les Ambassadeurs, & leur fit sentir l'intention du Roi, sans faire cependant semblant de rien. Les Ambassadeurs aiant trouvé à propos là-dessus d'en informer leurs superieurs, ils en deputerent un d'entr'eux pour porter la réponse qu'on leur avoit faite. Mais les Espagnols, qui n'aimoient

1672. moient déja pas trop nôtre voisinage, aiant peur que les Etats ne donnassent au Roi le Brabant Hollandois, qui étoit à sa bien-seance, vinrent au même temps à la traverse, & leur offrirent de se declarer s'ils vouloient surseoir une paix si desavantageuse.

LIV. I.

Le Baron de l'Isola, personnage fort entendu dans tous les interêts des Princes, & fort affectionné à la Maison d'Autriche dont il étoit né sujet, avoit été envoié à la Haye par l'Empereur dés le commencement de la guerre pour prendre garde à ce qui se passeroit. Il ne cessoit de remontrer aux Etats le prejudice qu'ils alloient faire à toute l'Europe, qui étoit bien intentionnée pour eux, s'ils usoient d'une si grande precipitation: & comme il appuioit son discours de raisons solides, & où il n'y avoit gueres de replique, cela tint les esprits en suspens, de sorte qu'on ne sût à quoi se determiner.

Deux jeunes hommes, fils d'un Conseiller nommé Vander Graeff, s'imaginant qu'il y alloit du salut de leur païs, à ôter de With du monde, se mirent en embuscade pour le tuer au sortir du Conseil, & comme il passoit avec un laquais pour se rendre à sa maison, ils lui donnerent plusieurs coups d'épée, & le laisserent pour mort sur la place: mais s'étant relevé avec le secours de son laquais, il se sauva chez lui, pendant que le peuple courroit aprés eux. Il y en eut un de pris à qui l'on coupa le cou; pour l'autre il se sauva; mais environ six semaine aprés il obtint sa grace.

Un coup si hardi eut de quoi étonner ceux qui n'étoient pas dans le parti du Prince d'Orange,

range, soit qu'ils fussent bien-aises de le dire ainsi, pour le rendre odieux au peuple, ou qu'ils crussent que cela ne pouvoit venir d'un autre endroit. Mais ils eurent de quoi trembler, quand ils virent que le menu peuple, au lieu de desapprouver cet assassinat, disoit tout haut que c'étoit un grand malheur pour la Republique que ces deux freres eussent manqué leur coup: qu'ils étoient plus dignes de loüange que de blâme, c'est pourquoi il s'étonnoit qu'on parlât de les punir. C'est ainsi qu'on parloit hautement contre le Gouvernement; ce qui donna la hardiesse à un Chirurgien d'accuser le frere aîné de Jean de With de l'avoir voulu corrompre pour empoisonner le Prince d'Orange. Il est bien difficile de dire si cette accusation étoit bien fondée; quoi qu'il en soit on ne laissa pas de decretter contre lui, comme si la chose eut été tout-à-fait hors de doute. Il fut donc arrêté en même tems, & il donna des reproches contre son accusateur, parce qu'il avoit été condamné autrefois à une peine afflictive pour une méchante action qu'il avoit faite. Mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à avoir la question ordinaire & extraordinaire, qu'il souffrit constament. Jean de With qui prevoioit le malheur dont sa Maison étoit menacée, & qui d'ailleurs sentoit diminuer son credit, se demit de son emploi. 1672. Liv. I.

Il fit sans doute une grande faute en faisant cela, car ensuite chacun se rangea du parti du Prince d'Orange. Le peuple sur tout qui avoit une amitié pour lui toute extraordinaire, quoi qu'elle ne commençât que de naître, se declara hautement, de sorte qu'il ne fut plus parlé du parti des Louvesteins que pour perdre tous ceux qui étoient

1672. étoient reconnus pour en être. Cependant le frere aîné de de With aiant été appliqué à la question, il soûtint toûjours qu'il étoit innocent. Cela ne plût pas à un Juge qui avoit été nommé pour recevoir sa deposition, & celui-ci lui disant qu'il feroit mieux d'avoüer toutes choses, il lui répondit fierement, qu'aiant eu une main pour faire un coup comme celui-là, s'il en avoit été capable, il trouvoit fort étrange qu'on l'accusât d'y avoir emploié le poison, & de s'être voulu servir d'un aussi méchant homme que celui qui l'accusoit. Aprés avoir toûjours persisté dans sa deposition, comme il fut question de le juger, ses ennemis qui apprehendoient son ressentiment, firent tout leur possible pour le faire condamner à une prison perpetuelle. Mais la chose étant contre les loix, tout ce qu'ils purent obtenir fut qu'on le banniroit, & qu'il lui seroit ordonné de se representer dans un temps, pendant lequel il en seroit informé plus amplement. Cependant on l'obligea à donner caution pour plus grande sureté; & comme il ne pouvoit sortir de prison que prealablement il n'eût satisfait à cette ordonnance, Jean de With s'offrit à lui en servir, & fut agréé par la Justice. Il se mit donc en chemin pour le venir chercher; mais la populace, qui outre qu'elle étoit animée d'elle-même contre lui, l'étoit encore par les sollicitations de ses ennemis, s'en vint en foule à la prison, où trouvant son carosse à la porte, elle menaça de tuer le cocher, s'il ne se retiroit. Le cocher ne se le fit pas dire deux fois, & aiant laissé la porte libre à ces gens, ils se mirent en devoir de l'enfoncer.

LIV. I.

Les

Les Magistrats étant avertis de ce desordre, y accoururent promptement ; mais n'étant pas assez forts pour le reprimer, ils convinrent avec ces seditieux qu'on conduiroit les de With à l'Hôtel de ville, & qu'ils y demeureroient jusques à ce qu'ils se justifiassent des accusations qu'ils avoient à intenter contr'eux. Cette populace en étant convenuë, les Magistrats furent pour prendre les de With en leur protection, & pour les faire sortir. Mais au même temps un homme tira un coup de pistolet sur le plus jeune de ces deux freres, & les Magistrats s'étant éloignés depeur d'accident, les autres seditieux firent leur décharge ; tellement qu'un petit mur de brique qui regne depuis la prison jusques à une rangée d'arbres qui est là fut tout percé de coups. Cependant ces deux freres aiant été frappés de plusieurs balles, ils tomberent roides morts sur la place, & cette populace n'aiant pas encore assouvi sa rage, les pendit par les pieds. Ce meurtre ne se pouvant faire sans bruit, chacun mit la tête à la fenêtre, & la fille de Jean de With, qui étoit dans le logis de son pere, qui étoit à cent pas de là, vit ce triste spectacle devant ses yeux, sans avoir rien sçû auparavant de ce qui se passoit. La barbarie de ces gens n'en demeura pas là, on leur coupa les parties honteuses qui furent venduës à l'encan, & un boucher étant survenu avec son couteau, il ouvrit le ventre au Pensionnaire, lui tira le cœur, & aiant mordu dedans, il demanda à haute voix qui en vouloit faire autant.

1672. Liv. I.

Ce meurtre fut suivi de plusieurs autres. Les habitans de Gorcum assassinerent un de leurs proches

1672. proches parens nommé Zipesteim, & tout ceux qui avoient eu quelque consideration pour eux, ou qui étoient de leurs amis furent obligés de se sauver. Un peu devant que ces choses arrivassent, Grotius qui étoit un des Ambassadeurs qu'on avoit envoiés au Roi, étoit revenu à la Haye, où il avoit fait rapport que ce Prince vouloit que les Ambassadeurs eussent pouvoir de traitter avec lui avant que de faire aucune proposition : qu'il croioit neanmoins qu'il se contenteroit du Brabant Hollandois, moiennant quoi il rendroit toutes ses conquêtes. Il falut assembler les Etats là-dessus ; mais les avis se trouverent partagés. Les uns vouloient qu'on accordât au Roi tout ce qu'il demanderoit, & c'étoit là le sentiment de ceux qui n'avoient aucune attache pour le Prince d'Orange ; mais les autres se récrioient contre ces conditions, comme s'il n'y avoit rien eu de plus injuste. Cependant dans le même temps qu'on deliberoit là-dessus, ceux d'Amsterdam qui ne subsistent que par le commerce, & qui avoient peur que cette guerre ne les en privât, s'assemblerent entr'eux pour sçavoir s'il ne leur seroit pas expedient de se donner au Roi. Leur assemblée étoit de trente-six personnes des plus considerables de la ville, dont ce Conseil a coûtume d'être composé ; & parmi un si grand nombre il ne s'en trouva que deux qui fussent d'avis de garder la forme de leur Gouvernement. Les autres vouloient, que puis que les autres Provinces étoient ou reduites, ou sur le point de l'être bientôt, on fit une Republique à part de la Province de Hollande, lequelle ils croioient pouvoir conserver à cause de sa situation.

LIV. I.

D'autres

D'autres disoient qu'à l'exemple de Hambourg, & de Dantzik, il suffisoit de la seule ville d'Amsterdam, pour faire une puissance considerable, qu'aussi-bien l'ennemi avoit déja pris Woerdes, Naerden, & Oudewater, qui étoient de la Province, & que sans se mettre en peine de la défense des autres, c'étoit assez de songer à sa sureté. Mais la plûpart soutenoient qu'il étoit plus expedient de se soûmettre au Roi, & tâchoient de ramener les autres à leur sentiment. Cependant Hasselaer, & Hop, celui-ci Pensionnaire de la ville, celui-là Grand-Baillif, qui étoient les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Provinces, commencerent à parler fortement contre ceux qui étoient de cet avis. Sur quoi voiant que la brigue étoit si forte qu'à peine les vouloit-on écouter, ils ouvrirent une fenêtre qui répondoit sur la place, & menacerent d'appeller le peuple s'ils ne changeoient de sentiment. Cette menace étonna les plus resolus, & comme le Prince d'Orange faisoit son possible pour insinuer qu'il y avoit des traîtres dans toutes les villes, ils aimerent mieux ne pas s'obstiner davantage, que de s'exposer à la furie d'un peuple qui prendroit la premiere impression qu'on lui donneroit. Ainsi deux hommes seuls furent causes que le Roi ne fut pas maître de toute la Hollande; car si Amsterdam se fut rendu, tout le reste se fut conformé sur cette ville, qui est plus considerable toute seule que dix autres ensemble. 1672. Liv. I.

Cependant comme il étoit question de renvoier Grotius, & de prendre là-dessus des sentimens utiles à la Republique: on recueillit les voix de toutes les villes, dont la

1672. la plûpart furent d'avis de s'accommoder avec le Roi, & de lui ceder plûtôt une partie,
LIV. I. que de perdre le reste. On expedia donc un pouvoir aux Ambassadeurs pour traitter, & aiant été delivré à Grotius, il reprit le chemin de l'armée, où il arriva sur le soir. Il fut descendre chez le Marquis de Louvois Ministre & Secretaire d'Etat de la guerre, qui le retint à souper; mais comme il ne vouloit rien faire sans ses collegues, il se contenta d'apprendre à ce Ministre qu'on lui avoit expedié le pouvoir que le Roi avoit demandé. Le lendemain on s'assembla de part & d'autre, & le Roi aiant demandé qu'on lui laissât ses conquêtes, & qu'on rembourſât ses alliés des frais de la guerre, les Hollandois furent si étonnés de ces demandes qui leur paroissoient exorbitantes, qu'ils furent quelque temps sans rien offrir. Ils disoient pour leurs raisons que leur pouvoir ne s'étendoit qu'à conserver l'union qui étoit entre leur Etat, laquelle seroit rompuë s'il faloit qu'ils subissent des conditions si dures. Cependant on les pressa de dire ce qu'ils vouloient donner, & ils offrirent Maestricht avec six millions, qu'ils firent monter en-suite jusques à dix, moiennant qu'on leur donnât du temps pour les paier. Le Roi se relâcha de ses pretentions, & offrit de se contenter des places qui appartenoient en propre au Marquis de Brandebourg, & à l'Archevêque de Cologne; c'est-à-dire d'Orsoi, Rhinbergue, Wesel, Rées, & Emerik, avec le Brabant Hollandois. Mais comme cela étoit au dessus des instructions que Grotius avoit rapportées avec lui, il retourna une seconde fois à la Haye, où il trouva que les de

de With avoient été massacrés. Comme il étoit de leurs amis, tout ce qu'il put dire fut suspect : il fut même obligé de s'enfuïr, & ce fut avec beaucoup de peine qu'il put attraper Anvers où il croioit être en sureté. Mais Van Beuninge, qui étoit de la part des Etats, auprés du Comte de Monterei Gouverneur des Païs-bas Espagnols, le fit chasser de la Flandre, & il fut obligé de s'en aller plus loin. Cependant Odijck qui étoit un des quatre Ambassadeurs, & celui à qui le Prince d'Orange se confioit, à cause qu'il lui avoit fait sa fortune, & qui par consequent étoit obligé d'en soutenir les interêts, avoit traversé la negociation autant qu'il avoit pu. Car quelques offres que les autres Ambassadeurs eussent faites, il avoit toujours protesté contre. Quoi qu'il en soit les de With ne furent pas plûtôt massacrés, qu'on rappella les Ambassadeurs, & le traitté s'en alla ainsi en fumée. 1672. LIV. I

Cependant le peuple s'assembla en troupes par toutes les villes, & depossa de son autorité les Magistrats qui avoient été mis à la recommandation de ces deux freres. En-suitte il en élut d'autres à sa fantaisie ; mais aprés avoir veu qu'il avoit fait ces choses sans en être repris, son audace augmenta, de sorte qu'il ne fit plus de dificulté de demander, qu'on eût à élire le Prince d'Orange pour Gouverneur hereditaire du païs. Ce qui fut executé, aprés avoir été relevé du serment qu'on l'avoit obligé de faire. Cependant comme il apprehendoit que le Roi ne s'avançât plus avant dans le païs, il fit lâcher les écluses, de sorte que l'eau vint jus-

1672. ques à Woerdes, dont le Marquis de Roche-
fort s'étoit emparé; mais qu'il abandonna
LIV. I. peu de jours aprés sans penser trop à ce qu'il faisoit. Le Roi voiant qu'il avoit manqué en beaucoup de rencontres, & qu'il étoit besoin d'envoier à sa place un homme d'une plus grande experience, fit choix du Duc de Luxembourg, lequel reprit Woerdes par surprise. Mais le Roi ne laissa pas de se servir de lui en d'autres occasions, car il sçavoit pour en avoir été témoin lui-même que c'étoit un fort brave homme; c'est pourquoi il le fit revenir dans son armée, où il l'emploia aussi volontiers que pas un autre. Le Roi voiant qu'il ne faloit plus s'attendre à la paix decampa d'auprés d'Utrecht, & lui étant impossible d'entrer en Hollande, à cause de l'eau qui étoit sur la surface de la terre, il prit le chemin de Boisleduc, au tour duquel il tenoit déja plusieurs Forts, & entr'autres celui de Crevecœur; car les Hollandois par une faute inconcevable avoient eu l'imprudence de ne le pas demolir, aprés s'être emparés de cette place sur les Espagnols, quoi qu'ils ne l'eussent élevé que pour la brider de plus prés. Le dessein du Roi étoit d'assieger Boisleduc, qui est une place assise au milieu d'un marais, desorte qu'on ne peut l'attaquer que du côté de Maestricht, & encore par une langue de terre, où l'on a élevé une chaussée: mais il survint de si grosses pluies, que l'eau s'étendit jusques à Boxtel, où étoit le quartier du Roi. On attendit pendant quelques jours pour voir si le temps ne se remettroit point au beau, la saison n'étant pas encore avancée; mais le Roi voiant

que

que les pluies continuoient toujours de plus en plus, il resolut de s'en retourner en France. Sa Maison l'escorta jusques à St. Quentin, qui est sur la frontiere de Picardie, & une des clefs du Roiaume : mais au lieu de passer outre comme elle s'y attendoit, le Roi la renvoia en Hollande sous le commandement du Marquis de Rochefort. Elle fut camper devant Maestricht, dont on vouloit empêcher la garnison de profiter de la recolte, afin de la faire tomber plûtôt dans la necessité. Comme la Maison du Roi n'étoit pas suffisante pour investir une ville de cette consequence, & où il y avoit si grosse garnison, quelques regimens d'élite eurent ordre de s'y acheminer pareillement. Mais avec tout cela on n'eut pas assez de troupes pour l'investir en deça de la Meuse, de sorte que les ennemis purent serrer les grains qu'il y avoit de ce côté-là. Cependant comme le regiment du Roi vouloit se camper sur le bord de la riviere, les ennemis parurent sur la montagne de St. Pierre, sans qu'on les eût veu sortir de la ville. Ils obligerent ce regiment, qui n'avoit ni poudre, ni plomb, à se tenir sur le ventre ; mais quoi qu'ils fissent plusieurs décharges ils ne tuerent pas un seul homme. La nuit venuë il fit un épaulement pour se garantir en cas que les ennemis revinssent le lendemain. Et de fait, ils parurent encore au même endroit, sans qu'on les eût veu venir pareillement : mais on sût qu'ils venoient pardessous terre, y aiant un chemin depuis la ville jusques au Couvent des Cordeliers, dans lequel ils s'étoient postés pour être à couvert. Ils

1672. Liv. I.

1672. avoient aussi amené avec eux quelques petites pieces de canon, qui étoient de deux pieces, & qu'on lioit ensemble avec des cordes, ensorte qu'il ne laissoit pas de faire son effet. Ils cannonerent sur nôtre camp pendant quatre ou cinq heures; mais nous aiant fait peu de dommage, ils se retirerent, & ne parurent plus depuis, quoi qu'il ne tînt qu'à eux d'y revenir.

LIV. I.

Quand le Roi étoit entré en campagne il avoit fait marcher avec lui plus de cent charettes chargées d'argent, ce qui avoit coûté la vie à quelques malheureux qui avoient été pris, comme ils vouloient enfoncer les tonneaux où il étoit. Cependant quoi qu'il semblât que cela dût durer long-temps, il n'y en avoit plus au bout de deux mois, & l'on fut obligé d'en faire revenir de France. Le Marquis de Rochefort sçachant qu'il en étoit arrivé à Sedan, detacha Lançon Lieutenant des Gardes-du-corps pour en aller chercher. Mais ne lui aiant donné que deux cens Maitres de la Maison du Roi pour escorte, Lançon qui avoit à passer, & repasser par les Ardennes, eut peur que ce commandement ne lui eut été donné pour le perdre. Car il sembloit qu'il avoit plus de besoin d'infanterie, que de cavalerie; d'ailleurs son convoi, qui étoit d'un million valoit bien la peine qu'on se mît en campagne pour l'attaquer. Aussi y avoit-il apparence que les Espagnols, qui étoient prêts de declarer la guerre, ne manqueroient pas cette occasion. Toutefois il ne trouva qu'un petit parti en revenant, & aprés avoir fait des prisonniers, il arriva au camp à bon port.

Aprés

Aprés qu'on eut demeuré quinze jours devant Maestricht, pendant lesquels on fit tout autant de degât que l'on put autour de la ville, le Marquis de Rochefort retira ses troupes, & marcha du côté de Liege. Mais comme le Comte de Chamilli étoit mort, & que le Duc de Duras, qui avoit été envoié pour commander son camp-volant, étoit tombé malade, il eut ordre d'aller remplir sa place, & de laisser ses troupes à Chazeron Maréchal de camp, & Lieutenant des Gardes-du-corps. 1672. Liv. I.

Pendant toutes ces choses les Hollandois faisoient tout leur possible pour avoir du secours des Puissances voisines, qui avoient beaucoup de jalousie de nos conquêtes. L'alliance sur tout que nous avions avec l'Electeur de Cologne, & avec l'Evêque de Munster deplaisoit fort à l'Empereur, & comme l'Electeur de Cologne avoit donné toutes ses places au Roi pour y faire des magasins, il tâchoit d'insinuer aux Princes de l'Empire, que le Roi songeoit à s'établir en Allemagne au prejudice des traittés de Westphalie. L'argent des Hollandois fit plus d'effet neanmoins que toutes les raisons de l'Empereur; le Marquis de Brandebourg qui étoit un Prince brave de sa personne, & qui pretendoit tirer de l'avantage de ce qui se passoit, se mit aux champs à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, se flattant qu'il lui seroit d'autant plus aisé de réüssir dans son entrepriſe, que nous avions toutes nos troupes en garnison à cause de la quantité de places que le Roi avoit voulu conserver. Ainsi il ne doutoit point que ce qui nous en restoit en campagne ne fut trop foible pour lui resister.

1672. Le pretexte qu'il prit pour declarer la guerre,
Liv. I. fut que le Roi s'étoit emparé de Wesel & de quelques autres places qui lui appartenoient en propre de ce côté-là. Le Roi qui étoit bien-aise d'aller au devant de cette guerre, qui en pouvoit attirer d'autres, lui fit offre de les garder aux mêmes conditions que les Hollandois les avoient, mais comme c'eût été manquer au traitté que cet Electeur venoit de faire avec eux, il refusa les offres du Roi, & prit le chemin de Westphalie, par où il esperoit venir sur le Rhin.

L'Empereur voiant qu'il s'étoit declaré, pressa la Diette de Ratisbonne de se declarer pareillement contre le Roi, & en attendant il fit de nouvelles levées, & se prepara à la guerre. Le Roi voiant qu'il n'étoit pas en son pouvoir de retenir le Marquis de Brandebourg, envoia ordre au Vicomte de Turenne de marcher incessamment contre lui, & de prendre pour cela les troupes dont il auroit besoin. Mais le Vicomte de Turenne n'osa degarnir les places, parce que le Prince d'Orange aiant grossi son armée des nouvelles levées que les Etats avoient faites par tout où ils avoient pû, il commençoit à témoigner qu'aprés avoir été obligé de se cacher si long-temps il étoit en état d'avoir sa revanche. Le Vicomte de Turenne s'étant mis en marche avec six ou sept mille hommes, manda à Chazeron de le venir joindre; ce qui causa une espece de sedition parmi les Mousquetaires. Ils demandoient à s'en retourner en France, disant qu'il y avoit dix-huit mois qu'ils en étoient partis, & qu'ils n'avoient plus d'argent. En effet, quinze mois devant

la

la guerre, on en avoit fait un detachement sous pretexte d'aller jusques à Châlons; mais on les avoit fait marcher dans le païs de Cologne, d'où ils n'étoient point sortis que quand le Roi étoit entré en campagne. Artagnan qui commandoit la premiere compagnie, sçachant le pretexte qu'ils prenoient pour s'en vouloir retourner, envoia de Lisle, où le Roi l'avoit mis pour commander en l'absence du Maréchal d'Humieres, un Gentilhomme au camp avec deux mille pistolles, pour en offrir à ceux qui en auroient besoin. Mais il y en eut peu qui en prirent, & il en deserta bien vingt cinq, ou trente, qui furent assez hardis, ou pour mieux dire si fort depourveus de jugement qu'ils partirent sans dire adieu. Mais le Roi commanda qu'à leur arrivée chacun chez soi ils fussent mis en prison, ce qui fut executé, sans que les choses allassent neanmoins plus avant. 1672. LIV. I.

L'armée du Vicomte de Turenne se trouva d'onze à douze mille hommes quand Chazeron l'eut joint; mais comme c'étoit toutes troupes choisies, ce General ne fit point de difficulté de marcher contre l'ennemi. L'armée passa le Rhin à Wesel, & le Marquis de Brandebourg n'en eut pas plûtôt avis, qu'il s'arréta. Car quoi qu'il fut brave, comme j'ai déja témoigné, la reputation du Vicomte de Turenne l'étonnoit, aussi-bien que celle des troupes contre qui il devoit avoir affaire. Il avoit cependant encore une autre raison qui étoit plus forte; c'étoit d'attendre les troupes de l'Empereur, qu'on lui avoit promis de joindre aux siennes. Mais cette même raison obligeant le Vicomte de Turenne de marcher

1672. cher sans relâche jusques à ce qu'il en fut venu aux mains avec lui, le Marquis de Brande-
LIV. I. bourg prit alors le parti de repasser le Weser, en attendant qu'il vît des effets des promesses de l'Empereur. Or il ne croioit pas que le Vicomte de Turenne eût la hardiesse de le poursuivre plus loin, lui semblant qu'il ne devoit pas s'engager si avant. Mais ce General considerant que les choses pouvoient changer de face, s'il n'usoit d'une extrême diligence, il attaqua les villes de Lunna & d'Hocester où le Marquis de Brandebourg avoit laissé garnison en passant, & s'étant assuré de ces places il passa lui-même la riviere, aprés avoir receu un renfort de quatre mille hommes. Le Marquis de Brandebourg se trouva si étonné de cette diligence, qu'il ne songea plus qu'à se retirer dans le cœur de ses Etats. Mais le Vicomte de Turenne n'étant pas content de l'avoir ainsi chassé devant lui, entra encore dans la Comté de la Mark, où il mit ses troupes à discretion.

Il n'est pas possible d'exprimer le desespoir du Marquis de Brandebourg, voiant ainsi ses Etats en proie pour s'être fié un peu trop legerement aux promesses de l'Empereur; & comme il lui étoit impossible de cacher son ressentiment, il lui échapa de dire des choses qui firent croire à Beauveaux d'Espense, Gentilhomme François qui servoit dans ses troupes, qu'il avoit dessein de se raccommoder avec le Roi. D'Espense l'en aiant entretenu, il lui avoüa la chose, joint à cela qu'il étoit pressé par le Duc de Neufbourg de mettre les armes bas. S'étant donc resolu à ce que la necessité de ses

affaires

affaires demandoit, il envoia d'Espense vers Mr. de Turenne; & ce General aiant dépêché un courier au Roi pour sçavoir sa volonté, le Roi lui commanda de traitter avec lui: car dans la passion qu'il avoit de prevenir les suittes de cette guerre, il consideroit moins l'avantage qui lui reviendroit de ruiner son ennemi, que s'il pouvoit parvenir à quelque accommodement. Il ne fut pas bien dificile à faire dans la necessité où l'un se trouvoit, & dans les sentimens où étoit l'autre. On promit au Marquis de Brandebourg de lui rendre Wesel, avec les places sur lesquelles il avoit de legitimes pretentions, & il promit de son côté de demeurer neutre tant que la guerre dureroit; se reservant neanmoins la faculté de reprendre les armes en cas que le Roi vînt à attaquer l'Empire. Par ce moien le Vicomte de Turenne retira ses troupes qui avoient extrêmement souffert des rigueurs de la saison, mais qui avoient neanmoins resisté par l'abondance où elles avoient été de toutes choses. Cependant le Marquis de Brandebourg ne se vit pas plûtôt délivré de peril qu'il ne se souvint plus de ses promesses. L'Empereur de qui il avoit tant de sujet de se plaindre, trouva moien de le rappaiser, en rejettant sur Montecuculli le manquement de parole qu'il lui attribuoit. Montecuculli qui commandoit l'armée de l'Empereur, aiant fait voir qu'il avoit eu ordre de ne pas faire plus de diligence, on fit tomber la faute sur le Prince de Lokovits son premier Ministre; c'est pourquoi pour donner plus de couleur aux choses, on le fit arrêter, & on l'interrogea sur de pretenduës intelli-

1672. Liv. I.

1672. LIV. I.

gences avec nous; mais aprés l'avoir retenu long-temps en prison, on trouva si peu de vrai-semblance à la chose que tout en demeura là.

Comme tout ce qu'avoit fait l'Electeur de Brandebourg avoit été de concert avec les Etats Generaux des Provinces-Unies, excepté son accommodement; le Prince d'Orange avoit tâché de profiter de la diversion que cet Electeur avoit faite: c'est pourquoi aprés avoir tenu Conseil-de-guerre avec les principaux de son armée, il avoit resolu de reprendre Woerdes, dont le Duc de Luxembourg s'étoit emparé, comme j'ai dit ci-devant. Cependant comme je dois parler en cette occasion de Monbas, que j'ai dit ci-dessus que le Prince d'Orange avoit fait arrêter, il est bon auparavant de rapporter comment il s'étoit sauvé de prison, & étoit venu servir dans l'armée du Duc de Luxembourg. Le Prince d'Orange, qui n'avoit pas dessein de l'épargner, l'avoit mis au Conseil-de-guerre, où le Fiscal, c'est-à-dire un certain Juge, qui fait en ce païs-là, ce que font nos Majors en pareilles occasion, faisoit tout son possible pour le faire perir. Mais le Conseil-de-guerre y étoit assez embarassé; car Monbas s'excusoit sur l'ordre qu'il disoit avoir receu des Deputés des Etats, & on ne pouvoit le condamner qu'on ne condamnât en même temps ces Deputés. En effet, ce n'étoit pas une petite question de sçavoir s'ils avoient pû lui donner cet ordre. Mais le Conseil-de-guerre aiant reconnu la fausseté de ce pretendu ordre, condamna toujours Monbas au banniſſement, croiant que c'étoit une

assez

assez grande note d'infamie : outre cela tous ses biens furent confisqués. Mais le Prince d'Orange n'étant pas content de ce jugement, il supprima la sentence & lui donna d'autres Juges. Ce procedé aiant fait juger à Monbas qu'il étoit perdu, il prit une resolution de desesperé, qui fut de tuer le Prince d'Orange qui étoit alors à Nieurbruk, & qui passoit tous les jours devant les fenêtres de la chambre qu'on lui avoit donnée pour prison. Dans ce dessein il fit passer un mousqueton dans du foin qu'on serroit au dessus d'où il couchoit ; & comme le plancher n'étoit que d'aix, on en decloüa un & on mit le mousqueton sur le ciel de son lit. Mais celui qui l'y avoit mis, aiant fait reflexion que cela pourroit retomber sur lui, il le reprit le lendemain ; tellement que Monbas ne put executer son coup. Il avoit cependant parlé à un de ses gardes pour le laisser sauver, & aiant trouvé moien de le seduire, il mit une emplâtre sur son visage depeur d'être reconnu. Il traversa ainsi le camp, & se sauva au travers de l'inondation qui regnoit depuis Nieurbruk jusques à Woerdes. Il vint trouver ensuite le Prince de Condé qui étoit encore à Arnhem, où il s'étoit fait porter aprés sa blessure. Ce Prince le vit à quatre heures du matin, & en attendant qu'il eut obtenu sa grace du Roi, il lui dit de se retirer à Cologne, où quelque temps aprés il lui envoia un courier pour se rendre auprés du Duc de Luxembourg, auprés de qui on croioit qu'il seroit utile, à cause de la connoissance qu'il avoit du païs. 1672. Liv. I.

Il y avoit déja quelque temps qu'il y étoit ar-

1672. arrivé, quand le Prince d'Orange resolut d'assieger Woerdes. Cependant comme ce Prince
LIV. I. étoit bien-aise de cacher son dessein, il fit semblant d'en vouloir à Naerden, & marcha de ce côté-là. Le Duc de Luxembourg qui étoit allerte sur tous ses mouvemens, croiant effectivement que c'étoit à cette place qu'il en vouloit, se mit aux champs avec ce qu'il put rassembler de troupes. Il detacha divers partis en chemin pour apprendre de ses nouvelles; mais il fut tout surpris de n'en point avoir, ce qui lui fit craindre qu'il n'eut tourné d'un autre côté. Comme cela le mettoit en inquietude, il entendit tirer un coup de canon, ce qui l'obligea de faire monter dans un clocher qui étoit bien haut, pour reconnoître à la fumée de quel côté venoit le coup. Celui qui y étoit monté par son ordre, lui aiant rapporté en même temps que c'étoit le canon de Woerdes qui avoit tiré, il se douta bien qu'il avoit pris le change. En effet, comme il avoit commandé au Comte de la Mark, Colonel du regiment de Picardie qui étoit dedans, de donner ce signal en cas que les ennemis s'approchassent de ses murailles, c'eut été une espece d'incredulité que d'en douter davantage. Aussi pour reparer le temps perdu, il donna ordre au Marquis de Genlis Maréchal de camp de rassembler en diligence toutes les troupes qui étoient aux environs d'Utrecht, & lui assigna un rendez-vous, pendant que de son côté il partit à l'heure même. Il marcha jour & nuit, & ne fit alte que pour l'attendre. Mais le Marquis de Genlis n'aiant pû faire assez de diligence pour revenir à l'heure

re qui lui avoit été marquée, le Duc de Luxembourg plein d'impatience, se mit à pester contre lui, & eut été bien-aise que chacun en eût fait de même, car il étoit bien éloigné de ressembler à Monsieur de Turenne qui cherchoit toujours à excuser. Quand il l'eut encore attendu quelque temps inutilement, il se trouva bien embarassé, car il craignoit que s'il differoit davantage, les ennemis ne se retranchassent si-bien, qu'il ne lui fût dificile de les forcer: si aussi il marchoit avec si peu de monde, qu'il n'y eût de la temerité à lui de les attaquer, eux qui étoient beaucoup plus forts. Cependant il prit à la fin ce dernier parti, & marcha le long de la chaussée qui va d'Utrecht à Woerdes : car on ne pouvoit prendre ni à droit ni à gauche par un autre chemin, parce que d'un côté la chaussée est bordée d'un grand canal qui sert pour la commodité des peuples, & que de l'autre la campagne étoit toute inondée. 1672. Liv. I.

Quand le Duc de Luxembourg eut marché quelque temps, il voulut tenir Conseil-de-guerre, sur une nouvelle qu'il venoit d'avoir, qui étoit que les ennemis s'étoient déja retranchés en deux endroits, dans l'un desquels commandoit le Comte de Horne General de l'artillerie, & dans l'autre Zuilestein oncle naturel du Prince d'Orange. Quoi que Monbas ne dût pas être du Conseil-de-guerre, le Duc de Luxembourg ne laissa pas de l'y appeller à cause de la connoissance qu'il avoit du païs. Il dit à ce General que s'il l'en vouloit croire il attaqueroit plutôt le quartier de Zuilesteim, que celui du Comte de Hor-

1672. ne, non qu'il crût que l'un fût moins brave
que l'autre ; mais parce qu'il en vouloit à
LIV. I. Zuilesteim, qui avoit été Président du dernier Conseil-de-guerre qui s'étoit tenu contre lui. Comme il étoit indifferent au Duc de Luxembourg d'attaquer l'un ou l'autre, il voulut bien contenter Monbas. Cependant pour avertir le Comte de la Mark qu'il marchoit à son secours, il fit mettre un fanal dans le clocher de Harmelen, & passa le pont de Kamerik, que les ennemis n'avoient pas eu la précaution de rompre. A cela prés. Zuilesteim avoit pourveu à sa deffense en homme qui entendoit assez bien la guerre. Il s'étoit posté à la tête de la chaussée, où il avoit élevé un Fort, qui n'étoit à la verité que de terre ; mais où il avoit fait faire de bons fossés, où il avoit fait entrer l'eau du canal. Ce Fort étoit déja bien palliſſadé, aussi-bien qu'un moulin, qu'il avoit laissé devant lui où il avoit jetté de l'infanterie. Le Fort étoit garni de bonnes pieces de canon, qui enfiloient la chaussée par où le Duc de Luxembourg devoit venir. A la gauche de ce Fort étoit un autre moulin, avec une maison, & il fit percer l'un & l'autre, afin que quand on viendroit l'attaquer, les gens qu'il mettroit dedans, pussent prendre les ennemis en flanc. Cette maison & ce dernier moulin étoient tout environnés d'eau, à cause de l'inondation dont j'ai parlé ci-devant, ce qui en rendoit l'attaque difficile.

Le Duc de Luxembourg aiant reconnu toutes ces choses, prit la resolution de faire

at-

attaquer la maiſon, & le moulin, en même temps que l'on marcheroit au Fort. C'eſt pourquoi, aprés avoir ſeparé ſes troupes en deux, il fit ſonder l'inondation, & on lui rapporta qu'il n'y avoit de l'eau que juſques à la ceinture. S'étant fié à ce rapport, qui lui avoit été fait par Monbas, il ſe jetta bravement dans l'eau, à la tête de la troupe qui étoit deſtinée pour cette attaque, pendant que l'autre marchoit au moulin qui couvroit le Fort; mais il arriva qu'il fit un faux pas, dés qu'il y fut entré, ce qui fut cauſe que chacun commença à crier contre Monbas, comme s'il eut eu deſſein de le faire perir. Le Duc de Luxembourg voiant que chacun le ſoupçonnoit, à cauſe qu'il avoit demeuré long-temps parmi les ennemis, l'envoia à l'autre attaque, ſous pretexte de porter quelques ordres, & continuant ſon chemin, ſans qu'il lui arrivât davantage d'accident, il attaqua la maiſon avec tant de courage, que les ennemis qui s'y croioient en ſureté ne firent qu'une mediocre reſiſtance. La maiſon priſe, on attaqua le moulin qui étoit à côté, & on l'emporta en un moment. Mais les ſoldats y aiant mis le feu, ſans faire reflexion à ce qu'ils faiſoient, cela donna viſée aux ennemis qui défendoient l'autre attaque, tellement qu'ils pointerent le canon ſi juſte ſur ceux qui les preſſoient, qu'ils en firent un grand carnage. Cela rebuta les plus hardis, & le combat ſe rallentiſſoit tellement de nôtre côté, que ſi le Duc de Luxembourg ne fut ſurvenu, il y avoit grande apparence que toutes

1672. LIV. I.

1672. tes choſes allοient mal tourner pour lui. Mais
LIV. I. ſa preſence aiant redonné courage aux ſoldats, ils le ſuivirent nonobſtant une grêle de coups, ſi-bien qu'aprés avoir emporté le moulin, ils ſe preſenterent devant le Fort. Milli Colonel du regiment de Normandie s'étant avancé courageuſement pour rompre une palliſſade, fut dangereuſement bleſſé à la cuiſſe; deſorte qu'il ne put paſſer plus avant: mais il excita les ſoldats de la voix, & de la main, tellement que chacun étant animé par l'exemple d'un ſi brave homme, il n'y eut perſonne qui ne fît merveilles. Enfin comme Zuileſteim ſe défendoit avec beaucoup de courage, il fut tué de pluſieurs coups, & les ennemis l'aiant perdu, ils abandonnerent le Fort & le canon qui étoit dedans.

Le Prince d'Orange, qui avoit non-ſeulement battu Woerdes de ſon canon; mais qui avoit encore donné divers aſſauts, s'étoit imaginé de le prendre devant que le Duc de Luxembourg le pût ſecourir. D'ailleurs la difficulté des paſſages lui avoit fait eſperer qu'il ne s'engageroit pas dans une entrepriſe ſi perilleuſe; mais il ne le fût pas plutôt aux mains avec Zuileſteim, qu'aprés avoir retiré ſon canon, il commença ſa retraitte. Cependant quelqu'un étant venu dire au Duc de Luxembourg qu'il y avoit encore un Fort entre la ville, & celui qu'on avoit pris, ſes gens qui étoient beaucoup diminués, & qui d'ailleurs avoient ſouffert beaucoup de fatigue, ſe trouverent ſi étonnés, que ſi l'avis eut été veritable, ils auroient été bien embarraſſés. Le Duc de Luxembourg en-

envoia un Officier pour reconnoitre ce qui en étoit ; mais celui-ci aiant rencontré en chemin un nommé la Palme Lieutenant Colonel du regiment Hollandois de la marine, que le Prince d'Orange avoit detaché pour favoriſer ſa retraitte, il s'en revint dire que cela étoit vrai ; tellement qu'il augmenta encore ſon embarras. Enfin il étoit ſi grand qu'il ne ſçavoit preſque quel parti prendre, quand deux cavaliers de la garniſon que le Comte de la Mark lui envoioit le tirerent de peine. 1672. LIV. I.

Cette action fut auſſi vigoureuſe, que pas une qui ſe ſoit faite pendant tout le cours de la guerre ; car le Duc de Luxembourg, outre toutes les dificultés que j'ai remarquées ci-deſſus, n'avoit pas plus de trois mille hommes avec lui. C'eſt ce qui a été cauſe que je l'ai rapportée tout au long, d'autant plus que je n'ai rien dit dont je n'aie été témoin moi-même.

Quoi qu'il en ſoit, le Duc de Luxembourg ravi d'un ſi grand ſuccés, voulut que le Roi ſût le nom de tous les Officiers qui s'étoient ſignalés en cette occaſion : mais aiant publié par mégarde de lui parler du Comte de Milli, il en prit un ſi grand chagrin à cet Officier, que ſa bleſſure, qui alloit aſſez bien auparavant, empira de jour en jour. Cependant comme chacun s'efforçoit de le conſoler, il répondit à tous ceux qui lui en parloient, que le plus grand bonheur qui lui pouvoit arriver étoit de mourir bientôt ; qu'auſſi-bien la vie ne lui étoit plus qu'à charge, puis que le Duc de Luxembourg avoit pris plaiſir à le combler d'infamie.

Le

1672. Le Prince de Condé, de qui il avoit l'honneur d'être connu particulierement, aiant fû le sujet de son affliction, lui écrivit qu'il avoit tort d'en user comme il faisoit, puis que personne ne doutoit de sa bravoure, & que le Roi en étoit bien persuadé lui-même. Mais cette lettre étant venuë trop tard, tout l'effet qu'elle fit fut qu'il tint des discours plus moderés. Il dit que Mr. le Prince lui rendoit son honneur que le Duc de Luxembourg lui avoit ôté; & mettant cette lettre dans la coëffe de son bonnet, il la conserva là jusques à la mort. Cependant le Duc Luxembourg s'étant plaint du Marquis de Genlis, le fit exiler, quelque excuse que celui-ci pût chercher pour se justifier. Mais le Roi aiant reconnu en-suitte qu'il lui avoit été impossible d'arriver si-tôt que le Duc de Luxembourg auroit voulu, il fut rétabli dans sa charge, & a tres-bien servi jusques à la fin de la guerre.

LIV. I.

Aprés le secours de Woerdes l'on envoia du monde du côté d'un certain Fort que les ennemis avoient aussi attaqué, pour faire diversion : mais dés qu'ils furent le succés que leurs gens avoient eu devant cette place, ils n'attendirent pas davantage à se retirer. Cependant chacun rentra dans ses quartiers, & le Duc de Luxembourg qui esperoit que l'hiver lui donneroit moien d'entreprendre quelque chose, fit faire un grand nombre de patins pour les soldats, afin que s'il survenoit des glaces, il les pût mener jusques dans le cœur de la Hollande. Il fit connoitre ses desseins à la Cour; c'est pourquoi on lui envoia quelques nouvelles troupes qui furent tirées

tirées des places de Flandres, pour lesquelles il sembloit qu'on n'avoit pas beaucoup de lieu d'apprehender, veu la foiblesse où étoient les Espagnols. Mais comme ils virent une partie des nôtres avec le Duc de Luxembourg, & l'autre bien avant dans l'Allemagne avec le Vicomte de Turenne, (car l'affaire du Brandebourg n'étoit pas encore terminée, lors que tout ceci arriva) ils crurent qu'ils n'auroient jamais si belle occasion de nous faire du mal. C'est pourquoi étant bien-aises de ne la pas manquer, ils offrirent ce qu'ils avoient de forces au Prince d'Orange, avec qui ils tomberent d'accord d'assieger Charleroi. Ce Prince qui eut été bien-aise de reparer tant de malheureux succés, par quelque action où il eut pû réüssir, convint avec le Gouverneur des Païs-bas de tout ce qu'ils devoient faire pour l'acheminement de cette entrepriſe, tellement qu'en execution de ce dessein, les Espagnols commencerent à faire filer des troupes. Sur l'avis que le Roi en eut, il envoia le Maréchal d'Humieres, qui étoit Gouverneur de la Flandre Françoiſe, dans son Gouvernement, avec ordre d'observer leurs actions. Mais le Prince d'Orange ſemant le bruit que tout ce qui se passoit n'étoit que pour degager Maestricht, qui étoit bloqué de toutes parts, il s'achemina de ce côte-là, ce qui fit croire qu'effectivement c'étoit là son dessein. Même pour en mieux perſuader, il fit faire à Maestricht quantité d'inſtrumens propres à remuer la terre; ſi-bien qu'on ne ſongea qu'à jetter du ſecours à Tongres, ou à Maſeik, ſelon que les ennemis marcheroient à l'un ou à l'autre.

1672. Liv. I.

Comme

1672. Comme on croioit que ce ſeroit à Maſeik ; on y fit entrer quatre ou cinq cens hommes de renfort, & le Duc de Duras, qui aprés ſa gueriſon étoit venu reprendre le commandement de ſon camp-volant, ſe tint autour de Tongres pour y donner ſecours en cas de beſoin. Cela n'empêcha pas neanmoins qu'on ne fît venir Montal qui étoit Gouverneur de Charleroi pour côtoier les ennemis, avec ordre de ſe jetter dans la place qu'ils voudroient aſſiéger.

LIV. I.

Le Prince d'Orange ſçachant que Montal étoit ſorti de Charleroi, en eut beaucoup de joie ; mais comme il lui étoit important de cacher toujours ſon deſſein, il marcha du côté de Maſeik, & feignit que s'il ne l'aſſiegeoit pas, ce n'étoit qu'à cauſe du ſecours qui y étoit entré. De là il s'achemina aux environs de Maeſtricht, & aiant detaché le Comte de Waldek, il lui fit attaquer Fauquemont, & le demolit. Cependant les Eſpagnols ſe mirent en marche, & prirent le chemin de Liege ; car ils avoient deſſein d'enfermer entre le Prince d'Orange, & eux le Duc de Duras qui étoit campé à une lieuë de Tongres. Le Duc de Duras aiant eu avis du danger qui le menaçoit, jetta du monde à Tongres le plus promptement qu'il lui fut poſſible, & aiant decampé avec la même diligence, il paſſa la Meuſe ſur un pont de bateaux qu'il y avoit longtemps qu'il conſervoit deſſus. Il ne pouvoit ſe retirer autre part que dans le païs de Cologne, tous les paſſages de France étant fermés par les Eſpagnols, & lui étant impoſſible de les ouvrir, à cauſe que le Prince d'Orange lui ſe-

ſeroit tombé ſur les bras auparavant. Cependant il n'y avoit point encore de guerre declarée avec eux, & même elle ne ſe declara que long-temps aprés. Mais ils cherchoient leurs avantages, avant que de la commencer, & ils euſſent été bien-aiſes que c'eut été par la deffaite de nos troupes. 1672. Liv. I.

D'abord que le Prince d'Orange ſût que le Duc de Duras avoit paſſé la Meuſe, comme ſa retraitte étoit longue, il ſe mit à le pourſuivre jour & nuit, & le Duc de Duras à éviter autant qu'il pouvoit la rencontre; car il n'avoit plus que quatre à cinq mille hommes, à cauſe des divers detachemens qu'il lui avoit falu faire. Pour ce qui eſt du Prince d'Orange il n'en avoit gueres moins de vingt-cinq; & comme la partie n'étoit pas égale, le Duc de Duras paſſa encore la Roer, & campa de l'autre côté. Il ſe reſerva un pont deſſus, où il fit paſſer des partis pour avoir nouvelles des ennemis. Cependant il faiſoit tenir les chevaux ſellés, afin d'être tout prêt à marcher & d'éviter toute ſurpriſe. Or il arriva qu'un Capitaine de cavalerie du regiment du Rouvray, nommé Nolant, lui vint rapporter, que les ennemis n'étoient pas loin, ce qui donna l'allarme à toute l'armée. On ſonna à cheval auſſi-tôt; mais le Duc de Duras aiant ſû par deux ou trois autres partis, que l'avis n'étoit pas veritable, toute la confuſion en reſta à celui qui l'avoit donné. On demeura ainſi deux jours ſans apprendre ce que les ennemis étoient devenus; mais comme on commençoit à croire qu'ils avoient marché d'un autre-côté, un Officier du regiment

1672. ment Commissaire, nommé St. André, qui
LIV. I. n'étoit pas si sujet aux réveries que celui dont je viens de parler, arriva au camp, & dit au Duc de Duras qu'il avoit été poussé, & que dans peu il alloit voir paroitre les ennemis. Ce rapport qui étoit precis, ne laissant pas lieu de douter de la verité, le Duc de Duras fit marcher l'armée, & à peine avoit-on eu le temps de rompre le pont, que les ennemis parurent de l'autre côté. Les Espagnols avoient joint le Prince d'Orange, & avoient l'avantgarde; ce qui servit de beaucoup au Duc de Duras; car aprés qu'ils eurent fait des ponts sur la Roer, & qu'ils eurent passé cette riviere, au lieu de le poursuivre, ils voulurent attendre l'arrieregarde, ce qui leur fit perdre bien du temps. Cependant les ennemis n'oserent s'engager bien avant, craignant de manquer de vivres, tellement qu'aiant repassé la Roer, & la Meuse, ils retournerent vers Maestricht, faisant mine toujours de vouloir assieger Tongres.

Montal qui avoit eu ordre, comme j'ai déja dit, d'observer les ennemis, s'étant mis aux champs à leur retour, marcha du côté de Tongres qu'il croioit toujours de plus en plus menacé. Ce que voiant le Prince d'Orange, il detacha trois mille chevaux pour investir cette place afin de le lui faire encore accroire davantage. Montal voiant le chemin que prenoit ce detachement, se prella d'y entrer: mais ce Prince prenant tout d'un coup la route de Charleroi, y marcha à grandes journées, & s'étant rendu devant, il fit revenir les troupes qu'il avoit envoiées du côté de Tongres.

Quand

Quand Montal, qui avoit appris à faire la guerre sous le Prince de Condé, & qui avoit acquis quelque reputation, se vit ainsi attrapé, il n'est pas imaginable combien il en eut de depit. Comme il étoit homme de grande resolution, il se determina à mourir, ou à rentrer dans sa place. Pour cet effet il prit cent Maitres avec lui, qu'il choisit entre tous les autres, & aprés être parti de Tongres à l'entrée de la nuit, il marcha sans relâche jusques à ce qu'il fut arrivé à une lieuë de Charleroi. Il entra alors dans les bois, & comme il étoit besoin dans son entrepriſe d'emploier plus de ruſe, que de force, il y demeura jusques à une heure ou environ avant le jour. Il en sortit alors pour continuer sa marche. Cependant comme son dessein étoit d'arriver à la veuë des ennemis, lors seulement qu'ils descendroient du bivoac, il prit si-bien ses mesures qu'il se mêla parmi eux, comme s'il eut été de leur parti. Pour les mieux abuser, il parloit Allemand de fois à autre, & on lui répondoit de même. Il rentra ainsi dans le camp; mais comme il fut question de passer plus loin, celui qui avoit la garde entre le camp & la ville, commanda à ses gens de monter à cheval, soit qu'il se défiât de quelque chose, ou qu'il ne fût pas bien-aise qu'on le trouvât pied à terre. Mais Montal, sans examiner sa raison, poussa droit à lui, & l'aiant chargé, avant que ses gens fussent tous à cheval, il s'ouvrit le chemin de la ville, où il fut receu avec une joie inconcevable. Aussi-tôt il monta sur le rampart, & fit tirer lui-même le canon, qui fit beaucoup d'effet. Peu s'en falut même

que

que Louvignies qui étoit un des premiers Officiers des Eſpagnols, n'en fut tué; car il y eut un boulet qui donna dans le talon de ſa botte, ſi-bien qu'il crut long-temps qu'il en ſeroit eſtropié. Il fit auſſi le même jour une vigoureuſe ſortie, & donna tant d'affaires aux ennemis, qu'ils jugerent bien que leur entrepriſe ne ſeroit pas ſi facile qu'ils ſe l'étoient perſuadé.

Cependant le Roi aiant eu avis de ce ſiege, fit aſſembler en diligence tout ce qu'il put de troupes des garniſons de Flandres, & ſe diſpoſa lui-même à ſe mettre en campagne: car il lui étoit d'une extrême conſequence de ſecourir cette place, dont la perte auroit entraîné de grandes ſuites. En effet, il faloit aprés cela lever non-ſeulement le blocus de Maeſtricht, mais encore abandonner nos conquêtes, parce qu'il n'y avoit plus de moien d'y faire entrer de convoi. Car les ennemis tenoient la Meuſe par le moien de Maeſtricht, & les Eſpagnols y avoient auſſi Charlemont & Namur; tellement que nous n'avions point d'autre paſſage que celui de la Sambre. Mais il ne fut pas beſoin que le Roi allât bien-loin pour cela; le Prince d'Orange qui pretendoit emporter cette place d'emblée, en aiant perdu l'eſperance aprés que Montal fut rentré dedans, & voiant d'ailleurs qu'il ſe preparoit un grand ſecours, il prit le parti de lever le ſiege de lui-même. Ainſi aprés avoir fait marcher ſes gros bagages, & ſon canon & pillé la petite ville de Binch, il reprit le chemin de la Hollande, pendant que les Eſpagnols auſſi fâchés que lui de ce malheureux ſuccés s'en retournerent dans leurs garniſons.

Le

Le Roi ne pouvant plus de douter du dessein des Espagnols aprés ce qu'ils venoient de faire, resolut d'en tirer vengance, de sorte qu'il se prepara à leur faire la guerre. Mais le Roi d'Espagne sçachant le mauvais succés que ses troupes avoient eu à la poursuite du Duc de Duras, & au siege de Charleroi, il chercha à l'adoucir par les protestations qui lui furent faites de sa part, qu'il n'avoit jamais prêté son consentement à cette action, & qu'elle partoit seulement du Gouverneur des Pais-bas Espagnols: qu'il étoit prêt de le punir comme il le souhaiteroit, mais qu'il ne faloit pas que pour la faute d'un particulier tout le public s'en ressentît. Ce desaveu ne persuada pas le Roi autrement qu'il l'étoit auparavant; mais comme il voioit presque toutes les Puissances d'Allemagne prêtes à se declarer contre lui, il dissimula son ressentiment, de peur qu'en le faisant éclatter à contre-temps, cela ne hâtât encore la resolution de ses ennemis. 1672. Liv. I.

Cependant du côté de l'Allemagne ce n'étoit que negociations de toutes parts, chacun tâchant d'attirer les Princes à son parti. Les Hollandois leur representoient la grandeur du Roi, tâchant de leur en faire concevoir de la jalousie; & pour en tirer de plus prompts secours, ils leur faisoient entendre qu'ils seroient obligés de lui accorder tout ce qu'il demandoit, puis qu'aussi-bien il leur étoit impossible de soutenir tout seuls le faix de la guerre. Ils ajoûtoient à cela la dureté des conditions qu'il leur vouloit imposer, & faisoient comprendre que s'ils étoient reduits à s'accommoder avec lui, ils seroient serrés de si prés dorefenavant,

1672. qu'ils seroient obligés de demeurer attachés
LIV. I. inviolablement à ses interêts. Les Espagnols de leur côté n'oublioient rien pour émouvoir les Puissances. Ils se plaignoient des passages qu'ils étoient obligés de donner à nos troupes, & supposoient qu'elles faisoient d'aussi grandes hostilités que si l'on eut été en pleine guerre. Cependant le Roi tenoit la main exactement à ce qu'elles ne fissent aucun desordre, & les faisoit rembourser des fourages qu'on leur prenoit. Mais comme ce pretexte n'eut pas été suffisant pour les faire réüssir dans leur dessein, ils faisoient concevoir de l'ombrage de la grandeur du Roi & de ses nouvelles conquêtes. Ils remontroient que si celles qu'il avoit faites en 1667. avoient été capables de faire faire le traitté de la Triple Alliance, combien à plus forte raison la perte de la Hollande étoit-elle de consequence pour les Princes voisins, qu'aprés cela c'en étoit fait du reste de la Flandre, & que n'y aiant plus rien qui pût arrêter le Roi, il porteroit ses armes au delà du Rhin.

Le Baron de Lisola au nom de l'Empereur ajoûtoit à ces raisons mille autres considerations qui regardoient l'interêt de l'Empire en particulier; mais qu'il tâchoit de rendre communes aux autres Puissances. En effet, il s'éforcoit de leur insinuer que ce qui faisoit leur grandeur, étoit d'être toujours independans, mais que cette independance ne dureroit pas long-temps s'ils ne s'opposoient de bonne heure aux conquêtes d'un Roi si puissant: qu'il ne tenoit déja que trop de places au delà du Rhin, & que s'ils souffroient la perte d'un

Etat

Etat auſſi floriſſant que la Hollande, c'en étoit 1672.
fait dans peu de leur puiſſance, & de leur liber- Liv. I.
té. Mais ce qui mettoit ces paroles à la bouche de l'Empereur, n'étoit pas tant la crainte de la fortune de ces Princes, que de la ſienne propre. Il n'avoit que des filles de l'Imperatrice, qui étoit morte depuis peu de temps, & devant qu'il pût avoir quelque heritier d'un autre mariage qu'il projettoit déja, il apprehendoit que le Roi victorieux, & plein d'une belle ambition, ne ſe fit élire Roi des Romains, ou du moins qu'il ne fût bien-aiſe de mettre cette Couronne ſur la tête de Mr. le Dauphin, qui étoit un Prince qui avoit déja dix ou douze ans. En effet, il ſe faiſoit des brigues dans l'Empire qui marquoient bien que c'étoit là ſon deſſein; & comme il avoit de l'argent plus qu'aucun Princes de l'Europe, la crainte n'étoit pas trop mal-fondée. Cependant toutes les Puiſſances d'Allemagne, ſans vouloir encore ſe declarer, écoutoient les uns & les autres, & ravis de ſe voir rechercher par les plus grands Princes de l'Europe, elles recevoient toutes ſortes de propoſitions. Le Roi leur faiſoit dire qu'il ne ſongeoit point du tout à porter la guerre en Allemagne, & que ſon unique deſſein étoit d'humilier la Republique de Hollande, dont il avoit de ſi grands ſujets de ſe plaindre. Mais comme aprés l'avoir ſi fort humiliée, qu'elle n'étoit preſque plus reconnoiſſable, il avoit voulu en tirer de grands avantages, avant que de faire la paix; les ennemis n'avoient garde de manquer de rendre ces aſſurances ſuſpectes, ſi bien que ſans vouloir s'y fier chacun faiſoit de

1672. nouvelles levées, depeur de se trouver sur-
pris. Le Duc de Bavieres mit des troupes
Liv. I. considerables sur pied ; les Princes de la Maison de Brunswik en firent autant, pendant que les autres armérent à proportion, & même au delà de leur pouvoir. Mais en pensant éviter la guerre par là, ils se jetterent dans la fatale necessité de faire tout ce qu'il plaisoit aux plus puissans. Car pas un d'eux n'étant en état de faire subsister tant de troupes, il falut qu'il cherchât de l'argent ou chez le Roi ou chez ses ennemis. Le Duc de Bavieres, qui avoit vingt mille hommes sur pied, entra dans nos interêts avec le Roi de Suede, par la promesse que l'on fit à celui-ci de souffrir qu'il étendît ses conquêtes en Allemagne, en cas que la guerre vînt à s'y allumer, & à celui-là de marier Mr. le Dauphin à sa fille ; ce qui s'est executé depuis. Tout le reste prit le parti de la Maison d'Autriche, & de leurs alliés, à quoi contribua extrêmement l'argent des Hollandois, qui commencerent à repandre les tresors qu'ils avoient amassés depuis plusieurs années. Cependant comme l'Empereur étoit à la tête de tout ce parti, le Duc de Bavieres, qui avoit beaucoup de mesures à garder à son égard ne voulut pas se declarer ouvertement : mais feignant de vouloir demeurer neutre, il obligea les Princes avec qui il confine, de garnir leurs frontieres, ce qui fit presque le même effet, que s'il avoit fait agir ses troupes en nôtre faveur. A l'égard du Roi de Suede, il voulut essaier de terminer toutes choses à l'amiable, avant que de se declarer ; & le different n'étant encore qu'entre les Hollandois, le Roi d'Angleterre, & nous ; il envoia

voia offrir sa mediation aux uns & aux autres. Chacun l'accepta, aprés quelques difficultés neanmoins de la part des Hollandois, à qui elle étoit suspecte en quelque façon. Auſſi l'assemblée qui se tint là-dessus à Cologne, bien-loin de produire le fruit qui eût été à desirer pour le bien de la Chrêtienné, ne servit qu'à irriter les esprits, comme je le dirai en son lieu: si-bien qu'on peut dire qu'elle fut comme l'étincelle de l'embrasement furieux, qui ne tarda gueres à paroitre, & qui a consumé tant de milliers d'hommes de part & d'autre. 1672. LIV. I.

L'hiver étant venu avant que tout ce que je viens de dire fût terminé, les Hollandois eurent de nouveaux sujets d'apprehension. Ils sçavoient que le Duc de Luxembourg, qui étoit dans leur voisinage, grossissoit ses troupes tous les jours, & ne doutant point, que comme il étoit beaucoup entreprenant, il n'eût dessein d'entrer dans le cœur de leur païs, ils envoierent tout ce qu'ils avoient de meilleures troupes de ce côté-là, avec ordre de garder les postes de Bodegraves, de Nieurbruk & de Swammerdam. On y éleva des Forts à la tête des digues, ce qui les mit en quelque sorte de sureté. A quoi si l'on ajoûte la difficulté des chemins & l'inondation qui regnoit sur la surface de la terre, il sembloit qu'il n'y avoit pas grand lieu d'apprehender. Mais la gelée aiant serré pendant quelques jours, & applani une partie des difficultés, le Duc de Luxembourg se mit en campagne, & jetta l'épouvante par toute la Hollande, qui voioit que la saison lui étoit auſſi contraire, qu'elle étoit favorable à l'ennemi. Le Duc de Luxembourg, aprés avoir

1672. Liv. I.

surmonté les rigueurs de la raison, & fait faire des ponts sur quelques canaux, qui se rencontroient sur son passage, & où la glace n'avoit pas encore pris, dispersa ses troupes pour attaquer les ennemis dans tous leurs postes. L'on força le village de Welles, où ils s'étoient retranchés à la tête d'une digue; & aprés les en avoir chassés, cela fit que le Duc ne mit point de difficulté de passer plus avant. Le Colonel Pinvin, qui devoit garder Nieurbruk, & être soutenu par le Comte de Konigsmark l'abandonna: ce qui fut cause que le Prince d'Orange lui fit couper la tête. Pour ce qui est du Comte de Konigsmark, étant allé peu de jours aprés à Leiden, la populace parut en armes devant sa maison, & le menaçoit hautement de l'immoler: mais lui aiant fait dire qu'il l'attendoit dans une chambre avec plusieurs barils de poudre, & une meche à la main, pas un n'osa entrer, & le peril fit retirer ces seditieux. Ceux qui défendoient Bodegrave, & Swammerdam, firent plus de resistance; mais qui ne leur servit de rien. Ces deux postes furent emportés, & il y fut fait un si grand carnage, que cela fit de la peine même à plusieurs de nos gens. Mais il fut impossible d'arrêter les soldats qui étoient échauffés par le sang, & qui se croioient tout permis pendant les horreurs de la nuit. Ainsi il y fut tué un grand nombre de personnes, aprés même qu'ils eurent mis les armes bas. La raison fut que les soldats aiant mis le feu par tout, la voix des Officiers ni même celle du General ne put plus être entenduë, de sorte que le soldat ne mit point de bornes à son avarice, & à sa cruauté.

Ce-

Cependant comme les méchantes nouvelles ne sont pas long-temps à se sçavoir, l'on apprit bientôt à la Haie, & dans les autres lieux de peu de défense, l'embrasement de Swammerdam, & de Bodegrave, avec la défaite de leurs troupes. Chacun se sauva en même temps dans les villes du voisinage avec ce qu'il pouvoit emporter. Beaucoup même qui ne se trouvoient pas en sûreté à Delft, se retirerent à Amsterdam; si-bien que tous les canaux n'étoient couverts que de bateaux, dans lesquels on jettoit plutôt les richesses pele-mele, qu'on ne les embarquoit. A la crainte de l'ennemi se joignoit encore la crainte des compatriotes, dont la diversité de Religion produisoit divers sentimens. Car les Catholiques, dont il y en a un grand nombre dans le païs, voiant que le Roi avoit rétabli la Religion Catholique dans tous les endroits d'où elle avoit été abolie, souhaittoient sa domination par-dessus toutes choses; au lieu que les Protestans n'apprehendoient rien davantage. La canaille n'étoit pas aussi peu à craindre, car elle tâchoit d'apporter encore du trouble & du desordre à la confusion qui regnoit déja par tout. Mais sur le point que le Duc de Luxembourg se preparoit à entrer plus avant dans le païs, le degel vint tout à coup, desorte que si le Colonel Pinvin n'eût pas abandonné Nieurbruk, comme il avoit fait, le Duc de Luxembourg auroit été obligé de se retirer sans rien faire. 1672. Liv. I.

Ce General ne fut pas si heureux dans une

1672. entrepriſe qu'il tenta ſur un Fort ſitué auprés
LIV. I. de Vianem, petite ville de Hollande, qui appartient à la Maiſon de Brederodes, qui deſcend des anciens Comtes de Hollande; mais dont il ne reſte plus de mâle aujourdhui par la mort du dernier Comte de Brederodes, qui mourut ſur la fin de la guerre que je décris maintenant. Monſieur de Luxembourg ne fut pas ſi heureux di-je dans cette expedition, car le Comte de Saux, qui étoit commandé pour l'executer, fut obligé de faire retraitte, aprés avoir perdu beaucoup de monde, & entr'autres le Marquis de Caſtelnau, qui avoit un regiment d'infanterie, & qui ſans être commandé avoit voulu marcher Volontaire. Cependant la ſaiſon continuant toujours au degel, le Duc de Luxembourg renvoia ſes troupes dans ſes quartiers, & aprenant par divers couriers qu'il recevoit, tantôt du Roi, tantôt de Cologne, où étoient nos Ambaſſadeurs, que tout ſe diſpoſoit à une ſanglante guerre; il prit garde à la tête de nos conquêtes d'où dependoit toute nôtre reputation.

Les avis qui venoient de toutes parts étoient conformes à cette nouvelle. L'on apprenoit de Vienne que l'Empereur faiſoit des levées prodigieuſes dans les païs hereditaires; qu'à Madrid on mettoit tout en uſage pour avoir de l'argent, afin d'être en état de faire la guerre, & qu'à Copenhague on armoit par terre & par mer. Toutes ces nouvelles neanmoins n'étonnoient point le Roi, à l'égal des brigues qu'on faiſoit en Angleterre pour detacher cette nation de ſon alliance. Car ſi elle venoit une fois à ſe joindre aux Hollandois,

&

& à tant de nouveaux ennemis, il ne presumoit pas assez de ses forces pour croire qu'il leur pût resister par mer. Cela l'obligea de prendre garde de plus prés à ce qui se passoit en ce pais-là, sçachant d'ailleurs, que dés le temps que les Hollandois y avoient envoié des Ambassadeurs, il s'étoit fait des propositions qui lui étoient contraires; quoi que ces mêmes Ambassadeurs eussent été arrêtés en apparence, & conduits à Hamptoncourt. En effet, en execution de ces propositions, le Duc de Bouquinquan étoit passé en Hollande, avec le Vicomte Halifac, devant que de se rendre dans nôtre camp; & quoi que le Roi fût persuadé que le Roi d'Angleterre n'eût que de bonnes intentions, comme il sçavoit neanmoins qu'il étoit souvent obligé de se rendre à la priere, ou plutôt à l'importunité de ses peuples; il avoit peur que leur jalousie ne fût prejudiciable à ses interêts. Ces raisons & beaucoup d'autres qu'il me seroit aisé de rapporter; mais que je passe sous silence de peur d'ennuier le lecteur, aiant obligé le Roi de conserver une parfaite intelligence avec le Roi d'Angleterre, il fit tout ce qu'il put pour empêcher que ses ennemis ne le pussent attirer à leur parti. Mais s'il n'eut pas de peine à en venir à bout, il ne lui fut pas possible neanmoins d'empêcher que beaucoup de gens de cette nation ne fissent des brigues pour faire declarer le Roi d'Angleterre contre lui. Les gens de la lie du peuple vouloient sur tout qu'on nous fit la guerre, & tenoient des propos insolens à ce sujet. Cependant le Parlement d'Angleterre qui étoit assemblé, de-

1672. LIV. I.

1672. devoit bientôt decider de toutes choſes. Car
Liv. I. les Hollandois, pour jetter de la diviſion entre le Roi d'Angleterre, & lui, avoient envoié une lettre fort ſoûmiſe à ce Prince, laquelle ils avoient pris grand ſoin de rendre publique. Ils donnoient à entendre par là, que ſans lui avoir jamais donné ſujet de leur vouloir du mal, il leur avoit neanmoins declaré la guerre, comme de gaieté de cœur; lui offrant d'ailleurs de le ſatisfaire ſur tout ce qui pouvoit être à démêler entre les deux nations. Or cette lettre avoit encore émû ceux qui ne nous vouloient point de bien, & il y en avoit d'aſſez hardis pour oſer dire des choſes contre l'honneur du Roi leur Maître; ce qui auroit été capable d'exciter ſedition, ſi le Roi d'Angleterre n'y eût donné ordre, en refutant cette lettre article, par article, & rendant publique la réponſe qu'il y faiſoit.

Cependant les Hollandois croioient ſi-bien jetter de la diviſion entre le Roi d'Angleterre & ſon Parlement, qu'ils refuſerent une ceſſation d'armes que ce Prince leur offroit par mer, quoi qu'il fût encore en état de leur donner de la terreur, comme il venoit de faire. Car pendant que le Roi faiſoit de ſi grandes conquêtes par terre, le Duc d'York Amiral d'Angleterre, aprés avoir été joint par le Comte d'Eſtrées Vice-Amiral de France, avoit obligé Ruiter qui commandoit leur armée navale, de ſe retirer ſur les côtes de Zeelande, où rien ne l'avoit mis en ſureté que les bancs de ſable dont il s'étoit mis à couvert. Cela avoit été cauſe que le Duc d'York

d'York n'avoit osé rien entreprendre ; mais il avoit donné une telle allarme aux côtes de Hollande, qu'une partie de l'armée du Prince d'Orange avoit été obligée d'accourir au secours. Sa presence aiant rompu les desseins du Duc d'York, il se retira à Soultzbay, où Ruiter, aprés avoir renforcé son armée de quelques vaisseaux, resolut de l'aller combattre. Le Duc d'York sachant son dessein leva l'ancre & marcha au devant de lui, de sorte que les deux armées s'étant rencontrées, il y eut un rude combat de part & d'autre. Le vaisseau qui portoit le Duc d'York fut tellement percé de coups, que ce Prince fut obligé d'en ôter le pavillon, & de monter sur un autre. Mais celui du Comte de Sandwik Vice-Amiral de cette Couronne, fut encore plus maltraitté. Car aprés avoir évité deux Brulots, un troisiéme y mit le feu, & ce Comte se neïa, comme il se vouloit sauver dans une chaloupe. Pour ce qui est du Comte d'Estrées, il combattit avec plus de bonheur, car il ne s'exposa pas trop aux coups, & ni lui ni son vaisseau ne receut aucun dommage, & à la reserve de deux vaisseaux de son escadre, qui eurent besoin d'être reparés, tout le reste se trouva en assez bon état. La perte que firent les Hollandois en cette occasion égala celle que les Anglois avoient pu faire, ou du moins il s'en falut si peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Car ils perdirent comme eux leur Vice-Amiral, nommé vant Gent, qui fut tué d'un coup de mousquet. Outre cela leurs vaisseaux ne se reti-

1672. LIV. I.

1672. rent pas en meilleur état que firent ceux
des Anglois. Tant que le combat dura,
Liv. I. personne de part ni d'autre ne fit mine de vouloir s'enfuïr; mais chacun combattit avec la même valeur, & la même opiniâtreté, quoi que le combat durât depuis le matin jusques au soir.

La nuit venuë chacun se retira dans les ports voisins pour se radouber, & publia cependant qu'il avoit remporté la victoire, mais qui en voudra parler sans passion, rendra toujours la chose égale; à moins qu'on ne veuille dire, que les Anglois s'étant remis plutôt en mer, c'étoit une marque que leurs vaisseaux n'étoient pas si endommagés. Quoi qu'il en soit, les Hollandois dont les affaires prenoient tous les jours un plus méchant train ne voulant plus rien donner au hazard, manderent à Ruiter de se retirer sur les côtes de Zelande; ce qui donna la hardiesse aux Anglois de vouloir tenter une descente, ce qu'ils avoient manqué lors que cet Amiral étoit allé au devant d'eux. Mais, leurs vaisseaux s'étant trouvés trop gros, & trop pesans, pour aborder à Scheveling, où il y a plusieurs bancs de sable, ils firent voile du côté de Browershawen, aprés avoir donné l'allarme à toute la Province. Ils tenterent là encore de pouvoir descendre; mais y aiant rencontré les mêmes difficultés, ils prirent le chemin du Texel, pendant que le Comte d'Estrées s'avança sur la Meuse pour intimider Roterdam, & les autres villes qui sont situées sur cette riviere. Mais comme la saison commençoit à s'avancer, il s'éleva

une

une tempête qui fit songer aux uns & aux autres à se retirer au plutôt. 1672. LIV. I.

Au reste comme cette guerre servoit de pretexte au Roi d'Angleterre pour tirer de l'argent de ses peuples, il avoit convoqué un nouveau Parlement, où les Hollandois pretendoient si-bien trouver des amis, que c'étoit la raison pour laquelle ils avoient refusé la treve que ce Prince leur avoit fait offrir. Aussi n'oublierent-ils rien pour faire voir que c'étoit à tort qu'il les avoit attaqués. Mais ce Prince y aiant dressé ses brigues de son côté, ils furent tout surpris d'apprendre que bien-loin qu'on eût parlé en leur faveur, chacun avoit été d'avis de continuer de leur faire la guerre. On fut même de cet avis en termes qui marquoient qu'on ne leur vouloit pas de bien. Car le Chancellier d'Angleterre dans la Harangue qu'il fit à ce sujet, dit en termes exprés, que non seulement il faloit humilier cette nation; mais encore la détruire entierement. La continuation de la guerre aiant donc été resoluë avec tant d'applaudissement de tous les membres, la nouvelle n'en fut pas plutôt venuë en Hollande, que cette Republique se repentit de n'avoir pas accepté la cessation d'armes que le Roi d'Angleterre lui avoit fait proposer; & comme elle eût été bien-aise de renoüer la chose, elle le fit proposer à ce Prince; mais il n'en voulut plus entendre parler.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE SECOND.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable en l'année 1673.

1673. Liv. II.

L'Empereur cependant avoit de grandes inquietudes au ſujet de la guerre qu'il vouloit entreprendre. Car il apprehendoit de jetter l'Allemagne dans des malheurs, dont il ne pût pas la retirer ſi facilement. Outre cela l'alliance que le

le Roi avoit avec le Roi de Suede, & le Duc de Bavieres lui faisoit peur, & il tâchoit de gagner l'un, & l'autre, avant que ses troupes commissent aucune hostilité. Mais le Duc de Lorraine dont le Roi occupoit les Etats, & qui n'y pouvoit rentrer qu'en allumant une forte guerre, tâchoit de le rassurer, lui faisant entendre qu'il seroit impossible au Roi de resister à la multitude d'ennemis qui s'alloient declarer contre lui. Comme c'étoit un grand Capitaine, ses raisons firent plus d'impression que celles des autres, quoi qu'elles dussent être plus suspectes. Enfin l'Empereur aiant surmonté ses irresolutions, il declara son dessein à un voiage qu'il fit à Marienzel, où il prit Dieu à témoin qu'il étoit obligé de faire la guerre pour la liberté de l'Allemagne, & pour l'honneur de sa dignité. Il commença donc à faire de grands preparatifs; si-bien que le Roi de son côté fut encore obligé de faire de nouvelles troupes. Le Vicomte de Turenne fut destiné pour commander l'armée qui devoit faire tête aux Allemans, pendant que le Roi continueroit la guerre de Hollande, avec le Prince de Condé, qui étant entierement gueri de sa blessure se trouvoit en état de servir comme auparavant. Il falut cependant envoier des troupes du côté de Catalogne, où l'on avoit avis que les Espagnols faisoient marcher quelques regimens. Mais avec tout cela ils ne vouloient pas encore se declarer; car le Roi étant prêt d'entrer en campagne, ils étoient bien-aises que le faix de la guerre allât tomber sur les Hollandois, & laisser consumer ses forces avant que de se les attirer sur les bras. Le Roi qui

1673. LIV. II.

1673. qui n'étoit que trop informé de ce qui se pas-
LIV. II. soit, & qui d'ailleurs se ressouvenoit de ce qu'ils avoient essaié de faire à Charleroi, s'étant mis en campagne, au lieu de prendre le chemin des places de Hollande, où l'on croioit qu'il dût aller, s'avança du côté de la Flandre, où il jetta l'épouvante & la terreur. Le Duc d'Orleans passa le canal de Bruges à la tête de quinze mille hommes, & le Comte de Monterei Gouverneur des Païs-bas Espagnols aiant envoié faire compliment au Roi, lui fit demander avec beaucoup de soûmission qu'il eût à retirer ses troupes de dessus les terres de l'obeïssance du Roi son Maître, puis que ce n'étoit pas le chemin pour marcher contre ses ennemis. Le Roi lui fit réponse, mais d'une maniere pleine de fierté, que ce n'étoit pas à lui à s'informer où il alloit: qu'il regleroit la marche de ses troupes, selon qu'il le jugeroit à propos, & qu'il observeroit mieux la paix qui étoit entre les deux Couronnes, que n'avoit fait le Roi son Maitre. Cependant tout le peuple qui habitoit la campagne, se retiroit dans les villes, où il donnoit autant d'éfroi que si l'ennemi eût déja été aux portes; & exagerant les choses au delà de la verité, il se plaignoit de mille desordres qui ne lui étoient pas arrivés. Car le Roi ne vouloit pas souffrir que personne s'écartât de son drapeau, & il avoit seulement voulu se faire voir à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, afin de faire connoitre aux Espagnols ce qu'ils avoient à apprehender, s'ils l'avoient une fois pour ennemi. Ce fut pour ce sujet,

&

& pour un autre que je dirai dans la suitte, qu'il voulut encore s'approcher de Bruxelles, ce qui augmenta tellement l'apprehension de Monterei, qu'il se retira à Anvers, aprés avoir recommandé la ville à la fidelité des habitans, en qui consistoit sa principale force. Mais ce qui lui fit croire absolument que le Roi en vouloit aux Païs-bas, fut que le Marquis de Rochefort s'avança du côté de la Syne, où il chargea une garde qui étoit au pont de Capel Bruge, & qui lui vouloit disputer le passage. Aprés l'avoir chassée, il passa la riviere, & pris ses quartiers, comme si veritablement le Roi lui eût ordonné de bloquer Bruxelles. Pour ce qui est du Roi, il logea le reste de son armée en deçà de la riviere, depuis la baie de Forêt, jusques au village de Syne, ce qui acheva de persuader à Monterei que c'étoit à lui qu'il en vouloit. La Comtesse de Monterei qui étoit restée à Bruxelles avec Dom Emanuel de Lira, & quelques autres serviteurs du Roi d'Espagne, en aiant conceu la même pensée, il fut resolu que Lira viendroit trouver le Roi, & qu'il tâcheroit de penetrer ses intentions. Mais soit que ce Prince fût veritablement en colere, ou qu'il feignît d'y être plus qu'il n'y étoit, Lira s'en retourna si persuadé qu'il alloit assieger Bruxelles, que non content de repandre cette nouvelle par la ville, il la manda encore au Comte de Monterei, comme une chose dont il ne devoit plus douter. Monterei fit marcher en même temps de ce côté-là non-seulement toutes les troupes qui étoient dans l'étenduë de son Gouvernement, mais encore une partie de celles qu'il avoit envoiées

1675. LIV. IL

au

1673. au secours des Hollandois, que le Prince d'Orange lui renvoia. Il assembla aussi un petit corps d'armée, resolu de jetter du secours dans la ville dés le moment que le siege seroit formé, ou même plutôt s'il en pouvoit trouver l'occasion. Mais le Roi qui n'avoit fait cette feinte qu'à dessein de lui faire retirer les troupes qu'il avoit dans Maestricht, ne vit pas plutôt qu'il avoit donné dans le panneau, qu'il lui avoit tendu si habilement, qu'il fit lever les garnisons de Tongres & de Maseik, avec quoi Montal investit cette place, soûtenu par un detachement que conduisoit le Comte de Lorges.
LIV. II.

Le Roi suivit incontinent aprés avec le reste de son armée, ce qui rassura le Comte de Monterei, mais qui lui donna en même temps un grand chagrin d'avoir ainsi pris le change si mal à propos. Toutefois se confiant que Fariau, qui avoit succedé au Gouvernement de la place au Comte Rhingrave qui étoit mort de maladie, la défendroit vaillamment, il bannit sa tristesse peu à peu, & lui fit succeder l'esperance. Car il consideroit qu'outre que la place étoit d'une grande reputation, & défenduë par une garnison considerable, il étoit de l'interêt du Prince d'Orange de ne la pas laisser perdre sans coup ferir. Et enfin voiant que le danger étoit éloigné de son Gouvernement, il contoit déja de l'aider de ses troupes, en cas qu'il ne tînt qu'à cela de le faire réüssir dans son entrepriſe. Mais elle n'étoit pas si aisée qu'il se l'imaginoit, car le Roi qui étoit un Prince infatigable, donnoit si bon ordre à tout, qu'il prevoioit non-seulement tout ce qui pouvoit arriver

arriver dans le moment ; mais encore tout ce qui pouvoit arriver dans la ſuitte. D'ailleurs ſon exemple rendoit ſes troupes encore plus aguerries, & de meilleure volonté. En effet, il étoit à cheval depuis le matin juſques au ſoir, ſans avoir peur ni du froid, ni du chaud, ni de la pluie, ni de la pouſſiere, toujours doux avec les ſiens, toujours fier avec ſes ennemis. Mais cette fierté ne tenoit rien de l'orgueil, & il étoit aiſé de voir qu'elle ne partoit que de la grandeur de ſon courage. Au reſte affable avec les étrangers, à qui il ſe montroit volontiers, tellement que ſa tente étoit toujours remplie de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui accouroient de toutes parts pour voir le Roi. Cependant ils ne ſçavoient ce qu'ils devoient admirer le plus en lui, ou la grandeur de la fortune, dont preſque tous les hommes ſe montrent idolatres, ou ſa vertu, ou les charmes de ſa perſonne. Car il n'y avoit point non-ſeulement dans toute l'Europe de Prince ſi bien-fait, ni qui eût tant de majeſté ; mais même parmi les perſonnes privées. 1673. Liv. II.

Comme Maeſtricht étoit une place d'une grande conſequence, & pour la conſervation de laquelle les ennemis devoient faire apparemment toutes ſortes d'éforts, le Roi voulut prendre plus de precaution en l'aſſiegeant, qu'il n'avoit fait lors qu'il avoit aſſiegé les autres. Il fit faire des lignes de circonvallation, & de contrevallation, & juſques à ce qu'elles fuſſent achevées, il ſe tint à cheval & jour & nuit. Cependant on dreſſa deux batteries, dont l'une fut appellée la batterie du Roi, & l'autre celle de Montal. Celle-ci étoit ſur la montagne St. Pierre,

1673. Pierre, & voioit les ennemis en flanc aux
LIV. II. moindres ſorties qu'ils vouloient faire : celle-là tiroit entre la porte de Tongres, & celle de Bruxelles, où étoit la veritable attaque. Cependant le Duc d'Orleans pour faire diverſion, en faiſoit une fauſſe du côté de Wich, avec pluſieurs brigades qu'il commandoit. Aux premieres approches les ennemis ſe coulerent à la faveur des blés qu'ils n'avoient pas voulu couper, & donnerent quelque allarme. Mais nous eûmes bientôt le même avantage qu'ils pretendoient tirer de là ; car on y jetta de l'infanterie, qui eſcarmouchoit avec eux, pendant qu'on commanda de la cavalerie pour les couper. Leur retraite empêcha qu'ils ne fuſſent faits priſonniers ; cependant aiant appris par le danger qu'ils venoient de courir, celui où ils s'expoſeroient doreſenavant s'ils s'avançoient comme ils avoient fait, ils ne vinrent plus qu'avec beaucoup de precaution, & encore fort peu à la fois, tellement que ce qu'ils firent ne merite pas d'être rapporté.

Fariau qui ne manquoit pas de courage ni d'experience ſe voiant attaqué par un Roi, regardoit cette occaſion comme capable de lui donner beaucoup de gloire. C'eſt pourquoi il n'oublioit rien pour exciter les ſiens à ſe bien deffendre ; & pour les animer davantage il les entretenoit d'un prompt ſecours, ſoit qu'il crût que le Prince d'Orange ne lui manqueroit pas au beſoin, ou qu'il voulût bien leur dire ces choſes ſans en être perſuadé. Mais la plûpart avoient perdu une partie de la confiance qu'ils avoient miſe en ſa reputation ; parce que dés le moment qu'il étoit entré à Maeſtricht, il

il avoit plus songé à remplir sa bourse qu'à gagner l'amitié du peuple. En effet, il avoit pillé la campagne, sous pretexte de lui faire donner des fourages pour la cavalerie : la ville avoit aussi ressenti son avarice, & il l'avoit aussi pillée sous pretexte de quelques travaux, dont il n'avoit pas fait la moitié. Enfin il commençoit à être haï de chacũ, parce que chacũ croioit qu'il ne songeoit qu'à s'enrichir à ses dépens. D'ailleurs une bonne partie de la ville desiroit de tomber au plutôt sous la puissance du Roi à cause de la Religion Catholique dont les trois quarts font profession. Tout cela faisoit que ceux de la ville haïssoient le Gouverneur & la garnison, & que la garnison & le Gouverneur se deffioient de ceux de la ville. Une chose, qui arriva un jour ou deux aprés, augmenta encore la deffiance que Variau en avoit ; car une Religieuse mit le feu à son couvent, ce qui lui fit presumer qu'il y avoit quelque intelligence avec l'ennemi. Il ne sût donc d'abord ce qu'il devoit faire, ou courir pour éteindre le feu, ou pour se presenter sûr le rampart. Cette Religieuse fit la même chose jusques à trois fois, ce qui redoubla toujours ses inquietudes. Mais bien-loin que ce qu'elle en faisoit fût par un zele de Religion, c'étoit au contraire par le degoût qu'elle avoit de son couvent. Aussi prit-elle son temps à la troisiéme fois d'en sortir, & elle se retira à Boisleduc, où elle se fit de la Religion Reformée. 1673. Liv. II.

Le Roi cependant, aprés avoir fait ouvrir la tranchée, donna ordre de perfectionner les travaux, afin que chacun y fût en plus grande sureté. Car comme la garnison étoit forte, & qu'on pouvoit craindre les sorties, on faisoit

les

1673. les places d'armes pour pouvoir être commodement, & pour combattre sans confusion.
Liv. II. Cependant la cavalerie de garde étoit à la queuë de la tranchée où elle n'avoit gueres de repos. Car outre le canon qui tiroit incessamment, il faloit monter souvent à cheval, & s'exposer au feu du rempart, à cause des frequentes sorties que faisoient les ennemis. Mais ils avoient leur part du peril aussi-bien que nous, car ils avoient affaire non-seulement à de braves gens qui les repoussoient souvent jusques sous le feu de la contrescarpe; mais il leur faloit encore essuier la batterie de Montal qui étoit de dix-huit pieces de canon, & qui faisoit un grand desordre dans leurs rangs d'abord qu'ils venoient à se montrer. Pour nous, nous fûmes delivrés en trois ou quatre jours de la crainte de leur canon, qui fut entierement demonté par le nôtre, enforte qu'il ne leur en resta plus qu'une piece qu'ils cacherent derriere le rampart, où ils firent un trou, afin de la pouvoir tirer. Mais en recompense ils firent un feu continuel sur la tranchée, laquelle ne laissa pas d'avancer, par les soins continuels que le Roi s'en donnoit, & ceux que prenoient les Maréchaux de France, & les Officiers Generaux. Ainsi l'on gagnoit tous les jours quelque terrain, & les ennemis ne faisoient qu'un effort mediocre pour nous repousser; car Fariau qu'on n'accusoit pas à tort d'avarice, au lieu d'exciter le soldat par la recompense, motif puissant pour lui faire hazarder sa vie, se contentoit de le commander à tour de rolle. Cependant comme il vit que nous nous étions rendus maitres d'une demie-lune, il fit un effort sur son inclination, & aiant distribué quelque argent

argent aux soldats, il leur en promit davantage, s'ils pouvoient reprendre cet ouvrage. Un peu d'honneur se mêlant dans le cœur de ces soldats, il marcherent resolument, & aiant trouvé nos gens qui ne songeoient qu'à se retrancher, ils les surprirent par une attaque brusque & imprevuë. On quitta la pelle & les autres instrumens avec quoi on se retranchoit pour songer à se défendre; mais les ennemis poursuivant leur pointe fort vigoureusement tuerent ceux qui se presenterent les premiers, & aiant mis pareillement ceux qui les soûtenoient hors de combat, ils donnerent la chasse aux autres, si-bien que le nombre fut petit de ceux qui firent encore resistance. Artagnan se trouva de ceux là; mais aprés avoir donné toutes les marques d'un grand courage, il succomba sous le nombre, & fut tué tout roide sur le carreau. Comme il étoit extrêmement aimé des Mousquetaires qu'il commandoit, on s'apperceut bientôt qu'il n'étoit pas revenu avec les autres, & St. Leger premier Maréchal des logis de la compagnie, se resolut à l'aller dégager, esperant qu'il en seroit encore temps. Trois ou quatre Mousquetaires s'offrirent à le seconder dans une si genereuse resolution, & sans considerer aucun peril, ils retournérent dans la demie-lune, à l'entrée de laquelle ils l'apperceurent qui mordoit la pouffiere. Il étoit reconnoissable à ses armes, y en aiant peu qui en eussent porté que lui. Ils se trouverent saisis à cette veuë; cependant le temps étant mal propre pour s'abandonner à leur douleur, ils ne songerent qu'à venir à bout de leur dessein. Il y en eut un de tué en lui ren-

1673. LIV. II.

1673. rendant ce pitoiable office, & les autres s'en
LIV. II. acquitterent, nonobstant l'obstacle que les ennemis tâcherent d'y apporter.

Le Roi aiant appris la destinée de ses troupes, ne perdit pas courage pour cela; au contraire, comme si la difficulté lui eut donné de nouvelles forces, il en commanda d'autres pour reprendre ce que celles-ci avoient perdu. Le Duc de Montmouth fils naturel du Roi d'Angleterre, Lieutenant-General de jour qui avoit pris la demie-lune, & qui l'avoit reperduë, sentit à l'exemple du Roi augmenter son courage, & s'étant mis à la tête de ces nouvelles troupes, il passa sur le ventre de tous ceux qui lui voulurent faire resistance. Les ennemis furent chassés pour une seconde fois, aprés s'être défendus neanmoins avec beaucoup de vigueur, & de resolution. Le logement fut fait, & perfectionné en un moment, & à la veuë du Roi, s'il faut ainsi dire. Car il s'étoit avancé jusques à la queuë de la tranchée, d'où il envoioit ses ordres selon la necessité, tout prêt à faire marcher un nouveau secours s'il en étoit besoin, mais pour lui n'avoit garde d'aller plus loin. Les Gardes-du-corps à qui l'on avoit fait mettre pied à terre, & que l'on avoit armés de pertuisannes, firent merveilles en cette occasion, faisant voir, que quand on a du courage on combat aussi-bien à pied qu'à cheval.

Le Roi qui avoit eu de l'inquietude jusques à ce que cette entrepriſe fut achevée, donna beaucoup de loüanges au Duc de Montmouth qui s'y étoit exposé comme le moindre soldat. Il en écrivit une lettre au Roi d'Angleterre, qui fut ravi

ravi que son fils le fut distingué si glorieuse- 1673.
ment. En effet, il paroissoit digne, par ce Liv. II.
qu'il venoit de faire, d'une plus heureuse destinée que celle qui lui vient d'arriver; & ce que l'on peut dire, c'est que s'il avoit eu autant de prudence que de courage, il n'auroit pas été vaincu si facilement. Aprés que le Roi eût rendu ce témoignage aux vivans, il donna des marques de la consideration qu'il avoit euë pour les morts, parlant avantageusement de chacun en particulier, & racontant en presence de tout le monde depuis quel temps il lui rendoit service. Mais il ne regretta personne davantage qu'Artagnan, qui avoit eu aussi plus d'accés auprés de lui; car il commandoit la premiere compagnie des Mousquetaires depuis long-temps; & quoi qu'il eût eu d'abord Mr. de Nevers au dessûs de lui, comme Mr. de Nevers ne servoit pas à sa charge, c'étoit lui qui avoit toujours pris soin de la compagnie dont le Roi avoit fait ses delices dans sa jeunesse. Car ce Prince qui avoit toutes les inclinations guerrieres, prenoit plaisir au milieu de la paix à joüir de l'image de la guerre, c'est-à-dire, à faire faire l'exercice à cette compagnie, trois ou quatre fois la semaine, sans que le grand chaud, ni le grand froid le pussent détourner de cette glorieuse occupation.

La demie-lune aiant ainsi été emportée à la pointe de l'épée, le Roi donna la charge qu'avoit Artagnan, au Chevalier de Fourbins qui étoit Major des Gardes-du-corps, & qui étoit fort bien dans son esprit. Mais pour faire enforte que chacun fût content,

1673. il donna auſſi une penſion à la Riviere, ſous-
Lieutenant de la compagnie, qui pouvoit
LIV. II. pretendre à cette charge; mais qui pour être fort vieux fut bien-aiſe d'aller goûter le repos, aprés avoir fait la guerre pendant l'eſpace de quarante ans. La charge de ſous-Lieutenant étant vaquante par là, elle fut donnée à Maupertuis, qui étoit enſeigne, & qui étoit un enfant du corps: car il avoit été Mouſquetaire à la creation de la compagnie, ou pour mieux dire, lors que la compagnie avoit été remiſe ſur pied. Car du temps du Miniſtere du Cardinal de Richelieu, elle avoit été caſſée, à cauſe que Treville qui la commandoit, ne ſe pouvoit reſoudre d'avoir les mêmes complaiſances pour lui qu'avoient les autres courtiſans. L'enſeigne fut donnée à la Hoguette, neveu de Mr. de Perefixe qui avoit été Precepteur du Roi, & Archevêque de Paris; la cornette à Moiſſac, quoi qu'elle dût appartenir à St. Leger, qui étoit, comme j'ai dit, premier Maréchal des logis de la compagnie. Mais le Roi qui entroit avec beaucoup de bonté dans le detail de la fortune de ſes moindres Officiers, ſçachant qu'il n'étoit pas riche, & qu'il étoit d'ailleurs chargé de famille, lui donna dix mille écus, ce qui lui étoit beaucoup plus utile.

Aprés qu'il eut rempli les autres charges de moindre conſideration, & qui vaquoient dans les autres corps, il ſongea à ſe rendre maître au plutôt des autres ouvrages, parce qu'il couroit un bruit que le Prince d'Orange aſſembloit ſes forces pour venir donner ſecours à la place. En effet, ce Prince qui ne s'étoit pas beau-

beaucoup preſſé du commencement, croiant qu'elle tiendroit deux ou trois mois, avoit fait ſon compte, que pendant ce temps-là les Allemans ſe mettroient en campagne, & qu'aprés avoir joint ſes troupes aux leurs, il lui ſeroit aiſé de paſſer par deſſus le ventre d'une armée fatiguée par un long ſiege, & diminuée par pluſieurs combats. Mais enfin aiant appris que la place étoit en danger de ſe perdre, il donna ordre à ſes troupes de ſe tenir prêtes au premier commandement. On prepara donc des bateaux à Ruremonde & à Venlo pour remonter le canon par la Meuſe avec quelque infanterie, pendant que le reſte avec la cavalerie devoit prendre le chemin par la Mairie de Boiſleduc, & ſe rejoindre à l'infanterie à cinq ou ſix lieuës au deſſus de Maeſtricht. A Namur, & à Givés, places ſur la Meuſe, on fit les mêmes preparatifs, ce qui fit juger à bien du monde que les Eſpagnols à qui elles appartenoient alloient ſe declarer. Mais pendant que leur jalouſie d'un côté les faiſoit reſoudre à prendre les armes, la crainte les retenoit de l'autre, ce qui étoit cauſe qu'ils étoient plus lents à faire les choſes qu'il n'eut été à deſirer pour le bien de leurs affaires. D'ailleurs le Roi qui ſçavoit profiter de tout ſe hâtoit, ou temporiſoit ſelon les occaſions, & n'avoit garde de leur reſſembler en prenant des meſures ſi incertaines. Mais enquoi ils étoient en quelque façon excuſables c'eſt qu'ils avoient peu d'argent & peu de troupes, ce qui les mettoit hors d'état de faire ce qu'ils auroient voulu. Ils voioient d'un autre côté le Roi puiſſant en l'un, & en l'autre, lui-même à la tête de

1673. LIV. II.

1673. Liv. II. son armée, aimé des soldats, & des Capitaines, & par dessus tout cela si heureux en tout ce qu'il entreprenoit, qu'on eut dit qu'il eut eu la fortune à ses gages.

Quoi qu'il en soit, il ne voulut pas donner le temps au Prince d'Orange de tenter le secours de la place, & il se mit à la battre si rudement, qu'il fut tiré en un jour plus de douze cens coups de canon. Cependant on dressa les travaux vers les autres ouvrages, & les ennemis aiant entrepris de les renverser firent une sortie vigoureuse: mais les nôtres s'étant presentés encore plus vigoureusement, on les empêcha de pouvoir rentrer par la porte par où ils étoient sortis, & ils furent contraints de gagner celle de St. Pierre. Mais devant qu'ils y pussent arriver, Montal fit une décharge de ses dix-huit canons chargés à cartouches, lesquels en firent demeurer un grand nombre sur la place. On attaqua ensuite une demie-lune qui étoit gardée par des Italiens, qui ne témoignerent pas grande resolution. Car aiant lâché le pied à la premiere charge, ils ne songerent qu'à faire sauter une mine qu'ils avoient creusée sous leurs pieds, sans considerer que leurs compagnons n'étoient pas encore en sureté. En effet, il y en avoit encore beaucoup sur la pointe, quand la mine joüa, ce qui fut cause qu'elle leur fut plus funeste qu'à nous. La pointe du bastion aiant ainsi sauté, nous nous logeâmes dessus, & on y mit du canon avec quoi l'on batit la ville, & les autres ouvrages qui la défendoient. Cependant on attaqua l'ouvrage à corne qui étoit sur le bord du fossé, & il fut empor-

emporté aprés une mediocre reſiſtance. On ſe logea ſur la pointe pour éviter l'effet des mines, aprés quoi on fit la deſcente du foſſé, dreſſant ſes travaux du côté d'un autre ouvrage, qui tenoit à la porte de la ville. L'on s'en rendit maître de même que l'on avoit fait des autres, & avec auſſi peu de perte, ce qui étonna Fariau qui avoit à combattre auſſi-bien au dedans, qu'au dehors. Car il y avoit déja deux jours que les Prêtres, qui ne ſont pas en petit nombre dans cette ville, accompagnés d'une troupe de femmes, crioient tout haut qu'il étoit temps de ſe rendre, & que c'étoit vouloir tout perdre que de ſe défendre plus long-temps. Or cette troupe groſſiſſoit à veüe d'œil, ſans qu'il oſât entreprendre de reprimer la ſedition. Car il n'étoit pas bien voulu de perſonne, & juſques à la garniſon chacun ſe plaignoit de lui. Elle diſoit qu'il avoit confié tous les poſtes d'importance aux Italiens, & à quelques Eſpagnols qu'il avoit amenés avec lui; cependant qu'ils s'étoient défendus avec tant de lâcheté, qu'iln'y avoit perſonne qui n'en eût fait davantage : que c'étoit une marque du mépris qu'il faiſoit de la nation, aux gages de laquelle il étoit neanmoins lui-même. Fariau qui ſçavoit tous les diſcours qui ſe faiſoient de lui, & parmi le peuple, & parmi les gens de guerre, aiant peur d'être mal ſecouru, s'il prenoit envie au Roi de faire attaquer la bréche, ne voulut pas attendre plus long-temps à faire ſa compoſition, joint à cela que la choſe preſſoit d'elle-même, ne lui reſtant plus que le corps de la place, avec quoi il ne pouvoit pas fai-

1672. Liv. II.

1673. re grande resistance. Le Roi étant averti par la chamade qu'il fit battre en même temps
LIV. II. qu'il avoit dessein de capituler, on se donna des ôtages de part & d'autre, & les articles étant accordés, la garnison qui étoit diminuée d'environ douze cens hommes, sortit forte encore de cinq mille, & se retira à Boisleduc. Toute la ville accourut à la porte de Bruxelles par où chacun croioit que le Roi devoit entrer; mais lui autant pour éviter la foule, que pour voir défiler la garnison, fit le tour des ramparts, & se rendit à la porte de Boisleduc, accompagné des principaux Officiers de son armée. Un Officier Espagnol qui montoit un beau cheval, voiant que le Roi avoit les yeux tournés sur lui, se mit à lui faire faire plusieurs caracolles; mais le Roi qui jugeoit que cet Officier prenoit mal son temps, lui qui devoit être mortifié de s'être trouvé dans une ville qui s'étoit si mal défenduë, ne lui voulut pas donner le plaisir de le regarder davantage; desorte que chacun remarqua qu'il en détourna la veuë. Le Roi aprés avoir veu défiler toute la garnison, entra dans la ville, dont ses troupes s'étoient déja emparées. En-suite il fut rendre graces à Dieu dans la principale Eglise qui est dediée à Saint Servais, & où il y a un Chapitre assez considerable, puis il remonta à cheval, & visita les dehors l'un aprés l'autre, ordonnant de nouvelles fortifications à la porte de Boisleduc, auxquelles on donna le nom de bastion du Roi, la Reine, Dauphin, Orleans, Condé, & Estrades. Le Gouvernement fut donné au Comte d'Estrades, tant à cause

cauſe de ſes longs ſervices, que des habitudes qu'il avoit dans les Provinces-Unies, où il avoit porté les armes autrefois, & où il avoit été en-ſuitte Ambaſſadeur de la Couronne. 1673. Liv. II.

Cette conquête qui ne nous avoit pas coûté plus de trois mille hommes, cauſa beaucoup de conſternation parmi les ennemis. En effet, ils ne furent pas long-temps ſans s'apercevoir des conſéquences qu'elle entrainoit aprés elle: car nous exigeâmes bientôt des contributions par toute la Mairie de Boiſleduc, qui eſt d'une grande étenduë; ſi-bien qu'ils n'en purent plus rien tirer. Il leur falut donc chercher un autre fonds pour faire ſubſiſter la garniſon qui étoit entretenuë auparavant de ce que cette Mairie leur fourniſſoit. Cela allarma auſſi beaucoup les Eſpagnols, à qui on ôtoit par là la communication de Ruremonde, & de Venlo avec Namur. Outre qu'ils ne pouvoient plus conſerver leur droit de paſſage ſur la Meuſe, pour la ſureté duquel ils avoient bâti le Fort de Navagne entre Liege & Maeſtricht. Auſſi fut-ce une des premieres choſes que l'on fit que de leur raſer ce Fort, dés le moment qu'ils ſe furent declarés, deſorte qu'on leur fit perdre par ce moien un des plus beaux revenus qu'ils euſſent en Flandres. Mais depuis la paix ils ont rétabli ce droit, mais non pas le Fort, ſe ſervant d'une méchante maiſon & d'une redoute qui ne vaut gueres mieux, où ils entretiennent quelques ſoldats, afin de donner main forte à ceux qui le perçoivent.

Aprés que le Roi eut donné ordre à ſa nou-

1673. nouvelle conquête, il ne sçût plus où porter
Liv. II. la terreur de ses armes. Car les Espagnols ne se declarant point lui ôtoient matiere de les employer contr'eux, & pour ce qui est des Hollandois, ils s'en étoient mis à couvert en lâchant les écluses, remede qu'on eut pu dire pire que le mal, si ce n'est que ce mal ne devoit pas toujours durer, au lieu que la perte de leur liberté étoit un mal sans remede. Le Roi aprés avoir donc bien consideré le parti qu'il avoit à prendre, resolut de s'acheminer en Lorraine, où sa presence étoit necessaire pour dissiper les desseins de quelques factieux, qui sur le bruit de la guerre avec l'Empereur, avoient resolu de faire des brigues dans la Province en faveur du Duc de Lorraine leur ancien Maitre. Il envoia donc ordre à la Reine qu'il avoit amenée en Flandres avec lui, & qu'il avoit laissée à Tournai, de marcher de ce côté-là, & elle l'attendit à Rhetel. Le Roi y étant arrivé, prit le chemin de Nanci, où filoit une partie de ses troupes, l'autre étant demeurée en Flandres sous la conduite du Prince de Condé, qui les menoit vers Utrecht. Le Prince de Condé par les mêmes raisons qui avoient obligé le Roi de s'en aller, se vit reduit à observer seulement les ennemis. Cependant cette sorte d'oisiveté étant incompatible avec son humeur, il entreprit une chose penible, & difficile, qui fut de faire écouler les eaux, en faisant des coupures aux digues, par où on lui faisoit entendre qu'elles entreroient dans la mer. Mais bien-loin que ce travail eût quelque succés, il en arriva tout au plus loin de sa pensée: car les eaux de la mer trouvant un passage

passage libre, acheverent d'inonder la terre dans le temps de la marée, si-bien qu'il falut discontinuer ce travail. Le Prince de Condé n'aiant rien à esperer de ce côté-là, s'approcha de Boisleduc, où l'on avoit tenté la même chose inutilement. Mais aprés avoir été reconnoitre la place de dessus la chaussée, qui étoit le seul chemin par où on y pouvoit aborder, le reste étant inondé à plus de deux lieuës à la ronde, il se retira voiant que l'entrepriſe étoit trop grande, de vouloir l'assieger par cette langue de terre qui étoit la seule accessible. Neanmoins il ne la jugea pas impossible, & il le manda ainsi au Roi; mais plusieurs circonstances furent causes qu'il n'en osa former le dessein. En effet, il valoit songer plutôt à se défendre qu'à attaquer, & la marche des Allemans faisoit craindre que les affaires ne changeassent bientôt de face. Les Espagnols d'un autre côté n'attendoient que le premier succés de leurs armes pour se declarer, & sçachant qu'il devoit débarquer un secours au Roi de quelques Anglois, ils se preparoient à leur fermer les passages. 1673. Liv. II.

Le Roi aiant tant d'affaires sur les bras, donnoit ordre à tout avec une prudence admirable. Il avoit fait faire quelques nouvelles fortifications à Nanci, & aprés s'être fait voir dans cette Province, il avoit pris le chemin de l'Alsace. Car pour retenir ses alliés qui étoient fortement sollicités de prendre l'interêt de ses ennemis, il faloit soûtenir sa reputation par sa presence, & sur tout empêcher que la ville de Strasbourg ne se declarât contre lui. Sa situation qui donnoit l'entrée aux ennemis dans l'Alsace étant d'une si grande consequence, le Marquis de Louvois

1673. se chargea de cette negociation. Mais ceux de cette ville se montrant dificiles on brûla leur pont, ce qui les fit resoudre d'accepter la neutralité, qu'ils refusoient auparavant. Cependant on ne put esperer la même chose de ceux qui au commencement de la guerre avoient embrassé nos interêts avec tant de chaleur. Le Prince Palatin nonobstant l'alliance de sa fille avec le Duc d'Orleans, & mille autres engagemens qu'il avoit avec le Roi, se rendit non-seulement aux promesses des ennemis, mais il leur servit encore comme d'émissaires pour débaucher nos autres alliés. L'on ne sçauroit dire combien son changement nous apporta de dommage. Car comme ce Prince étoit extrêmement adroit, & insinuant, ses conseils nous firent plus de tort, que les éforts de beaucoup d'autres Princes qui avoient infiniment plus de puissance. Neanmoins tout habile, & tout plein de penetration qu'il étoit, il profita peu de ce changement : au contraire il attira par là les deux armées dans son païs, qui devint le theatre de la guerre, comme il sera aisé de juger par la suitte de cette Histoire.

LIV. II.

L'Empereur aiant gagné ce Prince, sollicita les autres de se conformer à son exemple, les uns par des menaces, les autres par des raisons qu'il leur faisoit exposer. Chacun se trouvoit ébranlé. Car par un resultat de la Diette de Ratisbonne la guerre avoit été jugée necessaire pour le bien de l'Empire, sans que Mr. de Gravelle qui y étoit de la part du Roi, l'eut pû empêcher. Or aprés cette resolution c'étoit s'attirer bien des disgraces que de perseverer dans nôtre alliance, nous qui venions d'être

d'être declarés ennemis de l'Empire dans une assemblée si celebre. Neanmoins l'Electeur de Cologne, & l'Evêque de Munster avoient peine encore à se determiner, celui-ci par la haine qu'il portoit aux Hollandois avec qui il faloit se reconcilier, celui-là par les conseils du Prince Guillaume de Furstembourg, & de l'Evêque de Strasbourg son frere, & par les grands engagemens qu'il avoit pris avec nous: car il nous avoit remis entre les mains la plûpart de ses forteresses; tellement qu'autant par force que par inclination, il étoit obligé de suivre nôtre parti. A l'égard des autres avec qui nous n'avions pas pris des mesures si étroites, comme pouvoient être l'Electeur de Treves, & de Mayence, il nous tournerent bientôt le dos; le premier ouvertement, le second en gardant un peu plus de mesures. Cela nous obligea de ne plus ménager l'un, & de prendre garde à la conduite de l'autre. On se saisit de la ville de Treves; mais pendant ce temps-là le Prince d'Orange assiegea Naerden, & par la prise de cette place, il commença à rendre un grand service à son païs. Car c'étoit une tête qui nous étoit d'une grande consequence, & dont la perte nous étoit encore plus considerable qu'elle ne paroissoit. Car par ce moien les ennemis pouvoient venir à Utrecht, qui n'étoit point fortifié, & ensuitte à toutes nos autres conquêtes, dont la plûpart ne l'étoient gueres davantage. Le Duc de Luxembourg qui se preparoit à marcher au secours de Naerden, aiant appris en chemin qu'il s'étoit déja rendu, fut fort surpris de la lâcheté de celui qui commandoit dedans, qui s'appelloit Du Pas, Officier neanmoins

1673. Liv. II.

1673. moins dont Mr. de Turenne avoit répondu
LIV. II. au Roi, & qui avoit servi long-temps dans son regiment. Il en écrivit au Roi, & il eut ordre de lui faire faire son procés par le Conseil-de-guerre. Il y fut degradé des armes, & condamné à la mort : mais il eut le bonheur de mourir plus glorieusement l'année suivante à la defence de Graves, le Roi aiant eu la bonté de commuer sa peine en celle de tenir prison perpetuelle, peine qu'il adoucit encore à la priere de Mr. de Turenne, si-bien qu'il lui permit de se jetter dans Graves, où il fut tué comme je viens de dire.

Aprés la prise de Naerden, le Prince d'Orange qui voioit le Prince de Condé occupé aprés les Espagnols, qui venoient enfin de se declarer, entra dans le païs de Cologne où il mit tout à feu & à sang. L'Electeur pour empêcher l'embrasement de son païs, lui envoia des deputés pour parvenir à quelque accommodement. Mais il ne le put faire, non pas manque de bonne volonté de la part de l'Electeur ; mais parce que le Prince d'Orange lui demandoit des choses qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'executer. Car il vouloit qu'il lui remît ses forteresses entre les mains, & elles étoient entre les nôtres, dont il n'étoit pas si facile de les arracher. Le Prince d'Orange recommença donc ses hostilités, & aprés avoir achevé de desoler son païs, il resolut de mettre le siege devant Bonn, dés le moment qu'il auroit pu joindre les troupes de l'Empereur, qui s'avançoient vers le Rhin. La conservation de Bonn étant d'une extrême consequence pour nous, le

Duc

Duc de Luxembourg fit tout ſon poſſible pour y jetter du ſecours; mais n'aiant pû s'ouvrir les paſſages, on leva les garniſons de Lints, & d'Andernak qui entrerent dedans, & dans la ville de Nuits qu'on avoit deſſein de conſerver. 1673. Liv. II.

Cependant l'armée de l'Empereur, qui étoit forte de cinquante mille hommes, aprés avoir fait reveuë à Egra en preſence de l'Empereur, & de pluſieurs Princes de l'Empire, qui lui avoient donné du ſecours, s'étoit ſeparée en 3. corps pour marcher plus commodément, & avec moins de dommage des Provinces par où il lui faloit paſſer. Le Duc de Bournonville conduiſit le premier du côté de Nuremberg, le ſecond marcha vers le haut Palatinat ſous les ordres de Wertmuler, & le troiſiéme ſuivit aprés, commandé par Montecuculli, à qui Bournonville, & Wertmuler obeïſſoient. Au reſte le Vicomte de Turenne aiant affaire à un ſi grand nombre d'ennemis, fut obligé de demander ſecours, & le Roi lui en envoia ſous la conduite du Marquis de Vaubrun, qui commandoit en Alſace, dont il étoit Lieutenant de Roi. On affoiblit encore l'armée du Prince de Condé pour renforcer la ſienne, ce qui fut cauſe que le Prince de Condé ne put rien executer de conſiderable pendant toute la campagne. Neanmoins il alla brûler les fauxbourgs de Mons, & aprés avoir deſolé le plat païs, il s'en fut au devant des Anglois qui avoient débarqué à Dunquerque, & à qui, comme j'ai dit, les Eſpagnols ſe preparoient à diſputer le paſſage.

Mr. de Turenne aiant receu ce ſecours tourna toutes ſes penſées à empêcher que les ennemis ne paſſaſſent le Mein, eſperant que

1673. s'il y pouvoit réüſſir, le Prince d'Orange n'oſeroit jamais entreprendre le ſiege de Bonn.
LIV. II. Il étoit beſoin pour cela de paroître redoutable non-ſeulement aux ennemis; mais encore à quelques Princes qui avoient des places ſur cette riviere, & qu'il connoiſſoit mal intentionnés. Car s'ils venoient à donner paſſage, c'étoit inutilement qu'il veilleroit jour & nuit, & en un moment tous ſes deſſeins ſe trouveroient renverſés. Or de pretendre y parvenir par la negociation, la breveté du temps ne le permettoit pas; les ennemis marchoient à grandes journées, & pour peu que la choſe trainât en longueur, ils devoient arriver ſur les bords de la riviere. Il prit donc le parti de marcher contre l'Evêque de Wirtsbourg, de qui il avoit de grands ſoupçons, & cet Evêque, pour ne pas s'expoſer à une perte évidente, s'engagea à lui promettre tout ce qu'il voulut. Le Vicomte de Turenne, qui dans l'état où étoient les choſes, étoit obligé de ſe contenter de ſa parole, croiant avoir donné ordre de ce côté-là, marcha du côté d'Aſchaffembourg, aprés avoir appris que les ennemis en prenoient le chemin. Cependant comme il étoit beſoin d'uſer de grande diligence pour les prevenir, il ne donna repos ni jour ni nuit à ſes troupes, & elles faiſoient ſouvent huit & neuf lieuës d'Allemagne, ſelon que la neceſſité le requeroit; mais ſans former une ſeule plainte, car elles avoient tant de confiance en ce General, qu'elles étoient perſuadées qu'il ne leur feroit pas faire un pas qui ne fût neceſſaire. Le Vicomte de Turenne aiant ainſi prevenu les ennemis,

fit

fit attaquer Aſchaffembourg, où il y avoit une foible garniſon, & s'en étant rendu maître, il fit dreſſer un pont ſur la riviere, & l'aſſura par deux bonnes redoutes. Il ſe ſaiſit pareillement de pluſieurs châteaux qui pouvoient favoriſer ſon deſſein, & aprés y avoir mis garniſon, il envoia divers partis pour être aſſuré de la marche des ennemis. Car comme il ſçavoit que Montecuculli qui étoit à leur tête, étoit habile dans le métier, il ne doutoit pas qu'aprés avoir ſû ce qui ſe paſſoit, il ne prît une autre route. En effet, Montecuculli n'eut pas plutôt appris la priſe d'Aſchaffembourg, & que le Vicomte de Turenne l'attendoit en bataille ſur les bords du Mein, que reſolu de ne point combattre, il quitta le chemin qu'il tenoit, & prit celui de Wirtsbourg. L'Evêque avoit donné parole au Vicomte de Turenne, comme j'ai dit cidevant, de ne point donner paſſage; mais le Vicomte de Turenne ne s'y aſſurant pas de telle ſorte qu'il ne fut bien-aiſe de veiller de prés à ſes actions, fit décamper ſon armée; & aprés avoir laiſſé du monde ſuffiſamment à Aſchaffembourg, & à la garde de ſon pont, il ſuivit les ennemis de ſi prés, que les deux armées ne ſe trouverent plus qu'à une lieuë & demie l'une de l'autre. Le Vicomte de Turenne qui vouloit à toute force donner combat, avant que Montecuculli ſe pût joindre au Prince d'Orange, mit ſon armée en bataille, qui fut ravie de ſe croire à la veille de finir en un jour tant de travaux & de fatigues. Car elle avoit extraordinairement ſouffert pendant cinq ou ſix jours de marche par

1673. Liv. II.

des

1673. des chemins fâcheux naturellement ; mais qui étoient devenus encore plus méchans par des pluies continuelles. Cependant ce qui faisoit desirer le combat au Vicomte de Turenne, étant une raison à Montecuculli pour l'éviter, il se hâta de gagner un marais, derriere lequel il se mit en bataille. Le Vicomte de Turenne qui dans l'envie qu'il avoit de combattre, avoit décampé dés la pointe du jour, étant arrivé sur le bord de ce marais, fut reconnoitre leur camp. Mais aprés en avoir consideré la situation, & jugé qu'il étoit dangereux de l'attaquer, il se contenta de provoquer les ennemis au combat par un deffi des trompettes. Montecuculli lui répondit par de pareilles fanfares, & les deux armées s'étant entreregardées sans que l'une ni l'autre osât avancer, Montecuculli décampa pour aller gagner Marcheviller, d'où il envoia à l'Evêque de Wirtsbourg pour le sommer d'être fidele à l'Empereur, & de lui en donner des marques en cette occasion. Mr. de Turenne y envoia de son côté pour le sommer d'executer sa parole ; mais tandis que cet Evêque l'amusoit par de belles promesses, il donna passage à un détachement de l'armée de Montecuculli qui tomba sur les bras du Comte de Guiche Lieutenant-General qui conduisoit un convoi à l'armée. Le convoi fut pillé entierement, & Montecuculli étant bienaise de cacher ce qui se passoit, fit attaquer un passage que nous gardions auprés de Markbrait, où il fut tué du monde de part & d'autre. Car l'affaire qui n'étoit qu'un jeu du commencement, s'étant échaufée d'elle-

Liv. II.

même

même par la perte de quelques Officiers, el- 1673.
le devint si chaude dans la suitte, que Mon- Liv. II.
tecuculli eut de la peine à retirer les siens du
combat. Nous nous attribuâmes l'avantage de cette affaire, comme effectivement il étoit de nôtre côté, puis que nous étions demeurés maitres du passage ; mais ce qui étoit arrivé au Comte de Guiche rabattit beaucoup de la joie qu'on en pouvoit avoir. Le convoi fut pris comme j'ai dit, ou du moins la meilleure partie ; d'ailleurs il y eut beaucoup de monde de tué en cette occasion, & même le Comte de Guiche fut fort embarrassé à faire retraitte. Le chagrin qu'il en conçut, quoi qu'il n'y eut point de sa faute, fut extraordinaire, & quelque soin que Mr. de Turenne prît de le consoler, il n'en put jamais venir à bout. Ses autres amis ne réüssirent pas mieux dans ce dessein, & comme il vint à tomber malade peu de jours aprés, on attribua son mal à ce qui lui étoit arrivé : d'autres crurent qu'il avoit été empoisonné, car on veut toujours que les grands Seigneurs ne meurent pas comme les autres, comme s'ils n'étoient pas sujets comme nous à mille infirmités. Quoi qu'il en soit, se voiant affoiblir tous les jours, il se disposa à la mort, non-seulement comme un homme qui avoit du courage ; mais encore qui vouloit mourir en bon Chrêtien. Il receut ses Sacremens avec une pieté exemplaire, protesta tout haut devant tout le monde qu'il étoit au desespoir des foiblesses qu'il avoit pû avoir dans sa jeunesse, & demandant pardon à Dieu avec plus de douleur de l'avoir offen-

1673. sé, que de crainte de ses jugemens, il ren-
LIV. II. dit l'esprit entre les bras de son Confesseur. C'étoit un jeune Seigneur d'un merite extraordinaire, sçavant au dessus d'un homme de sa condition, brave, honête, liberal, & enfin qui avoit toutes sortes de bonne qualités. Il étoit fils du Maréchal de Grammont, & avoit épousé la sœur du Duc de Sulli. Mais n'en aiant point eu d'enfans, & même n'aiant pas trop bien vécu avec elle, qui est la seule chose qu'on a trouvé à redire à sa conduite, il laissa sa succession au Comte de Louvigni son frere, qui est aujourdhui Duc de Grammont.

L'infidelité de l'Evêque de Wirtsbourg rompit bien des mesures au Vicomte de Turenne ; car aprés cela les ennemis passérent le Mein sans qu'il les en pût empêcher. Cependant l'Evêque pour s'excuser envers lui lui envoia des deputés ; mais le Vicomte de Turenne ne les voulut jamais entendre, & se mit à piller son païs, raser ses maisons, & enfin à faire toutes les autres hostilités qu'un homme peut faire quand il est offensé mortellement, & qu'il a la force à la main. Les ennemis sans se mettre autrement en peine comment l'Evêque se tireroit de cette affaire, marcherent du côté du Rhin, & le Prince d'Orange s'étant avancé, les deux armées se joignirent au grand contentement des uns & des autres. Aprés cela ils tinrent Conseil-de-guerre, & faisant mine de vouloir reprendre Treves, ils obligerent le Vicomte de Turenne à y jetter du secours. Le Marquis de Ranes Colonel General des dragons y entra, avec St. Clas à

la

la tête de cinq cens chevaux, & pareil nombre de dragons; mais le Prince d'Orange marchant auſſi-tôt contre Bonn, y mit le ſiege, pendant que Montecuculli ſe poſta pour faire tête au ſecours. Le Vicomte de Turenne fut fort embaraſſé s'il devoit combattre ou non; car de tous côtés le péril étoit extréme. S'il combattoit, c'étoit en apparence s'expoſer à une défaite évidente, les ennemis étant plus forts que lui de la moitié; s'il ne combattoit pas, c'étoit abandonner des alliés, & les jetter dans le deſeſpoir. Dans une ſi grande extrêmité il falut attendre les ordres de la Cour, qui furent de ne rien hazarder. Mais il en arriva ce que le Vicomte de Turenne prevoioit. L'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munſter, qui n'avoient encore oſé nous abandonner, traitterent avec les ennemis, & de tous nos alliés il ne nous reſta plus que le Roi d'Angleterre, que l'on tâchoit pareillement de débaucher par mille offres avantageuſes. 1673. LIV. II.

Ce Prince qui étoit homme de parole; mais auſſi qui avoit peine à ſe défendre des avantages qu'il rencontroit dans les propoſitions des ennemis, tâchoit cependant d'accorder l'un & l'autre, c'eſt-à-dire de faire non-ſeulement la paix pour lui; mais de la faire faire auſſi au Roi. Le Roi ne demandoit pas mieux, il avoit envoié pour cela des Ambaſſadeurs à Cologne. Mais les ennemis étoient bien éloignés de ces ſentimens. Ils apportoient mille difficultés ſur les preliminaires du traitté, & il n'y avoit gueres d'apparence d'eſperer une heureuſe fin d'une choſe où il y avoit tant d'obſtacle dés le commencement. L'on avoit eu ſeulement

mille

1673. Liv. II.

mille peines à obtenir ſureté pour les Ambaſſadeurs, l'Empereur voulant demeurer maître de la ville, où il tenoit garniſon, & ne cherchant qu'à deſeſperer les affaires, afin de parvenir plus facilement à ſes deſſeins. Le Roi avoit été obligé pour ne pas porter les choſes à l'extrémité, de conſentir que les troupes de ce Prince y demeuraſſent, pourvû qu'on leur donnât un autre Commandant; c'eſt-à-dire pourvû qu'on ſauvât ſeulement les apparences, & qu'il ne fût pas dit, que lui qui étoit victorieux juſques-là eût ſubi la loi des vaincus. Le tour qu'on donna à la choſe fut de nommer le Baron de Leie pour commander dans la ville, & de lui faire faire ſerment aux Magiſtrats, & non pas à l'Empereur, comme avoit fait l'autre Commandant. Car du reſte il importoit peu au Roi que ce fuſſent des troupes de l'Empereur, ou de celles de Cologne, qui demeuraſſent dans la ville, étant bien éloigné de croire qu'on manquât de reſpect envers ſes Ambaſſadeurs, ou envers ceux de ſes alliés. Mais les émiſſaires de l'Empereur qui ne cherchoient qu'à brouiller les affaires, violerent le droit des gens, enlevant le Prince Guillaume de Furſtemberg qui étoit Miniſtre de l'Electeur de Cologne. Ils n'en demeurerent pas là, & ſans reſpect du Roi, & du lieu où ils étoient, qui étoit un lieu neutre, ils arrêterent un chariot où il y avoit de l'argent qui lui appartenoit, & ſe l'approprierent. Ces deux attentats aiant encore fait deſeſperer davantage de la paix, le Roi d'Angleterre, qui comme je viens de dire eut été bien-aiſe de la procurer au Roi en même temps qu'à lui, s'avi-

ſa

fa alors de faire proposer un traitté par les Sue- 1673.
dois, qui agissoient toujours en qualité de
mediateurs, & où il sembloit qu'ils concilias- LIV. II.
sent les interêts des principaux interessés. En effet, le Roi y trouvoit son compte, aussi-bien que ses alliés : l'Espagne le sien, & il n'y avoit que les Hollandois à qui il en coutoit un peu pour contenter les uns & les autres. Cependant ce n'étoit rien en comparaison de ce qu'ils avoient perdu, tellement qu'il sembloit que ce traitté dût être agréé des parties. Mais l'Empereur qu'on y avoit oublié de dessein premedité, parce qu'on ne vouloit pas qu'il eut rien à démêler dans cette guerre, & qu'on étoit bien-aise d'ailleurs qu'il s'en tînt aux traittés de Westphalie, aiant renversé toutes ces bonnes intentions, l'assemblée de Cologne fut rompuë, le Prince Guillaume conduit en Allemagne dans une étroitte prison, & enfin les choses aigries à un point, que toute esperance de paix fut ôtée.

Cependant le Prince d'Orange aiant pris Bonn, le Marquis de Grana qui avoit été envoié de la part de l'Empereur à l'Electeur de Cologne dés le commencement de la guerre, & qui étoit celui qui avoit eu soin de faire arrêter le Prince Guillaume, entra dedans avec une garnison d'Allemans. Toutes les autres places que nous tenions dans les terres de l'Electeur de Cologne furent pareillement occupées par leurs armes, le Roi aiant jugé à propos d'en faire sortir ses garnisons qui n'étoient pas capables de les défendre. En effet, bien loin que l'on fût en état de les garder, il étoit même force d'abandonner celles de Hollande, parce que

la

1673. la guerre qui venoit d'être declarée par l'Em-
LIV. II. pereur, & par les autres Princes d'Allemagne, avec les prises de Bonn, & de Naerden, avoient apporté un tel changement à nos affaires, qu'elles n'étoient pas reconnoissables.

Ce n'étoit pas là neanmoins la seule disgrace dont il semblóit que la fortune voulût nous menacer. Car le Roi apprenoit de divers endroits les nouveaux éforts que faisoient les ennemis pour retirer le Roi d'Angleterre de son alliance, & ils esperoient qu'aprés cela leurs affaires en iroient mieux de beaucoup. En effet, quoi que l'armée navale de ce Prince n'eût pas fait encore grand chose, elle ne laissoit pas d'épuiser les ennemis par la dépense qu'ils étoient obligés de faire pour s'y opposer. Nos côtes d'ailleurs n'avoient rien à craindre tant qu'il seroit dans nos interêts, au lieu que s'il venoit une fois à nous abandonner, ou il faloit se resoudre à entretenir tout seul une armée navale, ce qui étoit au dessus des forces du Roi qui n'étoient pas encore bien grandes sur mer, ou à être dans une perpetuelle crainte. Ces raisons obligeoient le Roi à redoubler ses negociations auprés de lui, & il sembloit que l'assemblée de Cologne fût transportée à Londres, tant il y avoit de Ministres qui cherchoient à avancer les affaires de leurs Maitres. Le Roi d'Angleterre sembloit encore irresolu; car si d'un côté il étoit tenté par les avantages que les ennemis lui proposoient, il étoit retenu de l'autre par l'alliance qu'il avoit avec le Roi, lequel il sçavoit bien avoir été en état de faire la paix sans lui, s'il l'avoit voulu faire à son prejudice. Il retiroit d'ailleurs de grosses pensions de lui,

qui

qui lui servoient à se faire des creatures, de- 1673.
sorte qu'il avoit quelque sorte de confusion — LIV. II.
de faire ce que le Roi n'avoit pas fait. Cependant il ne laissoit pas d'être extrêmement tenté, croiant qu'aprés cela il alloit devenir l'arbitre de la paix & de la guerre, ce qu'il jugeoit facile, veu la cour qu'on commençoit déja à lui faire de tous les endroits de l'Europe. Il confideroit sur tout que n'y aiant plus que lui qui joüît de la paix, il s'attireroit tout le commerce. Mais ce qui le faisoit pancher davantage de ce côté-là, c'est qu'aprés avoir fait de grandes dépenses pour mettre une nouvelle flotte en mer, elle n'avoit été gueres plus heureuse que l'année precedente, ce qui faisoit murmurer une grande quantité de ses sujets, qui étoient ravis de trouver un pretexte pour couvrir la jalousie qu'ils portoient à la prosperité de nos armes, outre qu'ils n'étoient pas bien-aises de voir détruire la Republique de Hollande, avec qui la politique veut qu'ils entretiennent intelligence. Mais puis que je viens de parler de la flotte d'Angleterre, je crois que je ne ferai pas mal de rapporter ici, sans differer davantage, ce qui s'étoit passé entr'elle & celle de Hollande. Je ne sçais cependant si je dois toucher en passant tous les discours qui se faisoient en Angleterre, avant qu'elle se fût mise en mer. Car il y a de certaines choses qu'on ne doit jamais avancer, à moins que d'en être certain; & je ne puis parler de celles-là que par presomption, & sur le rapport des autres qui n'en sont peut-être pas mieux informés que moi. Toutefois comme on ne doit rien aussi cacher au lecteur, je suis per-

1673. perſuadé qu'il eſt de mon devoir de lui découvrir ce que j'en ai appris, lui laiſſant la liberté d'en juger ce que bon lui ſemblera.
LIV. II.

Le peu de ſuccés qu'avoit eu le Duc d'Yorck l'année precedente, quoi que les affaires des Hollandois ſemblaſſent deſesperées, lui aiant fait preſumer qu'il auroit encore plus de peine à y réüſſir maintenant qu'elles ſe rétabliſſoient, lui fit deſirer que le commandement de la flotte fut donné à un autre, & le Roi l'offrit au Prince Robert. qui étoit fils d'une ſœur du Roi ſon pere, & du feu Prince Palatin. Ce Prince avoit déja eu le même commandement en d'autres occaſions, dont il s'étoit fort bien aquitté. Mais découvrant pourquoi le Duc d'Yorck n'en vouloit point, comme il avoit auſſi-bien que lui ſa reputation à ménager, il en fit refus, & ne l'accepta, que parce que le Roi lui en fit un commandement exprés. Cependant ſoit que l'on fût bien-aiſe qu'il ne reuſſît pas mieux qu'avoit fait le Duc d'Yorck, ou que les propoſitions que faiſoient les Hollandois donnaſſent eſperance d'une prompte paix, rien ne s'avançoit pour l'équipage, ce qui donnoit de grands chagrins à ce Prince, qui ſe fortifioit toujours de plus en plus dans la penſée qu'on ne lui avoit donné ce commandement que pour ne lui pas faire acquerir beaucoup de gloire. Cependant les Hollandois qui ſçavoient ce qui ſe paſſoit en Angleterre, reſolurent de profiter de la conjoncture, & aprés avoir fait amas d'une grande quantité de bateaux de charge, Ruiter s'avança à l'embouchure de la Tamiſe, pour en boucher l'entrée.

trée. Ce dessein qui auroit été capable de ruiner les Anglois s'il se fut pû executer, fit que l'on pressa l'armement de la flotte. Mais comme elle ne pouvoit pas être prête entierement pour s'y opposer, le Prince Robert se mit en mer avec une partie, resolu de tout hazarder plutôt que de soufrir que l'on fît cette honte à la nation. Car c'étoit proprement vouloir l'assieger dans son Isle, & lui en défendre l'entrée, & la sortie. Cependant les marchans qui avoient des vaisseaux en mer, & qui étoient sur le point de revenir, étoient dans des allarmes inconcevables. En effet, ils craignoient qu'il ne fut impossible aprés cela de rentrer en Angleterre, & ils se croioient déja en proie à l'ennemi. On commença donc à travailler à la flotte avec autant d'empressement qu'on avoit témoigné de negligence par le passé. Le Roi d'Angleterre lui-même se rendit sur les lieux pour en presser le depart, & tout étant en état, ce qui étoit resté dans le port se mit en mer pour joindre le Prince Robert. Ruiter sçachant que ce Prince marchoit à lui, abandonna son dessein, où il avoit trouvé d'ailleurs quelque difficulté, & aprés avoir receu plusieurs vaisseaux de renfort, il croisa vers le Guunflet pour empêcher la jonction de l'armée navale de France qui s'étoit mise en mer pour joindre celle d'Angleterre. Cela retint le Prince Robert qui n'osa s'avancer, jusques à ce que les vaisseaux qui étoient sortis des ports d'Angleterre se fussent rendus dans son armée. Mais aprés qu'ils y furent arrivés, il marcha contre Ruiter, qui se voiant plus foible

1673. LIV. II.

1673. ble par le renfort qui étoit venu à l'ennemi,
LIV. II. n'osa l'attendre, desorte qu'il se retira à son ordinaire sur les côtes de la Zelande.

Le chemin étant devenu libre par ce moien au Comte d'Estrées qui avoit differé de sortir de Brest avec ses vaisseaux, il se joignit au Prince Robert, qui nonobstant le succés qu'il avoit eu jusques-là paroissoit toujours chagrin. Car on lui avoit donné pour Vice-Amiral, à la place du Comte de Sandwic, un homme avec qui il n'avoit jamais été de bonne intelligence, & il s'imaginoit qu'on l'eut fait exprés pour lui faire pieces. Il voioit d'ailleurs que cet homme avoit beaucoup de particulier avec le Comte d'Estrées, & il croioit que c'étoit un effet d'un voiage qu'il avoit fait en France pendant l'hiver. *Car à quoi bon*, disoit-il à ses plus intimes, *tant de conferences en cachette, si ce n'est pour me sacrifier. N'est-ce pas à moi que l'un & l'autre devroit s'ouvrir, & quand ce ne seroit que pour m'ôter les soupçons, ne feroient-ils pas bien d'éviter tous ces pourparlers?* Enfin sa deffiance augmentoit si fort qu'il voulut disperser les vaisseaux François dans les siens, & ne les pas laisser combattre tous ensemble, comme il s'étoit pratiqué l'année precedente. Mais le Comte d'Estrées ne le voulut pas souffrir; car outre que cela étoit injurieux à la nation, il vouloit lui conserver, comme il étoit juste, ses prerogatives, qui étoient de combattre à l'avantgarde, ou dans un autre poste d'honneur, si l'armée se mettoit, comme elle fit, dans une autre forme de bataille.

Cependant ces sujets de deffiance étant plu-

plutôt dissimulés, qu'appaisés, le Roi d'An- 1673.
gleterre, pour se ressentir de l'insulte que les Liv. II.
Hollandois lui avoient voulu faire, assembla un grand nombre de milices, afin que le monde ne lui manquât point s'il pouvoit faire une descente en Hollande. Le Comte de Schomberg Alleman de nation, mais qui étoit attaché depuis long-temps au service de la Couronne de France, passa tout exprés en Angleterre par ordre du Roi, pour en prendre le commandement, & l'on prepara des vaisseaux pour les transporter, afin que si la fortune étoit favorable, on ne perdît point de temps. Cependant tout cela sembloit dementir les soupçons qu'avoit, le Prince Robert; car l'on ne pouvoit comprendre pourquoi tous ces preparatifs qui coûtoient tant d'argent, à moins que de vouloir achever de ruiner les ennemis. Les politiques neanmoins croioient que c'étoit seulement pour faire une paix plus avantageuse, & ils croioient encore que le Chevalier Edoüard Sprag Vice-Amiral avoit des ordres secrets, & que cette intelligence qui sembloit regner entre le Comte d'Estrées & lui, cachoit un mistere qui ne seroit éclairci que par le temps. Cependant tout cela ne laissa pas d'allarmer les Hollandois. Ils ordonnerent des jeunes publics pour s'attirer la protection de Dieu, & aprés avoir eu recours à lui, ils n'oublierent rien de ce qui les pouvoit rassurer. Ils firent venir des troupes sur les côtes, & le Prince d'Orange s'y étant transporté lui-même, il les posta selon que les choses menaçoient le plus.

La flotte de Hollande étoit cependant à la rade à Schonevelt, d'où elle n'osoit partir sans

1673. un ordre exprés des Etats. Car dans la crainte qu'ils avoient d'une descente, ils avoient ordonné à Ruiter de ne pas abandonner les côtes de Zelande, où il y avoit le plus de danger. Ruiter en execution de ces ordres se tenoit clos & couvert entre les bancs de Sten, & de Rand. Mais le Prince Robert jugeant qu'il lui seroit dificile de faire une descente, tant qu'il le laisseroit dans ses postes, l'envoia reconnoitre, & sur le rapport qu'on lui fit il resolut de l'attaquer. Ruiter qui ne fuioit le combat que par le commandement exprés qu'il en avoit, voiant le dessein des Anglois se prepara à les bien recevoir. Les deux armées parurent en bataille en forme d'un croissant, dont le Comte d'Estrées eut la corne droite, Sprag la corne gauche, le Prince Robert le milieu, montant le Roial Charles, vaisseau de cent pieces de canon, sur lequel on arbora le pavillon rouge. Ruiter pour suivre l'exemple du Prince Robert s'enferma dans le milieu de son croissant, & opposa Tromp au Comte d'Estrées, & Blankert au Vice-Amiral Sprag. Le combat commença par la corne droite où étoit le Comte d'Estrées, qui voulut separer Tromp du reste de la flotte ennemie. Car jaloux de la gloire de sa nation, il vouloit former une espece de combat à part, comme s'il eut apprehendé qu'on n'eût confondu ses actions avec celles du reste de la flotte. Mais Ruiter accourant au secours de Tromp l'empêcha d'executer son dessein. Le Prince Robert secourut de son côté le Comte d'Estrées, & ces deux Amiraux se chercherent l'un l'autre, & ne furent pas long-temps sans se trouver. Le reste de la

flotte

flotte se mêla à l'exemple des chefs, & le com- 1673.
bat fut tellement opiniâtré de part & d'autre, LIV. II.
qu'on se battit depuis dix heures du matin jusques à la nuit, sans que personne lâchât le pied. Le Comte d'Estrées qui par le secours que Ruiter avoit donné à Tromp s'étoit veu arracher l'avantage qu'il avoit remporté d'abord, voiant que Ruiter s'étoit engagé avec le Prince Robert, entreprit Tromp tout de nouveau avec le même succés qu'il avoit eu au premier choc: si-bien que Ruiter fut encore obligé de quitter là le Prince Robert pour venir à son secours. Aprés qu'il eut reparé les choses par sa presence, il retourna contre le Prince Robert, & maltraitta tellement son vaisseau, qui faisoit eau de tous côtés, que ce Prince fut conseillé d'en prendre un autre: car il commençoit à s'enfoncer de telle sorte, qu'on ne pouvoit plus se servir des canons d'enbas. Mais aiant peur que cela n'ôtât le courage aux siens, il dissimula le peril, & poursuivit le combat avec un grand mépris de la mort.

Il n'y eut que la nuit qui pût donner quelque treve à un si furieux combat, & comme elle étoit favorable pour cacher la perte que chacun avoit faite, personne ne se vanta de ce qui lui étoit arrivé: au contraire pour en derober la connoissance même à ceux qui avoient été du nombre des combattans, les flottes se retirerent en divers ports, & on jetta dans la mer les corps de ceux qui avoient été tués dans le combat. Les Anglois y perdirent deux vaisseaux de guerre avec quelques petits bâtimens; les Hollandois n'en perdirent gueres moins; mais ils n'en voulurent point convenir, & n'avoüerent que

1673. trois brulots. Les Anglois qui avoient quel-
LIV. II. que jalousie des François qui avoient fait des merveilles, voulurent leur en derober la gloire, publiant que tout ce qui avoit été fait de beau venoit de leur part; mais soit que le Prince Robert ne voulût pas de bien à Sprag, pour les raisons que j'ai rapportées ci-devant, ou qu'effectivement il fût d'humeur à rendre justice à tout le monde, il fut le premier à dire, qu'autant que les François s'étoient exposés, autant Sprag avoit-il pris soin de se ménager. Cela engendra de la division entre les deux nations, qui ne se regardoient plus que de travers. Mais comme il étoit du bien du service de les reconcilier ensemble, le Prince Robert y employoit tous ses soins, & souvent aprés avoir envenimé le mal il tâchoit de le guerir.

Aprés que les deux flottes se furent reparées, Ruiter aiant obtenu permission de s'éloigner de ses côtes, vogua en pleine mer, resolu d'aller chercher les Anglois, qui avoient eu plus de peine que lui à se reparer. Car quand il y avoit du fil à l'équipage, il n'y avoit point de cordages; & il sembloit qu'on prît plaisir à ne donner les choses que l'une aprés l'autre, afin que le Prince ne se trouvât pas en état de faire ce qu'il voudroit. Cependant il n'étoit pas le seul qui fût mécontent de ce procedé, nous avions peine aussi à nous en accommoder, chacun presumant delà ou que l'on n'avoit pas grande envie de faire du mal aux Hollandois, ou tout du moins que ce que le Prince Robert croioit de Sprag n'étoit pas trop mal fondé. En effet, les plaintes continuelles qu'il faisoit contre lui, augmentoient encore les soupçons qu'on

qu'on en pouvoit avoir, car on eſt toujours 1675.
diſpoſé à croire les choſes miſterieuſes; ſi-bien LIV. II.
qu'on ſe fait ſouvent un article de foi de la moindre apparence.

Ruiter aiant envie cependant, comme je viens de dire, de ſe retrouver aux mains avec les ennemis, n'eut pas de peine à ſe ſatisfaire, car les Anglois qui ſont fiers d'eux-mêmes, & qui ne manquent pas de courage, croiant qu'il iroit du leur s'ils fuioient le combat, ſe ſeroient même determinés à aller au devant de lui, ſi le Prince Robert qui avoit peur qu'il ne s'allât cacher tout de nouveau dans ſes bancs de ſable, ne l'en eut voulu éloigner en faiſant mine de le vouloir éviter. Ruiter qui ſçavoit la diviſion qu'il y avoit entre le Prince Robert, & Sprag, crut que ce pouvoit être cette raiſon qui l'obligeoit à fuir ſes approches, & en étant devenu plus hardi, il ſe mit à le chercher, & à lui preſenter le combat. Mais le Prince aprés l'avoir attiré en pleine mer, tourna tout d'un coup la pointe de ſes vaiſſeaux contre lui, & aiant obligé Ruiter, qui croioit n'avoir affaire qu'à des fuiards, à prendre un peu plus de precaution, le combat commença avec une ardeur égale de part & d'autre; mais qui fut bientôt éteinte des deux côtés. Car les Hollandois ſe virent retenus par un vent contraire, qu'ils ne purent ſurmonter, quelque adreſſe qu'emploiaſſent les matelots, & les Anglois peu ſoigneux de profiter de l'avantage que la fortune leur offroit, ſe contenterent de tirer le canon ſur eux ſans faire mine ſeulement de les aborder. Le Comte d'Eſtrées, qui s'étoit expoſé du commencement, croiant qu'il ſeroit

1673. LIV. II. suivi, en fit de grandes plaintes au Prince Robert, qui en accusa Sprag à son ordinaire; tellement que ce fut encore un nouveau sujet de mécontentement pour tous les deux. Sprag de son côté pour se disculper en quelque façon, rejetta le tout sur les François, & sur le manque qu'il avoit de matelots. Mais le Prince Robert leur rendit justice, par un desaveu public de ce que Sprag avoit avancé contr'eux.

Cette mesintelligence entre les principaux de la flotte ne pouvoit produire que de méchans effets. Car soit que les soupçons fussent bien ou mal fondés, cela irritoit toujours les esprits; desorte que les affaires en alloient plus mal de jour en jour. Pour remédier à ce desordre, le Prince Robert resolut d'aller faire un tour à Londres, pendant que la flotte se repareroit du dernier dommage; & comme il ne pouvoit pas demeurer long-temps, il prit la poste pour arriver plutôt. Sa venuë surprit le Roi d'Angleterre qui ne lui avoit point donné ordre de venir; mais le Prince Robert se défaisant de la crainte que le visage severe de ce Prince lui pouvoit donner, lui dit, qu'aiant des choses à lui communiquer qui étoient de son service & de la derniere consequence, il avoit cru ne les pouvoir confier à d'autres, ni par écrit ni autrement: qu'ainsi il avoit jugé à propos de l'en venir instruire lui-même, afin qu'il fût au vrai que sa Majesté ne les pouvoit ignorer: que ceux qu'elle avoit chargés du soin de la flotte la trompoient: qu'ils la laissoient manquer de plusieurs choses: que les Officiers d'ailleurs ne faisoient pas leur devoir: qu'il la supplioit

supplioit de vouloir remedier à l'un & à l'autre, sinon le dispenser d'en reprendre le commandement. Aprés cela il l'entretint en particulier de tout ce qu'il avoit encore reconnu, & ce Prince lui promit de donner ordre à toutes choses ; en sorte que sa gloire & la sienne seroient en sureté. 1673. Liv. II.

Le Roi d'Angleterre aussi-tôt nomma des Commissaires pour voir en quel état étoit la flotte ; & s'y étant transporté lui-même, il obligea le Prince Robert de retourner à sa charge, lequel eut bien voulu s'en dispenser. Cependant on embarqua la milice, comme pour faire un dernier effort, de quoi les Hollandois étant avertis, Ruiter eut ordre de fuïr le combat, & de s'appliquer uniquement à la garde des côtes. Le Roi d'Angleterre escorta sa flotte jusques à Mildegronge, où le Prince Robert aiant pris congé de lui il cingla en pleine mer. Ce Prince n'étoit cependant qu'à demi content ; car si la flotte étoit à la verité un peu mieux pourveuë de toutes choses, on lui avoit laissé les mêmes Officiers, dont il eut bien voulu être défait. Il se mit neanmoins à chercher les ennemis ; mais quelque hostilité qui se preparât en apparence, il ne laissoit pas que de se negocier un traité entre les deux nations, qui étoit déja bien avancé par le moien des Espagnols, qui faisoient accorder au Roi d'Angleterre tous les avantages qu'il pouvoit presque desirer. Il ne restoit plus qu'à ajuster quelque chose touchant le commerce ; mais comme cela demandoit un peu de temps, les affaires auroient encore pû changer, si les Anglois eussent été assez heureux pour faire

1673. une descente. Le Roi qui avoit connoissance
LIV. II. de ce traitté, & à qui il importoit de menager ses vaisseaux, avoit mandé au Comte d'Estrées de ne les pas exposer inconsiderément. Le Comte d'Estrées observoit donc toutes les demarches du Prince Robert, & principalement de Sprag, qu'il croioit encore mieux instruit de tout ce qui se passoit. Ainsi dans une armée amie en apparence, peu s'en faloit qu'il n'eût les mêmes precautions, que s'il eut été dans une armée ennemie. La flotte Angloise s'avançoit toujours cependant du côté du païs ennemi, lequel s'avertissoit à mesure qu'il découvroit quelque chose par plusieurs volées de canon, qui faisoient en même temps accourir un nombre infini de peuple pour en défendre l'entrée. Car dans la crainte où étoient les Etats de voir manquer la paix par quelque nouvel accident, personne n'avoit été exempt de prendre les armes. Le Comte d'Estrées avoit l'avantgarde, le Prince Robert étoit au corps de bataille, & Sprag à l'arriere-garde. Le Prince Robert negligeant d'attaquer les côtes, pour aller chercher Ruiter, prit le chemin de Schonevelt où il étoit toujours; & là le provoquant au combat par le bruit des canons, comme il vit qu'il n'en vouloit pas tâter, l'armée continua sa route pour aller chercher un endroit propre à faire descente.

Cependant comme la fortune donne le branle à bien des choses, il arriva un accident qui fit revoquer l'ordre que les Etats avoient donné à Ruiter de ne point combattre. Ils eurent avis que leur flotte des Indes étoit sur le point de

de revenir, & que même on n'attendoit que l'heure qu'elle se presentât pour entrer dans le port. Or aprés cet avis il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de chasser l'ennemi, ou se resoudre à voir tomber entre ses mains une si riche depoüille. Dans cette extremité ils firent de necessité vertu, & aiant mandé à Ruiter dans quelle conjoncture ils se trouvoient, ils s'en remirent à lui de tout ce qu'il y avoit à faire. Ruiter ne fit pas semblant d'avoir receu ces ordres, tant que le vent lui fut contraire; mais s'étant tourné au Nordoüest, qui étoit tout ce qu'il pouvoit desirer, il leva l'ancre, & se mit à suivre l'ennemi, qui prenoit le chemin d'Amsterdam. Sur l'avis qu'en eut le Prince Robert, il l'attendit de pied ferme. Mais Ruiter se tenant au dessus du vent, évita encore le combat, se contentant de se tenir prêt pour secourir la flotte des Indes en cas de besoin. Les deux armées demeurerent ainsi en presence un jour ou deux; & le Prince Robert au desespoir d'avoir le vent contraire emploia inutilement l'adresse des matelots pour reparer le tort qu'il lui faisoit. Cependant le vent vint à changer tout de nouveau, & Ruiter l'aiant contraire se retira promptement dans ses bancs, où le Prince Robert n'osa le poursuivre. Le fruit que retira ce Prince du changement du vent, fut qu'étant arrivé au Vli, un vaisseau de la flotte des Indes qui étoit richement chargé, vint se livrer au milieu de la sienne, n'aiant point ouï parler encore de la guerre qui étoit entre les deux nations. Cet accident, qui arrivoit s'il faut ainsi dire à la veuë de chacun, toucha les Hollandois par 1673. Liv. II.

1673. l'endroit qui leur étoit le plus sensible ; & appre-
LIV. II. hendant qu'il n'arrivât la même chose au reste de la flotte, on expedia des ordres à Ruiter pour hazarder tout plutôt que de souffrir que ce malheur arrivât. Il leva l'ancre en même temps, & apprit en chemin que l'ennemi, aprés avoir tenté la descente en plusieurs endroits, étoit devant le Texel. Le desir d'acquerir de la gloire pas loin de la capitale du païs, le rendant plus joieux qu'à l'ordinaire, il témoigna aux siens la confiance qu'il avoit en leur valeur, & aprés les avoir encouragés à faire leur devoir, il se prepara au combat. Les Anglois en firent de même, & étant venus au devant de lui, le Prince Robert donna ordre au Comte d'Estrées de commencer la mêlée. Mais la nuit étant survenuë avant que de se pouvoir joindre, les choses furent remises au lendemain. Le Comte d'Estrées à son ordinaire aiant entrepris de couper plusieurs vaisseaux, fut d'obligé d'essuier le feu de toute la flotte, qui accourut au secours de ceux qu'il avoit entrepris. Jamais combat ne fut plus rude, ni plus long, il dura depuis le matin jusques au soir ; mais sans se rallentir de part ni d'autre, chacun paroissant acharné, s'il faut ainsi dire. Le Prince Robert qui avoit l'œil à tout voulant aller donner secours aux siens, fut tout entouré d'ennemis, & se trouva en si grand peril, qu'il fut obligé d'arborer le pavillon bleu, qui étoit le signal que les Anglois ont pour demander du secours. Mais la fumée aiant empêché quelque temps que les siens ne le pussent découvrir, le danger devint si grand, qu'on fut obligé de mettre le signal tout au plus haut

haut du vaisseau, afin qu'on le pût voir de plus loin. Cette veuë ne manqua pas de faire accourir au secours du Prince. Le combat recommença là plus furieux qu'auparavant, si-bien qu'il y eut en un moment un nombre infini de monde de tué de part & d'autre. Pour ce qui est du Comte d'Estrées, voiant qu'une escadre ennemie vouloit encore percer au travers de la sienne pour venir accabler le Prince, il s'y opposa genereusement; mais n'en put venir à bout. Enfin le combat n'auroit point fini entre les deux chefs qu'avec la perte de l'un ou de l'autre, si l'on ne fut venu dire au Prince Robert, que Sprag qui étoit aux mains avec Blanquert, étoit encore en plus grand danger que lui. Cette circonstance fit que sans songer à leurs démêlés, il ne fut touché que de l'état où il étoit; & dans le dessein de lui donner secours, il fit tant d'éforts qu'il écarta les vaisseaux qui l'environnoient. Mais il arriva un peu trop tard; car Sprag aprés avoir soutenu le combat avec beaucoup de courage, & avoir changé deux fois de vaisseau, s'étoit neïé malheureusement. Il fut extrêmement plaint des Anglois qui faisoient grande estime de sa personne. L'on a cru qu'il avoit des ordres du Parlement, dont le Roi n'étoit pas instruit, & que c'étoit la cause de la mesintelligence qui regnoit entre le Prince Robert & lui. Cependant comme la nuit approchoit on ne songea plus de part & d'autre qu'à sauver les vaisseaux qui étoient le plus endommagés, & chacun s'étant retiré de son côté, le carnage finit, mais non pas les marques du sanglant combat qui s'étoit donné. Car la mer étoit toute cou-

1673. Liv. II.

1673. verte de corps morts, parmi lesquels il y en avoit
Liv. II. beaucoup qui n'étoient que blessés, & qui tâchoient de se prendre à toutes choses. Ruiter acquit beaucoup de gloire dans cette occasion, aussi-bien que la plûpart de ses Capitaines, qui s'y comporterent avec une extrême valeur. On croit que le compliment que le Prince d'Orange leur avoit fait faire avant la bataille contribua beaucoup à leur faire faire leur devoir, car il avoit écrit une lettre à Ruiter de sa propre main, avec ordre de la leur communiquer, & cette lettre portoit que la recompense ne leur manqueroit pas s'ils s'en rendoient dignes par leur valeur, comme aussi la punition s'ils se trouvoient convaincus de lâcheté. Les Anglois firent aussi de leur part tout ce qu'on pouvoit attendre de gens resolus, & determinés, & entr'autres le Comte d'Osseri, & Chichelei, qui s'exposerent plusieurs fois pour secourir le Prince Robert. En effet, le bruit courut en Angleterre que sans eux il auroit été en grand danger. Mais personne ne se distingua plus glorieusement que le Marquis de Martel, contr'Amiral de France, à qui les Anglois & les Hollandois ne purent refuser des loüanges pour s'être démêlé avec quatre vaisseaux, d'une grande partie de la flotte ennemie qui avoit entrepris de le faire perir. Cependant quelque sujet que le Roi eût d'en être content, il ne laissa pas de le faire arrêter à son retour, pour avoir desobeï au Comte d'Estrées. Car ce Prince qui avoit rétabli la discipline dans ses armées punissoit severement ceux qui s'écartoient de leur devoir, sans que leurs services ni toute autre considerations les pussent mettre

à couvert

à couvert de la rigueur de ſes ordonnances. 1673.
J'en rapporterai un exemple encore plus autentique dans la ſuitte de cette hiſtoire, lequel arriva en la perſonne de quelques Maréchaux de France, qui ne voulurent pas obeïr à Mr. de Turenne. Mais comme c'étoit par l'obeïſſance que nos armées ſurpaſſoient les autres, le Roi n'avoit garde de pardonner une faute comme celle-là à perſonne. LIV. II.

La paix d'Angleterre ne fut pas long-temps à ſe faire aprés le combat dont je viens de parler, & les ennemis tirerent du ſecours de ce païs-là, auſſi-bien que nous, qui en avions tiré au commencement de la guerre. Car le Duc de Montmouth nous avoit amené avec lui deux regimens d'infanterie, dont il étoit Colonel de l'un, & l'autre obeïſſoit au Comte d'Hamilton, qui étoit outre cela Capitaine-Lieutenant d'une compagnie de gendarmes Anglois que le Roi avoit à ſon ſervice. Il n'y avoit rien de ſi beau que le regiment du Duc de Montmouth, ſoit qu'on conſiderât l'âge des ſoldats, dont le plus âgé n'avoit pas quarante ans, & le plus jeune pas moins de vingt-cinq, ou la magnificence des Officiers qui avoient chacun un juſtaucorps rouge en broderie d'or. Mais en recompenſe il n'y avoit rien de ſi miſerable que celui d'Hamilton, dont les ſoldats étoient tout nus, & les Officiers en ſi méchant état, qu'il n'y en avoit pas un qui eût un cheval. Le Roi dans la premiere reveuë qu'il en fit, étant autant ſurpris de la miſere de l'un qu'il avoit été content de la beauté de l'autre, en parla au Comte d'Hamilton: mais il dit au Roi qu'il avoit eu plus de ſoin de choiſir des hõmmes.

1673. mes qui eussent du courage, que des hommes
LIV. II. qui eussent des habits: qu'ils venoient au service d'un Prince qui avoit moien de leur en donner, & que s'ils ne faisoient pas leur devoir, il osoit dire à sa Majesté que c'étoit lui qui en répondroit. Le Roi trouva cette réponse digne du Comte d'Hamilton qui étoit un homme de grande qualité d'Ecosse, & qui avoit l'honneur d'être parent du Roi d'Angleterre; & aiant fait habiller ses soldats, il en tira de si bons services dans la suitte de la guerre, qu'il reconnut bientôt qu'il ne lui avoit rien promis que de veritable. Cependant par le secours que les ennemis tirerent d'Angleterre, leurs forces augmentant encore de beaucoup, il falut songer à faire de nouvelles troupes. Mais rien ne nous embarassoit tant que de donner ordre aux affaires de la mer. Ce n'est pas que le Roi n'eût quelques vaisseaux pour oppose aux ennemis, & de bons Capitaines pour les commander: mais cela demandoit une dépence excessive; & comme nous étions déja obligés d'en faire beaucoup par terre, il fut resolu de desarmer par mer. L'on pourvût à la sureté des côtes par un autre moien. Le Duc de Roquelaure fut commandé pour aller en Normandie, le Duc de Navailles pour aller à la Rochelle, & le Duc de Chaulnes pour aller en Bretagne dont il étoit Gouverneur. On ne leur donna point neanmoins de troupes reglées; mais on commanda le ban & l'arriereban du païs, étant bien juste, que puis qu'il s'agissoit des interêts de ces Provinces, ceux qui y avoient leur bien veillassent à leur sureté. Le Roi donna ordre pareillement aux affaires du Roussillon, où les

Espa-

Eſpagnols faiſoient filer tous les jours de nouvelles troupes, & où il s'étoit déja donné un petit combat. Car croiant tirer avantage du peu de monde que nous y avions, il avoient paſſé les Pirennées, & eſſaié de ſe rendre maitres du Boulon, place neanmoins de peu de conſequence par ſes fortifications, mais qui l'eſt davantage par ſa ſituation. Le Bret Lieutenant-General s'y étant voulu oppoſer, l'on s'étoit chargé de part & d'autre, deſorte qu'il y avoit été bleſſé. Mais comme le pais eſt coupé de quantité de ravines, il ne lui avoit pas été dificile de faire retraitte, & la choſe n'étoit conſiderable que par les ſuites qui en pouvoient arriver. Le Roi y envoia donc pluſieurs regimens nouveaux; & comme ils pouvoient faire en tout dix mille hommes, Mr. de Schomberg fut nommé pour les aller commander. Les Eſpagnols de leur côté y firent filer toutes leurs vieilles troupes qui avoient fait la guerre en Portugal; deſorte que l'on jugea que ce ſeroit de ce côté-là qu'ils feroient leurs principaux efforts. 1673. Liv. II.

Nous avions encore à craindre du côté de la Bourgogne, par où les ennemis pouvoient porter leurs armes juſques aux portes de Paris. Auſſi avoit-ce été le ſentiment du Duc de Lorraine d'en faire le ſiege de la guerre, d'abord qu'elle avoit été reſoluë dans l'Empire. Mais l'Empereur aiant mieux aimé attaquer l'Alſace, parce que cette Province lui devoit revenir, le Roi ſongea à ſe delivrer des inquietudes que cette affaire lui pouvoit donner. En effet, il avoit peur que les ennemis ne reconnuſſent la faute qu'ils avoient faite de ne pas croire le Duc de Lorraine, & que devenus ſages à leurs depens,

1673. dépens, ils ne jettaſſent des forces de ce côté-là.
LIV. II. Cependant la conquête nous en étoit dificile eñ l'état qu'étoient les choſes. Car outre que les places étoient ſuffiſamment pourveuës de tout, elles étoient fortes d'elles-mêmes, & capables d'arréter une armée. Ce n'étoit pourtant pas là la plus grande difficulté, il y en avoit une autre plus conſiderable. C'étoit de menager les Suiſſes que la conquête d'une telle Province devoit allarmer. Ils en tiroient le ſel qui leur étoit neceſſaire avec mille autres commodités, tellement que cette nation, qui eſt extrêmement menagere, outre la crainte du voiſinage d'un Prince ſi puiſſant, devoit apprehender qu'on ne lui rencherît les denrées aprés que le Roi s'en ſeroit rendu le maitre. Cependant il lui étoit bien dificile de réüſſir ſans eux dans cette entrepriſe. Car quand mêmes ils auroient veu ſes deſſeins ſans y prendre part, c'étoit aſſez pour les troubler que de donner paſſage aux ennemis. Il faloit donc les engager par adreſſe à garder eux-mêmes ces paſſages; ce qui ſembloit preſque impoſſible, vû que quand le Roi avoit été en Alſace, ils lui avoient envoié des Ambaſſadeurs pour le prier de ne rien entreprendre dans leur voiſinage. Cependant comme le Roi ſe confioit en ſon adreſſe, il chargea l'Ambaſſadeur qu'il avoit auprés deux, de leur en parler. Mais s'étant allarmés à la premiere propoſition, il falut traitter les choſes plus doucement, & leur faire comprendre qu'elles ne leur étoient pas ſi deſavantageuſes qu'ils s'imaginoient. On leur dit pour cela que c'étoit le moien d'éloigner la guerre des Cantons, leſquels ſeroient toujours

jours obligés d'être sur leurs gardes tant qu'il y auroit des armées dans leur voisinage ; qu'il n'avoit pas tenu au Roi de les delivrer de cette peine, puis qu'aiant proposé eux-mêmes de sa part d'exempter de toute sorte d'hostilité les Provinces de Bourgogne, & d'Alsace pour les faire demeurer neutres pendant le cours de la guerre, les ennemis s'y étoient opposés : qu'ils avoient plus d'interêt que personne à chasser la Maison d'Autriche de leur voisinage : qu'ils sçavoient ses pretentions, & qu'elle ne manqueroit jamais de les faire valoir, si elle en trouvoit l'occasion : que depuis plusieurs siecles qu'ils avoient acquis la liberté on ne l'avoit jamais pu resoudre à leur envoier des Ambassadeurs, ce qui étoit une marque de la souveraineté qu'elle pretendoit toujours se conserver sur eux : que le Roi au contraire les avoit toujours défendus contre l'oppression de cette Maison, ce qu'ils avoient pu reconnoitre en plusieurs occasions. Ces raisons toucherent quelques-uns d'entr'eux, & les autres aiant été gagnés par argent, ils se resolurent de favoriser les desseins du Roi, aprés avoir ajusté avec son Ambassadeur ce qui regardoit leur interêt particulier. Aprés cela le Prince de Condé sous pretexte d'aller faire un tour en son Gouvernement de Bourgogne, donna ordre à tout ce qui étoit necessaire pour rendre cette conquête plus facile; & toutes choses s'y trouvant disposées, on ne songea plus qu'à executer un si grand dessein. Mais il est juste auparavant de rapporter comment le Roi avoit abandonné les places de Hollande, à quoi il avoit trouvé plus de difficulté qu'à les conquerir. J'ai

1673. Liv. II.

1673. Liv. II.

J'ai dit ci-devant que les prises de Bonn & de Naerden avec la declaration que l'Empereur nous avoit faite de la guerre, lui avoient déja inspiré le dessein de les abandonner. Mais la paix d'Angleterre le mettant dans la necessité de n'en pas surseoir davantage l'execution, l'ordre en fut envoié au Duc de Luxembourg & aux autres Officiers Generaux qui commandoient de ce côte-là. Cependant si l'on en eut voulu croire le Prince de Condé, l'on n'eut pas attendu si longtemps, & sur la nouvelle qu'il avoit eu du remuëment qui se faisoit en Allemagne, il avoit été d'avis dés la premiere campagne d'en raser la plus grande partie, & de marcher contre ceux qui se vouloient declarer. Mais des raisons que je ne sçais point, ou plûtôt que je ne crois pas à propos de dire, parce qu'elles regardent un grand Ministre, à qui l'on en attribuë la faute, aiant fait prévaloir d'autres sentimens pardessus les siens, l'affaire fut retardée au grand prejudice des interêts du Roi. Car s'il avoit eu quarante mille hommes qui étoient dans ces places, pour opposer au Marquis de Brandebourg, il y a grande apparence qu'il auroit songé à deux fois avant que de se declarer. L'Empereur y auroit peut-être songé lui-même, ce qui auroit obligé les Hollandois à faire la paix. Quoi qu'il en soit, l'affaire aiant été retardée jusques-là, fut enfin executée, mais non pas sans y trouver de grands obstacles. Car le Prince d'Orange qui n'épioit que cette occasion pour en profiter, se posta si avantageusement pour empêcher la retraitte du Duc

de

de Luxembourg, qu'il n'osa passer que Mr. de Schomberg ne fût venu au devant de lui avec un corps d'armée, qu'il avoit tiré des places de Flandres. Cela mit bien l'esprit de la Cour en repos de ce côté-là; mais comme la campagne alloit bientôt recommencer, & que peu s'en faloit que toute l'Europe ne fût bandée contr'elle, ses soins ne finirent pas si-tôt.

1673. LIV. II.

H I.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE TROISIEME.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable en l'année 1674.

1674. Liv. III.

LE Duc de Luxembourg devant que d'abandonner tant de places, eut ordre non-ſeulement d'en demolir les fortifications, mais encore d'en tirer tout le canon, dont la plus grande partie fut envoiée à Maeſtricht. On les

les menaça d'ailleurs de les renverſer de fonds en comble, ſi elles ne ſe rachetoient par une bonne ſomme d'argent, ce qu'elles furent obligées de faire. Cependant comme aprés avoir fourni aux deux partis des ſommes exorbitantes depuis que la guerre étoit commencée, elles ſe voioient dans l'impuiſſance de donner ce qu'on leur demandoit, les plus riches d'entre les habitans ſuivirent le Duc de Luxembourg, ou plutôt furent emmenés de force pour ſureté de l'argent qu'ils avoient été contraints de promettre. C'eſt ce qui avoit excité davantage le Prince d'Orange à vouloir fermer les paſſages au Duc de Luxembourg, afin de les pouvoir retirer de ſes mains, & il y auroit réüſſi facilement, ſi Mr. de Schomberg n'étoit venu à ſon ſecours, comme nous venons de dire. 1674. LIV. III.

Le Roi ſe voiant tant d'affaires ſur les bras, & craignant d'avoir de la peine à s'en demêler heureuſement, eut recours à l'intrigue. Il chercha à diviſer les Hollandois d'avec leurs alliés, & leur fit des propoſitions avantageuſes s'ils vouloient entendre à la paix. Mais comme ils avoient éprouvé des marques de ſon ambition dans la guerre qu'il venoit de leur declarer, ils n'eurent garde de les accepter, quoi qu'il leur offrît de leur rendre Maeſtricht, & Graves, qui étoient les ſeules places qu'il avoit conſervées de tant de conquêtes. En effet, ils voioient bien que comme il viendroit aprés cela à tourner ſes armes contre les Eſpagnols, il n'auroit pas plutôt reduit la Flandre, qu'ils éprouveroient le danger qu'il y a d'être voiſins d'une Puiſſance

1674. ce formidable. Ainſi ils aimerent mieux tenter le hazard de la guerre que de prêter l'oreille à de ſemblables propoſitions. Joint à cela qu'il y eut eu une eſpece d'infamie pour eux d'abandonner leurs alliés, de l'aſſiſtance deſquels ils avoient déja receu des effets ſi avantageux, qu'à la reſerve de Graves & Maeſtricht, ils ſe voioient en poſſeſſion de toutes leurs places.
LIV. III.

Le Roi voiant qu'il n'y avoit rien à faire de ce côté-là, tourna toutes ſes penſées à gagner le Prince d'Orange, croiant qu'il auroit aſſez d'ambition pour écouter des propoſitions avantageuſes. Le Comte d'Eſtrades fut chargé de cette negociation, & il y emploia Monſieur Peſters, homme adroit, & qui croiant faire plaiſir au Prince d'Orange, s'offrit de lui parler de ſa part. Mais le Prince d'Orange ſe renfermant dans ſon devoir, en fit confidence aux Etats, qui lui conſeillerent d'amuſer toujours le Roi, afin de découvrir ſes ſentimens. Cependant le Roi ne s'aſſura pas tellement ſur cette intrigue qu'il negligeât de donner tous les ordres neceſſaires pour faire non-ſeulement une vigoureuſe reſiſtance; mais encore pour être en état lui-même d'attaquer; & comme il avoit les Suiſſes à ſa devotion, il fit avancer ſon armée du côté de la Comté, pendant que le Vicomte de Turenne avec la ſienne fit tête au ſecours qui pouvoit ſurvenir.

La negociation que le Roi avoit faite chez les Suiſſes n'avoit pû être ſecrette, vû la forme de leur Gouvernement, ſuivant laquelle il lui avoit falu faire propoſer ſes deſſeins en plei-

pleine assemblée. La Maison d'Autriche avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour les traverser, jusques à envoier des Ambassadeurs à cette Republique; ce qu'elle n'avoit jamais voulu faire jusques-là, comme j'ai remarqué ci-devant. Mais comme les raisons qu'aportoient ses Ministres, quelques fortes qu'elles pussent être, n'avoient pas l'agrément de celles des Ministres de France, qui appuioient les leurs par un nombre infini d'argent, qu'ils prodiguoient plutôt, qu'ils ne le distribuoient elles ne furent pas écoutées, ainsi toute la ressource de cette Maison fut de s'ouvrir les passages par la force, & le Duc de Lorraine qui avoit pris ses quartiers d'hiver assez prés de là, eut ordre de l'essaier. 1674. Liv. III.

Ce Prince étoit au desespoir de voir que pour n'avoir pas cru ses conseils on eût manqué de bonnes occasions, & qu'on fut même à la veille de perdre cette Province. Il y avoit envoié le Prince de Vaudemont son fils pour y prendre garde, lui promettant de le suivre au plutôt. Il y étoit donc engagé & par l'amitié qu'il avoit pour lui, qui ne lui permettoit pas de le laisser dans le peril, & par l'interêt de ses affaires, où il y devoit avoir doresenavant peu de ressource, si le Roi venoit à bout de ses desseins. Ainsi aiant assemblé en diligence toutes les troupes, il manda au Comte de Caprara de le joindre, & marcha avec lui du côté du Rhin. Il traversa ce fleuve le plus diligemment qu'il lui fut possible, sçachant bien que dans de telles occasions il n'y a rien de si necessaire que la diligence. Il esperoit par ce moien prevenir le Vicomte de Turenne

1674. renne qu'il sçavoit bien avoir ordre de lui
Liv. III. fermer les passages. Mais il ne fut pas plutôt entré en Alsace qu'il apprit par ses partis qu'il s'en étoit emparé. Cette nouvelle le surprit, lui qui avoit fondé une partie de ses esperances sur la diligence qu'il avoit faite; ainsi comme il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que de combattre, où de rebrousser chemin, il falut consulter Caprara, lequel aiant ordre de ne point hazarder ses troupes, conclut à la retraitte. Sa raison fut qu'il y avoit en marche des gens de tous côtés pour grossir leur armée; tellement qu'en differant de quelques jours, il étoit impossible qu'ils ne se vissent en état de passer sur le ventre à l'ennemi, qui n'aiant que fort peu de monde, seroit même obligé de lacher le pied.

Ces raisons auroient été merveilleuses, si le Roi eut été un Prince à perdre du temps. Mais comme il alloit vite en besogne; & que le Duc de Lorraine sçavoit qu'il avoit pris Maestricht en treize jours de tranchée ouverte, & que les autres places lui avoient encore moins resisté, l'apprehension qu'il eut qu'il n'en arrivât de même de la Comté, lui fit rejetter l'avis de Caprara. S'il en eut donc été le maistre, il auroit marché à l'heure même contre le Vicomte de Turenne, & auroit donné quelque chose au hazard; mais n'y aiant pu faire resoudre le General, & étant trop foible pour l'entreprendre tout seul, il lui fut force de se conformer à son sentiment. Le Vicomte de Turenne n'eut que faire d'espions pour lui rapporter quel dessein avoient les ennemis, en differant ainsi de marcher contre lui, & son

experience

experience lui faisant connoître ce qui en étoit, il se resolut de marcher lui-même contr'eux pour les combattre. L'entreprise étoit hardie, & digne de son courage; car ils avoient trois mille hommes plus que lui. Mais il considera, que bien-loin de gagner quelque chose en attendant, il seroit accablé par la multitude, s'il leur donnoit le temps de se joindre à ceux qu'ils attendoient. Comme la fortune est rarement d'accord avec la vertu, il y trouva de grandes difficultés causées par des pluies continuelles, & par la jalousie que lui donnoit la ville de Strasbourg, dont les ennemis sembloient prendre le chemin. Car quoi que cette ville eût promis de demeurer neutre elle panchoit toujours en secret du côté de l'Empereur, avec qui elle entretenoit sous main intelligence.

Le Roi qui étoit un Prince à ne pas laisser échaper une belle occasion, profitant cependant de celle que lui donnoit le Vicomte de Turenne, étoit entré lui-même en Comté, où le Duc de Navailles Lieutenant-General l'avoit devancé plus d'un mois auparavant avec une partie de l'armée. Et comme ce Prince étoit avide de gloire, il n'avoit pas voulu qu'il fît aucun siege de consideration se reservant d'emporter lui-même tout ce qu'il y avoit de bonnes places. Ainsi le Duc n'osant passer ses ordres, s'étoit contenté de prendre plusieurs châteaux dont les garnisons auroient pu incommoder la marche du Roi, & affamer son armée. Il avoit aussi fait abattre plusieurs grands bois qui servoient de retraitte à des partis, & qui ne valoient gueres moins que

1674. des citadelles. Cependant aprés avoir fait
Liv. III. toutes les choses, il avoit eu permission de marcher contre la ville de Grai, où le Colonel Massiete Officier de grande reputation s'étoit renfermé. Et à la verité Massiete ne perdit rien en cette rencontre de la gloire qu'il avoit acquise ailleurs. Il se deffendit jusques à l'extrêmité, tellement que s'il eut été secouru d'une armée, comme il l'étoit de son courage, il auroit encore donné plus d'affaires qu'il ne fit au Duc de Navailles, à qui d'ailleurs tous les élemens étoient contraires. En effet, comme on étoit dans le cœur de l'hiver quand il avoit essuié le froid pendant quelques jours, là pluie venoit qui lui livroit un autre combat. Cependant pour donner lui-même exemple aux soldats, il ne vit jamais d'autre feu que celui que faisoient les ennemis, lesquels, aprés avoir fait une vigoureuse resistance, verifierent enfin que ce qu'on dit ordinairement est veritable, sçavoir qu'il n'y a point de place imprenable quand elle ne reçoit point de secours. Ce n'est pas que le Prince de Vaudemont ne fit tout son possible pour en donner aux assiegés; mais il n'avoit pas l'experience de son pere, ni même des troupes suffisantes pour oser l'entreprendre.

Le Duc de Lorraine qui sçavoit les dificultés qui se presentoient aux desseins de son fils, étoit au desespoir d'avoir trouvé lui-même le Vicomte de Turenne devant lui; & pour l'engager dans une marche longue & dificile, il se resolut d'aller chercher un passage du côté de Rhinfeld. Il lui faloit pour cela non-seulement repasser le Rhin, mais encore que le Duc

de

de Wittemberg lui permît d'en tirer dans ſes Etats, ce que le Vicomte de Turenne voulant empêcher, il envoia promptement vers ce Duc pour lui remontrer, que l'alliance qu'il avoit avec le Roi l'empêchoit non-ſeulement de favoriſer ſes ennemis; mais même qu'il ne le pouvoit faire ſans de grands inconveniens: que le Duc de Lorraine pour n'être plus à l'avenir obligé de dependre de lui, pourroit ſe ſaiſir en paſſant de ſes forteresſes; & qu'y allant en même temps de ſon honneur, & de ſon interêt, il eſperoit qu'il prendroit garde à ne pas s'attirer le reſſentiment d'un Roi, qui avoit les mains longues, c'eſt a dire qui ne manqueroit pas de s'en vanger en temps & lieu ſuppoſé qu'il lui en donnât ſujet. 1674. LIV. III.

Quoi que le Vicomte de Turenne parlât au deça d'un grand de fleuve, & que la coutume ne ſoit pas de ſe faire entendre de ſi loin, neanmoins, comme on l'avoit déja veu pluſieurs fois paſſer au delà; cela donna à penſer à ce Duc, qui d'un autre côté étoit ſollicité par le Duc de Lorraine de ne pas manquer à l'Empereur dans une occaſion ſi preſſante. Il lui remontroit qu'il ne s'agiſſoit pas tant en cette rencontre, de l'interêt du Roi d'Eſpagne, que de celui de l'Empereur, lequel avoit obligé cette Couronne à prendre parti dans la guerre, ſous eſperance que ſi la Comté étoit attaquée, il y donneroit ſecours: qu'il ne faloit pas qu'il en eût le dementi, & que ſi c'étoit par les menaces que lui faiſoit le Vicomte de Turenne qu'il ſe laiſſoit intimider, il vouloit bien lui dire que l'Empereur étoit aſſez puiſſant auſſi pour ſe reſſouvenir un jour de cet affront: cependant

1674. qu'il y avoit encore une raiſon plus forte que celle-là pour le determiner, que la conquête
LIV. III. de la Comté alloit aſſurer au Roi celle qu'il avoit déja faite de l'Alſace, & de la Lorraine; & que s'il le laiſſoit ſi fort établir ſur le Rhin, il paſſeroit bientôt ce fleuve; ſi bien que lui qui en étoit des plus voiſins, ne ſeroit pas le dernier à s'appercevoir de la faute qu'il auroit faite.

Ces raiſons étoient aſſez ſpecieuſes pour le perſuader. Mais comme bien-loin d'être appuiées de la force, il le voioit fuïr devant le Vicomte de Turenne, il s'excuſa, ſur ce qu'étant également allié du Roi & de l'Empereur, il ne devoit pas favoriſer l'un plus que l'autre. Cela obligea le Duc de Lorraine de faire un grand detour pour aller gagner Rhinfeld, où il pretendoit paſſer le Rhin. Mais pendant ce temps-là le Roi qui s'étoit avancé dans la Comté, fit inveſtir la ville de Beſançon par le Duc d'Anguien. Le Prince de Vaudemont s'étoit jetté dedans, reſolu de s'y enſevelir, ou d'y acquerir de la gloire. Cette ville dont la citadelle eſt bâtie ſur un roc à l'épreuve de la tranchée ſi ce n'eſt en quelques endroits, étoit deffenduë par une garniſon de trois mille hommes, & le Prince de Vaudemont s'aſſurant ſur l'un & ſur l'autre, fit paroitre dans les commencemens par quelques ſorties vigoureuſes que la preſence du Roi ni d'une armée ſi formidable n'étoit pas capable de l'intimider. Mais ſon monde n'aiant pu reſiſter à un nombre infini de gens qui s'entre-ſecouroient les uns les autres, & aiant été enfin obligé de ſe retirer dans la ville, il

juge a

jugea à propos de se ménager davantage, d'autant plus qu'il avoit affaire à une nation vigoureuse, & à qui rien n'étoit impossible en présence de son Roi. Et de fait comme le Roi prenoit soin lui-même des attaques, ceux qui auroient peut-être tourné le dos, s'il n'eut pas été témoin de leurs actions, devenoient braves malgré qu'ils en eussent, & l'on pouvoit dire que ce Prince avoit trouvé le secret de reformer la nature. 1674. LIV. III.

Cependant ce n'étoit qu'à cet égard qu'il faisoit paroitre sa puissance, & ne pouvant rien contre les injures du temps, les pluies continuelles qu'il faisoit l'empêcherent de pouvoir faire venir son canon. Cela donna le temps au Prince de Vaudemont de reparer quelques breches, en quoi il emploia ses soldats plus utilement, que s'il eut continué de faire des sorties. Le Roi étoit au desespoir de ce retardement, & apprenant qu'il marchoit des troupes de tous côtés contre le Vicomte de Turenne, s'impartientoit, pour ainsi dire, contre la saison qui l'empêchoit de mettre fin à son entreprise, enfin le canon étant venu à force d'hommes, & de chevaux, il fut mis en batterie sur deux éminences qui étoient encore plus élevées que celle où étoit la citadelle, & d'où l'on commença à la foudroier à coups de canon. Ces deux batteries furent élevées la nuit aux flambeaux, car le Roi avoit tant d'impatience, qu'il ne put souffrir qu'on attendît au lendemain. La tranchée fut ouverte par le Duc d'Anguien qui étoit Lieutenant-General de jour, & le Duc d'Orleans se deroba du Roi, pour y aller avec lui en qualité de Volontaire.

1674. taire. Mais le Roi l'aiant sû lui envoia dire de revenir. Il n'eut point de repos jusques à ce
LIV.III. qu'il le vît, ce qui fut cause que quelques-uns l'attribuerent à l'émulation qu'il avoit de lui voir acquerir de la gloire, ce qui n'est pas croiable puis qu'il le detachoit lui-même bien souvent pour faire un siege, comme il étoit arrivé pendant la premiere campagne, il y a bien plus de lieu de dire que ce qu'il en faisoit, étoit pour ne le pas exposer sans necessité; car comme il l'aimoit tendrement, il lui eut été impossible de se consoler de sa perte, si elle fut arrivée ainsi par sa faute.

Tous ceux qui étoient emploiés à ce siege, firent pour ainsi dire l'impossible, voiant avec quelle chaleur le Roi s'y portoit. Car il étoit à cheval jour & nuit, donnant tous les ordres lui-même, & s'exposant souvent plus qu'il n'étoit necessaire pour un Roi, à qui il ne pouvoit arriver d'accident, que cela n'eût de grandes suites pour son Roiaume. Cependant aiant avis que le Gouverneur de la Comté avoit entrepris de jetter du secours dans la place, il detacha le Duc de Luxembourg pour s'emparer des passages. Mais Maffiete qui le conduisoit aiant évité ce general, il entra dedans avec cent Maitres, ce qui réjouit le Prince de Vaudemont, qui étant attaqué par une armée si considerable auroit eu besoin encore d'un plus grand secours pour se tirer d'affaire. Cependant quoi que la venuë de ce Capitaine donnât du courage à la garnison, qui sçavoit de quoi il étoit capable, elle en tira toutefois moins d'avantage que de la saison qui étoit tellement à la pluie qu'elle ne discontinua

point

point pendant trois jours, & trois nuits. Cela mettoit le Roi de ſi méchante humeur, qu'il ne le ſçavoit diſſimuler, lui neanmoins qui paroiſſoit toujours égal même dans des occaſions où il ſembloit qu'il dût avoir plus d'impatience. Ses Officiers que ne cherchoient qu'à lui plaire s'offrirent de ſurmonter la ſaiſon, en travaillant le jour auſſi-bien que la nuit; & le Roi aiant été ravi de leur zele offrit beaucoup d'argent aux ſoldats qui voudroient les ſuivre. Beaucoup mépriſerent leur vie pour obtenir la recompenſe qu'on leur faiſoit eſperer, ainſi la tranchée étant pouſſée en peu de jours juſques ſur le bord du Doux, au grand étonnement des aſſiegés, on reſolut de paſſer cette riviere nonobſtant le feu qui ſe faiſoit de la ville, & d'une batterie de canon qui étoit chargé à cartouches. Mais le Roi devant trouvé de la dificulté, il changea ce deſſein en celui d'attaquer la ville d'un autre côté, ce qui étoit auſſi le plus facile. Le Prince de Vaudemont fut fort faché de ce changement, neanmoins ne perdant pas courage, il entra lui-même dans les dehors qui étoient le plus menacés, afin d'encourager les ſoldats par ſon exemple. Mais y aiant été attaqué, il ſe vit obligé de ceder au nombre, d'autant plus qu'il fut abandonné de la plûpart des ſiens. Ces dehors furent ainſi emportés l'un aprés l'autre, ſans qu'il les pût faire reſoudre à ſe montrer plus courageux; & n'aiant plus d'eſperance de pouvoir garder la ville où il y avoit du tumulte cauſé par des gens qui parloient de ſe rendre, il ſe retira dans la citadelle où le Gouverneur s'étoit déja renfermé. Mais il donna ordre auparavant d'aller trou-

1674. ver le Roi pour obtenir une compoſition raiſonnable pour la ville laquelle le Roi aiant accordée, il fit entrer ſes troupes dedans, & il attaqua de là la citadelle. Cependant une partie de la garniſon qui devoit demeurer priſonniere de guerre, aiant entrepris de ſe ſauver les uns dans la citadelle, les autres par le quartier du Marquis de Renel, ceux-ci furent taillés en pieces, aiant été découverts, & le Prince de Vaudemont s'excuſa de recevoir ceux-là ſous pretexte qu'il n'y avoit pas de vivres ſuffiſants ; mais en effet pour ne rien faire au prejudice du traitté. Ce pretexte étoit plauſible, car il étoit vrai que les Eſpagnols avoient été ſi negligens qu'ils avoient laiſſé cette fortereſſe dépourveuë de toutes choſes particulierement de fourages ; ce qui fut aiſé a reconnoitre par le parti que prirent ceux qui s'étoient jettés dedans, leſquels furent obligés la plûpart de tuer leurs chevaux, aimant mieux en venir à cette extrêmité, que de les laiſſer à l'ennemi, où les voir perir faute de nouriture.

LIV. III.

Le Roi qui étoit informé de l'état de toutes choſes, auroit pu profiter de cette occaſion pour prendre cette citadelle ſans hazarder perſonne. Mais la conjoncture ne lui permettant pas de temporiſer, il continua de la vouloir avoir par la force, en quoi il fut ſi-bien ſecondé des ſiens, & de la fortune, qu'il en vint à bout en peu de jours. Car un ingenieur des ennemis qui avoit été emploié à y travailler, lui en découvrit tous les defauts, dont il ſut ſi-bien profiter, que cette place qui étoit regardée comme imprenable, tomba en ſa puiſſance.

sance. Le Prince de Vaudemont qui avoit donné des preuves de son courage, tant à sa défence, qu'à celle de la ville, fut traitté du Roi non pas en ennemi, mais comme un Prince pour qui il avoit de l'estime. Il le retint même à souper avec lui, aprés quoi il lui fit expedier un passeport pour aller en Flandres, où il est encore aujourdhui. 1674. Liv. III.

La ville & citadelle de Besançon étant ainsi tombées sous sa puissance, à peine eut-il donné un jour ou deux de relâche à ses soldats, qu'il les mena contre la ville de Dole. Cependant pour recompenser le Vicomte de Turenne des services qu'il lui avoit déja rendus, & pour ceux qu'il esperoit encore de lui, il donna le Gouvernement de la Province au Duc de Duras son neveu, lequel de lui-même avoit aussi beaucoup de merite; mais qui enfin n'auroit pû pretendre à cette charge par ses services, si le Roi n'eut du moins autant consideré ceux de son oncle, que les siens. Il restoit encore neanmoins aux Espagnols la ville de Dole, & celle de Salins. Mais celle de Besançon n'aiant pû resister, elle qui étoit incomparablement plus forte; celles-ci furent emportées facilement, la premiere en sept jours, l'autre en huit. Le Duc de Duras acheva de chasser les Espagnols de quelques châteaux, qu'ils tenoient encore dans le païs; tellement que cettte belle Province aprés laquelle le Roi soupiroit depuis si long-temps, tomba en son pouvoir pour la seconde fois.

Quoi que bien-loin de m'arréter ni au vol des oiseaux, ni à mille autres bagatelles, comme faisoient autre fois les Romains, il n'y ait personne qui s'en mocque plus que moi, je ne puis m'empêcher neanmoins de rapporter ce qui

1674. Liv. III.

étoit arrivé au Roi l'année precedente, lors qu'il avoit marché de Bruxelles à Maestricht. Il avoit fait venir deux bourgeois de Liege pour lui servir de guide, l'un desquels avoit nom le Lion. Or il arriva que celui-ci s'approchant de lui son cheval s'abatit tout d'un coup, comme si on lui eut coupé les quatre jambes, surquoi l'autre qui cherchoit à flatter le Roi, dit à quelqu'un de la Cour que les Espagnols ne trouveroient pas leur comte dans cette guerre faisant allusion du nom de cet homme avec eux parce qu'effectivement leur Monarchie est souvent representée par un Lion, tout de même que celle de France est representée par un coq. Cela fut bientôt redit au Roi, à qui la rencontre plut si fort, qu'il lui fit non-seulement un present considerable; mais lui donna encore un Benefice pour son fils. Quoi qu'il en soit, la suitte fit voir qu'il n'avoit pas mal rencontré, & la perte qu'ils firent de la Comté fut suivie de tant d'autres, qu'on peut dire qu'il n'y eut qu'à eux seuls que la guerre fut funeste.

Cependant le Vicomte de Turenne poursuivant toujours le dessein dont j'ai parlé cidessus envoia le Comte de Maulevrier Maréchal de camp faire faire un pont de batteaux sur le Rhin. Mais il depêcha auparavant vers les Magistrats de Strasbourg, pour les avertir d'observer exactement la neutralité. Car il avoit appris que le Duc de Lorraine voiant qu'il n'avoit plus que faire en Bourgogne s'étoit approché de cette ville, esperant que par le moien des brigues qu'il y avoit, on lui livreroit le pont pour entrer en Alsace, & pour passer

passer de là en Lorraine, où il étoit autant aimé des peuples, que s'il n'eut pas été cause de leur malheur par sa méchante conduite. Même pour donner plus de chaleur à ces brigues, il entra lui-même dans la ville avec le Comte Caprara, parlant tous deux au nom de l'Empereur; & usant tantôt de prieres, & tantôt de menaces. Cependant comme ils virent que quelque penchant qu'eussent les Magistrats à les obliger ils avoient peine à se resoudre, ils tâcherent de soulever le menu peuple, a qui pour se rendre plus agreables ils semerent quelque argent. Ce peuple alleché par là fit mine de vouloir prendre les armes en leur faveur mais les Magistrats aiant fait empriſonner les plus mutins, ils furent trouver le Duc de Lorraine, & Caprara, qu'ils prierent de vouloir s'en retourner à leur armée, de peur que la sedition ne devenant plus grande, ils ne fussent exposés à l'insolence de quelques factieux, qui pourroient perdre le respect qui étoit dû à leur caractere. Ces deux Capitaines entendirent bien ce que cela vouloit dire, & comme ils avoient perdu toute esperance, & que d'ailleurs la marche du Vicomte de Turenne les inquiétoit, ils jugerent à propos de profiter de l'avis qui leur étoit donné. 1674. Liv. III.

Quoi qu'il n'y eut rien de plus heureux que le commencement de cette campagne, le Roi n'étoit pas cependant sans inquietude. Il apprehendoit que la fortune ne secondât pas le courage du Vicomte de Turenne, ce qui arrivant toute l'Alsace étoit perduë a qui l'Empereur en vouloit preferablement à tout le reste, parce que cette conquête le regardoit.

1674. Mais il ne pouvoit blamer le deſſein de ce
Liv. III. General, ſçachant bien qu'il y avoit encore plus d'inconvenient à attendre qu'à hazarder le combat. D'un autre côté toute la Flandre étoit couverte d'ennemis, & quoi qu'il leur eut oppoſé le Prince de Condé, il étoit impoſſible de dire ſi ſon experience ſeroit capable de mettre les choſes en balance, vû le grand nombre à qui il avoit affaire. Car en un même temps on voioit trois grandes armées réünies contre lui; ſçavoir trente mille hommes des troupes de l'Empereur ſous la conduite du Comte de Souches, lequel aprés avoir menacé également toutes nos places frontieres de la Meuſe, s'étoit joint enfin à dix mille Eſpagnols qui étoient ſous les ordres du Comte de Monterei; & a trente cinq mille Hollandois qui obeiſſoient au Prince d'Orange. Ce Prince avoit enfin été declaré Generaliſſime à Madrid aprés bien des chicanes que le Comte de Monterei lui avoit faites, qui ne vouloit point du tout qu'il lui commandât. Cette Cour avoit eu bien de la peine à faire cela pour lui, n'aiant pas ſujet de l'aimer, lui qui étoit le rejetton de ce fameux Capitaine, qui leur avoit fait perdre autrefois tant de belles Provinces. Mais enfin la Politique aiant voulu qu'elle oubliât le paſſé en faveur du preſent, le brevet lui en fut expedié, & ordre au même temps au Comte de Monterei, qui ſelon la coutume des Grands d'Eſpagne pretendoit ne le traitter que d'Excellence, de le traitter d'Alteſſe doréna-vant.

Des forces ſi nombreuſes pouvoient intimi-

der

der tout autre que le Roi ; & certes il n'a- 1674.
voit pas dequoi dormir en repos, car pour Liv. III.
réſiſter à tant d'ennemis, il lui avoit falu charger ſes peuples, & convoquer le ban & l'arriereban. Tout cela tiroit à conſequence, parce que n'étant pas déja trop riches, il ne falloit que le moindre revers de fortune pour les jetter dans le deſeſpoir. Cependant au milieu de tant de craintes, il eut dequoi ſe conſoler par l'amour que lui montrerent les Pariſiens. Le corps des merçiers qui eſt le plus conſiderable de tous ceux des marchands, ſe taxa volontairement, & pendant qu'il étoit en Comté, il porta au treſor roial ce dont il étoit convenu. Mr. Colbert qui avoit la direction des finances, & qui dans l'embarras où il étoit de trouver des fonds ſuffiſans pour la dépenſe auroit été ravi que tout le monde eut fait de même, prit cet argent, & en avertit le Roi. Mais ce Prince plus ſatisfait de la bonne volonté de ces gens, que de tout le reſte, lui commanda de le reſtituer, & de les aſſurer qu'il ſe plaiſoit tant a ce qu'ils avoient fait, qu'il s'en reſſouviendroit toute ſa vie. Ces marchands receurent ces aſſurances de l'amitié de leur Souverain avec un grand reſpect, & pour faire voir qu'ils s'intereſſoient autant que perſonne dans l'heureux ſuccés de ſes armes, ils firent élever un feu de joie avec beaucoup de dépenſe, pour celebrer ſa nouvelle conquête. Ils enfoncerent là un ſi grand nombre de tonneaux, que le vin couloit dans les ruës.

Cependant les couriers marchoient de toutes parts pour avertir le Prince de Condé ; &
le

1674. le Vicomte de Turenne de divers avis qui venoient en Cour, & qui se trouvoient tous si justes, qu'on voioit bien que quoi que le Roi fît beaucoup de dépense en Espions il ne devoit pas neanmoins avoir regret à son argent. Il étoit averti à point nommé de tout ce qui se brassoit dans les autres Cours, & comme il eût appris que le Duc de Lorraine & Caprara devoient être joints bientôt par les troupes du Duc de Bournonville, & par celles du Marquis de Brandebourg, & des Princes de la Maison de Brunswik conduites par eux-mêmes, il manda au Vicomte de Turenne de combattre, pendant qu'il pouvoit encore esperer de vaincre. C'étoit bien le dessein de ce General & je l'ai assez fait voir, par ce que j'ai dit ci devant. Mais y étant encore excité par les ordres de la Cour, il fit tant de diligence qu'il fit faire en un seul jour douze lieues d'Allemagne à ses troupes. Une si prodigieuse marche étoit dequoi ruiner son armée, si le courage des Soldats ne leur eut fait conter toutes leurs peines pour rien. Car comme il avoit coutume de les épargner autant & plus, qu'il auroit fait un fils unique s'il en eut eu un ils jugeoient bien qu'il ne leur avoit fait faire cette fatigue, que par une grande necessité. Il prit en passant toutes ses troupes qui étoient en garnison sur son chemin, & cela aiant grossi son armée de prés de quatre mille hommes, il marcha du côté de Heidelberg, où il auoit nouvelle qu'étoient les ennemis.

Liv. III.

La raison pour laquelle il fit tant de diligence, fut qu'ils se preparoient à passer le

Necker

Necker, & il ſçavoit bien que s'ils pouvoient traverſer cette riviere, il trouveroit plus de difficulté dans ſon entrepriſe. En chemin faiſant il fit ſommer quatre cent des ennemis qui s'étoient jettés dans une maiſon, où étoit le haras du Prince Palatin, & n'aiant pas voulu ſe rendre, il commanda de les forcer. Ils ſe défendirent comme des deſeſperés, & comme ils avoient pris un parti qui témoignoit plus de temerité que de prudence, & qu'ils apprehendoient de ne point avoir de quartier, ils vendirent leur mort bien cherement. Ce trou aiant couté bien plus de monde que le Vicomte de Turenne ne croioit, il ne voulut pas qu'on s'arrêtât davantage à de pareilles entrepriſes. Car outre qu'il aimoit à conſerver ſes gens, il auoit peur qu'en s'arrêtant ainſi les ennemis n'euſſent le temps de paſſer la riviere. Mais le Duc de Lorraine accompagné de Caprara, aiant trouvé la petite ville de Zintzaim, qui étoit un poſte avantageux pour faire combattre ſes troupes, il y logea ſon infanterie, pendant qu'avec ſa cavalerie il fut camper ſur une montagne tout proche, où il ne pouvoit être attaqué qu'on n'eût forcé la ville. Le Vicomte de Turenne qui avoit fait la guerre toute ſa vie dans ce païs-là, n'ignorant pas l'avantage qu'il pouvoit tirer de ce poſte, où il ne pouvoit arriver qu'en défilant devant lui, auroit ſans doute été obligé de rompre ſon entrepriſe dans un autre temps. Mais la conjoncture auſſi-bien que les ordres du Roi l'obligeant à paſſer par deſſus toutes ſortes de dificultés, il s'achemina droit a Zintzaim. Il laiſſa Wiſloc derriere lui, où les ennemis tenoient garniſon, & il

1674. Liv. III.

1674. il dit à quelques Officiers Generaux qui lui demandoient s'il y avoit ſureté de la laiſſer ainſi
LIV. III. ſans l'attaquer, que cela étoit bien inutile, puis qu'il l'auroit bien aprés s'il gagnoit le combat. Un autre auroit peut-être ajouté, que ce leur étoit une raiſon pour mieux faire leur devoir, puis que s'ils venoient à être bartus, cela empêcheroit leur retraitte. Mais cela auroit été ſuperflu à lui qui connoiſſoit leur bonne volonté, & qui avoit éprouvé en diverſes rencontres qu'ils ne ſçavoient ce que c'étoit que de tourner le dos.

Etant arrivé à mille pas de Zintzaim, il trouva toutes les haies garnies d'infanterie. Il fit mettre pied à terre à ſes dragons, & aiant delogé de là cette infanterie, en moins d'une heure de temps, elle ſe retira dans la ville, qui n'avoit qu'une ſimple muraille pour toute défenſe. Mais comme elle avoit une armée toute entiere dedans, il n'y a point de doute, qu'elle ne fût plus forte que beaucoup d'autres, qui ſont fortifiées regulierement. En éfet, ce ne ſont pas tant les fortifications qui aſſurent les villes, que le courage de ceux qui les défendent. Neanmoins le Vicomte de Turenne aiant toujours fait avancer ſon monde, nonobſtant une grêle de coups qui pleuvoit de deſſus le rempart, il parvint enfin juſques au pied de la muraille, où il fit chercher quelque bréche. Il eſt aiſé de juger l'avantage, qu'avoient les ennemis contre des gens qui étoient à découvert. Cependant la preſence du Vicomte de Turenne, qui ne ſe ménageoit pas plus que le moindre ſoldat, excitant chacun à faire ſon devoir: enfin le Comte d'Hocquincourt

court Colonel du regiment de dragons de la Reine trouva une fausse porte à force de bien chercher, & l'aiant enfoncée, il fit ce qu'il put pour renverser du fumier qui la bouchoit, afin de faire un passage à ceux qui le suivoient. Comme ce n'étoit pas une chose qui se pût faire en un moment, cela donna le temps aux ennemis d'accourir de ce côté-là, & s'ils eussent eu le jugement de s'emparer des maisons à droit & à gauche, il est certain que personne n'eut avancé sans courre un grand peril. Mais y aiant manqué par une absence d'esprit qui n'étoit pas pardonnable à ceux qui les commandoient, le Comte d'Hocquincourt profita de cette faute, & s'en empara lui-même. Par ce moien il fit feu sur ceux qui s'approchoient pour repousser ses dragons, & ces maisons étant bientôt percés, elles tinrent les ennemis dans un si grand respect, qu'ils songerent bien plutôt à prendre la fuite, qu'à l'en chasser. Leur retraite n'étoit pas longue, le Duc de Lorraine étoit à deux cens pas de là avec Caprara, & quoi que ce succés ne leur promît rien de bon, ils se tinrent encore si assurés dans leur poste, qu'ils tinrent bonne contenance. Car outre l'avantage qu'ils avoient de la hauteur, qui est considerable le jour d'un combat, ils en avoient encore deux autres, sur lesquels ils fondoient de grandes esperances. Le premier étoit qu'on ne pouvoit venir à eux qu'en defilant que quatre à quatre. Le second, que le terrain étoit si étroit, qu'aprés avoir passé ce defilé, on ne pouvoit mettre de front que trois ou quatre escadrons en bataille. 1674. Liv. III.

Il ne faloit pas moins d'experience qu'en avoit

1674. avoit le Vicomte de Turenne pour surmonter tant de dificultés. Mais considerant que tout ce qu'il avoit fait n'étoit rien s'il laissoit son ouvrage imparfait, il fit faire des ponts au dessous de Zintzaim, afin que pendant qu'une partie de ses gens defileroit par la ville, l'autre pût les joindre en même temps. Tout cela ne se fit point sans un danger tres-considerable, Les ennemis qui voioient tout de dessus la hauteur où ils étoient, planterent leurs canons qui emporterent quelquefois des rangs entiers. Mais la necessité voulant qu'on eût moins d'égard au salut de quelques particuliers, qu'à celui de toute l'armée, ou pour parler encore plus juste, de tout le Roiaume. D'autres prirent la place de ces malheureux, & formerent enfin ces trois ou quatre escadrons qui pouvoient paroître de front. Comme le terrain s'élargissoit insensiblement, le Duc de Lorraine ne voulut pas laisser avancer ces troupes davantage sans les charger. Il detacha contr'elles les cuiraſſiers de l'Empereur, qui étant tout frais, contre des gens qui étoient accablés de fatigue, & qui d'ailleurs avoient déja essuié tant de perils, les auroient grandement malmenés, si le Vicomte de Turenne, qui se deffioit bien que sa cavalerie ne leur pouroit jamais resister n'eut jetté de l'infanterie dans des vignes, & dans des brousſailles, qui étoient à droit & à gauche. Cette infanterie fit un feu continuel sur les cuiraſſiers, devant qui nôtre cavalerie avoit lâché le pied, & en aiant jetté beaucoup par terre, elle lui donna le temps de se remettre de son desordre.

Liv. III.

Le Duc de Lorraine voiant que cette infan-

fanterie étoit capable de lui donner beaucoup d'affaires, fit marcher la ſienne contr'elle, pendant que ſa cavalerie fâchée de n'avoir pû pouſſer plus avant, ſe prepara à retourner à la charge. La nôtre l'attendit de pied ferme, & ſa contenance fit croire qu'elle feroit mieux ſon devoir à ce coup-là, qu'elle n'avoit fait l'autre fois. Mais elle fut encore enfoncée dans nn moment, & le deſordre auroit même été encore plus grand, ſi nôtre infanterie qui avoit fait ploier celle des ennemis, ne fut venuë à ſon ſecours. Elle fit merveilles pour arréter la cavalerie ennemie, qui eût bien voulu trouver un paſſage pour aller à elle. Mais le terrain ne lui permettant pas, elle fut obligée de ſe retirer, comme elle avoit fait la premiere fois. En ſe retirant ainſi elle abandonnoit toujours du terrain, & nôtre infanterie qui ſe voioit victorieuſe, donnoit moien en avançant, à nôtre cavalerie, toute battuë qu'elle étoit, de s'élargir davantage. Ainſi au lieu de quatre eſcadrons qui s'étoient trouvés de front au commencement, le Vicomte de Turenne en conta juſques à dix-huit, & croiant que comme il y avoit là des gens qui n'avoient point encore combattu, ils feroient mieux les uns a cauſe des autres, il ſe prepara à une troiſiéme charge. Mais le Duc de Lorraine qui ne voioit rien là à faire pour lui, ne voulut pas expoſer ſes gens davantage, & faiſant ſonner la retraitte, il prit le chemin du Necker, ſur la nouvelle qu'il eut que le Duc de Bournonville s'approchoit. 1674. LIV. III.

Il étoit vrai-ſemblable de croire que le Vicomte de Turenne qui avoit fait tant de chemin

1674. min pour empêcher cette jonction, ne la
LIV. III. laisseroit pas faire sans donner encore quelque nouveau combat. Mais ce qui venoit de se passer l'aiant desabusé de sa cavalerie, il vit bien qu'il ne devoit pas s'engager dans la plaine, où son infanterie, toute brave qu'elle étoit, ne pourroit pas le tirer d'affaire, comme elle venoit de faire dans un terrain plus avantageux. Ainsi il laissa aller le Duc de Lorraine & Caprara, & profitant de leur absence, il mangea ce païs de l'Electeur Palatin, qui étoit déja assez ruiné par le séjour de tant d'armées.

Ce Prince n'avoit renoncé au parti du Roi, que dans la pensée qu'il seroit impossible à ce Monarque de resister à toutes les forces qui étoient bandées contre lui: qu'ainsi le Palatinât, qui pour sa petitesse est un des meilleurs païs de toute l'Europe, deviendroit encore tout autre par le commerce qu'il s'attireroit, lors que le theatre de la guerre seroit en Alsace, où il croioit facile à ceux de son parti de la transporter: qu'il jouiroit en un mot de tous les avantages des frontieres, sans en ressentir en aucune façon les incommodités. Mais comme il se voioit déchû de ses esperances, on auroit peine à conçevoir, combien il souffroit impatiemment de s'être trompé. Cela fâchoit plus que le desordre que le Vicomte de Turenne faisoit dans son païs; car il rejettoit l'un sur les malheurs inseparables de la guerre, au lieu que quand il faisoit reflection sur l'autre, il ne sçavoit comment cela pouvoit arriver. En effet, s'il consideroit l'experience des Generaux, celle du Duc de Lorraine n'étoit pas si

fort

fort inferieure à celle du Vicomte de Turenne, que cela dût être cause de ce qu'il voioit. S'il consideroit aussi le courage des soldats, la nation Allemande ne cedoit en rien à la nation Françoise, & même à l'égard de la cavalerie il n'y avoit pas de comparaison. Il faloit donc bien l'attribuer à quelque autre chose, & aprés y avoir bien songé, il n'en vit point d'autre raison, que la mesintelligence qui regnoit parmi les chefs, ce qui étoit cause effectivement que tous ces grands secours qui étoient attendus ne venoient point; car le Duc de Bournonville qui étoit en marche ne se hâtoit pas beaucoup, n'étant pas bien aise de se trouver avec le Duc de Lorraine qu'il sçavoit d'humeur à se vouloir distinguer par le commandement, aussi-bien que par la naissance. C'étoit aussi par la même raison que les Ducs de Brunswic ne se pressoient pas davantage se défiant pareillement qu'ils seroient obligés de ceder au Marquis de Brandebourg, à cause de sa qualité d'Electeur de l'Empire, qui sans contredit lui ajugeoit le pas par dessus eux. Au reste ces raisons ne pouvoient passer pour bonnes dans l'esprit d'un Prince qui voioit desoler ses Etats, dans un temps où il avoit porté ses esperances si haut, qu'il croioit qu'on dût reverer ses conseils, comme autant d'oracles. Cependant comme sa situation le faisoit dépendre entierement de ceux du côté de qui il s'étoit rangé, tout le parti qu'il eut à prendre fut d'envoier des couriérs de toutes parts pour exciter ces Princes à prendre pitié de l'Etat où il se trouvoit. Le Vicomte de Turenne prit un de ses couriers qui rapportoit des lettres du Duc de Bournonville, par

1674. Liv. III.

1674. par lesquelles il lui mandoit qu'il esperoit joindre le Duc de Lorraine dans deux jours au plus
Liv. III. tard, avec les troupes des Cercles qu'il commandoit: que quand les autres seroient arrivés, non-seulement ils chasseroient le Vicomte de Turenne en de ça du Rhin mais le déferoient encore du voisinage de Philisbourg, dont la garnison faisoit contribuer la plus grande partie de ses Etats. Ces nouvelles obligerent le Vicomte de Turenne à se rapprocher de cette place, où il manquoit de beaucoup de choses. Cependant l'on croit que cette lettre étoit supposée, & que le dessein de l'Empereur n'avoit jamais été de prendre Philisbourg; mais bien Brisac, où il avoit même quelque intelligence. Quoi qu'il en soit, le Vicomte de Turenne donnant dans le panneau, si toutefois s'en étoit un, repassa le Rhin, & sa retraitte donnant moien aux Ducs de Lorraine & de Bournonville de s'acheminer dans le Palatinat, ils confererent avec l'electeur Palatin de leur pretendu dessein dans lequel ils l'entretinrent, jusques à ce que le Marquis de Brandebourg fût arrivé. Cependant sous ombre d'être venus pour lui rendre service, ils servirent à consumer encore son païs, tout de même que pouvoit faire le Vicomte de Turenne, tellement qu'il soufrit également des amis, & des ennemis.

Le Vicomte de Turenne tout grand Capitaine qu'il étoit fut long-temps à se desabuser de l'impression que lui avoit fait cette lettre. Mais le Roi qui avoit des avis plus certains, aiant apris au vrai quelles étoient leurs intentions, lui envoia quelques troupes de renfort, avec ordre

ordre en même temps de veiller à la conduite de Strasbourg, avec qui ils machinoient quelque chose. Ce General ne pouvoit mieux executer ce commandement qu'en passant le Rhin une seconde fois pour les obliger à combattre. Car pourvû qu'il pût avoir l'avantage, il n'y avoit gueres d'apparence que cette ville songeât à favoriser des malheureux. D'ailleurs les mêmes raisons qui lui avoient fait chercher le Duc de Lorraine à Zintzaim subsistoient encore pour lui, puis qu'il s'agissoit de les combattre avant la venuë des troupes de Brandebourg, & de Brunswic, aprés quoi il n'y avoit plus d'apparence de l'entreprendre. Quoi qu'il en soit, ils n'eurent pas plutôt avis qu'il se preparoit à marcher contr'eux, que resolus de fuïr le combat ils se couvrirent du Nekre, sur le bord duquel le Duc de Bournonville les joignit avec les troupes qu'il commandoit. Cependant ne se croiant pas encore en sureté, ils en fortifierent les bords. Car il étoit de leur politique de mettre les choses au hazard le moins qu'ils pourroient, sçachant bien que s'ils pouvoient attendre leur grand secours, ils auroient alors leur revanche. 1674. Liv. III.

Le Vicomte de Turenne voiant qu'ils employoient tant de precaution pour fuïr le combat, en fut encore plus excité à les y obliger malgré eux. C'est pourquoi de peur qu'ils ne prissent le parti de se retirer encore plus loin, pour ne leur en pas donner le temps il marcha jour & nuit, de sorte que son infanterie étoit si fatiguée qu'il n'y avoit que le courage qui la soutenoit. Il passa à la veuë d'Heidelberg qui lui tira le canon, & étant enfin arrivé sur le

1674. bord du Nekre, il découvrit le camp ennemi,
LIV. III. qui avoit la riviere à sa tête, la petite ville de Ladembourg à son dos, un grand fossé plein d'eau à sa droite, & un marais à sa gauche. Son canon étoit sur les aîles qui commença à se faire entendre avec beaucoup de bruit, & même à faire quelque desordre dans nos rangs. Le Vicomte de Turenne voiant que ce seroit vouloir faire perir ses gens sans necessité, que de les y laisser plus long-temps exposés, s'en mit à couvert en changeant de poste; & aiant fait sonder la riviere qui étoit guéable en plusieurs endroits, il envoia de la cavalerie pour pousser quelques escadrons qui gardoient un gué vis à vis de Widlinghen. Pour favoriser son passage, il fit marcher son canon devant elle, lequel aiant été mis en batterie, fut tiré avec tant de succés, que les ennemis ne sçavoient plus où se mettre. Cependant l'infanterie Françoise à qui il avoit procuré de grands avantages depuis la journée de Zintzaim, voulant lui montrer qu'elle étoit toujours la même qu'elle avoit été ce jour-là, se mit en devoir de vouloir suivre la cavalerie, qui étoit entrée dans l'eau. Mais comme il sçavoit bien qu'il en auroit bientôt affaire, il ne voulut pas permettre qu'elle s'expos\^at à ce peril, principalement se ressentant encore de la fatigue que lui avoit causé une si longue marche, & si precipitée. Il fit donc travailler à un pont qui fut construit avec des bateaux d'airain, sans lesquels nos armées ne marchoient jamais. Nôtre canon & nôtre cavalerie servirent à faciliter ce dessein; & quoi que les ennemis fissent entendre le leur, & fissent avancer leur

cavalerie pour repouſſer la nôtre, comme ils virent qu'il leur étoit impoſſible d'y réüſſir, ils decamperent la nuit, & ſe ſervirent de l'obſçurité pour cacher leur marche. Ils laiſſerent ce qu'ils avoient de cavalerie mieux montée pour entretenir toujours l'eſcarmouche, depeur qu'on ne decouvrît qu'ils ſe retiroient, & elle les ſuivit un peu avant la pointe du jour. 1674. LIV. III.

La nuit n'avoit pas empêché que l'on n'eût travaillé au pont, & ſe trouvant achevé vers les ſept heures du matin, le Vicomte de Turenne, qui avoit déja detaché le Comte de Roie ſon neveu à la tête de quatre mille chevaux ou dragons pour tâcher de les arrêter, ſuivit avec toute l'armée, ne laiſſant que ce qu'il faloit de troupes pour garder ſon pont. Comme ils avoient quelques heures d'avance, ils étoient déja au de là du defilé de Zuigemberg, quand le Comte de Roie parut, & voiant qu'il ſe preparoit à le paſſer, ils firent ferme, & l'en empêcherent. Le Comte de Roie qui ſçavoit que le Vicomte de Turenne ne devoit pas tarder beaucoup à venir, expoſa quelques troupes pour entretenir le combat, leur ordonnant neanmoins de ne pas paſſer trop avant depeur que leur retraitte ne fut dificile.

Cependant les ennemis ſe doutant bien de ſon deſſein ſongerent à trouſſer bagage, ce qu'ils auroient pû faire facilement s'ils n'euſſent pas été embarraſſés de leur équipage. Mais ne pouvant le faire avancer auſſi vîte qu'ils euſſent voulu, le Comte de Roie, à qui le Vicomte de Turenne venoit de mander qu'il donnât toujours, & qu'il accouroit pour le ſecourir, paſſa le defilé & engagea l'action du monde la

1674. plus vigoureuſe. Il n'y trouva pas ſon compte d'abord, & quelques-uns de ſes gens furent bat-
LIV. III. tus: mais les autres étant venus au ſecours la chance tourna, de ſorte que les ennemis furent menés battant juſques à trois lieuës de Francfort où ils ſe retirerent. Ils y paſſerent le Mein avec une partie de leur bagage, l'autre étant demeurée entre les mains du Comte de Roie, à qui le Vicomte de Turenne manda de le venir joindre, craignant qu'il ne s'engageât trop avant.

C'eut été une folie au Vicomte de Turenne de s'engager entre tant de rivieres, principalement ſçachant les forces qui marchoient au ſecours des ennemis, & qui euſſent été capables de l'accabler s'il s'en fut laiſſé ſurprendre. Ainſi il prit le parti d'achever de ruiner le Palatinat, & il donna même tant de fraieur à Heidelberg, que l'Electeur Palatin ne s'y croiant plus en ſureté, s'enfuit à Manheim. Comme le Vicomte de Turennne étoit naturelement fort bon aux ſoldats, & que d'ailleurs il étoit bien juſte qu'aprés tant de fatigues il les laiſſât jouir du fruit de leurs travaux, il abandonna le païs à leur diſcretion, dont ils abuſerent tellement, qu'ils reduiſirent les peuples dans le dernier deſeſpoir. Ces peuples voiant donc qu'ils ne pouvoient contenter leurs avarice, & que plus ils leur donnoient, plus ils vouloient avoir, ils abandonnerent leur maiſons, & ſe retirerent dans les bois avec leurs femmes, & leurs enfans, d'où ils firent des courſes ſur tout ce qui s'écartoit. Tous ceux qui tomberent entre leurs mains furent maſſacrés impitoiablement, & même ils prirent plaiſir à les faire mourir d'une mort cruelle, aprés quoi ils les expo-

exposoient sur les grands chemins, comme si leur vengeance eut été imparfaite, à moins que ceux qui y avoient interêt n'en eussent connoissance. 1674. LIV. III.

Ce procedé eut d'étranges suittes. L'armée étant venuë à passer par les endroits où ils avoient exposé ces malheureux, ils furent bien-tôt reconnus par leurs camarades, quoi qu'on leur eût fait souffrir des tourmens capables de les defigurer. Et comme la vengeance ne regnoit pas moins dans leur ame que dans celle de ceux qui avoient fait ce malheureux coup, ils ne furent pas plutôt arrivés au camp, que le flambeau d'une main, & la paille de l'autre, ils mirent le feu à quantité de beaux villages, & mêmes à quelques petites villes, dont la beauté marquoit la richesse du païs. Ce fut un surcroît de chagrin pour l'Electeur, lequel ne sçachant à qui s'en prendre, envoia un cartel de défi au Vicomte de Turenne. Mais ce General sçavoit trop le devoir de sa charge pour l'accepter. Cependant il lui fit sçavoir que bien-loin d'autoriser de pareils desordres, il en feroit un châtiment exemplaire, comme en effet il n'y manqua pas, quoi qu'il s'agît de punir ceux qui avoient le plus témoigné de courage dans l'affaire de Zintzaim: en quoi il est certain qu'il eut beaucoup de peine, tant il estimoit les braves gens. Mais comme il n'estimoit pas moins la rigueur de la discipline, il se fit cette violence de quoi chacun s'apperçevant, il se conserva la qualité de pere des soldats en même temps qu'il les punissoit.

Cela n'adoucit pas le chagrin de l'Electeur, qui au defaut d'avoir une armée suffisante pour

1674. lui opposer, eut bien voulu delivrer son païs
——— d'un ennemi si redoutable, par le cartel qu'il
LIV. III. lui avoit proposé. Toutefois il fut obligé de se contenter de ses excuses; joint à cela que dans son ame il le connoissoit incapable des cruautés dont il l'avoit accusé. Cependant s'il n'apprenoit pas à toute heure des incendies, les nouvelles qu'on lui apportoit n'étoient gueres meilleures. Ses peuples ne voiant point de jour à sortir des miséres qui les accabloient, passoient en d'autres païs, esperant qu'en quelques endroits qu'ils pussent aller, ils ne deviendroient pas ainsi la proie des uns & des autres. Il n'y avoit rien de plus sensible pour un Souverain, & quoi qu'il eut été fortement touché de tant de disgraces, ce n'étoit rien neanmoins en comparaison de cette derniere.

Il avoit trop d'esprit pour ne pas voir le remede qu'il y avoit à tout cela, Philisbourg étoit la pierre d'achopement, & tant que cette place demeureroit aux François, il voioit qu'il seroit continuellement exposé à la même chose. Car les uns pour la conserver ruinoient son païs qui l'environnoit, les autres n'y faisoient pas moins de desordre, soit pour observer l'ennemi, ou pour tâcher de s'en emparer. Pour couper court tout d'un coup à la chose il dépêcha un courier à l'Empereur, pour le prier que toutes affaires cessantes ses troupes s'occupassent à ce siege, dés le moment que celles de Brandebourg & de Brunswic seroient arrivées. Car il commençoit à decouvrir qu'il y avoit d'autres desseins sur le tapis, ce qui l'affligeoit encore plus que toutes les pertes qu'il avoit faites. Son courier rapporta de belles

belles paroles de Vienne, l'Empereur étant bien-aise de l'entretenir de belles esperances, afin que le desespoir ne le rejettât point dans le parti qu'il avoit abandonné. Nous verrons l'effet de ces belles promesses dans un moment aprés que nous aurons rapporté ce qui se passoit en Flandres. 1674. Liv. III.

Les differens interêts des Princes ligués faisoient que les resolutions n'étoient pas conformes à l'esperance que l'on avoit conceuë de leurs forces. Les uns vouloient qu'on assiegeât Graves, ou Maestricht, parce que ces places leur devoient revenir, dés qu'elles seroient prises, les autres Charleroi par la même raison, & les autres ne se soucioient pas qu'on fit de siege, pourvû qu'on tînt en échec les principales forces de France, afin qu'elles ne pussent pas aller au secours du Vicomte de Turenne. Cependant le Roi profitant de ces irresolutions, manda au Prince de Condé de couvrir le Maréchal de Bellefonds, qui avoit ordre de prendre le fort de Navagne, & le château d'Argenteau sur la Meuse, par le moien desquels les Espagnols empêchoient que rien ne pût descendre à Maestricht par la riviere. Le château d'Argenteau étoit situé sur un rocher à l'épreuve du canon, & de la sappe. Mais une terreur panique aiant saisi la garnison, elle le rendit sans coup ferir, quoi qu'elle eût été capable d'arréter long-temps ce Maréchal, si elle eut voulu faire son devoir. Bellefonds n'en fut pas plutôt le maitre qu'il le fit sauter, & il fit la même chose du Fort de Navagne, où il demeura trois jours devant que de le prendre.

Ces deux Forts étoient éloignés d'environ

1674. uingt lieuës de l'armée des Princes confederés
dont une partie étoit venuë du côté de Colo-
Liv. III. gne. Cette distance étoit assez grande, mais non pas toutefois si exorbitante, que s'ils eussent voulu se remuer, ils n'eussent pu empêcher leur perte. Mais ils se laisserent intimider par un avis qu'il venoit du secours au Maréchal de Bellefonds, ainsi ils ne firent rien pour les sauver. Cependant Maestricht reçeut un grand soulagement par là, car toutes choses commencerent à lui venir en abondance de la ville de Liege, qui étant un païs neutre & extrêmement fertile, ne demandoit qu'à tirer de l'argent de ses denrées. Quoi que ce fut peu de chose que ces conquêtes, neanmoins les efforts que les Princes ligués avoient fait pour faire un si puissant armement, en rehaussoient beaucoup l'éclat ; joint à cela que ce qui s'étoit passé en Comté & en Allemagne faisoit voir qu'il ne leur seroit pas aussi aisé de triompher des François qu'ils se l'étoient promis.

On étoit cependant bien étonné de ce que l'armée du Prince d'Orange n'entreprenoit rien, elle qui étoit de soixante mille hommes mais la même division qui regnoit dans celle d'Allemagne, regnoit dans la sienne, les Espagno's & les Allemans s'opposant à ses desseins. Enfin aprés bien des obstacles, ce Prince l'emporta dans un Conseil-de-guerre, où il soutint que la Hollande fournissant à toutes les Puissances une partie des subsides qu'il faloit pour faire la guerre, il étoit bien juste que leurs armes fussent employées à prendre ce qu'elle avoit perdu. Ainsi le siege de Graves

fut

fut arrêté ; mais comme ils avoient le Prince de Condé en tête, ils n'y envoierent que dix à douze mille hommes sous la conduite de Rabenhaut, & demeurerent avec le reste dans le voisinage de la Flandre Françoise, afin que la jalousie qu'auroit le Prince de Condé pour toutes les places l'empêchât de courir au secours de l'autre. Le Marquis de Chamilli étoit dans Graves cadet de celui qui étoit mort de maladie à la premiere campagne ; & Mr. le Prince qui connoissoit sa bravoure, & qui sçavoit que la place étoit fournie de toutes choses, ne s'en inquiétant pas beaucoup il ne sortit pas de ses postes. Rabenhaut fit ses approches avec assez de facilité, le terrain étant disposé à son avantage. Mais voulant les pousser plus avant, il trouva une garnison si resoluë, que vû les frequentes sorties qu'elle faisoit, on auroit eu peine à dire si c'étoit lui qui attaquoit ou qui étoit attaqué. Enfin depuis long-temps on n'avoit veu une deffense si vigoureuse, & la fortune secondant le courage du Marquis de Chamilli, il se passa peu d'occasion dont il ne remportât l'avantage. Cela fit connoitre à Rabenhaut qu'il se tromperoit grandement, s'il pretendoit reduire cette place avec le peu de monde qu'on lui avoit donné ; & comme il voioit que ses gens diminuoient tous les jours, il prit le parti de se fortifier dans son camp, tellement qu'on eut dit que ce n'étoit pas lui qui assiegeoit ; mais qui étoit assiegé. Il prit cette resolution d'autant plutôt qu'il sçavoit bien qu'on attendoit tous les jours les troupes du Marquis de Brandebourg & celles de Brunswic, & que quand elles seroient venuës, il

1674. Liv. III.

1674. Liv. III. étoit impossible que le Roi ne fût obligé d'affoiblir l'armée du Prince de Condé pour renforcer celle du Vicomte de Turenne; qu'ainsi il pourroit alors recevoir du secours, avec lequel il auroit plus de moien d'achever son entreprise. Cependant le Marquis de Chamilli profitant du repos qu'on lui laissoit, se mit à fortifier ce qui étoit de plus foible, en quoi il fut secondé avec tant de chaleur de toute sa garnison, qu'il jugea qu'il n'y avoit que de l'honneur à acquerir avec de si braves gens.

Quoi que les ennemis se fussent attachés à cette place, ils n'avoient pas perdu l'esperance neanmoins d'en pouvoir attaquer d'autres, & de faire, comme le Roi, à qui l'on en avoit veu assieger trois à la fois. Leur armée étoit encore assez nombreuse pour cela, si l'union eut été parmi les chefs. Mais leurs interêts qui étoient tout differents rendoient leurs sentimens de même, tellement que l'on eut dit qu'ils n'avoient ainsi fait amas de tant de forces que pour ruiner davantage de si belles Provinces. Et de fait; la Flandre gemissoit sous tant de soldats inutiles, dont ce ne lui étoit pas un petit sujet de plainte, voiant qu'on les eut pu emploier plus utilement. Cependant la defiance succeda à la diversité d'opinions, & l'on crut que le Comte de Souches avoit quelque ordre secret, ou peut-être même qu'il s'entendoit avec l'ennemi, principalement lors qu'on vint à considerer que lors qu'il étoit venu joindre les autres, il avoit été en sa puissance d'attaquer une place sur la Meuse, ce qu'il n'avoit pas fait. Ce soupçon n'étoit pas tout-à-fait hors de raison, & il n'avoit tenu qu'à lui

de

de prendre Charleville, où la garnison n'étoit pas des plus fortes, & le courage du Gouverneur encore moindre. Car il avoit d'abord envoié ses meubles & sa vaisselle d'argent à Paris, donnant à connoître par une si grande precaution, qu'il ne croioit pas pouvoir se défendre. Cette conduite déplut au Roi, & quoi qu'il eût toujours pris garde à ne pas faire honte à une personne de qualité, comme étoit celui-ci, il jugea à propos de le faire revenir lui-même à Paris, & d'envoier à sa place un homme qui ne prît pas l'allarme si legerement. 1674. LIV. III.

Quoi que ce fut un exemple pour les autres, le Gouverneur de Tournai n'en profita pas. Voiant le Prince d'Orange dans son voisinage, il parut tout étourdi du bruit qui couroit que c'étoit contre lui qu'il alloit tourner ses armes; ce qui donna lieu au Roi d'en user avec lui comme il avoit fait avec le Gouverneur de Charleville. Je ne sçaurois dire au vrai si le soupçon qu'on avoit contre le Comte de Souches étoit veritable. Mais enfin l'Empereur ne fut pas content de sa conduite, & lui en aiant demandé compte à son retour, l'on crut que c'étoit un homme perdu, d'autant plus qu'étant François de nation, ses ennemis en tiroient des consequences qui lui étoient desavantageuses.

Enfin jamais les ennemis n'avoient eu de si belles armées en campagne, & cependant la saison commençoit à s'avancer, sans qu'ils eussent encore rien fait; au contraire le succés avoit été tel que je l'ai rapporté ci-devant, ce qui deplaisant extrêmement au Prince d'Orange, il se determina à ne pas perdre le temps davanta-

1674. ge inutilement. La raiſon fut qu'il eut avis
Liv. III. que les troupes de Brandebourg & de Brunſwic arrivoient inceſſamment, pour raiſon de quoi le Roi avoit été obligé de faire un detachement conſiderable de l'armée du Prince de Condé pour prendre garde à la Lorraine. Il avoit même envoié ordre au Vicomte de Turenne d'abandonner l'Alſace, qu'il ne croioit plus pouvoir conſerver, & de prendre garde ſeulement à l'autre Province, ou le Duc de Lorraine pretendoit percer par les intelligences qu'il y avoit. Mais ce General ne voiant point encore de neceſſité de rendre cette conquête ſi facile aux ennemis, ſe contenta de ſe retirer en deçà du Rhin, où aprés avoir démoli les places où les garniſons n'étoient pas en ſureté, & fortifié les autres, il ſe retira dans un poſte avantageux, au reſte à ne juger des choſes que par l'apparence, l'on pouvoit croire que le temps étoit venu que le Roi alloit rendre gorge, & qu'enfin aprés tant d'heureux ſuccés la fortune prendroit le parti de ſes ennemis. Quelque ſecours qu'il eût pû envoier au Vicomte de Turenne, il n'avoit que vingt-cinq mille hommes à oppoſer à une armée qui étoit trois fois auſſi forte, ou peu s'en faloit, & où d'ailleurs étoit non-ſeulement toute la fleur des forces d'Allemagne; mais encore vingt deux Princes en perſonne, & parmi ceux-là pluſieurs que Dieu avoit fait naitre ſouverains. Pour ce qui eſt du Prince de Condé, ſon armée étoit auſſi moins forte de la moitié que celle du Prince d'Orange; & quoi que ces deux Capitaines euſſent beaucoup de reputation, il étoit neanmoins vraiſemblable de

croire

croire que leur experience ne pourroit jamais 1674.
suppléer à un nombre si inegal. Aussi le Roi LIV. III.
n'en aiant pas bonne opinion, manda pour une
seconde fois au Vicomte de Turenne d'executer
ses premiers ordres, à quoi aiant encore
répondu la même chose que la premiere fois,
enfin la pensée qu'il eut qu'un Capitaine si re-
nommé avoit des veuës moins bornées que les
autres, lui fit adherer à ses sentimens, quoi
que ceux de son conseil tâchassent de lui per-
suader qu'il s'y verroit trompé.

Le dessein du Prince d'Orange étoit d'atta-
quer Charleroi, quoi qu'il fît mine d'en vou-
loir aux autres places. C'est pourquoi le Prin-
ce de Condé, à qui il étoit dificile de faire
prendre le change, se campa à Pieton, entre
Charleroi & Fontaines l'Evêque, aiant la ri-
viere de Sambre derriere lui, & deux bois pas
eloignés de sa tête, entre lesquels il falloit que
le Prince d'Orange, passât necessairement
pour le venir combattre. Ainsi à la moin-
dre nouvelle il pouvoit s'en emparer, & le
prendre en flanc, ce qui rendoit son approche
dificile. Le Prince d'Orange pour lui faire
quitter ce poste fit un détachement de sept à
huit mille hommes qui marcherent du côté de
la Meuse, où la prise d'une place auroit ou-
vert le chemin de la Champagne jusques aux
portes de Rheims. Mais le Prince de Con-
dé se doutant bien que ce n'étoit que pour lui
faire faire quelque fausse démarche, se conten-
ta d'y envoier du monde, ce qui rompit les
mesures de l'ennemi. Cependant la retraitte
du Vicomte de Turenne en de çà du Rhin lais-
soit toujours de grandes esperances à tout le

1674. parti, quand il receut une nouvelle qui dimi-
Liv. III. nua la joie qu'il avoit de l'Etat ou il se trouvoit, & de quelques heureux succés qu'il avoit remportés en Roussillon.

Pour rapporter ce qui étoit arrivé en cette Province, & l'esperance que les ennemis avoient de la reduire, si cette nouvelle ne fut point arrivée, il faut que j'interrompe pour un moment le fil des affaires de Flandres & d'Allemagne, où je reviendrai toujours bien quand je me serai acquitté de cette obligation. Cette Province qui est contiguë à la Catalogne, dont elle est separée par les hautes montagnes des Pirenées, étant tout-à-fait incommode aux Espagnols, parce que nous pouvions à toute heure leur porter la guerre au moien du Château de Bellegarde, que nous tenions sur le sommet de ces montagnes : enfin ils resolurent, de nous en chasser ; & pour y réüssir y emploierent la ruse & la force. Pour cet effet se servant adroitement de l'impression qu'avoient fait sur les esprits quelques petits avantages qu'ils avoient remportés sur Mr. le Bret qui y commandoit les armes du Roi, ils pratiquerent quelques gens qui leur étoient affectionnés, & qui leur promirent de les introduire dans Perpignan, & dans Villefranche, qui est un passage qui conduit dans le capsi. Il n'entra d'abord dans cette conjuration que des gens de peu de credit ; mais quelques Gentilshommes de la campagne aiant été gagnés pareillement, ils s'offrirent d'amasser du monde dans leurs châteaux : afin que dans le temps que les conjurés feroient éclatter leurs mauvais desseins, ils pussent par un secours si necessaire

ceſſaire s'aſſûrer leur entrepriſe. Le ſecret regna parmi les conjurés, & ſi la ſœur d'un qui étoit amoureuſe d'un Officier François, n'eût découvert le miſtere, & ne lui en eût fait part par la crainte qu'elle avoit qu'il ne vint à perir dans cette occaſion, ſans doute cette petite Province eut été perduë pour le Roi, puis que ces deux garniſons étant égorgées, il n'y avoit point d'apparence que les autres deſtituées, de tout ſecours euſſent pû jamais reſiſter. Mais cet Officier aiant revelé ce qu'il venoit d'apprendre à celui qui commandoit dans Villefranche, & celui-cy a Mr. le Bret, on commença à redoubler les garniſons: & enſuite à faire une recherche ſi exacte de la conjuration, dont la fille n'avoit pû dire que quelques particularités, que les conjurés voiant bien qu'ils étoient découverts, prirent la fuite-la plûpart. Les autres qui ne furent pas ſi diligens, furent arrétés, & les indices qu'on avoit contr'eux étant fortifiés par l'abſence de leurs compagnons, on leur donna la queſtion, où ils avouerent tout ce qu'on voulut. 1674. Liv. III.

Ce fut comme une eſpece de miracle que cette découverte, & les conjurés devoient executer leur entrepriſe le lendemain, tellement que deux fois vingt-quatre heures plus tard il n'étoit plus temps d'y remedier. Les priſonniers furent executés, & ils nommerent diverſes perſonnes qui trempoient dans la conjuration dont on s'aſſûra, & ils furent fait mourir pareillement. Toutes ces entrepriſes étant ainſi diſſipées, on eut recours aux armes de part & d'autre; & Mr. le

Bret

1674. Liv. III.

Bret aiant beaucoup plus de courage que d'experience, se laissa aller à croire que les Espagnols en vouloient au Fort des Bains, parce qu'ils avoient marché de ce côté-là. Ainsi sans songer qu'il devoit prendre garde sur tout au château de Bellegarde, qui assuroit le passage du Rouſſillon en Catalogne, il negligea toute autre defense que celle du Fort des bains. Cela plut beaucoup aux ennemis, qui n'avoient nul dessein sur cette place, de sorte qu'ils continuerent à faire divers mouvemens pour le tromper toujours de plus en plus. Ceux qui veulent que Mr. le Bret en fût assés pour ne se pas laisser attraper ainsi si grossierement; disent qu'il avoit bien penetré le dessein des ennemis; mais qu'aiant avis que la Cour envoioit le Comte de Schomberg, pour le commander, il vouloit lui apprêter tant d'affaires qu'il eût de la peine à répondre à l'esperance qu'elle avoit conceuë de lui. En effet, il arriva bientôt aprés, & apprenant que les ennemis étoient devant le Fort des Bains, car ils faisoient toujours mine de le vouloir assieger, il marcha contr'eux, quoi qu'il ne put pas beaucoup s'assurer sur ses troupes, qui étoient toutes de nouvelles levées. Le Fort des Bains est situé au milieu de plusieurs montagnes, où quand on est une fois engagé, on a de la peine à s'en tirer. Ainsi les ennemis voiant que le Comte de Schomberg, tout grand Capitaine qu'il étoit, avoit donné dans le panneau qu'ils avoient tendu pour un autre, ils leverent le picquet le plus promptement qu'il leur fut possible; & devant qu'il eût de leurs nouvelles, ils se rendi-

dirent devant le château de Bellegarde. Cette place dont on ne pouvoit faire assez d'état à cause de sa situation, bien-loin d'être en bon ordre, manquoit également de toutes choses. Une partie de ses fortifications étoit imparfaite, la garnison foible, & les munitions de guerre en si petite quantité, que quand on auroit eu lettre qu'elle ne devoit pas être attaquée, on n'en auroit pas usé autrement. Par dessus tout cela il y avoit un Gouverneur de peu de resolution, dont il sera aisé de convenir apres que j'aurai rapporté les choses comme elles se passerent. 1674. Liv. III.

Au reste devant que d'entrer plus avant en matiere, je dois dire pourquoi la Cour, qui avoit plusieurs Maréchaux de France à qui donner de l'emploi, leur avoit preferé le Comte de Schomberg, qui étoit un étranger. Il y en avoit trois raisons à mon avis. La premiere, que quoi qu'il ne fût pas Maréchal de France, il avoit bien autant d'experience que ceux qui l'étoient. La seconde, qu'on étoit bien-aise de l'employer loin de l'Allemagne sa patrie, non pas que sa fidelité fût suspecte, mais parce qu'y aiant du bien, des parens, & des amis, on pouvoit croire qu'il auroit des égards en ce païs-là, qu'on ne vouloit pas qu'eussent ceux qui étoient à la tête des armées du Roi. Enfin la troisiéme raison étoit, que le Roi d'Espagne aiant envoié en Roussilon le Duc de Saint Germain, celui-là même que le Comte de Schomberg avoit battu plusieurs fois lors qu'il étoit en Portugal, où il avoit servi plusieurs années, le Roi croioit ne pouvoir mieux faire que de lui

1674. lui opposer celui qui avoit été son fleau, &
LIV. III. qui par conséquent lui devoit être plus formidable qu'un autre.

Quoi qu'il en soit, le Comte de Schomberg croiant qu'il en auroit aussi bon marché en Rouſſillon qu'il avoit eu ailleurs, fit sçavoir au Gouverneur de Bellegarde qu'il n'avoit seulement qu'à tenir bon jusques à ce qu'il pût arriver en presence des ennemis, moiennant quoi, ou ils seroient obligés d'accepter le combat qu'il leur vouloit offrir, ou de lever le siege. Et pour montrer que son dessein étoit tel qu'il disoit, il se mit à marcher avec toute la diligence possible, laissant exprés tout ce qui pouvoit l'embarrasser dans le chemin. Mais en sortant des montagnes, il sût que ce lâche Gouverneur avoit déja fait sa composition, ce qu'il auroit eu peine à croire, s'il ne fut venu lui-même, lui dire les raisons qui l'avoient mû à le faire. Il étoit tellement en colere qu'il ne le voulut jamais écouter; & pour faire voir au Roi qu'il n'y avoit point de sa faute, il le fit arrêter en même temps, afin que par sa propre depoſition l'on sût que c'étoit son impatience, ou pour mieux dire son peu de courage, qui l'avoit tant fait precipiter, Les ennemis s'assûrerent en même temps de divers postes au de là de la riviere du Tech, & même de celui du Boullou qui est sur cette petite riviere. Cela fait ils descendirent des Pirenées pour entrer dans la plaine, & comme le Comte de Schomberg apprehendoit qu'un tel succés ne les enhardît à attaquer Perpignan, dont les fortifications n'étoient pas non plus en fort bon

bon état, il se posta à Saint Jean de Pagés pour leur défendre le passage de la riviere, les premiers escadrons qui arriverent dans le camp, trouverent qu'un détachement des ennemis l'avoit déja passée, pour attaquer un petit château ou il y avoit un Lieutenant d'infanterie avec vingt soldats; mais ce détachement se trouvant surpris, il se retira de l'autre côté de l'eau, sans que les nôtres se missent en état de le poursuivre. 1674. Liv. III.

Au reste comme j'ay dit que les ennemis s'étoient rendus maitres du Boullou, & que ce poste est sur la Riviere, tellement que cela semble impliquer contradiction en ce que je dis maintenant, que le Comte de Schomberg se posta à Saint Jean de Pagés pour leur en defendre le passage il est bon de remarquer que le chemin du Boullou à Perpignan est tellement coupé de ravines, qu'il étoit impossible aux ennemis de s'en servir. Le Comte de Schomberg fit même fortifier une maison qui étoit sur les avenuës pour le rendre encore plus dificile; si-bien qu'ils auroient voulu se perdre que d'y mener une armée. De Saint Jean de Pagés à Morillas où les ennemis prirent leur camp, il n'y a pas un quart de lieuë, & les deux armées demeurerent là en presence plus de trois semaines, sans que pas un des Generaux témoignât avoir dessein de combattre. Au contraire chacun se mit à fortifier son camp, comme si l'on eut du passer là toute la campagne, qui ne faisoit cependant que de commencer. Au bout de ce temps-là les ennemis dresserent une embûche au Comte de Schom-

1674. Schomberg, où une partie de ſon armée fut
LIV. III. défaite, & méme ce fut grand miracle que l'autre n'y demeura pas. Voicy comme les choſes arriverent. Les ennemis firent feinte de vouloir repaſſer les montagnes & aiant fait mettre de l'infanterie ſur le ventre dans des ravines qui ſeparoient les deux camps, ils firent paroitre ſur la croupe de ces montagnes des mulets chargés, comme ſi c'euſſent été déja les équipages de l'armée qui defiloient. A quoi il faut ajouter que pour rendre leur ruſe plus impenetrable, ils avoient fait donner avis au Comte de Schomberg, par un homme apoſté, de cette pretenduë retraitte; ainſi toutes choſes contribuant à faire croire qu'elle étoit veritable, Mr. le Bret qui népioit que l'occaſion de ſe ſignaler de ſon chef, fit partir la cavalerie qui étoit à cheval, ſans attendre les ordres du Comte de Schomberg qui étoit encore au lit. La garde des ennemis qui étoit de l'autre côté de la riviere lâcha le pied incontinent, aiant été inſtruite auparavant de ce qu'elle devoit faire; & aiant attiré Mr. le Bret dans l'embuſcade, il eſſuia la décharge de l'infanterie qui étendit beaucoup de ſes gens ſur le carreau. Mr. le Bret qui s'étoit trouvé en mille occaſions plus preſſantes ne s'étonna pas de celle-cy il voulut faire faire un mouvement aux troupes pour les tirer du peril où il s'étoit precipité avec aſſéz d'imprudence; mais le deſordre accrut plutôt que de diminuer par le peu d'experience qu'avoit cette cavalerie; & s'il ne ſe fût trouvé quelques vieux regimens qui firent ferme contre celle des ennemis qui s'avançoit

pour

pour profiter de l'occasion, il est indubitable que dans la crainte où étoient la plûpart tout auroit été taillé en pieces.

Le bruit de plusieurs décharges qui furent faites dans un moment aiant fait sortir Mr. de Schomberg de son lit, il s'étonna de la hardiesse que Mr. le Bret avoit euë de combattre sans son ordre. Mais il n'eut pas le temps de faire reflection à cela, & le desordre où il vit la plûpart de son armée lui fit connoitre qu'il devoit bien songer à autre chose. Plusieurs sans avoir vèu les ennemis que d'un bord de la riviere à l'autre s'enfuïrent precipitament, s'ils n'avoient rencontré Perpignan qui les arréta, il y a de l'apparence que quatre lieuës de distance qu'il y a de l'un à l'autre n'eut pas été capable de borner leur course. On distingua parmi les fuïards les dragons de Tessé qui étoient remarquables par leurs habits jaunes, tant il est vrai que quelque brave que l'on soit naturellement, les premieres occasions étonnent toujours à la guerre. Car enfin ce regiment étoit tout nouvellement levé; & quoi qu'il ait debuté si mal, il n'a pas fait deux ou trois campagnes qu'il s'est agueri comme les autres. La plûpart des regimens de l'armée suivirent son exemple. Gassion, Rivarolles, Schomberg, & plusieurs autres furent de ce nombre; & ce dernier abandonna le Comte Charles de Schomberg son Colonel, qui croiant être suivi ne put éviter de demeurer prisonnier.

Les choses s'étant engagées avec si peu de conduite, il est aisé de juger qu'il y eut beaucoup de peine à les reparer. Mr. de Schomberg y fut bien empêché, tout habile homme qu'il étoit

1674. étoit, neanmoins aiant fait avancer ce qu'il avoit de meilleures troupes, il se servit de
LIV. III. l'avantage de quelques defilés pour arréter les ennemis, qui avoient déja passé la riviere; desorte qu'aprés avoir demeuré quelque temps les uns & les autres à s'entreregarder, chacun rentra dans son camp, tout de même que si ce qui venoit de se passer n'eut tiré à aucune consequence. Il falut plusieurs jours pour faire revenir les fuïards, qui étoient en beaucoup plus grand nombre que les morts. Car il ne s'en trouva que huit cens sur le champ de bataille, mais les prisonniers étoient pour le moins une fois autant; & ce qu'il y eut de plus considerable, c'est qu'il y avoit parmi eux le fils du General, & le Commandant de la cavalerie, outre quantité de Capitaines, & d'Officiers subalternes.

Si les Espagnols eussent voulu suivre leur pointe, il est certain qu'ils auroient remporté ce jour-là une victoire toute entiere. Mais le Roi d'Espagne qui venoit de recevoir nouvelles des commencemens de la revolte de Messine, laquelle eut enfin de si grandes suites, comme je le dirai dans un moment, avoit mandé au Duc de St. Germain de conserver ses troupes, n'en voiant point de plus propres à transporter en Italie que celles-là, encas que la sedition ne s'y pût appaiser. Ce General n'osa donc transgresser ses ordres, en quoi il faut admirer quelle étoit la fortune du Roi laquelle dans le même temps qu'elle sembloit lui tourner le dos, s'en repentoit pour ainsi dire, puis qu'à l'instant même elle lui suscitoit une occasion la plus favorable qu'il eût sû de-

desirer. Au reste, pour n'en point faire à deux fois de cette affaire, je dois deduire le plus succintement, comme aussi le plus fidelement qu'il me sera possible l'origine, & les premiers progrés de cette revolte, me reservant à parler du reste lors qu'il en sera temps. Cependant il me faudra remonter un peu haut, parce que les troubles dont j'ai à parler ont eu beaucoup de rapport avec ceux qui étoient arivés auparavant. La ville de Messine n'a jamais eu grande amitié pour ses Gouverneurs; & les Magistrats ont toujours tâché de conserver l'autorité entre leurs mains, ce qui ne plaisant pas trop aux autres il n'y en a gueres eu qui n'aient fait tout leur possible pour sortir de page. Dom Louïs del Hoio aiant été nommé à ce Gouvernement quatre ou cinq ans avant que cette revolte arrivât j'entends celle qui vient de causer de si grandes revolutions, & non celle qui parut sous son Gouvernement il fut celui qui fit le plus d'efforts pour en venir à bout; & étant survenu une famine, il tâcha de diviser le peuple d'avec les Senateurs, faisant accroire à celui-là, que ce qui étoit cause principalement de sa misere, c'est que ceux-ci abusant de leur autorité, transportoient les grains hors de la ville. On rapporte à ce sujet quantité de choses qu'il fit pour lui insinuer que cela venoit de la, comme de jetter pendant la nuit des traînées de blé depuis la maison d'un Senateur, jusques sur le port, faisant publier sous main que c'étoit par cette sorte de trafic que les uns devenoient riches, pendant que les autres s'apauvrissoient. Il est aisé de juger l'effet que cela pouvoit produire parmi

1674. LIV. III.

1674. parmi des gens qui étoient en neceſſité, & le
LIV. III. Senat apprehendant qu'ils ne ſe portaſſent à quelque ſedition, dépêcha vers le Viceroi de Naples pour le prier de lui permettre de tranſporter des blés d'un Roiaume à l'autre en paiant. Mais ce Viceroi qui agiſſoit de concert avec le Gouverneur, s'étant excuſé ſur ce qu'il n'en avoit pas trop pour lui, le Senat fut obligé de mettre des vaiſſeaux en mer pour arréter les marchans qui auroient chargé quelque part de cette marchandiſe.

Cela ſubvint pour un temps à la neceſſité preſſante. Mais les marchans qui avoient paſſé par les mains de ces honêtes Corſaires, s'avertiſſant les uns les autres, perſonne n'alla plus ſur ces mers, deſorte que la neceſſité fut bientôt plus grande qu'elle n'avoit jamais été. Le Gouverneur ne manqua pas d'en accuſer ceux qui avoient part au Gouvernement, & aiant excité le peuple ſous main à leur courir ſus, leurs maiſons furent pillées, & ſous pretexte d'empêcher le deſordre, ſes gens ſe joignirent aux ſeditieux, & le rendirent encore plus grand. Aprés cela ce Gouverneur pour gagner encore plus l'amitié du peuple, changea la forme du Gouvernement, & au lieu qu'il y avoit toujours eu quatre Senateurs du corps de la Nobleſſe, & deux ſeulement de celui du peuple, il fit tant par ſes menées que la choſe fut égale doreſenavant entre les deux. Ce fut alors que voulant recueillir le fruit de ſes peines, il crut qu'aprés avoir ainſi pris le parti des peuples ſi ouvertement, & avec tant d'utilité pour eux, ils ne manqueroient pas d'appuier ſes pretentions. Mais

ceroi

la Nobleſſe leur aiant fait connoitre quel avoit été ſon but, il ne ſe fut pas plutôt declaré, qu'ils traverſerent ſes deſſeins avec la même vigueur que faiſoit la Nobleſſe. Se voiant ainſi déchû de ſes eſperances, il eut recours à la force, & fit empriſonner les principaux d'entre les uns & les autres ſous divers prétextes. Il s'appropria cependant la plus grande partie de leurs biens; tellement qu'il étoit aiſé de juger qu'il étoit également entaché d'avarice & d'ambition. Cette conduite fut un ſujet à la Nobleſſe & au peuple de ſe réünir encore plus étroitement contre lui; & enfin les choſes en vinrent à une telle extrémité, que le Prince de Lignes, qui étoit Viceroi du Roiaume, fut obligé d'accourir promptement dans la ville pour y mettre ordre. Il trouva les peuples tellement animés contre le Gouverneur, qu'il jugea à propos de les contenter, ſans entrer beaucoup en connoiſſance de cauſe; tellement que non-content de faire ouvrir les priſons, & de rappeller quelques-uns qui avoient été bannis, il fit commandement au Gouverneur de ſortir de la ville. Il ne pouvoit rien faire de plus agreable au peuple, ſuppoſé qu'il y eût été de bonne foi; mais quelques-unes de ſes lettres aiant été interceptées quelque temps aprés, par leſquelles il écrivoit en Eſpagne qu'il ſçauroit bien mettre ces mutins à la raiſon, & rétablir le Gouverneur avec tant d'éclat, que la reputation de la Couronne n'y ſeroit point intereſſée, il perdit non-ſeulement la creance que les peuples avoient en lui; mais il tomba encore dans une ſi grande execration, qu'ils reſolurent de s'en dé-

1674. LIV. III.

1674. défaire. Cette conjuration ne put être si secrette que le Viceroi ne la découvrit, & comme il avoit des gens de guerre tout prêts pour executer ses volontés, il se saisit des plus mutins, & les fit executer. Il maintint ainsi l'autorité Roiale par la crainte, & par la force. Mais le temps de son emploi étant fini, le Marquis de Baionne qui lui succeda *per interim*, eut tant de peine à contenir ce peuple, qui soupiroit toujours en secret pour sa liberté, qu'enfin les choses en vinrent au point que je le vais rapporter.

LIV. III.

La guerre que le Roi d'Espagne avoit à soutenir en tant d'endroits l'avoit obligé de se servir des troupes qu'il avoit en Italie, où nous n'avions osé porter la guerre, depeur que par la jalousie qu'en prendroient les Venitiens, & les autres Puissances qui sont de ce côté-là, ils n'accrussent le nombre de nos ennemis, qui étoient déja assez puissans. Cette consideration qui n'étoit pas ignorée du Roi d'Espagne, lui avoit donc fait croire qu'il pouvoit sans danger transporter les soldats qu'il avoit en ce païs-là en un autre, où ils en avoient plus de besoin. Mais les Messinois prenant un temps si favorable pour faire éclatter leur rebellion, conspirerent si ouvertement, que Dom Diego Soria Marquis de Crispano, qui avoit succedé au Gouvernement de la ville à Dom Louïs del Hoio qui étoit celui qui leur avoit fait tant de mal, se crut obligé d'y pourvoir. Il manda donc les Senateurs qu'il connoissoit non-seulement peu affectionnés au service du Roi son maitre; mais qu'il sçavoit encore être l'ame de tous les mauvais conseils qui se prenoient con-

contre son service. Son dessein étoit de les arrêter, espérant qu'après avoir privé le peuple de leur secours, il lui seroit facile de le reduire; c'est pourquoi il avoit fait entrer sous main grand nombre de soldats dans son Palais pour en cas de besoin être tout prêt à resister aux mutins. Il avoit encore mandé un certain nombre de gens fideles, qui étoient de la ville, & que les mutins appelloient *Merli*, c'est-à-dire qui aimoient la cruauté, l'injustice, & le pillage, & de fait ce n'étoit que dans cette veuë là qu'ils s'attachoient au Gouverneur. Pour eux ils se faisoient appeller *Maluisi*, qui est à dire au contraire que tout ce qu'ils faisoient n'étoit que pour l'amour de la justice, tant il est vrai qu'on donne quel nom l'on veut à toutes choses; mais que dans le fonds il n'en est ni plus ni moins. 1674. L. IV. III.

Or le Gouverneur aiant pris ces mesures, & mandé comme j'ai dit les Senateurs, ils ne furent pas plutôt entrés dans son Palais, qu'on en ferma les portes. Cela allarma tellement toute la ville, que dans un moment elle fut remplie de desordre, & de confusion. Chacun croiant que la liberté alloit être opprimée aprés cet attentat, n'attendit plus qu'on lui marquat le jour & l'heure pour prendre les armes. On les prit de soi-même, & l'on n'attendit plus sinon qu'il se presentât quelqu'un pour dire ce qu'il y avoit à faire. Parmi ces Senateurs il y en avoit un appellé Thomas Caffaro, qui avoit deux enfans, tous deux dans la vigueur de la jeunesse, c'est-à-dire, n'aiant pas tout le jugement de voir à quoi ils s'alloient engager. Ainsi prenant feu à la pre-

1674. miere nouvelle qu'ils eurent que leur pere étoit
Liv. III. arrêté, ils sortirent de leur maison avec les premieres armes qui s'offrirent à eux; & excitant les peuples à ne les pas abandonner dans une occasion si pressante, ils trouverent bien-tôt quinze mille hommes tout prêts à venger leur ressentiment. Ils s'en allerent au Palais en si bonne compagnie; mais le Gouverneur apprenant de toutes parts ce qui se passoit, crut que le meilleur moien d'appaiser cette sedition étoit de relâcher ses prisonniers; en quoi neanmoins il se trompa grandement; car ils ne furent pas plutôt sortis, qu'ils monterent au Senat où aiant exposé au peuple, qu'ils mandederent à cet effet, quel étoit le dessein du Gouverneur, & combien il étoit necessaire de le prevenir, ils conclurent qu'il faloit à l'heure même l'aller prendre dans son Palais, ce qui étoit bien plus aisé à dire, qu'à executer. Car d'abord qu'on se mit en devoir de le faire, ses gens qui sur le bruit de ce qui se passoit en avoient fortifié les avenuës, firent une décharge sur ceux qui s'étoient avancés, & le canon du fort St. Sauveur venant d'ailleurs à tirer, tout ce grand empressement se changea dans le dessein de faire des barricades, à quoi l'on emploia les tonneaux qui furent remplis incontinent de pierres, & de tout ce que l'on pût trouver pour se faire un rempart.

Enfin voilà les commencemens de cette fameuse revolte, aprés quoi n'y aiant plus rien à ménager de part & d'autre, on fit tous les preparatifs necessaires pour se ruiner. Cependant le peuple, dont les forces augmentoient de moment à autre, resolut d'assieger le Gouverneur

neur dans son Palais, se soûmettant d'obeïr à quelques chefs qu'il avoit choisis, mais dans le choix desquels il avoit été bien embaraſſé. Car le Gouverneur qui ne voioit plus de moien de le remettre dans l'obeïſſance, ni par la force, ni par la douceur, lui avoit apoſté des gens qui sous pretexte de lui faire offre de ſervice, ne cherchoient qu'à le tromper. Mais ſes ruſes étant bientôt découvertes, il falut qu'il attendît du ſort des armes ce qu'il ne pouvoit trouver dans ſon adreſſe. 1674. Liv. III.

Cependant le peuple ne fut pas long-temps à ſe repentir de ſa deſobeïſſance. Ceux qui gagnoient leur vie par leur travail, aiant été obligés de fermer leurs boutiques, ſe virent bientôt attaqués de la neceſſité. D'un autre côté les Grands ne furent pas long-temps à s'appercevoir que c'eſt une furieuſe entrepriſe que de ſe revolter contre ſon Souverain: au lieu des grandeurs imaginaires dont ils ſe repaiſſoient auparavant, ils ſe trouverent accablés de ſoins & d'inquietude; ſans munitions de guerre, & de bouche, ſans ſoldats, ſans argent, accablés de crainte d'être abandonnés par le peuple, & pardeſſus tout cela de l'image de leur crime qui ne leur repreſentoit que des roües, & des échaffauts. Il n'y avoit que Caffaro, qui ſans être touché d'aucune crainte, ne ſongeoit qu'à faire changer de maitre à la ville. Tellement que dans le temps que les autres parloient d'implorer la miſericorde du Viceroi, il révoit dans ſon cœur à avoir recours à la France; ſe doutant bien que quelque dépenſe qu'il falût faire, à cette Couronne pour porter du ſecours ſi loin,

1674. il n'y avoit rien que son interêt ne lui fît entreprendre.

Liv. III. Il y auroit eu de l'imprudence à lui dans le sentiment où étoient les autres de leur dire ce qu'il avoit envie de faire. C'est pourquoi feignant d'être d'avis comme eux de retourner à l'obeïssance, il leur insinua que ce n'étoît pas par le moien du Viceroi qu'ils devoient esperer d'y parvenir: qu'il étoit trop ami du Gouverneur pour prendre leur parti à son prejudice, aussi-bien quelle excuse trouver à leur fait, puis qu'on leur objecteroit d'abord qu'ils devoient avoir recours à lui, devant que d'en venir à une si grande extremité: qu'il valoit donc mieux qu'ils le fissent passer pour un homme de la trempe du Gouverneur, c'est-à-dire de qui ils avoient mille sujets de plainte; que pour cela il faloit envoier à Rome vers l'Ambassadeur de sa Majesté Chatholique, lequel on tâcheroit de prevenir, & à qui on offriroit en même temps de se remettre dans le devoir, sous des conditions où chacun trouveroit sa sureté: qu'il ne faloit pas croire qu'il se rendît dificile; que quelque amitié qu'il eût pour le Viceroi & pour le Gouverneur, il seroit ravi qu'ils se fussent adressés à lui puis que cela lui serviroit à faire mieux sa cour au Roi son maître.

La chose mise en deliberation dans le Senat, on trouva qu'il avoit raison, & il offrit son fils ainé nommé Dom Antoine pour aller vers l'Ambassadeur, ses offres furent receuës avec joie; mais au lieu de charger son fils de rendre de certaines dépêches qui lui furent expediées pour l'Ambassadeur d'Espagne, il lui en donna

donna d'autres pour celui de France, qu'il prioit au nom de la ville d'intercéder auprés du Roi son Maître, à ce qu'il secourût des malheureux. L'affaire étoit trop avantageuse à la France dans la conjoncture où étoient les choses, pour que l'Ambassadeur ne fit pas beaucoup d'accueil à Dom Antoine. Il lui promit monts & merveilles ; & en effet fit partir un courier à l'heure même. 1674. LIV. III.

Cependant Caffaro ne voulut rien dire de ce qui se brassoit jusques à ce qu'il eût attiré des gens dans son parti ; & le meilleur secret dont il se servit pour en venir à bout, fut de leur faire connoître, que quand on avoit une fois offensé les Espagnols, ils ne pardonnoient jamais. Il leur cita mille exemples là-dessus, qui commencerent à faire impression sur leur esprit, de sorte que quand il vit qu'ils étoient à moitié persuadés, il leur avoüa que connoissant les Espagnols mieux qu'ils ne pouvoient faire, il avoit ordonné à son fils de voir l'Ambassadeur de France, au lieu de celui d'Espagne : qu'il en avoit été receu aussi-bien qu'il le pouvoit desirer ; & pour preuve de ce qu'il leur disoit, il leur montra une lettre de son fils qu'il lui avoit fait écrire avant son depart, & qu'il feignoit d'avoir receuë depuis.

Pendant que tout ceci se passoit, Caffaro avoit envoié vers le Viceroi au nom du Senat, pour s'excuser de ce qu'il avoit fait. Cependant le croiant assez simple pour ajoûter foi à ses paroles, il le pria de vouloir se rendre lui-même dans la ville, l'assurant que s'il vouloit n'y venir qu'avec sa maison, c'est-à-dire sans qu'on pût soupçonner qu'il voulût user de

1674. cruauté, il y trouveroit toute sorte d'obeïssance. Le Viceroi n'eut garde de s'exposer à la foi de ces revoltés, sçachant bien que c'est sous de telles promesses qu'on abuse souvent de la credulité d'une personne. Ainsi sans se mettre en peine d'y faire de réponse, il ne songea qu'à assembler des troupes de toutes parts pour mettre ces mutins à la raison. Cependant quand il sût ce qui se negocioit à Rome il n'usa plus de tant de fierté; & jugeant bien des suites que cela pourroit avoir, il n'y eut rien qu'il n'emploiât pour les faire rentrer dans le devoir. Premierement pour leur faire accroire qu'il n'y avoit point de secours à esperer pour eux, il fit courir le bruit que Dom Antoine n'avoit pû arriver jusques à Rome, & qu'il étoit tombé dans les embuches qu'il lui avoit dressées en chemin: que même il avoit déja expié par sa tête la desobeïssance où il s'étoit jetté, tellement que ce seroit s'abuser que de conter sur le secours dont on les flattoit: que d'ailleurs le Roi de France avoit assez d'affaires sur les bras, sans s'embarrasser des leurs: qu'il y avoit cent-cinquante mille hommes tout prêts d'entrer dans le cœur de son Roiaume, sans parler de son armée de Catalogne, qui avoit été défaite à plate couture.

Liv. III.

Jamais la lettre ne vint si à propos que celle qu'avoit Caffaro pour détruire ces fausſetés. Il n'y avoit pourtant point pensé en la faisant faire; mais comme on ne sçavoit pas sa fineſſe, chacun augmenta l'averſion qu'il avoit pour les Espagnols, voiant avec combien d'asſurance ils vouloient faire passer pour veritable,

une

une chose dont ils avoient en main la preuve du contraire. Cependant Caffaro fit tant par ses brigues que le Senat & le peuple approuverent la negociation qu'il faisoit faire en France; ce qui étoit une grande contradiction à de certaines marques de respect qu'ils faisoient encore semblant de garder envers le Roi d'Espagne. Car ils s'étoient abstenu jusques-là de tirer contre les châteaux, où il y avoit garnison Espagnole; & toute leur fureur avoit été emploiée contre le Palais du Gouverneur. Distinction ridicule neanmoins, puis que d'épargner ainsi les membres; pendant qu'ils accabloient le chef, c'étoit plutôt une marque de folie, que de sagesse. Cependant étant bien éloignés de traiter la chose ainsi, ils avoient encore exposé le portrait du Roi d'Espagne sous un dais, comme s'ils eussent voulu dire parlà, que la rebellion dans laquelle ils s'étoient jettés, n'étoit pas contre lui; mais contre son Ministre qui avoit abusé de son authorité. Mais ils furent bientôt las de toutes ces simagrées, comme je le vais faire voir à ce moment. 1674. Liv. III.

Premierement voiant que ceux de ces Forts n'avoient pas pour eux les mêmes considerations qu'ils avoient à leur égard, ils commencerent à tirer indifferemment par tout, aprés quoi, bien-loin d'en demeurer là, ils se resolurent d'emporter tous ces Forts, devant que le Viceroi eût le temps d'en renforcer les garnisons. La chose ne fut pas plutôt concluë qu'elle fut executée avec beaucoup de vigueur; desorte qu'ils s'en rendirent maitres, à la reserve de celui de St. Sauveur. Le Viceroi fut

1674. fort surpris de cette perte, & aiant envoié demander secours au Viceroi de Naples, & aux
Liv. III. Puissances voisines alliées de la Couronne d'Espagne, il receut treize galeres, sçavoir cinq de la Religion de Malthe, cinq de l'Etat de Genes, & le reste du Viceroi de Naples. Avec ce secours il entreprit de faire rentrer cette ville dans le devoir, à quoi il jugea qu'il n'avoit point de temps à perdre, sur l'avis qu'il eut que le Roi de France avoit receu favorablement la priere des Messinois. En effet, il avoit commandé en même temps qu'on armât des vaisseaux, & des galeres. Mais comme c'étoit un Prince sage, & qui ne croioit pas de leger, il ne voulut pas y envoier des soldats, qu'il n'eût su auparavant s'il y auroit sureté pour eux à débarquer. Tout ce secours se borna donc à leur fournir des munitions de guerre, & de bouche, dont ils avoient besoin; principalement de blé, dont ils étoient si mal pourveus, que dés les premiers jours de leur rebellion, on avoit commencé à crier famine. Ce n'est pas que le païs ne soit admirable de lui-même; mais les Espagnols étoient maitres de la campagne; & qui plus est, aiant preveu ces troubles depuis long-tems, ils n'avoient laissé de grains que le moins qu'ils avoient pu à ceux qu'ils connoissoient mal intentionnés.

Ces fâcheuses nouvelles étant parvenuës en Espagne, toute la joie que cette Couronne avoit conceuë des avantages qu'elle avoit remportés en Roussillon, se trouva convertie dans la crainte de perdre un aussi beau Roiaume qu'étoit celui de Sicile; & comme sa conserva-

servation lui étoit de plus grande conſequence que toutes les conquêtes qu'elle pouvoit faire d'un autre côté, elle manda au Duc de St. Germain de ſe retirer en Catalogne, afin qu'aprés cela elle pût diſpoſer de ſes troupes comme elle voudroit. Le Duc de St. Germain voulant executer ces ordres, ſans mettre ſa fortune en compromis, fit courir le bruit qu'il alloit aſſieger Couïlloure, place qui eſt ſur le bord de la mer, & où il pouvoit aller ſans paſſer la riviere. Pour cet effet il pria Dom Bertrand de Guevara qui commandoit les vaiſſeaux d'Eſpagne, de vouloir paroître ſur la côte; ce qui intimida tellement le Chevalier d'Aubetere Gouverneur de la place, qu'il vint par pluſieurs fois trouver lui-même Mr. de Schomberg pour lui demander du ſecours. Mr. de Schomberg ne ſût ce qu'il devoit penſer de cette entrepriſe; cependant conſiderant que les Eſpagnols n'avoient que faire d'une armée navale pour aſſieger Perpignan, il commença à croire qu'ils pouvoient bien ſonger à l'autre place, puis que ſans cela ils n'auroient pas fait tant de dépenſe. C'eſt ainſi que faute d'eſpions il prenoit le change ſi facilement, car s'il en avoit eu qui l'euſſent ſervi comme il faut, il auroit ſu que cette armée navale avoit ordre de paſſer en Sicile, & qu'elle ne s'étoit approchée de là que pour y transporter des ſoldats. Quoi qu'il en ſoit, le Duc de St. Germain lui aiant ainſi perſuadé ce qu'il vouloit, fait encore proviſion de tout ce qui étoit neceſſaire pour un Siege. Tellement que le Duc Mr. de Schomberg craignant d'être ſurpris, reſolut de décamper. C'étoit ce que

1674. demandoit le General Eſpagnol, lequel aiant
Liv. III. à repaſſer les Pirenées, où il n'y avoit qu'un chemin où l'on pût aller quatre à quatre; appreheadoit d'y recevoir quelque échec. Cependant ce n'étoit pas le ſeul avantage qu'il tiroit de nôtre retraite, & lui-même pouvoit charger Mr. de Schomberg dans des défilés où il faloit qu'il s'engageât neceſſairement. Et de fait, il n'auroit jamais manqué une occaſion ſi favorable, ſans les ordres dont j'ai parlé ci-devant. Mais étant obligé de faire un pont d'or à ſon ennemi il ne fit pas ſemblant de prendre garde à ſa retraitte. Il ſe contenta donc d'envoier quelques eſcadrons aprés lui, afin de lui inſinuer que s'il lui échapoit, ce n'étoit pas qu'il en eût la volonté.

Monſieur de Schomberg crut avoir fait un grand coup d'avoir ainſi paſſé pluſieurs défilés devant une armée victorieuſe; principalement ſes troupes n'étant pas encore bien remiſes de l'effroi qu'elles avoient eu à la journée, dont j'ai parlé ci-devant. Il fut camper à Allne ſur le chemin de Morillas à Coüilloure, & aiant logé ſon infanterie dans la ville, pendant que la cavalerie ſe mit au pied des murailles, il fit travailler aux bréches avec tant de diligence, que ſi l'ennemi eût déja été à ſes trouſſes il n'auroit pu ſe preſſer davantage. Ce poſte étoit tout-à-fait avantageux, ſuppoſé que les ennemis euſſent eu le deſſein dont on les ſoupçonnoit; car il eut falu qu'ils euſſent défilé devant lui, ce qu'ils n'auroient jamais oſé entreprendre. Mais ils ne le virent pas plutôt éloigné, qu'ils firent défiler leurs bagages à l'entrée de la nuit; & les ſuivant de prés, ils

furent

furent en Catalogne devant que l'on sût seulement qu'ils étoient decampés. Mr. de Schomberg ne voulut jamais croire les premieres nouvelles qui lui en furent apportées; mais il fut obligé de cesser son incredulité, quand il sût par un parti qu'il avoit détaché exprés, & qui avoit été jusques dans leur camp, qu'il n'y avoit plus personne. S'il eût été en état aprés cela de reprendre Belle-garde, l'occasion étoit belle, puis qu'il ne fut pas long-temps à sçavoir que la plus grande partie de l'armée ennemie s'étoit embarquée pour Messine. Mais ne pouvant conter sur les troupes qu'il avoit, il se contenta d'aller piller la Cerdaigne, petit païs au delà du Capsi, & qui s'assûrant sûr Puicerda, & sur quelques autres fortereſſes avoit refusé de païer contribution. 1674. L. IV. III.

Aprés que les ennemis se furent ainsi embarqués, Dom Bertrand de Guevara fit voile sur les côtes d'Italie, où il avoit ordre de faire mettre pied à terre à une partie de ses gens, & de prendre garde avec le reste, que les vaisseaux qui se chargeoient en France pour les Messinois n'entrassent dans le port: car de là dépendoit la fin de cette revolte; parce que le peuple dont la misere augmentoit tous les jours à veuë d'œil, commencoit à demander du pain, ou la paix. Le Viceroi n'eut pas plutôt receu ce renfort que considerant qu'il n'y avoit rien de plus incertain que ce qui dépendoit de la mer, il resolut de donner un assaut general a la ville. L'état où étoient les habitans qui se trouvoient tout attenués de miseres, lui fit presumer que difficilement pourroient-ils resister à l'Elite de toutes les troupes d'Espagne;

1674. Liv. III.

ſpagne; joint à cela que l'intelligence qu'il avoit au dedans lui ſembloit capable toute ſeule de donner un heureux ſuccés à ſon entrepriſe. C'étoit dequoi donner bien de l'occupation à Caffaro, ſur qui rouloient les principales affaires du dehors & du dedans. Neanmoins il s'en démêla plus heureuſement que les Eſpagnols ne croioient, & qu'il n'eſperoit lui-même. Ceux-ci étant venus à l'aſſaut furent repouſſés par tout où ils ſe preſenterent, & ceux qui n'attendoient que la moindre revolution pour faire éclatter leurs mauvais deſſeins, n'oſerent rien entreprendre, voiant que la fortune ne ſe declaroit pas pour leur parti.

Cet aſſaut aiant eu le ſuccés que je viens de dire, & les Eſpagnols n'aiant plus d'eſperance que celle qu'ils avoient miſe en Guevara, ce fut à ce chef à prendre garde à ſes affaires. Il lui étoit aſſez aiſé; car non-ſeulement il fut averti à point nommé du jour & de l'heure que le Chevalier de Valbelle, qui conduiſoit le ſecours étoit parti de Thoulon; mais encore du nombre de ſes forces, qui étoient beaucoup inferieures aux ſiennes. Cependant quand les vaiſſeaux François parurent, il demeura comme immobile devant eux, ou pour mieux dire, comme s'il eût été de concert de les laiſſer entrer dans le port. Il n'y eut donc que le château de St. Sauveur qui leur tira force coups de canon; mais comme cela n'étoit pas capable de les arréter, ils paſſerent & debarquerent tout ce qui avoit été chargé en France. Ce château étant une épine au pied des Meſſinois, le Chevalier de Valbelle n'eut

n'eut pas plutôt été harangué dans le Senat, & promis de son côté quantité de belles choses au nom du Roi son Maître, qu'il leur conseilla de l'attaquer avec toutes leurs forces. Pour les y encourager, il leur promit de faire débarquer quelques soldats pour leur prêter la main, & sa proposition leur aiant plû, on se mit en état de suivre ses ordres. Le Fort se défendit bravement pendant quelques jours ; mais enfin la mine étant prête à joüer, & le Gouverneur étant averti, que s'il differoit davantage de se rendre, il n'y auroit plus de quartier pour lui, il traitta à condition que s'il paroissoit du secours avant huit jours, la capitulation qu'il faisoit seroit à conter pour rien. 1674. Liv. III.

Les Messinois en étant convenus le traité fut signé de part & d'autre ; & comme les Espagnols voioient que s'ils laissoient perdre ce château, dificilement pourroient ils se rendre maîtres de la ville aprés cela, ils envoierent des couriers de tous côtés pour avertir ceux qui étoient à la solde d'Espagne, que tout étoit perdu. Et de fait, outre que la perte de ce château entraînoit de grandes suites, leurs affaires étoient déja bien décheuës en ce païs-là par l'arrivée du Chevalier de Valbelle. Non qu'il eût amené un secours digne du Maître qu'il servoit, & qui fût capable de subvenir à la necessité des Messinois ; mais parce qu'un si grand Prince s'en mêlant, ceux qui étoient bien intentionnés pour eux ne vouloient plus les assister. L'on avoit vû un effet de ce que je dis ici d'abord que le secours avoit paru, car les galeres de Malthe s'étoient retirées, aussi-bien que celles de Genes, & il est vrai-semblable de

1674. de croire que c'eſt ce qui avoit empêché Gue-
——— vara, qui avoit peur qu'elles ne ſe joigniſſent à
Liv. III. celles de France, de donner combat. Cependant comme on ſera ſurpris que le Roi de France eût fait ſi peu de choſe en faveur de ce peuple qui avoit reclamé ſa protection, nous en allons ici développer le miſtere.

Il faut ſçavoir que dans le deſordre où étoit la ville, Caffaro n'avoit pu faire que des propoſitions vagues, & ſur leſquelles il y avoit peu de fonds à faire, veu que bien-loin d'être le maître, il avoit falu, comme j'ai remarqué ci-devant, qu'il uſât d'artifice pour envoier vers le Roi. Or ce Prince, qui ſelon la coutume de tous les Monarques, n'étoit pas d'humeur à prodiguer ſes treſors pour rien, n'avoit pas voulu par un ſecours proportionné à ſon pouvoir les mettre tout d'un coup hors d'état de crainte. Il s'étoit imaginé avec raiſon que tout ce que ſon interêt demandoit, étoit de les preſerver de danger. Il pretendoit aprés cela que ſe voiant tous les jours à la veille de retomber ſous la puiſſance de leurs anciens maîtres, ils ſe donneroient à lui d'un conſentement univerſel, qu'il augmenteroit ainſi ſes Etats d'un Roiaume, qui à cauſe de ſa richeſſe étoit eſtimé le grenier de l'Italie.

Cependant ce ne fut pas par cette ſeule conſideration qu'il tint cette conduite, il en eut encore deux raiſons; & c'eſt dont je vais parler maintenant. La premiere eſt qu'il apprehendoit de donner trop de jalouſie aux Princes d'Italie, à qui il faiſoit dire par ſes Miniſtres, que tout ce qu'il pretendoit en cette rencontre étoit d'al-

d'allarmer les Eſpagnols, afin que par la crainte qu'ils auroient de perdre une piece de cette conſequence, ils ſe portaſſent plus volontiers à la paix, La ſeconde eſt, qu'en l'état où étoient les affaires de Flandres, & d'Allemagne, il avoit de la peine à ſe déterminer. Il avoit peur d'y avoir du pire, & étoit bien-aiſe de voir quel cours elles prendroient, avant que de s'embarquer plus avant. Car enfin il pouvoit ſuruenir de telles choſes qu'il eut été obligé, toutes affaires ceſſantes, de vaquer à ce qui le touchoit de plus prés. En effet, les armées de Flandres étoient tous les jours ſi prés les unes des autres, qu'il étoit impoſſible qu'il ſe coulât beaucoup de temps ſans qu'elles en vinſſent aux mains. A l'égard de celles d'Allemagne, il y avoit tant de difference du nombre, que le Vicomte de Turenne avoit été obligé, comme j'ai dit ci-devant, de chercher un poſte qui pût ſuppléer à l'inégalité. C'étoit dequoi temperer grandement la joie que le Roi pouvoit avoir de ce qui ſe paſſoit à Meſſine; mais enfin il fut bien-tôt hors de crainte à l'égard de la Flandre, & le Prince de Condé fit voir par une action auſſi hardie, que vigoureuſe, que ce n'eſt pas toujours le nombre qui donne la victoire. Il côtoioit les ennemis, qui par la meſintelligence qui continuoit entr'eux, faiſoient tous les jours de nouveaux deſſeins, ſans en pouvoir mettre pas un à execution. Or aiant remarqué que dans une marche qu'ils faiſoient, le terrain les obligeoit à ſe ſeparer, il fit monter ſa cavalerie à cheval, & devant que la tête pût ſecourir la queuë, il combattit avec tant de bonheur, qu'il tua ſur la place plus de quin-

1674.
LIV. III.

1674. quinze cens hommes, pilla ou brûla une partie
Liv.III. des équipages, & fit outre cela prés de trois mille prisonniers. Cependant une si grande action ne fut l'ouvrage que d'une heure & demie, tant ce Prince sut prendre son parti à propos, & profiter de sa bonne fortune. Le Prince d'Orange qui étoit à la tête de ses troupes, fut fort surpris de ce qui se passoit à la queuë, & y étant accouru à toute bride, il vit tous ses gens en desordre, & que le Prince de Condé, pour profiter de sa victoire, tâchoit de couper une partie de l'armée, qui étoit separée de l'autre par des bois. Il n'eut que le temps de s'emparer d'une hauteur qui étoit au de là du village de Seneff, où il posta sa cavalerie, poussant devant elle trois gros bataillons pour garder un defilé. Le Prince de Condé qui avoit fait l'action du monde la plus vigoureuse, & la plus hardie, & dont en un mot, il auroit remporté une gloire immortelle, s'il s'en fût contenté, dit au Chevalier de Fourilles, Lieutenant-General, qu'il falloit aller attaquer ces gens-là. Fourilles lui répondit qu'il iroit par tout où il lui commanderoit; mais que s'il lui étoit permis de lui en dire son sentiment, les ennemis occupoient un poste si avantageux, qu'il y perdroit beaucoup de monde. Sur quoi le Prince de Condé qui ne l'aimoit pas, lui repartit d'un ton mépriſant, qu'il ne lui demandoit pas son conseil, mais bien son obeïssance; ajoutant qu'il ne s'étoit pas trompé dans le jugement qu'il avoit toujours fait de lui, sçavoir qu'il étoit bien plus propre à raisonner qu'à combattre. Ces paroles picquerent jusques au vif cet Officier, à qui le Prince de Condé ne rendoit

pas

pas justice. Ainsi étant parti de la main sans lui rien repliquer davantage, il justifia par son malheur, que c'étoit plus la raison, que la crainte qui l'avoit fait parler de la sorte. Car quoi qu'il fît tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme également prudent, & brave, les ennemis conserverent leur poste, & lui blesserent une infinité de monde. Il y fut blessé lui-même si dangereusement qu'il rendit l'esprit une heure aprés. Il sentit bien que sa blessure ne lui permettroit pas d'aller bien-loin, & il dit à ceux, à qui il put parler, qu'il n'étoit pas fâché de mourir, puis que c'étoit pour le service du Roi, qu'il avoit toujours extrêmement aimé; mais bien de ne pouvoir vivre encore assez de temps pour voir comment le Prince de Condé se tireroit de cette affaire. 1674. LIV. III.

Cependant ce que Fourilles n'avoit pû faire fut fait par les Gardes-du-corps, qui étant retournés à la charge, s'y porterent si bravement, qu'ils passerent sur le ventre de cette infanterie. Ils pousserent ensuite la cavalerie jusques à un autre endroit, où étoit la plus grande partie de leur armée. Or cet endroit leur étoit encore plus aventageux que celui que je viens de dire; mais comme le Prince de Condé venoit de faire perir plusieurs braves gens, il étoit tellement animé qu'il n'en voulut pas encore demeurer là. Sa passion fut même si grande qu'il s'exposa beaucoup au de là qu'il n'appartenoit à un General. Les ennemis firent une grande resistance; mais comme le Prince d'Orange vit qu'il alloit encore être délogé de là, il fit avancer trois bataillons pour soutenir ceux qui y étoient. Devant qu'il les eût postés, ses gens

1674. Liv. III. pressés par le Prince de Condé, se retirerent au Fay, village tout proche, fortifié d'un bon château, & d'une bonne Eglise, & d'ailleurs entouré de haies, & de houblonnieres ; qui leur donnoient un grand avantage. Le Prince de Condé, qui ne sçavoit plus ce que c'étoit que de menager son monde, sans se soucier autrement de celui qu'il avoit perdu dans les deux occasions precedentes, fit marcher des gens de ce côté-là ; & aiant trouvé dans son chemin les trois bataillons dont j'ai parlé, qui n'avoient pu encore joindre les autres, il en tua une partie, & donna la chasse au reste.

Jusques ici j'ai assez fait connoitre, parce que j'ai dit, qu'il n'eût que bien fait s'il se fut contenté de son premier succés ; mais je me trouve bien empêché maintenant comment dépeindre l'entrepriſe qu'il fit de chasser le Prince d'Orange du Fay. J'ai déja dit un mot de sa situation, à quoi il faut ajouter qu'il n'y avoit point de passage ni sur la droite, ni sur la gauche, parce que d'un côté il y avoit un marais, & de l'autre un bois que le Prince d'Orange avoit garni d'infanterie. Neanmoins rien ne paroissant impossible au Prince de Condé, il envoia le Duc de Luxembourg du côté de ce bois, pendant qu'avec ses meilleures troupes il entreprit de forcer le village. Mais il trouva à qui parler de tous côtés. Le Duc de Luxembourg fut obligé de se retirer aprés avoir perdu du monde considerablement ; & pour lui, s'il ne fit pas la même chose, c'est qu'il étoit resolu de mourir, voiant qu'on lui imputeroit d'avoir fait perir tant de braves gens sans necessité. Mais en s'acharnant toujours ainsi de plus en

plus

plus, il fut encore cause d'une nouvelle perte. Tous les Officiers qui auroient eu un reproche à se faire s'ils eussent regardé le premier Prince du sang dans le peril, sans le partager avec lui, furent prodigues, pour ainsi dire, de leur vie. Cependant tant de bravoure merita que la fortune se declarât pour eux. Ils chasserent encore les ennemis du village, & le combat étant trop bien embarqué pour le cesser avant la nuit, le Prince de Condé poussa sa pointe jusques à une ravine, où les ennemis avoient fait retraitte. Ce fut là que ce Prince acheva de faire assommer une si grande quantité d'Officiers, que quoi qu'il eût remporté quelques avantages, il perdit tant de monde, que la France n'eut pas grand sujet de se rejoüir. Enfin cette furieuse journée qui avoit commencée depuis sept heures du matin, ne finit qu'à onze heures du soir, chacun se trouvant alors si accablé de fatigue, & si je l'ose dire, si depourvû de courage, qu'il n'y en eut gueres qui ne fut ravi de prendre du repos. Cependant aprés un choc si épouvantable, l'on eut dit que chacun se fut entredonné le mot pour ne plus tirer; tant le feu cessa tout à coup de part & d'autre. Tout le monde resta neanmoins dans son poste, croiant que ce seroit encore à racommencer le lendemain. Je ne dirai point qu'on le souhaittoit, puis qu'au contraire la verité m'oblige à dire qu'on étoit tellement rebutté de cette journée, qu'il n'y avoit rien qu'on craignît davantage. Mais enfin les ennemis nous tirerent de peine en se retirant pendant la nuit. Ils nous firent neanmoins acheter ce contentement par une fraieur que nous

1674. LIV. III.

1674. nous causa une décharge qu'ils firent pour nous
Liv. III. cacher leur mouvement.

Voilà comme cette grande journée se passa, dans laquelle le Prince de Condé fut au commencement grand Capitaine, sur le milieu plus soldat, que Capitaine, & sur la fin ni Capitaine ni soldat, puis qu'il est sûr qu'il ne sçavoit plus où il en étoit, non plus que les autres. Il y eut trois chevaux de tués sous lui. Il n'y eût gueres de personne qui n'eût fait quelque perte, soit de quelque ami, ou de quelque parent de sorte que les choses parurent assez égales de part & d'autre quoi que chacun se vantât de la victoire. De tous ceux que les ennemis perdirent, il n'y en eut point qu'ils regretassent d'avantage que le Marquis d'Assentar, Mestre de camp General, lequel aiant été trouvé parmi les morts qu'il n'étoit encore que blessé fut apporté dans la tente du Prince de Condé, où il mourut quatre ou cinq heures aprés. L'on remarque que les Espagnols firent pour lui ce qu'on n'a coutume de faire que pour les Princes Souverains. Car croiant qu'il étoit perdu, sur ce qu'ils avoient été deux jours sans avoir de ses nouvelles, ils ordonnerent des prieres publiques, dans leur Eglise.

Au reste pour rapporter tout d'un coup les choses qui ont quelque liaison avec ce combat, il faut sçavoir qu'on trouva parmi les depoüilles des ennemis quelques memoires touchant un traitté qu'un Gentilhomme de Normandie nommé la Treaumont, avoit fait avec les Espagnols, au nom du Chevalier de Rohan. Le Roi eut peine à croire ce qu'il voioit, quand on

on le lui rendit ; car ces deux hommes étoient de si peu de consideration dans son Roiaume, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent mettre personne dans leur parti. Non que le Chevalier de Rohan ne fût un homme de grande condition, ou pour mieux dire qu'il ne fût d'une Maison, dont il y avoit plusieurs Souverains. Car il descendoit des Ducs de Bretagne, qui avoient porté cette Couronne fort long-temps, & jusques à ce qu'un de nos Rois en épouzât l'heritiere ; mais parce qu'il avoit pris un train de vie qui ne lui faisoit pas des amis. En effet, c'étoit un homme perdu de débauche, & on le voioit le moins qu'il pouvoit à la Cour, où il avoit eu quelque mécontentement. Ce ne fut pas neanmoins par un desir de vengeance qu'il se precipita dans cette affaire ; mais parce qu'aiant mangé la plus grande partie de ce qu'il avoit, il ne sçavoit plus, où donner de la tête. Enfin reduit souvent à l'extremité, il avoit quelque fois fait des choses qui n'avoient pas trop bien sonné dans le monde, jusques à menacer sa mere qui avoit été obligée de s'en plaindre au Roi. Voilà quel étoit le caractere de l'homme, au reste n'aiant gueres plus d'esprit, que de conduite ; c'est pourquoi il n'auroit jamais été assez entreprenant pour se porter à cette affaire, si elle ne lui eût été suggerée par là Treaumont, qui avoit de l'un & de l'autre pour tous deux. Ils avoient cela de commun entr'eux qu'ils étoient aussi miserables, l'un que l'autre, à quoi l'on peut ajoûter que leur bien s'en étoit allé par un même canal ; tellement que si les Dames de Paris avoient beaucoup contribué à ruiner

1674. LIV. III.

1674. ruiner le Chevalier de Rohan, celles de Roüen
Liv. III. avoient fait la même choſe à l'égard de la Treaumont.

Si je viens de m'étendre ainſi ſur le portrait de l'un & de l'autre, c'eſt pour faire voir que le Roi avoit raiſon de s'étonner que de telles gens euſſent oſé conſpirer contre lui qui reſiſtoit à toutes les Puiſſances étrangeres, à qui étant unies enſemble depuis prés de deux ans, n'avoient pû encore lui faire aucun mal. Quoi qu'il en ſoit la choſe n'étant nullement à negliger, il envoia à Roüen Briſſac Major des Gardes-du-corps pour s'aſſurer de la Treaumont, pendant qu'il donna de pareils ordres pour ce qui regardoit le Chevalier de Rohan. Ces deux hommes, qui auroient pû être avertis par les Eſpagnols de la perte du traitté, n'en aiant eu aucun avis, étoient tranquilement l'un à Paris, l'autre à Roüen, où ils faiſoient bonne vie avec l'argent qu'ils avoient receu pour prix de leur infidelité, Or le hazard aiant conduit le Chevalier de Rohan à St. Germain le même jour que le Roi avoit donné ordre de l'arréter, ce Prince, qui comme j'ai remarqué ci-devant, avoit peine à croire qu'il eût été capable de cette choſe, le regarda pendant toute la Meſſe, ſçachant bien qu'il n'y a rien qui étonne plus un coupable, que la veuë de ſon Roi. Le Chevalier de Rohan à qui la conſcience ne pouvoit manquer qu'elle ne fît des reproches, fut fort ſurpris de l'attache que le Roi avoit à le regarder. Car ce Prince qui étoit affable à tous ſes courtiſans, l'étoit ſi peu pour lui d'ordinaire, qu'il n'avoit pas coutume de jetter les yeux ſur lui. Mais c'eſt dequoi il n'y

n'y aura pas lieu de s'étonner, quand j'aurai dit qu'il avoit fait une fois une brutalité au Roi, aprés avoir joüé avec lui, dont il n'auroit pas manqué de sauter par les fenêtres, s'il eut eu affaire à un Prince qui eût sû moins se posseder. Car sur ce que le Roi lui rendoit des pistolles, à cause qu'ils étoient convenus ensemble que celui qui perdroit ne païeroit qu'en Louïs d'or, il les jetta par la fenêtre, disant autant de choses de hauteur, que s'il eut été le Roi, & que le Roi eût été le Chevalier de Rohan. Mais pour ne pas parler davantage de ses folies, il me suffira de dire, qu'aprés avoir eu des inquietudes pendant toute la Messe pour raison de ce que j'ai dit, elles redoublerent infiniment au sortir, quand il vit qu'un Officier des Gardes-du-corps lui demanda son épée de la part du Roi. Cela surprit ses parens, dont il y en avoit qui étoient fort bien à la Cour, & entr'autres le Prince de Soubize qui etoit son neveu, & de même Maison. Car ils sçavoient bien que ce ne pouvoit être pour le manque de respect dont je viens de parler, puis qu'il y avoit long-temps que la chose s'étoit passée, dont si le Roi eût eu quelque ressentiment, il l'auroit témoigné à l'heure-même. Ils eurent donc peine à comprendre ce qu'il pouvoit avoir fait. Mais c'étoit un mistere dont il ne faloit attendre l'éclaircissement qu'aprés que la Treaumont auroit été arrêté, & dont le Roi attendoit la nouvelle de moment à autre, Brissac étant parti la nuit precedente, afin que les deux captures se pussent faire en même temps. Brissac étoit de la même Province que la Treaumont, & il le connoissoit non-seule-

1674. Liv. III.

1674. ment, mais étoit encore de ſes bons amis. Ainſi étant arrivé chez lui, & l'aiant trouvé encore
LIV. III. au lit, il lui fit un compliment qu'il crut devoir à leur ancienne amitié, ſçavoir qu'il étoit bien fâché d'avoir été choiſi pour s'aſſurer de ſa perſonne; mais qu'y allant du ſervice du Roi, il n'avoit pû faire autrement, que d'obeïr. Il eſt aiſé de juger que ce compliment le ſurprit; neanmoins faiſant tout ſon poſſible pour compoſer ſon viſage, il lui répondit froidement, qu'il ne ſçavoit de quoi on le vouloit accuſer: qu'il ne lui vouloit point de mal de faire ſon devoir, & que tout ce qu'il lui demandoit en faveur de leur amitié, étoit de le laiſſer habiller en repos. Briſſac lui dit qu'il lui accorderoit toutes choſes, pourvû qu'il n'y allât point du ſervice du Roi, & la Treaumont ſe ſervant de ſes offres pour entrer dans ſon cabinet, y prit un piſtolet, & là ſans marchander Briſſac il le tira ſur lui. Il le manqua, & le coup fut bleſſer un Garde-du-corps qui ſuivoit, Briſſac dans le temps que la Treaumont le miroit lui avoit dit, *tire*, pour lui montrer qu'il n'avoit point de peur. Mais un autre Garde croiant que c'étoit à eux que leur Officier parloit, lâcha ſon mouſqueton dans le corps de la Treaumont, dont il ne fut pas tué tout roide, mais ſurvécut ſi peu de temps, qu'il n'y eut pas moien de tirer aucun éclairciſſement de lui. A ce défaut l'on croioit qu'on trouveroit dans ſes papiers, ou dans ceux du Chevalier de Rohan de quoi les convaincre; mais ils avoient eu la precaution de tout ôter, tellement que le Roi perdit eſperance de rien ſçavoir, à moins que ce ne fût par la confeſſion du Chevalier de Rohan,

qui

qui avoit été mené à la Bastille. On arrêta auſſi le Chevalier de Preaux ſon écuier, avec une certaine Dame de Normandie, appellée Madame de Villars, que cet écuier recherchoit en mariage, & à qui l'on crut qu'il pourroit avoir fait part de la conjuration, parce qu'on ne doutoit point qu'il n'en eût eu connoiſſance, à cauſe qu'il avoit fait pluſieurs allées & venuës vers la Treaumont. On découvrit auſſi qu'un certain Maître d'école qui demeuroit à Piquepuce au fauxbourg St. Antoine, & chez qui le Chevalier de Rohan avoit été quelquefois, ſous pretexte de ſe promener, avoit fait diuers voiages en Flandres: ainſi ne doutant point qu'il ne fût l'inſtrument, dont il s'étoit ſervi pour avoir des nouvelles, on ſut pour l'arrêter. Mais il avoit été plus fin que les autres, & aiant ſçû que le Chevalier de Rohan étoit pris, on ne trouva plus que le nid. Cependant comme il ne pouvoit pas encore être bien-loin, on envoia ſon portrait ſur la frontiere, avec ordre de l'arrêter s'il venoit à être connu. D'ailleurs on avertit tous les Maîtres de coches de donner avis en cas qu'il ſe preſentât quelqu'un qu'ils ne connuſſent pas pour paſſer dans un païs étranger. Or le Maître d'école qui s'étoit caché quelque part, aiant envoié ſa femme pour retenir deux places au carroſſe de Bruxelles, la femme d'un fameux Exempt, nommé Deſgrés, qui en fut avertie s'y tranſporta, & faiſant ſemblant d'être marchande, elle fit une fauſſe confidence à cette femme de quelque marchandiſe qu'elle ſeroit bien-aiſe de faire paſſer en Flandres ſans païer les droits; tellement que celle-ci la prenant effecti-

1674. LIV. III.

1674. fectivement pour ce qu'elle se disoit, elle lui fit à son tour un aveu simulé qu'elle avoit un
Liv. III. mari qui étoit bien-aise de se retirer secretement hors du Roiaume, à cause de quelques creanciers qui le persecutoient. Et s'étant ainsi établie une espece de confiance entre l'une & l'autre, la femme du Maître d'école pria celle de l'Exempt à dîner, & le mari s'y étant trouvé, elle le reconnut aussi-tôt au portrait qu'elle en avoit. Desgrés avoit suivi sa femme pour en tout évenement s'assurer de la proie, & il étoit convenu avec elle, que si c'étoit celui qu'il cherchoit elle se mettroit à la fenêtre sans faire semblant de rien. Au reste n'aiant eu garde d'y manquer, Desgrés entra avec des archers lors qu'ils étoient à table, & le pauvre Maître d'école voiant bien qu'il étoit vendu, ne se put tenir de dire à sa femme, Ah! malheureuse, ta credulité m'a perdu.

On ne se contenta pas d'arrêter les personnes que je viens de dire, & le Roi sçachant que la Treaumont avoit été, il n'y avoit pas quinze jours, chez le Comte de Crequi Bernieulle, Gentilhomme qualifié de la veritable Maison de Crequi, il le fit mettre à la Bastille. Ce qui le fit arrêter sur un si foible indice, fut qu'il avoit déja eu de mechantes affaires. Car pendant la minorité du Roi il avoit été un des chefs des Sabotiers, pour raison de quoi on avoit rasé ses maisons & ses bois. Mais il avoit été assez heureux pour ne se pas trouver chez lui le jour que la Treaumont y étoit venu, ce qu'aiant justifié, & que d'ailleurs il y avoit dix ans qu'ils étoient mal ensemble, il sortit de prison.

Ceux qui prenoient quelque part au Chevalier

lier de Rohan, sçachant enfin dequoi il étoit accusé, se mirent en devoir de lui sauver la vie: ce que ne pouvant mieux faire qu'en lui faisant sçavoir que la Treaumont étoit mort, & que par consequent il ne pouvoit plus parler contre lui, ils apostérent des gens qui alloient de fois à autre crier de nuit autour de la Bastille. La Treaumont est mort, & il a mieux aimé se faire tuer que de se laisser prendre. Cependant leur zele n'alla pas plus loin, & pas un ne voulut entreprendre de parler au Roi en sa faveur, comme si ce Prince eut dû, s'ils faisoient cela, les accuser de tremper dans la conspiration. Cependant le Prince de Soubize son neveu étoit parfaitement bien auprés de lui, & lui auroit pû rendre de grands services. 1674. Liv. III.

L'on crea une Chambre tout exprés pour le juger, aussi-bien que les autres accusés, qui en subissant l'interogatoire, nierent la chose fortement. Il en usa de même de sorte que les Juges y étoient fort empêchés, quand Mr. de Bezons Conseiller d'Etat insinua au Chevalier de Rohan, qu'il y avoit plus de preuves mille fois qu'il n'étoit necessaire; si-bien qu'il ne devoit plus songer qu'à recourir à la clemence du Roi: que le Roi qui étoit bon de lui-même, comme il le sçavoit mieux que personne, n'aimoit pas le sang, à plus forte raison celui d'un homme de sa qualité: qu'en avoüant ingenuëment les choses comme elles s'étoient passées, il se pourroit contenter de le tenir pour un temps à la Bastille, à cause de l'exemple seulement; mais que s'il abusoit de sa patience en continuant, comme il faisoit, de nier une chose claire comme le jour, il ne lui pou-

1674. voit celer qu'il étoit perdu sans ressource.
LIV. III. Le Chevalier de Rohan, qui bien-loin d'avoir été assez heureux pour entendre quel étoit le sort de la Treaumont, croioit au contraire qu'il avoit été arrêté, & même qu'il avoit tout avoüé, selon que lui avoit dit Mr. de Bezons, se sentit ébranlé à ces paroles. Il demanda à ce Conseiller d'Etat, quelle sureté il y avoit pour sa vie, & s'il en vouloit être caution. Mr. de Bezons lui répondit qu'il avoit tort de vouloir traiter avec son Maître, & que c'étoit justement le moien de ne rien obtenir: que si le Roi vouloit qu'il confessât tout lui-même, ce n'étoit pas, comme il lui avoit déja dit, qu'il en eût besoin; mais parce qu'on vouloit voir s'il demeureroit dans l'obstination. Enfin il sçût le tourner de tant de côtés qu'il avoüa ce qu'on vouloit sçavoir, dont Mr. de Bezons ne manqua pas de faire sa cour au Roi, à qui il n'étoit pas besoin qu'il donnât cette nouvelle preuve de son adresse pour passer auprés de lui pour homme d'esprit. Car il s'étoit toujours si-bien acquité de tous les emplois qu'il avoit eus; qu'il s'en étoit fait distinguer d'une maniere avantageuse. Voilà comment on s'y prit pour developer cette affaire, aprés quoi le procés fut bientôt fait & parfait aux accusés. On publia dans le monde que leur dessein étoit d'enlever Mr. le Dauphin à la chasse, & le bruit courut dans Paris qu'ils avoient fait faire des casaques semblables à celles des Mousquetaires, afin qu'en approchant de lui, & en traversant le Roiaume, ils passassent en sureté. Mais c'est un conte fait à plaisir, & tout ce qu'ils avoüerent fut qu'ils avoient eu dessein de

se

se saisir de Quillebœuf, de s'y fortifier, & de donner par là entrée aux ennemis. Quoi qu'il en soit ceux qui étoient Gentilshommes furent condamnés à avoir le cou coupé, & le Maître d'école à être pendu. 1674. Liv. III.

L'arrêt fut executé devant la Bastille, non que le Roi apprehendât qu'il y eût quelqu'un d'assez hardi pour entreprendre de les sauver; mais pour ne pas donner la confusion au Chevalier de Rohan d'être promené dans Paris avec tout cet appareil funeste qui a accoutumé d'accompagner les coupables. Ce ne fut pas aussi par cette raison que les Mousquetaires, & le regiment des Gardes furent commandés pour environner l'échafaut, mais pour faire moins de deshonneur aux parens par cette marque de distinction. Cependant il parut fort resigné à la volonté de Dieu, & en effet mourut en hommme de courage, donnant de la compassion à tous les spectateurs, qui se trouverent prevenus en sa faveur par sa haute naissance, par sa bonne mine, & sur tout par la constance avec laquelle on le voioit mourir à la fleur de son âge. On remarqua que la plûpart des Officiers des Mousquetaires, & des Gardes ne pouvant s'empêcher de pleurer, mirent le nez dans leur manteau, depeur qu'on n'attribuât à foiblesse, ce qui n'étoit qu'un effet de leur bon naturel. Enfin ceux qui l'auroient vû mourir dans son lit sans y prendre la moindre part, ne se purent empêcher de le pleurer sur l'échafaut; tant il est vrai qu'il n'y a rien de plus propre à nous faire rentrer en nous-mêmes, que la misere d'autrui.

Mais pour revenir aux affaires de la guerre,

1674. ensuite du combat que nous avons rapporté ci-
LIV. III. dessus, la mesintelligence augmenta encore parmi les chefs de l'armée confederée; ce que voiant le Prince d'Orange, & que les autres étoient plûtôt d'humeur à mettre leurs troupes en garnison, qu'à tenter un nouveau combat, il parla de s'acheminer devant Graves, où Rabenhaut étoit encore. Cette resolution qui étoit une veritable menace de les abandonner au Prince de Condé, qui n'auroit pas manqué aprés cela de les recogner par tout où il les auroit trouvés, les obligea à faire une partie de ce qu'il vouloit. Ainsi étant convenu avec lui qu'ils le suivroient par tout, il resolut de faire quelque siege. Car il faisoit reflexion qu'à bien examiner toutes choses, la perte que le Prince de Condé avoit faite dans le dernier combat égaloit bien la sienne. Il concluoit de là, que lui restant beaucoup moins de monde qu'à lui, il lui seroit facile de reüssir dans son entreprise, outre qu'il avoit d'ailleurs de grandes raisons pour se porter à ce dessein. En effet, le Roi pour étonner tous les Princes, qui s'étoient declarés contre lui, tâchoit de leur faire comprendre qu'ils avoient pris un méchant parti, en prenant celui de ses ennemis; & pour les intimider, il parloit du combat de Seneff, comme d'une victoire entiere pour lui, si-bien qu'on eût dit qu'il faloit bien du temps au Prince d'Orange pour se remettre.

Or ce Prince, qui de son côté s'étoit attribué l'avantage de cette journée, jusques à en faire faire des feux de joie, ne pouvoit mieux les desabuser qu'en faisant une entreprise de cette nature. Il consideroit d'ailleurs que cela em-

empêcheroit le Roi de faire un détachement de l'armée du Prince de Condé pour envoier au Vicomte de Turenne qui en avoit bon besoin. Ainsi étant engagé par tant de circonstances considerables à ne pas changer de dessein, il mena son armée devant la ville d'Oudenarde, où commandoit un vieux soldat, nommé Rochepert qui avoit blanchi sous le harnois. Cet homme, qui s'étoit fait pour ainsi dire une habitude des plus grands perils, aiant été sommé d'abord de se rendre, ne répondit que par la bouche de ses canons : ce qui n'étonna pas le Prince d'Orange, qui s'attendoit bien qu'il n'étoit pas homme à s'allarmer si legerement. Neanmoins on remarqua que tout vieux soldat qu'il étoit, on l'auroit bientôt reduit à la raison, s'il n'eut eu des gens sous lui à lui conseiller ce qu'il devoit faire. Car soit qu'il l'eût oublié pour être trop vieux, ou qu'il ne l'eût jamais sçû pour avoir toujours servi dans la cavalerie, où l'on apprend mal ce que c'est que de défendre une place, il le falut redresser à chaque bout de champ. Ce qui étant rapporté au Roi, qui ne vouloit pas que l'on bronchât pour son service, il s'en ressouvint peu de temps aprés, comme je le rapporterai en son lieu. 1674. Liv. III.

Le siege d'Oudenarde surprit le Roi, non qu'il ne sçût au vrai le detail du combat de Seneff, & que par consequent il ne doutât point que les ennemis ne fussent en état de l'entreprendre, mais parce qu'aprés avoir publié de si grands avantages, cela l'alloit perdre de reputation chez les étrangers. Ainsi il envoia ordre sur ordre au Prince de Condé de tout ha-

1674. zarder pour leur faire lever le siege. Ce Prince
LIV. III. qui étoit dans ce sentiment, fut ravi d'apprendre que le Roi se conformoit à ses desirs ; car enfin il sçavoit qu'on parloit à son desavantage de ce qui s'étoit passé à Seneff, & comme les dernieres actions servent souvent à faire oublier les autres, il esperoit se comporter dans celle-là, avec tant de conduite, qu'on reviendroit à l'opinion qu'on avoit toujours euë qu'il étoit un des premiers Capitaines de son siecle. Poussé de ce desir, il marcha contre le Prince d'Orange avec une diligence merveilleuse ; & quoi que d'ordinaire tout ce qui est precipité soit sujet à quelque défaut, on remarqua neanmoins tant d'ordre dans sa marche, que ce fut un sujet d'admiration pour les gens du métier. Le Maréchal d'Humieres le joignit en chemin avec tout ce qu'il avoit pu tirer de troupes de son Gouvernement, & comme cela se fit en beaucoup moins de temps que le Prince d'Orange n'esperoit, il ne jugea pas à propos de l'attendre. La raison fut que la riviere de l'Escaut tenoit ses quartiers separés, & qu'outre cela son camp n'étoit pas encore bien retranché. Quoi qu'il en soit, il donna les ordres dés l'entrée de la nuit pour faire marcher les équipages de l'armée, aprés quoi il devoit suivre avec elle. Cependant quelque precaution qu'il prît, il étoit dangereux qu'il ne pût pas éviter le combat, si deux choses n'étoient arrivées. L'une, un broüillard épais qui déroba sa marche, l'autre, que le Duc de Navailles qui commandoit l'avant-garde, se mépri au chemin ; tellement qu'il perdit pour le moins deux heures de temps. Le Prince de Condé, qui

qui s'étoit flatté, comme j'ai dit, d'une grande victoire, en fut dans un depit inconcevable; & sans considerer que ce brouillard servoit d'excuse à ce Duc, outre que c'étoit moins sa faute que celle des guides, il le boura d'une maniere, qu'il ne sçut que lui dire pour s'excuser. Cependant son chagrin ne devoit pas être si grand que celui des ennemis, qui aprés une depense excessive qu'ils avoient faite n'avoient pas pu encore prendre un pouce de terre sur le Roi. Et de fait, leur armée navale n'avoit gueres fait plus de choses que celle de terre, quoi qu'ils eussent mis en elle leur principale esperance pour nous accabler tout d'uu coup. Ils l'avoient separée en deux, & une partie avoit pris sous le commandement de Ruiter le chemin de l'Amerique, dont ils pretendoient nous chasser, & l'autre celui des côtes de Normandie, où par la trahison du Chevalier de Rohan, elle esperoit mettre pied à terre. Or celle-ci n'aiant rien vû qui répondît à ses esperances, s'avança jusques en Bretagne, & tenta de faire descente en plusieurs endroits. Mais le Duc de Chaunes s'y étant opposé avec toute la Noblesse, enfin elle vint moüiller prés l'Isle de Wassans, dans le canal & à la rade de Belle-Isle. Quoi que ce ne fut qu'une partie de l'armée navale, comme je viens de dire, elle ne laissoit pas d'être composée de quarante vaisseaux de guerre, qui portoient prés de sept mille soldats, sans compter les brulots, & les autres petits bâtimens. Je laisse à juger combien cela intimida ces côtes qui n'avoient point vû la guerre depuis long-temps, & qui sçavoient le Roi occupé bien-loin de là. Cependant

1674. L. IV. III.

1674. pendant quoi que le Duc de Chaunes ne fut pas
LIV. III. un grand homme de guerre, la raiſon plutôt que la pratique lui apprenant qu'il devoit jetter du ſecours dans la place qui étoit menacée, comme il vit que c'étoit Belle-Iſle, il y jetta ſix cens hommes. Ils y entrerent à la veuë de la flotte ennemie, ce qui ne l'empêcha pas de s'approcher du port, & de preparer toutes choſes pour faire une deſcente. Pour cet effet elle ſe mit à canonner le château avec furie, afin que l'artillerie qui étoit dedans ne pût tant faire de mal à ceux qui mettroient pied à terre. Cependant quelques vaiſſeaux s'écarterent pour chercher un endroit où l'on pût aborder avec moins de peril, & en aiant trouvé un, il y debarqua ſix mille hommes, qui donnerent non-ſeulement l'allarme de tous côtés; mais qui firent encore un grand butin. Aprés cela le Vice-Amiral Tromp qui les commandoit, les fit avancer juſques à la portée du canon du château qu'il fit ſommer. Mais le Gouverneur, qui avoit de quoi ſe défendre, lui aiant fait réponſe qu'il n'avoit qu'à l'attaquer pour voir dequoi il étoit capable, Tromp qui ſçavoit qu'il marchoit de tous côtés des milices à ſon ſecours, ſe retira par où il étoit venu.

Chacun s'étant rembarqué avec ſon butin, la flotte continua de donner de la jalouſie à toutes les côtes, & pilla l'Iſle de Noirmouſtier. Mais les Hollandois, aux frais de qui elle avoit été miſe ſur pied, conſiderant qu'elle ne pouvoit pas faire grand choſe dans un païs où tout le monde étoit ſous les armes, (car & le ban & l'arriere-ban avoient marché) ils lui envoierent ordre de rentrer dans la Manche pour

pour favoriſer les deſſeins du Prince d'Orange. 1674.

Cette armée navale avoit embarraſſé le Prince de Condé, qui avoit cru qu'on en vouloit aux places de la mer. Ainſi il avoit été obligé d'envoier du ſecours de ce côté-là ; mais le Prince d'Orange s'étant déterminé tout d'un coup à aſſieger Oudenarde, il avoit bien reconnu pourquoi toutes ces demarches s'étoient faites. Cependant aprés le mauvais ſuccés de ce ſiege, l'armée navale n'aiant plus que faire ſur nos côtes, d'autant plus que la ſaiſon commençoit à n'être pas beaucoup favorable pour les vaiſſeaux, elle ſe retira dans ſes ports, & le Prince d'Orange s'en alla devant Graves, où Rabenhaut avoit bon beſoin de ſecours. Mais devant que de rapporter ce qui s'étoit paſſé à ce fameux ſiege, & ce qui s'y paſſa depuis que ce Prince y fut arrivé, il faut, puis que me voici ſur les affaires maritimes, que je diſe ce que l'autre partie de la flotte avoit executé dans l'Amerique. LIV. III.

Comme il y avoit trois ans que la guerre duroit, le Roi s'étant douté que les Hollandois, qui font leur principal emploi du commerce, ne manqueroient jamais de tourner leurs armes de ce côté-là, il y avoit pourveu de longue main par les ordres qu'il avoit envoiés à ceux qui y étoient de ſe fortifier. Ces ordres avoient été reiterés, depuis que les Anglois avoient fait la paix, car comme cela laiſſoit plus de liberté à ſes ennemis d'entreprendre quelque choſe, il faloit auſſi plus de precaution. Cela fut cauſe que quand Ruiter arriva à la Martinique qu'il avoit deſſein de ſurprendre, il lui fut impoſſible d'entrer avec ſes gros vaiſ-

1674. vaisseaux dans la baie de l'Isle, vulgairement
Liv. III. appellée Cul de sac, parce qu'on en avoit bouché le passage avec de vieux bâtimens qu'on avoit enfonçés exprés. D'ailleurs il trouva le fort, qui est à la tête de ce Cul de sac, en si bon état, qu'il vit bien qu'il trouveroit de grandes dificultés dans son entrepriſe. Neanmoins faisant avancer ses bateaux legers, il canona le fort, non qu'il pretendît lui faire grand mal, mais parce que cela favoriſoit sa descente qu'il tentoit d'un autre côté. Mais ses vaisseaux legers aprés avoir fait ce qu'il leur étoit commandé, songerent à se retirer vîte, parce que le canon du Fort, & celui de quelques fregates qui étoient dans le port, les incommodoit extrêmement. Pour ce qui est de la descente, il y eut bien encore de la difficulté: car les François, qui étoient accourus de ce côté-là, faisoient merveilles pour se bien défendre. Neanmoins Ruiter aiant fait avancer des chaloupes armées de petites pieces de canons, les écarta à droit & à gauche, & ses gens aiant mis pied à terre, ils marcherent en trois troupes pour faire plus de butin. Mais ils trouverent que les François avoient donné si bon ordre à toutes choses, qu'ils furent obligés de se réünir, aprés quoi ils attaquerent un bois de mediocre étenduë, où il y avoit de l'infanterie. Elle lâcha le pied aprés un combat fort opiniâtré de part & d'autre, de sorte qu'il n'y eut que le nombre qui l'emporta. Elle se retira même en bon ordre à un gros, qui attendoit les Hollandois en bataille dans une petite plaine qui confinoit à ce bois, & où se donna un nouveau combat. Mais n'aiant pas été avantageux aux Hollandois,

dois, & au contraire y aiant perdu beaucoup d'Officiers, & de soldats, Ruiter fit sonner la retraite. 1674. LIV. III.

C'est ainsi que la fortune favorisoit presque par tout les armes du Roi, puis que si l'on excepte ce qui étoit arrivé en Catalogne, il n'y avoit point d'endroit où les ennemis n'eussent reçû quelque échec. Car pour achever de parler des affaires de Sicile que nous avons interrompuës, lors que nous en étions à l'attaque du Fort de St. Sauveur, je dirai que la composition s'étant faite de la maniere que j'ai rapportée ci-dessus, on laissa écouler de part & d'autre une partie du temps que le Gouverneur avoit pris pour le rendre. Enfin sept jours s'étant coulés des huit qu'il avoit pris par sa composition, l'on vit paroitre le secours qu'il attendoit. D'abord que les Messinois l'apperçûrent, ils s'aviserent de faire entrer dans le Fort des hommes, qui faisant semblant de regarder par curiosité, portoient sous leur manteau des pistolets & des épées, & quand ils virent leur beau, ils poignarderent les sentinelles, & la garde. D'autres gens de même calibre, qui se promenoient pas loin de là, accoururent au même temps pour leur donner secours en cas de besoin, & s'étant tous joints ensemble, ils n'eurent plus affaire qu'à une petite poignée de monde, qui s'étoit retirée auprés du Gouverneur. Il voulut reclamer le droit des gens, & se plaindre de la perfidie dont on usoit envers lui; mais la justice n'étant gueres écoutée, où la force abonde, on ne lui fit point d'autre réponse, sinon que s'il ne mettoit les armes bas, il seroit passé lui-même

1674. me au fil de l'épée. Peut-être qu'un autre à sa place auroit preferé une mort glorieuse à la vie
LIV. III. qu'on lui faisoit esperer, d'autant plus qu'étant haï autant qu'il étoit, il n'y avoit gueres de fonds à faire sur la parole de ces rebelles. Mais l'amour de la vie ne mourant jamais en nous que le dernier, il fit un nouveau traité par lequel il devoit être mis en liberté. Ce fut une merveille de ce qu'ils lui tinrent parole, car ils en manquerent en même temps envers ceux qui l'accompagnoient, dont ils égorgerent quelques-uns, & firent pendre les autres sans aucune forme de procés ni de justice.

Dom Bertrand de Guevara, qui venoit à pleines voiles avec les vaisseaux d'Espagne, sur l'avis qu'il avoit eu qu'il n'avoit plus que quelques heures pour sauver le Fort, fut fort surpris quand il sçût ce qui se passoit; & n'aiant plus que faire d'aller si vîte, tous ses soins se terminerent à mieux faire son devoir qu'il n'avoit fait par le passé, c'est-à-dire à empêcher que de nouveaux vaisseaux qu'on apprêtoit à Thoulon n'entrassent dans le port. Et certes on pouvoit dire cette fois-là, que c'étoit de ce succés que dépendoit la fin ou la continuation de la revolte; car si la ville avoit été reduite à quelque misere avant l'arrivée du Chevalier de Valbelle, on pouvoit dire que c'etoit alors toute autre chose. Les blés qu'il avoit apportés avoient été consumés en peu de temps; & quoi que le Roi en eut fait present à la ville, il auroit bien mieux valu qu'il les lui eût fait païer, & qu'il en eut envoié davantage. On étoit reduit à y manger les bêtes les plus sales, & pour lesquelles on a naturellement tant de repugnan-

gnance, que quand on ne se trouve pas en cet état, on croit qu'on aimeroit mieux mourir que d'en manger. Cependant bien-heureux encore qui en avoit, puis que peu de temps aprés on fut obligé de se contenter de faire boüillir du cuir, & de se nourir de sa substance. Etrange nouriture pour des gens qui étoient élevés dans les delices, & à qui peu de temps auparavant il faloit toutes sortes d'eaux de liqueur pour leur boisson, & toutes sortes de ragoûts pour leur table. Dans une si grande necessité ils se repentirent plusieurs fois de ce qu'ils avoient fait, & il n'y en eut pas un qui n'eût voulu être à recommencer. Cependant comme ils connoissoient l'humeur des Espagnols qui pardonnent rarement, ils craignoient également de retomber sous leur puissance, & de ne point voir de fin à leur misere: sur tout Caffaro, & ceux qui avoient contribué comme lui à appeller les François. Cependant les Espagnols, dont la brigue n'étoit pas tellement éteinte dans la ville, qu'ils ne fussent avertis de ce qui s'y passoit, sçachant qu'il n'y avoit que la crainte des supplices qui empêchât qu'ils ne se remissent dans le devoir, proposerent une amnistie generale. Des offres si avantageuses, determinerent quelques-uns pendant que les autres furent seulement ébranlés. Mais Caffaro jugeant bien que quelque amnistie qu'il y eût, il en seroit toujours exclus par la nature de son crime, remua ciel & terre pour rendre tout le monde participant de sa crainte. Mais comme la crainte de la mort n'étoit rien à des gens qui mouroient mille fois par jour de faim & de miseres, il auroit couru grand

1674. LIV. III.

1674. grand risque de n'avoir pas beaucoup de partisans, s'il ne se fut avisé, avec le Chevalier de
LIV. III. Valbelle qui étoit faché de voir qu'une si belle proie échapât au Roi, de feindre qu'ils avoient reçû des lettres de sa Majesté, ajoûtant qu'il les liroit l'aprés-dînée en plein Senat, c'est pourquoi il prioit chacun de s'y trouver. Le terme n'étoit pas long pour voir ce que c'étoit, & y aiant eu un grand concours de peuple, il presenta cette pretenduë lettre, qu'il avoit fabriquée lui-même, & qui s'adressoit au Senat. *Le Roi lui faisoit sçavoir, qu'aiant remporté plusieurs victoires pendant cette campagne, tant sur les Espagnols, que sur leurs alliés, principalement celle de Seneff, qui s'étoit donnée n'a gueres, il alloit s'appliquer uniquement à leur secours : que pour cet effet il avoit donné ordre d'appareiller tous les vaisseaux qui étoient dans ses ports de la mer Mediterranée, pour leur porter des vivres, & des soldats : que le secours étoit tout prêt, & qu'il n'attendoit que le vent pour lever l'ancre : qu'il esperoit que prenant leurs affaires en main avec tant de soin, & de dépense, ils concoureroient de leur côté à secoüer le joug d'une nation, qui avoit merité d'être chassée de leur ville par l'avidité qu'elle avoit euë pour leur sang, & pour le bien d'autrui : qu'au reste ils se souvinssent qu'elle ne seroit jamais contente qu'elle ne se fut soulée de l'un & de l'autre ; c'est pourquoi ils ne devoient jamais prendre de confiance, quelques promesses qu'elle leur pût faire.*

Caffaro aiant lû cette lettre, il en montra le caractere aux principaux lesquels ne sçachant ni le stile, ni la maniere dont le Roi a coutume d'écrire, la prirent aisément pour

être

être veritable : d'autant plus que le Chevalier de Valbelle, qui avoit aidé à la fabriquer, avoit tâché à la rendre la plus conforme qu'il avoit pû à celles qui viennent de ce Prince. Caffaro, voiant que tout le monde donnoit dans le paneau, adreſſa ſa parole au Chevalier de Valbelle au nom de tous ; diſant, *que le Roi n'aiant point de Miniſtre auprés d'eux, à qui ils puſſent témoigner leur reconnoiſſance, ils le faiſoient à lui qui avoit l'honneur de commander ſes armes.* Je ne me piquerai pas de rapporter ſon compliment tout au long, & il ſuffira de ſçavoir qu'il contint les peuples encore plus de trois ſemaines par cette adreſſe. Mais enfin n'y aiant perſonne qui ne s'ennuiât de ce que ce ſecours tardoit tant à venir, il eut beaucoup de peine à leur faire prendre patience, tellement qu'aprés avoir encore allongé huit jours l'un aprés l'autre, il reſolut de s'enfuïr. Il communiqua ſon deſſein au Chevalier de Valbelle, qui n'étoit pas moins empêché de ſa perſonne. Car Dom Bertrand de Guevara, à qui le Viceroi avoit envoié tout le ſecours qu'il avoit pû, le tenoit comme aſſiegé dans le port ; d'où il n'oſoit ſortir, quoi qu'il ſe reſſentît comme les autres de la miſere publique. 1674. LIV. III.

Caffaro aiant conceu ce deſſein demanda encore quatre jours pour tout délai, diſant qu'aprés cela il n'empêchoit plus que l'on ne s'accommodât avec les Eſpagnols ; mais qu'aſſurément avant que ces quatre jours fuſſent expirés, le ſecours de France paroitroit. Comme ce n'étoit qu'à leur corps défendant que les Meſſinois ſongeoient à ſe remettre ſous le

1674. le joug de leurs anciens maitres, ils lui accorderent encore ce terme-là, pendant lequel le
LIV. III. Chevalier de Valbelle gagna sur lui, qu'il ne s'en iroit point que tout ne fut desesperé : car pour dire les choses comme elles sont, ils avoient eu avis tous deux par la voie de Rome, qu'il se preparoit un secours sous la conduite du Marquis de Vallavoir, qui avoit servi de Lieutenant-General en Italie pendant l'ancienne guerre, & qui par consequent étoit plus propre qu'un autre pour cet emploi ; outre qu'il étoit Provençal, nation qui simpatise assez avec la nation Italienne. Quoi qu'il en soit, trois jours s'étoient déja écoulés des quatre que Caffaro avoit demandés, sans qu'il eût encore paru aucune chose, ce qui ne l'inquietoit pas peu, lui qui avoit peine à quitter sa patrie. Mais enfin au quatriéme on découvrit en mer plusieurs vaisseaux, & ne pouvant être autre chose que la flotte de France, les Messinois commencerent à crier *Vive la Vierge Marie*, cri dont ils se servoient depuis le commencement de leur revolte. Ils y ajouterent aussi, *Vive le Roi*, ce qui ne fut pas neanmoins general, soit qu'ils apprehendassent de se tromper, ou que l'aversion qu'ils avoient pour la Monarchie Espagnole leur rendît odieuse la personne de tous les autres Monarques.

Pendant que les Espagnols faisoient les propositions ci-dessus, ils n'avoient pas laissé d'emploier leurs armes, & avoient repris quelques postes, dont les Messinois s'étoient emparés à la campagne. Ils s'étoient même saisis du couvent des Capuçins, qui est sur une coline

coline qui commande à la ville, sur laquelle ils avoient élevé une batterie, à la faveur de laquelle ils avoient pris le fauxbourg St. Deo. Ils s'étoient attachés en-suite à la tour de la Lanterne, qu'ils avoient prise pareillement ; si-bien que sans l'accommodement dont ils avoient été leurés, ils auroient pû se rendre maitres de la ville. Or aiant découvert le secours, aussi-bien que les Messinois, ils furent au desespoir de ne s'être pas servis de toutes leurs forces, lesquelles étoient d'autant plus grandes, que celles des Messinois étoient consumées par la famine, & la misere. Cependant comme ils ne pouvoient pas reparer le passé, ils ne songerent plus qu'au présent, lequel demandant qu'ils assistassent Dom Bertrand de Guevara de toutes choses, ils lui envoierent des hommes & des munitions pour le rendre plus en état de combattre. 1674. LIV. III.

Cependant Valavoir, dont on avoit peine à decouvrir les vaisseaux un moment auparavant, se trouva tout d'un coup à la veuë de Messine, sans qu'on vît paroitre Guevara pour lui disputer le passage. Cela affligea autant les Espagnols, que cela réjouït les Messinois : car les uns & les autres voioient tout également des postes où ils étoient de garde. Chacun eut peine à comprendre d'où cela venoit ; Guevara aiant tant d'interêt à faire son devoir. Toutefois il ne parut point, & quoi que ce soit le mien de rapporter ce qui en fut cause, j'avouë cependant qu'il m'est impossible, du moins pour en parler selon la verité. Car à dire les choses franchement ce ne devoient pas être les forces de l'ennemi qui lui fissent peur, puis que

1674. que les siennes n'étoient pas moindres. Ce
LIV. III. n'étoit pas aussi qu'il y eût de la prudence à se ménager, puis que l'occasion ne pouvoit être plus pressante de combattre. Enfin il faloit que ce fût quelque raison dont il ne fit part à personne, ce qui fit presumer à quelques-uns qu'il avoit été gagné par l'ennemi. Quoi qu'il en soit il sembla que le Roi d'Espagne en eût cette pensée, puis qu'il le disgracia, nonobstant qu'il fit ce qu'il put pour lui faire approuver ses excuses. Il les fonda sur ce qu'on lui avoit mandé de la Cour que Tromp le devoit joindre, aprés avoir executé sur l'Ocean ce qui lui étoit commandé; ce que n'aiant pas fait, il avoit jugé à propos de ne pas exposer la fortune d'Espagne à un combat, laquelle consistoit particulierement dans la conservation de sa flotte.

Valavoir, qui ne croioit pas en être quitte à si bon marché, aiant ainsi trouvé si peu d'obstacle, cingla à pleines voiles jusques à la rade de la ville, où il moüilla l'ancre. Cela surprit les Messinois qui l'attendoient, pour ainsi dire, comme le Messie, & qui étoient accourus sur le port pour voir celui qu'ils croioient être leur liberateur. Neanmoins s'étant flattés que ce qu'il en faisoit, n'étoit qu'afin que l'on rendît plus d'honneur à son caractere, en allant au devant de lui, les Magistrats entrerent dans une chaloupe, & furent à son bord. Aprés les premiers complimens, ils le conjurerent de ne pas differer davantage la joie que toute la ville auroit de le voir. Mais ce General aiant dessein de s'assurer d'eux entierement, avant que de faire de-

debarquer ſes troupes, leur fit réponſe, que quant aux vivres qu'il conduiſoit, il ne tenoit à rien qu'ils n'entraſſent dans le port, mais que pour lui il n'avoit point d'ordre de le faire, à moins qu'on ne lui confiât tous les poſtes. Que quand il y ſeroit une fois entré, il y alloit de la reputation de ſon Roi de les ſçavoir proteger, & qu'il ne vouloit point remettre cette reputation dans d'autres mains que les ſiennes: que la ville étoit remplie de factions qui ne tâchoient qu'à ſe détruire l'une l'autre, qu'ainſi il demeureroit expoſé en butte aux mal-intentionnés, leſquels ſe ſcandaliſeroient ſans doute de ſes demandes, mais que pour ceux qui avoient en recommandation le bien public, ils n'auroient garde de le faire, puis qu'il y alloit de leur ſureté, auſſi-bien que de la ſienne.

Le compliment ne ſurprit point les Magiſtrats qui l'avoient concerté auparavant avec le Chevalier de Valbelle, ſur tout Caffaro, qui par les raiſons que j'ai rapportées ci-devant, ne croioit jamais pouvoir dormir en repos, que la ville ne fût au Roi. Cependant pour ne pas donner à connoître que cela vînt de lui, il dit à Valavoir que n'aiant pas le pouvoir de décider tout ſeul d'une affaire de ſi grande importance, il alloit aſſembler le peuple, aprés quoi il lui rendroit réponſe. Il laiſſa le Chevalier de Valbelle avec lui, qui s'étoit avancé avec ſon eſcadre pour lui aider à combattre Guevara, s'il fût venu à paroitre; & je ne puis dire, ſi ce fut par ſon conſeil qu'il fit cette propoſition, ou s'il en avoit apporté les ordres, ce qui eſt fort vraiſemblable.

1674. ble. Quoi qu'il en soit, étant retourné vers le port, il dit au peuple avec un visage composé, & qui cachoit la joie secrette qu'il avoit dans le cœur, qu'il ne sçavoit s'ils devoient se réjoüir de la venuë des François, ou s'en affliger : qu'ils demandoient à être maitres des postes, avant que de mettre leur monde à terre : qu'il y avoit un inconvenient égal à leur accorder leur demande, comme à la leur refuser, & qu'il s'en remettoit à eux sur une affaire de si grande importance : que cependant s'il lui étoit permis d'en dire son sentiment, il lui sembloit qu'ils n'avoient pas mauvaise raison de vouloir s'assûrer contre une ville, qui étoit remplie de factions, lesquelles l'avoient déja pensé plusieurs fois faire retomber sous le joug de leurs anciens tirans : qu'étant depositaires de la reputation d'un Roi, comme étoit le leur, ils ne vouloient pas s'exposer aux reproches d'avoir hazardé la gloire de ses armes par une confiance peu judicieuse : qu'au pis aller s'il faloit changer de maitre, ils n'en pouvoient choisir un qui fût plus puissant, ni sous la protection de qui ils fussent plus en assurance.

LIV. III.

Aiant fini son discours avec un visage plus ouvert qu'il n'avoit fait paroitre au commencement, des gens qu'il avoit apostés tout exprés commencerent à crier. *Vive le Roi de France* : vive celui qui nous assiste dans nos miseres, & qui le fait avec tant de soin, de bonté, & de depense. Ces cris aiant passé dans la bouche de plusieurs, qui sçavoient que Valavoir avoit des blés, & qui ne voioient rien tant à craindre que la faim, le resultat fut bientôt pris de livrer toutes

toutes les fortereſſes. Caffaro étant donc re- 1674.
tourné vers le Marquis de Vallavoir, lui fit LIV. III.
ſçavoir cette reſolution, & l'amena dans le port, où il étoit attendu comme en triomphe. Il ſe ſaiſit des Forts devant que de monter au Senat, où on lui avoit preparé un fauteüil, & où étant arrivé au bruit des trompettes, & parmi mille acclamations du peuple, il preſenta au Senat une lettre du Roi qui étoit remplie de promeſſes magnifiques. Les blés furent encore diſtribués *gratis*, comme pour recompenſe de la nouvelle ſervitude où ils s'engageoient, & qu'on leur cacha neanmoins avec grand ſoin. Car juſques-là on ne leur avoit point encore parlé de ſe ranger ſous la domination Françoiſe, & je crois qu'il n'y en avoit point d'autre raiſon que celle que j'ai rapportée ci-deſſus, ſçavoir que nos affaires n'étoient pas encore en état de faire une entrepriſe de cette conſequence.

En effet, quoi que le Roi eût pris la Comté: qu'il eût fait lever le ſiege d'Oudenarde, veu la flotte ennemie ſe retirer de deſſus ſes côtes, & enfin remporté divers avantages tant à l'Amerique, qu'en Allemagne: neanmoins les choſes avoient changé de face dans ce dernier païs, où enfin les ennemis ſe multiplioient à toute heure. J'ai déja rapporté deux combats que le Vicomte de Turenne y avoit donnés, & comment aprés en être ſorti à ſon honneur il avoit obligé l'Electeur Palatin de s'en fuïr de ſa capitale. J'ai dit auſſi la deſolation qu'il avoit jettée dans ſes Etats, ſi-bien que ce Prince s'étoit veu reduit à mandier du ſecours de tous côtés. Enfin on eut pitié de lui, & il

1674. arriva tant de renfort à l'armée Imperiale,
Liv. III. que le Vicomte de Turenne fut obligé de repasser le Rhin. Cependant comme ce General étoit prevenu que cette armée pourroit à la priere de ce Prince, se resoudre d'assieger Philisbourg, sur lequel d'ailleurs elle faisoit paroitre quelque dessein, il s'approcha de cette place, & fit entierement le degât à l'entour. Les ennemis, qui selon l'ordre qu'ils en avoient de l'Empereur, ne songeoient qu'à entrer en Alsace, où ils croioient pouvoir s'assûrer facilement de Brisac, furent bien-aises de l'entretenir dans cette imagination, & aprés avoir engagé adroitement l'Electeur de Maience à laisser passer par la ville capitale leurs équipages, & leurs malades, ils y fourerent la plus grande partie de leur cavalerie, ce qui pensa être cause de leur faire surprendre le Vicomte de Turenne.

Au reste les ennemis, pour lui faire mieux accroire qu'ils en vouloient toujours à Philisbourg, s'approcherent de cette place, & même l'on crut qu'il y auroit bientôt combat: ce qui obligea le Vicomte de Turenne, qui manquoit de monde, de se retrancher dans son camp. Cependant ce dernier bruit ne dura gueres, & l'on ne crut plus que le premier, parce qu'ils repasserent le Rhin auprés de Spire, prenant en apparence le chemin de Philisbourg. Pendant qu'ils usoient de tant de feintes, ils negocioient en secret avec ceux de Strasbourg, pour avoir passage par dessus leur pont, d'où ils se seroient rendus devant Brisac, avant que le Vicomte de Turenne y eût pu jetter aucun secours. Mais aiant enfin découvert

découvert le commerce qu'il avoit avec eux, il y envoia le Sr. de Machaut Intendant de son armée, afin de joindre ses negociations à celles du Resident du Roi, & empêcher un coup si prejudiciable. Machaut y étant arrivé trouva leurs negociations si avancées qu'il desespera de les pouvoir rompre, & de fait, sa presence fut si desagreable à la plûpart, qu'il s'éleva une espece de sedition à son abord.

Le Viconte de Turenne aiant avis de toutes ces choses, lui manda de s'en revenir, & au Resident de ne pas attendre aussi trop long-temps à s'en aller, depeur qu'on ne manquât au respect qui étoit dû à son caractere. Cependant pour prevenir les méchantes intentions de cette ville, il detacha le Marquis de Vaubrun Lieutenant-General, avec ordre de se saisir, s'il pouvoit, des Forts qui étoient en deça du Rhin à la tête de leur pont. Il le suivit avec toutes ses forces, se doutant bien que ce ne seroit pas encore trop pour un si grand dessein. Vaubrun, qui sçavoit que l'execution de son entreprise ne dépendoit que de la diligence, n'y perdit point de temps. Cependant il trouva que les ennemis l'avoient déja prevenu, & ils eurent le credit sur la ville de faire tirer sur lui le canon, qui étoit sur les ramparts. On ne sçauroit dire combien le Vicomte de Turenne souffrit impatiemment cette infidelité : nom, qu'il pouvoit donner à cette action, puis que comme j'ai dit ci-devant, cette ville s'étoit engagée à demeurer neutre entre les uns & les autres. Quoi que ce General eût d'ordinaire un grand flegme, il ne tint pas à lui qu'il n'en prît vengeance à l'heure-même.

1674. Il ravagea tout ce qui étoit de la dépendance de cette ville, & il en eut bien fait d'autres, s'il en eut eu le temps. Mais les ennemis aiant son pont libre, il lui falut songer à choisir un poste avantageux, tant pour couvrir les places sur lesquelles ils pouvoient avoir dessein, que pour n'être point obligé au combat. Il le choisit à Wentzenauw où il lui vint quelque renfort de la Lorraine, avec lequel il marcha aux ennemis, qui dans le temps qu'il étoit plus foible avoient tâché par plusieurs fois de lui faire quitter son poste pour le combattre. On admira sa hardiesse, & les ennemis furent obligés de l'admirer eux-mêmes; car ils étoient encore d'un tiers plus forts que lui. Mais ce General aiant coutume de conter moins sur le nombre que sur le courage, celui de ses soldats lui parut si grand, qu'il crut pouvoir tout entreprendre. Il decampa donc à une heure aprés minuit de Wentzenauw, & aiant marché toute la nuit, & tout le jour jusques à quatre heures du soir, il arriva enfin sur les hauteurs de Moltzeim, d'où il lui fut facile de reconnoitre le camp des ennemis, qui s'étendoit au de là de deux petites rivieres, le long de quelques villages. Sans perdre de temps il fit avancer les dragons pour se saisir des ponts qui étoient sur ces rivieres, & où l'on eut perdu bien du temps, s'il eut falu que les ennemis les eussent fait rompre, ou gardés. La cavalerie suivit les dragons avec l'infanterie, & sans que l'une ni l'autre eût eu qu'une heure de relâche, elles furent encore sous les armes toute la nuit suivante. Le Vicomte de Turenne demeura à cheval pareillement pour

Liv. III.

les

les poſter, & il ne voulut pas être plus exempt qu'elles de fatigue. Les ennemis qui ne pouvoient ignorer tous ces mouvemens, qui ſe faiſoient ſi prés d'eux, voiant qu'il en faudroit venir aux mains à la pointe du jour, s'y preparerent de bonne grace. De cette façon la nuit fut emploiée de part & d'autre à chercher ſes avantages. 1674. LIV. III.

Ce fut une merveille comment le Vicomte de Turenne & ſes gens purent reſiſter à tant de fatigues. Car il faut ſçavoir que depuis que l'armée étoit partie de Wenzenaw, elle n'avoit pas été un moment, ſans avoir la pluie ſur le dos; d'où il eſt aiſé de juger combien elle avoit eu de peine dans une ſi longue marche, à quoi ſi l'on ajoute celle qu'elle avoit euë de paſſer deux nuits ſans dormir, il n'y aura perſonne qui ne croie qu'elle n'étoit gueres en état de combattre. Il faloit donc de puiſſantes raiſons pour y obliger le Vicomte de Turenne. En effet il étoit déja aſſez comblé de gloire par toutes les grandes actions qu'il avoit faites, pour qu'on ne crût pas qu'il recherchât d'en acquerir une nouvelle, en hazardant un combat où il paroiſſoit avoir tant de deſavantage. Mais la raiſon qu'il pouvoit avoir, c'eſt que le Marquis de Brandebourg devoit arriver bien-tôt avec une puiſſante armée, & il étoit bien-aiſe auparavant de donner de la terreur à ces troupes, eſperant qu'elles la pourroient communiquer aux autres, quand elles ſeroient venuës. Car on remarque à la guerre que le nombre ne fait pas toujours les plus grands ſuccés, & qu'il ne ſert au contraire qu'à faire paroitre la lâcheté dans toute ſon étenduë.

1674. Quoi qu'il en soit, la pointe du jour venant
LIV. III. à paroître, les deux armées se trouverent en presence l'une de l'autre, mais avec tant de desavantage pour les François, qu'il n'y avoit rien de même. Pour comble de fatigue, leur champ de bataille étoit dans une terre labourée, où l'on enfonçoit plus d'un pied de haut, à cause que la terre étoit grasse d'elle-même, & que l'eau qui étoit tombée, l'avoit detrempée tellement, qu'on avoit peine à s'y soûtenir. Cependant cela n'étoit rien en comparaison du desavantage que donnoit le terrain. Les ennemis étoient maîtres d'un village qu'ils avoient fortifié, autant que le temps l'avoit pû permettre, & ils avoient mis du canon dedans, qui couvroit leur aîle droite, pendant que leur gauche étoit en sureté à cause d'un bois qui étoit en deçà, où ils avoient logé une partie de leur infanterie. Les choses étant en cet état, le Marquis de Boufflers, qui n'étoit en ce temps-là que Colonel de Dragons, mais qui s'est si bien signalé depuis, qu'il n'y en a gueres qui pretendent à plus juste titre que lui au bâton de Maréchal de France, vit de dessus une hauteur, d'où il étoit, que le Duc de Lorraine, ne croiant pas encore qu'il y eût assez de monde dans ce bois, y envoioit des gens frais, leur faisant prendre par derriere la seconde ligne de son armée, de peur qu'on ne s'en apperçût. Aussi-tôt sans attendre d'ordre, il crut qu'il étoit de son devoir de se jetter dans ce bois; ce qui plût extrêmement au Vicomte de Turenne qui voioit que c'étoit une chose necessaire que de s'en rendre maitre, avant que de rien entreprendre. Boufflers trouva que les

les ennemis avoient fait un abatis d'arbres pour en défendre l'entrée : mais aiant sauté par dessus avec ses dragons, il s'en seroit rendu maître dans le même temps, si les ennemis n'avoient été secourus fort à propos. Le Vicomte de Turenne lui envoia du secours de son côté ; & quoi que les deux armées étant ainsi en bataille, on dût croire qu'elles en alloient venir aux mains d'une autre façon, neanmoins on peut dire que tout le combat se donna dans le bois, où les Generaux firent presque aller toute l'infanterie l'une aprés l'autre. Cette action fut rude, & vigoureuse, & il n'y eut gueres d'endroit où l'on prît moins conseil des Generaux. Car comme ils ne pouvoient voir que ce qui se passoit d'un côté, il faloit tout faire de soi-même, & n'avoir recours qu'à son courage, & à son experience. Enfin aprés un combat opiniâtre de part & d'autre, pendant plus de cinq heures entieres, le Marquis de Boufflers s'empara de sept pieces de canon, dont il lui avoit falu essuier la décharge. Mais il en réperdit bien-tôt trois par l'arrivée du Duc de Lorraine, qui voiant la consequence dont étoit ce poste, y avoit amené lui-même un nouveau secours. Ce Prince y redonna de la chaleur au combat qui sembloit s'être rallenti de la part des siens, & même il en auroit bien-tôt eu tout l'avantage, si le Vicomte de Turenne à son exemple n'y eût envoié deux nouvelles brigades.

Jusques-là la cavalerie n'avoit pas encore combattu ; mais le Duc de Bournonville, & Caprara aiant appris que les choses continuoient de mal aller dans le bois, marcherent

1674. contre la nôtre, à qui le Vicomte de Turenne
Liv. III. avoit laissé de l'infanterie pour l'assister dans le besoin. Car quoi qu'il sçût que c'est d'ordinaire la cavalerie qui secourt l'infanterie le jour d'une bataille, neanmoins l'experience qu'il avoit faite du contraire à la journée de Zintzeim, lui avoit fait croire qu'il ne feroit pas mal d'user de cette precaution. Et en effet, elle lui fut fort utile, & sans cela l'on peut dire même que tout étoit perdu. Car dés que nôtre cavalerie se vit attaquée, elle se renversa l'une sur l'autre, & même son desordre fut si grand, que pour dire les choses comme elles sont, elle ne lâcha pas seulement le pied; mais s'en fuit encore à bride abatuë. Peu s'en falut que par une fuite si precipitée elle ne rompît le corps de reserve qui s'avançoit pour la soutenir, & quoi que le Vicomte de Turenne pût faire, il ne la pût jamais rallier dans ce moment. Si l'infanterie avoit été moins bonne, elle auroit mal passé son temps parmi ce desordre; principalement aiant affaire aux cuirassiers de l'Empereur, qui étoient d'aussi bonnes troupes qu'elles étoient belles. Mais aiant presenté la pique aux chevaux, pendant que des pelotons postés avantageusement faisoient feu à droit & à gauche, ces cuirassiers ne purent jamais avancer, d'autant plus que la cavalerie, aiant honte que l'infanterie lui apprit son devoir, s'en revint à la charge. Le Duc de Bournonville & Caprara voiant qu'il leur étoit impossible de rompre ces batail'ons, donnerent ordre à leur cavalerie de lâcher le pied à ce second choc, afin que la nôtre la poussant, elle s'approchât d'un village, où ils avoient du canon chargé à car-

cartouches. La chose leur reüssit. Nôtre infanterie aussi-bien que la cavalerie se laissant emporter à son courage, elles essuierent toutes deux le feu de cette batterie, qui fit beaucoup de desordre dans leurs rangs; & les cuirassiers de l'Empereur survenant là-dessus firent tout leur possible pour achever de les rompre. Mais le Comte d'Hamilton les arrêta tout seul avec son regiment, & entretint le combat jusques à ce que chacun se fut rallié. Les autres Anglois firent merveilles aussi-bien que lui, & Mr. de Turenne qui avoit déja éprouvé leur courage en plusieurs occasions, en fut si content qu'il ne se pût empêcher de dire, quand l'affaire fut finie, que sans eux il n'en seroit pas sorti si avantageusement. 1674. Liv. III.

Cependant elle dura depuis huit heures du matin jusques au soir; mais beaucoup plus chaude dans le bois, que dans la plaine. Les François n'y eurent pas beaucoup d'avantage sur les Allemans, ni les Allemans sur les François. Car si les uns chasserent les autres du bois, où ils demeurerent maitres de quelques pieces de canon, les autres en recompense firent fuir deux fois la cavalerie, si-bien que pour remporter la victoire entierement, il auroit falu que la cavalerie de ceux-ci, eût passé du côté de l'infanterie de ceux-là, ou que l'infanterie de ceux-là, eût passé du côté de la cavalerie de ceux-ci.

Quoi qu'il en soit, quoi que le combat n'eût été decisif ni pour l'un ni pour l'autre, le Vicomte de Turenne ne laissa pas de s'en attribuer l'avantage par trois raisons. La premiere, parce que ses gens avoient chassé ceux qui

1674. étoient dans le bois ; la seconde, parce qu'ils
LIV. III. étoient demeurés maîtres de leur canon, & la troisiéme, parce que les ennemis lui abandonnerent le champ de bataille. A l'égard des deux premieres, il est constant qu'il n'y a point de replique, & que toutes ces marques de la victoire furent de son côté. Mais pour ce qui est de la troisiéme, il y a bien des choses à dire. Car cette armée, bien-loin de pleier bagage, comme une armée qui s'enfuit, se retira au son des trompetes, & même avec quantité de fanfares, comme si elle eût voulu l'exciter à un nouveau combat. Mais quand même elle auroit decampé à la sourdine, elle n'en auroit que mieux fait, étant à la veille d'être jointe par le Marquis de Brandebourg, aprés la venuë duquel il n'y avoit point d'apparence que le Vicomte de Turenne osât tenir la campagne. Si donc tous les Generaux de l'Empereur eussent plus donné à la prudence qu'à leur courage, ils auroient attendu à combattre en un autre temps, puis que selon toutes les apparences ils devoient se promettre une victoire assurée. Cependant pour rapporter toutes choses dans la sincerité, je dois dire, & du moins c'est ma pensée, que la jalousie contribua beaucoup plus à leur faire donner ce combat, que tout ce que je pourrois alleguer. Car ils s'étoient mis en tête, que s'ils attendoient le Marquis de Brandebourg, on ne manqueroit pas de dire dans le monde qu'ils n'avoient jamais pû rien faire sans lui ; au lieu qu'il n'avoit pas plutôt paru, qu'il avoit sçû mettre les ennemis à la raison. Nous allons voir un autre effet de cette jalousie dans un mo-

moment, & combien elle leur fut funeſte. Enfin ce Prince, en qui tous les alliés avoient mis leur eſperance, & non pas ſans raiſon, puis qu'il avoit une armée conſiderable, & que d'ailleurs il étoit de ſa perſonne, & brave ſoldat, & bon Capitaine, arriva, aprés avoir ſigné un traitté avec les Eſpagnols, & les Hollandois, par lequel il ne devoit point faire de paix ſans eux. Sa qualité d'Electeur, qui le diſtinguoit des autres Princes, joint à cela l'accueil favorable, & la bonne chere qu'il fit aux Officiers, faiſant croire à ces Princes qu'il avoit deſſein d'attirer tout le monde à lui, ils commencerent à n'être plus ſi contens de ſa venuë; & pour empêcher qu'il ne s'attribuât la gloire de ce qui pourroit arriver d'avantageux, ils traverſerent en ſecret tous ſes deſſeins. Il n'y eut que le Duc de Lorraine, qui aiant en veuë de rentrer dans ſon païs, ne ſe ſouçia pas d'adorer ſa fortune, faiſant même des brigues dans l'armée pour faire approuver ſa diſtinction. Cependant le Roi voiant que le Prince d'Orange étoit allé devant Graves, où il avoit emmené une bonne partie de ſes troupes, commanda au Prince de Condé de faire un detachement des ſiennes pour aller au ſecours du Vicomte de Turenne. Le Comte de Saux Marêchal de camp le conduiſit; mais il eut ordre en chemin de marcher ſur la Sarre, parce que le General Major Spork, qui avoit ſuccedé au commandement des troupes Imperiales, qui étoient en Flandres, au Comte de Souchés qui étoit allé rendre conte à Vienne de ſes actions, avoit tourné ſes pas de ce côté-là. Le Roi envoia auſſi le Marêchal de

1674. Liv. III.

1674. Crequi sur cette frontiere, & on lui donna les
Liv. III. Gentilshommes de l'arriereban, avec quelques troupes qui furent encore détachées de l'armée du Prince de Condé, dont le reste étoit peu de chose, aprés cela ce Prince retourna à la Cour, & son armée entra en garnison. Par ce moien toute la guerre fut transportée sur la Meuse, sur la Sarre, & sur le Rhin; & pour commencer à rapporter ce qui arriva sur la premiere de ces rivieres, je dirai que la défense que le Marquis de Chamilli avoit faite contre Rabenhaut, avoit été si vigoureuse, que tant que ce General avoit voulu emporter les choses de haute lutte, il n'avoit pas gagné un pouce de terre sur lui. Cependant je ne dois pas oublier, pourquoi les Hollandois avoient voulu qu'on s'attachât à cette place. C'est que le Duc de Luxembourg, dans le temps qu'il avoit abandonné celles de Hollande s'étoit veu si pressé, que ne sçachant ce qui arriveroit de sa fortune, il avoit jugé à propos d'y faire entrer les ôtages, dont j'ai parlé ci-devant. Or cette Republique pretendoit s'affranchir par là du paiement à quoi les villes s'étoient obligées; outre que c'étoit pour elle une grande incommodité que de souffrir garnison ennemie, au milieu pour ainsi dire de ses Etats. Car quoi que cette place soit à une des extrémités, elle falloit des courses si avant, que c'étoit presque la même chose, que si elle eut été plus avancée.

Cependant quoi que ce tût la coutume en France depuis que le Roi avoit été en âge de prendre connoissance lui-même de ses affaires, de prevoir les choses de loin; il y avoit neanmoins manque d'argent dans la place, ce qui obligea

obligea le Comte d'Estrades, à qui le Marquis de Chamilli obeïssoit, de tenter non-seulement de lui en envoier avant que la place fût serrée davantage; mais encore de retirer les ôtages. C'étoit une chose qui paroissoit bien dificile à la barbe de Rabenhaut, qui étoit un chef bien vigilant. Mais enfin un Colonel de cavalerie, nommé de Mellin, l'entreprit, & l'executa avec beaucoup de conduite. Il s'embla que les ennemis eussent perdu courage par cet évenement, qui leur ôtoit la moitié du prix qu'ils s'étoient proposé dans ce siege. Car ils furent chassés aprés cela d'une Eglise, dont ils s'étoient emparés, & d'où ils pouvoient empêcher les sorties, s'ils eussent été assez heureux pour la conserver. 1674. L. IV. III.

Rabenhaut jugea par ces deux actions où il avoit reconnu la vigueur du Marquis de Chamilli (car il avoit fait une sortie dans la premiere aussi-bien que dans la derniere) combien aiant affaire à de si braves gens, il étoit obligé de se ménager. C'est ce qui fut cause qu'il prit le parti, comme j'ai dit ci-devant, d'assurer sa tranchée, & n'entreprenant plus rien qu'avec une extrême precaution, il donna encore plus de hardiesse aux assiegés, qui se mirent en tête qu'il les craignoit. Ils le furent donc chercher plusieurs fois dans ses tranchées, renverserent ses travaux, & en un mot se rendirent si redoutables, que Rabenhaut desespera de son entrepise, à moins que d'avoir un grand secours. Cela obligea les Etats d'envoier vers lui le Pensionnaire Fagel, qui trouva les choses si peu avancées, qu'il en demeura surpris. Mais le Marquis de Chamilli

1674. aiant encore fait quelques ſorties pendant qu'il étoit là, ſon étonnement ceſſa, voiant qu'avec dix ou douze mille hommes qu'il avoit tout au plus, un autre y auroit été auſſi empêché que lui. Il convint donc qu'il avoit eu raiſon de faire les choſes pied à pied, & quoi que ſon métier ne fût pas celui de la guerre, il lui recommanda la patience, s'imaginant bien qu'elle lui ſeroit plus utile que la force avec de ſi braves gens. En effet, il avoit été repouſſé d'une demie-lune, où il avoit perdu tant de monde, qu'il avoit été obligé de demander une treve pour faire enterrer les morts. Comme ce conſeil étoit à ſon goût, il s'en ſervit, & ne voulant pas neanmoins que les aſſiegés demeuraſſent maitres plus long-temps de cet ouvrage, il reſolut de le reprendre, aprés neanmoins qu'il eut perfectionné ſes travaux d'une maniere qu'il crut le pouvoir faire ſans danger. Cependant pour inſpirer plus de hardieſſe aux ſoldats, il ſe tranſporta lui-même ſur le champ de bataille, où appellant tous les Officiers par leur nom, & leur faiſant mille careſſes, il leur recommanda l'honneur de la nation en General, & le leur en particulier. Il y attacha quelque promeſſe de recompenſe, leur faiſant accroire que le Penſionnaire Fagel lui avoit donné ordre d'envoier à la Republique le nom de ceux dont il ſeroit content, & en même temps celui des autres qui n'auroient pas fait leur devoir. Cette courte harangue; mais qui prenoit chacún par ſon foible, puis que ſi les braves étoient animés par la gloire, les lâches ne l'étoient pas moins par la crainte de

LIV. III.

l'infa-

l'infamie, fit un bon effet. Chacun à l'envi l'un de l'autre fit merveilles; & enfin aprés un combat, qui dura une heure entiere, les Hollandois s'emparerent de cette demie-lune. Ce fut un grand sujet de contentement à Rabenhaut, qui n'avoit pas voulu perdre ses gens de veuë; mais qui ne lui dura gueres. Car le Marquis de Chamilli, qui étoit aussi à la tête des siens, ne pouvant souffrir qu'ils demeurassent maitres de cet ouvrage, les fit retourner au combat, ensorte qu'aprés avoir encore duré une demie heure, les assiegeans à la fin furent contraints de plier. Chamilli renversa le logement qu'ils avoient fait, & y aiant fait planter de nouvelles palissades, cet endroit qui avoit été un theatre sanglant pour les deux partis, fut si-bien reparé, qu'il ne fut pas reconnoissable dans un moment. 1674. LIV. III.

Ce Gouverneur n'étant pas content de ce qu'il avoit fait, continua tous les jours ses sorties; ce qui obligea Rabenhaut de doubler la garde de la tranchée, qui avoit été plusieurs fois neteïée entierement. Cependant quelque precaution qu'il put prendre, ses gens commencerent tellement à se rebuter de ce siege, qui n'avançoit point, & qui duroit neanmoins depuis prés de deux mois, qu'ils lâcherent le pied tout autant de fois qu'ils eurent affaire à l'ennemi. L'on remarqua même qu'un seul escadron passa sur le ventre d'un gros bataillon, qui fut défait à platte couture. Il est vrai qu'il ne revint que dix-sept hommes de cet escadron, entre lesquels étoit un Capitaine nommé Marcilli: ce qui étant rapporté au Roi, il lui voulut donner une

1674. une charge d'exempt dans les Gardes-du-
Liv. III. corps. Mais il s'excusa de la prendre, sur ce qu'il n'avoit pas assez de bien, ces sortes d'emplois obligeant à une grande depense.

Soit que Rabenhaut fût rebuté par tant de malheureux succés, ou qu'il fût bien-aise de laisser prendre quelque repos à ses troupes, il demeura quelques jours à ne rien entreprendre. Cependant il jetta tant de bombes dans la ville, qu'elle en fut toute ruinée. Cela auroit étonné d'autres gens que les assiegés; mais aprés avoir essuié tant de perils, ils s'y étoient comme endurcis, joint à cela qu'ils étoient d'une nation qui n'avoit pas à la verité inventé ces sortes de choses, mais à qui l'usage en étoit si familier, qu'ils les avoient perfectionnées. Une si forte resistance ne deplût pas au Prince d'Orange, qui aprés la levée du siege d'Oudenarde, ne voioit point d'occasion plus prompte pour se signaler, que celle qui s'offroit à ce siege-là. Il arriva donc devant Graves le neuviéme d'Octobre, c'est-à-dire deux mois & demi moins deux jours, depuis que Rabenhaut y étoit arrivé: car c'étoit le 24. de Juillet auparavant que ce siege étoit commencé.

Une si longue défense n'avoit pas abattu le courage des assiegés, mais elle avoit beaucoup épuisé leurs forces. Car comme il ne se pouvoit faire autrement, qu'en faisant perir tant de gens, il n'en fut peri aussi bon nombre de leur côté, ceux qui étoient restés avoient été obligés de faire la garde des autres, & les fatigues, & les veilles les avoient tellement abattus, qu'il étoit aisé de s'en appercevoir. Par dessus tout cela les munitions commençoient

çoient à leur manquer, sur tout la poudre, ce qui affligeoit fort le Marquis de Chamilli, qui sembloit s'être resolu à se faire un cimetiere de la place, tant il avoit rejetté loin la proposition que lui avoit fait faire le Prince d'Orange de se rendre. Ce Prince voiant sa resolution, se determina à faire attaquer la contrescarpe, se fondant sur ce qu'aiant des gens frais contre des gens accablés de fatigue comme j'ai dit ci-devant, il lui seroit aisé d'en venir about. Cependant pour leur donner plus d'affaires, il fit attaquer diverses postes à la fois, & son entreprise lui aiant réüssi, elle l'encouragea à donner un assaut general. Chamilli ramassa toutes ses forces pour soutenir cet assaut. Cependant pour faire voir au Prince d'Orange que rien n'étoit capable de l'étonner, il le prevint lui-même, en tâchant de reprendre une partie des ouvrages qu'il avoit perdus. Il s'y porta avec un courage extraordinaire, & étant secondé par sa garnison, & par la fortune, il renversa plusieurs logemens qui étoient déja faits, si-bien qu'aprés trois mois de siege, il auroit encore pû esperer de tenir autant, s'il eut pû se flatter de quelque secours. Mais les forces du Roi aiant de l'occupation ailleurs, joint à cela qu'il ne lui restoit plus la moitié du monde qu'il lui faloit pour garder ses postes, il receut commendement de la Cour de capituler. Il eut de la peine à croire que le Roi sût au vrai l'état de sa place pour lui envoier un pareil ordre; ainsi il differa de l'executer jusques à ce qu'il l'en eût informé lui-même, ce qu'il trouva moien de faire; quoi que la place fût serrée de tous côtés. Mais le Roi ne laissa pas de persister dans son sentiment, sous pretexte de vouloir conserver le

1674. LIV. III.

reste

1674. reſte de ſes troupes, ce qui n'étoit pas pour-
Liv. III. tant le veritable motif qui le faiſoit agir. En effet, quoi qu'il eût interêt à vouloir ſauver de ſi braves gens, leur perte n'étoit pas encore ſi certaine qu'il n'y vît quelque reſſource. Les aſſiegés ſe trouvoient rebutés par tant de malheureux ſuccés; d'ailleurs la ſaiſon commençoit à devenir fâcheuſe pour les ſieges, ſur tout en ce païs-là, où il pleut continuellement dés qu'on approche de l'hiver. Ajoutez à cela, que quand le Prince d'Orange auroit été contraint de lever le ſiege, il n'auroit pas manqué à bloquer la place pendant l'hiver, & comme elle commençoit à manquer de toutes choſes, elle ſeroit toujours tombée entre ſes mains.

Voilà comment Graves ſe rendit, aprés avoir tenu trois mois & deux jours. Le Marquis de Chamilli obtint une compoſition avantageuſe; & même le Prince d'Orange lui accorda encore deux pieces de canon plus qu'il ne lui avoit promis, en conſideration de ſon courage. Ce Gouverneur étant ſorti par une ſi belle porte, ne demeura pas long-temps ſans emploi. Car le Roi s'étoit mis ſur le pied de recompenſer tous ceux qui le ſervoient bien: ce qui étoit cauſe que chacun avoit de l'émulation. Quoi qu'il en ſoit, ſe reſſouvenant non-ſeulement de ſes ſervices; mais encore de ce que j'ai dit tantôt en parlant du Gouverneur d'Oudenarde, il lui donna ce Gouvernement, qui étant à la tête de toutes ſes conquêtes de Flandres, demandoit un homme ſur qui il pût s'aſſurer. Cependant comme c'étoit un Prince bien faiſant, il continua

ſes

appointemens à l'autre, qui avoit servi assez long-temps pour aller se reposer. 1674.
LIV. III.

Voilà quel fut l'évenement de cette campagne, qui devroit mettre fin à ce troisiéme livre de mon Histoire, si je voulois rapporter ce qui se passa année par année. Mais comme le Vicomte de Turenne avoit encore les armes à à la main, & que même il n'avoit jamais été si pressé, je crois qu'il est de mon devoir de ne pas tant considerer la suitte des temps, que la liaison que les actions ont les unes avec les autres. Ainsi si je vais parler dans un moment d'un combat qui se donna entre les deux armées, quoi que ce fut au commencement de l'année 1675, prie de considerer, que je n'ai pû faire autrement à moins que de faire une faute, à laquelle je ne pourrois trouver gueres d'excuse.

J'ai dit ci-dessus, que le Marquis de Brandebourg ne fut pas plutôt arrivé qu'il voulut se distinguer des autres Generaux. Or c'est ce qu'il crût ne pouvoir faire mieux qu'en voulant que ses avis fussent suivis preferablement à tous les autres. Pour cet effet il soutint dans le premier Conseil-de-guerre qui fut tenu, que l'on ne devoit pas tant s'arrêter au projet qui avoit été fait à Vienne d'assieger Brisac, que l'on dût negliger ce qui étoit de plus utile à la cause commune: que ce dessein pouvoit être bon au commencement de la campagne, c'est-à-dire, lors que les ennemis se fiant sur la neutralité de Strasbourg, avoient negligé de mettre cette place en état de défense; mais maintenant qu'ils l'avoient pourveuë de toutes choses, il ne vouloit pas exposer sa reputation mal à propos. Il conclut donc qu'il faloit faire

1674. faire quelque entrepriſe où il y eut plus d'eſpe-
LIV. III. rance de reüſſir.

Il eſt certain que ſes raiſons étoient bonnes, & qu'il étoit dificile de les combattre. En effet, comme le Roi penetroit juſques au fonds du Cabinet de l'Empereur, par le moien que j'expliquerai tantôt, il avoit eu connoiſſance de ce deſſein, dés qu'il avoit été formé, ſi-bien qu'il ne lui avoit pas été dificile de prendre ſes precautions. Cependant la jalouſie que les autres Generaux avoient de cet Electeur, fit qu'ils s'obſtinerent à executer le premier projet, à quoi travaillerent particulierement ceux qui étoient dans les interêts de l'Empereur, à qui cela étoit recommandé particulierement. Cette conteſtation fit perdre beaucoup de temps à cette armée, qui ſe trouvoit en état d'entreprendre toutes choſes, ſuppoſé que ce ſoit aſſez pour réüſſir, que d'avoir beaucoup de monde, & un gros attirail de guerre. Car elle étoit de ſoixante & dix mille hommes effectifs, & ſon équipage à proportion, ce qui étoit capable de donner à penſer à l'ennemi. Auſſi il n'y eut perſonne qui ne crût en ce temps-là, que le Vicomte de Turenne ne dût abandonner l'Alſace, d'autant plus que le ſecours qu'il pouvoit eſperer étoit arrêté du côté des trois Evêchés, & du païs de Treves, où l'on craignoit que Spork ne s'acheminât. Et de fait, il y avoit long-temps que l'Electeur de Treves ſollicitoit pour que l'Empereur lui fît recouvrer ſes Etats, ce qui paroiſſoit non-ſeulement digne de la Majeſté de l'Empire; mais encore de la juſtice, puis que ce Prince n'étoit dépoüillé, que pour avoir été attaché à ſes interêts. Mais

Spork

Spork qui n'avoit point d'ordre de le faire, se contentant d'avoir, par la jalousie qu'il avoit donnée à l'ennemi, empêché qu'il ne donnât secours au Vicomte de Turenne; il s'arrêta sur la Meuse, où moitié de force & moitié d'adresse, il s'empara des villes de Huy, & de Dinan, toutes deux de grande consequence aux François, à cause des ponts qu'elles ont sur la Meuse. 1674. Liv. III.

Cette demarche aiant fait connoitre au Maréchal de Crequi, & au Comte de Saux, qu'il n'y avoit rien à craindre ni pour Treves, ni pour les Evêchés, ils resolurent au plutôt, celui-ci de joindre le Vicomte de Turenne, celui-là de prendre garde à la Lorraine, où le but de l'Electeur de Brandebourg étoit toujours de penetrer. Le Vicomte de Turenne, qui étoit instruit de ses desseins, avoit enfin abandonné une partie de l'Alsace, aprés l'avoir ruinée; & s'étant retiré dans les detroits de Saverne, il avoit transporté dans cette place & dans Haguenau qu'il faisoit fortifier, tout ce qu'il avoit pû tirer des autres qu'il avoit démolies. Il avoit pareillement fait amas de tous les grains, & de tous les fourages, si-bien que les ennemis ne pouvant faire subsister une armée si considerable sans la separer, ils s'étendirent dans la haute Alsace, pendant que le Duc de Lorraine, qui se croioit à la veille de rentrer dans ses Etats, prit un grand circuit pour y arriver. Il surprit la Noblesse d'Anjou, que le Maréchal de Crequi avoit postée pour garder un passage, & qui étoit commandée par le Marquis de Sablé, en qualité de Senéchal de la Province. Car si ç'avoit été au ser-

1674. service qu'eut été dû cet emploi, il ne l'auroit
Liv. III. jamais obtenu, s'étant toujours montré plus homme de bonne chere, qu'homme de guerre. En effet, lors que le Duc de Lorraine arriva, il étoit enseveli dans le sommeil, aprés avoir soupé en bonne compagnie, comme c'étoit sa coutume; si-bien que ce Prince n'aiant trouvé aucune resistance, il le prit prisonnier lui, & une bonne partie de son arriere-ban. Ce succés fut suivi de la prise de quelques places, comme Remiremont, & quelques autres qui étoient de si peu d'importance, qu'on avoit negligé de les fortifier. Mais ce Prince, qui croioit que s'il pouvoit une fois les conserver, les peuples, qui ne demandoient que son rétablissement, en seroient bien plus prompts à secoüer le joug de la France, fit promptement planter des palissades, & faire les autres choses necessaires, afin que ses gens y fussent en sureté. Si le pais par où il faloit que les troupes ennemies passassent, n'eut pas été ruiné entierement, & que d'ailleurs il eût été facile à leur armée de faire la même diligence que ce Duc avoit faite avec une poignée de monde, il est sans difficulté que c'eût été un grand chemin à son rétablissement. Mais bien-loin de l'oser entreprendre; le Marquis de Brandebourg s'arrêta autour de Colmart pendant que les autres Generaux s'avancerent une partie en deçà de la riviere d'Ill, & l'autre demeura en de là. La fertilité du païs qu'il étoit dificile d'épuiser, leur fournît dequoi pour leur subsistance, & ils songerent plutôt à établir leurs quartiers d'hiver, qu'à faire rien de digne de leur puissance. Le Roi qui attendoit

tous

tous les jours de fâcheuſes nouvelles de ce côté-là, fut ravi d'apprendre qu'ils bornoient leurs conquêtes à celle de Colmar, & de Scheleſtat. Car pour le reſte, c'étoit ſi peu de choſe que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Cependant l'on croioit aprés cela que le Vicomte de Turenne ſe retireroit; ſur tout aiant fait une campagne où il avoit fait deux fois marcher ſes troupes juſques au Nekre. Mais ne voulant pas en demeurer là, aprés avoir ſi-bien commencé, il envoia un courier au Roi pour lui demander permiſſion d'attaquer les ennemis, dont il ſe vantoit de rendre bon compte, ſeparés comme ils étoient. Il y avoit déja quelque temps qu'il avoit preparé l'eſprit du Roi à cette demande, car dans le temps que ſa Majeſté le preſſoit d'abandonner l'Alſace, il lui avoit mandé tout ce qui étoit arrivé, c'eſt-à-dire, que les ennemis ne pourroient pas marcher en corps faute de vivres, & qu'ainſi étant obligés de ſe ſeparer, il ſeroit facile de tomber ſur leurs quartiers les uns aprés les autres, avant qu'ils puſſent s'entre-ſecourir. Or comme le Roi voioit l'effet de ſa prediction, il ne voulut pas refuſer à un Capitaine, qui prevoioit de ſi loin, une choſe qui les devoit combler de gloire l'un & l'autre. 1674. LIV. III.

Le Vicomte de Turenne aiant donc eu une réponſe conforme à ce qu'il ſouhaittoit, fit mine aprés tant de fatigues de vouloir donner quelque relâche à ſes troupes. C'eſt pourquoi il fit courir le bruit qu'il les alloit mettre en quartier d'hiver en Lorraine, ordonnant à cet effet à l'Intendant de la Province de fournir promptement les magazins. Les ennemis qui n'au-

1674. n'auroient jamais cru qu'il eût été assez hardi
LIV. III. pour les venir attaquer, s'en crurent encore plus à couvert par le chemin qu'ils lui virent prendre, Car au lieu de marcher à eux par le plus court, il prit une route, où des troupes n'avoient jamais passé; mais avec un si grand ordre, que quoi que son armée marchât en plusieurs corps differens, ils se pouvoient entresecourir les uns les autres. Les ennemis voiant que ses troupes s'étoient ainsi séparées, s'en crurent encore plus en sureté, tellement qu'elles ne songerent qu'à faire bonne chere. Mais dans le temps qu'elles y pensoient le moins, le Vicomte de Turenne parut devant Remiremont qui se rendit à discretion, devant que douze cens hommes, que le Duc de Lorraine y envoioit, pussent arriver. La plus grande partie de la garnison prit parti dans ses troupes, lesquelles faisant marcher avec une diligence merveilleuse, il les mena droit à la riviere d'Ill, trouvant peu de resistance en deçà.

Jusques-là les ennemis ne pouvoient croire un si grand dessein, quelques bruits sourds qui en couroussent. Mais les douze cens hommes qui n'avoient pû arriver assez à temps dans Remiremont, aiant donné l'allarme par tout, ils leverent leurs quartiers avec precipitation. Il y en eut quelques-uns qui vinrent se jetter dans son armée, croiant que c'étoit leurs troupes qui s'assembloient: d'autres furent investis devant que de se mettre aux champs, & enfin le desordre étoit tel parmi eux, qu'il n'en seroit pas resté un de tout ce qui étoit en deçà, si le Vicomte de Turenne n'eût apprehendé de donner le temps à ceux qui étoient au de là de

border

border cette riviere. Pour cet effet il se contenta de laisser quelque cavalerie pour tailler en pieces ceux qu'elle pourroit découvrir, pendant qu'il s'avança en diligence. Mais quoi qu'il n'eût pas perdu un moment de temps, il y avoit déja de la cavalerie pour disputer le passage : si-bien qu'il lui falut livrer combat. Il ne fut pas bien long, parce que les ennemis se trouvant surpris songerent bien plutôt à s'enfuïr qu'à se défendre, desorte que si cette victoire fut remarquable, ce fut bien moins par la peine qu'il y eut à la remporter, que par la grandeur de l'entrepriſe. Les ennemis aiant ainsi abandonné la riviere, le Vicomte de Turenne passa au de là, & comme chacun des siens se flattoit qu'il n'avoit qu'à paroître pour les faire enfuïr, Montauban qui étoit Maréchal de camp de jour se precipita mal à propos au milieu de quelques escadrons, & se fit prendre. Mais cela ne rassûra pas les ennemis : au contraire aiant nouvelles de moment à autre que differens quartiers avoient été enlevés, ils ne songerent qu'à se retirer. Sans la nuit qui survint tout à propos pour eux, ils auroient eu bien de la peine à en venir à bout devant la gendarmerie que le Vicomte de Turenne avoit détachée pour les poursuivre ; mais aiant ordre de ne pas s'engager trop avant, elle s'arrêta, de peur d'effacer par quelque malheur le bonheur qui avoit accompagné jusques-là cette entrepriſe. Les fuiards porterent bientôt ces nouvelles au Marquis de Brandebourg & lui firent la perte si grande, que s'il eût été capable de fraieur, il n'auroit songé qu'à s'enfuir : mais comme il avoit l'ame d'un Prince, où il crut

1674. LIV. III.

1674. le peril moindre qu'ils ne le lui repreſentoient,
Liv. III. ou il le diſſimula. Cependant ne voulant pas être ſurpris, il envoia avertir ſes troupes qui étoient diſtribuées autour de lui, de marcher inceſſamment & de ſe rendre à Colmart. Il avertit pareillement le Duc de Bournonville de la nouvelle qu'il venoit de recevoir. Or ces troupes étoient encore aſſez nombreuſes pour tenir tête, & même pour donner beaucoup d'affaires au Vicomte de Turenne: mais chacun voiant qu'on ſe retiroit devant l'ennemi, & d'ailleurs que tous leurs gens qui avoient les poſtes avancés avoient été battus, il n'y en eut point qui ne s'imaginât que les choſes étoient encore pires qu'elles n'étoient, & qui n'eût voulu être déja au de là du Rhin. Ce fut en vain que le Marquis de Brandebourg, qui ne participoit nullement à cette crainte, tâcha de les raſſurer, l'arrivée de quelques fuiards détruiſit tout ce qu'il leur put dire, & l'on en vit qui quitterent le drapeau, & ſe jetterent dans les bois, croiant qu'il n'y avoit point d'autre moien d'éviter la mort.

Le Vicomte de Turenne qui ſe doutoit bien d'un ſemblable deſordre aprés ce qui venoit d'arriver, détacha divers partis pour rendre ſa victoire plus complette. Cependant il continua de pourſuivre les ennemis, & il prit encore en chemin quantité de garniſons qui ne s'étoient pas retirées. Enfin les choſes en vinrent à un point, que ſes gens ſe trouverent embarraſſés des priſonniers; car pour ainſi dire ils prirent d'un ſeul coup de filet un regiment tout entier. Enfin aprés cinq ou ſix jours d'une pareille marche, on découvrit le Marquis

de

de Brandebourg avec tous les autres Generaux, qui s'étoit mis en bataille dans une langue de terre qu'enferme les rivieres de Colmart & de Turqueim, lesquelles se joignent ensemble par le moien d'un canal qui est à un bout de cette Isle. Il croioit qu'étant dans un poste si auantageux, & d'ailleurs maître de Colmart & de Turquem, le Vicomte de Turenne n'auroit jamais la hardiesse de l'attaquer ; mais ce General aiant toujours eu pour maxime que des gens qui fuïoient le combat avec tant de precaution étoient à demi battus, il commanda de passer un ruisseau qui separoit les-deux armées. Huit ou dix escadrons le gardoient ; mais n'aiant pas tenu contre les dragons, & la cavalerie qui s'étoient avancés pour les en chasser, toute l'armée passa ce ruisseau. Il fut aisé aprés cela de découvrir la contenance des ennemis qui avoient Turqueim à leur droite, & Colmart à leur gauche ; neanmoins trouvant qu'ils n'étoient pas assez serrés, ils abandonnerent Turqueim, & se rapprocherent de leur gauche. Le Vicomte de Turenne ne trouvant pas qu'ils eussent raison de l'avoir fait, se saisit de ce poste, pendant que les ennemis travaillerent à retrancher le bord des rivieres. Si le Vicomte de Turenne eût eu son canon il ne leur auroit pas donné ce temps-là, mais par malheur il n'étoit pas encore arrivé, & tout ce qu'il put faire fut de border le canal de son infanterie. Mais les ennemis aiant cet avantage par dessus lui, que le leur étoit servi comme il faut, cette infanterie souffrit beaucoup. Les Sieurs Foucault & Mouffi, celui-ci Maréchal de camp, celui-là Lieutenant-

1674. LIV. III.

1674. General, furent tués en cette occasion, non
Liv. III. pas toutefois de ce canon, mais de la décharge de huit gros bataillons, qui aiant peur qu'il ne prît envie aux nôtres de traverser le canal, en avoient bordé les bords. Et de fait, la plupart voiant qu'ils ne courroient gueres plus de danger à le passer qu'à demeurer où on les avoit postés, se jetterent dedans, nonobstant une grêle de coups que les ennemis faisoient pleuvoir sur eux. Mais le Vicomte de Turenne qui avoit l'œil à tout, & qui voioit que la cavalerie ennemie leur alloit tomber sur le corps, leur fit commandement de se retirer. Cependant on ne pouvoit dire l'impatience où il étoit que son canon arrivât, sans lequel il ne voioit point de moien de rien faire. Les ennemis prevoiant bien qu'ils n'en seroient pas quittes à si bon marché quand il seroit venu, eurent soin d'entretenir le combat jusques à la nuit, & pour lui faire accroire qu'ils avoient envie de conserver leur poste ne discontinuerent point de le fortifier. La nuit venuë on cessa de tirer de part & d'autre, & nôtre canon étant arrivé, on crut que le lendemain on décideroit par une bataille cette action qui n'en étoit que le prelude. Mais sur le minuit les ennemis décamperent, & se retirerent à Scheleſtat, où sans s'arrêter ils continuerent leur chemin jusques à Strasbourg, où ils repasserent le Rhin.

L'allarme fut grande dans cette ville voiant le desordre de cette armée, en faveur de qui elle avoit manqué à la neutralité. Car enfin elle apprehendoit le ressentiment du Vicomte de Turenne, non pas qu'elle le crût en état d'entreprendre contre sa liberté, mais parce qu'il

qu'il pouvoit la bombarder, & brûler tout ce qu'elle avoit à la campagne. Mais ce Prince qui étoit la sageſſe même, conſiderant qu'un pareil procedé n'auroit rien de ſolide pour le ſervice du Roi, prefera la douceur à la vengeance. En effet, au lieu de faire même des reproches à cette ville, il envoia vers les Magiſtrats à qui il fit dire qu'il ſçavoit bien qu'ils n'avoient contribué en rien à ce qui s'étoit paſſé, & qu'il n'y avoit que la canaille ; c'eſt pourquoi s'ils vouloient, uſant de leur autorité, rentrer dans la neutralité dont ils étoient ſortis malgré eux, il feroit enſorte que le Roi oublieroit un ſi grand outrage. Mais l'Empereur y étoit encore ſi puiſſant, qu'ils le prierent de les excuſer s'ils ne pouvoient lui rendre de réponſe poſitive, que le temps étoit mal propre pour prendre des reſolutions telles qu'il les deſiroit, & telles qu'ils les deſireroient eux-mêmes, s'il étoit en leur choix de pouvoir parler ; cependant qu'il ſe donnât patience quelques jours, & qu'il auroit ſatisfaction. 1674. L. IV. III.

Le Vicomte de Turenne qui avoit été averti à point nommé par le Comte de Lorge de la retraite des ennemis, mais qui avoit jugé à propos de leur faire un pont d'or, voiant que ceux de Strasbourg perſiſtoient à ſe declarer contre lui, pilla tout ce qui leur appartenoit. Cependant il fit encore ſonder les Magiſtrats, pendant que Monclars qu'il avoit détaché pourſuivoit le Marquis de Brandebourg, mais avec ordre de ne s'engager que bien à propos. Monclars ſatisfit à ſes ordres, & aprés avoir été témoin lui-même que ce Prince avoit repaſſé le Rhin, il ſurprit agreablement le Vicomte de

1674. Turenne, en lui apprenant que pour surcroît
LIV. III. de bonne fortune il avoit oublié de retirer du moins deux mille hommes qui étoient dans des châteaux, tant sa precipitation avoit été extraordinaire. Au même temps il fit un détachement pour reduire ces châteaux, & il n'y eut que celui de Dachteim qui fit resistance. Mais le Marquis de Vaubrun l'aiant battu avec le canon, la garnison fut obligée de se rendre à discretion, sur tout aprés avoir perdu son Gouverneur qui avoit été tué sur la bréche.

Il y a de l'apparence que si ce Gouverneur eût pû éviter cette destinée, le Marquis de Vaubrun n'en eût pas eu si bon marché; car il étoit brave de sa personne, & homme qui ne cherchoit qu'à pousser sa fortune par toutes sortes de voies. Il l'avoit bien montré il y avoit quelque temps par une entrepriſe qu'il avoit faite, & dont j'aurois dû parler à fonds pour suivre exactement l'ordre du temps où les choses sont arrivées: mais comme il y a de certains enchainemens d'une affaire avec une autre qu'on ne sçauroit quelquefois interrompre, sans faire perdre beaucoup de grace à une histoire, j'ai jugé à propos d'en user comme j'ai fait, sûr que je retrouverois toujours l'occasion de parler de ce que je vais rapporter ici. J'ai dit ci-devant que le Prince Guillaume avoit été arrêté à Cologne. Or ç'avoit été ce Gouverneur qui avoit fait une action si hardie, mais qui en la faisant auroit bien fait plus de plaisir à l'Empereur de lui donner un coup de pistolet, que de le reserver à perir dans les formes. En effet, quoi qu'il eût épousé ouvertement le parti du Roi, aussi-bien que l'Evêque

vêque de Strasbourg son frere, sur quoi y avoit-il lieu de lui faire son procés, puis que tout ce qu'il avoit fait n'alloit pas directement contre l'Empereur. Il est vrai que c'étoit lui en partie qui avoit porté l'Electeur de Cologne, sans qui le Roi ne pouvoit entrer en Hollande, à se joindre avec lui contre cette Republique. Mais qu'est-ce que cela avoit de commun avec les interêts de l'Empire, dont étant né sujet, c'eut été dequoi le convaincre de trahison, si on eut pu lui faire voir qu'il eut machiné quelque chose contre lui. Aussi un des plus éclairés des Ministres de l'Empereur ne se put empêcher de dire, sçachant qu'on l'amenoit prisonnier, que ce qu'avoient fait le Marquis de Grana & Obizi, car tout ce que celui-ci avoit fait, étoit par le commandement & par le conseil de celui-là, n'étoit rien en comparaison de ce qu'ils pouvoient faire. C'étoit s'expliquer, ce me semble, assez clairement. Neanmoins quoi que cela voulût dire qu'il n'y auroit pas sujet de le condamner, l'Empereur le reconnoissoit si-bien pour l'ennemi juré de sa Maison, que tout équitable qu'il étoit, il resolut de se défaire d'un homme si dangereux. Et pour dire la verité, son esprit naturellement intriguant étoit devenu encore plus à craindre par cette injure & par les rigueurs de sa prison; car l'Empereur lui vouloit faire sentir par ce traitement qu'il n'y avoit point d'esperance pour lui, tant la vangeance est douce aux devots comme aux autres. Cependant pour apprendre à ceux qui ne le sçavent pas d'où procedoit tant de haine, il faut sçavoir que dans le temps que l'Empereur faisoit tous ses efforts

1674. Liv. III.

1674. pour porter l'Empire à armer contre le
LIV. III. Roi, celui-ci avoit remué ciel & terre avec son frere pour traverser ses desseins, representant aux Princes qui étoient de leurs amis, que la guerre dans laquelle ils s'alloient engager, étoit moins la guerre de l'Empire que la guerre de la Maison d'Autriche. On ne pouvoit dire qu'il n'eût raison. Mais enfin le bonheur des armes du Roi avoit rendu tous les Souverains jaloux, aussi-bien que la Maison d'Autriche le pouvoit être, & voilà pourquoi tout ce que ces deux freres purent dire ne fut point écouté. Quoi qu'il en soit, on le conduisit à Neustat, & la Comtesse de Levesteim sa sœur qui n'ignoroit pas les méchans desseins qu'on avoit contre lui se rendit à Vienne, pour faire ressouvenir l'Empereur de sa justice : mais quelque devotion qu'il eut, comme l'interêt marche toujours le premier, il eut peu d'égard à ses prieres, de sorte que cette Princesse desesperant de son salut, chercha d'autres voies pour le sauver. Elle fit sonder pour cela un Officier qui le gardoit, à qui outre une bonne somme d'argent elle fit esperer un emploi plus considerable que le sien ; & cet homme se laissant tenter par des offres si avantageuses, lui offrit tout ce qu'elle voulut. Cependant comme il ne pouvoit pas executer tout seul ce qu'il lui promettoit, il se mit en devoir de gagner ceux dont il avoit besoin ; mais s'étant adressé à une personne fidele, l'Empereur en fut averti, qui le fit punir comme le cas le meritoit. La découverte de cette trahison lui fit craindre qu'il ne se trouvât encore des gens assez hardis pour faire une pareille entreprise,

ainsi

ainſi pour mettre fin à toutes choſes, il reſolut de le faire mourir dans peu de temps. Les amis de ce Prince étant avertis de cette reſolution, furent trouver le Nonce du Pape, & lui dirent que s'il ne prenoit parti en cette affaire, la guerre qui étoit allumée alloit devenir immortelle; que le Roi qui étoit un grand Prince ne pourroit ſouffrir cet affront ſans reſſentiment: qu'il avoit déja aſſez fait connoître la part qu'il y prenoit, par l'ordre qu'il avoit envoié à ſes Ambaſſadeurs de ſortir de Cologne: qu'une aſſemblée ſi auguſte, & qui devoit rendre le repos à la Chrêtienté n'avoit été rompuë que par là: qu'elle ſe pouvoit renoüer ſi l'on pouſſoit les choſes avec moins de paſſion; au lieu que ſi on continuoit de les envenimer, comme l'on faiſoit, il en naîtroit de grands inconveniens: que la Hongrie voiant que l'Empereur s'engageoit tête baiſſée, pour ainſi dire, dans cette guerre, commençoit à branler: que le Turc qui n'épioit que l'occaſion de profiter de nos deſordres en feroit peut-être bientôt autant; ce qu'on pouvoit empêcher, évitant de ſe donner les uns aux autres de ſi grands ſujets de chagrin: qu'à bien examiner toutes choſes, le crime du Prince Guillaume n'étoit que d'être attaché au parti du Roi, à qui par conſequent on faiſoit une plus grande injure qu'à lui, puis que l'honneur d'un grand Monarque étoit mille fois plus conſiderable que la vie d'un particulier: qu'au reſte il y avoit un moien facile d'arrêter le cours de la juſtice, pourvû qu'il s'en voulût ſervir: qu'il pouvoit au nom du Pape interceder pour la vie du priſonnier; que l'Empereur ſe donneroit bien de garde de refu-

1674. Liv. III.

1674. Liv. III. ſer cette grace au Pape, pour qui il avoit toujours témoigné beaucoup de reſpect, quoi qu'il n'eût point d'ordre de ſa Sainteté, elle ne le deſavoüeroit pas d'une action comme celle-là, puis qu'il y alloit du ſalut de toute la Chrêtienté.

Le Nonce du Pape écouta ces raiſons attentivement, & il vit bien qu'elles étoient fondées ſur le bon ſens. Cependant il n'oſa faire cette demarche de ſon chef: ce que voiant les autres, & que devant qu'il en eût reçû l'ordre de Rome, le Prince Guillaume ſeroit executé, ils lui dirent que s'il ne vouloit pas avoir recours à cette voie, il eût recours du moins à une autre qui lui étoit ouverte, & où il y alloit même de l'honneur du St. Siege: que le Prince Guillaume étoit engagé dans les Ordres ſacrés: qu'il n'appartenoit pas à une Puiſſance ſeculiere de mettre la main ſur un Eccleſiaſtique; & que quand même il ſeroit coupable, c'étoit à des Juges commis par ſa Sainteté à en connoître: que lui qui n'étoit là que pour veiller à ſes interêts, ne pouvoit pas laiſſer paſſer cette occaſion ſans en porter ſes plaintes à ſa Majeſté Imperiale: que cela ſuſpendroit le cours de la Juſtice, laquelle étant arrêtée, ils eſperoient que le temps acheveroit le reſte, outre qu'aiant d'autres Juges que ceux qu'on lui avoit donnés, il n'y avoit plus rien à craindre. Le Nonce à qui c'étoit apprendre le dû de ſa charge que de lui remontrer de telles choſes, n'eut garde de n'en pas profiter. Il fut trouver en même temps l'Empereur, à qui il remontra qu'il entreprenoit ſur

sur l'autorité du Pape, en se constituant juge lui-même de ce Prince. Ainsi lui aiant fait naître un scrupule, toute cette procedure fut arrêtée. Cependant le Prince Guillaume demeura toujours en prison, & ce ne fut qu'à la paix qu'il en sortit, comme nous verrons dans la suite de cette histoire.

Cette affaire s'étant terminée de la sorte, le Roi qui faisoit grand bruit de cette violence, s'appaisa un peu, mais non pas tant toutefois qu'il ne fît encore plusieurs efforts pour obtenir sa liberté. Il fit agir pour cela tous les Princes qui étoient de ses amis, & particulierement le Roi de Suede, qui y avoit aussi plus d'interêt que les autres; car aiant été mediateur, il sembloit que c'étoit manquer au respect qui lui étoit dû que de violer le droit des gens en presence de ses Ambassadeurs, qui tenoient le premier rang dans l'assemblée, les autres les aiant reconnus pour arbitres de leurs differens; & à la verité il y avoit quelque chose à dire. Aussi le Roi qui étoit assez habile pour ne rien negliger de ce qui étoit de ses interêts, ne cessa de representer à ce Prince, que si on ne lui rendoit justice, il étoit obligé honêtement de lui aider à tirer vengeance de cet affront, & pour l'y exciter davantage, il lui offrit cent mille écus par mois, offres touchantes pour un jenne Prince qui avoit herité de la vertu de ses ancêtres, & à qui les mains demangeoient. Il ne se contenta pas de tâcher de s'appuier du secours de ce Prince, il fomenta encore le mécontentement des Hongrois, à qui il promit de grands se-

1674. cours s'ils pouvoient faire quelque diversion
LIV. III. en sa faveur. Car ce Prince qui étoit sçavant en l'art de regner, & qui avoit encore plus de courage que de forces, quoi qu'il en eût beaucoup, entreprenoit également de proteger, & les rebelles d'Italie, & ceux de Hongrie. Et certes cela lui étoit autant permis qu'aux Espagnols de débaucher le Chevalier de Rohan; & toute la difference qu'il y avoit, c'est que s'il dépensoit son argent à ces sortes de choses, c'étoit avec plus d'esperance de reüssir qu'ils n'en pouvoient avoir en cette occasion.

HI-

HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE QUATRIEME.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable en l'année 1675.

VNE campagne auſſi glorieuſe que la precedente étonna les ennemis qui avoient fait toutes ſortes d'efforts pour ſe faire craindre. Cependant bien-loin qu'ils en fuſſent plus diſpoſés à la paix, il parut par leur conduite 1675. LIV. IV.

1675. qu'ils vouloient avoir leur revanche. L'Em-
LIV. IV. pereur que cette affaire regardoit plus particulierement que perſonne, n'oublia rien pour faire de nouvelles creatures, remontrant à tous ceux dont il pouvoit tirer ſecours, qu'il ne s'agiſſoit plus de porter la guerre au cœur de la France, comme ils avoient eſperé, mais de défendre leurs propres heritages: qu'aprés l'avantage que venoit de remporter le Vicomte de Turenne, il ne faloit pas croire que le Roi demeurât les bras croiſés: qu'il avoit moien avec ſon argent de faire la guerre en hiver comme en été; c'eſt pourquoi s'ils ne ſecouroient le Roi d'Eſpagne, qui étoit le plus expoſé à cauſe du voiſinage, ce ſeroit envain qu'ils auroient déja fait tant de dépenſe. Ces raiſons toutes ſpecieuſes qu'elles étoient, n'étoient pas capables de faire un grand effet, s'il n'eût engagé adroitement les Hollandois à traiter avec quelques Princes, qui voiant toute l'Europe en guerre, avoient été obligés d'armer pour leur ſureté. Or ces Princes qui n'avoient pas moien d'entretenir tant de troupes, voiant que c'étoit une neceſſité pour eux ou de les congedier, ou de prendre parti, écouterent aiſément des propoſitions qui leur étoient favorables: joint à cela qu'il n'y en avoit pas un qui ne commençât à trouver que le Roi devenoit trop puiſſant.

Cependant l'Electeur de Brandebourg étant bien ébranlé de traiter une ſeconde fois avec le Roi, non pas qu'il eût deſſein de prendre parti contre l'Empereur, mais parce que les demarches des Suedois l'inquietoient. Le Roi lui avoit fait propoſer de demeurer neutre, & il tâ-

tâchoit de l'y porter non-seulement par ces considerations, mais encore en lui remontrant qu'aprés avoir fait si peu de chose la campagne precedente, il n'y avoit ni honneur ni profit pour lui à persister dans une union, où la diversité d'interêt feroit toujours échoüer les plus belles entrepriſes. L'Electeur qui étoit habile ſur ce qui regardoit ſon profit, prêtoit l'oreille à ces propoſitions, comme s'il eût eu deſſein de les accepter; mais faiſant avertir ſous main les Hollandois de ce qui ſe paſſoit, il les obligea d'augmenter les ſubſides qu'ils lui donnoient, il rompit aprés cela tout le commerce qu'il avoit avec le Roi, & l'on ſe diſpoſa plus que jamais à la guerre. Voilà comment l'interêt produiſoit une infinité d'intrigues. Mais avec tout cela il n'y en avoit point de plus adroite que celle que le Roi conduiſoit. J'ai dit ci-deſſus qu'il promettoit monts & merveilles au Prince d'Orange. Or voiant que tous les ennemis qu'il avoit ſur les bras ne lui pourroient pas faire beaucoup de mal, s'il étoit aſſez heureux pour broüiller la Hollande en elle-même, il propoſa au Roi d'Angleterre qu'ils devoient contribuer l'un & l'autre à rendre ce Prince Souverain. Il eſt à croire que le Prince d'Orange ne le ſouhaittoit pas, puis qu'il en avoit fait part aux Etats, leſquels en reconnoiſſance de ſa moderation l'avoient declaré lui & ſes ſucceſſeurs mâles Gouverneurs & Amiraux hereditaires. Ces deux charges ne le rendoient gueres moins autoriſé que s'il eut été Souverain: mais enfin comme il y avoit encore beaucoup de difference entre ce qu'il étoit, & ce qu'il ſeroit s'il n'eût pû dépendre de perſonne,

1675. LIV. IV.

1675. Liv. IV.

sonne, le Roi lui susçita l'affaire du monde la plus delicate, & qui pour tout dire en un mot, étoit pour le perdre, ou pour l'élever. Ce fut de persuader quelques particuliers de Gueldres, à qui aprés auoir insinué que leur Province seroit toujours malheureuse tant qu'elle seroit obligée de dépendre comme elle faisoit de la Hollande, il leur souffla adroitement qu'il y auroit bien plus davantage pour eux à se laisser conduire à un Souverain; qu'ils en seroient quittes pour fournir aux besoins de leur Etat, sans être obligés comme ils étoient de se ruiner pour l'équipage d'une flotte dont ils ne retiroient aucun profit. Qu'ils étoient assujettis à cet esclavage en temps de paix comme en temps de guerre; à quoi bon cependant, si ce n'étoit pour enrichir ceux d'Amsterdam, qui les regardoient comme leurs esclaves; qu'ils pouvoient esperer d'ailleurs de vivre en repos, s'ils choisissoient le Prince d'Orange pour leur Souverain: que l'honneur qu'il avoit d'appartenir de si prés au Roi d'Angleterre leur devoit faire croire que ce Monarque le prendroit en sa protection: que le Roi d'Angleterre étoit bon ami du Roi, & que leur choix ne tarderoit gueres à être suivi d'une paix pour leur petit Etat: qu'aprés tout s'ils consideroient l'avantage qu'ils retiroient d'être un des membres de la Republique, ils reconnoitroient qu'il se reduisoit à un seul point, qui étoit d'avoir sa protection: qu'apres s'en être separés ils jouïroient de ce même avantage, puis que l'interêt de la Republique seroit d'avoir alliance avec lui, car étant devenu frontiere, elle auroit toujours peur qu'il ne

prît

prît parti avec ſes ennemis : que d'un autre côté il pourroit rechercher la protection de quelque Puiſſance étrangere, laquelle autant pour ſes propres interêts que pour les ſiens veilleroit à ſa conſervation. 1675. LIV. IV.

Ces raiſons qui faiſoient voir tout ce qu'il y avoit d'avantageux ſans découvrir en aucune façon le poiſon qu'il y avoit deſſous, firent d'autant plus d'impreſſion, que cette Province adoroit, pour ainſi dire, le Prince d'Orange. Il ne faut donc pas s'étonner ſi elle y prit feu d'abord, & ſi dans la ſuite elle fit ce qu'elle put pour la faire reüſſir. Cependant le Prince d'Orange en étant averti, en fit part à Meſſieurs les Etats pour ſçavoir leur ſentiment ſur cette affaire. Et ces Meſſieurs en aiant deliberé, ils le prierent de n'y point penſer. Voilà comment ſe termina cette affaire qui étoit prête d'avoir de grandes ſuites, car le Roi qui ne cherchoit qu'à diviſer cette République aprés ne l'avoir pu ruiner, pretendoit encore faire ſoûlever les villes du Brabant Hollandois en faveur de ce Prince, & pour acheminer ce deſſein avoit fait en ſorte de leur faire déja demander d'être receuës dans l'union de la République, comme une huitiéme Province, afin que ne faiſant toutes enſemble qu'un corps, elles puſſent offrir leur Souveraineté, comme venoit de faire la Gueldre.

Il eſt aiſé, à ce que je m'imagine, de penetrer l'auantage que le Roi retiroit s'il fut venu à bout de ce deſſein, & je ne crois pas être obligé de m'étendre beaucoup là-deſſus. Cependant les Hollandois ſe voiant delivrés d'une affaire ſi épineuſe, ne ſongerent qu'à reprendre

1675. dre Maestricht, afin que s'il leur en coutoit
beaucoup d'argent pour toutes les alliances
LIV. IV. qu'ils avoient faites, ils pussent dire du moins qu'ils ne l'avoient pas prodigué inutilement. Spork qui s'étoit établi dans le voisinage de Maestricht dés la fin de l'année derniere, s'étoit déja emparé de quelques postes pour l'acheminement de ce dessein : mais le Comte d'Estrades aiant peur qu'il ne se saisît de Visé, il le fit démolir aussi-bien que Maseik, afin d'avoir la riviere libre en deçà, & de pouvoir faire des courses au delà de cette derniere place. Les ennemis ne pouvant gueres esperer de reüssir s'ils n'engageoient la ville de Liege dans leurs interêts, l'Empereur y envoia le Cardinal de Bade qui étoit Chanoine de St. Lambert, qualité fort considerable dans cette ville, puis qu'elle dépend également de ce Chapitre & de son Evêque, sa grande naissance, qui étoit d'ailleurs pour ainsi dire relevée par la Pourpre, lui avoit acquis beaucoup de creatures & parmi le Clergé & parmi le peuple. Ainsi sa venuë fut fort agreable aux uns & aux autres, d'autant plus que chacun avoit plus d'estime pour les François, que d'amitié. Il lui fut donc aisé de faire des brigues, aprés quoi il fit sonder le Baron de Vierset qui commandoit dans la citadelle. Vierset prêta l'oreille à ses propositions, esperant que dans le besoin qu'il avoit de lui, il feroit quelque chose pour sa fortune. Mais le Cardinal à qui l'argent manquoit, n'aiant que des promesses à lui donner, la chose traîna en longueur, & pendant ce temps-là le Comte d'Estrades intercepta des lettres du Cardinal, où il vit à quoi

quoi il tenoit que le marché ne se conclud. Jugeant par là qu'il n'y avoit point de temps à perdre ; il fit parler à Vierset, & comme il avoit de l'argent comptant, l'autre lui livra sa citadelle, & se retira en France, où pour lui laisser toujours le nom de Gouverneur, on le mit dans Ponthoise, qui est une ville à six lieuës de Paris, mais dont le Gouvernement n'est pas plus considerable que celui d'un village, à moins qu'il n'y ait quelque guerre civile. Quoi qu'il en soit, cette citadelle aiant été ainsi livrée au Comte d'Estrades pendant la nuit, ceux de la ville furent fort surpris le lendemain matin d'entendre le tambour qui battoit à la Françoise, & ils ne le purent croire, jusques à ce qu'ils virent quelques soldats qu'on envoioit exprés pour voir ce qu'on diroit. Ces soldats leur confirmerent la chose, & le Cardinal aprés avoir été fort surpris de cette nouvelle, tâcha d'émouvoir la ville en sa faveur. Les habitans qui sont naturellement portés à la sedition, n'eurent pas de peine à prendre les armes, & un homme d'une des meilleures familles de la ville, qui étoit engagé dans le service de France étant venu à paroître sur ces entrefaites, on lui demanda qui vive, à quoi aiant répondu selon que l'emploi qu'il avoit l'y obligeoit, on lui lâcha un coup de fusil dans la tête. Ce commencement aiant fait augurer au Cardinal que la ville se declaroit pour lui, il manda promptement les garnisons que ceux de son parti tenoient dans les villes d'alentour, comme Huy, Dinan, Rochefort, & quelques autres, lesquelles accoururent en diligence. Etant arrivées aux portes, il propos de

1675. LIV. IV.

1675. de les laisser entrer dans la ville, pour faire les
LIV. IV. approches de la citadelle, qu'il se promettoit de prendre dans peu de temps : mais le peuple qui avoit peur de recevoir des maîtres sous ce pretexte, ne voulut pas s'y accorder. Le Cardinal fut outré de ce refus, & aprés plusieurs tentatives il se retira, voiant qu'il n'y avoit rien à gagner pour lui. Les Liegeois aiant fait tant de démarches contre les interêts du Roi, s'attendirent d'être fort maltraités ; mais ce Prince qui voioit qu'il en avoit affaire ne voulut pas qu'on leur demandât la moindre chose, ni même que l'on recherchât celui qui avoit tué l'Officier dont j'ai parlé ci-dessus.

Le Comte d'Estrades s'étant ainsi emparé de la citadelle de Liege, le Roi crut que pour maintenir cette ville dans son parti, il devoit chasser les garnisons ennemies qui étoient alentour, car il étoit impossible autrement que les habitans qui étoient en grand nombre n'eussent disette de vivres. Il étoit de son interêt d'ailleurs d'avoir un passage au delà de la Meuse, afin que s'il arrivoit que la garnison de Maestricht qui s'écartoit bien avant fût poussée, elle eût une retraite. Or comme l'execution de ce dessein dépendoit de se mettre en campagne avant que les Allemans occupassent ses forces, il resolut d'y entrer de bonne heure. Cependant pour donner le change aux ennemis, il fit courre le bruit qu'il en vouloit à Luxembourg, & fit les mêmes preparatifs que si c'eût été son dessein. Les Espagnols qui regardoient cette place comme celle de tous les Païs-bas qui leur étoit de plus grande consequence, ne croiant pas cette entrepriſe au deſ-

sus

fus de ſes forces, en furent fort allarmés. 1675.
Dans le même temps un corps de cavalerie eut
ordre d'aller de ce côté-la, & redoubla encore Liv. IV.
leur crainte; tellement que comme ils étoient prevenus qu'ils ne pouvoient prendre trop de precaution, ils affoiblirent les autres garniſons & renforcerent celle-là. Le Roi qui voioit par là un grand acheminement à ſes deſſeins, s'avança en perſonne du côté de Mons, & comme il étoit curieux de voir le champ de bataille où s'étoit donné le combat de Seneff, il ſe fit montrer toutes les haies & tous les buiſſons qui avoient ſervi de défenſe aux ennemis. Cependant ſon ſéjour dans ce voiſinage faiſant craindre aux Eſpagnols qu'il n'eût plutôt deſſein de ce côté-là que du côté de Luxembourg, ils ſe mirent en campagne, & prirent garde à ſes démarches. Cela donna lieu à quelque eſcarmouche, où la preſence du Roi ſervit à ſoûtenir le courage de ſes gens, qui ſembloit ſe rallentir par la perte de quelques Officiers: mais enfin les Eſpagnols furent obligés de ceder au nombre, ſi-bien qu'ils prirent le parti de ſe retirer.

Juſques-là on n'avoit pû rien encore penetrer des deſſeins du Roi, & l'on ne ſçavoit où tomberoit le faix de ſes armes, qui ſe faiſoient craindre en même temps en divers endroits. Car le Maréchal de Crequi étoit ſur la Meuſe avec une autre armée, & le Comte de Choiſeul dans le Luxembourg. Ils voltigeoient tous deux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, donnant de la jalouſie à toutes les places, & le Roi n'en faiſoit pas moins de ſon côté, ce qui embarraſſoit les ennemis, à qui tous les com-

1675. commencemens de campagne ne pouvoient
LIV. IV. qu'ils ne fussent extrêmement desavantageux. Car comme ils étoient obligés d'aller prendre des quartiers d'hiver bien-loin, le Roi qui assembloit ses troupes, pour ainsi dire, en un clin d'œil, avoit le temps de faire une partie de ce qu'il vouloit avant qu'ils songeassent seulement à lever leurs garnisons. Au reste, aprés avoir été quelque temps sans paroître se determiner, il manda au Maréchal de Crequi de faire le siege de Dinan, pendant qu'il prendroit garde qu'il n'y entrât du secours. Crequi pour mieux tromper les ennemis fit passer un détachement de son armée en deçà de la Meuse, comme si son dessein eut été d'attaquer Charlemont ou Namur, & empêchant par là que ces garnisons ne se jettassent dans Dinan, il se rendit devant avec le reste de ses troupes. Le Duc de Lorraine n'en eut pas plûtôt avis qu'il se mit en campagne pour secourir cette place; mais étant prise avant qu'il eût pû assembler tous ses quartiers, le Marechal de Crequi s'avança pour l'observer, pendant que le Marquis de Rochefort marcha contre la ville & le château de Huy. Comme c'étoit peu de chose que l'un & l'autre, ils ne le tinrent pas long-temps, aprés quoi il fut investir la ville de Limbourg, capitale du Duché qui porte ce nom. Crequi eut ordre de se transporter dans son camp pour prendre soin de ce siege, & aprés avoir pourvû à la sureté des places sur lesquelles le Duc de Lorraine pouvoit entreprendre quelque chose, il s'y achemina avec sa cavalerie.

Le Duc de Lorraine ne fut pas le seul qui se mit

mit en campagne pour arrêter le cours de ces desseins. Le Prince d'Orange fit la même chose de son côté, & aiant pris sa marche du côté d'Anvers, les troupes Espagnoles sortirent de leurs garnisons, & le joignirent aux environs de Malines. Ce Prince y laissa ses bagages, pour n'être point embarrassé en cas de combat ; car il sçavoit que le Roi s'étoit avancé du côté de Maestricht pour l'empêcher de se joindre au Duc de Lorraine, qui sur le bruit de ce siege s'avançoit pareillement pour le faire lever. Le Prince d'Orange pour éviter la rencontre du Roi qui étoit plus fort que lui, prit le chemin de Ruremonde, où il passa la Meuse. Mais le Roi qui s'étoit precautionné à tout évenement, passa de son côté cette riviere sur un pont qu'il tenoit tout prêt, & s'étant campé avantageusement, il l'empêcha de passer outre. Cela donna le temps au Maréchal de Crequi, qui avoit trouvé plus de resistance à cette place qu'à Dinan, de presser ses attaques : de sorte que le Comte de Nassau parla de Capituler : mais aiant reçû dans ce moment des nouvelles du Prince d'Orange qui lui promettoit du secours, il rompit le traité, & continua de se défendre plus vigoureusement que jamais. Cette vigueur lui dura jusques à ce qu'il vit la brêche suffisante pour pouvoir être forcé : mais alors ne voiant point paroître ce secours dont on le flattoit, il redemanda à capituler, & obtint une composition raisonnable. Le Roi sçachant que la place s'étoit renduë, envoia le Maréchal de Crequi du côté de la Sarre, où le Duc de Lorraine se retiroit aprés avoir manqué son coup. Pour lui

1675. LIV. IV.

il-

1675. Liv. IV.

il repassa la Meuse avec son armée pour poursuivre le Prince d'Orange qui reprenoit le chemin de Bruxelles ; mais la quantité de bagages qu'il avoit avec lui retardant sa marche, il détacha le Duc de Luxembourg pour l'amuser, & le fit soutenir par le Prince de Condé avec une partie de l'armée. Ces deux détachemens ne le purent joindre, mais se rendirent maîtres de Tillemont, pendant que le Duc de la Feüillade que le Roi avoit détaché d'un autre côté s'empara de St. Tron, ville du païs de Liege, mais où les ennemis avoient mis garnison pour bloquer Maestricht de ce côté-là. On n'osa rien dire à la petite place de Lewe qui est située entre l'un & l'autre, mais qui étoit trop forte pour pouvoir être insultée si facilement. Cependant le Prince de Condé voulut surprendre Diest, mais Rabenhaut s'étant jetté dedans, il ne jugea pas à propos de s'y arrêter. Massiete qui étoit en garnison dans Lewe voiant que l'armée du Roi passoit si prés de lui, & aiant dessein de se signaler, sortit de la place, & s'embusqua si adroitement, que l'armée du Roi aiant fait alte, il surprit la garde, dont une partie avoit mis pied à terre, & l'autre avoit débridé. Cela donna l'allarme à toute l'armée qui remonta à cheval : mais il s'étoit déja retiré avec un bon nombre de prisonniers avant qu'on fût par où il le faloit poursuivre. Pendant toute cette marche l'armée eut toujours la pluie sur le dos, & l'on remarqua qu'il plût quinze jours de suite. Cependant on ne sçavoit quel étoit le dessein du Roi, & s'il en vouloit à Louvain, ou à Bruxelles, ou entrer dans la Campine. Mais outre que son armée

mée étoit trop fatiguée pour faire aucune entreprise, la campagne d'Allemagne approchoit, & il étoit besoin d'y envoier des troupes au Vicomte de Turenne. Ainsi le Roi n'aiant plus rien à faire en Flandres, fit un detachement pour prendre ce chemin-là, & laissant son armée au Prince de Condé, il se retira en France. Le depart du Roi & le detachement qu'il avoit fait avant que de partir, firent changer les affaires de face; car au lieu que c'étoit auparavant le Prince d'Orange qui étoit sur la défensive, ce fut alors le Prince de Condé qui fut obligé de s'y tenir, & il ne se trouva pas peu embarrassé pour s'acquiter de sa commission. Mais avant que de rapporter l'adresse avec laquelle il s'en tira, je dois faire mention des affaires d'Allemagne, où les forces des alliés n'étoient pas aussi fortes que l'année precedente, mais où elles étoient mieux conduites. 1675. LIV. IV.

Pour dire en peu de mots pourquoi elles n'étoient pas si nombreuses, il faut sçavoir que le Roi avoit tant fait auprés du Roi de Suede, qu'il avoit resolu de se declarer en sa faveur, ce qui avoit obligé l'Electeur de Brandebourg de reprendre le chemin de ses Etats avec une partie de ses troupes. Une partie de celles de la Maison de Brunswic en avoit fait autant, & ces deux Puissances se devoient joindre avec le Roi de Danemark, qui étant ennemi juré du Roi de Suede, avoit promis à l'Empereur de lui faire tête dés qu'il se declareroit. Cela apportoit un grand changement aux affaires d'Allemagne, où d'ailleurs le succés, qu'avoit eu le Vicomte de Turenne, rendoit les gens plus

1675. retenus à se declarer. La ville de Strasbourg
LIV. IV. étoit rentrée dans la neutralité, & c'étoit un grand chagrin pour les Imperiaux, à qui il n'étoit plus si facile d'entrer en Alsace. L'Empereur considerant tout cela, fit deux choses pour tâcher de rétablir ses affaires ; l'une d'écrire lui-même à cette ville, l'autre de renvoier Montecuculi sur le Rhin, afin que la presence d'un si grand Capitaine fût capable de rassurer ceux qui trembloient. Strasbourg aiant reçû ses lettres fit réponse en public, que ne pouvant rompre la neutralité sans s'exposer à de grands perils, elle supplioit l'Empereur de l'en vouloir dispenser ; mais elle l'avertit sous main de faire approcher ses troupes, & qu'elle lui rendroit service autant qu'elle pourroit. Le Vicomte de Turenne, qui observoit toutes ses demarches, étant averti de sa méchante volonté, ne crut point de meilleur moien pour en arrêter le cours que de marcher promptement avec son armée ; c'est pourquoi il l'assembla en diligence, & aprés en avoir été reçû au commencement de cette campagne, comme il étoit toujours, c'est-à-dire, avec une affection inconcevable des soldats, il lui fit prendre le chemin du Rhin. La marche du Vicomte de Turenne aiant fait connoître aux ennemis que ceux qui avoient la meilleure intention de leur rendre service, ne l'oseroient plus entreprendre, ils s'avancerent de l'autre côté de fleuve pour surprendre le Fort qui couvroit le pont. Mais les partisans de France s'en étant doutés, ils obligerent les Magistrats d'y faire entrer des Suisses, lesquels avoient fait serment de le défendre envers & con-

contre tous. Ces démarches apprirent au Vicomte de Turenne que le veritable dessein de ses ennemis étoit d'entrer en Alsace, quoi qu'ils eussent fait un détachement pour marcher du côté de Philisbourg, & que même ils l'eussent bloqué dés l'hiver. Il se confirma toujours dans cette opinion, jusques à ce que le Duc de Lorraine s'éloignât de la Sarre, & s'approchât du Rhin : car Montecuculi qui se voioit à bout de ses finesses, le pria de vouloir prendre cette peine, esperant qu'il embarrasseroit tellement le Vicomte de Turenne, qu'il seroit obligé ou de marcher au secours de cette place, ou de la laisser sans défense. Le Vicomte de Turenne fut un peu embarrassé sur ce mouvement ; neanmoins considerant que cette place étoit assez bonne d'elle-même, & d'ailleurs assez munie de toutes choses pour faire une forte resistance, il resolut de ne point sortir de son poste, jusques à ce qu'il vît plus clair dans le dessein des ennemis. Ils furent surpris de le voir comme immobile dans une occasion comme celle-là, & pour lui faire mieux accroire le siege de cette place, ils se logerent alentour, & même attaquerent quelques postes, par où il leur auroit falu commencer, si c'eut été veritablement leur dessein. Un autre que le Vicomte de Turenne se fut laissé surprendre par tant de feintes ; mais il se contenta d'y jetter quelques dragons, & même pour montrer aux ennemis qu'il se tenoit assuré de ce côté-là, il resolut de passer le Rhin. Pour cet effet il détacha le Marquis de Vaubrun pour faire construire un pont auprés de Rinfeld : ce que voiant Montecuculli, il

1675. Liv. IV.

1675. envoia du monde pour troubler les travail-
Liv. IV. leurs; mais le Vicomte de Turenne aiant fait soutenir Vaubrun, le pont fut achevé nonobstant l'obstacle qu'il tâcha d'y apporter.

Au reste l'on peut dire que c'étoit deux vieux routiers qui avoient affaire l'un à l'autre: ce que l'on reconnut bien en ce que Montecuculli n'aiant pu venir à bout de son dessein par la force, il usa de toute son adresse pour l'empêcher de passer le Rhin. Car aprés avoir semé le bruit qu'il alloit à cette fois-là assieger Philisbourg, il en prit le chemin effectivement, & même fit passer le Rhin à un détachement pour joindre le Duc de Lorraine. La conduite de ces Generaux, à n'examiner les choses que superficiellement, devoit faire croire qu'ils ne se cherchoient pas, puis que pendant que l'un passoit au delà de ce fleuve, l'autre venoit en deçà. Mais le mistere se découvrit bientôt. Montecuculli qui croioit que le Vicomte de Turenne dût donner dans le paneau, rebrousſa chemin dés qu'il sçut le contraire, & le Duc de Lorraine prit celui de la Moselle: mais le Vicomte de Turenne fut si diligent, qu'au lieu de passer sur son pont de Binfeld, il en fit faire un autre prés le village d'Oben, lequel fut achevé en deux fois vingt-quatre heures, quoi que ce ne fut pas proprement un pont, mais cinq ou six qu'il falut faire, car dans cet endroit, qui est assurément le plus large du Rhin, puis qu'il a plus d'une demie lieuë d'étenduë, il y a plusieurs Isles qui sont toutes de front, & il faloit passer l'une aprés l'autre avant que d'arriver au rivage. C'étoit une furieuse entrepriſe pour une armée,

mée, principalement les ennemis aiant des troupes dans tous les postes d'alentour : mais le Vicomte de Turenne choisit cet endroit, parce que la plûpart de ces Isles étoient couvertes de bois, & qu'elles empêchoient que les ennemis ne découvrissent son dessein. Aprés que les premiers ponts furent achevés, on abatit le bois pour faire un passage au canon, & les soldats qui furent emploiés à ce travail, s'y porterent de si bon gré, que nonobstant une pluie continuelle, ils eurent achevé en moins de temps qu'on n'esperoit. La pluie même ne discontinua point pendant deux jours. Cependant le canon suivit de si prés, que l'armée n'eut pas plutôt passé le fleuve qu'il arriva incontinent. Montecuculli qui avoit des espions de ce côté-là, fut fort surpris d'apprendre cette nouvelle, & il la crut d'abord impossible, parce qu'il ne pouvoit pas se figurer qu'une armée eut passée par là ; neanmoins lui étant confirmée de plusieurs endroits, il accourut au secours de quelques garnisons qu'il avoit dans des lieux de foible défense. Mais avant qu'il arrivât, le Vicomte de Turenne étoit déja dans Wilstet, qui est sur le chemin d'Offembourg à Strasbourg. Montecuculli y avoit laissé garnison pour avoir communication avec cette ville, mais elle s'enfuit à la premiere nouvelle qu'elle eut que le Vicomte de Turenne marchoit de son côté, & se retira à Offembourg. Le Vicomte de Turenne n'eut pas plutôt fortifié ce poste, qu'il chassa encore les ennemis d'Oberkik, aprés quoi il fut donner l'allarme jusques au fauxbourg d'Offembourg, où il brula quelques maisons. Spork se jetta

1675. Liv. IV.

1675. dedans, de peur qu'il ne lui prît envie de l'aſ-
LIV. IV. ſieger : mais c'étoit à quoi il penſoit le moins, & tout ſon deſſein n'étoit que d'empêcher que les ennemis ne s'emparaſſent de Strasbourg, où ils avoient toujours quelque intelligence. Cependant il fit des courſes dans le Briſgaw, & ce païs qui eſt du patrimoine de l'Empereur ne fut pas plus exempt que les autres des fureurs de la guerre ; car il ſe vit en même temps mangé par deux armées conſiderables. En effet, Montecuculli qui ne ſe tenoit pas aſſuré du ſecours qu'il avoit jetté dans Offembourg, s'en approcha pour y faire faire quelques fortifications, aprés quoi il fit deſſein d'entrer en Alſace, pour obliger le Vicomte de Turenne d'accourir à la défenſe : mais ce deſſein étoit moins dificile à former qu'à executer, & il y trouva tant d'obſtacles à la premiere tentative qu'il en voulut faire, qu'il deſeſpera d'en venir à bout. Cependant deux armées auſſi conſiderables qu'étoient celles-là, ne pouvant demeurer ſi long-temps dans un ſi petit païs ſans reſſentir les miſeres qui ſont inévitables en ces ſortes de rencontres, l'on crut que l'une & l'autre chercheroit l'occaſion de s'en tirer par un combat : mais ces deux Generaux, qui étoient l'habileté même, voulurent auparavant que l'un d'eux fît quelque fauſſe démarche ; ce qui fut cauſe que pluſieurs ſemaines s'écoulerent dans des neceſſités reciproques. On en étoit tous les jours aux mains cependant, mais ſeulement dans des eſcarmouches; deſorte qu'on eût dit qu'on vouloit eſſaier ſes forces de part & d'autre devant que d'en venir à une bataille, car c'étoit tantôt les uns, &

tan-

tantôt les autres qui attaquoient. Enfin aprés que ces deux Generaux eurent mis en pratique toutes les ruſes de la guerre, Montecuculli ſe vit au bout des ſiennes; & comme il manquoit de fourage, il fut obligé de décamper. Ce fut à ce coup qu'il reſolut de s'approcher de Strasbourg, où il avoit pluſieurs magaſins, mais qui lui étoient inutiles, parce que le Vicomte de Turenne lui en ôtoit la communication. Pour cet effet il ſe vint poſter ſur la riviere de Renchem, & aprés s'être aſſuré de Rencheloch, il y fit camper ſon armée. Le Vicomte de Turenne, qui auroit fait inutilement ce qu'il avoit fait, à moins que de s'oppoſer à ce deſſein, envoia en même temps la Frezeliere avec des troupes & du canon, pour ſe jetter dans deux Iſles d'où l'on pouvoit incommoder ceux qui ſe chargeroient de conduire quelques convois de la ville, car ce ne pouvoit être autrement que par eau; tellement que pour y apporter d'ailleurs plus d'obſtacle, il fit enfoncer des poutres dans le fleuve, où l'on attacha des cages remplies de groſſes pierres, afin qu'elles reſiſtaſſent mieux au courant de l'eau. D'un autre côté il jetta de l'infanterie ſur dix ou douze bateaux couverts, avec ordre de croiſer ſur la riviere. Ainſi quoi que ſon armée ne fut qu'une armée de terre, il y avoit apparence neanmoins qu'on verroit bientôt une eſpece de combat naval. Il ne demeura pas les bras croiſés pendant cela, il ſe ſaiſit d'un poſte ſur la riviere de Renchem, par le moien duquel il les reſſerra tellement, qu'ils n'oſerent plus s'écarter pour le fourage: ce qui obligea Montecuculli d'attaquer Urlaff, dont 1675. Liv. IV.

1675. s'il eut pu se mettre en possession, il y auroit
bien eu à dire, qu'il eut été dans l'incommodité
Liv. IV. où il se trouvoit. Ce dessein étoit dificile à executer, à moins que ce ne fût promptement & sans que le Vicomte de Turenne s'en doutât; mais aiant été averti par ses espions d'un mouvement qui se faisoit dans son armée, il s'en défia aussi-tôt, de sorte qu'il partit de Bischeen, où étoit le quartier du Roi avec deux mille chevaux & trois mille hommes de pied. Le Prince Charles de Lorraine, celui-là même qui commande aujourdhui l'armée de l'Empereur, avoit été detaché de l'armée de Montecuculli pour cette entreprise, aussi-bien que le Comte Caprara, & ils deuoient attaquer ce quartier, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, pendant que deux autres détachemens feroient une fausse attaque à deux autres postes. Mais le Vicomte de Turenne les aiant prevenus, il se saisit des defilés par où les ennemis devoient venir; de sorte que le Prince de Lorraine fut obligé de chasser les troupes qui les occupoient devant que de passer outre. Il s'y porta vaillamment au premier abord, croiant qu'il n'y avoit que celles d'Urlaff à combattre: il fit même quelques prisonniers de marque, & entr'autres Traci Major General de l'Infanterie: mais celui-ci lui aiant appris que le Vicomte de Turenne étoit là en personne, il jugea à propos de se retirer, d'autant plus que ses gens aprés avoir eu la fortune favorable dans les commencemens, venoient d'être repoussés. Ce choc coûta quelque monde aux uns & aux autres, & le Marquis de Vaubrun y fut blessé au pied.

Les

Les deux armées étant si prés l'une de l'autre, il ne se passa gueres de jour qu'il n'y eut quelque occasion: mais l'experience des Generaux faisoit que les choses ne s'engageoient qu'autant que bon leur sembloit. Cependant cela ne pouvoit pas toujours durer, & les deux armées étoient dans une si grande disette de vivres qu'on eût dit que ces Generaux ne sçavoient ce qu'ils faisoient, que de ne pas vouloir terminer les choses par un combat: mais ils vouloient tous deux, comme j'ai dit, y trouver leur avantage, & c'est ce qui étoit dificile, aiant tous deux autant d'experience l'un que l'autre. Enfin pourtant Montecuculli ne pouvant plus resister à la necessité, fit un mouvement qui fit croire au Vicomte de Turenne que le temps qu'il attendoit depuis si long-temps étoit venu; c'est pourquoi sans perdre de temps, il se transporta sur une hauteur, où il pretendoit mettre une batterie: mais comme il faisoit remarquer à St. Hilaire, Lieutenant-General de l'artillerie, ce qu'il devoit faire pour demonter celle des ennemis qui tiroit, il fut attrapé d'une volée de canon qui lui donna au milieu de l'estomach. St. Hilaire eut aussi le bras emporté du même coup; & l'on peut dire qu'il fut cause de son malheur, & de celui de ce grand homme, car il avoit porté un manteau rouge, ce qui fit croire aux ennemis qu'il faloit que ce fussent des Generaux; si-bien qu'ils pointerent contre eux leur canon qui tiroit d'un autre côté, le Vicomte de Turenne étant tombé roide mort de ce coup, on jugea à propos de cacher un si grand malheur à ses gens, & les ennemis en fu-

1675. LIV. IV.

1675. Liv. IV.

rent plutôt avertis que son armée ; car un soldat qui étoit prés de l'endroit où il avoit été tué se jetta parmi eux, & leur annonça cette nouvelle. Montecuculli qui craignoit qu'il ne lui dît pas la verité, le menaça de le faire pendre s'il lui imposoit : mais ce soldat lui aiant assuré qu'il avoit veu la chose de ses propres yeux, il resolut d'attaquer l'armée, se mettant en tête qu'un si grand malheur ne pouvoit être arrivé sans qu'il y eût beaucoup d'effroi parmi ceux qui la commandoient. En effet, chacun n'étoit pas trop assuré, & qui plus est les deux Lieutenans-Generaux, sçavoir Vaubrun & le Comte de Lorges se disputoient le commandement l'un à l'autre, de sorte qu'ils étoient prêts d'en venir aux mains, si les principaux ne les eussent priés de s'accorder. Ils convinrent de commander l'un aprés l'autre, & la chose étant reglée de la sorte, ils tinrent Conseil-de-guerre. Comme le Vicomte de Turenne n'étoit plus là pour dire ce qu'il y avoit à faire, ils ne virent plus que des dificultés à demeurer au delà du Rhin ; desorte qu'ils resolurent de se retirer en deçà. C'étoit la dificulté, devant une armée qui se croioit plus forte de moitié depuis la mort du Vicomte de Turenne. Neanmoins les deux Lieutenans-Generaux prevoiant que le peril augmenteroit toujours en temporisant, ils brulerent une partie des postes qu'ils tenoient, & commencerent leur retraite. Montecuculli qui avoit connu leur embarras à quelques mouvemens qu'ils avoient faits, étoit allerte pour ne leur pas laisser repasser le Rhin sans tâcher d'y apporter obstacle. Ainsi se mettant au même temps en cam-

campagne, il attaqua leur arriere-garde. Le Marquis de Boufflers y étoit avec ſes dragons, auſſi-bien que le Comte d'Hamilton avec ſes Anglois ; & comme ils avoient perdu tous deux infiniment par la mort du Vicomte de Turenne, qui avoit une eſtime toute particuliere pour eux, ils firent merveilles pour venger ſa mort. En effet, ils ne purent jamais être enfoncés par la cavalerie, & aiant arrêté les plus reſolus, ils donnerent le temps aux autres de gagner la riviere de Kintking, où ils arriverent enſuite. C'étoit le chemin d'Altenheim, où le Vicomte de Turenne avoit fait aller ſon pont de bateaux ; mais comme il y avoit encore la Cheutre à paſſer, Montecuculli voulut voir s'il trouveroit toujours la même reſiſtance qu'il avoit trouvée dans Boufflers & dans Hamilton. C'étoit quelque choſe de fort lugubre que cette retraite, & les ſoldats qui n'avoient pas la même confiance en leurs Generaux qu'ils avoient dans le défunt, ne pouvoient s'empêcher de faire voir leur crainte ſur leur viſage. Cependant le Comte de Lorges qui étoit de jour, aiant fait dreſſer des ponts ſur la Cheutre, y fit paſſer ſon avant-garde : mais devant que l'arriere-garde y arrivât, les ennemis la ſuivirent de ſi prés, qu'elle fut obligée à tourner tête. Le Comte de Lorges fit rebrouſſer chemin à l'avant-garde, & l'infanterie borda la riviere pour empêcher le paſſage aux ennemis. Cependant le Chevalier de Boufflers qui étoit encore au delà, voiant un bois que les ennemis ne pouvoient s'empêcher d'effleurer en y arrivant, s'y jetta avec ſes dragons, & à meſure que les ennemis y arrivoient, il en mit un

1675. Liv. IV.

1675. grand nombre sur le carreau. Le Comte de
LIV. IV. Lorges qui regardoit cette journée comme une journée propre pour faire sa fortune, ou pour la perdre, voiant qu'il lui étoit extrêmement important de conserver ce poste, donna secours au Chevalier de Boufflers, & les ennemis ne l'en pouvant chasser chercherent un autre passage. La cevalerie y fut emploiée, & en aiant chassé nôtre infanterie, quatorze escadrons passerent, & se mirent en bataille en deçà. Le Comte de Lorges qui tâchoit de se trouver par tout, fut fort fâché que son infanterie n'eut pas attendu le secours de la cavalerie qu'il faisoit marcher exprés; mais la chose étant faite, il ne songea qu'à la reparer. Pour cet effet il fit avancer ses meilleurs regimens de cavalerie, & les faisant suivre par les Anglois, en qui à l'exemple du Vicomte de Turenne il avoit beaucoup de confiance, il foura des pelotons entre les escadrons, ce que voiant les dragons de l'Empereur qui étoient encore de l'autre côté de l'eau, ils s'y jetterent à nage, & vinrent rendre le même service à leur cavalerie. Ce combat fut fort opiniâtre de part & d'autre; mais enfin le regiment de Montmouth s'étant jetté à côté, pendant que nôtre cavalerie alloit à la charge, les ennemis se trouverent pris en tête & en flanc, ce qui en fit tomber plusieurs. Cependant s'appercevant d'où leur venoit le mal, ils envoierent deux escadrons contre ce regiment, lesquels tâcherent de l'enfoncer; mais aiant mis un mousquetaire entre deux piquiers, il les attendit à la longueur de la pique, & ne fit feu que quand il les vit tout auprés. Cela n'étoit qu'ordinaire

re à l'infanterie, & l'on ne devoit pas beaucoup s'en étonner : mais ce qu'il y eut de surprenant à ce regiment, c'eſt que voiant qu'il avoit fait tomber quelque monde, il courut à la charge, ſans prendre garde au deſavantage qu'il avoit contre de la cavalerie en raſe campagne, comme il étoit. Enfin il fut cauſe que les ennemis prirent reſolution de repaſſer la riviere ; ce qu'ils firent moins toutefois pour y être encore obligés, que pour aller chercher un autre endroit où quelques-uns des leurs avoient trouvé moins de reſiſtance. Et de fait, ils paſſerent non-ſeulement, mais vinrent encore attaquer le regiment de Champagne qui gardoit le pont d'Alteneim, ce qui y fit accourir le Comte de Lorges en diligence. Le combat y recommença tout auſſi rude qu'il avoit été de l'autre côté ; mais n'étant pas plus avantageux à Montecuculli, il detacha vingt eſcadrons pour retourner d'où il venoit, ſçachant qu'on n'y prenoit plus garde. Ces vingt eſcadrons paſſerent encore la riviere, & s'en venoient pleins d'eſperance d'enveloper ceux qui combattoient vers le pont, quand le Comte de Lorges en étant averti y fit marcher le Marquis de Vaubrun. Mais ce Marquis trouva des gens qui ne lui donnerent gueres de quartier, & faiſant tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de bien, il fut tué de pluſieurs coups. Il étoit frere du Comte de Nogent, qui avoit eu une pareille deſtinée au paſſage du Rhin, comme j'ai dit ci-devant, & ils étoient tous deux fort bien auprés du Roi, quoi qu'ils ne fuſſent pas des premieres Maiſons du Roiaume ; car leur pere avoit fait for-

1675. LIV. IV.

1675. tune; mais celui-ci l'auroit pouſſée plus avant
Liv. IV. que lui, & par des voies bien plus glorieuſes, s'il ne fût pas demeuré en chemin. En effet, il auroit été Maréchal de France, étant fort brave homme de ſa perſonne & d'ailleurs fort bien auprés des Miniſtres. Cependant beaucoup de gens ne le croioient pas des plus habiles dans le métier, & diſoient que manque d'experience, il faiſoit monter quatre mille hommes à cheval, quand il n'en faloit que deux mille, ce qui fatiguoit beaucoup les troupes.

La mort de Mr. de Vaubrun intimida les troupes, & il falut que le Comte de Roie ſe mît à leur tête pour les faire retourner à la charge. Mais elles eurent beaucoup à ſouffrir, parce que les ennemis étant rafraichis à toute heure, elles trouverent toujours des gens en tête, & en plus grande quantité qu'elles n'étoient, & plus propres à combattre. Cela fut cauſe qu'elles furent ſur le point de ſe rompre; mais le Comte de Roie y étant accouru, il entretint le combat avec une fermeté extraordinaire. Cependant il envoia ſon aide-de-camp pour faire avancer des troupes, & elles ſervirent de beaucoup aux autres pour les raſſurer, leſquelles ſe voiant ſi-bien ſecondées, marcherent alors reſolument aux ennemis, & les repouſſerent juſques dans la riviere. Alors ſans leur donner aucun relâche, elles les pourſuivirent juſques dans l'eau, où il y en eut des uns & des autres noiés, mais beaucoup plus des Allemans que des François. Le Comte de Roie fut bleſſé ſur le bord de la riviere; mais ſa bleſſure lui fut beaucoup plus glorieuſe que dangereuſe.

Quand

Quand les ennemis eurent repaſſé la Cheu- 1675.
re, le Comte de Lorges qui avoit eu beaucoup Liv. IV.
d'inquietude pour ce qui ſe paſſoit de ce côté-
à, y fit avancer du canon, lequel fut poſté
ſur le bord de la riviere. Cependant les enne-
mis ſe rallierent au delà, & firent de nouveaux
efforts pour la paſſer tout de nouveau; mais le
canon qui étoit chargé à cartouches jetta tant
de deſordre parmi eux, que leurs Generaux fi-
rent ſonner la retraite. Le Comte de Lorges
voiant qu'il ne paroiſſoit plus perſonne ſur le
bord, fit paſſer de la cavalerie pour aller re-
connoître, & celui qui la commandoit lui
aiant envoié dire qu'ils ſe retiroient en deſor-
re, il la fit ſoutenir par un corps de cavalerie
pour les pouſſer. Les ennemis firent volte fa-
e pour ſe défendre, & pointerent ſept pieces
e canon à un paſſage; mais Kinſon Colonel
e Cavalerie, pouſſant à toute bride leur fit
bandonner leur canon, & l'aiant tourné con-
'eux, ils ne ſongerent plus qu'à ſe retirer.
es François les pouſſerent encore une demie
euë, mais aiant peur de trop s'engager, ils
vinrent joindre le gros de l'armée qui les at-
ndoit en bataille au bord de la riviere.

Ainſi finit cette grande action, aprés avoir
uré depuis onze heures du matin juſques à
ot heures du ſoir. Les Allemans y perdi-
nt trois mille hommes, & les François
atre mille; mais les ſept pieces de canon & le
ombre des priſonniers qui étoient entre les
ains du Comte de Lorges rendirent ſa victoi-
plus conſiderable, joint à cela la conjon-
ure du temps, c'eſt-à-dire, la mort du Vi-
mte de Turenne, & ſon entrée dans le com-
ndement.

Cepen-

1675. Cependant le Roi étoit dans une impatience extrême de sçavoir ce qui se seroit passé en Allemagne, où il craignoit quelque suite facheuse de la mort de ce grand homme : mais quand il eût appris que ses troupes étoient hors de danger, il en rendit graces à Dieu, & écrivit une lettre fort obligeante au Comte de Lorges, & ordre en même temps de repasser le Rhin. Mais ce n'étoit pas une chose necessaire, & la resolution en aiant été prise auparavant, il l'executa sans que les ennemis y missent obstacle davantage. Il arriva de Franche-Comté le Duc de Duras son frere, que le Roi envoioit pour prendre le commandement de l'armée en attendant la venuë de Mr. le Prince de Condé. Le Comte de Lorges la lui remit entre les mains, mais à regret ; car il lui sembloit qu'aprés ce qu'il venoit de faire, c'étoit se défier de son experience que de substituer un autre à sa place. Mais à quelques jours delà il eut bien lieu d'être plus chagrin, le Roi aiant fait huit Maréchaux de France, & n'aiant point pensé à lui. Ces huit Maréchaux étoient Mrs. d'Estrades, Navailles, Schomberg, Luxembourg, Duras, Vivonne, la Feüillade, & Rochefort, & ce qui le fâchoit le plus, c'est que dans ce nombre il y en avoit qui avoient beaucoup moins de service que lui, comme étoient Mrs. de Rochefort & de Vivonne, & sur tout ce dernier : aussi disoit-on de lui, que si les autres étoient Maréchaux de France par l'épée, il ne l'étoit que par la guaine, car il étoit frere de Madame de Montespan.

Liv. IV.

Le Comte de Lorges écrivit là-dessus une let-

lettre au Roi, mais fort soumise; & quoi que ce Prince aimât à faire les graces sans qu'on les lui demandât, il lui fit réponse qu'il ne s'ennuiât pas, qu'il continuât seulement de bien servir, & qu'il auroit soin de sa fortune. En effet, il le fit Maréchal de France au retour de la campagne, Capitaine des Gardes-du-corps, & lui fit épouser une fille bien-faite avec un million d'argent comptant, sans compter encore tout ce qu'il tire tous les jours de son beau-pere, qui est le plus riche partisan de Paris. 1675. L. IV. IV.

Aprés que nôtre armée fut repassée en deçà du Rhin, les ennemis qui s'étoient retirés vers Offembourg, se rapprocherent de Strasbourg, où ils recommencerent leurs negociations, qui eurent plus d'effet cette fois-là, parce que les Magistrats s'imaginoient que les François eussent tout perdu en perdant Mr. de Turenne. Et ils n'étoient pas seuls à la verité qui eussent cette pensée, car toute la France croioit avec eux qu'on auroit de la peine à trouver un homme qui pût remplir sa place. Cette opinion leur aiant donc fait accorder passage aux ennemis, ils firent un traité avec eux; mais le tinrent secret, de peur que le Roi n'en tirât vengeance quelque jour. Pour faire croire même qu'ils y avoient été forcés, ils envoierent des Deputés au Duc de Duras, qui sans se laisser prevenir leur reprocha leur manquement de parole, ajoûtant qu'il en avoit écrit au Roi, qu'il se trompoit fort s'ils ne s'en repentoient un jour. Mais ils croioient, comme je viens de dire, que les affaires alloient bien changer de face, ce qui fit qu'ils se mi-

1675. mirent au dessus de tout ce qu'on leur put dire.

Liv. IV. La mort du Vicomte de Turenne produisit par tout les mêmes effets qu'à Strasbourg, & chacun croiant que les François auroient doresenavant bien de la peine à resister, se joignit aux ennemis. Il n'y eut personne qui ne leur envoiât des recrûës; & leur armée se trouvant bientôt en meilleur état qu'elle n'avoit été de toute la campagne, Montecuculli resolut de lui faire passer le Rhin. Le Duc de Duras sur la nouvelle de sa marche décampa de Poltzeim, & aiant passé la riviere d'Ill se posta à Icterkeim, où nonobstant les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, il fit dessein de donner des marques de sa reconnoissance envers la memoire du Vicomte de Turenne son oncle, à qui il fit faire un service magnifique. Tous les Officiers s'y trouverent en grands crépes, & comme il n'y avoit pas de place dans l'Eglise pour les soldats, on mit des gardes à la porte, & on leur défendit de les laisser entrer: mais eux se mettant en troupes, se presenterent pareillement avec des crépes, disant qu'ils vouloient rendre à la memoire de ce grand homme les derniers devoirs, à quoi ils étoient obligés en reconnoissance de l'amour qu'il avoit eu pour eux. Cet incident troubla la ceremonie; mais un Officier leur aiant dit de se retirer, ils se retirerent, & furent prier Dieu pour lui dans une Eglise voisine.

Aprés ces marques de pieté du Duc de Duras envers son oncle, ce General aiant avis que les ennemis avoient tenu un grand Conseil-de-guerre, où le Duc de Lorraine s'étoit trouvé, & où il les avoit fait resoudre à la fin d'entrer

rer en Lorraine, se fut poster à Chastenois pour leur en défendre le passage. Cependant il fit fortifier son camp, où il fit transporter des fourages de tous les lieux circonvoisins, & afin que les ennemis eussent peine à subsister dans leur marche, il envoia ordre aux Gouverneurs de Saverne, de Haguenau, & des autres villes qui étoient sur leur passage, de faire faire le dégât dans toute l'étenduë de leur Gouvernement. Chastenois est sur le chemin de Sainte Marie aux mines, & le Duc de Duras en se saisissant de ce poste, obligeoit les ennemis à le forcer dans ses retranchemens, ou à prendre un long détour, ce qu'ils n'auroient pu faire qu'on ne leur eût suscité quantité d'obstacles. 1675. L. IV. IV.

Montecuculli n'eut pas plutôt nouvelle que le Duc de Duras avoit pris parti de se retrancher à Chastenois, que pour l'obliger à en sortir, il fit courir le bruit qu'il alloit assieger Haguenau, & comme si effectivement il en eut voulu à cette place, il envoia des détachemens qui se saisirent de Moltzeim, de Molzik & de Benfeld, pendant qu'il marchoit avec le reste de son armée. Etant arrivé devant; il distribua ses quartiers, desorte qu'on ne douta plus du siege. Cependant le Duc de Duras demeura toujours dans son camp, se contentant d'envoier des petits partis pour avoir nouvelle de ce qui se passoit. Il étoit bien embarrassé neanmoins quel parti prendre, quand l'arrivée du Prince de Condé le tira de peine. Ce Prince avoit été laissé, comme j'ai dit, pour commander l'armée de Flandres aprés le depart du Roi, où il avoit bien rempli les devoirs de sa char-

1675. charge. Au reste il ne fut pas plutôt arrivé à Chaltenois, qu'il envoia un parti pour sçavoir
LIV. IV. si veritablement Haguenau étoit assiegé, & n'aiant plus de lieu d'en douter aprés son retour, il marcha aussi-tôt pour en faire lever le siege. Cependant pour empêcher que sur l'avis de sa marche Montecuculli ne se saisît des passages de Lorraine qu'il venoit d'abandonner, il tint toujours des partis sur les aîles, avec ordre de l'avertir en diligence s'il faisoit le moindre mouvement.

La ville de Strasbourg ne sçût pas plutôt que le Prince de Condé avoit pris le commandement de l'armée, qu'elle eut peur de son ressentiment; & pour le prevenir, elle lui envoia des deputés pour s'excuser de ce qu'elle avoit fait. Ils le trouverent à moitié chemin de Chastenois à Haguenau; mais ils n'eurent point de lieu du tout de se contenter de la reception qu'il leur fit, car il leur dit qu'aprés qu'il auroit couru au plus pressé, il les iroit voir, si le Roi l'en vouloit croire. Cette fiere réponse allarma toute la ville, qui sçavoit sa reputation & son humeur: d'ailleurs elle avoit déja éprouvé dequoi il étoit capable: car dés le commencement de la guerre, Ricousse Officier de sa Maison avoit fait une entreprise sur son pont pour de bien moindres choses, laquelle avoit été conçûë dans son cabinet.

Aprés qu'il eut ainsi renvoié ces deputés, il continua de marcher jour & nuit pour surprendre les ennemis; mais sur la nouvelle qu'ils eurent de son dessein, ils leverent le siege. Le Prince de Condé sçachant que Montecuculli se retiroit se hâta de jetter du secours dans la ville,

ille, & quoi qu'il dût être content de ce qu'il avoit fait, il ne laissa pas de s'approcher de lui, & de lui presenter le combat. Montecuculli lui étoit bien égal en forces; mais apprehendant la boutade Françoise & la reputation de ce Prince, il ne voulut rien hazarder, & se retira sous le canon de Strasbourg. Il fit ranger cependant tous les équipages de l'armée sur le bord du fossé, afin que s'il prenoit envie au Prince de Condé de l'attaquer, il n'en fut point incommodé. Mais cette ville aiant déja trop fait paroitre son inclination pour hazarder de combattre l'ennemi devant ses murailles, le Prince de Condé se retira du côté des montagnes, & de là à Chastenois, où il y avoit plus de fourages que dans aucun lieu. 1675. LIV. IV.

Cependant comme il étoit fâcheux à Montecuculli de ne rien faire davantage avec une si belle armée, il fut camper à Obernheim, où il lui vint encore un grand renfort de cavalerie & d'infanterie. Le Prince de Condé eut peur alors qu'il ne le vînt attaquer, & fit fortifier son camp avec une diligence merveilleuse. Mais le Roi qui sçavoit le danger où il étoit, lui envoia aussi deux mille chevaux d'élite, avec quelque infanterie, ce qui le rassura entierement. Il ne laissa pas cependant de rester dans son camp, parce qu'il bouchoit par là les passages de Lorraine, sur laquelle Montecuculli avoit toujours de grands desseins: mais le secours que le Roi avoit envoié au Prince de Condé rendant cette entreprise dificile, Montecuculli ne songea plus qu'à se fortifier en Alsace, où il fit quelques conquêtes, mais de peu d'importance. Cependant pour donner de

1675. de la jalousie au Prince de Condé, il resolut
L. IV. IV. d'assieger Saverne, & le Marquis de Bade Dourlak l'investit avec quatre mille chevaux. L'infanterie fila ensuite, à laquelle se joignirent six mille hommes de pied des troupes des Cercles. Le Marquis de Bade Dourlak commanda au siege, pendant que Montecuculli s'opposa au secours qui pouvoit venir. Mais le Prince de Condé sçachant la place bien munie, & qu'il y avoit un brave homme dedans ne bougea pas de son camp. Le Marquis de Bade Dourlak fit tous ses efforts pour s'en rendre le maitre; mais le Gouverneur interrompant ses travaux par de frequentes sorties, les affaires du siege reculerent au lieu d'avancer.

Pendant que cela se passoit, le Prince Palatin qui voioit que la campagne alloit finir, & qu'il seroit exposé à toutes les entrepriſes de la garnison de Philisbourg, comme à l'ordinaire, ne cessoit d'envoier couriers sur couriers à Montecuculli, pour le prier de lui ôter cette épine du pied; mais ce General songeant toujours à d'autres desseins, le Prince Palatin s'adressa à l'Empereur, qui manda à Montecuculli de serrer cette place encore plus qu'elle ne l'étoit, & de laisser toutes autres entrepriſes. Ce commandement venant bien à point pour lever le siege de Saverne qui étoit en méchant état, Montecuculli manda au Marquis de Bade Dourlak de se retirer, & Montecuculli s'achemina du côté de Philisbourg, où il s'empara de plusieurs petites places, & de quelques châteaux, par le moien desquels il bloqua cette ville. Pour ce qui est du Marquis de Bade Dourlak, il entra dans le Brisgaw, ce qui obli-

bligea quatre mille chevaux François, que le Prince de Condé y avoit envoiés pour faire diversion, de se joindre au gros de l'armée. La campagne d'Allemagne finit par cette expedition, dont les commencemens avoient été si favorables aux ennemis, qu'ils s'en étoient promis de grands avantages. Car outre la mort de Mr. de Turenne qui sembloit nous annoncer de méchantes suites, le Duc de Lorraine avoit remporté une insigne victoire sur le Maréchal de Crequi, de laquelle j'ai reservé à parler jusques ici, pour ne pas confondre tant de grandes actions les unes avec les autres.

1675. LIV. IV.

J'ai dit ci-devant que le Prince d'Orange aiant tâché inutilement de joindre le Duc de Lorraine, que ce Duc avoit marché du côté de Mets, & que le Roi avoit détaché le Maréchal de Crequi pour observer ses desseins. Le Duc de Lorraine, qui étoit un vieux Capitaine & rusé, le tint en jalousie pour toutes les places voisines, & le Maréchal, sans rien connoitre de ce qu'il vouloit faire, le suivit de tous côtés. Enfin le Duc de Lorraine voulant l'éloigner de la Moselle, prit tout d'un coup le chemin de l'Alsace, & le Maréchal crut que c'étoit de ce côté-là qu'il alloit tourner ses armes, de sorte qu'il se hâta de le devancer; mais le Duc de Lorraine rebroussant chemin se rendit devant Treves, où il planta le siege. A cette nouvelle le Maréchal de Crequi ramena ses troupes en diligence, & les fit camper à Taverne, aprés avoir fait sçavoir à Vignori Gouverneur de la place, qu'il prît bon courage, & qu'il étoit là pour le secourir. Vignori qui étoit un vieux Officier n'avoit pas be-

1675. besoin de cette promesse pour l'exciter à faire
Liv. IV. son devoir, & il se prepara à repousser les ennemis; cependant il manda à Mr. de Crequi, que rien ne pressoit, & qu'il pouvoit prendre son temps sans rien precipiter. En effet, il se comporta en toutes choses en homme experimenté, & de courage, ce qui étoit necessaire dans une place comme la sienne qui ne valloit rien: mais comme il étoit à cheval sur un bastion où il donnoit ses ordres, il vint un coup de tonnere qui effraia tellement son cheval, qui naturellement étoit ombrageux, qu'il se jetta du haut en bas, & tua son maitre.

Le Lieutenant de Roi crut à propos, d'en avertir Mr. de Crequi, & fit sortir à la nuit un Lieutenant avec quelques cavaliers, & ce Lieutenant sçachant parfaitement les chemins passa tout au travers des ennemis, & arriva heureusement à une garde que Mr. de Crequi avoit au pont de Sarbrik. Un Officier du regiment Commissaire y commandoit, & le Lieutenant s'étant fait connoitre, on le conduisit au Maréchal de Crequi, qui parut peu touché de la mort de Mr. de Vignori, parce qu'une autre affaire le touchoit davantage, sçavoir la perte de son équipage, qui venoit d'être brulé par la faute de ses valets. En effet, comme ce Maréchal n'étoit pas trop riche, il étoit plus sensible qu'un autre à la perte, ce que l'on avoit déja reconnu en d'autres rencontres; mais il ne laissoit pas d'être extrêmement fier, & même un peu trop glorieux, ce qui faisoit que personne ne l'aimoit gueres. Au reste il avoit si bonne opinion de lui-même, qu'il croioit en sçavoir plus que les plus grands

Capi-

Capitaines de qui veritablement il approchoit. Pour ce qui est du courage, il en avoit autant que personne du monde ; si-bien que s'il eut voulu s'humaniser davantage, c'étoit dequoi faire un jour un grand homme. Il s'étoit campé, comme je viens de dire, à Taverne, poste extrêmement avantageux, car il avoit à droit & à gauche de son camp un bois qui le couvroit, derriere lui une montagne, & devant un autre bois, mais de peu d'étenduë, au milieu duquel passoit le chemin : devant ce bois il y avoit une hauteur sur laquelle il posta un escadron. Il étoit maître d'ailleurs du pont de Consarbrik, où se fait la jonction de la Sarre & de la Mosselle, & il avoit du canon dans une tour qui défendoit le pont. Cependant son camp tout avantageux qu'il étoit, avoit d'un autre côté ses incommodités, car il faloit aller au fourage bien-loin, & les ennemis troubloient les fourageurs, se venant mettre en embuscade jusques auprés du camp, à cause des bois qui sont fort communs en ce païs-là. 1675. LIV. IV.

Les choses étant disposées de cette maniere, le Duc de Lorraine qui trouvoit de la difficulté à prendre Treves en presence d'un homme hardi & entreprenant, comme étoit le Maréchal de Crequi, se determina à l'aller chercher jusques dans son camp, resolu de lui donner bataille : car il consideroit qu'il lui seroit bien plus avantageux de le combattre avec toutes ses forces, que de l'attendre dans des lignes, où elles seroient separées çà & là. Cependant ce qui lui fit prendre encore plutôt cette resolution, c'est que peu de jours auparavant le Ma-

1675. réchal de Crequi avoit envoié trois mille hommes de ſes meilleures troupes en Bretagne, où il étoit arrivé une ſedition au ſujet de quelques nouveaux impôts, & le Roi avoit cru qu'il lui étoit encore plus de conſequence de pacifier ſon Roiaume, que de conſerver ſes conquêtes. Quoi qu'il en ſoit, le Duc de Lorraine voulant profiter de cette conjoncture, fit marcher toute la nuit ſes troupes le long de la Sarre, & attaqua le pont de Conſarbrik, dont il ſe rendit maitre ſans beaucoup de reſiſtance. Cependant la cavalerie aiant trouvé un gué, il en paſſa ſix eſcadrons, avant que le Maréchal de Crequi ſçût ſeulement que les ennemis marchaſſent contre lui, car il n'avoit aucun parti en campagne, & étoit d'ailleurs ſi mal ſervi des eſpions, à cauſe qu'il les paioit mal, que pas un ne lui donna des nouvelles. D'abord qu'on lui dit que les ennemis paſſoient la riviere, il répondit qu'il faloit les laiſſer paſſer, & que plus il en paſſeroit, plus il en demeureroit ſur la place; mais quand il eut fait ſonner à cheval, & qu'il vit que dans de certains regimens de cavalerie il n'y avoit pas trente maitres, il lui falut rabatre de ſa fierté. Il demanda au Maréchal des Logis de la cavalerie, ce que vouloit dire cela, & l'autre lui aiant répondu que tout le monde étoit au fourage, il ſe mit en colere, diſant qu'il ne l'avoit permis qu'à trois cens chevaux, & que le ſurplus étoit contre l'ordre qu'il lui avoit donné à lui-même la veille. Cependant faiſant toujours bonne contenance, il commanda de marcher. La cavalerie prit par le grand chemin qui étoit au milieu du bois,

L. IV. IV.

l'in-

nfanterie par le bois, & l'on se mit en bataille à la tête. Mais l'armée étoit si petite qu'il y eut pas de quoi faire une seconde ligne. Le laréchal de Crequi s'étant avancé pour reonnoître, les ennemis tirerent un coup de uconneau, dont il pensa être tué. Il vit ors que le mal étoit bien grand, & qu'il ne i seroit pas si facile de battre les ennemis qu'il oit cru; ce qui le déconcerta tellement, 'on peut dire, sans craindre beaucoup de se omper, que la tête lui tourna dés ce moent; car sans remarquer qu'il y avoit des uteurs sur sa gauche, qui étoient d'une exme consequence à qui s'en empareroit le emier, il s'engagea dans le combat sans les re occuper. Le Comte de la Mark Maréal de camp voiant la faute qu'il faisoit, lui manda s'il ne vouloit point qu'il y fût, & il répondit qu'il y pouvoit aller: mais il étoit p tard pour cela, car un bataillon des enes s'y étoit déja posté, & le Comte de la ark aiant entrepris de le déloger de là, y fut avec quantité d'Officiers & de soldats. Cedant le Duc de Lorraine étant beaucoup s fort en cavalerie que le Maréchal de Cre, passa sur le ventre à tout ce qui lui fit resice; mais la plupart de la cavalerie ne l'atdit pas, & lâcha le pied sans vouloir comre; tellement que le desordre fut plus nd que la défaite. Pour ce qui est de l'inerie, le regiment des Gardes se voiant enonné de tous côtés, se jetta dans un marais étoit à sa droite, & quoi que dans les autres asions il n'eut pas toujours bien fait son de, il combattit dans celle-là si vigoureuse-

1675. ment, qu'il fit voir que la neceſſité donne du
Liv. IV. courage aux moins reſolus. Le regiment de Vermandois ſe fit tailler en pieces plutôt que de demander quartier, & le Comte de Gacé qui le commandoit fut tué en faiſant tout ce que pouvoit faire un brave homme. Pour le reſte, chacun pourveut à ſa ſureté de bonne heure, les uns ſe ſauverent à Thionville, les autres à Mets, & il en arriva dans ces deux villes pendant quatre jours entiers, s'étant tenus cachés dans les bois, où la peur les avoit fait vivre d'herbes. Pour ce qui eſt du Maréchal de Crequi, il ſe retira à Treves, les ennemis faiſant méchante garde devant. Le Duc de Lorraine n'aiant plus perſonne qui lui fit reſiſtance, pilla le camp, où il trouva une grande partie des bagages & les marmites au feu, tant on s'attendoit peu à un combat. Cependant il fit beaucoup de priſonniers, parce que les fourageurs ſe trouvant ſurpris, n'eurent ni le temps de ſe mettre en défenſe, ni de s'enfuïr. Il en échapa neanmoins quelques-uns, mais ils ne retournerent pas tous à leurs regimens ſe ſervant de cette occaſion pour deſerter.

D'abord que le Roi eut nouvelle de cette défaite, il en apprehenda les ſuites, car il ne faloit rien pour émouvoir quelque nouvelle ſedition en Bretagne & à Bordeaux, où il y en avoit eu une comme en Bretagne, à cauſe d'un impôt qu'on avoit mis ſur le tabac. Les fermiers avoient été forcés dans leurs bureaux, les Officiers du Roi maltraités en leur voulant donner main forte, & la choſe avoit été ſi loin, qu'on avoit mis le feu dans la maiſon d'un maltôtier, qui avoit eu beaucoup de peine à ſe

ſau-

nuver: mais outre cela il n'y avoit plus d'ar- 1675.
née pour défendre la frontiere contre le Duc LIV. IV.
e Lorraine, qui apparement étoit trop grand
Capitaine pour ne pas profiter de sa victoire.

Toutes ces choses obligerent le Roi de dé-
êcher le Duc de la Feuillade pour recueillir
es débris de l'armée. Mais quoi que ce Duc
t tout son possible pour bien servir en cette oc-
asion, toutes ses peines auroient été inutiles,
le Duc de Lorraine, suivant ses vieux erre-
nens, n'eût écouté des propositions secretes
ui lui furent faites de borner sa campagne à la
rise de Treves, moiennant une bonne som-
ne d'argent. Le Roi étant sûr de ce côté-là,
'eut plus tant d'inquietude, & ne se mit pas
eaucoup en peine de ce que deviendroit le
Maréchal de Crequi, de qui il dit que jamais
défaite n'avoit été comme la sienne, puis que
ans toute l'histoire moderne on ne voioit
oint qu'un General se fût sauvé lui quatriéme,
omme il avoit fait.

Le Duc de Lorraine aprés avoir fait son trai-
é songea au siege de Treves, mais une fievre
naligne l'aiant attaqué peu de jours aprés, il
e fit porter à Coblens, où il mourut âgé de
oixante & quinze ans. Les Princes de Lune-
ourg prirent soin du siege, & y trouverent
lus de difficultés qu'ils ne pensoient; car le
Maréchal de Crequi étant desesperé de ce qui
ui étoit arrivé, animoit les uns & les autres,
t sa presence faisoit beaucoup d'effet sur l'es-
rit des Officiers, à qui il promettoit separé-
ent de les servir de son credit, s'ils vouloient
ire leur devoir. Ces promesses dont chacun
e flattoit en particulier, croiant qu'elles n'eus-

1675. Liv. IV.
sent été faites qu'à lui, donnerent du courage aux moins resolus, qui regardoient cette occasion comme l'unique qui s'offriroit peut-être de leur vie pour faire leur fortune. On fit plusieurs sorties, & il falut empêcher le Maréchal de Crequi d'y aller, car son desespoir le portoit à toutes choses, sans considerer qu'il n'étoit pas bien-seant à un Maréchal de France de s'exposer à toutes sortes d'occasions. On repoussa quelquefois les ennemis, & quelquefois ils repousserent; mais enfin comme ils étoient dix contre un, ils firent leurs approches, & se mirent en état d'attaquer la contrescarpe.

Le Maréchal de Crequi au desespoir que tous ses efforts fussent inutiles, étoit cependant jour & nuit sur pied à exciter les Officiers à perir plutôt que de souffrir que les ennemis s'emparassent de la place. Mais un nommé Boisjourdan Capitaine dans la marine défaisoit en un moment tout ce que le Maréchal avoit fait, remontrant à ses camarades pourquoi il étoit si acharné à les vouloir faire perir; & enfin il en persuada la plupart, qui se montrerent meilleurs menagers de leur vie, tellement que les ennemis aiant attaqué la contrescarpe, l'emporterent aprés une mediocre resistance. Cet évenement redoubla la furie du Maréchal de Crequi, & lui qui ne donnoit de l'argent que rarement, en donna aux soldats pour les exciter à reprendre la contrescarpe. Des Officiers qui n'étoient pas encore gagnés par Boisjourdan entreprirent de les mener contre les ennemis, & le détachement étant fait, ils attaquerent de si grande force qu'ils

'ils firent pleier tout ce qui se presenta devant ix: mais les ennemis s'étant ralliés en mê- e temps, & étant soûtenus par des gens frais, s retournerent à la charge, & regagnerent le rrain qu'ils avoient perdu. 1675. LIV. IV.

Cette action, qui avoit couté aux François us de quatre cens hommes avec quelques fficiers, donna sujet à Boisjourdan de re- ommencer ses brigues; & aiant insinué à plu- urs; que l'obstination du Maréchal les feroit us perir s'ils n'y donnoient ordre, il leur dit 'il faloit traiter avec les ennemis sans se lais- amuser davantage: qu'ils avoient assez ontré qu'ils ne manquoient pas de courage, tant défendus comme ils avoient fait, dans e méchante place: qu'une plus longue resi- nce tiendroit du desespoir, lequel ne plai- t pas à la Cour, qui vouloit bien que l'on brave, mais non pas temeraire: qu'en un t cela étoit bon pour le Maréchal de Cre- qui venoit de perdre une bataille; mais que ur eux qui avoient toujours fait leur devoir, ur suffisoit d'avoir fait ce qu'ils avoient fait, s en faire davantage.

Ces raisons, jointes aux efforts que les en- nis faisoient tous les jours de se rendre mai- de la place, porterent la plûpart des Offi- s a consentir aux expediens que Boisjour- leur proposoit, qui étoient de deputer aux nces de Lunebourg, & de capituler avec . En effet, Boisjourdan leur aiant envoié tambour, on se donna des ôtages de part & utre, tout de même que s'il eût été Gouver- r, & il promit de rendre la place, à con- on qu'on laisseroit sortir la garnison sans ar-

1675. mes, excepté la cavalerie & les dragons, qui emporteroient leur épée. Le Maréchal de Crequi aiant quelque vent de ce qui se passoit fut trouver Boisjourdan sur le rampart, & feignant d'ignorer la chose, lui dit que comme il avoit beaucoup de confiance en lui, il le prioit de concourir avec lui de tout son mieux à la défense de la place: que les choses n'étoient pas encore desesperées: qu'il sçavoit de bonne part que le Roi leur envoioit du secours, & que si la place étoit à l'extrêmité, il auroit eu soin de faire sa composition. Mais Boisjourdan sans lui donner le temps d'en dire davantage, lui répondit qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu tant qu'il y avoit eu de l'esperance; que maintenant qu'il n'y en avoit plus, il avoit cru devoir faire la composition, voiant qu'il s'obstinoit à les vouloir faire perir dans une méchante place: que ses camarades en étoient d'accord, & qu'ils alloient bientôt livrer la porte de la ville; selon le traité qu'ils avoient fait avec les Princes de Lunebourg. Le Maréchal de Crequi perdant patience à ces paroles mit l'épée à la main, & courut sur lui pour le tuer, sur quoi un soldat de la compagnie de Boisjourdan le coucha en jouë; mais le Maréchal lui presentant la pointe de son épée, le soldat prit la fuite, & Boisjourdan de même, qui sauta dans le fossé. Il se sauva de là dans le camp des ennemis: mais n'aiant pas trouvé qu'on eût pour lui toute la consideration qu'il esperoit, il voulut passer en Allemagne; mais aiant été reconnu à Stenay, il fut arrêté, & transferé à Mets, où il fut mis au Conseil-de-guerre, qui le condamna à perdre la tête: sup-

Liv. IV.

plice

plice bien doux pour un auſſi grand crime que 1675.
e ſien, car il étoit inouï juſques alors, & ſur Liv. IV.
out parmi les François, qu'un ſimple Capi-
aine d'infanterie ſe fût revolté contre ſon chef,
t encore contre un Maréchal de France. Mais
e qu'on peut dire à cela, c'eſt que le malheur
u Maréchal de Crequi lui avoit fait croire
u'il ſeroit avoüé de la Cour, en quoi il ſe
ompoit grandement, car quand même il au-
oit eu toutes les raiſons du monde, elle n'a-
oit garde d'autoriſer une deſobeïſſance dont il
ſeroit enſuivi trop d'inconveniens.

Cependant les ennemis en vertu de la capi-
lation ſe preſenterent à une porte, qui leur
t livrée par l'Officier qui y étoit de garde,
ut de même que les autres poſtes. Le Ma-
chal de Crequi ne ſçachant que faire dans
tte extrêmité, prit le parti de ſe retirer dans
e Egliſe avec quelques Officiers qui étoient
core fideles; mais ne pouvant tenir dans ce
u-là, il rendit ſon épée à un Officier enne-
i qui la lui demanda, & qui en uſa fort honê-
ment. L'on ne ſçauroit dire cependant le
eſpoir où il étoit; car quoi qu'il eût fait ſon
voir en cette rencontre, il avoit peur que la
rnée de Taverne ne le fît regarder comme
malheureux que l'on devoit ſacrifier. On
preſſa de ſigner la capitulation de Boisjour-
n, mais il n'en voulut rien faire; ce qui fut
uſe qu'on n'obſerva pas exactement tout ce
'on avoit promis à la garniſon. Il conſeilla
anmoins à Saveuſes, Colonel de cavalerie
i l'avoit accompagné dans ſa deroute, de la
ner, & le chargea de quelques lettres pour
Cour, dans leſquelles il tâchoit de ſe juſti-

1675. fier : mais si l'on en eut cru la plupart des Officiers, il ne seroit jamais rentré en grace, tant ils le haïssoient à cause de sa gloire. La garnison de Treves fut conduite à Mets, où l'on fit le procés aux Officiers qui étoient complices de la conspiration de Boisjourdan, & il y en eut qui eurent le cou coupé, d'autres qui furent degradés de Noblesse eux & toute leur posterité : l'on decima aussi les soldats, parce que le Maréchal de Crequi s'étant adressé à eux en-suite de la revolte de Boisjourdan, ils avoient refusé de lui obeïr.

Liv. IV.

Aprés la prise de Treves, les Princes de Lunebourg ramenerent leurs troupes dans leur païs, & celles du défunt Duc de Lorraine furent prendre leurs quartiers d'hiver dans le bas Palatinat. Elles prêterent auparavant serment de fidelité à son successeur, qui se nommoit Charles comme lui, & qui étoit fils du feu Prince François son frere, & d'une sœur de la Duchesse Nicolle, à qui appartenoit la Duché, tellement que personne ne la lui pouvoit contester quant au droit, mais il s'en trouvoit depouillé par la force des armes. Il avoit toujours suivi le parti de l'Empereur, dont il avoit épousé la sœur aînée, veuve de Michel dernier Roi de Pologne, tellement que son alliance & ses interêts l'obligeant de s'en unir plus étroitement avec lui, il s'attacha tellement à son service, que l'Empereur le fit General de son armée, à la tête de laquelle il servit utilement, non-seulement dans cette guerre, mais encore dans celles qui survinrent ensuite entre l'Empereur & le Turc.

Cependant l'affaire du Prince Guillaume aiant

iant mis un grand obſtacle à la paix, ou pour 1675.
nieux dire les alliés n'en voulant point du
out, le Roi ſomma par pluſieurs fois le Roi LIV. IV.
le Suede de ſatisfaire à ſon alliance, & de fai-
e diverſion en Allemagne. Le Roi de Sue-
e, qui étoit un jeune Prince rempli de coura-
e, ne demandoit pas mieux que de ſe voir à
a tête d'une armée; mais étant retenu, com-
ne j'ai dit, par ſes Miniſtres qui prevoioient
es inconveniens de cette guerre, la choſe traî-
a en longueur, juſques à ce que le Roi ſçût
e prendre par un endroit ſenſible. On lui in-
nua que les alliés n'avoient aucune conſidera-
on pour lui: qu'au mépris de ſa mediation ils
voient arrêté le Prince Guillaume, & ne l'a-
oient jamais voulu relâcher à ſa priere: qu'il
oit intereſſé autant que le Roi à tirer ven-
ance de cet affront, qui lui avoit été fait,
l faut ainſi dire, dans le ſein de ſes Am-
aſſadeurs; & ces paroles n'aiant fait que
op d'effet ſur ſon eſprit, qui étoit tout
ein de feu, la guerre fut reſoluë dans
us ſes Etats. On fit cependant un Mani-
ſte pour colorer cet armement; & aprés y
oir exageré les ſoins & les peines qu'on s'é-
it donné pour procurer la paix à toute la
hrêtienté, on concluoit qu'il avoit été im-
ſſible de faire autrement que de prendre les
mes: qu'il faloit non-ſeulement venger les
ronts qu'on avoit reçûs en cette occaſion,
ais encore prevenir tous les Princes voiſins
i avoient de puiſſantes armées ſur pied. Mais
malheur des Hollandois devoit rendre ce
ince plus aviſé, car les mêmes choſes qui
oient contribué à leur perte dans le com-

1675. mencement de la guerre, regnoient également
LIV. IV. dans ses Etats, je veux dire une longue paix, qui avoit engendré une nonchalance dans les armes, dont la plûpart des habitans étoient incapables, s'ils ne se rehabilitoient, s'il faut ainsi dire, dans le métier ; & ce défaut parut aussi-tôt qu'il fut question de faire des levées, le Roi de Suede aiant été obligé de donner les emplois à des gens sans service, ajoutez à cela les brigues qu'il y avoit parmi les Grands, qui avoient usurpé une partie de l'autorité Roiale pendant une longue minorité, & que les uns vouloient la guerre parce que les autres ne la vouloient pas, & les autres ne la vouloient pas parce que les autres la vouloient. Cependant personne ne briguoit le commandement de l'armée, se montrant plus sages en cela que dans le consentement qu'ils avoient donné à la guerre, car ils se doutoient bien qu'il n'y avoit pas grand honneur à acquerir avec de tels gens. Ceux qui avoient servi sous le Grand Gustave & sous son successeur s'excusoient sur leur vieillesse ; les autres demandoient des choses qu'ils sçavoient bien qu'on ne leur accorderoit pas : tellement que le Roi de Suede resolut dés ce temps-là de faire revenir de France le Comte de Konigsmark, qui avoit cependant beaucoup moins d'experience que de courage. Mais quand ce vint à équiper l'armée navale, ce fut encore bien pis, n'y aiant pas la moitié des matelots qu'il faloit, fort peu d'Officiers de mer, & pas un homme capable de commander seulement une flotte de dix vaisseaux. Il faloit donc que le Roi de Suede prît le premier qui s'offrit, & ce fut un homme de

robe, qui dans le besoin où étoit sa patrie, 1675.
xposa avec plus de courage que de pruden- LIV. IV.
. Cette indigence & par mer & par terre re-
da l'execution des desseins du Roi de Suede,
quoi consistoit neanmoins son principal
antage ; car s'il se fut saisi d'un passage sur
lbe, le Roi avoit parole du Duc de Hano-
r qu'il se joindroit aux Suedois ; ce qu'il
eut garde de faire, quand il vit qu'ils avoient
nqué leur coup, & que leurs affaires pre-
ient un si méchant train.

Cependant la plupart des Princes du Nort
nt interessés à s'opposer aux entreprises du
i de Suede, firent une ligue ensemble con-
lui. Le Marquis de Brandebourg qui étoit
de ses principaux ennemis retira ses troupes
dessus le Rhin ; le Roi de Danemark arma
mer & par terre ; les Princes de Lunebourg
trerent dans cette ligue avec l'Evêque de
unster, & ils resolurent de concert de faire
utes sortes d'efforts pour empêcher à cette
issance de s'accroître davantage, ne leur
nt déja que trop suspecte. Mais la crainte
ils avoient de ses armes se changea bientôt
une esperance de conquerir tous ses Etats ;
qui seroit sans doute arrivé, comme je le
ai en son lieu, si le Roi par ses heureux suc-
n'eut obligé tous les alliés à mettre les ar-
s bas, & à lui restituer la plus grande partie
leurs conquêtes.

Cependant chacun refusant, s'il faut ainsi
e, le commandement de l'armée, le Roi
Suede obligea le Connêtable Wrangel, qui
it dans une extrême vieillesse, de le pren-
, & le rendez-vous fut donné à Passewald,

1675. où l'on fit conduire quarante pieces de canon
Liv. IV. qui furent tirées de Wolgast. Le Roi de Suede en fit la reveuë lui-même, & parut tout plein de feu à la tête de son armée : mais elle n'en avoit gueres en recompense, quoi que les hommes fussent bien faits, & la cavalerie fort bien montée, ce que l'on devoit attribuer au peu d'experience des Officiers. Wrangel sembloit même avoir tout oublié, car il fit plusieurs fautes dés l'entrée de la campagne, aiant laissé la forteresse de Lokenits derriere lui, ce qui lui fit manquer de vivres, & l'obligea de rebrousser chemin pour la prendre.

Cependant l'allarme ne laissa pas d'être grande dans tous les Etats du Marquis de Brandebourg, où le Prince d'Anhalt commandoit en son absence, & aiant peur que les Suedois ne s'en saisissent avant que l'Electeur pût arriver au secours, il obligea le peuple de prendre les armes, & la noblesse de monter à cheval. Ce secours aiant un peu rassuré les villes & la campagne, il fit marcher ce qu'il avoit de troupes reglées sur la frontiere, & occupa les passages dont les Suedois pouvoient s'emparer, s'ils eussent d'abord attaqué Lokenits ; mais leur negligence aiant donné le temps au Marquis de Brandebourg d'arriver lui-même avec ses troupes, les Suedois ne songerent plus qu'à se tenir sur la defensive. Le Brandebourg voiant que sa presence les avoit arrêtés donna cinq ou six jours de relâche à ses gens, qui étoient extrêmement harassés des longues marches qu'il leur avoit fait faire. Comme il vit ensuitte qu'ils étoient remis de leur fatigue, il les mena contre les ennemis qui

prirent

rirent la fuite. Ils furent camper à Ratzenaw ; 1675.
nais sçachant que le Brandebourg non content
e les avoir chassés marchoit jour & nuit pour LIV. IV.
es combattre, ils passerent la riviere de Ha-
el, & laisserent garnison dans Ratzenaw pour
mpêcher l'ennemi de les poursuivre.

L'effroi des suedois donna le courage au
randebourg d'attaquer Ratzenaw, & toutes
hoses aiant été disposées pour ce dessein, on
onna de tous côtés, & il fut forcé en même
mps. Ce qui échapa à la furie du soldat fut
it prisonnier de guerre, & il y resta six cens
ommes sur la place. Cette expedition
hevée, le Brandebourg fit passer le Havel
ses soldats, & les aiant fait camper à l'autre
rd, il les fit marcher le lendemain & pren-
e la route de Fierberlin où il avoit nouvelle
ie les ennemis se retiroient. Ils auroient
en voulu encore passer outre ; mais le Bran-
bourg les obligeant à combattre, ils furent
faits à plate couture, & ce qui se put sauver
retira sous le canon de Stralsund, jusques
ils furent poursuivis.

Cette victoire & le peu de soin qu'eurent
Suedois de remettre promptement des
oupes sur pied, ouvrirent le chemin de leur
s à l'Electeur de Brandebourg, qui mit tout
is contribution, & aprés avoir passé la
ine il prit Wolgast, & s'empara des Isles
Dussedon & de Wolin ; cependant n'osant
treprendre le Siege de Stetin qui étoit ex-
mement fort, & où il y avoit bonne garni-
, il tenta cette place par surprise ; mais
ix de la ville avec qui il avoit intelligence
nt été découverts, leur procés leur fut
fait,

1675. fait, & ils furent brûlés tout vifs par ordre exprés du Roi de Suede.

LIV. IV. Les troupes de Lunebourg, auxquelles s'étoient jointes celles de Munſter, attaquoient d'un autre côté le Duché de Brémen, où ils mirent le ſiege devant Boxtehude, & n'y aiant pas de meilleures troupes que dans les places de Pomeranie, il ne fit pas plus de reſiſtance. Bremesfierd fut attaqué enſuite, & ſe rendit au bout de deux jours, deſorte que tout le reſte de la Province ſe reſſentit des courſes de l'ennemi preſque auſſi-tôt qu'ils y furent entrés. Mais ce qui jetta le plus d'épouvante dans les Etats du Roi de Suede, fut la perte de l'armée navale, qui arriva par la faute de celui qui la commandoit, car aiant voulu combattre à toute force la flotte du Roi de Danemark dans une côté pleine d'ecueils, il fit échoüer la plûpart de ſes vaiſſeaux, & ne ſe voulut pas contenter de quelque avantage qu'il avoit remporté d'abord, ce que lui conſeilloient tous les matelots & tous ceux qui avoient quelque connoiſſance de cette mer. Il fut tué dans cette occaſion, ce qui lui épargna le reproche qu'on lui en auroit pu faire, & peut-être la punition qu'il en auroit encouru.

La mer étant demeurée libre aux Danois par cette victoire, ils reſolurent d'aſſieger Wiſmart, ce que ne pouvant faire qu'ils n'euſſent pris auparavant l'Iſle de Walfiſch qui défendoit l'entrée du port, ils s'en rendirent les maitres. Ils foudroierent delà tous les vaiſſeaux qui étoient dans le port; mais les aſſiegés ne perdant pas courage pour cela, quoi que ces

vaiſſeaux fuſſent la plus grande richeſſe 1674.
la ville, ils cannonerent furieuſement les
egeans, qui firent une deſcente pour ſe Liv. IV.
ndre à quelques troupes que le Brandebourg
r envoioit pour faire le ſiege. Le Gouver-
ur de Wiſmart veillant cependant à toutes
choſes neceſſaires pour ſe bien défendre,
ına de l'émulation à toute ſa garniſon, qui
promit de bien faire ſon devoir; mais aiant
faire inventaire des vivres, il perdit preſ-
courage, voiant le peu qu'il y en avoit
s les magazins, & le peu d'eſperance qu'il
voit d'en recouvrer. Il cacha le plus qu'il
ce malheur; mais il le découvrit bien-tôt
même par le retranchement qu'il fut obligé
faire. Les Danois qui ſe promettoient
grands avantages de la priſe de cette ville,
oſterent cependant avantageuſement, &
ıme le ſiege ne pouvoit qu'il ne fut de
gue durée, attendu la force des remparts
elle de la garniſon, ils ſe munirent de
es choſes; ils ſe retrancherent avantageu-
ent du côté de terre, & firent bonne garde
côté de la mer, parce qu'ils apprehen-
nt que la longueur ne donnât le temps
ennemis de faire venir du ſecours. Mais
eſordre étoit ſi grand parmi eux, qu'ils
avoient par où s'y prendre pour remedier
nt de malheurs, joint a cela que quand
ne ils auroient eu du monde tout prêt, ils
quoient de vaiſſeaux pour le tranſporter
s la perte qu'ils venoient de faire de leur
e. Cependant la valeur des aſſiegés faiſoit
les aſſiegeans n'avançoient gueres, & il
avoit que le canon qui faiſoit quelque de-
ſordre;

1675. sordre ; mais l'esperance qu'on avoit que
Liv. IV. l'hiver feroit deloger l'ennemi, faisoit qu'on prenoit tous ses maux en patience, dont le plus grand étoit la disette des vivres, car le gouverneur les diminuoit tous les jours, & il n'en donnoit plus que pour empêcher qu'on ne mourût de faim.

Les Danois qui sçavoient la misere des assiegés & l'impuissance où l'on étoit de les secourir, se consoloient en quelque façon du retardement du siege, & dans l'attente d'une saison rigoureuse se munirent de bois, non-seulement pour se chauffer, mais encore pour se mettre à couvert des injures du temps, car ceux qui étoient campés sur terre firent de bonnes baraques avec des aix, tellement qu'excepté les jours de garde ils étoient comme dans leurs maisons. Leur patience fit perdre celle des assiegés, qui étant tous les jours pressés de la faim de plus en plus se résolurent enfin de faire leur composition. Ainsi Wisinart étant tombé au pouvoir des Danois, les affaires des Suedois prirent un si méchant train dés la premiere campagne, que le Roi de Suede resolut de se mettre lui-même à la tête de son armée, esperant que sa presence rétabliroit toutes choses. Il passa donc tout l'hiver à faire des recruës, & le printemps venu il se mit aux champs, où la fortune ne lui fut gueres plus favorable. Pendant que la guerre se faisoit ainsi au delà des mers, elle continuoit toujours en Catalogne, où le départ des troupes Espagnolles aiant rendu les François du Roussillon maitres de la campagne, ils s'assemblerent sur la fin d'avril du

côté

é d'Elne resolus d'entrer dans le Lam-
ırda. Cependant le château de Bellegarde
ıt les ennemis étoient toujours les maîtres
: empêchant l'entrée de cette province par
Col de Pertus, ils furent obligés de passer
celui de Bagnols, qui est beaucoup plus
:ile & plus étroit. Les Miclets de France
nt mandés pour occuper les hauteurs par
es Miclets d'Espagne pouvoient traverser
arche de l'armée; par ce moien elle passa
Col sans qu'aucun parût, & étant arrivée
'autre côté, le Maréchal de Schomberg
a commandoit fit un détachement pour se
de Figueres, petite ville à l'entrée de la
ıe; mais à la droite du Col d'où l'armée
t passé, celui qui commandoit ce détache-
t croioit y trouver encore les ennemis, &
ırprendre dans ce poste qui ne valoit rien,
il fut qu'ils en étoient sortis, il y avoit
être deux heures, & qu'ils s'étoient re-
à Rose. L'armée aiant suivi le détache-
campa aux portes de Figuires, où elle
ura trois jours, pendant lesquels on mit
place hors d'insulte, parce qu'on y vou-
aire divers magazins. On y fit entrer un
aine de Saux avec quatre cents hommes,
Maréchal de Schomberg lui aiant donné
rdres, l'armée fut camper à trois lieuës

Comme les ennemis n'avoient point
upes en campagne, tout le païs fut obligé
ntribuer, & l'on se rendit au camp de
s parts pour regler ce que chacun devoit

L'on s'avança cependant plus avant
le païs, & le Maréchal de Schomberg
fait sommer les faubourgs de Gironne,

ils

1675. ils se mocquerent de sa sommation, ce qui le
LIV. IV. fit resoudre de les en faire bientôt repentir. Pour cet effet il s'achemina du côté de cette ville, & y aiant un Fort qui en défendoit les approches, communement appellé le Fortin de Gironne, il fit un détachement d'infanterie pour l'attaquer, & le soutint lui-même l'épée a la main, à la tête de la cavalerie. Celui qui commandoit dans ce Fort voiant toute l'armée qui s'avançoit contre lui prit le parti de se retirer dans la ville, aprés qu'il eut fait faire une ou deux décharges, mais il laissa quelques gens pour escarmoucher, a fin de dérober la connoissance de sa retraitte. Les François aprés avoir essuié ce feu se jetterent dans les retranchemens des ennemis, qui n'étant gardés que par peu de personnes furent emportés sans resistance. La cavalerie vint jusques sur le bord, & chercha un passage pour couper la garnison quand elle se retireroit; mais comme elle y avoit pourveu de bonne heure; sa peine fut inutile, & elle ne fit que deux ou trois méchans prisonniers. L'on croioit aprés cela qu'on alloit brûler les fauxbourgs de Gironne; mais ils envoierent au devant du Maréchal de Schomberg, qui se contenta de leur avoir fait voir ce qu'il pouvoit, & de les punir par la bourse.

Cependant les Espagnols avoient si peu de monde dans la ville, que l'on ne doute point qu'elle n'eût apporté les clefs, si le Maréchal de Schomberg eut fait mine seulement de la vouloir attaquer; mais ses ordres portant toute autre chose, il rebrousſa chemin & prit du côté de la mer, où il y avoit quelques petites places

qui

i refusoient de paier contribution. Mais sa 1675.
esence leur aiant fait prendre un autre parti, Liv. IV.
n marcha contre Ampourias, qui ne voulut
s toute seule suivre l'exemple des autres. Il
avoit dedans une compagnie de cavalerie
ec quelque infanterie, mais si peu de monde
étant pas capable de défendre une si méchan-
place, elle fut emportée, & tous ses habi-
s pillés avec tout son territoire. La garnison
meura prisonniere de guerre ; & quoi que
ville fût petite, le butin ne laissa pas d'être
nsiderable: l'on y trouva entr'autres de tres-
aux chevaux d'Espagne, ce qui accommoda
aucoup d'Officiers qui en cherchoient de-
s long-temps sans en pouvoir trouver.

Aprés la prise d'Ampourias, l'armée se
procha tous les jours des Pirennécs, parce
e le mois d'Août approchoit, qui étoit le
nps que le Maréchal de Schomberg atten-
t pour reprendre Bellegarde : car comme
ennemis avoient consumé l'année prece-
nte tous les fourages dans le Roussillon, il
oit que la recolte fut faite auparavant, pour
pas couper les bleds, dont il n'y a pas gran-
abondance en ce païs là. Cependant l'armée
nt demeuré deux mois entiers dans le païs
nemi eut besoin de toutes choses, & princi-
ement d'argent que le tresorier tiroit de
on, & qui à cause de l'éloignement ne
oit pas toujours à coup sûr. Le Chevalier
Aubeterre, Gouverneur de Coüilloure,
nt eu ordre de Mr. de Schomberg d'escorter
t ce qui viendroit à l'armée avec sa garni-
, sçachant que cet argent étoit à Perpignan
c un grand convoi que l'on y preparoit, fût

au

1675. au devant jusques a Elne, & le conduisit sous
Liv. IV. le canon de sa place. Il en partit le lendemain à la pointe du jour pour se rendre à l'armée; mais les Miclets d'Espagne qui étoient affamés d'argent sçachans qu'il y en avoit là à gagner se posterent dans les rochers, & comme la tête du convoi eût passé le village de Bagnols d'où le Col tire son nom, ils firent feu dessus, & principalement sur ceux qui gardoient l'argent, sçachant à point nommé où il étoit. Comme la plûpart des soldats étoient de nouvelle levée, ils s'ébranlerent à cette premiere décharge; ce qui fit croire aux Miclets qu'ils auroient bon marché du reste. Mais le Marquis de Bedué, Capitaine de cavalerie que le Chevalier d'Aubeterre avoit posté à l'avantgarde, fit passer derriere lui les Mulets, sur lesquels l'argent étoit chargé, & les couvrit avec sa troupe. Cependant comme elle étoit de cavalerie, & que les chavaux ne servoient de rien dans un endroit comme celui-là, il étoit à craindre que Bedué n'eut succombé à la longue, si un autre Capitaine que le Maréchal de Schomberg avoit envoié au devant du convoi n'eût paru à l'entrée du Col du côté du Lampourda. Il détacha d'abord les dragons de Fimarçon pour aller à son secours, & les Miclets les aiant apperceus prirent la fuite aussi-tôt; mais allant aussi vîte que s'ils eussent été dans une plaine, les dragons de Fimarçon ne pouvant pas sauter comme eux de rocher en rocher, se contenterent d'avoir sauvé l'argent qui étoit le principal du convoi, & firent alte pour attendre la queuë. Mais devant qu'elle put arriver où ils étoient, ils se passa bien

quatre

ıtre bonnes heures, parce que le chemin 1675.
it ſi étroit qu'il y avoit des endroits où il LIV. IV.
ɔouvoit paſſer qu'un homme de front; d'ail-
ɔs c'étoit là où étoient toutes les farines qui
ient chargées ſur des mules, & outre qu'el-
tenoient une longue file, il en tomboit
ours quelqu'une, & devant qu'on l'eût
relever il ſe paſſoit du temps. Les Miclets
ant pu réüſſir à l'avantgarde, ne virent pas
ôt que les dragons avoient diſcontinué de
ɔourſuivre, qu'ils reſolurent de ſe jetter
'arrieregarde. Courtils Capitaine de cava-
la commandoit, & lui étant arrivé la
ne choſe qu'à Bedué, c'eſt-à-dire d'avoir
abandonné par une partie de l'infanterie,
mettre pied à terre à ſa cavalerie, & la
ſur une éminence, d'où il fit eſcarmou-
ſur les Miclets. Cependant ceux qui con-
ient les farines ſe mirent en deſordre
-mêmes, & auroient pris la fuite, ſi ceux
aiſoient l'arrieregarde ne les euſſent arré-
Le grand feu qui ſe faiſoit de part & d'autre
fait connoitre aux dragons qu'on avoit
n de leur ſecours, ils ſe hâterent de ſe
e où ils entendoient tirer, & délivrerent
tils d'un grand embarras, car il ſe trou-
ɔreſſé, & avoit déja perdu du monde de
qui l'accompagnoit, combattant avec
mes inégales. Dés que les Miclets eurent
ceu les dragons, ils ſe retirerent comme
oient fait l'autrefois, & la queuë du
ɔi arriva du côté du Lampourda, ſans
receu un grand échec. Cependant Cour-
ant demandé des nouvelles d'un Maré-
des Logis qui l'avoit abandonné dans la
mêlée,

1675. mêlée, se disant dangereusement blessé sçût
LIV. IV. qu'il se portoit bien, & l'aiant rencontré à une portée de pistolet de là, il le voulut tuer; mais l'autre qui sçavoit s'enfuir prit encore les devans, si-bien qu'il évita par deux fois le peril qui le menaçoit.

Cependant la moisson s'avançoit dans le Rousillon, & le Maréchal de Schomberg n'attendant que cela pour le siege de Bellegarde, il manda du gros canon de Perpignan; mais comme l'armée avoit encore besoin de quelque chose, on y prepara auparavant un convoi qu'on fit encore passer par le Col de Bagnols. Il sembloit que les Miclets dussent être rebuttés de venir s'exposer dans les rochers, aprés le peu de succés qu'ils venoient d'avoir: mais étant accoûtumés à vivre de rapines, ils ne furent pas plutôt que le convoi étoit engagé dans les détroits quils tomberent dessus, & y mirent un grand desordre. Le Chevalier d'Aubeterre en étoit encore chargé; mais n'aiant pas trouvé deux hommes tels que Bedué & Courtilz pour executer ses ordres, ceux à qui il en avoit laissé le soin abandonnerent le convoi, qui auroit été pillé entierement, si les dragons de Fimarçon que Mr. de Schomberg avoit envoiés au devant n'eussent tâché de s'opposer aux Miclets. Ceux-ci qui avoient déja mis la main sur quantité de choses qui étoient de prix, s'en trouvant plus ardens à combattre, tinrent fermes contre les dragons, dont ils tuerent deux ou trois Officiers: mais les dragons étant secondés par de l'infanterie qui étoit venuë avec eux, les Miclets lâcherent le pied à la fin, mais emporterent avec eux tout ce qu'ils avoient pris. Tou-

Toutes choſes étant prêtes alors pour le ſie- 1675.
de Bellegarde, le Maréchal de Schomberg Liv. IV.
tacha Mr. de Verdelin Colonel de cavalerie,
ur faire porter à Figueres quantité de farines
i étoient dans Caſtillon, petite ville à une
uë de Roſes; & comme il étoit à craindre
e la garniſon ne ſortît, il lui donna une forte
orte.

Verdelin s'étant rendu à Caſtillon poſta ſa
valerie ſur le chemin de Roſes, & ne ſe re-
va qu'un eſcadron pour la conduite des fa-
es: mais comme il étoit à moitié chemin,
perçût de la cavalerie, ce qui le ſurprit,
ce que les ennemis n'avoient point de place
ce côté-là, & qu'il n'avoit point appris qu'il
ût ſorti de Roſes d'un autre côté; il ſçavoit
n qu'il n'y avoit point d'autre détachement
le ſien en campagne; c'eſt pourquoi il fut
le point de rebrouſſer chemin, parce qu'il
oît pas ſi fort à beaucoup prés que ce qui pa-
ſoit devant lui. Dans cette perplexité il
oia ſon fils dire à celui qui commandoit la
ipe qu'il avoit laiſſée ſur le chemin de Ro-
de ſe joindre à lui inceſſamment; mais ce
qui étoit un étourdi s'étant amuſé à faire fai-
ent paſſades à un beau cheval d'Eſpagne
l montoit, la troupe tarda plus long-temps
nir que Mr. de Verdelin n'avoit cru, ce
ut cauſe de ſa mort. Car s'étant toujours
ncé, cette cavalerie qu'il voioit, qui étoit
e des ennemis, vint à ſa rencontre, & com-
elle étoit plus forte que la ſienne, elle lui
quelque monde, & lui-même fut bleſſé
ois coups. Dans cette extrêmité il ſe re-
du côté de Caſtillon, les ennemis le pour-

1675. suivant toujours ; mais sa cavalerie survenant
LIV. IV. alors rendit le change aux Espagnols, qui étant surpris de ce secours imprevû furent obligés de lâcher le pied. Mr. de Verdelin tout blessé qu'il étoit se mit à leur poursuite, & les Espagnols n'aiant point de retraite furent presque tous taillés en piece, ce qui en resta fut fait prisonnier de guerre, entre lesquels étoit le Commandant, qu'on appelloit Nicolas Grec, & le frere du Chancelier d'Espagne avec quelques autres Officiers. Cependant Mr. de Verdelin s'étant fait porter à Viguieres, y mourut quelques jours aprés de ses blessures, & comme on attribuoit sa mort à son fils, il en fut blâmé de toute l'armée qui avoit beaucoup d'estime pour son pere. Son regiment fut donné à la Has Major de Tilladet qui servoit en Flandres, & son fils ne put pas avoir seulement une compagnie, tant on lui en vouloit pour ce qu'il venoit de faire.

Cependant l'armée marchoit toujours du côté de Bellegarde, & comme les ennemis s'attendoient depuis long-temps qu'on ne leur laisseroit pas ce château entre les mains, ils l'avoient fortifié autant qu'ils avoient pu, & principalement du côté du Lampourda, qui étoit l'endroit le plus foible. Ils y avoient fait faire un beau bastion avec quelques autres travaux, tellement que Mr. de Schomberg l'aiant reconnu, n'eut garde de l'attaquer de ce côté-là. Le Gouverneur se voiant à la veille d'être assiegé manda les Miclets d'Espagne, dont il entra une partie dans la place, l'autre se retrancha sur la croupe d'une montagne, & ôta par ce moien, la communication qu'on vouloit

avoir

oir avec le Rouſſillon, c'eſt-à-dire de ce cô- 1675.
-là ſeulement. Comme le Gouverneur vit Liv. IV.
ie Mr. de Schomberg l'attaquoit ſur la gau-
ie du baſtion dont je viens de parler, il y fit
ire des baraques, & y envoia ſes malades
ec les faſcines qui lui reſtoient, parce que ſa
ace étoit petite, & que tout l'incommodoit.
ependant le Maréchal de Schomberg prit ſon
uartier ſur le penchant de la montagne, &
ɔſa ſa batterie à une chapelle qui étoit ſur ſa
uche. La place étant inveſtie de tous côtés,
ɔmme il étoit incommodé de n'avoir point
e communication avec tous ſes quartiers, le
Iaréchal de Scomberg reſolut de déloger les
liclets de leurs retranchemens: mais comme
virent qu'on marchoit à eux, ils les aban-
ɔnnerent ſans rendre de combat.

La tranchée étant ouverte, elle fut dificile
conduire à cauſe des rochers qu'on trouvoit
ceſſamment à ſon chemin; cependant en
ant venu à bout autant qu'on le pouvoit, on
ɔnduiſit le travail à la pointe d'un ouvrage,
ui n'étoit que de terre, & que le canon avoit
ıdommagé; ſi-bien qu'il n'étoit pas dificile
y faire un logement: mais comme c'étoit à
ı bataillon ramaſſé de divers corps à monter
tranchée, & que Mr. de Schomberg n'y
ɔit pas beaucoup de confiance, il en remit
ttaque au lendemain. Le regiment de Saux
iant relevé, il ſe trouva que ce bataillon n'a-
ɔit point fait d'ouvrage, ou en avoit fait ſi peu
ı'il faloit encore travailler avant que d'atta-
ıer les ennemis. Cependant comme ils crai-
ıoient de l'être à tous momens, ils jetterent
és l'entrée de la nuit des feux d'artifice, & il

1675. en alla tomber un dans le baſtion où étoient
LIV. IV. leurs malades & leurs faſcines, & aiant mis le feu aux faſcines, & de là aux baraques, la plûpart des malades furent brulés : cependant il eſt impoſſible de repreſenter quels étoient les cris de ces malheureux qui étoient tout environnés de flammes, & qui imploroient autant la miſericorde de leurs ennemis que de ceux de leur parti. Comme une choſe ſi pitoiable ne pouvoit arriver ſans venir à la connoiſſance du Maréchal de Schomberg, il fit attaquer ce baſtion, qui fut pris ſans qu'il en couta un ſeul homme. Cependant St. André, Lieutenant-Colonel de Saux qui etoit à la tranchée, s'imaginant que tout cela ne pouvoit être arrivé ſans une grande conſternation des ennemis, s'aviſa de faire battre la chamade, & les ennemis s'étant avancés pour ſçavoir ce que c'étoit, il leur dit que devant qu'il attaquat leur contreſcarpe, il vouloit ſçavoir s'ils ne vouloient point ſonger à leur ſureté : qu'il n'en ſeroit plus temps lors qu'il s'en ſeroit rendu le maitre: qu'il leur conſeilloit donc de faire leur capitulation de bonne heure : que leur baſtion étoit déja pris, & que s'ils attendoient qu'on y dreſſât une batterie, il ne leur répondoit pas que Mr. de Schomberg leur voulût accorder aucune compoſition. Ces paroles étant rapportées au Gouverneur qui étoit ébranlé de ce qui venoit d'arriver, acheverent de l'abatre ; il demanda qu'on lui donnât vingt-quatre heures pour ſe reſoudre, & Mr. de Schomberg qui avoit été averti de tout ne lui en voulant donner que trois, il les accepta. Au bout de ce temps-là il demanda à capituler, & s'étant

don

nnés des ôtages, il promit de rendre sa pla- 1675.
, s'il n'étoit secouru dans le jour de St. Jac- ——
es qui écheoit dans trois jours. On lui per- Liv. IV.
t de sortir avec sa garnison, tambour bat-
nt, méche allumée, & d'emmener une pie-
de canon: mais il voulut outre cela qu'on
sât sortir trois hommes masqués; & com-
e on s'obstinoit à ne le lui pas accorder, à
use qu'on soupçonnoit que ce fussent des
ançois, la composition pensa se rompre.
la fin Mr. de Schomberg y aiant consenti,
capitulation fut signée, & on attendit les
ois jours pour voir s'il viendroit quelque se-
urs. Sur les huit heures du matin il parut
ectivement quelques deux mille hommes du
té de la mer; mais aiant trouvé le regiment
Saux sous les armes, ils se contenterent de
re avancer leurs coureurs jusques sur une
ontagne, & puis rebrousserent chemin. Mr.
Schomberg ne put les faire poursuivre, à
use des precipices qu'il y avoit entre-deux,
le jour étant passé, le Gouverneur mit la
ace entre ses mains. L'on y fit entrer des
isses en garnison, & Mr. de Schomberg y
it un Commandant, en attendant que le Roi
t gratifié quelqu'un du Gouvernement.

Comme on étoit alors dans les plus grandes
aleurs de l'été, Mr. de Schomberg mit les
oupes en quartier dans le Roussillon, où el-
s demeurerent durant trois semaines. Ce
t là où il receut le bâton de Maréchal de
rance, qui lui fut envoié incontinent aprés la
ort de Mr. de Turenne; mais il fut quelque
mps sans en prendre la qualité. Je ne sçau-
ois dire quelle en fut la raison, si ce n'est qu'é-

1675. tant Grand de Portugal, il crut peut-être qu'il
LIV. IV. ne s'en devoit pas faire un grand honneur; mais s'étant ravisé quelque temps aprés, il en prit la qualité, & mit les bâtons derriere l'écu de ses armes.

Pendant que l'armée fut ainsi en quartier, l'on fit un détachement, avec lequel on attaqua la Chapelle, dont les Miclets s'étoient emparés la campagne precedente. Elle étoit tellement forte par nature, qu'elle ne se pouvoit prendre que par famine; car elle étoit enfermée dans un roc escarpé de tous côtés, où il n'y avoit qu'une avenuë si étroite qu'il n'y pouvoit passer qu'un seul homme. Il y avoit des vivres pour plus de deux ans. Mais un coup de canon aiant tué trois ou quatre Allemans d'une compagnie qui avoit été mise dedans, comme ils regardoient par dessus la muraille, les autres qui s'ennuioient de se voir confinés dans ce desert, prirent sujet de là d'obliger leur Capitaine à se rendre, & ils ne lui donnerent point de repos qu'il n'eût fait battre la chamade. Mais les François craignant qu'il ne vint à se raviser & à reconnoitre la force du lieu où il étoit, monterent par le chemin pendant qu'on faisoit la capitulation, & la sentinelle n'aiant osé tirer, ni personne de la garnison, elle fut faite prisonniere de guerre avec le Gouverneur.

Quelques jours aprés cette expedition l'armée rentra en campagne, & prit le chemin de Ville-franche, d'où elle monta en Cerdaigne, qu'elle se contenta de mettre sous contribution sans la faire ravager; car elle vouloit conserver autant qu'elle pouvoit les fourages, afin qu'elle n'en

en manquât pas, s'il venoit ordre de la Cour, 1675.
mme on penſoit, de faire le ſiege de Puicer- LIV. IV.
. Mais la Cour aiant bien autre choſe à pen-
, comme on a pu voir ci-devant, elle ne fit
int de réponſe, ce qui obligea le Maréchal
Schomberg de mettre ſes troupes en quar-
r d'hiver. Mais avant que d'y entrer, le
arquis de Rivarolles Colonel de cavalerie
nt allé faire le coup de piſtolet contre la gar-
ſon de Puicerda, eut la jambe emportée d'u-
volée de canon. Tant de guerres de tous
tés n'empêcherent pas que le Roi ne ſongeât
Meſſine, où la venuë du Marquis de Valla-
ir avoit apporté plus d'eſperance que de ſe-
urs. En effet, ce Marquis regardant cet
mploi comme un moien plutôt de ſe faire ri-
e, que d'acquerir de la reputation, ſe ſervit
pouvoir qu'il avoit pour augmenter les mal-
urs de cette miſerable ville. Au lieu de la
ulager comme elle en avoit beſoin, il dé-
urna une partie des blés qui vinrent en diffe-
ntes fois, & les faiſant vendre ſous main à
el prix il vouloit, il n'y eut que les riches qui
purent avoir, mais qui devinrent bientôt
uvres de cette façon. Le Roi même qui
oioit y être le maitre par le nombre de trou-
s qu'il y avoit envoié, ne ſe ſoucia plus de
nner, comme il avoit fait la premiere fois, les
és qu'il y fit conduire; & quoi qu'il donnât
dre de les donner à bon marché, l'impuiſ-
nce où étoient les habitans fit qu'ils ne cru-
nt pas lui avoir grande obligation.

Le mécontentement qu'on conçût de toutes
s choſes, joint à la miſere qui ne diminuoit
int comme on avoit eſperé, fit que beaucoup

1675. songerent à se raccommoder avec les Espa-
L. IV. IV. gnols, avec qui quelques-uns avoient toujours entretenu commerce. Quatre soldats Italiens avec un cannonier qui étoient en garnison dans le Fort de Castellazzo gagnés par quelques bourgeois entreprirent de le livrer aux Espagnols ; mais leur trahison étant découverte, on les fit mourir : ce qui fut cause que ceux qui avoient de pareils desseins furent plus reservés à les faire paroitre. Tout le monde murmuroit cependant de se voir assujetti aux étrangers, sans en tirer aucun soulagement ; mais ces plaintes ne se faisoient qu'en secret, parce qu'on apprehendoit qu'elles ne vinssent à la connoissance des François, qui avoient juré à leur arrivée de ne pardonner à personne. Mr. de Vallavoir faisoit neanmoins tout ce qu'il pouvoit pour gagner les gens par la douceur ; mais le peu de secours que les Messinois tiroient de son parti étoit cause qu'ils confondoient l'amour qu'ils avoient pour sa personne, avec la haine qu'ils portoient à sa nation, laquelle se rendoit encore plus insupportable de de jour en jour. Car profitant du malheur où étoit toute la ville, ceux qui étoient d'amoureuse complexion faisoient l'amour, s'il faut ainsi dire, tambour battant, sans songer que les Italiens sont jaloux jusques à la furie, & ceux qui étoient avares achetoient les plus beaux meubles, la calamité publique faisant tomber entre leurs mains l'honneur des femmes & les richesses de la ville pour un peu d'argent.

Cependant il y a quelque apparence que les Messinois se seroient encore consolés de tout

cela,

zela (car ils étoient souvent les premiers eux- 1675.
nêmes à mettre leurs meubles & leurs femmes
l'encan) s'ils eussent veu que les François se L. 1 v. IV.
ussent mis en devoir de leur ouvrir les passa-
es. Mais il sembloit qu'ils ne fussent venus à
Messine que pour triompher de la pudicité
es femmes ; car hors les jours qu'ils étoient
e garde, ils passoient tout le temps en debau-
he & à faire quelque nouvelle découverte, de
orte qu'ils ne ressembloient en aucune façon à
es soldats.

Toutes ces choses, jointes à la division qui
gnoit entre Mr. de Vallavoir & l'intendant,
bligerent le Roi à envoier de nouvelles trou-
es dans sa ville, avec une personne d'un plus
and nom pour les commander : mais la
veur plûtôt que le merite aiant fait tomber
choix sur le Duc de Vivonne, Maréchal
e France & General des galeres, il y vint
ûtôt pour y renouveller les plaintes, que
our donner aucun soulagement. Les Espa-
ols qui craignoient que ce nouveau renfort
achevât de les chasser de la Sicile, se pre-
rerent à lui en disputer l'entrée. Le Marquis
l Viso General de l'armée navale d'Espagne,
sortir des ports tous les vaisseaux & toutes
s galeres qui étoient en état de se mettre en
er, & Don Melchior de la Cueua l'aiant
int avec un escadre de huit vaisseaux, ils
rent mouïller l'ancre hors de la portée du
non de Messine, & attendirent là son arrivée.
allavoir, quoi qu'extrêmement mortifié de
venuë de Mr. de Vivonne qui apportoit des
dres pour le faire sortir de Messine, ne laissa
s de faire son devoir jusques à la fin, & aprés

1675. avoir fait armer tous les vaisseaux qui étoient
Liv. IV. dans le port, il commanda au Chevalier de Valbelle qui étoit revenu avec le dernier convoi, de se preparer à aller au devant de lui. Mais le Duc de Vivonne tarda plus longtemps à venir qu'on ne pensoit; car aiant été accueilli de la tempête, il fut obligé de relâcher dans les Isles d'Hieres, où il s'arrêta quelques jours pour reparer le dommage qu'il avoit souffert.

Aiant retabli toutes choses, il remit à la voile, & aiant envoié reconnoitre les ennemis, il s'appareilla au combat, voiant qu'il n'y avoit pas de moien autrement d'entrer dans la ville. Les Espagnols connoissant sa resolution s'y preparerent de leur côté, & chacun aiant tâché de gagner le Vent à l'ennemi, on s'approcha de si prés que le canon commença à faire beaucoup de desordre de part & d'autre; un boulet donna dans le vaisseau du Duc de Vivonne, & tua deux de ses domestiques assez prés de lui. Mais les François ne se fiant pas tant au leur qu'ils faisoient au courage de leurs soldats, tâchoient à aborder les Espagnols, sur qui la mousqueterie tiroit incessament. Le Marquis del Viso, aussi-bien que les autres principaux Officiers de l'armée navale d'Espagne, faisoit de son côté tout ce qui étoit de son devoir pour bien disputer le combat; mais voiant venir le Chevalier de Valbelle avec son escadre & quelques vaisseaux de la ville, le cœur lui manqua tout à coup, desorte qu'il ne songeat plus qu'à la retraitte. Beaucoup de ses Capitaines previnrent même ses ordres pour s'enfuir, & si ceux du Duc de Vivonne n'eussent

été

té d'avis d'entrer à Meſſine ſans rien tenter 1675.
avantage, il avoit l'occaſion du monde la Liv. IV.
lus favorable pour remporter une grande
ictoire.

Aprés la fuite des Eſpagnols, rien ne s'op-
oſant plus à ſon paſſage, il entra à Meſſine
omme en triomphe. Chacun accourut de
outes parts pour voir ce nouveau General, &
uoi que Mr. de Vallavoir eût gagné l'amitié
e tout le monde, on ne ſongeoit pas ſeule-
ent à lui, dans l'eſperance que l'autre aiant
lus de faveur en Cour, en obtiendroit des
ecours proportionnés aux neceſſités de la ville,
fut complimenté par les jurats au ſortir de
on vaiſſeau & conduit de la à la grande Egliſe
u bruit de tout le canon; mais aiant preſenté
es lettres pour être reçu en qualité de Viceroi,
ſembla que la joie que les Meſſinois avoient
onceuë de ſon arrivée étoit diminuée de la
noitié par un nom qui leur étoit ſi odieux.

Il fut aiſé de juger dés les commencemens
e ce qu'il y avoit a eſperer de ſon Gouverne-
ent; car non ſeulement il y eut encore plus
e monopole dans la diſtribution des bleds
u'il n'y en avoit eu ſous le Gouvernement de
Mr. de Vallavoir; mais on eut encore toutes
es peines du monde a lui parler, ſi ce n'eſt à
e certaines heures qu'il donnoit plûtôt, pour
arder les apparences, que pour expedier
ucunes affaires; car auſſi-tôt que le monde
toit ſorti il ſe repoſoit de tout ſur ſon ſecretai-
e, pendant qu'il s'enfermoit, ou avec quel-
ue courtiſane, ou qu'il s'amuſoit a faire la
ebauche; il paſſoit le reſte du jour a dormir,
& s'il étoit obligé de ſortir pour quelques

1675. affaires preſſées, c'étoit avec des empreſſe-
Liv. IV. ments ſi grands d'être bien-tôt de retour, qu'il ne donnoit audience qu'à-demi ; il falloit donc avoir recours en toutes choſes au Secretaire ; mais celui-ci qui ne ſongeoit qu'à faire ſa fortune mécontentoit tout le monde, n'expedioit que ceux qui lui donnoient de l'argent & faiſoit attendre tous les autres de quelque affaire qu'il s'agit.

Le ſervice du Roi ſe faiſant de cette maniere, toute la dépenſe qui ſe faiſoit pour le ſecours de cette pauvre ville, ne tournoit qu'au profit du Secretaire, de l'Intendant, & de quelques particuliers, pendant que le reſte patiſſoit plus que jamais ; car les meilleures familles, je dis celles qui avoient vingt-cinq ou trente mille livres de rente, ne jouïſſant plus de leur revenu, ſe trouvoient reduites au même état que celles qui n'avoient rien, & aprés avoir vendu leurs meubles l'un aprés l'autre, étoient obligées de vivre d'induſtrie. On voioit ainſi que la mere proſtituoit ſa fille aprés s'être proſtituée elle-méme, & la deſolation étoit ſi grande, ou pour mieux dire l'ire de Dieu, que celle qui trouvoit plutôt marchand, croioit être encore la plus heureuſe. Tant de deſordre ne pouvoit qu'engendrer un grand nombre de plaintes, mais l'on n'en faiſoit qu'inutilement ; parce que le Duc de Vivonne n'avoit jamais le temps d'écouter perſonne, & encore moins de lui apporter remede, mais s'il ſurvenoit quelqu'un pour l'entretenir de quelque débauche, on le faiſoit entrer incontinent dans ſon cabinet, & alors rien ne l'empéchoit de donner une audience favorable.

Il

Il n'y avoit point de Messinois qui faisant re- 1675.
xion sur le malheur qu'ils avoient d'être soû- LIV. IV.
is sous un homme d'une si miserable conduï-
, ne regrettat le gouvernement de leurs Vi-
rois, & considerant qu'il n'y avoit point
esperance pour eux d'une meilleure fortune,
nt que la ville demeureroit sous sa domina-
on; beaucoup qui auroient été fideles sous le
uvernement d'un autre, songerent à s'affran-
ir d'un joug si indigne. L'on ne vit donc
e conspirations pour pouvoir retourner sous
pouvoir de leurs anciens maîtres, & la vie
Duc de Vivonne les reduisit à ce point,
'ils souhaitterent le retour des Espagnols
ec le même empressement, qu'ils avoient
ahaitté leur ruine. Ainsi quelque punition
e l'on fit de ceux qu'on surprenoit en faute,
la n'empêchoit pas que les autres ne s'expo-
sent au même peril, & ils se succedoient les
s aux autres, tout de même que s'ils n'eus-
nt fait aucun cas de la vie. Rien ne sauva les
ançois dans une conspiration si generale,
e ceux qui avoient tellement outragé les Es-
gnols qu'ils n'en esperoient plus de miseri-
rde; car comme ils étoient des principaux de
ville, & qu'ils avoient beaucoup de parens &
mis, il s'en trouvoit toujours quelqu'un qui
avertissoit en secret de la conspiration, &
mme ils ne pouvoient se conserver sans le se-
urs des François, ils la leur reveloient in-
ntinent, & perdoient ainsi ceux qui les avoit
uvés.

Cependant quoi que le Duc de Vivonne put
ter le cours de tous ces desordres, en pre-
nt quelque resolution qui lui fut glorieuse,

1675. & utile à ceux de la ville, il croupissoit tou-
LIV. IV. jours dans la même oisiveté ; tellement qu'il ne sembloit être venu à Messine que pour être témoin de sa misere. Ses capitaines & ses soldats se plongeoient à son exemple dans toutes sortes de debauches, & au lieu que les Messinois les avoient appellés à leur secours, ils se tenoient plutôt sur la défensive, que de songer à faire aucune entreprise. Le Duc de Vivonne qui sçavoit que c'étoit le sujet de l'entretien de toute la ville, tâchoit de s'excuser sur un renfort que les Espagnols venoient de recevoir d'Allemagne, mais outre que ce n'étoit qu'une excuse pour mieux couvrir sa faineantise, il n'avoit tenu qu'à lui de le combattre avant qu'il arrivat, car les Venitiens de peur de desobliger le Roi, lui avoient refusé le passage par dessus leurs terres, & il avoit été obligé de s'aller embarquer à Trieste, dont le Duc de Vivonne n'avoit pas manqué d'avoir des avis. Mais au lieu de tenir ses vaisseaux prêts pour aller en mer quand il en seroit besoin, ils s'étoient trouvés hors d'état lors qu'il avoit falu partir, & le temps qu'on avoit mis à les radouber, avoit fait perdre l'occasion de rencontrer les ennemis en chemin.

Cependant soit que les nouvelles qui viennent de loin soient toujours incertaines, ou que le credit de Madame de Montespan fit trouver bon tout ce que le Duc de Vivonne son frere faisoit, on rejetta le peu de succés qu'avoient ses armes sur la foiblesse de ses troupes, & afin de lui donner moien de faire quelque chose, on lui en envoia encore d'autres de Catalogne, ce qui l'auroit mis en état de chasser les

Espa-

spagnols, s'il n'eut pas été noié dans la vo- 1675.
pté. Cependant ne pouvant plus s'excuser Liv. IV.
rés un secours si considerable, il assembla
s Jurats & le Conseil de Messine, & leur dit
'aiant resolu de leur ouvrir les passages, il
ur recommandoit la ville en son absence,
'ils prissent soin qu'il n'y arrivat point de
sordre, & qu'ils auroient bientôt de ses nou-
lles.

L'esperance que l'on conçût de ces promes-
s, fit que les Jurats, & generalement tous
ux qui étoient dans les interêts de France,
ppliquerent à contenir les factieux, & le Duc
Vivonne s'étant embarqué se saisit de la vil-
d'Augouste, mais il manqua Sarragousse &
tanée, faute d'avoir donné ordre que les
leres le suivissent de prés; car les ennemis
rent le temps d'en renforcer les garnisons, &
and on se presenta devant, il étoit desor-
is trop tard. Le Duc de Vivonne eut un
cond malheur dans son expedition. Les
oupes qui avoient mis pied à terre, aiant
ouvé un grand nombre de poules mortes,
is songer que c'étoit peut-être un artifice des
nemis, en mangerent en quantité, & la
part s'en revinrent malades, tellement
'on eut soupçon qu'elles avoient été empoi-
nnées, mais il est plus croiable que cette ma-
lie vint des eaux que l'on but étant campé au
d du Mont Gibel, car le lit sur lequel elles
ulent n'étant que de la cendre, on tient
'elles ne sont pas naturelles, & qu'on n'en
uroit boire sans danger.

Toutefois cette maladie ne fit pas perir la
oitié tant de monde que l'on en perdit par la
de-

1675. debauche des soldats ; car les hospitaux n'é-
Liv. IV. toient plus remplis que de gens qui tomboient en pouriture, & comme ces sortes de maladies donnent peu de pitié ; on les voioit mourir sans autre regret que celui de sçavoir que les affaires du Roi empiroient tous les jours.

Les conquêtes du Duc de Vivonne n'apporterent cependant aucun soulagement à Messine ; car n'étant scituées que sur le bord de la mer, & les Espagnols étant toujours les maitres des montagnes qui separent les villes d'avec la plaine ; le pain étoit toujours aussi rare. Cela renouvella les plaintes de toutes parts avec les conspirations dont les François mêmes commencerent à se mêler, soit qu'ils fussent indignés de la vie de leur General qui étoit toujours là même, ou qu'ils fussent gagnés par les promesses des Espagnols. Ceux qui furent pris, furent punis griévement ; mais le supplice de pas un n'égala celui du Major de Messine, lequel aiant été convaincu d'avoir intelligence avec les ennemis, fut attaché à quatre galeres par les bras & par les jambes, & ainsi écartelé à force de rames.

La revolte de Messine avoit grandement allarmé les Espagnols ; car ils n'étoient point aimés en Italie, & Naples n'attendoit qu'à voir le succés de cette entreprise pour se porter à la même rebellion. Le reste de la Sicile étoit pareillement disposé à secouer ce joug : mais apprenant tous les jours le mauvais état des affaires de cette ville, chacun demeura dans l'obeissance. Cependant comme il ne faloit rien pour faire changer de face

aux affaires, & que les Eſpagnolsd'eux-mê-
s n'étoient pas capables d'y apporter remede,
eurent recours aux Hollandois, avec qui ils
nt un traité pour envoier une flotte dans la
editerranée. Les Hollandois qui ſouf-
ient le plus de la guerre, car comme j'ai
a dit, ils fourniſſoient de grands ſubſides
uns & aux autres, prirent cette occaſion,
n-ſeulement pour retirer une partie de l'ar-
t qu'ils avoient donné aux Eſpagnols,
is auſſi pour applanir les difficultés qu'il y
it à la paix. En effet, le Roi aprés avoir
s les Meſſinois en ſa protection, n'étoit
d'humeur à les abandonner ſans leur fai-
voir du moins une amniſtie de tout ce qui
oit paſſé, avec ſatisfaction de leurs de-
ndes, & le Roi d'Eſpagne ne pouvoit trai-
avec des ſujets rebelles, ſans donner en-
aux autres de ſuivre leur exemple. C'é-
donc comme je viens de dire, un obſta-
à la paix que les Hollandois crurent rom-
en aſſiſtant les Eſpagnols, leſquels de
côté promirent de mettre vingt vaiſſeaux
ner, pour joindre à leur flotte, mais dont
'acquitterent fort mal, comme on le ver-
ar la ſuite de cette hiſtoire.

Le traité fait entre ces deux nations, Rui-
eut ordre des Etats d'armer vingt-quatre
ſeaux de guerre pour faire ce voiage, car
e année-là ils n'avoient point équipé de
te, aiant jugé par le ſuccés des années pre-
entes, qu'ils devoient faire cette épargne.
te armée navale prit la route de Cadix, &
s s'être arrêtée pendant quelques jours à
ade de cette ville, elle cingla vers Bar-
ce-

1675. celonne, où Dom Juan d'Autriche devoit
s'embarquer pour aller commander les armes
LIV. IV. d'Espagne en Sicile, & reduire Messine à son obeïssance : mais ce Prince aiant trouvé moien de prendre le dessus des affaires à la Cour, n'eut garde d'en sortir ; de sorte que Ruiter aprés l'avoir attendu inutilement, continua son voiage. Devant que d'arriver à Barcelonne l'armée navale essuia une grande tempête, qui dispersa les vaisseaux de côté & d'autre, & qui fut comme un presage malheureux de cette entrepriſe. Ce changement d'ailleurs qui étoit survenu à la Cour d'Espagne depuis le traité, ne promettoit encore rien de bon, car l'arrivée de Dom Juan eut réüni les troupes d'Espagne, dont les chefs n'étoient pas de bonne intelligence, & sa reputation eut été d'un grand secours à son parti.

Une seconde tempête acceuillit encore la flotte devant qu'elle put arriver au port de Cagliari, où Ruiter avoit resolu de se rendre, & bien lui servit d'y avoir donné rendez-vous à tous ses vaisseaux en cas qu'il survint quelque accident en chemin ; car ils n'auroient sû sans cela où le joindre, les uns relâcherent dans les ports du Roiaume de Naples, les autres dans ceux de Sardaigne, & aprés s'être reparés de tout ce qu'ils avoient perdu dans la tempête, la jonction s'en fit à Melasso, où la presence de l'armée navale donna la hardiesse aux Espagnols d'attaquer le Fort d'Ibisso dans lequel les ennemis avoient garnison.

Jusques-là Ruiter n'avoit eu que des presages

ges de ſon malheur ; mais alors il en eut 1675.
s marques plus certaines. Les Eſpagnols
i avoient promis de joindre vingt vaiſſeaux LIV. IV.
ceux des Etats, lui dirent qu'ils n'avoient
s eu le temps encore de les équiper, tel-
ment qu'eux au ſecours de qui l'on venoit
ſi loin, étoient les ſeuls qui n'avoient pas
core ſongé à ſe mettre en état de défenſe.
iter n'avoit pas ſi peu d'experience qu'il
vit bien où alloit cette politique, mais il
connut encore mieux, par les offres que
fit le Viceroi de Sicile de lui donner des
leres, en attendant que ſes vaiſſeaux fuſſent
uipés : car ces offres ne l'engageoient à rien
utant que la ſaiſon ne permettoit pas aux
eres de s'éloigner de terre, il eut voulu
rs volontiers n'avoir pas entrepris ce voia-
, aiant affaire à des gens de ſi mauvaiſe
, & qui vouloient s'épargner lors qu'ils
poſoient les autres : mais ſon honneur ne
permettant pas d'en être venu ſi avant
ır fuïr en-ſuite les ennemis, il reſolut de
chercher & de les combattre. Cepen-
t feignant de ne pas connoître la fineſſe
Eſpagnols, il accepta leurs offres & Dom
rtrand de Guevarra Lieutenant-General
galeres de Naples, eut ordre de joindre
armée avec neuf galeres & un vaiſſeau,
is à un jour ou deux de là le vent s'étant
forcé, Dom Bertrand ſe retira à l'I-
i.

Ruiter avoit pris la route du detroit de Meſſi-
à deſſein de croiſer entre le Cap de Molina
elui del Armé, & d'y attendre les François;
is un vent contraire s'étant élevé, il relacha
juſ-

1675. jusques à la Hauteur de l'Ipari, où aiant nou-
LIV. IV. velle par une felouque du Viceroi, que les François paroissoient, il fit monter au haut des mats pour voir quelle route ils prenoient; mais personne ne les aiant apperceus il envoia des hommes à terre avec ordre de monter sur une montagne élevée d'où l'on découvroit de plus loin. Ceux-ci aiant reconnu les ennemis qui s'avançoient droit à leur armée, lui en rendirent compte, tellement qu'il se prepara au combat. Les François animés d'une belle ardeur, de se mesurer contre un homme d'une si grande reputation, parurent en bon ordre, & Ruiter qui en avoit toujours eu bonne opinion ne la perdit pas encore en cette occasion-ci. Ils étoient commandés par Mr. du Quesne vieuil Officier de marine d'un âge approchant de Ruiter, & d'une experience égale à la sienne; mais qui pour ne s'être pas trouvé commander en chef dans des occasions importantes, n'avoit pas encore tant de reputation que lui. Il avoit divisé sa flotte, qui étoit composée en tout de trente vaisseaux, en trois escadres, dont l'une faisoit l'avant-garde sous le commandement de Gabaret, l'autre l'arriere-garde sous le commandement du Marquis de Previlli frere du Maréchal d'Humieres, & l'autre le corps de bataille dont il s'étoit reservé la conduite. Mr. d'Almeras Lieutenant-General étoit encore de son armée, mais il en avoit été separé avec dix vaisseaux par la tempête, tellement qu'il ne put arriver assés à temps pour se trouver au combat.

Pour ce qui est de Ruiter il avoit vingt-quatre vaisseaux, suivant le traitté fait avec les Espagnols,

nols, & outre cela celui qu'ils lui avoient don- 1675.
é avec les galeres ; tellement que les François LIV. IV.
i avoit beaucoup plus que Ruiter, mais ceux-ci
ui aiant gagné le vent, commencerent à le ca-
oner de fi grande furie que quelques diligence
ue firent les Hollandois pour leur rendre le
ange, ils n'en purent venir à bout. Le vent
oit changé un moment avant que le combat
ommençat, tellement que le Marquis de
evilli qui devoit être à l'arriere-garde, ſe
ouva à l'avant-garde ; & comme il étoit plein
ambition, & que ſon courage répondoit à ſa
iſſance, il entreprit le vaiſſeau de Ruiter ſi
vement, qu'il l'auroit peut-être fait couler
ſonds, ſi deux autres vaiſſeaux voiant leur
miral en danger ne ſe fuſſent mis à ſes côtés
ur le deffendre ; mais le Marquis de Previlli
changeant pas de deſſein pour trouver ce
uvel obſtacle, detacha un brulot, lequel ſe
ula à la faveur de la fumée, & auroit executé
entrepriſe, ſans que ſa huniere fut emportée
n coup de canon, ce qui l'obligea à ſe faire
ter lui-même depeur de tomber entre les
ins des ennemis. Ce brulot perdu un autre
ta la même choſe, mais il perit en chemin.
deſtinée de ces deux brulots ne rallentit
nt l'ardeur du combat, & les François
ſurpaſſant eux-mêmes, s'il faut ainſi dire,
oient d'autant plus d'efforts qu'ils ſçavoient
ir affaire à un capitaine experimenté. Les
telots étoient ſoldats s'il falloit combattre,
ſoldats matelots s'il falloit travailler, & les
iciers étoient l'un & l'autre ; de ſorte qu'on
vit jamais combattre avec plus d'ordre &
s de courage. Tant de valeur & de conduite

furent

1675. Liv. IV.

furent secondés de la fortune. Gabaret battit l'arriere-garde & Mr. du Quesne fit merveilles de son côté: plusieurs vaisseaux Hollandois furent maltraittés, & si sur le milieu du combat il ne fut survenu un grand calme, ceux qui étoient endommagés couroient grand risque de se perdre; mais ce calme donna lieu aux uns & aux autres de se retirer.

Le combat fini; les galeres Espagnoles qui étoient à l'Ipari revinrent joindre l'armée; mais c'étoit lors qu'on n'en avoit plus que faire, cependant comme elles avoient une excuse, Ruiter feignit d'en être fort content, d'autant plus qu'elles lui servirent à remolquer dans les ports voisins ses vaisseaux qui étoient le plus endommagés. Pour les autres comme la plûpart avoient besoin d'une grande reparation ils les suivirent de prés, pendant que les François continuerent leur route à Messine, où ils entrerent au bruit du canon. Leur desordre étoit aussi grand que celui des ennemis; cependant comme le combat avoit été rude & opiniatré de part & d'autre, leur vaisseaux resterent long-temps dans le port, devant que de se pouvoir mettre en mer; ce qui obligea les uns & les autres à se tenir en repos.

Ce combat se donna le 8. Janvier de l'année 1676: mais comme c'est une suite des entreprises de l'année precedente, il ma semblé plus à propos d'en parler presentement que de le remettre au chapitre suivant: car quoi que mon dessein soit de rapporter les choses selon l'ordre des temps, il y a quelquefois des raisons si fortes, qu'elles obligent insensiblement de ne pas faire tout ce qu'on a resolu. En effet, il y

a

des actions qui ont une telle liaison les unes avec les autres, que ce seroit en ôter la grace, que de les vouloir séparer; du moins ç'a été m'a pensée dans ce que je viens de rapporter en ce chapitre, où l'on trouvera des choses qui se sont passées sur la fin de 1674, avec celles de 1675. ainsi que ce combat qui comme je viens de dire se donna le 8. Janvier de l'année 1676. 1675. LIV. IV.

Fin du quatrième Livre.

HISTOIRE
DE LA
GUERRE
DE
HOLLANDE.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable depuis l'année 1672. *juſques en* 1677.

SECONDE PARTIE.

Suivant la Copie de Paris,
A LA HAYE,
Chez HENRI van BULDEREN, Marchand Libraire dans le Pooten, à l'Enſeigne de MEZERAY.

M. DC. LXXXIX.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE

DE

HOLLANDE.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE CINQUIEME.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable en l'année 1676.

LA guerre étoit ſi fort allumée de part & d'autre que l'hiver qui a couſtume d'être un temps de repos pour les gens de guerre, ne differoit en rien de la campagne, ſinon qu'on revenoit de temps en temps coucher où étoit ſon quartier 1676. Liv. V.

1676. d'hiver. On y étoit presque toujours à cheval,
Liv. V. on y faisoit des sieges, on y donnoit des combats, & ils étoient d'autant plus rudes, que l'on s'approchoit de plus prés que dans la plûpart des batailles. Le Roi même, ou pour donner plus de chaleur à ce qui se passoit, ou pour que les entrepriſes fussent mieux conduites, envoioit des hommes d'experience dans les places, soit pour y commander la cavalerie, ou pour y prendre soin de l'infanterie, & ils sortoient quand il en étoit besoin, tellement que c'étoit comme autant de petits Generaux. Lançon Lieutenant des Gardes-du-corps, mais qui avoit servi long-temps dans la cavallerie legere, étoit dans St. Quentin pour prendre garde à la garnison de Cambrai & de Valenciennes. Doucet Colonel de Cavallerie étoit dans Philisbourg, & c'étoit la même chose dans toutes les frontieres où il y avoit encore des Lieutenants Generaux par dessus eux : tellement que quand il falloit assembler une armée, on la voioit sur pied presque en une nuit. Or le Roi avoit recommandé à Lançon de bien prendre garde à ce que les garnisons Espagnoles ne fissent point de degât sur les frontieres, ce qui leur arrivoit quelquefois, & comme sa fortune dependoit de ce commandement, il étoit à cheval jour & nuit. Cependant toutes ses precautions ne les empêcherent point de faire des courses, & de faire contribuer quantité de villages qui vouloient s'exempter des contributions. Mais aiant été surprises un jour lors qu'elles venoient pour brûler Flavi le Martel, village à cinq lieües de St. Quentin, Lançon leur donna combat ; & la fortune s'étant

de-

declarée pour lui, il leur tua beaucoup de monde, & leur fit des prisonniers, entre lesquels étoit le Commandant du parti. Les Espagnols n'aiant pas trouvé leur compte de ce côté-là, eurent bientôt leur revanche du côté de Douai, où aprés avoir Saccagé quelques villages, ils tuerent plusieurs Officiers de la garnison qui leur vouloient empêcher la retraitte. Ils surprirent aussi les troupes qui étoient dans Chasselet petite ville dans le voisinage de Charleroi, & ils en emmenerent la meilleure partie qu'ils avoient encore trouvée dans le lit. 1676. LIV. V.

Pendant que ces choses se passoient en Flandres, Doucet étoit tous les jours à la guerre du côté de Philisbourg, où il prit le chasteau de Mulberg d'assaut, aprés avoir fait passer la garnison au fil de l'épée: mais comme il avoit peur que les ennemis qui étoient forts aux environs, ne le repriſſent, il le fit sauter. Cependant comme cela n'étoit pas capable de degager la place qui étoit blocquée de toutes parts, il fit encore diverses entrepriſes, mais il ne réüſſit pas dans toutes également: il fut battu en voulant surprendre un chasteau à trois lieües de là, qui appartient à un des principaux de la Cour de l'Electeur Palatin, mais l'ordre qu'il avoit de menager ses troupes fit qu'il se retira de bonne heure, ce qui empécha que sa défaite ne fut bien grande. Cependant les paisans des environs qui étoient ruinés par la guerre ne sçachant plus quel metier faire pour vivre, s'étoient mis à courir les bois d'où ils sortoient sur tous les passans sans choix de parti n'y d'autre, mais voiant Philisbourg bloqué ils les quitterent & vinrent au nombre de deux mille se refugier

1676. dans le chasteau de Bergzaberne & dans les
LIV. V. bourgs Dostphen & de Westophen, d'où ils firent des courses jusques aux portes de la ville. La connoissance qu'ils avoient de tous les sentiers fit qu'ils firent divers partis qui leur réüssirent, & au contraire tous ceux qu'on fit contr'eux eurent un méchant succès: ce qui aiant irrité le Gouverneur il resolut de les aller attaquer jusques dans les lieux de leur retraitte, mais en aiant delogé de bonne heure, sur l'avis que l'on marchoit droit à eux, ils se retirerent dans les bois, tellement que les François ne trouvant plus personne dedans, en firent sauter les murailles, ce qui leur ôta l'assurance d'y revenir.

Monclar qui étoit à Brisac voulant faire la même chose d'un chasteau où il croioit surprendre les ennemis, commanda un nommé la Brosse fameux partisan, qui étoit des environs, pour cette expedition: mais s'étant avancé lui-même pour le soutenir il s'arrêta dans un village dont les abords parroissoient dificiles, excepté par un endroit à la tête duquel il mit ses troupes: se croiant alors en sureté, il entra dans une maison & s'approcha du feu, mais pendant qu'il causoit de choses & d'autres avec l'Hôte de la maison, un paisan fut avertir les ennemis qui n'étoient pas loin de là, & il en passa sept ou huit qui le firent prisonnier. Les autres à la tête desquels étoit le Baron de Merci Colonel Lorrain furent attaquer en même temps le Marquis de Florensac Colonel de cavalerie que Monclar avoit laissé à la tête du village: mais celui-ci qui étoit sur ses gardes se deffendit courageusement jusques

à ce

à ce qu'aiant été blessé de trois coups, il fut obligé de prendre la fuite; Merci le poursuivant avec plus de courage que de prudence tomba dans un gros qui venoit de se rallier, & en aiant été envelopé, il fut emmené prisonnier à Brisac, ce qui ôta aux siens la joie qu'ils avoient de leur heureuse entrepriſe. 1676. Liv. V.

Mais toutes ces choſes ne furent rien en comparaiſon de l'avantage que les François remporterent en ſe mettant comme ils firent en poſſeſſion de la Duché des Deux-ponts. Elle appartenoit à un Prince de la Maiſon Palatine qui y faiſoit ſa reſidence, & qui étoit déja avancé en âge: c'étoit un bon homme ſans paſſion, ſans ambition, & qui ne demandoit qu'à vivre en repos, mais ſoit que les François apprehendaſſent qu'il ſe declarat contr'eux, ou que ce petit état fut à leur bienſeance, le Comte de Choiſeul s'en empara lors que ce Prince y ſongeoit le moins. Ils prirent pour pretexte que ſa ſucceſſion regardoit le Roi de Suede leur allié, & que c'étoit pour la lui conſerver lors quelle viendroit à lui écheoir: mais il y avoit bien de l'apprence que cette entrepriſe ſe faiſoit à autre deſſein, du moins les ennemis prirent grand ſoin de le publier, & je ne ſerois pas éloigné de leur ſentiment.

Cependant le Roi, dans le deſſein de faire de plus grandes conquêtes, ordonna au Maréchal d'Humieres de raſer tous les chaſteaux qui étoient aux environs de Condé, dont il avoit reſolu le ſiege: car il craignoit que quand il ſeroit devant ils ne lui ôtaſſent la communication de ſes places dont il pretendoit tirer ſes munitions. Les ennemis voiant ces prepara-

1676. Liv. V.

tifs, se trouverent bien embaraſſés, car ils menaçoient également Bouchain, Valenciennes, & quelques autres places, & ils avoient peur que s'ils jettoient leurs forces de ce côté-là, le Roi ne les attaquat d'une autre. Ils tinrent là-deſſus un grand Conſeil-de-guerre chez le Duc d'Aremberg où le Prince d'Orange se trouva, & il y fut reſolu de pourvoir autant qu'on le pourroit aux places de l'Eſcaut, mais de ne pas négliger les autres, depeur que tout ce qui se faiſoit ne fut une amorce pour les tromper. Cependant le Roi à qui les amis du Maréchal de Crequi avoient fait approuver une partie de ce qu'il avoit fait, lui pardonna le reſte où il y avoit peut-être de sa faute, & l'aiant retiré de priſon, lui donna de l'argent pour se remettre en équipage: aprés cela il l'envoia en Flandres, avec ordre d'aſſembler l'armée qui demeura toute ſurpriſe de le voir ſi fort changé pour deux mois de priſon: car au lieu qu'il ne regardoit perſonne auparavant, il carreſſa tout le monde, offrit ſes ſervices à chacun, & enfin tâcha de se faire au modele de feu Mr. de Turenne, qui avoit été la bonté même, & les delices des troupes. Mais ce changement ne procedoit pas tant de ſon propre mouvement que du conſeil de Mr. de Louvois, qui l'avoit beaucoup ſervi auprés du Roi, car le Roi avoit témoigné d'abord n'être pas content de ſa conduite: mais ce Miniſtre avoit trouvé le moien de faire ſa paix. Quoi qu'il en ſoit aprés qu'il eut aſſemblé l'armée il en partit avec un détachement pour inueſtir Condé, pendant que le reſte ſuivoit à petites journées. Le Roi ſçachant qu'il étoit arrivé devant la

ville

ville s'y rendit en diligence avec toute la Cour, ce qui fit que les ennemis ne douterent plus de son dessein, & comme il leur étoit de conséquence de la secourir, ils assemblerent toutes leurs forces pour en faire lever le siege. Le Roi étant adverti de leurs mouvemens envoïa le Maréchal de Crequi occuper les passages, & cependant fit attaquer deux redoutes qui firent une grande resistance : mais le Comte de St. Geran, que le Roi y avoit envoié, s'en étant rendu maître, on travailla à la communication des quartiers laquelle étoit dificile à cause de l'Escaut sur lequel la ville est scituée, & encore à cause de la riviere d'Aîne qui arrose ses murailles, car cette petite riviere aprés avoir formé un espece de marais du côté de la porte de Mons, se va rendre dans les fossés du chasteau, ce qui contribue beaucoup à sa force. 1676. LIV. V.

Le Roi avoit sous lui pour Lieutenant-generaux, les Maréchaux d'Humieres, de Schomberg, de la Fevillade, & de Lorges : mais il sembloit qu'ils ne fussent pas contens de la distinction que le Roi faisoit du Maréchal de Crequi, qui avoit été envoié comme j'ai dit contre les ennemis : néanmoins comme ils avoient affaire à un Prince delicat, & auprés de qui il ne falloit pas broncher, s'il faut ainsi dire, ils faisoient toujours paroître la même affection à son service : tellement que toutes choses étant prêtes pour la tranchée, le Regiment des Gardes l'ouvrit à son ordonaire. Quelque precaution que le Roi eut apportée pour serrer la ville il ne put empêcher qu'un Colonel qui avoit son regiment dedans, & qui

1676. en étoit ſorti pour affaires, n'y rentrat, s'étant
LIV. V. jetté tout habillé dans la riviere qu'il traverſa heureuſement: trois cent hommes ſuivirent ſon exemple & paſſerent pareillement à la faveur de la nuit, faiſant eſperer à la ville que le Prince d'Orange aſſembloit ſon armée pour faire lever le ſiege: mais ce Prince aiant bien preveu que ſes troupes ne pourroient arriver aſſés à temps de leurs garniſons, avoit demandé celles d'Eſpagne au Duc de Villa-hermoſa avec leſquelles il pretendoit donner quelque choſe au hazard, mais le Duc de Villahermoſa ne les aiant pas voulu expoſer, le Roi eut le temps d'achever ſon entrepriſe devant qu'on s'y put oppoſer.

Condé s'étant rendu à diſcretion, le Roi envoia la garniſon à Tournai, où elle demeura priſonniere de guerre, juſques à ce qu'elle eut été échangée. Le gouvernement fut donné à Ceſan Major du Regiment des Gardes & Major-General de l'infanterie qui avoit plus de trente ans de ſervice. Cependant on eut avis que le Prince d'Orange s'avançoit à grandes journées, ce qui fit que le Roi au lieu d'aller aſſieger Bouchain comme il avoit été arrêté dans le Conſeil-de-guerre, y envoia le Duc d'Orleans: mais ce Prince qui croioit qu'il y auroit bataille, ne vouloit point abandonner le Roi de ſorte que le Roi fut obligé de lui promettre de le faire revenir en cas qu'il y eut combat. Le Roi lui donna le Maréchal de Crequi pour Lieutenant-General, lequel avoit rejoint l'armée aprés la priſe de Condé, & le Roi lui promit pareillement de le mander s'il y avoit quelque choſe à faire.

Bou-

Bouchain eſt ſcitué ſur l'Eſcaut entre Cam- 1676.
rai & Valenciennes, & ſa priſe bloquoit ſi bien LIV. V.
ette derniere place qui étoit de la derniere
onſequence aux Eſpagnols, qu'ils firent mine
le vouloir tout hazarder pour le conſerver:
'aillieurs il eſt de lui-même aſſes conſide-
able, étant tres bien fortifié. L'on rapporte
on origine à Pepin, en-ſuite de la memorable
ictoire qu'il remporta contre Theodoric Roi
es Gots, qui pretendoit inonder toute la Fran-
e de ſes troupes.

Le Duc d'Orleans étant arrivé devant la
ille, prit ſon quartier en deça de l'Eſcaut pen-
ant que le Maréchal de Crequi paſſa au delà
our la bloquer de toutes parts: cependant le
Roi renvoia le Maréchal d'Humieres dans ſon
ouvernement, afin de prendre garde aux deſ-
eins du Prince d'Orange qui pouvoit aſſieger
uelque place au lieu de donner bataille: mais
iant ſû qu'il venoit droit à lui, il fit la moitié
u chemin & s'empara des paſſages. La nuit ſe
aſſa de part & d'autre à regler l'ordre de ba-
aille: le Roi mit ſon armée ſur deux lignes
t reſerva le commandement de l'aîle gauche
u Duc d'Orleans ſuivant la promeſſe qu'il lui
voit faite. Le Maréchal de Schomberg avec
e Duc de Villeroi eurent ordre de ne pas quit-
er ce Prince; & pour le Roi, le Maréchal de
Crequi devoit être auprés de lui a l'aîle droite
vec le Marquis de Genlis. Il fit auſſi un corps
le reſerve de troupes choiſies, & il le poſta à
n moulin qui étoit ſur une hauteur ſous le
ommandement du Maréchal de Lorges.
Pour ce qui eſt du Maréchal de la Feuillade,
l fut chargé de faire combattre l'infanterie,

1676. dequoi neanmoins il paroiſſoit moins capable
L. IV. V. que beaucoup d'autres, aiant ſervi toute ſa vie dans la cavalerie; mais comme cela étoit dû à ſa charge de Colonel du Regiment des Gardes, le Roi ne le lui voulut pas ôter. Pour le canon on le mit à la cenſe de Heurtebiſe, où étoit le Duc de Lude, Grand Maître de l'artillerie, & outre le regiment des Fuſeliers qui ne le quittoit jamais, on lui donna encore un bataillon pour le garder. Le Roi envoia cependant huit cens hommes à St. Amant, qui ſe fortifierent dans l'Egliſe, ce qui pouvoit ſervir de beaucoup dans le combat.

Le Roi aiant ainſi diſpoſé l'ordre de bataille detacha divers partis, qui lui rapporterent tous que les ennemis s'approchoient : ce qui l'obligea à ne pas differer davantage à faire venir le Duc d'Orleans & le Maréchal de Crequi. ils prirent tous deux le commandement qui leur étoit reſervé: deſorte qu'il n'y eut perſonne qui ne s'attendit à un combat avant qu'il fut peu. Le lendemain on ſe confirma encore davantage dans cette penſée, car le Prince d'Orange parut dans la plaine en bataille, & il n'y eut plus ni foſſé ni ruiſſeau qui ſeparaſſent les deux armées. Les Vedettes étoient mêmes à portée du mouſqueton les unes des autres, & il leur fut fait défenſe de tirer.

Il n'y avoit perſonne qui ne fut perſuadé que le Roi ne fut un Prince d'un grand courage : cependant chacun l'examinoit pour voir ſa contenance, & aprés avoir remarqué ce qu'il cherchoit, lui ſouhaittoit une grande victoire, ſçachant qu'il ne manquoit plus rien à ſa reputation que de gaigner une bataille en perſonne.

Il

Il avoit lui-même cette penſée, tellement que ſe croiant à la veille d'une journée qu'il avoit deſirée pluſieurs fois, on le voioit animé d'une belle fierté, marcher par tous les rangs pour exciter chacun à bien faire, il leur diſoit avec un viſage où la joie éclattoit de toutes parts, qu'il ne leur demandoit que ce qu'ils avoient déja fait tant de fois pour ſon ſervice, & qu'il croioit qu'ils ne s'en dementiroient pas. Ce peu de paroles qui étoit un témoignage glorieux de leurs belles actions, encourageoit chacun à faire toutes ſortes de choſes pour le contenter; mais rien ne les animoit davantage que de le voir lui-même partager le peril de ſi bonne grace, car il n'étoit ni plus ému ni plus étonné qu'à ſon ordinaire, tout de même que s'il ſe fut trouvé déja pluſieurs fois en pareil état; cependant étant bien-aiſe de lui donner des marques de leur affection & de leur courage; ils jetterent de grands cris en ſigne de rejouiſſance criant à haute voix, qu'il n'avoit qu'à commander & qu'ils étoient tout prêts de faire tout ce qu'il leur commanderoit. 1676. LIV. V.

Le Roi ravi d'une ſi belle ardeur s'arrêta à tous les bataillons & à tous les eſcadrons diſant à chacun quelque choſe d'obligeant avec ſa grace ordinaire, il n'étoit ſuivi que de l'Officier de ſes gardes & d'un homme qui lui portoit ſa cuiraſſe, ſoit qu'il eut voulu écarter la foule qui l'environne ordinairement pour ſe faire mieux voir aux ſoldats, ou qu'il crut que cela ſentit mieux le General d'armée. Le Prince d'Orange de ſon côté ſe faiſant une gloire d'avoir affaire à lui, faiſoit voir beaucoup de courage; mais quoi qu'il s'agit

1676. en cette occasion de l'interêt seul des Espa-
LIV. V. gnols, pour qui il s'étoit déja exposé tant de fois, il se trouva que sur le point d'en venir aux mains, ils lui remonstrerent qu'il faloit differer le combat de quelques jours & se retrancher en attendant que le Roi, de crainte de s'exposer se retireroit peut-être, & que s'ils pouvoient délivrer Bouchain sans coup ferir, il y auroit bien plus davantage pour eux que s'il faloit acheter leur victoire aux dépens de leurs meilleurs soldats.

Il est vrai qu'ils avoient cru d'abord que le Roi pourroit se retirer, ce qui les avoit fait consentir aux desseins du Prince d'Orange qui vouloit la bataille: mais comme ils voioient bien à sa contenance qu'ils s'étoient trompés, ils cherchoient à s'excuser sur des pretextes aussi vains que ridicules, ce qui ne leur reussit pas neanmoins; car le Prince d'Orange detestant leur lacheté ne se put tenir d'en faire grand bruit; cependant comme il en étoit venu trop avant pour reculer sans danger, il se retrancha, pendant quoi il tacha de leur redonner du courage; mais les Espagnols qui songeoient entr'eux qu'il ne faloit que la perte de cette bataille pour ruiner toutes leurs troupes, ne purent jamais être portés à prendre une bonne resolution. Ils n'en décamperent point que Bouchain ne fut pris.

Quand le Roi vit que le Prince d'Orange, aprés s'être avancé à si grandes journées, prenoit le parti de se retrancher, il eut peine à comprendre ses desseins: mais aiant appris la division qui étoit entre les Espagnols & lui, il resolut de les obliger à combattre malgré eux.

Pour

pour cet effet il fit assembler le Conseil de- 1676.
guerre, où aprés avoir representé l'occasion LIV. V.
qu'il avoit d'acquerir de la gloire & qu'il ne re-
trouveroit peut-être de sa vie, il dit aux Ma-
réchaux de France qu'il les avoit fait venir non
pas pour sçavoir s'il forceroit les ennemis dans
leurs retranchemens, mais pour leur deman-
der de quelle maniere il s'y devoit prendre; que
c'étoit une chose resoluë dans son esprit &
qu'ils lui feroient plaisir de ne s'y pas opposer.
Là-dessus les Maréchaux de France s'entrere-
garderent comme si personne n'eut osé prendre
la parole, mais le Maréchal de Lorges rom-
pant le silence, sans considerer si c'étoit à lui à
parler ou non, dit au Roi qu'il le prioit de lui
pardonner s'il lui disoit qu'il avoit peine à le re-
connoître dans les discours qu'il venoit de te-
nir, que lui qui étoit la sagesse même devoit
moins se laisser aller au penchant qui l'entraî-
noit. Qu'il sçavoit bien que la gloire étoit la
passion la plus forte dans le cœur d'un grand
Monarque; mais que sa Majesté permettroit
de lui dire que la gloire d'un Prince dependoit
moins des heureux succés, que d'une sage
conduite. Que ce n'étoit pas assez de la va-
leur, pour acquerir de la reputation, si la pru-
dence n'en étoit la regle. Qu'il croioit auſſi-
bien que lui que rien n'étoit impossible à son ar-
mée, étant animée principalement par sa pre-
sence; mais qu'aprés tout les armes étoient
journalieres. Qu'il voioit bien pourquoi sa
Majesté se portoit si aisément à cette resolu-
tion. Que c'étoit pour pouvoir dire qu'il avoit
battu lui-même les ennemis; mais que sa gloi-
re seroit assez grande quand on sçauroit qu'ils

1676. étoient venus de si loin pour être seulement témoins de ses conquêtes. Que c'étoit à eux
LIV. V. qui avoient entrepris de secourir Bouchain à rechercher le combat & non pas à lui, qui ne s'étoit avancé dans son camp que pour les en empêcher. Qu'il ne parloit point du peril où sa Majesté s'exposeroit en se trouvant lui-même à la bataille: parce qu'il sçavoit bien qu'il étoit incapable d'aucune crainte, mais que toute l'armée en avoit pour lui, ce qui seroit capable de produire un méchant effet, qu'il le prioit de faire reflexion sur toutes ces choses, & qu'il n'en disoit pas davantage, parce qu'il les croioit suffisantes pour lui faire changer d'avis.

Aprés que le Maréchal de Lorges eut parlé de la sorte, le Maréchal de la Feüillade dont le genie est tout de feu prit la parole & dit que bien-loin d'être de son avis, il croioit que ce seroit une grande faute que de laisser aller les ennemis sans les obliger de combattre. Que leurs retranchemens étoient autant de marques de leur foiblesse, & qu'on sçavoit que des gens qui avoient peur étoient à demi battus. Que le Roi étoit accoutumé à des actions extraordinaires & qu'aprés ce qu'on lui avoit veu faire, on avoit tort de lui vouloir ravir une occasion qui ne se presenteroit peut-être jamais. Que toutes les histoires n'étoient pleines que de places prises à la barbe d'une puissante armée, mais qu'il lui faloit quelque chose de plus pour soutenir cette grande reputation qu'il s'étoit acquise par tant de grandes actions. Que sa seule presence valoit plus de dix mille hommes: comment donc pouvoit-on apprehender

der que la victoire ne se declarat pour un parti, où il y avoit un si grand nombre de Noblesse, & de si vaillans soldats. Qu'il avouoit bien que la prise de Bouchain en seroit plus seure en observant seulement les ennemis, mais que si Alexandre le grand n'avoit jamais rien fait que selon les regles de la prudence, il y auroit long-temps que l'on ne parleroit plus de lui dans le monde. Que la prudence étoit la fille de la crainte, & la temerité la fille du courage. Que pour lui il croioit plus glorieux d'être né d'un pere qui étoit en estime, que d'être né d'un pere pour qui chacun avoit du mépris. Cependant que l'action que le Roi vouloit entreprendre ne passeroit jamais pour temeraire au lieu qu'on le prendroit peut-être pour trop prudent s'il laissoit échapper une si belle occasion. Qu'il étoit d'avis toutefois que le Roi ne s'exposat pas comme les autres, à qui il suffiroit de l'avoir pour témoin de leurs actions pour battre les ennemis, quand même ils seroient deux fois plus forts qu'ils n'étoient. 1676. LIV. V.

Le Maréchal de la Feüillade aiant ainsi fini son discours, le Maréchal de Schomberg dont la sagesse & l'experience étoient connuës de toute l'armée dit qu'il s'étonnoit comment Mr. de la Feüillade, aprés avoir avoué lui-même que la prise de Bouchain en seroit plus seure, en se tenant seulement sur la défensive, avoit neanmoins conclu à donner bataille. Qu'il ne s'agissoit pas de battre les ennemis, mais de se rendre maitre de cette ville, tellement que quelque heureux succés qu'eut le Roi, il ne laisseroit pas d'être blâmé de toute l'Europe, qui ne considereroit pas ce qu'il auroit

1676. roit fait, mais ce qu'il auroit dû faire, qu'elle
LIV. V. opinion auroit-on donc de lui, si par malheur le fort des armes ne lui étoit pas favorable. Qu'il ne faloit point dire qu'on tint la fortune attachée à son parti, que personne n'en pouvoit répondre. Que les François tout braves qu'ils étoient n'étoient pas invincibles. Que pour lui, il étoit bien d'un sentiment contraire au sien, qu'il croioit que bien-loin que la presence du Roi valût dix mille hommes à son armée, elle l'affoiblissoit, d'autant qu'il lui faloit ce nombre-là pour sa garde & encore des meilleurs soldats, tellement que cette seule consideration étoit capable de le porter à ne rien entreprendre, mais que sans y avoir aucun égard, il n'y avoit seulement qu'à considerer ce qu'ils étoient venus faire là, & ce que les ennemis y étoient venus faire, qu'ils étoient venus pour secourir Bouchain & eux pour les en empêcher: ainsi que l'avoit bien remarqué le Maréchal de Lorges. Que c'étoit donc bien inutilement qu'on avoit cité l'exemple d'Alexandre le grand, qu'il ne faloit point remonter si haut pour exciter le Roi aux grandes actions, qu'il y étoit assez porté de lui-même; mais qu'outre cela il avoit des exemples dans sa Maison qui valoient bien celui du Roi de Macedoine. Que l'on auroit bien pu dire que Henri IV. son aieul, l'un des plus grands Rois qui ait jamais regné en France, avoit quelquefois donné quelque chose au hazard, mais qu'il auroit répondu en même temps, que ce qui étoit prudence à l'un, seroit imprudence à l'autre. Qu'il y avoit beaucoup de difference entre un Roi qui combattoit pour rentrer dans

son

son Roiaume & un Roi qui ne combattoit que pour l'accroître. Que l'un étoit obligé de tout hazarder autant que l'autre étoit obligé de se conduire selon toutes les loix de la prudence. Que Henri IV. neanmoins n'avoit pas toujours jugé à propos de donner bataille. Qu'on lui avoit vû refuser celle de Rouen, & que cependant il n'en passoit pas moins pour grand Capitaine dans l'esprit de tout le monde: à plus forte raison combien le Roi étoit-il obligé de se tenir clos & couvert sans aller chercher les ennemis comme on le lui vouloit persuader. 1676. LIV. V.

Aprés cela il parla de la consternation où séroit toute la France, si par un coup qu'il prioit Dieu de vouloir detourner, il arrivoit quelque malheur au Roi, & faisant un tableau triste au dernier point du desespoir où seroient les peuples aprés la perte de sa Majesté, il tâcha de toucher le Roi par la consideration de Mr. le Dauphin, qu'il laisseroit dans une assez grande jeunesse pour être encore exposé à l'ambition des grands, à l'inconstance des peuples, aux entreprises des Parlemens, & generalement à tous les autres accidens qui surviennent à un Prince, lors qu'on le laisse en minorité, & finissant son discours par des paroles si touchantes, il parut touché lui-même, si-bien qu'on lui vit les larmes aux yeux.

Le Maréchal de Crequi prit la parole ensuite & fut de son avis, & de celui du Maréchal de Lorges, mais il ajouta que si le Roi vouloit à toute force qu'on donnat bataille, il faloit qu'il se retirat auparavant sur la frontiere. Le Duc d'Orleans en pria le Roi, & qu'il lui laiſ-

1676. laissat son armée entre les mains, lui promet-
LIV. V. tant qu'il feroit si-bien son devoir, qu'il auroit lieu d'être content de sa conduite, mais le Roi n'avoit garde de lui accorder ce qu'il lui demandoit. Cependant comme il étoit trop prudent pour vouloir combattre au prejudice de l'avis des Maréchaux de France, il leur dit qu'il se rendoit à leurs raisons & que c'étoit le moins qu'il pouvoit faire aprés tous les services qu'ils lui avoient rendus. Le Maréchal de la Feuillade étoit au desespoir de voir qu'il n'y avoit que lui seul qui eut été de son sentiment: mais comme le Roi n'en avoit pas plus méchante opinion, & qu'au contraire il sembloit prendre plaisir à lui parler plus confidement, pour montrer qu'il ne lui en sçavoit pas plus mauvais gré, il se consola bientôt.

Cependant le Roi fit fortifier son camp, à l'exemple des ennemis, & l'on travailla ainsi en presence les uns des autres, sans que personne se mit en devoir d'interrompre les travaux. Le Roi aiant pris cette resolution renvoia devant Bouchain le Duc d'Orleans qui avoit laissé du monde à la garde de la tranchée, laquelle n'étoit gueres avancée depuis son depart. Mais sa presence aiant redonné le cœur à ses soldats, & ôté celui des ennemis, qui avoient appris d'ailleurs que leur armée se retranchoit au lieu de combattre ils offrirent de se rendre, mais le Duc d'Orleans ne voulut leur accorder aucune composition qu'il n'eut des nouvelles du Roi, qui lui manda qu'il en fit selon qu'il le jugeroit à propos.

Bouchain s'étant rendu de cette maniere, le Roi resolut de décamper en presence des ennemis.

nemis. Aiant donné ſes ordres pour cela, on leva les gardes, & elles rentrerent dans le camp. Les ennemis firent mine de vouloir entreprendre quelque choſe, mais le tout s'étant paſſé en quelques legeres eſcarmouches, l'armée marcha deux heures en bataille, juſques à ce qu'elle vit que les ennemis ne ſongeoient plus à elle. L'on prit le chemin de Douai & l'on campa à Sains le Noble, d'où dés le ſoir même le Roi donna ordre de faire paſſer l'Eſcarpe aux gros bagages, car il vouloit s'approcher de Bruxelles pour joindre aux pertes que les Eſpagnols venoient de faire, la deſolation de leur païs; mais ſa principale raiſon étoit de retirer les ennemis de deſſus ſa frontiere, ce qu'il eſperoit de faire en leur donnant de la jalouſie pour la capitale du Brabant. Cependant il n'oſoit faire d'entrepriſe d'importance, car il venoit de detacher des troupes pour envoier en Allemagne, & il étoit encore à la veille d'en detacher tous les jours. En effet, les Allemans commençoient ſelon leur coutume, qui étoit d'entrer un peu tard en campagne, de ſe remuër de toutes parts. Le Marêchal de Crequi fut même envoié de ce côté-là pour s'oppoſer aux troupes de Zel & de Munſter, tellement que l'armée du Roi commença à diminuer de beaucoup. 1676. Liv. V.

La foibleſſe où elle étoit obligea le Roi de decamper de Ninove, aprés avoir fait un grand degât dans les païs ennemi; en-ſuite dequoi il ſe vint poſter à Kevrain, d'où il fouragea le territoire de Mons. Cependant le Comte de Montbron qui avoit eu un camp volant aux environs de Cambrai, eut ordre de joindre l'armée,

1676. mée, ce qui la renforça en quelque façon, mais les divers detachemens qu'il en faloit faire à tous momens selon la necessité, ne la laissant pas long-temps en état de tenir la campagne, le Roi s'en revint en France aprés en avoir laissé le commandement au Marêchal d'Humieres.
LIV. V.

Cependant la prison du Prince Guillaume de Furstemberg, avoit arrêté les negociations de la paix, & quelques diligences que le Roi eut faites pour le faire mettre en liberté, il n'en avoit pu venir à bout. A ce défaut le Roi d'Angleterre qui étoit dans ses interêts nonobstant qu'il ne fut plus partie dans la guerre, aiant témoigné de grands desirs pour faire mettre les armes bas, avoit été cause qu'on avoit repris les pourparlers de la paix : mais le Roi avoit peine à consentir de renvoier aucuns Ambassadeurs avant qu'on le contentat sur ce qui regardoit le Prince Guillaume. Il desiroit neanmoins plus que tous les autres, de mettre fin à la guerre, car il se voioit lui seul contre une grande partie de l'Europe. D'ailleurs ses peuples ne pouvoient manquer qu'ils ne fussent chargés de subsides pour subvenir à une guerre si facheuse, & même il y avoit deux de ses Provinces qui s'étoient revoltées, car outre la Bretagne dont j'ai parlé ci-devant, il s'étoit fait une sedition à Bordeaux qui avoit pensé avoir de grandes suites.

Toutes ces choses faisoient, comme je viens de dire, desirer la paix au Roi ; mais sa gloire s'y opposant à cause qu'il s'étoit declaré trop hautement pour le Prince Guillaume qu'il ne pouvoit plus abandonner aprés cela, il falut cher-

chercher un milieu pour accorder l'un & l'autre. Le biais qu'il trouva fut de se faire prier par l'Evêque de Strasbourg, oncle du Prince Guillaume de ne pas insister davantage sur la liberté de son neveu au prejudice de la paix, & croiant avoir sauvé les apparences par cette priere, il convint d'envoier des Ambassadeurs à Nimegue pour en reprendre les negociations. Cette difficulté étant ôtée, il nomma le Duc de Vitri pour chef de cette Ambassade avec Messieurs Colbert & d'Avaux. Mais Mr. de Vitri n'aiant pu partir à cause de quelque incommodité, Mr. le Maréchal d'Estrades Gouverneur de Maestricht, fut envoié à sa place. Cependant comme il y avoit longtemps que cette ville étoit menacée de siege, le Roi fut bien-aise qu'il y entrat un homme capable de la défendre, & Mr. de Louvois lui aiant proposé Calvo Officier de cavalerie, il y fut envoié avec une commission de Commandant. Cela sembla dur à Macline Colonel du regiment de Piemont qui en étoit Lieutenant de Roi, mais on lui fit entendre du bureau, où il étoit bien, que Calvo étoit plutôt là pour les partis que pour le détail de la place. En effet, il entendoit l'un beaucoup mieux que l'autre, & quand la ville vint à être assiegée il n'y eut point d'Officier un peu entendu dans le métier qui ne s'en apperçût. 1676. Liv. V.

Cependant les ennemis faisant connoître à toutes leurs demarches qu'ils en vouloient à cette place, on fit sauter la citadelle de Liege avec le château de Huy, de peur que les ennemis ne les attaquassent, & qu'il ne leur fut plus facile ensuite de venir à bout de leur dessein.

1676. A Liege on fit des rejouissances publiques de la demolition de la citadelle, les bourgeois menant les violons sur les ruines, & faisant mille choses semblables pour témoigner la joie qu'ils en avoient. Aprés toutes ces precautions Calvo fit amener dans la ville tous les fourages qu'il put des environs, & fit le dégât alentour, ce qui obligea les ennemis de hâter l'execution de leur dessein. Cependant le Prince d'Orange, sur qui rouloit toute l'entreprise, aprés avoir toujours côtoié l'armée du Roi ne le vit pas plutôt éloigné qu'il fit un detachement considerable pour aller du côté de la Meuse, & comme la ville de Maestricht avoit lieu de croire que cela la regardoit, les ennemis preparerent entre Namur & Huy quantité de bateaux avec des pieces de bois comme s'ils eussent voulu construire un pont. Calvo qui avoit toujours des partis en campagne aiant avis de ces preparatifs s'imagina que les ennemis en vouloient à Limbourg ; tellement qu'il y jetta trois cens hommes d'élite de sa garnison ; mais le Prince d'Orange partant de son camp avec une escorte de cavalerie se rendit en diligence aux enuirons de Tongres où son detachement étoit déja le même jour. Un autre detachement de son armée vint du côté de Ruremonde sous la conduite du Rhingrave, & campa à Stoken, tellement que la ville de Maestricht se trouva investie de tous côtés à la reserve de celui de Fauquemont, mais les troupes d'Osnabruk & de Munster y étant arrivées le même jour, toutes ces troupes marcherent le lendemain & formerent le siege de la place.

LIV. V.

Ce fut alors que Calvo fut fâché d'avoir jet-

té

té de son monde dans Limbourg, & qu'il s'apperçût, mais trop tard, de sa mépriſe, car les bateaux qu'il avoit cru devoir ſervir à la conſtruction d'un pont au deſſus de Huy n'étoient que pour y embarquer du canon de Namur avec toutes les autres choſes neceſſaires pour le ſiege. En effet, il les vit bientôt deſcendre ſur la Meuſe: mais comme on n'avoit pu tirer de cette ville toutes les munitions qu'il faloit pour une entrepriſe de cette conſequence, il en arriva d'autres de Ruremonde & de Venlo. Ils n'arriverent cependant que quelques jours aprés, à cauſe qu'il leur avoit falu remonter la riviere, ce qui retarda de quelques jours l'entrepriſe des ennemis. Il y avoit dans la ville un bataillon de Picardie, trois de Piémont, deux de Bourbonnois, un du Roial, un de Jonſac & un de Vierſet, avec deux regimens de cavalerie & un de dragons, & tout cela faiſoit à peu prés ſix mille hommes, il y avoit pluſieurs Ingenieurs mais en qui l'on ne prenoit pas beaucoup de confiance, tellement que le Roi étant bien-aiſe que celui qui l'avoit fortifiée depuis qu'il s'en étoit rendu le maître, y entrat, on lui envoia des ordres pour s'y rendre inceſſamment: la place étoit déja ſerrée, quand il arriva aux environs, mais aiant eu le bonheur de paſſer ſans faire aucune méchante rencontre il fut reçû avec beaucoup de joie de toute la garniſon qui le connoiſſoit pour un homme entendu dans ſon métier. 1676. Liv. V.

Cependant le Prince d'Orange aiant reſolu de faire ſon attaque du côté de la porte de Bolduc, on commença un travail qui fit apprehender aux aſſiegés qu'il ne vint bientôt à bout de

1676. de son dessein; mais l'aiant discontinué par je
ne sçais quelle raison, pour le conduire contre
Liv. V. le bastion Dauphin, chacun reprit le courage avec l'esperance de se pouvoir mieux défendre. D'abord que le Roi sut que les ennemis avoient assiegé Maestricht, comme il connoissoit l'état de la place, & qu'elle pouvoit tenir quelque temps sans peril, il manda au Maréchal d'Humieres de mettre le siege devant Aires, & au Maréchal de Schomberg qui étoit dans l'armée d'en prendre une partie, & de faire tête au Duc de Villa Hermosa qui observoit ce que l'armée vouloit entreprendre. L'armée s'étant ainsi separée en deux, le Maréchal d'Humieres marcha à Aires & le Maréchal de Schomberg se posta en lieu si avantageux que le Duc de Villa Hermosa, qui n'avoit pas d'ailleurs grande envie de combattre, ne crut pas à propos d'entreprendre de le secourir. Les assiegés qui en avoient brulé les fauxbourgs, firent d'abord une grande resistance, mais aiant vû nos soldats aller à eux l'épée à la main aprés avoir traversé à la nage une quantité d'eau qui les separoit, ils perdirent plus de la moitié du courage, & en cinq jours on les obligea à se rendre. Vauban fut blessé à ce siege, mais il continua jusques au bout ses fonctions, ce qui fit qu'il fut terminé en si peu de temps. Nous y perdimes peu de monde, & fort peu d'Officiers. Quelques jours de là il vint nouvelle d'Allemagne que le Marquis de Rambures Colonel d'infanterie avoit été tué dans une occasion bien plus malheureuse, car comme il étoit dans le camp au milieu de sa tente, éloigné des ennemis, & même en apparence

parence de toute sorte de peril, il fut frappé d'un coup de mousquet qui avoit été tiré par hazard en dechargeant des armes ; il fut fort regretté, parce qu'il promettoit beaucoup, mais principalement parce qu'il étoit le dernier de sa Maison, qui avoit toujours produit des hommes de service. Son regiment fut donné au Marquis de Feuquieres qui étoit dans l'armée du Maréchal d'Humieres, & qui avoit assez bien fait au siege, mais qui étoit encore fort jeune. Cependant comme il étoit neveu de Mr. de Luxembourg qui êtoit parfaitement bien avec Mr. de Louvois, on ne prit pas garde à son âge, & la faveur lui tint lieu de service. 1676. LIV. V.

Quoi que le Prince d'Orange eut cru qu'Aires feroit plus de resistance, il n'avoit pas tellement conté là-dessus qu'il eut negligé aucune chose pour presser Maestricht ; mais les François retardoient ses travaux par de frequentes sorties, tellement qu'à chaque pas qu'il faisoit il lui faloit livrer presque autant de combats, il étoit jour & nuit dans la tranchée à exciter les uns & les autres, mais son exemple êtoit plus puissant que sa voix, il êtoit le premier par tout, où il y avoit du danger & il ne commandoit rien qu'il ne se mit en devoir de l'executer lui-même, tellement qu'il le faloit retenir pour ne le pas voir exposé à tous momens. Les assiegés voiant à son ardeur qu'il leur donneroit beaucoup d'affaires, tirerent un retranchement dans le bastion Dauphin, & il tâcha de l'interrompre en faisant faire une batterie qui tiroit sans cesse. Le Rhingrave de son côté ne témoignoit pas moins de courage, & s'êtant apperçû que les assiegés plantoient des palissa-

1676. des à un ouvrage où il en manquoit, il fit feu de
LIV. V. dessus le parapet de la tranchée ; mais voiant qu'ils ne laissoient pas de continuer leur travail, il sortit à la tête des siens, & les obligea de lâcher le pied. Calvo à qui ce travail étoit necessaire pour sa défense, fit un nouveau detachement pour soutenir celui qui avoit été poussé, & cependant fit mettre du canon en batterie de ce côté-là. L'escarmouche recommença ainsi de part & d'autre : mais le canon faisant beaucoup de desordre parmi les gens du Rhingrave, il se retira aprés quelques efforts, ensorte qu'on acheva de planter les palliſſades. Tous les jours on avoit de pareilles occasions, & l'on combattoit de part & d'autre avec beaucoup d'opiniatreté. Les Hollandois animés par leurs chefs alloient au feu avec un courage qui surprenoit les assiegés, mais non pas à un point de les abbatre, au contraire à mesure qu'ils voioient les efforts des ennemis, ils sembloient reprendre de nouvelles forces. Cependant à force de temps & de peines ils avancerent leurs travaux, ensorte qu'ils se trouverent en état d'entreprendre de chasser les assiegeans du bastion Dauphin. Jusques-là Calvo avoit fait paroître beaucoup de fermeté dans toutes sortes d'occasions, mais fort peu d'entendement, car s'il s'agissoit de choisir entre deux partis qui lui étoient proposés, il choisissoit toujours le pire, ainsi l'on pouvoit dire, que si les ennemis n'avoient pas fait de plus grands progrés, ce n'étoit pas à sa conduite qu'il en étoit redevable, mais au courage de sa garnison ; il vouloit cependant disposer de tout à sa fantaisie, ce qui faisoit que

pas

pas un Officier ne s'ingeroit plus de lui vouloir donner conseil : quand il vit pourtant que les ennemis devoient attaquer le bastion Dauphin, il s'humanisa davantage, & aiant fait venir le Lieutenant de Roi, & celui de Wic, les Colonels & les Commandans des regimens avec ceux qui faisoient la charge de Majors d'Infanterie, il leur demanda ce qu'ils jugeoient à propos de faire pour le mieux défendre : mais il sembloit que le ressentiment que l'on avoit de sa conduite passée fermat la bouche à chacun. Macline sans songer qu'il y alloit du service du Roi ne disoit rien que de fort commun, le Lieutenant de Wic qui avoit veu ses conseils mépriſés en d'autres occasions croioit bien se venger de lui en suivant l'exemple de Macline. Les autres, soit qu'ils fussent pouſſés du même esprit ou qu'ils ne fussent pas trop entendus à ce qu'on leur demandoit, ne disoient rien non plus d'extraordinaire ; tellement que de tant de gens qu'il y avoit dans ce Conseil-de-guerre il n'y eut que de Naves Major du regiment de Bourbonnois, & qui faisoit la charge de Major de l'infanterie, qui lui remontra que la garnison étant beaucoup affoiblie depuis le siege, il croioit qu'il seroit utile d'oresenavant de ne garder les dehors que par detachement, qu'il en arriveroit un grand bien, premierement en ce que l'on ne seroit pas obligé comme on l'étoit d'être tous les jours sous les armes, secondement que le cas arrivant que les ennemis les attaquassent, on pourroit faire de petits detachemens qui se soutiendroient les uns les autres : que ce que les uns n'auroient pas fait, les autres le feroient, au lieu que si

1676. LIV. V.

1676. un grand nombre étoit une fois battu tout en-
Liv. V. semble, il n'y auroit plus d'espérance de chas-
ser les ennemis.

De Naves étoit un homme de service, & qui avoit vû bien d'autres occasions que celle-là, & s'il n'étoit encore que Major du regiment de Bourbonnois, il le faloit bien plutôt attribuer à sa Religion, qu'à son peu de merite, car il étoit Protestant. Cependant Calvo mépriſant peut-être son avis, à cause qu'il ne venoit pas d'un homme fort élevé dans les charges, ne fit pas semblant d'y prendre garde, tellement qu'on ne resolut rien de fort important dans ce Conseil-de-guerre; de Naves qui ne songeoit qu'à faire le service du Roi ne se rebutta pas pour cela, & s'adressant à Macline; il le fit tomber d'accord en particulier qu'il n'avoit rien proposé qui ne fut selon le bon sens. Aprés cela il se plaignit à lui que pour des vetilles, s'il osoit parler de la sorte, il n'eut pas voulu appuier ce qu'il avoit dit, mais Macline ne se rendant pas à ses raisons, tout ce qu'il put gagner sur lui fut s'il vouloit le lui proposer lui-même tout de nouveau, il lui en parleroit quand l'occasion viendroit à se rencontrer. Ainsi pour des interêts particuliers on mépriſoit le service du Roi, qui étoit cependant de si grande importance en cette occasion.

De Naves aiant sa parole pria le Marquis de Refuges son Colonel d'en vouloir parler à Mr. de Calvo, mais le Marquis de Refuges qui étoit un homme d'une foibleſſe extraordinaire, n'en voulut rien faire, & de Naves aiant peur qu'il ne l'écoutat pas davantage cette fois-là que l'autre, fut deux jours sans lui en parler, mais

mais le peril preſſant à toute heure de plus en plus, de Naves prit enfin occaſion de remettre la choſe ſur le tapis lors qu'on s'étoit aſſemblé pour un autre affaire, & chacun aiant été de ſon avis l'on n'entra plus dans les dehors que par detachement, & en plus petit nombre, ce qui fut d'un grand ſoulagement pour la garniſon. 1676. Liv. V.

Il n'y avoit que peu de jours que les choſes étoient établies de cette maniere, lors que le Prince d'Orange qui avoit pouſſé ſon travail juſques à la pointe du baſtion, reſolut de le faire attaquer, il deſigna ceux qui devoient avoir la tête de l'attaque, & ceux qui les devoient ſoutenir, & aprés leur avoir fait ſçavoir le ſignal auquel ils devoient marcher, il attendit avec impatience l'évenement de cette entrepriſe. Les aſſiegés s'apperçûrent de ſon deſſein, lors qu'il fit monter la garde de la tranchée, car ceux qui la devoient deſcendre reprirent la queuë des autres, & ainſi perſonne n'en ſortit. L'heure venuë, & le ſignal donné, les aſſiegeans ſortirent de leurs tranchées, & s'élancerent ſur les aſſiegés avec tant de courage, qu'aprés un long combat ils les chaſſerent de la pointe du baſtion, où ils travaillerent en même temps à ſe loger. Les aſſiegés ſe retirerent en deçà du retranchement qu'ils y avoient tracé, d'où ils faiſoient grand feu, & jettoient beaucoup de grenades, mais Mr. de Calvo qui étoit à cheval dans les dehors ne voulant pas qu'ils en demeuraſſent les maîtres ſans avoir eſſaié auparavant de les en deloger, fit un detachement de gens frais, qui s'avança auſſi-tôt, & comme les ennemis n'avoient pas eu encore

1676. LIV. V. assez de temps pour se retrancher, ils furent obligés de donner un second combat : il fut tout au moins aussi rude que le premier ; mais les assiegeans étant déja las de celui qu'ils avoient rendu, pleierent, aprés avoir perdu les plus braves d'entr'eux. Les nôtres se mirent en devoir au même temps de planter des palliſſades, mais le Prince d'Orange qui étoit sous les armes, & qui veilloit à tout, fit avancer des troupes d'élite qui ne leur en donnerent pas le temps, l'on combattit de nouveau de part & d'autre sans considerer le peril. Cependant la fortune qui avoit favorisé les François leur fut contraire, ils furent chassés de la pointe du bastion pour une seconde fois, & quelques efforts qu'ils fissent, les ennemis en demeurerent les maîtres. Calvo voiant que chacun avoit pleié, se tourmentoit extrêmement pour faire retourner à la charge, mais chacun étant rebutté, tout ce qu'il put dire, fut inutile. Comme il vit cela il fit un nouveau detachement lequel fut encore battu, tellement qu'il resolut de ne pas perdre davantage de monde dans cette attaque. Cependant pour faire croire qu'il n'en vouloit pas demeurer là, il fit paroître de nouvelles troupes, ce qui obligea les ennemis à s'avancer le plus avant qu'ils purent pour venir au devant, mais au même temps on fit jouer une mine qui étoit à la pointe du bastion, & aiant eu l'effet qu'on desiroit, les ennemis sauterent en l'air, la plûpart étoient morts avant que de retomber, ou s'achevoient en retombant, & ceux qu'on voioit encore en vie, on les prenoit prisonniers, tout rôtis comme ils étoient, mais la plûpart mouroient

en

en chemin, & n'avoient pas le temps d'aller jusques à l'hôpital. 1676. LIV. V.

Les ennemis aiant reçû une si grande perte, ne perdirent pas courage pour cela, & voiant que la pointe du bastion étoit tellement ruinée, qu'ils ne s'y pouvoient plus loger : ils conduisirent leur travail sur la droite pour attaquer l'autre pointe. Les François firent alors une traverse dans ce qui leur restoit du bastion, afin que si cette pointe étoit prise, ils en eussent encore une autre où se défendre. Ce travail fut fait en plein jour & avec une diligence merveilleuse. La nuit on se tint sous les armes croiant être attaqué, mais les ennemis se contenterent de donner de frequentes allarmes, ce qui fatigua autant que si on les eut eus sur les bras. Le matin chacun se croiant en seureté, se mit à prendre du repos pour être mieux en état la nuit suivante de faire ce que Mr. de Calvo ordonneroit; mais les ennemis se ruant tout d'un coup dans le bastion, les surprirent à moitié endormis, & devant qu'ils eussent le temps de prendre les armes, ils en tuerent une bonne partie, & donnerent la chasse au reste.

Il est impossible de dire le desespoir de Calvo aprés cet évenement; il s'arrachoit les cheveux: mais Macline lui aiant remontré qu'il étoit plutôt temps d'agir que de se desesperer de la sorte, il promit une demie pistolle aux soldats qui chasseroient les ennemis du bastion. Au reste depuis le commencement du siege jusques à la fin, il est bon de sçavoir, que toutes les actions de vigueur qui se firent, furent faites de cette maniere, chacun courant à la mort pour de l'argent, au lieu de deux cens

1676. Liv. V. soldats qu'il demandoit il en trouva quatre cens, & aiant mis de bons Officiers à la tête, ces gens marcherent resolument aux ennemis, mais les ennemis les aiant reçûs avec autant de courage, la plupart furent taillés en pieces & les autres s'en revinrent sans vouloir davantage s'engager à gaigner l'argent qui leur avoit été promis. Ce malheureux succés rebutta les autres: & Mr. de Calvo n'aiant plus trouvé personne qui voulut entreprendre de faire ce que ceux-ci avoient manqué, il fit jouer une mine qui eut le même effet, qu'avoit eu l'autre, tellement que les ennemis furent tous emportés en l'air.

Le malheur de tant de vaillans hommes, anima le Prince d'Orange à la vengeance aussi-bien que le Rhingrave, à qui le gouvernement de Maestricht étoit promis: celui-ci sur tout se trouvoit à toutes les attaques; c'étoit lui qui menoit les gens commandés sur le champ de bataille: qui les encourageoit à bien faire, & qui enfin étoit un second Prince d'Orange, s'il est vrai qu'il ne l'égalat pas dans les soins & dans les peines qu'il se donnoit. Mais si les Chefs étoient ainsi excités de plus en plus par les malheureux évenemens, il n'en étoit pas de même des soldats, à qui le sort de leurs compagnons faisoit peur: c'est pourquoi quand il fut question d'attaquer le reste du bastion, il falut les échauffer par une plus grande quantité d'eau de vie que celle qu'on avoit coutume de leur faire prendre; cela fait ils donnerent sur les François si rudement qu'ils les culebuterent les uns sur les autres, & il ne fut pas possible à Calvo de les faire retourner au combat.

Calvo

Calvo voiant la crainte des siens, & que d'ailleurs les deux tiers du bastion étoient ruinés par les deux mines precedentes, en fit jouer une troisiéme qui acheva de le faire sauter avec ceux qui étoient dessus. Le Prince d'Orange qui tenoit des gens tout prêts à tout évenement, les fit monter alors sur les ruines du bastion, & comme il n'y avoit plus de mine à craindre, chacun y monta avec un grand courage: on travailla à s'y retrancher autant que le terrain le pouvoit permettre, & comme le centre étoit encore en état, on y amena du canon avec quoi l'on battit rudement la ville.

Pendant que ceci se passoit, un Capitaine de Cavalerie de la garnison qui avoit intelligence avec les ennemis, mit le feu au magazin des fourages, qui étoit du côté de la porte où se faisoit l'attaque, afin que pendant qu'on accoureroit pour l'éteindre, les ennemis trouvassent plus de facilité à leurs desseins: mais l'Intendant de la place y étant accouru avec quelques Officiers, le bon ordre qu'on y apporta, empêcha qu'ils n'en pussent profiter: on ne sçavoit cependant à qui s'en prendre, car la chose s'étoit faite si secretement que personne ne s'en étoit apperçû: on n'avoit garde même d'en soupçonner celui qui en étoit l'auteur, qui avoit reçû mille bienfaits du Roi, & qui étoit bien avant dans les bonnes graces de Mr. de Louvois; mais enfin la chose se découvrit incontinent aprés le siege, par le moien d'un masson qui étoit de la ville, & qui aprés en avoir été chassé pour ses méchantes actions, étoit allé au service des ennemis: celui-ci qui ne pouvoit oublier sa patrie, aiant été mis

1676. dans le secret, crut que c'étoit un moien pour
Liv. V. y pouvoir retourner, tellement qu'aiant promis de reveler une chose de grande consequence si on lui vouloit pardonner, Mr. de Calvo le lui promit, & il dit tout ce qu'il sçavoit. La chose s'étant découverte de cette maniere Calvo en manda le detail à Mr. de Louvois qui eut tant de peine à le croire qu'il ne pouvoit se resoudre à faire arrêter ce Capitaine, qui étoit alors à Paris; mais Calvo lui écrivant lettre sur lettre à ce sujet, il le determina à la fin, & on le conduisit à Maestricht où il fut roué tout vif.

Mais pour retourner à mon sujet, aprés que les ennemis se furent emparés du bastion, de la maniere que je viens de dire, ils continuerent non-seulement toutes leurs attaques avec la même fermeté, mais ils parurent encore y ajouter quelque chose, si-bien que l'on ne faisoit pas si-tôt la moindre entreprise sur leurs logemens, qu'ils en sortoient l'épée à la main pour venir au devant de ceux qui les vouloient attaquer. Cette vigueur fit qu'il falut toujours promettre de l'argent aux soldats pour les faire marcher, & le tresorier eut ordre de paier sur les billets de de Naves qui avoit été le premier qui les avoit excités à entreprendre quelque chose sous esperance de recompense, mais lui qui s'étoit toujours exposé des premiers sans avoir encore eu aucune blessure, reçût à la fin un coup de mousquet dans l'épaule comme il vouloit entreprendre de renverser un logement des ennemis avec dix ou douze soldats qui avoient promis de le suivre. Comme il ne manquoit pas d'envieux, ce qui arrive ordinairement

ment

ment aux gens qui ont du merite, on ne manqua pas de le blamer, disant qu'il s'étoit fait blesser inconsiderément & sans necessité : mais il fit connoître à Mr. de Calvo qu'il n'avoit rien fait qu'avec beaucoup de connoissance ; si-bien qu'on demeura persuadé que ceux qui en avoient parlé ainsi, n'en parloient que par envie.

La longueur du siege, car il y avoit déja plus de six semaines qu'il duroit, ennuioit également les assiegeans & les assiegés : ceux-ci y avoient déja perdu plus de douze cens hommes, & ceux-là plus de deux mille cinq cens ; mais la plupart des Officiers de la garnison étoient tués ou retenus dans le lit, par de grandes blessûres. La Breteche Colonel d'un regiment de dragons, dont j'ai à parler ci-aprés, glorieusement y avoit perdu une jambe, les autres un bras, & tous en étoient également rebuttés. Cependant il n'étoit pas encore temps de demander du repos, lors qu'on avoit besoin plus que jamais de son courage ; car le Prince d'Orange aiant appris qu'aprés la prise d'Aires le Maréchal d'Humieres avoit envoié ses troupes à Mr. de Schombérg, & que celui-ci avoit reçû ordre de marcher incessament au secours de Maestricht, il fit des efforts si surprenans pour s'en rendre maître avant son arrivée que ce fut merveille comment il n'en vint point à bout.

La batterie dont j'ai parlé ci-dessus qu'il avoit faite dans le bastion, foudroioit tellement dans la ville qu'il y avoit déja une grande breche à la muraille : mais comme l'ouvrage à corne étoit encore entre deux, il lui falut attaquer le chemin couvert avant toutes choses.

1676. Il l'emporta avec la derniere vigueur, tous les
Liv. V. François pleierent devant lui, & cette expedition faite, il se prepara à l'attaque de l'ouvrage à corne, lequel étant emporté, il n'y avoit plus de moien de défendre la ville. Calvo qui n'avoit plus que cette ressource, exhorta ses gens à bien faire: mais comme naturellement il n'est pas grand orateur, il se contenta de leur dire qu'ils aviſassent comme ils voudroient à ne le pas laisser prendre, parce que de quelque maniere que la chose tournat il ne vouloit point entendre parler de rendre la ville, qu'ils seroient contraints de mourir comme lui sur la breſche, tellement qu'il leur seroit & plus utile & plus glorieux de les arrêter. Il leur dit neanmoins que Mr. de Schomberg marchoit à leur secours, ce qui leur donna du courage: joint à cela qu'il n'y avoit gueres que de braves gens.

Cependant l'état où étoit la ville, car elle commençoit à être bien preſſée, affligeoit la plûpart des habitans qui étoient Catholiques, & qui apprehendoient de retomber sous la domination des Hollandois qui étoient d'une autre Religion. Les François d'ailleurs les avoient traités assez doucement, & ils avoient gagné leur vie avec les Officiers qui étoient gens de dépense & de plaisir; tellement que joignant l'interêt à celui de leur Religion, ils se montroient si affectionnés à leur parti que sans être mandés ils alloient travailler sur les ramparts & aux autres endroits où l'on pouvoit avoir affaire de monde.

Toutes ces choses qui n'étoient pas ignorées du Prince d'Orange le rendoient encore plus ar-

ardent, (si neanmoins il pouvoit l'être davantage) à la prise de la ville, car il se ressouvenoit que c'étoit par la mutinerie de ces gens-là que les François l'avoient emportée en peu de temps, & il eut été bien-aise de les en faire repentir, mais il étoit besoin qu'il se pressât davantage, ou pour mieux dire qu'il eut été plus heureux pour en venir à bout; car Mr. de Schomberg, aprés avoir joint à son armée les troupes du Maréchal d'Humieres, s'étoit mis en marche avec un si bel ordre, qu'on ne pouvoit attendre qu'un grand succés de sa conduite. Il detacha huit mille hommes, tant de la cavalerie, que des dragons, y compris tous les grenadiers de l'armée, qu'il donna à Montal, & lui ordonna de marcher devant, à une lieuë ou environ de lui: on decampat dés la pointe du jour, marchant sur huit colomnes, les bagages entre deux, & on sejournoit au troisiéme, parce que de temps en temps Mr. de Schomberg avoit des nouvelles de l'état où étoit la place, & qu'il vouloit que ses troupes pussent combattre dés qu'elles seroient en presence des ennemis. Montal faisoit la même chose, & on arriva ainsi à une lieuë de Tongres, où Mr. de Schomberg fit tirer d'abord trente deux coups de canon pour avertir Calvo qu'il auroit bientôt du secours. 1676. Liv. V.

Le Prince d'Orange qui avoit des nouvelles du jour que le Maréchal de Schomberg étoit parti de son camp, faisoit comme j'ai dit toutes sortes d'efforts pour être maître de la ville avant sa venuë, c'est pourquoi il n'eut pas plûtôt emporté le chemin couvert, qu'il resolut de faire attaquer l'ouvrage a corne, mais il y

1676. trouva tant de resistance qu'il fut obligé de faire
Liv. V. sonner la retraitte. Cette disgrace qui étoit capable d'abbatre un moindre courage que le sien, ne l'effraia pas, & croiant avoir encore le temps de prendre la ville, s'il pouvoit une fois se rendre maître de cet ouvrage, il fit un détachement des meilleurs corps de son armée, fit mettre pied a terre à ses gardes, & commanda que chacun se tint prêt à l'entrée de la nuit pour cettte entreprise, mais les François qui sçavoient que le Maréchal de Schomberg approchoit & que s'ils soutenoient encore cet assaut ils alloient être delivrés de peine, les receurent avec tant de résolution, que les Hollandois, aprés avoir veu la plûpart de leurs Officiers tués & leurs meilleurs soldats hors de combat furent si effraiés du carnage qu'ils avoient veu faire de leur compagnons, qu'ils se retirerent. Cependant le Prince d'Orange tâchoit de les ranimer par ses discours &par son exemple,mais leur crainte étant trop grande pour y pouvoir reüssir, il se retira lui même voiant que cet seroit folie d'esperer de les pouvoir faire retourner à la charge.

Le temps pressoit trop pour essaier quelque nouvelle tentative ; car Mr. de Shomberg lui alloit bientôt tomber sur les bras ; outre cela le Rhingrave avoit été dangereusement blessé dont il s'étoit bien apperceu dans les dernieres attaques, lui aiant toujours été d'un grand secours : tous ses gens d'ailleurs étoient rebuttés par tant de combats, la plupart blessés, les autres malades, & tous generalement si fatigués, qu'ils ne demandoient que le repos. Tout cela conspirant contre lui il assembla le Con-

Conseil-de-guerre pour n'être pas responsable de la perte de l'armée ; il étoit cependant au desespoir d'être obligé de dire qu'il faloit lever le siege, mais la necessité l'y contraignant, il exposa tout ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit devant la ville, & aprés avoir pris chacun à témoin comment il n'avoit rien épargné pour la reduire en sa puissance, il leur dit que le Maréchal de Schomberg s'approchoit avec l'élite de toutes les troupes de France ; que s'il en croioit son courage il les meneroit au devant de lui pour le combattre ; mais qu'il ne vouloit rien faire cependant que par leur avis, parce que la chose étoit trop de consequence pour en vouloir decider tout seul. 1676. Liv. V.

Quoi que ce ne fut rien dire que cela, c'en étoit dire assez neanmoins à des gens qui voioient ce qu'il y avoit à faire, d'ailleurs on lisoit son depit dans son visage qui ne paroissoit pas joieux comme quand il faloit marcher aux ennemis. On tâcha donc de le consoler, en lui disant qu'il faloit obeir à la necessité, & que puis qu'elle vouloit qu'on levat le siege, il le faloit faire plutôt que plutard. Cet avis aiant été suivi generalement de tout le monde, le Prince d'Orange donna ordre de conduire le canon sur le bord de la Meuse où il fut embarqué, il retira ses gardes, & aprés avoir ordonné qu'on eut soin des malades qui étoient dispersés en plusieurs endroits, il commença sa retraite. Chacun admiroit le bon ordre qu'il avoit donné, car dans ces sortes d'occasions, où il y a toujours de la confusion, il n'y avoit rien dans son armée qui sentit la crainte ou le desordre. Cependant chacun plaignoit son mal-

1676. malheur, & tomboit d'accord que si la fortune
Liv. V. eut secondé sa vertu, il n'auroit pas été ainsi obligé à lever le siege. Quand il fut à trois quarts de lieuës ou environ de la ville il fit alte, & apperçût que les ennemis sous la conduite de Montal étoient entrés dans ses lignes; mais ils n'oserent jamais pousser ses gardes qui étoient retranchées entre deux redoutes, si-bien que voiant qu'ils se contentoient de ravitailler Maestricht, il fit dessein de les couper lors qu'ils s'en retourneroient sur la frontiere: pour cet effet, au lieu de descendre la Meuse, comme le Marêchal de Schomberg s'imaginoit, il la remonta, & prit le chemin des cinq étoiles où il assit son camp. Le Marêchal de Schomberg se trouva surpris à cette nouvelle, & tout grand Capitaine qu'il étoit, il se trouva fort embarrassé, car il n'y avoit point d'autre chemin que celui-là pour s'en retourner en France, & de pretendre passer sur le ventre des ennemis dans un poste si avantageux, c'étoit non-seulement une entrepriſe dificile, mais même qui sembloit au dessus de ses forces.

Cependant comme aprés avoir pourvû Maestricht de toutes choses, il ne pouvoit pas demeurer plus long-temps dans son voisinage, il partit de son camp de Liétemberg, & prit le chemin de Tongres, où il apprit de nouveau que le Prince d'Orange se preparoit à lui disputer le passage; il s'achemina ensuite à Warem, où les mêmes choses lui étant confirmées, il se trouva plus embarrassé que jamais, car il n'avoit pas plus de vivres qu'il ne lui en falloit, & il voioit que les ennemis s'alloient venger de l'affront qu'ils avoient reçû devant Maestricht.

Nean-

Neanmoins comme il avoit veilli dans le mé- 1676.
tier, & qu'il sçavoit toutes les ruses de la guer- LIV. V.
re, au lieu de faire tête aux ennemis en cam-
pant, comme c'est la coutume, il leur prêta
le flanc gauche, ce qui les empêcha de voir ce
qui se passoit à sa droite, à cause que le païs est
coupé de haies & de fossés. Aiant ainsi dis-
posé les affaires, il envoia au fourage à la vûë
des ennemis, comme s'il eut eu dessein de de-
meurer quelque temps dans ce camp, & les en-
nemis en firent autant de leur côté croiant qu'il
y seroit quelque sejour, mais tandis qu'on fou-
rageoit ainsi de part & d'autre, il fit faire des
ponts sur la riviere de Jekers, sur lesquels on
fit passer le gros canon & les bagages, puis la
droite de l'armée aiant passé sans que les enne-
mis s'en défiassent seulement, Mr. de Schom-
berg fit battre la generale, & ensuite le second,
& le drapeau, aprés quoi il fit marcher la gau-
che qui passa à la faveur de quelque infanterie,
qu'on jetta dans les haies. Les ennemis qui
avoient entendu battre la generale, voiant que
c'étoit pour decamper, en firent autant de leur
part, mais se trouvant trompés par l'adresse du
Maréchal de Schomberg, ils n'oserent passer
outre, parce que l'infanterie les tenoit en re-
spect. On rompit les ponts en leur presence,
& l'armée aiant alors le Jekers entr'elle & les
ennemis se trouva en seureté.

Le Maréchal de Schomberg s'étant tiré
d'affaires de cette maniere marcha du côté
de Gemblours pendant que les ennemis sui-
voient le ruisseau à la veuë de nôtre armée;
mais aiant été attrapés par adresse, ils voulu-
rent aussi en user pour avoir leur revanche, ils
firent

1676. firent marcher leur seconde ligne par derriere
Liv. V. la premiere, afin ou d'arriver à Gemblours avant nous, si nous continuions nôtre chemin comme il y avoit apparence, ou de se saisir d'un passage qui étoit au dessus, & par où ils croioient que nous dussions repasser la riviere. Or ils s'imaginoient que ce mouvement s'étant fait comme je viens de dire derriere la premiere ligne, nous n'en aurions point de connoissance, mais le Maréchal de Schomberg en aiant été averti, detacha six cens chevaux & quelques dragons sous la conduite de Montal, à qui il donna ordre de marcher jour & nuit au dessous de Gemblours, & de reconnoître le dessein des ennemis : cependant il lui défendit de s'engager ; mais Montal aprés avoir fait faire des ponts sur la riviere, & avoir fait passer ses gens, attaqua le bagage des ennemis, qui étoit assez mal escorté, tellement qu'en moins de rien il se rendit maître d'une grande quantité de chariots ; il défendit de les piller de peur que pendant que ses troupes seroient dispersées çà & là, les ennemis ne survinssent & ne profitassent de son desordre, son dessein étoit donc d'y mettre le feu promptement, mais les ennemis etant venus à paroître, ce fut à lui à songer à prendre la fuite ; il eut assez de peine à en venir à bout, car il étoit poussé par un grand nombre de cavalerie, mais étant à la fin arrivé aux ponts sur lesquels il avoit passé, & qu'il avoit laissé en garde à ses dragons, il repassa la riviere sans avoir perdu que fort peu de monde. Cependant Mr. de Schomberg qui attendoit de ses nouvelles avec impatience, sçachant ce qui lui étoit arrivé, &

& que c'étoit pour n'avoir pas bien obſervé ſes ordres lui dit avec ſa froideur ordinaire, qu'il lui avoüoit franchement, que toutes les fois qu'il le commandoit, il avoit la fiebure, juſques à ce qu'il le vit de retour: ce qui étoit lui dire en un mot qu'il croioit qu'il avoit beaucoup plus de courage que de conduite. 1676. LIV. V.

Comme on approchoit de Charleroi, le Prince d'Orange ne crut pas à propos de marcher plus avant d'autant plus que des affaires importantes l'appelloient à la Haie. Il laiſſa ſon armée ſous le commandement du Comte de Waldek, mais avec ordre de ne rien entreprendre davantage de la campagne. Les deux armées ſe retirerent donc dans leurs quartiers d'hiver, quoi que la ſaiſon ne fut pas encore des plus avancées; mais les fatigues qu'elles avoient eues l'une & l'autre les avoient aſſez fatiguées pour avoir beſoin de ſe remettre. Mais pour parler des autres endroits où la guerre ſe faiſoit, il eſt bon que je reprenne les choſes de plus haut.

J'ai dit ci-devant que le Maréchal de Crequi avoit été détaché de l'armée aprés la priſe de Bouchain pour aller s'oppoſer aux troupes de Zel & de Munſter: mais comme ſes forces n'étoient pas ſuffiſantes pour une ſi grande entrepriſe, il lui fut force de s'arrêter dans le Condros, juſques à ce que l'occaſion lui donna lieu de les pouvoir groſſir. Cependant il n'y avoit point de moien de lever les garniſons d'entre Sambre & Meuſe, car le Prince d'Orange menaçoit également toutes ces places, mais quand il eut aſſiegé Maeſtricht, le Maréchal de Crequi tira des troupes des unes & des autres, avec

1676. avec lesquelles il se rendit un peu plus considerable. Neanmoins ne se sentant pas encore
LIV. V. assez fort pour marcher contre les ennemis, il couvrit son impuissance du pretexte de reduire plusieurs châteaux dans le païs d'outre-Meuse, qu'il fit raser aussi-tôt ; de là s'approchant de Sedan il fit sommer le Gouverneur de Bouillon de le lui remettre entre les mains. Le château de Boüillon est scitué à l'entrée des Ardennes du côté de France, & à deux lieues de Sedan, ce qui le rend extrêmement considerable, car il peut beaucoup incommoder cette ville qui est une clef de France du côté de la Champagne, il est scitué sur un rocher d'une prodigieuse hauteur. Le bourg est au dessous où il coule un petit ruisseau que j'ai passé plusieurs fois sans que mon cheval eut de l'eau jusques à la moitié du genoüil. Cependant il s'enfle quelquefois, desorte qu'on ne le traverse pas comme on veut ; c'est le passage par où l'on vient des Ardennes à Sedan, & d'où l'on va de Sedan à Liege & dans le païs de Luxembourg ce qui le rend encore plus considerable.

Comme on avoit déja fait diverses entreprises sur le païs de Liege, dans lequel il est enclavé, quoi que ce païs fut neutre, le Maréchal de Crequi prit pour pretexte qu'il ne faisoit que prevenir les Espagnols qui avoient dessein de s'en saisir, mais la verité étoit qu'il ne regardoit en cela que la bien-seance, à laquelle les François ont fait succeder depuis, un certain droit du Duc de Bouillon, en vertu duquel ils le gardent encore aujourdhui. Mais sans entrer dans cette discuton le Maréchal de

de Crequi ne fut pas plutôt devant qu'il fit sommer le Gouverneur lequel pouvoit faire une vigoureuse défense ; mais soit qu'il fut prevenu de crainte, ou qu'il y eut quelque chose que l'on ne sut pas, il se rendit lâchement, aussi n'osa-t-il se retirer d'abord auprés de Liege où il faisoit sa demeure ordinaire, mais il fut demeurer auprés de Philipeville, comme si aprés avoir obligé si sensiblement les François, il eut cru qu'ils étoient obligés à le prendre en leur protection. 1676. Liv. V.

Aprés la prise de Bouillon le Maréchal de Crequi s'avança dans le Condros, où il reçût divers detachemens de l'armée du Roi, laquelle avoit fait lever le siege de Maestricht, comme j'ai dit ci-dessus, il s'y rendit maître de Marches en famine, où il envoia Montal, sous le commandement de qui ce secours lui étoit arrivé, il prit aussi quelques autres places de peu d'importance, mais par le moien desquelles il resserroit d'autant les ennemis, qui avoient coutume auparavant de venir faire des prisonniers jusques aux portes de Sedan. Comme il étoit occupé à ces petites conquêtes, les troupes de Zel & d'Osnabruk, aprés avoir ravagé tout le plat païs aux environs des deux ponts, y mirent le siege ; ce qui obligea le Maréchal de Crequi de marcher contr'eux, en chemin faisant il reçût encore un nouveau renfort, dont les ennemis aiant eu avis ils decamperent promptement de devant la ville. Le Maréchal de Crequi se contenta d'y jetter du secours, & pendant qu'ils faisoient beaucoup de desordre de leur côté, il n'en fit pas moins du sien, faisant voir par sa conduite que c'é-

1676. c'étoit à une autre intention que d'obliger le
LIV. V. Roi de Suede, que le Roi son maître s'étoit saisi de cette Duché, les ennemis disoient aussi qu'ils n'y étoient entrés que pour retablir le vieux Duc : mais la destinée de ce pauvre Prince étoit d'être mangé de ceux qui se disoient le plus de ses amis, pendant qu'il alloit de Cour en Cour pour demander du secours. Cependant comme il étoit fort âgé il ne survêquit gueres à sa disgrace, & laissa cette querelle à demêler entre le Roi de Suede, & le Duc Adolphe, qui pretendoient tous deux à sa succession.

Les troupes de Zel & celles de Munster, aprés s'être engraissées aux dépens des sujets du Duc des deux Ponts, voiant que la saison s'avançoit, resolurent de se retirer. Elles furent à leur ordinaire chercher des quartiers d'hiver où elles en crurent pouvoir rencontrer ; & quoi que tous les ans les alliés vissent bien la peine qu'ils avoient pour faire hiverner leurs troupes, ils n'avoient pu encore trouver de moien pour faire cesser les desordres qui survenoient entr'eux à cette occasion. Le Maréchal de Crequi voiant que les ennemis se retiroient, fit entrer pareillement ses troupes en quartier d'hiver, dont la plupart furent dispersées dans la Lorraine, dont il avoit obtenû le gouvernement aprés la mort du Maréchal de Rochefort. Ce Maréchal étoit mort à Nancy, ensuite d'une maladie de peu de jours, de chagrin, disoient quelques-uns, de n'être plus si-bien à la Cour qu'il avoit été, depuis qu'il avoit fait voir son peu d'experience lors qu'il avoit assiegé Treves, & depuis qu'il avoit man-

manqué à jetter du secours dans Philisbourg, comme il lui avoit été ordonné. Les autres vouloient que ce fut de poison, & on enſoupçonnoit le Duc de Luxembourg, qui aſpiroit diſoit-on à ſon gouvernement, & à avoir ſeul les bonnes graces du Marquis de Louvois que le Maréchal de Rochefort partageoit avec lui. Mais on n'étoit pas aſſez content de ce qu'il faiſoit en Allemagne pour que le Roi ſongeat à lui donner une charge de cette importance : tellement que le Maréchal de Crequi lui fut preferé. Cependant comme il eſt temps maintenant de parler de ce qui ſe paſſoit de ce côté-là, je le ferai avec la même ſincerité que j'ai euë dans tout ce que j'ai rapporté ci-devant. 1676. LIV. V.

La perte qu'on avoit faite en France du Vicomte de Turenne, avoit été extrêmement ſenſible au Roi pour pluſieurs raiſons, mais quand ce n'auroit été que pour le bien de ſon Roiaume, il ne le pouvoit aſſez regretter. En effet il y avoit ſi peu de perſonnes capables de prendre ſa place, que quand le Roi vint à y faire reflexion, il eut peine parmi un ſi grand nombre de Princes & de Maréchaux de France à en trouver un ſeul ſur qui il put jetter les yeux. Il n'y avoit que le Prince de Condé qui generalement étoit reconnu de tout le monde pour un grand Capitaine ; mais il ne plaiſoit pas au Marquis de Louvois qui avoit beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de ſa Majeſté à cauſe des grands ſervices qu'il lui avoit rendus depuis la guerre, car on pouvoit dire qu'il ne dormoit ni jour ni nuit pour lui procurer quelque avantage, & quoi qu'il ne fut pas agreable à beaucoup de monde, pour vouloir prendre connoiſ-

ſance

1676. LIV. V. sance de trop de choses ; personne ne pouvoit trouver à redire à ce qu'il faisoit, parce que tout tournoit au profit de son maître. Il étoit infatigable à cheval aussi-bien que dans le cabinet, & les ennemis l'apprehendoient tellement que s'il alloit d'un côté, ils s'imaginoient aussi-tôt qu'il n'y alloit pas sans dessein, tant ils étoient prevenus de l'habileté de ce Ministre.

Mais pour revenir à mon sujet, Mr. de Louvois n'étant pas fort bien avec le Prince de Condé, il éloigna le Roi autant qu'il put de l'envoier commander l'armée d'Allemagne, en quoi neanmoins il n'auroit peut-être pas trop bien reussi si le Prince de Condé lui-même ne se fut exclus de ce commandement par les conditions qu'il voulut faire avec le Roi ; car il demandoit que le Duc d'Anghien commandat l'armée conjointement avec lui, promettant qu'il ne feroit rien que par son ordre, & que ce n'étoit que pour avoir le contentement de voir ce fils qu'il aimoit avec passion, en état d'acquerir de la gloire, mais le Roi qui n'aimoit pas le Duc d'Anghien, & qui d'ailleurs étoit bien-aise que toutes les graces vinssent de lui sans qu'on les lui arrachat, ne voulut point entendre parler de cette proposition, si bien que le Marquis de Louvois s'étant servi de cette conjoncture, lui proposa le Duc de Luxembourg qui fut incontinent agréé de sa Majesté.

Les emplois qu'il avoit eus jusques-là, & dont il s'étoit toujours acquitté assez heureusement, firent que le Roi le prefera à beaucoup d'autres qui briguoient ce commandement, sans songer qu'il étoit dangereux pour leur re-

puta-

putation de remplir une place, où le Vicomte de Turenne, tout grand Capitaine qu'il étoit, s'étoit trouvé assez embarrassé. Le Maréchal de Lorges sur tout faisoit son possible pour l'obtenir ; mais le Roi lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il s'éloignat de sa personne : ainsi sous pretexte de lui vouloir du bien, il le refusa si honêtement, que l'autre fut encore obligé de le remercier de son refus. Quand le Duc de Luxembourg eut ses ordres, il partit pour l'Alsace où étoit le rendez-vous de l'armée qui ne fut jamais ni si belle ni si nombreuse ; mais ces troupes qui avoient coutume de servir sous l'homme du monde le plus doux & le plus honête, furent toutes étonnées de se trouver sous le commandement de ce nouveau General, qui ne faisoit cas des gens qu'en-tant qu'ils étoient de sa connoissance, ou qu'ils servoient à ses plaisirs ; au lieu que le Vicomte de Turenne n'estimoit que la vertu, celui-ci ne la regardoit pas seulement si elle n'étoit toute d'orée. Un tas de petits maîtres dont la débauche faisoit toute la reputation, étoit ce qui composoit sa cour, & on le voioit parmi cette jeunesse faisant lui-même le jeune homme, & & ne songeant pas s'il avoit l'honneur d'un Roi à conserver. 1676. Liv. V.

Les Officiers de merite faisant comparaison de celui qu'ils avoient perdu avec celui qu'on leur avoit donné ne se pouvoient empêcher de soupirer : cependant l'on s'apperçût bientôt d'ailleurs qu'on lui avoit confié un commandement au dessus de ses forces ; car quoi qu'on fut encore éloigné des ennemis il avoit peur, s'il faut ainsi dire, de son ombre, il ne faisoit

1676. pas un pas qu'il ne fit monter un grand nombre de cavalerie à cheval, & quoi que cela fut sans
LIV. V. necessité, il prenoit autant de precaution, que s'il eut eu les ennemis sur les bras, il croioit par cette conduite qu'on l'auroit en plus grande consideration, mais la fatigue que chacun souffroit sans qu'il en fut besoin jointe à son humeur qui ne revenoit déja pas trop à tout le monde, fit que chacun trouva à redire à tout ce qu'il faisoit, & au lieu de passer pour un General d'importance, comme sans doute il l'esperoit, il passa pour un homme sous le commandement de qui les armes du Roi n'auroient pas une grande reputation.

La crainte qu'on en avoit conçûë, ne se trouva pas mal fondée, il hesitoit sur tout ce qu'il faisoit, & à force de vouloir se precautionner il manquoit mille bonnes occasions. Cependant pour achever encore de lui faire perdre la tramontane il lui vint de nouvelles troupes de Flandres tant de cavalerie que d'infanterie; tellement que son armée étoit de plus de quarante mille hommes, mais autant qu'il avoit paru bon General, n'aiant que huit ou dix mille hommes à commander, autant parut-il ignorant aiant un si grand corps sous sa conduite, enfin aprés avoir fait voir en beaucoup de petites choses ce qu'il y avoit à esperer de son commandement, le temps étant venu de faire paroître tout ce qu'il sçavoit, il partit de Scheleſtat où il avoit fait avec cette jeunesse, dont j'ai parlé ci-devant, des debauches extraordinaires, tellement que toute l'armée, s'il faut ainsi dire, s'en trouvoit scandalisée. Au bout de sept ou huit jours de marche, l'armée

mée étant arrivée auprés d'Ingenheim; elle y campa pour attendre des nouvelles, car on avoit appris que le Duc de Lorraine avoit marché à Brumpt, & qu'il étoit sur le point de passer la Sarre. Le Duc de Luxembourg eut peine d'abord à croire ce qu'on lui disoit, parce qu'il sembloit que dans ce qu'on publioit des desseins des ennemis, qui en vouloient, disoit-on à Philisbourg, leur interêt n'étoit pas de vouloir combattre, mais ils cherchoient à lui donner de la jalousie pour les places d'Alsace, pendant que d'un autre côté ils preparoient toutes choses pour leur veritable dessein. Cependant des prisonniers qu'on avoit faits lui aiant confirmé que le Duc de Lorraine marchoit contre lui, il s'avança avec un detachement du côté du Château de Kaukelberg, avec ordre au reste de l'armée de le suivre. Le temps qu'il avoit differé de s'y rendre, fut cause que les ennemis se trouverent maîtres de la hauteur, où est scitué le Château, d'où ils commencerent à tirer quantité de volées de canon. La garde qu'il avoit fait passer au delà d'un ruisseau fut obligée de repasser en deçà, & il jetta de l'infanterie & des dragons dans des haies depeur que les ennemis ne le poussassent davantage, mais cela ne les aiant pas arrêtés, il y eut un rude combat de part & d'autre. Les François ne purent être forcés dans leurs postes qu'ils défendirent avec beaucoup de vigueur, cependant ils n'oserent passer le ruisseau, & la disposition du lieu qui étoit plein de haies & de défilés, les aiant empêchés les uns & les autres de rien entreprendre davantage, tout se termina à s'entreregarder. Aprés un

1676. LIV. V.

1676. combat qui dura bien deux heures, & qui fut fort rude pour ceux qui étoient commandés;
LIV. V. Comminges Colonel de cavalerie qui avoit la garde fut bleſſé en ſe retirant au deçà du ruiſſeau, mais ſa retraite n'aiant rien tenu de la peur, & s'étant faite dans toutes les formes de la guerre, elle lui donna plus de reputation qu'elle ne lui en ôta.

On ſe cannona de part & d'autre tant que dura le combat, & même encore quelque temps aprés qu'il fut fini. Cependant il étoit impoſſible autant aux ennemis qu'à nous de demeurer long-temps dans nos poſtes, où nous ne recevions les uns & les autres des vivres qu'avec dificulté; il ſembloit neanmoins qu'on ſe fit un point d'honneur à n'en pas decamper le premier; ſi bien qu'on s'y fortifioit de part & d'autre comme ſi l'on eut reſolu de n'en pas ſortir ſi-tôt. Mais le Duc de Luxembourg aiant nouvelles qu'il lui venoit encore des troupes, il eut peur que les ennemis ne les coupaſſent: ſi bien que ſans conſiderer autre choſe il reſolut de les joindre au plutôt. Le même avis étant venu au Duc de Lorraine, il fit un detachement conſiderable avec ordre de s'emparer des paſſages de Saverne par où elles devoient venir. Pour lui il obſerva toujours le Duc de Luxembourg croiant bien qu'aprés cette nouvelle il ne ſeroit pas long-temps ſans decamper. Le Duc de Luxembourg avoit bien autant de courage que le Duc de Lorraine, ſi bien qu'il n'apprehendoit pas le combat, mais comme s'il ſe fut défié de ſa conduite, il ſembloit en fuïr autant l'occaſion qu'il l'avoit recherchée autrefois. Il fit partir les gros bagages

gages à l'entrée de la nuit, & aiant decampé à la sourdine, il laissa des dragons & de l'infanterie dans des defilés pour favoriser sa retraite, les ennemis s'étant apperçûs qu'il avoit decampé battirent aux champs en même temps, & leurs dragons aiant forcé les nôtres firent passage à leur cavalerie qui tomba sur nôtre arriere-garde où elle mit un grand desordre. Le Duc de Luxembourg sçachant qu'elle étoit attaquée s'y rendit promptement & fit voir beaucoup de courage, menant lui-même des escadrons au combat, mais ce qui sauva ses troupes fut la grande fermeté du Comte de Hamilton qui avoit été fait Maréchal de camp, car aprés avoir chargé à la tête de plusieurs corps differens sans pouvoir arrêter les ennemis, il posta son regiment sur leur avenuë dans un terrain qui lui étoit avantageux, & s'étant mis lui-même à la tête la pique à la main, il fit faire un si grand feu & si à propos, que deux escadrons de cuirassiers qui s'avançoient furent obligés de faire bride en main. Cependant il fut tué en cette occasion, mais on ne laissa pas de lui rendre justice aprés sa mort publiant qu'il avoit sauvé l'armée. Les nôtres voiant que les ennemis faisoient mine de pleier se remirent de leur desordre, & aiant fait meilleure contenance les ennemis sonnerent la retraite. 1676. Liv. V.

Le Duc de Luxembourg s'étant tiré de peril de cette maniere, gaigna un ruisseau, sur le bord duquel il fit camper son armée qui se retrancha en diligence. Le Duc de Lorraine l'y suivit, & campa en sa presence à la portée du canon, tellement que les deux armées se cannonerent furieusement l'une & l'autre. Le

1676. Liv. V. Duc de Luxembourg étoit campé si avantageusement que le Duc de Lorraine n'osa entreprendre de le forcer ; c'est pourquoi aprés avoir contremandé son detachement, il rebrousla chemin & retourna vers Kaukesberg, d'où il prit la route de Strasbourg qui continuoit de favoriser ses desseins, tant cette ville avoit perdu d'épouvante de nos armes depuis la mort de Mr. de Turenne. Le Duc de Luxembourg aiant pris quelque relache aprés le depart des ennemis, fit une insigne débauche comme pour se rejouir de sa victoire ; car il donnoit ce nom à ce qui s'étoit passé deux jours auparavant, quoi que la chose fut arrivée de la maniere que je viens de la rapporter : il eut même la hardiesse de mander au Roi que l'avantage lui étoit demeuré, ce qu'on prit plaisir à à la Cour de semer parmi le peuple, quoi qu'on y sçût bien le contraire par des lettres particulieres que l'on recevoit de toutes parts.

Aprés le depart des ennemis, soit que le Duc de Luxembourg eut encore peur d'être attaqué, ou qu'il voulut aller recevoir les troupes qui venoient de Lorraine ; il fut camper sous le canon de Saverne, où l'on travailloit en diligence aux fortifications, comme si l'on en eut apprehendé le siege ; mais lui étant venu des nouvelles que les ennemis avoient fait embarquer à Strasbourg leur gros canon, & leur infanterie, & qu'ils marchoient à Philisbourg, cette ville se trouva rassurée, pendant que le Duc de Luxembourg plein de soins & d'inquietudes, ne sçût comment s'y prendre pour s'opposer à cette expedition.

La declaration de Strasbourg en faveur des ennemis leur servit extrêmement dans cette en-

entrepriſe, ils en tirerent leurs vivres & une partie de leurs munitions, & elles alloient commodement par la riviere & avec moins de peril. Cependant cette ville pour faire croire aux François qu'elle ne prenoit point de parti, leur offrit les mêmes avantages que les Allemans en avoient reçûs, & ils les accepterent quoi que dans le cœur ils lui vouluſſent beaucoup de mal de ce qu'elle avoit fait : car elle avoit donné paſſage aux ennemis par deſſus ſon pont, & quand ils lui demanderent la même choſe, elle s'en excuſa comme ſi on lui eut fait grand tort de le lui demander. Cette conduite, où il y avoit quelque choſe à redire, aprés la neutralité qu'elle avoit acceptée, fut miſe en ligne de compte par les François qui n'ont pas manqué en temps & lieu de l'en faire repentir : joint à cela que ſon importance les convioit aſſez de s'en rendre les maîtres, à quoi ils n'ont pas manqué auſſi dés qu'ils en ont trouvé l'occaſion. Mais comme cette affaire n'eſt pas de mon ſujet je n'en parlerai pas davantage & retournerai à Philisbourg que les ennemis attaquoient dans les formes. Il étoit bloqué dés l'année precedente comme j'ai remarqué ci-devant, mais cela n'aiant pas empêché que le Gouverneur ne fit des courſes ſur les terres de l'Electeur Palatin, ce Prince fit tant d'inſtances auprés de l'Empereur pour qu'on le délivrat d'un voiſinage ſi inſupportable, que l'Empereur reſolut à la fin de lui donner ce contentement ; l'ordre en aiant été envoié au Duc de Lorraine, il decampa des environs de Kaukersberg comme j'ai dit ci-devant, & aprés avoir paſſé le Rhin, il s'achemina

1676. Liv. V.

1676. mina à Weiſſembourg où il mit une partie de
LIV. V. l'armée, & envoia l'autre à Lauterbourg, faiſant fortifier inceſſamment la riviere de Lauter, par où il craignoit que le Duc de Luxembourg ne vint pour ſecourir la ville. Les fortifications qu'il faiſoit faire étant achevées, ce qui lui reſtoit d'infanterie marcha la plupart devant Philisbourg, & il n'en garda qu'une petite partie avec les dragons & la cavalerie, pour défendre ſes retranchemens. Le Prince Federik de Bade Dourlak General de l'armée des Cercles fut chargé de la conduite de ce ſiege, & il eut ſous lui le Prince Herman de Bade General de l'artillerie de l'Empereur, Prince de ſa Maiſon, & qui étoit même de la branche aînée, au lieu qu'il ne ſortoit que de la cadette. On lui donna auſſi Wertmuller Officier de reputation, pendant que le Duc de Lorraine prenoit garde de ſon côté aux mouvemens du Duc de Luxembourg.

Cependant le Duc de Lorraine, au lieu de ſe tenir dans ſes poſtes, trouvant qu'il auroit plus davantage de s'approcher de la ville, retira ſes troupes qu'il fit marcher du côté de Landau où il fit des magaſins conſiderables. Il retira auparavant tout ce qu'il avoit fait entrer dans Weiſſeimbourg, & dans l'autre place, mais comme s'il eut voulu ſuivre l'exemple du Duc de Luxembourg qui paroiſſoit de jour en jour plus irreſolu, il changea encore de camp & s'approcha tout-à-fait de la ville, aprés avoir emporté tout ce qu'il avoit fait mettre dans Landaw, il campa enſuite au delà de la petite Hollande qui eſt en deçà du Rhin, & ce fut là enfin qu'il reſolut d'attendre le Duc de Luxem-

xembourg qui faisoit quantité de preparatifs pour secourir la place. 1676. LIV. V.

Mais devant que de parler de tant de desseins inutils, il est à propos de rapporter ce qui étoit déja arrivé devant la ville sous le commandement du Prince de Bade Dourlak. Elle est scituée au de-là du Rhin, & est forte d'assiete, & quoi qu'un si grand fleuve soit bien capable de contribuer à la force, c'est neanmoins de ce côté-là où elle est la plus foible. Elle est environnée de toutes parts de marais inaccessibles, tellement que ne la pouvant approcher que par ce seul endroit, les ennemis furent obligés d'y faire filer leurs troupes. Comme il n'y avoit que ce côté-là à craindre pour nous, il avoit été fortifié de longue main. Il y avoit entre la ville & le fleuve un ouvrage à corne d'une merveilleuse force revêtu de briques de toutes parts, avec des ceintures de pierre de taille, il avoit été entretenu avec grand soin, & il n'y manquoit pas une pierre. Au bout de cet ouvrage étoit un beau pont bâti sur pilotis pour la garde duquel on avoit construit un fort, aussi revêtu de briques, dans lequel on tenoit toujours garnison. A la gauche de ce Fort étoit la petite Hollande, & on ne pouvoit venir de la petite Hollande au Fort que sur une digue qui étoit fermée de barrieres.

Les ennemis avoient passé le Rhin sur un pont volant à Roussen, où ce fleuve se separant en quatre branches, forme trois Isles toutes vis-à-vis les unes des autres; ils laisserent des troupes dedans aussi-bien qu'à Graben & à Gnauden qui sont scitués au delà du Rhin, pour empêcher le secours de ce côté-là, & prenant

1676. le chemin de la petite Hollande ils attaquerent
Liv. V. la barriere qui fermoit la digue & l'emporterent aprés un long combat. S'en etant rendus maîtres, ils firent avancer le pont qu'ils avoient à Rouſſen juſques au deſſus de Rheinſcim, & aiant dreſſé une batterie contre le Fort dans lequel St. Juſt Lieutenant de Roi de la ville, s'étoit jetté, il fut battu de deux cens coups de canon en moins de trois heures qu'il reſtoit de jour aprés que la batterie fut achevée: mais St. Juſt qui avoit été ſommé de ſe rendre, & qui s'en étoit mocqué ſe mocqua encore de ces cannonades, ſi bien qu'il fallut l'attaquer dans les formes, il ſe défendit dix jours durant, & juſques à la derniere extrêmité, car comme il étoit ſeur de ſa retraite il n'y avoit rien à craindre pour lui. Le Fort étant tout ruiné à coups de canon, & les ennemis étant en état de le pouvoir prendre d'aſſaut, il ſe retira dans la ville avec ſon monde.

Les ennemis étant maîtres du Fort ruinerent nôtre pont & demolirent l'un & l'autre. Cependant ils firent un autre pont que celui qu'ils avoient au deſſus de Rheinſcim, & le jetterent à un coude que fait le Rhin du côté de Rhinhauſem & qui répond à un autre coude que fait ce fleuve vis-à-vis Ranſem, tellement que quand le Prince Charles fut arrivé, il couvrit les deux ponts l'un par ſa droite, l'autre par toute l'armée qui étoit campée au devant: mais ce qui lui fut de plus favorable, fut la diſpoſition de ces deux coudes que fait la riviere, entre leſquels il enferma ſes troupes, qui avoient par ce moien le Rhin derriere eux auſſi-bien qu'à leur droite & à leur gauche.

Aprés

Aprés la prise du Fort, le Prince Herman de Bade aiant passé le Rhin, dressa une batterie de douze pieces de canon entre leur dernier pont & celui qu'ils nous avoient ruiné, pendant que Wertmuller en éleva une autre de dix pieces au dessus de l'autre pont. Ils tirerent un boiau pour la communication des deux batteries qui furent fort bien servies, sur tout celle du Prince Herman de Bade, à qui rien ne manquoit, étant lui-même General de l'artillerie, comme j'ai remarqué ci-devant. Cependant la tranchée avoit été ouverte & il y entroit tous les jours plus de trois mille hommes avec quantité de gens de qualité, qui y alloient volontaires, cherchant à se distinguer par quelque action éclatante. Les François de leur côté s'exposoient bravement au peril, faisant plusieurs sorties, tellement qu'il se passoit chaque jour des occasions où les uns & les autres acquerroient de la gloire. Les François avoient eu jusques-là quelques petits avantages, mais la fortune se declarant entierement pour eux, il se fit un debordement du Rhin qui noiat les tranchées, renversa les travaux & auroit fait un grand desordre parmi les ennemis, s'ils n'y eussent remedié par beaucoup de conduite & de courage. Les assiegés ne manquerent pas une si belle occasion pour se ruer sur eux, & ils les croioient surprendre pendant cette disgrace, mais ceux-ci qui s'attendoient bien à leur sortie les aiant reçûs bravement, ils conserverent leurs tranchées, de sorte que les François rentrerent dans la place sans avoir executé que fort peu de chose de ce qu'ils pretendoient.

1676. Comme on étoit dans les plus grandes cha-
LIV. V. leurs de l'Eté, & que ce debordement étoit contre l'ordre naturel des saisons, l'eau fut bientôt retirée, & tout le dommage qu'elle avoit fait reparé. Aprés cela les assiegeans travaillant avec encore plus de chaleur qu'auparavant, comme s'ils eussent voulu regaigner le temps qu'ils avoient perdu, pousserent leur travail à l'envi l'un de l'autre, tellement que le Gouverneur, qui n'oublioit rien cependant pour se défendre, manda au Duc de Luxembourg que les ennemis s'y prenoient si bien, que s'il n'étoit secouru, il n'y avoit pas moien de conserver la place : mais comme il n'avoit point de réponse, & qu'il voioit bien que sa conservation rouloit plutôt sur lui que sur le secours du Duc de Luxembourg, il continua ses sorties dans lesquelles il éprouvoit tantôt la bonne, & tantôt la mauvaise fortune. Un jour aiant fait un detachement plus fort qu'à l'ordinaire, il pousa ceux qui avoient la tête de la tranchée, fit plier tout ce qui se presenta devant lui, & comme il esperoit aller plus loin, il rencontra des Officiers qui étoient accourus au desordre, lesquels le pousserent à son tour, tellement qu'il laissa quelques cinquante hommes sur la place avant que de pouvoir rentrer dans la ville.

Comme il ne lui falloit pas tous les jours de ces rencontres qui l'auroient à la fin trop affoibli, il resolut de ne plus faire de ces fortes sorties, & d'exposer plutôt en plusieurs fois ce qu'il avoit exposé en une seule. En effet, il y avoit & plus de prudence & plus davantage; car vingt-cinq ou trente hommes donnoient l'al-

l'allarme également à la tranchée comme auroient pu faire cinq cent & devant qu'on eut pu reconnoître leur nombre, ils executoient quelquefois des choſes qu'on eut été empêché de mieux executer avec toute la garniſon. Cependant le Rhin ſe deborda encore une fois & incommoda beaucoup les aſſiegeans; un autre malheur ſucceda encore à celui-ci, le feu ſe mit à leurs poudres & fit quelque deſordre, tellement qu'il ſembloit que tous les élemens ſe declaraſſent en faveur de leurs ennemis. cela ne leur fit pas perdre courage neanmoins & les eaux s'étant écoulées comme la premiere fois on rétablit les travaux que l'eau avoit un peu endommagés. 1676. LIV. V.

Tant de choſes s'étant declarées pour la garniſon, elle fit de nouveaux efforts pour ſe rendre digne de ces faveurs: il n'y eut point de jour qu'elle ne fit quelque ſortie, & quoi qu'elle ne reuſſit pas toujours, elle ne laiſſa pas de retarder les travaux. Un jour même elle pouſſa ſi loin ceux qui étoient à la tranchée que ſi les Generaux ne fuſſent venus à leur ſecours, il y avoit du danger qu'elle ne la netoiat entierement. Leur preſence retablit cependant toutes choſes, mais les François ſe battant toujours en retraitte, ils tuerent pluſieurs perſonnes de qualité entre leſquels ſe trouva le Prince Pio. Il y en eut outre cela pluſieurs de bleſſés, tellement que ſi le Duc de Luxembourg eut ſecondé tant d'heureux ſuccés il y avoit apparence que ce ſiege n'auroit pas reuſſi.

Mais ce General ne s'avoit par ou-s'y prendre, & quoi que rien ne lui manquat du côté

1676. de la cour, ce qui n'étoit pas toujours arrivé a
Liv. V. Mr. de Turenne, il sembloit qu'une si grande armée & tant de grands preparatifs ne fussent que pour faire mieux voir combien il étoit indigne de la commander : cela le fit tellement mepriser de toute l'armée qu'on en fit plusieurs railleries.

Cependant les ennemis ne perdoient point de temps, craignant qu'on ne vint à reconnoitre le peu de capacité de ce General, & qu'on n'en substituat une autre à sa place. Ils attaquerent donc la contrescarpe qu'ils prirent aprés un combat bien long & bien dangereux & ou il perit bien du monde de part & d'autre, mais comme dans ces sortes d'occasions on ne conte pour rien la perte des hommes pourveu qu'on reussisse, les ennemis en firent de grandes réjouissances pendant que le Gouverneur en fut bien mortifié : il essaia neanmoins le lendemain de reprendre cet ouvrage, mais ses gens aiant été battus de nouueau il abandonna une entreprise si difficile, depeur de les rebutter entierement.

Ce malheureux succés fut sû bientôt du Duc de Luxembourg & lui fut comme un aiguillon pour le faire approcher de plus prés des ennemis; car quoi qu'il fut bien avec le ministre, il apprehendoit qu'on n'interpretat mal à la cour un si long retardement. Ce n'est pas qu'il n'eut des raisons apparentes pour differer. Il disoit que plus les ennemis demeureroient devant la place plus ils s'affoibliroient, ce qui étoit vrai dans le fonds; mais il ne disoit pas que pendant qu'il temporisoit ainsi, ils rendoient leur camp, qui naturellement étoit déja

assés fort, inaccessible, car le Duc de Lorraine, non content de sa scituation dont j'ai parlé ci-dessus & dont il seroit superflu de parler davantage, avoit fait faire de grands canaux devant lui & à ses côtés, tellement qu'il étoit retranché comme dans une Isle; & quand le Duc de Luxembourg auroit eu deux fois plus de forces qu'il n'en avoit il lui eut été impossible de le forcer aprés cela. 1676. LIV. V.

Cependant il decampa de Brumpt ou il s'étoit avancé aprés que le Duc de Lorraine eut quitté ce camp, & prenant le chemin de Weissembourg, il y fit de grands ravages, soit qu'il fut faché de la bonne volonté que cette ville avoit temoignée au Duc de Lorraine ou que ce fut un effet de son humeur, qui naturellement est bien éloignée de la pitié: de Weissembourg il se rendit à Landau, qui, quoi qu'accoustumé à voir des gens de guerre, se plaignit du traittement qu'il lui avoit fait. Enfin il ariva à l'abaie d'Ambak à une bonne heure des ennemis, ou il resolut de s'arreter, jusques à ce qu'il eut pu reconnoître leur camp & leurs forces; maisle Duc de Lorraine voulant l'animer pour lui faire faire, quelque fausse demarche lui envoia un de ses Lieutenaux generaux à la tête de huit cent chevaux & de deux cent dragons, qui vint effleurer son camp, aprés avoir fait lâcher le pied à ses gardes. Le Duc de Luxembourg ne pouvant soufrir cette bravade détacha le Marquis de la Trousse maréchal de camp pour le repousser, & comme Dunevald qui étoit celui qui commandoit le detachement des Imperiaux n'avoit point d'ordre de s'engager, il se battit en retraitte jusques à la veuë de son camp,

1676. camp, d'où le Duc de Lorraine ne souffrit pas
——— qu'il sortit personne depeur des inconveniens
LIV. V. qui en pouvoient ariver.

Dunevald s'étant ainsi retiré, le Marquis de la Trousse qui n'avoit plus rien à faire, retourna du côté d'Ambak; mais il trouva en chemin le Duc de Luxembourg qui s'avançoit avec toute l'armée & qui venoit camper à Linguevald à demie lieue plus prés des ennemis. Le lendemain il s'en approcha encore davantage de sorte que les deux armées n'étoient gueres plus éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon. Sa droite étoit à couvert des bois de Lingefelt & du village de Suvegentreim. Sa gauche de Sperghausen, il avoit derriere lui la petite riviere de . . . qui se va jetter à Spire dans le Rhin & devant lui la petite Hollande qui separoit les deux armées. La droite des ennemis & nôtre gauche étoient en veüe l'une de l'autre & rien ne les separoit que les canaux dont j'ai parlé ci-devant; mais les bois de Lingefelt empechoient que les deux autres aisles ne se vissent: & comme les ennemis avoient plus à craindre de ce côté la, à cause que le Duc de Luxembourg pouvoit faire des mouvemens cachés ils renforcerent leurs quartiers au de la du Rhin, craignant qu'on n'entreprit de passer ce fleuve lors qu'ils y penseroient le moins.

Le Duc de Luxembourg aiant été reconnoître le camp des ennemis, le trouva si bien fortifié, qu'il ne jugea pas à propos de passer plus avant. Cependant comme il avoit fait amas, de longue main, d'une grande quantité de batteaux; qu'il avoit fait venir des ingenieurs expres & que dans ses debauches il

s'étoit

s'étoit venté de faire lever le siege, il ne voulut pas quitter la partie qu'il n'eut essaié auparavant d'en venir à bout. Ses ingenieurs travailloient depuis long-temps à une machine à l'exemple de celui qui fit celle qui fit tant de desordre au pont d'Anvers comme nous l'apprenons dans l'Histoire des guerres de Flandres, & ils avoient flatté ce general qu'elle n'auroit pas moins de succés, il pretendoit l'employer contre le pont que le Duc de Lorraine avoit au dessus de Rhinsheim & pendant qu'elle fairoit son effet, tenir des batteaux tout prêts pour jetter du monde entre Reinsheim & Ransem d'où l'on auroit pu ensuite gaigner la ville; quoi qu'il en soit s'il eut pû seulement brûler le pont il eut été assés heureux, car devant que les ennemis en eussent pu refaire un autre, il se seroit écoulé bien du temps, & comme la raison étoit déja avancée, les eaux seroient peut être venuës à deborder encore une fois, ce qui auroit obligé le Duc de Lorraine de lever le siege. 1676. LIV. V.

Pendant que le Duc de Luxembourg se nourrissoit de tous ces beaux desseins; le Duc de Lorraine pour se precautionner contre cette machine dont il avoit appris quon le menaçoit, fit venir des poutres d'une grandeur prodigieuse & grosse à proportion qu'il fit enfoncer dans le Rhin tout de même qui sçeut été pour bâtir un pont dessus, cependant afin que le courant ne les emportat pas, ou que la machine ne passât pas entredeux, il les fit attacher avec deux estocades de fer dont l'une fut mise à fleur deau & l'autre à trois pieds avant dans la riviere. Ce travail long & penible étant achevé, il attendit

avec

1676. avec un plus grand repos d'esprit l'effet de la
Liv. V. machine, qui au lieu de faire le desordre de celle d'Anvers creva sans rien montrer de digne de la reputation qu'on avoit taché de lui donner. Cependant ceux qui avoient été commandés pour se jetter dans la ville ne reussirent pas mieux dans leur entrepriſe, & aiant été decouverts par les ennemis qui étoient sous les armes, ils se retirerent avec plus de honte que de perte. Le Duc de Luxembourg aprés avoir veu echouër ainsi ses deiſſeins s'aviſa sur le tard de vouloir paſſer dans le Briſgau, ce qu'il devoit faire dés le commencement, supposé qu'il lui eut été impoſſible de secourir Philisbourg comme il le voulût perſuader au Roi au retour de la campagne: mais devant que de parler de cette expedition, qui ne lui reuſſit pas plus heureuſement que l'autre, je m'imagine que je ferai mieux de rapporter ce qui ariva de ce ſiége qui duroit il y avoit déja plus de trois mois. D'abord que le Duc de Lorraine le vit parti, il fit ſommer le Gouverneur de se rendre, lui faiſant dire qu'il avoit aſſez acquis de reputation en se deffendant comme il avoit fait, pour ne pas riſquer du monde davantage dans une deffenſe inutile: que le Duc de Luxembourg l'aiant abandonné il n'y avoit plus d'eſperance pour lui, qu'ainsi c'étoit à lui à chercher une bonne compoſition qu'il n'obtiendroit pas s'il pretendoit se montrer plus courageux que prudent.

Le Gouverneur qui connoiſſoit l'état de ſa place laquelle il pouvoit encore deffendre plus d'un mois, fit reponſe au Duc de Lorraine qu'il s'étimoit heureux de ce que ſes actions

euſſent

eussent contribué a lui donner quelque étime pour lui, que comme cette étime lui étoit chere il ne vouloit pas la perdre si-tôt, ce qui lui ariveroit s'il avoit la foiblesse de se rendre comme il l'en faisoit solliciter, que pour lui faire connoitre que ce qu'il disoit n'étoit point par entétement n'y par passion, il vouloit bien lui faire voir l'état de sa garnison qui étoit encore pleine de resolution & de vigueur : que s'il vouloit lui envoier quelqu'un il lui fairoit passer ses hommes en reveuë, lui montreroit ses dehors, le corps de la place & ses magasins & que ce seroit à lui à juger aprés cela s'il auroit raison de se rendre. 1676. LIV. V.

Celui que le Duc de Lorraine lui avoit envoié lui aiant rapporté ces choses il le prit au mot, & aiant choisi un homme entendu dans le metier, il le lui renvoia pour voir s'il seroit d'humeur à tenir sa parolle, mais le Gouverneur poussant la gasconnade jusques au bout le fit entrer & lui aiant montré la plus part des choses qu'il avoit promis de lui faire voir, il le pria d'en faire un rapport fidel au Duc de Lorraine.

Cette action ne fut étimée n'y de la cour n'y des ennemis, ceux-ci trouverent à redire qu'il ne leur eut fait voir que de certaines choses sans leur montrer les autres & infererent de la qu'il y avoit quelque chose qui lui manquoit. Ils jugerent cependant qu'il y avoit beaucoup d'imprudence à lui de leur faire naître ces soupçons, quand mêmes ils seroient mal-fondés, mais comme dés le commencement du siege ils avoient oui parler que la place manquoit de poudre, ils crurent facilement que

1676. que ces bruits se trouveroient veritables. A
LIV. V. l'égard de la Cour elle ne put approuver qu'il eut fait entrer un homme dans une place assiegée dont il pouvoit decouvrir le fort & le foible, & dont la moindre connoissance entraînoit des suites auſquelles il étoit impossible de remedier, quoi qu'il en soit, cela pouvoit être beaucoup plus nuisible que profitable, car dans l'état où étoient les choſes, rien ne pouvoit porter le Duc de Lorraine à lever le siege, & ainsi il sembloit que le Gouverneur ne pouvoit retirer aucun fruit de son action.

Mais comme on ne doit jamais condamner perſonne sans l'entendre, & qu'il avoit apparement ſes raiſons, il ſeroit ſuperflu de parler davantage de cette affaire, & il vaut mieux retourner à celles du ſiege que les ennemis preſſoient vivement, apprehendant que la ſaiſon ne leur jouat quelque mauvais tour. Au reſte le Duc de Lorraine aprés avoir ſçû l'état de la place par l'homme qu'il y avoit envoié, partit avec une partie de l'armée pour ſuivre le Duc de Luxembourg, laiſſant la conduite du ſiege aux autres Generaux qui apprirent bientôt que ce qu'ils avoient jugé du Gouverneur étoit veritable. En effet ; il commençoit à n'avoir plus gueres de poudre, & dans la crainte qu'il avoit d'en manquer, il défendit de tirer du canon que dans la neceſſité, par ce moien il la fit durer un peu davantage, & ne laiſſa pas de continuer toujours ſes ſorties, dans leſquelles ſes gens faiſoient voir que le depart du Duc de Luxembourg ne leur avoit pas ôté le courage. L'on ne ſçauroit dire combien les ennemis perdirent de monde dans ces

sortes d'occasions ; mais ce qui les rendoit plus malheureux, c'est que la plupart des gens de qualité y demeuroient, sans qui les soldats auroient laché le pied. Ainsi l'on faisoit déja compte qu'ils avoient perdu cinq ou six Colonels, vingt-deux Capitaines, & plus de quarante subalternes, sans compter les personnes de condition qui étoient volontaires, comme par exemple le Baron de Soie, qui avoit été autrefois Gouverneur de la Comté pour le Roi d'Espagne, mais qui aprés avoir eu un si bel emploi n'étoit plus que son Envoié dans l'armée des Cercles. Cependant il n'avoit pas dedaigné cette commission, esperant par ses raisons porter les confederés à attaquer cette Province, & en avoir encore le gouvernement, si la fortune leur étoit favorable.

Cependant le Gouverneur, nonobstant toute sa défense, se voioit, s'il faut ainsi dire, consumer tous les jours; car non-seulement les ennemis le reduisoient pied à pied entre l'enceinte de ses murailles, mais il n'avoit bientôt plus de poudre, ce qui le soucioit encore davantage. En effet le corps de sa place étoit bon, sa garnison encore pleine de bonne volonté, & lui tout rempli de courage; mais tout cela n'étant pas capable de suppléer à la necessité où il se trouvoit, il l'a manda en Cour par un homme qui trouva moien de passer au travers des quartiers des ennemis. Le Marquis de Louvois qui comme j'ai dit tantôt se mêloit de toutes choses, & à qui l'on se pouvoit prendre de ce manquement, lui manda, pour ne le point mécontenter, & pour l'obliger à se taire que le Roi étant plus que satisfait de

1676. de sa défense, il lui étoit loisible de se rendre
LIV. V. quand il voudroit, que pour lui il le trouveroit toujours disposé à lui rendre service, & qu'il pouvoit conter là-dessus. Cette réponse qui laissoit ainsi la carte blanche au Gouverneur, lui aiant été rapportée par le même homme qu'il avoit envoié, il se défendit encore quinze jours, & s'il n'eut craint de manquer tout-à-fait de poudre, il se seroit bien défendu davantage, mais craignant de ne pas obtenir aprés cela de composition, il fit battre la chamade, ce qui rejouit beaucoup les ennemis qui apprehendoient des choses facheuses de la saison qui commençoit à devenir mauvaise. Cette raison fut cause qu'ils lui accorderent presque tout ce qu'il demandoit, & aiant consenti de rendre la place si elle n'étoit secouruë dans la huitaine, il en sortit tambour battant, méche allumée, enseignes deploiées, sa cavalerie l'épée à la main, & son infanterie les armes hautes avec huit pieces de canon, un mortier & quatre bateaux de cuivre. La garnison fut conduite à Haguenau, aprés quoi le Marquis de Bade Dourlak qui étoit resté devant la place aprés le depart du Duc de Lorraine, comme j'ai remarqué cidessus, manda les païsans d'alentour pour combler les travaux, pendant qu'il marcha avec les troupes du côté d'Offembourg, où il esperoit joindre le Duc de Lorraine. Mais une maladie facheuse l'aiant surpris dans le même temps, il fut obligé de quitter l'armée, & de se faire porter dans un lieu où il fut plus commodement. Cependant son heure étant venuë, tous les remedes qu'on lui put faire ne ser-

servirent de rien, & étant mort peu de jours aprés, on mit à sa place le Prince de Saxe Eisenak que la fortune n'accompagna pas toujours dans son emploi, comme je le dirai en temps & lieu. 1676. LIV. V.

Aprés que le Duc de Luxembourg se fut retiré de devant le Duc de Lorraine, comme je l'ai rapporté ci-dessus, il prit le chemin de Scheleſtat, un peu honteux de n'avoir rien fait avec une si puissante armée; son dessein étoit comme j'ai déja dit, de passer dans le Brisgau, mais au lieu d'executer promptement son entrepriſe qui ne consistoit que dans la diligence, il perdit huit jours de temps auprés de Paffenhoven, aprés quoi il fut camper à Rheinau, il y attendit encore je ne sçais combien de jours qu'il lui vint de Brisac tout ce qu'il lui falloit pour construire un pont sur le Rhin; comme si toutes ces choses ne devoient pas être preparées de longue main à tout évenement, mais c'étoit un effet du peu de prevoiance de ce General qui donna ainsi le temps au Duc de Lorraine de prendre les dehors de Philisbourg, & aprés avoir ainsi assuré la prise de cette ville de marcher pour traverser ses desseins. En effet avant que le pont qu'il faisoit faire au dessous de Brisac fut achevé, le Duc de Lorraine jetta du secours dans Fribourg qui étoit la seule place pour laquelle il avoit à craindre, tellement que tous les exploits de ce General aboutirent à fourager quelques villages. Encore le Duc de Lorraine ne les laissa-t-il pas fourager long-temps sans s'y opposer, ce qui obligea le Duc de Luxembourg de repasser le Rhin. Cependant quoi qu'il y eut

1676. eut un si grand fleuve entre les ennemis & lui,
LIV. V. il eut peur qu'ils ne vinssent faire quelques conquêtes en Alsace, de sorte qu'il fit un detachement de son armée pour se jetter dans diverses places. Il étoit ainsi sur la défensive avec une armée de cinquante mille hommes, au lieu que le Vicomte de Turenne n'en avoit jamais eu que la moitié tout au plus, & avoit fait cependant tout ce que j'ai rapporté ci-dessus.

Aprés qu'il eut eu nouvelle que ses troupes étoient entrées dans ces places, il campa sur le bord du Rhin entre Brisac & Bâle, pendant que le Duc de Lorraine s'avança du côté de cette derniere ville dont il avoit peur que les François ne s'emparassent, quoi que la neutralité qu'elle avoit acceptée dés le commencement de la guerre la dût mettre à couvert de toute insulte. Cependant les François disoient de leur côté qu'ils n'étoient aussi venus dans son voisinage que pour la garentir des entreprises des Imperiaux; ainsi sous un si beau pretexte les uns & les autres pillerent son territoire, & elle éprouva le malheur des villes neutres qui est d'être la proie de tous les differens partis. Cependant les Suisses apprehendant que la chose n'allat plus loin, deputerent vers ces deux Generaux pour les prier de se retirer; mais craignant que les prieres ne suffisissent pas ils firent marcher des troupes dans cette ville, témoignant par cette conduite qu'ils ne se fioient pas plus en l'un qu'en l'autre.

La saison qui commençoit à devenir fâcheuse, jointe à cette défiance, aiant fait juger à ces deux Generaux qu'il n'y avoit pas là grand' chose à faire pour eux, chacun se retira pour en-

entrer en quartier d'hiver, le Duc de Luxembourg renvoia une partie de ſes troupes en Lorraine & l'autre demeura en Alſace; mais en chemin faiſant elles ſe ſaiſirent de la Comté de Montbelliard dont le Prince avoit le malheur de dire un peu trop librement ſes ſentimens, car aiant témoigné dans ſes diſcours beaucoup de paſſion pour le ſervice de l'Empereur, la crainte que les François eurent qu'il ne reçût garniſon Imperiale, leur fit croire qu'ils ne feroient pas mal de le chaſſer de ſes Etats, où il n'eſt pas encore retabli aujourdhui, quoi que la guerre ait été terminée il y a déja cinq ou ſix ans. Je n'en ſçaurois dire la raiſon ſi ce n'eſt que ce Prince ſupportant impatiement ſon malheur, s'eſt emporté en des diſcours peu reſpectueux envers le Roi, qui a cru qu'il ne falloit pas le mettre en pouvoir de lui faire du mal quand l'occaſion s'en preſenteroit. Cependant comme ce n'eſt guerre la coutume de depouiller un Prince ſouverain, & qui eſt de Maiſon ſouveraine (car il eſt de la Maiſon de Wittemberg) ſans en avoir d'autres raiſons, les François publierent que ce qu'ils en faiſoient n'étoit que pour le prendre en leur protection: mais ſa retraite fit bien voir qu'il n'étoit pas content d'avoir de tels protecteurs, & quand il y auroit eu des gens aſſez ſimples pour ſe laiſſer dans ce temps-là prévenir de ces diſcours, les ſuites ſont plus que ſuffiſantes pour les detromper aujourdhui. 1676. LIV. V.

Pour ce qui eſt du Duc de Lorraine, comme ſes troupes étoient beaucoup fatiguées du ſiege de Philisbourg, & qu'elles avoient

1676. besoin de repos, il ne songea qu'à les mettre en quartier d'hiver : cependant il ne les
Liv. V. sépara point qu'il ne fut au delà d'Offembourg, car quoi qu'il dut être bien-aise que le Duc de Luxembourg n'eut pas fait autre chose que ce qu'il avoit fait pendant la campagne, comme il croioit qu'il n'oseroit se presenter devant le Roi en cet état, il apprehendoit qu'il ne le surprit au depourvû, mais ce General aiant Mr. de Louvois pour ami, ne songeoit qu'à s'en retourner à la Cour, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il entretint le Roi assez long-temps sur l'impossibilité qu'il y avoit eu de secourir Philisbourg, l'on ne sçait pas au vrai ce que le Roi en pensa dans ce moment, mais le commandement de l'armée d'Allemagne qu'il donna l'année suivante au Maréchal de Crequi, fit croire qu'il n'en avoit pas été content : quoi qu'il en soit, le Duc de Luxembourg ne laissa pas d'être bien auprés de lui du moins à ce qu'on en pouvoit juger par les apparences.

Voilà de quoi étoit cause la mort de Mr. de Turenne, & s'il eut vécu, il y a de l'apparence qu'ils n'eussent pas trouvé tant de facilité à ce siege, & du moins ils ne l'avoient jamais osé faire de son vivant. Cependant ils esperoient que cet accident leur apporteroit de l'avantage, & sur tout en Roussillon par les raisons que je vais dire.

La mort de ce grand homme avoit fait que le Roi avoit retiré le Maréchal de Schomberg de ce païs-là, & comme ils ne croioient pas qu'il y put envoier un homme de sa trempe, ils s'at-

s'attendoient d'y faire de grands progrés, mais aiant choisi le Maréchal de Navailles, qui étoit un homme extrêmement sage, & fort entendu dans le métier, ils se trouverent fort éloignés de leur compte. Cependant comme il étoit Gascon & que dans l'armée qu'il alloit commander, il n'y avoit presque que des gens de ce païs-là, il leur fut plus agreable que n'avoit été le Maréchal de Schomberg, lequel s'étoit montré si severe à leur gré, qu'il en étoit parti sans qu'on eut eu beaucoup de regret de l'avoir perdu. 1676. LIV. V.

Nous avions repris Bellegarde, comme j'ai dit tantôt, & ce château étant de consequence par les raisons que j'ai rapportées ci-devant, les Espagnols tâcherent de le surprendre. Un jeune Anglois s'étant laissé gaigner par leurs promesses, trouva moien de se mettre au service du Gouverneur, & pendant qu'il y étoit, il entreprit de mettre le feu dans le magasin des poudres, mais comme c'étoit une affaire qui ne se pouvoit pas faire en un jour, il s'amusa en attendant à debaucher la garnison, & en aiant été soupçonné il fut mis dans un cachot, pendant qu'il y étoit une femme d'un village d'alentour, par le moien de qui les Espagnols lui faisoient tenir des lettres, le vint demander, & comme il étoit suspect, on lui fit mille questions ausquelles ne pouvant répondre, on la fouilla, & lui aiant trouvé une lettre dans les cheveux on leur fit le procés à l'un & à l'autre.

Cette conspiration aiant été découverte de cette maniere, le Maréchal de Navailles chan-

1676. gea la garnison de peur que cet Anglois n'en
LIV. V. eut seduit quelqu'un, & en aiant visité les fortifications il entra dans le Lampourda par le col de Pertus qui en est tout proche. Les ennemis s'assembloient autour de Gironne, mais les affaires de Messine les aiant obligés, comme j'ai dit ci-devant, d'y envoier leurs meilleures troupes, ils n'oserent passer la riviere pour venir au devant de lui. Le Maréchal de Navailles devant que d'arriver dans le Lampourda avoit detaché le Chevalier Duc Colonel de cavalerie pour s'emparer de Figueres où on lui avoit dit qu'il y avoit garnison, car nous l'avions abandonné en nous retirant l'année precedente, aussi-bien que toutes les autres petites places dont nous nous étions saisis. Le Chevalier Duc étant à moitié chemin, prit langue des gens du pais, & aiant sçû que la garnison de Figueres ne s'étoit pas encore retirée, & qu'elle avoit une garde à Loustelno, il marcha contre cette garde, pendant qu'il envoia dire au Maréchal de Navailles de lui envoier du secours, car il étoit plus foible que cette garnison, & auroit couru risque d'en être battu si elle se fut mise aux champs contre lui, ou plutôt si elle eut sçû le peu de forces qu'il avoit. Le Maréchal de Navailles fit aussi-tôt un detachement pour soutenir le Chevalier Duc: mais sur ces entrefaites celui qui commandoit dans Figueres aiant appris que les François passoient le col, sortit de la ville pour se retirer à Roses, cependant aiant attendu un peu trop tard il fut poussé par le Chevalier Duc, & comme il croioit que c'étoit toute l'ar-

l'armée, il se rendit avec toute sa garnison qui étoit composée du terce de Barcelonne. 1676. LIV. V.

Aprés cela on s'empara de Figueres où l'on établit des magasins comme on avoit fait l'année precedente. Comme on étoit encore autour de cette ville, le Maréchal de Navailles eut nouvelles que les ennemis campoient à deux lieuës en deçà de Gironne, ce qui lui fit naître le dessein de les surprendre, mais comme ils n'auroient pas manqué de decouvrir son entreprise s'il eut pris par le droit chemin, il fit courir le bruit qu'il en vouloit à leurs Miquelets qui incommodoient beaucoup les convois qui venoient à son armée. Sous ce pretexte s'étant approché des montagnes il fit partir d'abord quelque infanterie & quelques dragons pour donner plus de couleur à ce qu'il avoit publié de ses desseins, mais marchant aussi-tôt avec le reste de l'armée, l'on traversa un païs affreux & où la cavalerie n'avoit peut-être jamais été, le dessein de ce Maréchal étoit, comme je viens de dire, de surprendre les ennemis par une marche si extraordinaire & si penible, mais les gens qui habitoient ces montagnes les aiant été avertir, ils se retirerent à Gironne pendant qu'ils envoierent ordre à leurs Miquelets de voltiger sur les aîles de nôtre armée. Comme ces Miquelets avoient beaucoup d'avantage par la connoissance du païs, ils donnoient tous les jours des allarmes au camp, & la nuit leur étant encore plus favorable, il ne s'en passoit point qu'ils ne fissent quelque desordre, cela obligea Mr. de Navailles à leur faire la guerre à

1676. outrance, & aiant resolu de les exterminer, il envoia contr'eux Casaux Gouverneur de Bergues, & qui avoit demandé à venir servir dans son armée où il étoit Maréchal de camp, à cause qu'il ne portoit point de santé dans sa place, il lui donna presque tous les dragons de l'armée, avec ce qu'il y avoit de meilleure infanterie, lui ordonnant de les poursuivre jusques dans les lieux où ils avoient coutume de se retirer, mais ces sortes de gens qui n'avoient point d'autre retraite que les montagnes se separerent en trois pour pouvoir subsister plus commodement, & attaquant Casaux tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, ils lui donnerent tant d'affaires, que tout l'avantage qu'il retira de sa marche fut qu'il les éloigna pour un temps de l'armée, mais comme ils ne vivoient que de rapines, ils s'en rapprocherent bientôt, & il fut impossible de remedier à ce desordre. En effet ils attaquerent à quelques jours delà un convoi qui nous venoit du Roussillon, & s'il ne fut venu du secours aux troupes qui l'escortoient, il eut été en grand danger.

Liv. V.

Hors de ces sortes d'occasions il ne s'en passa point d'autres pendant la campagne : car d'un côté les ennemis étoient si foibles qu'ils n'osoient entreprendre de se montrer, & de l'autre nous nous affoiblissions tous les jours par les detachemens qu'on faisoit de l'armée, & qu'on envoioit à Messine, le regiment du Chevalier Duc y fut envoié avec celui de la Has tous deux de cavalerie, outre cela on y envoia de l'infanterie, & entr'autres le regiment de Schomberg qui étoit de nouvelle levée,

vée, cependant l'armée qui diminuoit beaucoup par là, diminuoit encore par la debauche des soldats, dont il y en avoit un grand nombre dans les hospitaux qui étoient affligés d'une maladie qu'ils avoient gagnée par leur faute, le Maréchal de Navailles resolu d'apporter remede à ce desordre fit prendre toutes les femmes qui suivoient l'armée & les envoia à Marseille, d'où elles passerent à l'Amerique. 1676. Liv. V.

Aprés que l'armée eut vécu plus de trois mois aux dépens des ennemis campant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, elle se retira en Rouffillon, où elle laissa passer les grandes chaleurs, se mettant dans des quartiers de rafraichissement. Sur la fin du mois d'Août elle en sortit pour aller faire son ravage ordinaire dans la Cerdaigne, mais elle ne peut rien faire de plus par les raisons que j'ai rapportées ci-devant: quoi que le Maréchal de Navailles se fut bien promis au commencement de la campagne d'enlever cette petite Province aux ennemis, la raison pour laquelle il n'y put réüssir fut à cause des troupes qu'il lui fallut donner pour aller à Messine où il ne se faisoit rien de considerable. Cependant le Duc de Vivonne pour insinuer que ce n'étoit pas sa faute, mandoit incessamment à la Cour que les Espagnols se renforcoient à tous momens, & que si l'on vouloit qu'il fit quelque chose, il le falloit mettre en un autre état qu'il n'étoit. Ces lettres étant souvent reïterées, & Madame de Montespan les appuiant, on resolut de lui envoier encore de nouvelles troupes, quoi que la plupart se doutassent bien, & Mr. de Louvois entr'autres que cela ne feroit pas grand effet. On lui

1676. envoia donc un grand detachement d'infanterie de l'armée de Catalogne, & il eut ordre de
Liv. V. se rendre à St. Maximin, en attendant qu'on eut preparé des vaisseaux pour le transporter, il fut suivi des regimens de cavalerie du Chevalier Duc & de la Has, dont j'ai parlé ci-devant, & le Duc de Vivonne ne pouvant plus aprés cela s'excuser sur le defaut de troupes, il prit Taormine & la Scalette, ce qui étoit peu de chose en comparaison de ce qu'il devoit faire: cependant il se donna auparavant un combat naval entre Duquesne & Ruiter, où ce dernier acheva de terminer ses jours qu'il avoit emploiés si glorieusement qu'il n'y avoit gueres eu de Capitaine avant lui qui eut acquis tant de reputation sur la mer. Ensuite du combat qu'il avoit donné, & dont j'ai parlé ci-dessus; comme il n'avoit pas lieu d'être content des Espagnols, & que d'ailleurs il avoit ses ordres, il prit congé du Viceroi de Sicile, & fit voile du côté de Livorne, où il sçavoit qu'il y avoit des vaisseaux marchands de sa nation qui seroient bien-aises de se servir de son escorte. Le Viceroi fit tout son possible pour le retenir, lui disant que quoi que le traité d'entre le Roi son Maître & les Provinces-Unies ne fut que de six mois, & que le terme en fut expiré, il s'en étoit negocié un autre, dont il avoit eu avis & dont il seroit averti bientôt lui-même, qu'ainsi il ne devoit point faire de difficulté de rester sur sa parole, puis qu'aussi-bien il seroit toujours obligé de revenir: mais Ruiter qui comme je viens de dire avoit reconnu la mauvaise foi des Espagnols, refusa le Viceroi & arriva à Livorne, où il n'attendoit que la com-

commodité des marchands pour s'en retourner en Hollande. Quand il lui vint ordre des Etats de retourner en Sicile, la volonté de ses Maîtres lui étant une Loi, il se remit en mer en même temps, & les Espagnols aiant reconnu par ce qui leur étoit arrivé pendant la campagne precedente, que les forces des Hollandois ne suffisoient pas pour nous chasser de la mer, ils firent à ce coup-là toutes sortes d'efforts de leur côté pour les rendre plus puissantes; ils armerent tous leurs vaisseaux & toutes leurs galeres, & aiant donné ordre à celui qui les commandoit de se joindre à Ruiter, toutes ces forces entreprirent le siege d'Augouste, où le Viceroi devoit envoier les troupes d'Espagne pour l'attaquer du côté de terre. Le dessein des ennemis aiant été sçû bientôt du Duc de Vivonne, il assembla le Conseil-de-guerre, ne sçachant par où commencer pour éviter le malheur dont les Espagnols le menaçoient; car d'Augouste ils s'en seroient venus à Messine qui n'en est qu'à quatre lieües, où l'auroient serré de si prés, que cela joint aux intelligences qu'ils avoient dedans, ils s'en seroient bientôt rendus les maîtres. 1676. LIV. V.

Duquesne qui étoit resté à Messine aprés la derniere bataille, se trouva tout à propos dans ce conseil de guerre pour tirer de peine le Duc de Vivonne, & lui aiant dit qu'il n'y avoit point à marchander, & qu'il falloit marcher aux ennemis, il se chargea de l'execution, ce qui étoit mettre le Duc de Vivonne au comble de sa joie, non pas qu'il eut aucune crainte du peril, car il étoit tout aussi brave qu'un autre, mais parce qu'il se rendoit justice &

1676. qu'il croioit que la chose en iroit mieux quand
LIV. V. elle rouleroit sur un homme d'une si grande expérience. La chose étant arrêtée; Duquesne qui n'avoit jamais souffert que les Officiers de l'armée navalle suivissent l'exemple des Officiers de terre qui étoient perpetuellement plongés dans une villaine debauche à l'exemple de leur general, visita les vaisseaux & aprés avoir exhorté chacun à rendre service au Roi comme il y étoit obligé, & à avoir soin de son honneur, il donna le jour pour partir & étant venu il se rendit sur la flotte, ou le Duc de Vivonne faisoit mine de vouloir le suivre; mais Duquesne qui vouloit avoir la gloire de cette action que le Duc de Vivonne auroit partagée avec lui, parce que c'eut été à lui à commander, sçût si bien lui persuader qu'il ne devoit pas sortir de la ville ou il se faiſoit peut être quelque sedition pendant son absence, qu'il se resolut à demeurer. La chose étant faite & tout étant prêt pour le jour qu'on devoit partir, chacun s'embarqua avec une joie toute extraordinaire. comme s'il eut été seur de ce qui devoit ariver, le Duc de Vivonne fit l'effort de venir voir embarquer les troupes & aprés avoir embrassé Mr. Duquesne & les principaux Officiers, il leur souhaitta toute sorte davantage. Le vent étoit favorable & comme l'ennemi n'étoit pas loin on eut esperance de le voir bien-tôt; mais Ruiter n'aiant pas coutume qu'on le vînt chercher, & allant lui même ordinairement au devant des autres, leva l'ancre de devant Augouste, dés qu'il sût que les François le venoient chercher; & quoi qu'il eut déja pris un fort qui étoit

étoit pour la deffenſe du port, il préfera l'eſperance d'une Victoire à un avantage qui tout petit qu'il étoit, lui en promettoit peut être un plus grand s'il eut voulu ſe donner quelque patience. 1676. Liv. V.

Les François ſçachant que les ennemis s'avançoient au devant deux donnerent ordre à leurs affaires & ſe preparerent au combat. DuQueſne donna l'avant-garde à commander à Mr. Dalmeras & l'arriere-garde à Gabaret, ſe reſervant le corps de bataille. Ruiter de ſon côté pour ſuivre l'exemple de ſon ennemi marcha en ordre & aiant donné l'arriere-garde au Vice-admiral de Haen, il prit l'avant-garde pour lui, pendant que les Eſpagnols ſe mirent au corps de bataille, qui étoit le poſte d'honneur. Les deux armées étant arivées de cette maniere en preſence l'une de l'autre les deux avant-gardes s'engagerent au combat qui fut rude & douteux, mais au bout d'une demie heure ou trois quart d'heure au plus, Ruiter aiant été bleſſé au pied d'un coup de canon & s'étant bleſſé lui-même à la tête en tombant tous ſes vaiſſeaux dont il étoit l'ame s'il faut ainſi dire ſe reſſentirent bien-tôt de ſon malheur. Cependant ce grand homme dont la conſtance étoit extraordinaire fit appeller le capitaine de ſon vaiſſeau & lui dit d'en prendre le ſoin le mieux qu'il pouroit; qu'il fit advertir les principaux Officiers de ce qui lui étoit arivé mais qu'on le cachat aux autres, depeur qu'ils ne cruſſent le mal plus grand qu'il n'étoit & qu'ils ne perdiſſent le courage. Ces precautions firent encore durer le combat quelque temps mais y aiant bien de la difference entre l'expe-

1676. rience de ce grand homme & celle de ceux sur
LIV. V. qui les choses rouloient apres sa blessure, les Hollandois pleierent & comme d'Almeras poursuivoit sa Victoire il fut tué en combattant genereusement.

Le corps de bataille s'étoit mélé aussi-bien que l'avant-garde, mais les Espagnols aiant fait leur premiere décharge de bien loin, les François jugerent de là qu'il falloit qu'ils ne fussent pas accoutumés au feu, & qu'ils auroient bon marché deux puis qu'ils commençoient si mal le combat. En effet dés qu'ils virent la furie avec laquelle on les attaquoit & qu'on ne tâchoit qu'a les aborder, ils se retirerent sans songer qu'ils abandonnoient ceux qui n'étoient dans le danger que pour être venus à leur secours.

Leur retraitte aiant beaucoup affoibli les Hollandois, le Vice admiral Haen qui avoit l'arriere-garde tâcha de prendre la place des Espagnols, mais Gabaret lui donnant assés d'affaire & Mr. Duquesne survenant encore pour l'accabler, on fut demander à Ruiter ce qu'il y avoit à faire dans ce desordre. Ce grand homme qui souffroit des douleurs inconcevables mais avec une force d'esprit merveilleuse repondit alors qu'il falloit se retirer, & levant les yeux au ciel, Dieu le leur veuille pardonner dit-il en parlant des Espagnols.

Aprés que Ruiter eut ainsi ordonné la retraitte, chacun tacha de se servir de ses voiles & la nuit favorisant leur deissein, car il y avoit déja plus d'une demie heure que le jour avoit manqué, & il n'y avoit que la Lune qui éclaira mais

fort

fort peu ils se retirerent dans le port de Siracuse. 1676.
Duquesne ne pouvant les poursuivre à cause LIV. V.
de l'obscurité demeura sur le lieu ou s'étoit donné le combat, joint à cela qu'il vouloit jetter du secours dans Augouste. Cependant à peine le jour commença-t-il à paroître qu'il prit le chemin de Siracuse & s'étant presenté en bataille à la rade il provoqua les ennemis au combat qui se contenterent de tirer quelques volées de canon sans vouloir sortir. Cependant leur perte n'étoit pas bien grande, si l'on excepte le malheur de Ruiter qui en étoit pour eux un irreparable, la blessûre de ce grand homme étoit au pied comme je viens de dire dont il avoit la moitié d'emporté, mais outre cela il avoit deux os de fracassés à l'autre jambe, ce qui lui étoit arivé apparement par quelque éclat du vaisseau. Tout cela joint au bruit épouvantable du canon qu'il lui avoit fallu entendre cinq ou six heures durant aprés sa blessûre ou plûtôt à son grand âge, car il avoit soixante & treize ans, lui aiant donné la fieure il se disposa à sortir du monde dont il voioit bien que Dieu le vouloit retirer; en effet ses blessures alloient tous les jours de mal en pis, & même on apprehendoit la gangrenne, mais il n'en étoit pas besoin pour le faire mourir, car la douleur augmentant de moment à autre, la fiebure augmenta pareillement & en sept jours de temps il se trouva à l'agonie ou aprés avoir demeuré vingt quatre heures il rendit l'esprit.

La Religion où il étoit mort aiant fait croire aux Hollandois que les Espagnols qui sont

1676. attachées à leur creance jusques à la superstition
LIV. V. ne voudroient jamais permettre qu'on fit aucune ceremonie à ses funerailles, ils se resolurent de l'embaumer, joint à cela qu'ils étoient bien aises de porter son corps en leur païs pour la consolation de ses parens, on enterra cependant ses entrailles dans un lieu proche de la mer & on le fit même en cachette, depeur que la superstition des peuples ne leur fit faire quelque chose de fascheux pour la memoire d'un si grand homme, cependant qu'on donnoit ordre ainsi à ce qui regardoit le corps de ce grand capitaine, l'on n'oublioit pas de se precautionner contre les ennemis qui tout fiers de son malheur menaçoient de venir brûler la flotte jusques dans le port de Siracuse; mais comme on ne vouloit pas attendre cette extremité on se mit en mer contre l'opinion des Espagnols qui furent comme forcés à suivre cette résolution, cependant comme on s'apprétoit pour le combat, les vaisseaux Espagnols eurent ordre de se retirer & les Hollandois ne pouvant pas tenir la mer tout seuls, n'aiant que vingt vaisseaux contre les François qui en avoient plus de quarante, ils se retirerent pareillement à Palerme, aprés avoir envoié en Hollande pour recevoir des ordres de ce qu'ils avoient à faire. Les François qui jugeoient bien que dans le mecontentement que les Hollandois devoient avoir des Espagnols il ne pouvoit pas y avoir une grande intelligence entr'eux, resolurent de proffiter de cette division, & étant venus se mettre en bataille à la rade de Palerme ils presenterent le combat, mais la

fraieur

fraieur étoit si grande parmi les Espagnols, que bien-loin de vouloir qu'on combattit, ils firent défense de sortir du port sous peine de la vie, cependant l'allarme étoit encore plus grande dans la ville que parmi les vaisseaux, car la garnison se défioit du peuple, & si les François eussent fait une descente, je ne sçais pas ce qui en seroit arrivé: mais le Duc de Vivonne qui étoit present à cette occasion ne jugea pas à propos de le faire, ce que j'attribuë aux conspirations qui se faisoient tous les jours à Messine, où il craignoit qu'elles ne reüssissent à la fin, s'il separoit une fois ses forces, ce qu'il lui eut fallu faire necessairement s'il se fut rendu maître de Palerme. 1676. Liv. V.

Comme les François virent que les Espagnols ne vouloient point de combat, ils s'approcherent du port le plus prés qu'il leur fut possible, d'où ils cannonerent si furieusement les ennemis qu'il n'y avoit pas moien de voir à trois pas de soi à cause de la fumée; les Espagnols tirerent aussi de leur côté mais avec peu d'effet: cependant les François envoierent des brulots jusques dans le port à la faveur de la fumée, & n'aiant été decouverts que quand il étoit impossible d'y mettre remede, ils firent un desordre épouvantable parmi la flotte dont il y eut plusieurs vaisseaux qui sauterent en l'air. Ce malheur fit regretter encore davantage la perte de Ruiter, sous le commandement de qui il n'étoit jamais arrivé une pareille chose, & les Hollandois crevoient de depit de se voir contraints de recevoir cet affront, eux, dont la valeur étoit connuë sur la mer depuis tant d'années, & qui avoient toujours coutume d'al-

1676. d'aller au devant de leurs ennemis ; mais il n'y avoit pas d'apparence comme je viens de dire de combattre tout seuls avec des forces si inégales, & du moins ils avoient la consolation que s'ils étoient malheureux on ne les pouvoit pas accuser de manque de courage ou de conduite.

LIV. V.

Cet évenement fut cause que les Anglois à qui l'on tâchoit de faire ouvrir les yeux depuis long-temps sur la grandeur de la France, se resolurent à la fin de se declarer contr'elle, & le Parlement d'Angleterre étant assemblé on fit des remonstrances si fortes à sa Majesté Britannique, que quelque inclination qu'eut ce Prince à demeurer mediateur de la paix, il se disposa à prendre les armes, cependant comme il entretenoit une correspondance fort étroite avec la France, il essaia auparavant de terminer les choses par la douceur, mais on en étoit si éloigné à Nimegue où elles se traitoient, qu'il crut qu'il ne s'en pourroit jamais dispenser ; il commença donc à armer puissament par mer & par terre, & pour faire sentir à la France ce qu'elle devoit apprehender du sentiment où étoient ses peuples, il lui redemanda les troupes qui étoient à son service. Or les François ne pouvant se dispenser de les lui renvoier, ils les congedierent, elles avoient toujours servi la plupart dans l'armée d'Allemagne, & étoient alors en garnison en Lorraine & en Comté, si bien que le chemin le plus court étoit de leur faire prendre par la Bourgogne & par la Champagne pour les faire entrer en Picardie, où l'on pouvoit faire trouver des vaisseaux qui les auroient portés en An-

Angleterre ; mais comme il n'étoit point stipulé dans le traité quel chemin ils prendroient, & que la France étoit obligée seulement de les renvoier à ses frais & dépens, on leur fit prendre par le Lionnois, par le Dauphiné & par la Guienne, & trouvant là toutes sortes de bons vins & de nouritures, la plupart desetterent pour aller servir en Catalogne, & le reste s'embarqua dans les ports de Guienne, mais outre qu'ils étoient en petite quantité, on leur fit faire de si petites traites que la campagne se passa avant qu'ils pussent arriver en leur païs. 1676. LIV. V.

Aprés l'avantage que le Duc de Vivonne avoit remporté devant Palerme, il étoit à croire qu'il profiteroit du desordre où se trouvoient les ennemis, & qu'il tâcheroit de s'ouvrir quelques passages, mais il retomba dans sa faineantise, & ses Officiers à son exemple menerent une vie si scandaleuse que l'on n'auroit jamais cru que ceussent été les mêmes gens qui avoient fait tant de bonnes actions en d'autres rencontres. Le Chevalier Duc qui commandoit la cavalerie, & que l'on avoit fait brigadier se jetta dans un desordre indigne d'un homme de son âge. Morton qui commandoit l'infanterie ne se comporta pas plus sagement, & quoi que ses debauches de France le reduisissent en un état à avoir plutôt besoin de remedes que d'autres choses, il ne laissa pas de continuer la même vie, objettant ce proverbe à ses amis quand ils lui en parloient qu'il valoit autant être bien que mal battu. Le Duc de Vivonne lui-même ne se trouva pas exempt des maladies qui suivent ces sortes de débauches, & elles étoient si communes parmi les François

1676. çois qu'ils ne s'en cachoient presque plus ; cela excitoit tous les jours des desordres dans la ville, car quoi que la misere y augmentat incessament, & qu'elle fut cause de la prostitution des femmes, comme il y avoit encore des maris ou des parens qui avoient de l'honneur, ils cherchoient à se venger par toutes sortes de moiens, & s'ils ne le faisoient pas, c'est qu'ils n'en trouvoient pas l'occasion, on rencontroit ainsi tous les jours des hommes morts qu'on avoit assassinés pendant la nuit ; cependant quoi que la conformité d'humeur dût obliger le Duc de Vivonne à prendre soin du salut de chacun, il étoit comme insensible à ces malheurs, & pourvû qu'il fut en seureté il ne témoignoit pas se soucier beaucoup de ce que les autres devenoient. Toutefois étant obligé d'y donner ordre à cause des plaintes que lui en faisoient incessament les Capitaines qui perdoient ainsi tous leurs soldats. On arrêta un certain homme qui avoit tué sa sœur avec un François qu'il avoit trouvé couché avec elle. Mais le Duc de Vivonne se contenta de le faire mettre en prison & il y demeura huit mois entiers sans qu'il lui fit faire son procés, tellement qu'il y étoit encore quand le Duc de la Feüillade arriva à Messine, & ce fut lui qui en fit faire justice, comme je le dirai en temps & lieu, parce que cette action fut accompagnée de circonstances qui sont extrêmement remarquables.

LIV. V.

Cependant une conduite si pitoiable faisoit beaucoup de mécontens, comme je crois déja l'avoir dit, & il se trouvoit toujours parmi ces sortes de gens-là des personnes qui faisoient des

des conſpirations. Mais il y en eut une qui prit ſon origine d'une autre raiſon, & qui ne laiſſa pas d'être fort dangereuſe. Il y avoit deux freres qui étoient d'une Maiſon conſiderab'e parmi la Nobleſſe, & dont le nom étoit Liparis, il y en avoit un qui étoit Jacobin, & l'autre faiſoit profeſſion des armes, ils étoient fort bien tous deux avec le Duc de Vivonne, à qui ils avoient donné quelque avis au commencement qu'il étoit arrivé dans la ville; de ſorte qu'il logeoit celui qui étoit du monde dans ſon palais, & lui faiſoit beaucoup de graces, au reſte j'ai dit ci-devant que le Secretaire étoit proprement le Viceroi, & que c'étoit à lui à qui il falloit s'adreſſer pour obtenir toutes choſes: mais Liparis prenant une autre voie, & s'adreſſant droit au Maître, le Secretaire en fut faché, non pas qu'il voulut l'obliger à lui faire la cour, mais parce que le Duc de Vivonne lui accordoit quantité de choſes dont il eut pû tirer de l'argent. Cette raiſon lui fit parler mal de Liparis au Duc de Vivonne, & ce Secretaire aiant decouvert qu'il vendoit les graces qu'il obtenoit de lui, il lui en fit une grande affaire, lui qui n'en accordoit pas une ſi on ne la lui achettoit. Le Duc de Vivonne aprés avoir mis ſon autorité entre les mains de ce Secretaire, n'eut garde qu'il n'entrat dans tous ſes ſentimens, & aiant trouvé fort mauvais le trafic que faiſoit Liparis, il le chaſſa de ſa maiſon à la ſuſcitation de ſon Secretaire. Liparis outré de cet affront reſolut de s'en venger, & aiant communiqué ſon deſſein à ſon frere, celui-ci ſous pretexte de s'en aller à Rome pour les affaires de ſon Ordre, y trai-

1676. Liv. V.

ta

1676. ta avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à qui il pro-
LIV. V. mit de faire livrer une porte de Meſſine.

Comme ceci ſe negocioit, la conduite de Liparis devint ſuſpecte au Duc de Vivonne, & l'aiant obſervé de prés, il augmenta tous les jours ſes ſoupçons. Sur ces entrefaites il intercepta des lettres que ſon frere lui envoioit de Rome, & qui lui firent comprendre qu'il ne ſe trompoit pas, mais comme il ne vouloit pas prendre l'un ſans l'autre, il écrivit au Duc d'Eſtrées Ambaſſadeur de France en ce païs-là de prendre garde au Jacobin & de le faire ſuivre lors qu'il ſortiroit de la ville. Le Duc d'Eſtrées qui avoit déja decouvert quelque choſe de cette intrigue apprit en même temps que ce Jacobin conferoit ſouvent avec l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, mais que tous leurs rendez-vous n'étoient que la nuit. Cette circonſtance l'aiant obligé de le faire veiller de prés, il ſçût enfin qu'il ſe diſpoſoit à s'en retourner, & l'aiant fait ſuivre juſques à Meſſine il fut arrêté avec ſon frere, il fut trouvé ſaiſi de quelques lettres, tellement qu'étant convaincus tous deux de trahiſon ils furent condamnés à la mort qu'on leur fit ſouffrir en ſecret, parce que la coutume de Meſſine étoit de ne faire jamais mourir perſonne en public. C'eſt ainſi qu'on faiſoit la guerre en Italie, voions cependant ce qui ſe paſſoit en Suede.

J'ai dit ce me ſemble aſſez de choſes ci-devant de l'état où étoit la Suede pour faire comprendre le deſordre qui y regnoit. Cependant il augmenta encore par le malheureux ſuccés de la campagne precedente, & le Roi de Suede étant reduit à un ſi miſerable état qu'il n'avoit

ni

ni Generaux ni sur mer ni sur terre : il manda le Comte de Konigsmark qu'il avoit differé de faire revenir, & dont l'experience ne pouvoit pas pourtant être bien grande, comme j'ai dit ci-devant, attendu qu'il n'y avoit pas encore long-temps qu'il servoit : mais le Roi de Suede pretendoit qu'aiant été quatre ans entiers avec les François qui avoient tant de reputation, il en auroit plus appris avec eux que s'il avoit demeuré deux fois autant à une autre école : en effet, soit que la fortune l'accompagnat, ou qu'il en fut redevable à son experience, il rassura en quelque façon son païs, & si la Suede fit encore des pertes aprés son arrivée, du moins eut-elle quelques succés qui la consolerent de tant de malheurs. Le Comte de Konigsmark fut fait Maréchal de Suede, & le Roi son Maître lui fit épouser peu de temps aprés la fille du Comte de la garde, dont la femme étoit sœur du feu Roi, tellement que le Comte de Konigsmark eut l'honneur de devenir cousin germain de sa Majesté Suedoise. 1676. LIV. V.

Les Danois avoient pris Wisinart, comme j'ai dit ci-dessus, le Brandebourg une partie de la Pomeranie, & la Maison de Lunebourg la moitié du Duché de Bremen. Le Roi de Suede envoia Konigsmark en Pomeranie qui étoit une Province detachée de ses Etats, mais comme la conservation des autres lui étoit de bien plus grande consequence, joint à cela qu'il avoit une certaine jalousie du Roi de Danemark qui lui étoit comme hereditaire, il se mit à la tête de l'armée qui devoit marcher contre lui. Cela n'empêcha pas que le Roi de Danemark qui commandoit aussi ses troupes en

1676. en perſonne ne mit le ſiege devant Chriſtianſtald, & l'aiant pris ſans qu'il eut fait beaucoup
Liv. V. de reſiſtance, il marcha à d'autres conquêtes. Cependant le Marquis de Brandebourg s'empara d'Anclam & de Lokenits, pendant que les Princes de Lunebourg acheverent de conquerir la Duché de Bremen dont il fut fait partage entr'eux ſuivant le traité qu'ils avoient enſemble. Le Marquis de Brandebourg aiant reſolu enſuite d'aſſieger Stetin ſe preſenta devant ſes murailles aiant quelque intelligence dedans, mais cette intelligence ne lui aiant profité de rien & la place êtant extrêmement forte, il la bloqua par des Forts qu'il fit bâtir alentour, & il ſe ſaiſit d'ailleurs des paſſages; Konigſmark étoit un brave homme & auroit bien ſouhaité le pouvoir combattre, mais comme on ne lui avoit donné des troupes que pour ſe tenir ſur la défenſive, il ſe contenta d'obſerver tous ſes deſſeins, & de tâcher de les traverſer. Il ſe paſſa neanmoins quelques rencontres entre les deux armées, mais de peu de conſequence, parce que ce n'étoit que des partis qui ſe rencontroient & qui ne decidoient rien. Cependant le Roi de Danemark aiant reſolu de faire une deſcente dans l'Iſle de Schonem, monta ſur ſes vaiſſeaux avec ſon armée qui étoit de quinze à ſeize mille hommes. Le Roi de Suede aiant eu nouvelles de ſon deſſein y accourut en diligence, mais le Roi de Danemark avoit déja mis pied à terre, & commençoit à faire des hoſtilités qui épouvantoient tous les habitans. D'abord que l'on ſçût dans l'armée de Suede la deſcente qu'avoit fait le Roi de Danemark, l'on y tint Conſeil-de-

guerre, & la plupart vouloient qu'on se retirat sans combattre, mais un simple Colonel s'adressant au Roi de Suede lui dit en presence de tous les Generaux qu'il en useroit comme il voudroit, mais que si dés la premiere fois qu'il se trouvoit les armes à la main, il prenoit le parti qu'on lui conseilloit, c'étoit fait non-seulement de sa reputation en Allemagne, mais peut-être encore de sa Couronne, qu'il n'y avoit qu'un an qu'il avoit commencé la guerre, & qu'il avoit bientôt perdu tout ce que ses Ancêtres avoient conquis en vingt ans: quel parti il esperoit prendre en prenant la fuite, que c'étoit le moien que tous ses peuples lesquels n'avoient d'esperance qu'en lui l'abandonnassent, & qui le voiant lâcher le pied devant les ennemis se jetteroient entre leurs bras pour éviter d'être pillés, qu'il faloit se montrer digne successeur du Grand Gustave, qu'il trouveroit encore des Suedois pour courir à la mort avec lui s'il le faloit, mais que si on lui voioit tourner le dos tout ce qu'il y avoit de braves gens dans son armée l'abandonneroient, voiant que pour son commencement il auroit fait une action si éloignée de la valeur de ses Ancêtres, & de la gloire de la nation. 1676. LIV. V.

Cette remontrance qui étoit conforme à l'inclination de ce jeune Prince, aiant fait impression sur son esprit, il se leva tout en colere, & dit à ceux qui avoient été de l'autre avis, qu'ils n'avoient que faire d'apporter tant de raisons pour excuser le dessein qu'ils avoient de ne point combattre, que s'ils vouloient regagner son estime ce ne seroit qu'en se comportant comme il faut dans le combat, que pour lui

1676. lui il y feroit son devoir, mais qu'il n'y seroit pas si fort embarrassé de l'ennemi qu'il ne prit
LIV. V. bien garde à ceux qui tourneroient le dos.

Ce discours choqua la plupart de ceux à qui il s'adressoit, mais comme ce Prince étoit extrêmement colére, & que d'ailleurs il étoit Roi, personne ne fit semblant de prendre cela pour lui, chacun au contraire lui jura de perir plutôt que de manquer à le contenter, & le combat étant ainsi resolu l'armée marcha du côté de Lunden, pendant un froid si épouvantable qu'à peine la cavalerie se pouvoit-elle tenir à cheval. L'armée étoit à peu prés de la même force que celle de Danemark, & il y avoit un grand nombre de Finois lesquels se montroient fort courageux, soit qu'il falut mépriser les rigueurs de la saison ou marcher à quelque entrepriſe. Cependant l'on ne pouvoit dire si veritablement ils avoient du courage, car ils ne s'étoient point encore trouvés dans aucune occasion, si-bien que toute cette reputation ne rouloit que sur la bonne volonté qu'ils avoient fait paroître, mais il fut aisé de juger à la veille du combat que le Rôi de Suede en auroit toute sorte de contentement, car ils lui demanderent à combattre à la premiere ligne, mais le Roi de Suede ne voulant faire tort à personne, leur répondit que chacun marcheroit à son rang & qu'il y auroit de l'honneur à acquerir pour tout le monde.

Cependant le Roi de Danemark animé par les grands succés qu'il avoit eus depuis que la guerre étoit commencée, marchoit en bataille contre l'ennemi, dont il croioit venir à bout facilement; mais le Roi de Suede excitant ses

gens

gens par ſes paroles couroit de rang en rang pour voir la contenance de chacun, & croiant y remarquer du courage & de la reſolution, il fit ſonner la charge, les deux armées n'étant ſeparées l'une de l'autre que par un ruiſſeau qu'il étoit aiſé de traverſer. Comme l'ardeur étoit égale de part & d'autre, chacun fit la moitié du chemin, & les deux armées s'entrechoquerent avec un ſuccés égal, car la droite où combattoient les deux Rois & qui avoit été garnie des meilleures troupes, fit pleier la gauche, & le deſordre étant égal, il falut que la droite s'arrêtat pour donner le temps à la gauche de ſe rallier. 1676. LIV. V.

Le Roi de Suede avoit fait un corps de reſerve qu'il degarnit alors pour renforcer ſa gauche, & les ennemis n'aiant pas eu la même precaution s'en apperçûrent bien quand les deux armées revinrent à la charge, car la gauche du Roi de Suede ſoutint le choc du Roi de Danemark ſans s'ébranler, au lieu que la gauche de l'armée Danoiſe ne pouvant reſiſter aux efforts du Roi de Suede, prit la fuite aprés une défenſe aſſez mediocre. Cependant le Roi de Suede eut un cheval de tué ſous lui dans ce ſecond choc avec quelques coups dans ſes armes, mais l'ardeur où il étoit ne lui laiſſant pas le temps de faire reflexion au peril qu'il avoit couru, il prit un autre cheval ne ſongeant qu'à profiter du deſordre où il avoit mis les ennemis. En effet, le Roi de Danemark ſe trouvoit fort embarraſſé n'aiant plus que la droite de ſon armée pour oppoſer à celle du Roi de Suede, mais comme il n'avoit point encore touché à ſon corps de reſer-

1676. ve, il le fit marcher pour lui servir de gauche,
LIV. V. & elle aiant donné le temps aux fuiards de se rallier, le combat recommença plus furieux qu'auparavant, mais toujours avec le même succés, car la gauche de l'armée Danoise fut défaite pour la troisiéme fois, & le Roi de Danemark ne voiant plus d'apparence de la pouvoir rallier aprés tant de desordres fit sonner la retraite.

Les Suedois au lieu de poursuivre les ennemis qui étoient épouvantés de ce qui leur étoit arrivé, s'étant amusés à prendre quelques méchans châteaux leur donnerent le temps de se retirer dans leurs navires, ce qu'ils auroient bien pû empêcher. Ainsi ne les aiant pas poursuivi, leur victoire fut infructueuse, tout l'avantage qu'ils en retirerent fut la prise d'Elsimbourg, au lieu que s'ils eussent pris une autre resolution ils pouvoient ruiner une armée qui avoit à s'embarquer devant eux, & qui étoit déja à demie battuë.

Cette faute aussi-bien que beaucoup d'autres qu'ils faisoient à tous momens, aiant fait connoître à la France le peu de secours qu'elle devoit esperer de cette Couronne tant que ses forces seroient ainsi conduites, elle lui proposa de prendre un General François dont l'experience put reparer les desordres qui lui étoient arrivés : cette proposition plut au Roi de Suede, mais pas un de ceux qui étoient emploiés dans nos armées ne voulant quitter leurs charges pour aller servir dans ce païs-là qui passoit pour n'être pas trop bon & où d'ailleurs les affaires étoient

étoient si delabrées, le Resident de Suede qui étoit chargé de cette commission jetta les yeux sur le Marquis d'Aubeterre, frere du Gouverneur de Couilloure dont j'ai parlé ci-devant, lequel avoit été autrefois Lieutenant-General en Catalogne, mais les mêmes raisons qui avoient empêché les autres d'accepter cet emploi le rendant incertain de ce qu'il devoit faire, il demanda à être fait Connêtable de Suede, & la grandeur de ses demandes aiant rebutté sa Majesté Suedoise, cette affaire s'en alla en fumée.

1676. LIV. V.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE HOLLANDE.

LIVRE SIXIEME.

Où l'on voit ce qui eſt arrivé de plus remarquable en l'année 1677.

1677. Liv. VI.

LE Roi voiant que les ennemis avoient pris Philisbourg, & ſe doutant bien qu'ils feroient de grands efforts la campagne ſuivante du côté d'Alſace & de Lorraine prit ſes meſures d'entrer de bonne heure en Flandres, afin qu'aprés avoir

avoir fait quelques conquêtes, il envoia du secours à son ordinaire de ce côté-là. Or la prise de Condé & de Bouchain lui rendant celle de Valenciennes plus aisée, il commanda au Baron de Quinchi Gentilhomme du païs, qui avoit quitté le service des Espagnols pour se jetter dans le sien, de serrer tellement cette place avec un camp volant qu'il lui donna, qu'il n'y put rien entrer. Le Baron de Quinchi suivant ces ordres demeura aux environs pendant une bonne partie de la campagne, & l'inquieta beaucoup. L'hiver venu il se retira, mais étant tous les jours aux portes il lui apporta les mêmes incommodités que s'il avoit toujours demeuré dans son camp. Le Comte de Montbron fit la même chose autour de Cambrai, tellement que les Espagnols jugeant par là que le Roi en vouloit à cette barriere, qui avoit fait échouër ses armes pendant sa minorité, ils eurent le temps de se preparer à une vigoureuse défense. Le grand nombre de fourages que le Roi faisoit porter d'ailleurs tous les jours dans les villes prochaines, ne leur permettoit pas de douter que ce ne fut de ce côté-là qu'il avoit dessein d'emploier ses armes. Cependant comme ils avoient toujours peur d'être surpris, ils n'osoient tirer les autres garnisons pour renforcer celles-là; si bien qu'ils se défioient de tous côtés & ne donnoient ordre à pas un.

Aprés que le Roi eut preparé ainsi tout ce qu'il lui falloit pour une entrepriſe si considerable, il envoia ordre au Maréchal d'Humieres de se mettre en campagne pendant que le Duc de Luxembourg assembloit des troupes d'un

1677. autre côté. Ces differens mouvemens aiant encore embarrassé davantage les Espagnols, ils envoierent ordre aux Gouverneurs des places de s'entresecourir l'un l'autre selon la marche que prendroient nos troupes. Le Maréchal d'Humieres en étant averti feignit de vouloir assieger Mons, & en effet l'investit, ce qui empêcha le Gouverneur de rien envoier à Valenciennes comme il lui étoit ordonné en cas que nous marchassions contre cette place: mais au même temps le Duc de Luxembourg se rendit devant, & l'aiant investie de tous côtés, le Maréchal d'Humieres le vint joindre & prit le commandement de l'armée jusques à ce que le Roi fut arrivé.

Liv. VI.

On étoit alors dans la plus grande rigueur de l'hiver, & ce Prince étoit à St. Germain en l'Aie au milieu des plaisirs & des divertissemens, mais il n'eut pas plutôt appris que ses troupes étoient devant la ville qu'il quitta tout pour être present lui-même au siege d'une place si considerable; car plus elle avoit de reputation plus il étoit jaloux de n'en pas laisser la gloire à un autre. Son grand cœur pouvoit bien lui faire mépriser toutes les incommodités de la saison, mais avec tout cela il n'en étoit pas plus exempt que le moindre soldat, si bien que chacun l'admiroit braver, s'il faut ainsi dire, la neige & les glaçons qui pendoient à ses cheveux & à sa barbe. Il arriva de cette maniere à son armée qui fut ravie de le voir faire si peu de cas des plaisirs & des divertissemens pour venir partager avec elle la gloire qui lui devoit revenir de cette entreprise.

Comme ensuite des neiges & des glaces il tomba

tomba de l'eau, le canon qui étoit en chemin eut toutes les peines du monde à venir, & cela retarda le siege de quelques jours. Cependant le Comte de Solre qui étoit de la Maison de Crouï, & qui avoit son regiment dans la ville, mais qui en étoit sorti quelques jours auparavant passa au travers de nos quartiers, & aiant traversé l'Escaut à la nage fut reçû avec beaucoup de joie de toute la garnison qui le connoissoit pour un homme de merite. Le Roi prit son quartier à Famars & avoit les Maréchaux d'Humieres & de la Feuillade sous lui: outre cela il y avoit encore trois autres Maréchaux de France à l'armée, sçavoir le Maréchal de Schomberg, le Maréchal de Luxembourg, & le Maréchal de Lorge. Le premier eut son quartier à St. Sauve, le second à Aunoy, & le dernier à Azin; l'on fit des ponts sur la riviere pour avoir communication d'un quartier à l'autre, & le Roi les visita tous pour voir en quel état ils étoient: cependant comme la place étoit la plus forte de toute la Flandre, & qu'elle se pouvoit défendre longtemps, pendant quoi il étoit à craindre qu'il ne vint du secours, le Roi fit faire des lignes de circonvallation, & y occupa son armée en attendant que le canon put arriver. De cette maniere on ne perdit point de temps, & le jour même que le canon arriva il fut mis en batterie, le Roi aiant eu soin lui-même qu'on tint les embrasures toutes prêtes, & tout ce qui étoit necessaire pour le faire tirer; jamais ville ne fut battuë plus vivement que celle-là, on tira treize cens coups de canon pour un jour, desorte que les batteries des ennemis fu-

1677. LIV. VI.

1677. rent entierement demontées. La tranchée
Liv. VI. s'avança avec la même vigueur, car la presence du Roi faisoit que les choses impossibles paroissent aisées ; ainsi à son exemple chacun mépriſoit le froid & les autres incommodités de la saison. Les soldats étoient dans l'eau jusques à la ceinture ; mais cela ne les empêchoit pas de travailler, desorte que l'on eut dit qu'ils eussent été insensibles à toute autre chose qu'à la passion de contenter le Roi qui les venoit voir de temps en temps, & qui leur faisoit des liberalités. Le Marquis de Richebourg cadet du Prince d'Espinoy qui étoit il y avoit déja long-temps à la Cour de France, commandoit dans la ville, & envoia faire compliment au Roi, mais comme c'étoit pour lui dire qu'il ne trouveroit pas mauvais qu'il fit son devoir, son compliment ne fut pas si bien reçû que s'il eut offert de se rendre. Cependant comme il vouloit se montrer tel qu'il avoit dit, il fut blessé en voulant défendre le fauxbourg Nôtre-Dame que les François emporterent aprés une vigoureuse resistence. Ils avoient encore pris auparavant une redoute l'épée à la main, tellement que tant de vigueur étonna la garnison, joint à cela qu'elle avoit perdu le courage par la blessure du Gouverneur en qui elle avoit mis sa principale esperance.

Cependant le Marquis de Richebourg voiant que les François avançoient leurs travaux, ne considera plus sa blessure, & se trouvant le premier sous les armes, il tenta diverses sorties dans lesquelles il fut toujours repoussé. Le Roi fit mettre pied à terre à ses Gardes-du-corps parmi lesquels il y en avoit qui

qui portoient des arquebuſes & qui étoient merveilleuſement adroits à tirer, deſorte que de trois cens pas ils tiroient un homme comme s'ils euſſent tirés au blanc. Cela faiſoit que pas un Officier ne ſe montroit qu'il ne fut auſſi-tôt abbattu, & la plupart ne le pouvant croire, quoi qu'on ne fit autre choſe que de le leur dire, ils en étoient aſſurés à leur malheur, & bien ſouvent aux dépens de leur vie. Le Roi les poſta dans le fauxbourg Nôtre-Dame, & comme ils étoient à couvert, il fut impoſſible aux ennemis de remedier à ce malheur. 1677. LIV. VI.

Le ſiege de Valenciennes avoit fait remuer les Eſpagnols, & leur recours ordinaire étant au Prince d'Orange, ils le ſupplierent de ne pas laiſſer prendre la place la plus conſiderable des Païs-Bas ſans vouloir les aider à la ſecourir. Le Prince d'Orange brave homme comme il étoit, crut que c'étoit une occaſion pour ſe venger de toutes les diſgraces qu'il avoit reçûës de la fortune, & ne demandant pas mieux que de ſe trouver aux mains encore une fois avec les François, il donna rendez-vous au Duc de Villa Hermoſa pour convenir de quelle maniere ils s'y devoient prendre, car ils croioient tous deux avoir tout le temps de prendre leurs meſures, & que cette place forte comme elle étoit retiendroit tout au moins le Roi deux ou trois mois, mais ce Prince outre le bonheur qu'il avoit d'avoir de braves gens à ſon ſervice, avoit encore celui-ci, que ſes gens faiſoient en deux jours ce que d'autres étoient fort embarraſſés de faire en quatre. Ainſi il avoit pris Maeſtricht en treize jours de tranchée ouverte, & il ne pretendoit pas être davantage devant

1677. cette place, c'eſt pourquoi voiant que la tranchée n'étoit pas éloignée autrement de la contreſcarpe qu'elle embraſſoit, il reſolut de la faire attaquer inceſſament par ſes meilleures troupes ; pour cet effet il commanda la compagnie des grenadiers de ſa Maiſon à qui il fit mettre pied à terre, il la ſepara en deux afin que les uns priſſent à droit & les autres à gauche, & les fit ſoutenir par les deux compagnies des mouſquetaires qui étoient ſoutenuës elles-mêmes par un detachement du regiment des Gardes & du regiment de Picardie. Le Marquis de la Trouſſe & le Comte de St. Geran Maréchaux de camp ſe mirent à la tête de ce detachement l'un d'un côté l'autre de l'autre, & donnerent tête baiſſée contre les ennemis pendant que le Duc de Luxembourg qui commandoit en chef ſe mit dans le milieu pour donner ordre à toutes choſes ſelon le beſoin qui en ſeroit. Riotor qui commandoit les grenadiers de la Maiſon du Roi aiant ſauté ſur les ruines de la contreſcarpe n'étonna pas ſeulement les ennemis de la maniere qu'il les attaqua, mais encore par l'équipage de ſes gens dont la mine étoit affreuſe auſſi-bien que les habits, car aprés les avoir choiſis dans tous les regimens de France, il les avoit habillés d'une maniere ſi bizare qu'il ſembloit avoir pris plaiſir à leur donner une figure de Diables, dont veritablement ils approchoient en quelque choſe, ſoit par l'habitude qu'ils avoient contractée avec le feu, ou par le plaiſir qu'ils prenoient à la ruine des hommes. Les ennemis étant dis-je étonnés & de leur mine, & de l'ardeur avec laquelle ils les attaquoient, com-

Liv. VI.

men-

mençoient déja à lâcher le pied quand les mousquetaires survinrent qui acheverent leur desordre. Cette jeunesse toute passionnée de gloire, & ne craignant aucun peril aprés avoir grimpé pareillement sur les ruines de la contrescarpe s'avança fierement contre les ennemis, & comme les grenadiers de Riotor l'empêchoit d'aller aussi vîte qu'il vouloit, elle en culebuta plusieurs & passa par dessus eux pour pouvoir joindre les ennemis. 1677. LIV. VI.

Les énnemis qui avoient été effraiés des grenadiers voiant que les mousquetaires étoient bien encore d'autres gens pleierent presque dans le même moment, aprés avoir fait neanmoins leur décharge ; mais les mousquetaires au lieu de se contenter de les avoir ainsi chassés heureusement de la contrescarpe se laissant emporter à leur jeunesse les poursuivirent jusques dans une demie lune où ils se sauvoient sans que les autres troupes qui étoient à la garde de cette demie lune osassent tirer, car ils auroient plutôt tué leurs gens qui étoient devant eux que les mousquetaires qui les suivoient l'épée dans les reins : cependant les fuiards aiant mis l'allarme & le desordre parmi les leurs, chacun ne songea qu'à s'enfuïr, ils abandonnerent la demie lune comme ils avoient fait la contrescarpe ; mais les mousquetaires sans s'arrêter encore les poursuivirent jusques dans la ville où ils entrerent pesle mesle sans que pas un s'avisât d'abbaisser la herse qui auroit fermé la porte. Les mousquetaires se voiant dans la ville, se trouverent presque aussi étonnés que les ennemis, car ils y étoient entrés sans faire reflexion, & sans sça-

1677. voir même où ils alloient : neanmoins comme
L. IV. VI. c'étoit une choſe faite ils ſe rallierent auprés de la porte pendant que quelques-uns monterent ſur les ramparts ou ils trouverent quelques pieces de canon qu'ils pointerent contre la ville : cependant cela leur auroit ſervi de bien peu ſi la cavalerie qui étoit en bataille ſur la place ſe fut avancée ; mais l'étonnement & la ſurpriſe étoient ſi grands & parmi les bourgeois & parmi la garniſon qu'on ne ſçavoit quelle reſolution prendre. Comme les bourgeois craignoient neanmoins le ſac de la ville ils deputerent promptement au Roi pour le prier de les prendre en ſa protection, & ils trouverent que ſa Majeſté faiſoit marcher un gros detachement pour ſecourir les mouſquetaires ſur l'avis qu'il avoit eu d'un ſuccés ſi peu eſperé. La compoſition ne fut pas longue à faire, ils ſe ſoumirent à toutes les volontés du Roi à qui ils crurent avoir encore beaucoup d'obligation de ne point donner la ville au pillage à ſes ſoldats. Ainſi par un tour de jeuneſſe de ſes mouſquetaires la plus forte ville des Païs-Bas tomba en ſa puiſſance ſans qu'il lui en eût couté trois mille hommes. Tous les Officiers des mouſquetaires furent recompenſés, & les mouſquetaires qu'ils voulurent recommander au Roi eurent auſſi quelque choſe, outre qu'on leur donna les chevaux de la garniſon dont ils retinrent les meilleurs & vendirent le reſte.

Aprés la priſe de Valenciennes le Roi aiant donné ordre qu'on reparat les bréches, & qu'on comblat les travaux, detacha le Duc d'Orleans pour aller aſſieger St. Omer, qui

qui étoit la seule place qui restoit aux ennemis dans l'Arthois, pendant qu'il marchoit contre Cambray. Deux entrepriſes ſi conſiderables faites en un même temps, & encore dans une ſaiſon ſi incommode avoient dequoi étonner les ennemis : & ceux même qui les faiſoient ; mais le Roi qui ſe fioit en ſa fortune, & au courage de ſes troupes ne croioit rien d'impoſſible aprés ce qui lui venoit d'arriver. Les Officiers Generaux étoient d'ailleurs les premiers à lui inſpirer de ſi grands deſſeins, car le Roi qui avoit l'ame grande les recompenſoit à proportion des grandes choſes qu'ils entreprenoient, & comme ils ſçavoient ſon humeur ils le pouſſoient quelquefois à des entrepriſes qui paroiſſoient ſurnaturelles, mais ſa bonne fortune le tiroit de tout. 1677. LIV. VI.

Cependant le Prince d'Orange qui avoit donné rendez-vous à ſes troupes à Dendermonde aiant appris le deſtin de Valenciennes, reſolut de marcher nuit & jour afin d'arriver aſſez à temps pour le ſecours de St. Omer, car pour ce qui eſt de Cambrai, il s'imaginoit qu'une place d'une ſi grande reputation ne ſeroit pas ſi-tôt priſe, & ſon grand courage lui faiſoit croire qu'aprés avoir ſecouru l'une, il pourroit encore ſecourir l'autre, ſi tant eſt que le Roi ne levat pas le ſiege de lui-même aprés la défaite du Duc d'Orleans qu'il ſe figuroit de battre facilement.

Le Roi ſçachant ſes deſſeins & le nombre de ſes troupes, fit un nouveau detachement pour l'envoier à ſon frere n'en aiant pas tant de beſoin que lui ; car au moien

1677. des lignes de circonvallation qu'il avoit fait
Liv. VI. faire, & auſquelles il avoit emploié les païſans d'alentour pour en venir plutôt à bout, il ne craignoit plus tant les ennemis, joint à cela qu'ils ne pouvoient que difficilement s'engager au milieu de toutes nos places qui couvroient celle qu'il aſſiegeoit: outre cela il envoia ordre au Duc d'Orleans de tirer le plus de troupes qu'il pourroit des garniſons voiſines; mais le Prince d'Orange aiant fait mine alors de marcher du côté de la mer, il fut obligé de renvoier celle de Bergues & de Dunquerque pour qui il craignoit. Cependant il prit le Fort des Vaches qu'il lui fallut attaquer dans les formes, car il étoit environné d'eau de tous côtés, & l'on n'y pouvoit arriver que par une digue où c'étoit tout ce qui ſe pouvoit faire que de faire marcher douze ou quinze hommes de front.

Un jour ou deux aprés la reduction de ce Fort aiant appris que le Prince d'Orange étoit arrivé à Ipres, & qu'il marchoit de là à Poperingue, il ſortit de ces lignes, ne doutant point qu'il ne l'eut bientôt ſur les bras. Le Maréchal d'Humieres que le Roi lui avoit donné pour ſervir ſous lui à ce ſiege, viſita par ſon ordre tous les endroits par où l'on pouvoit craindre que la place ne fut ſecouruë, & y pourveut avec beaucoup de jugement, en quoi il fut ſecondé par tous les Officiers Generaux à qui le Roi avoit recommandé avant qu'ils s'éloignaſſent de lui, la perſonne de ſon frere & l'honneur de ſes armes; cependant le Duc d'Aumont qui avoit aſſemblé les milices du Boulonnois dont il étoit

étoit Gouverneur, les envoia devant St. Omer où elles renforcerent les troupes que le Duc d'Orleans y avoit laissées sous le commandement du Marquis de la Trousse ; par ce moien on trouva lieu de conserver les postes dont on s'étoit déja emparé & de marcher contre les ennemis. La garde du Picquet eut ordre de faire travailler aux chemins tellement qu'en un moment on applanit quelques petites hauteurs, on remplit des fossés, & on coupa des haies. Cela fait, l'armée se mit en bataille dont la droite étoit à couvert de Blaringhen, & la gauche de l'Abaie de Peines. Comme c'étoit du côté de cette Abaie qu'on pouvoit croire que les ennemis viendroient, on fit passer au delà le regiment Lionnois & les dragons de Listenai qui commencerent à se retrancher, & on mit du monde dans l'Abaie. Cependant les deux armées étoient déja en presence aux environs de Cassel, & il n'y avoit plus qu'un ruisseau qui les separat, tellement qu'on s'attendit à tous momens de donner ; mais le Prince d'Orange qui avoit fait faire de grandes traites à ses troupes apprehendant qu'elles ne fussent trop fatiguées pour combattre, leur voulut donner la nuit pour se reposer : mais pendant ce temps-là il arriva neuf bataillons de l'armée du Roi qui furent d'un grand secours au Duc d'Orleans ; car quoi que le Duc de Luxembourg l'eut joint quelques jours auparavant avec les mousquetaires & les brigades de cavalerie de Livourne & de Renel, il s'en falloit beaucoup qu'il ne fut aussi fort qu'étoit le Prince d'Orange.

Les

1677. Les ennemis avoient cependant dés la veille
fait lacher le pied au regiment Lionnois &
LIV. VI. aux dragons de Listenay, ce qui fut cause que le Duc de Luxembourg qui étoit posté à l'aîle gauche retira les troupes de l'Abaie de Peines dans la crainte qu'elles ne fussent attaquées durant la nuit, car il y avoit quelques defilés entre le terrain qu'occupoit la gauche de l'armée & cette Abaie, qui faisoit apprehender qu'on ne coupat ceux qui étoient dedans, on y laissa neanmoins un Sergent avec quelques soldats afin que les ennemis crussent qu'il y avoit du monde & qu'ils ne s'en approchassent pas si facilement.

Si le Prince d'Orange eut attaqué d'abord & qu'il n'eut pas donné le temps à l'armée de Monsieur de se grossir du secours que le Roi lui envoia, il est indubitable qu'il auroit remporté la victoire, aiant déja fait lacher le pied aux deux regimens dont nous avons parlé ci-dessus & étant en meilleur état que nous. Dés que la pointe du jour fut venuë, il fit marcher ses troupes jusques sur le bord du ruisseau qui separoit les deux armées, & aprés y avoir fait faire des ponts, il se saisit de l'Abaie de Peines où il jetta quelques troupes, il mit pareillement de l'infanterie dans un moulin, & aprés s'être emparé de ces deux postes, il se mit en devoir de passer plus avant. Le Duc d'Orleans qui avoit été une bonne partie de la nuit à cheval pour donner ordre à toutes choses voiant que le dessein des ennemis étoit de secourir la ville de ce côté-là, fit marcher deux bataillons du regiment Roial, & un de la Couronne

ronne pour s'y opposer ; mais aiant été repouſ- 1677.
ſés il y envoia le regiment de Conti qui ſe LIV. VI.
logea dans une mazure d'un vieux château, d'où il fit ſi grand feu que cela tint les ennemis dans le reſpect. On fit avancer enſuite du canon & on le pointa contre l'Abaie, d'où on vouloit les deloger : il tira pendant deux heures entieres ſans qu'ils fiſſent mine d'en vouloir ſortir ; mais la mouſqueterie les deſolant à meſure qu'ils vouloient s'étendre dans les jardins des environs, ils abandonnerent ce poſte aprés un combat fort rude de part & d'autre. Cet heureux ſuccés aiant encouragé nos gens, & intimidé au contraire les ennemis, on reſolut de leur faire repaſſer le ruiſſeau, & de les chaſſer des haies & des jardinages, où ils s'étoient poſtés. Toute l'armée aiant eu donc ordre de marcher, on les attaqua de toutes parts, & le regiment des gardes du Prince d'Orange, qui étoit dans un poſte avantageux, n'y fit pas grande reſiſtance, les autres regimens firent un peu mieux leur devoir, mais l'épouvante s'étant jettée parmi eux à meſure qu'ils en voioient quelqu'un de battu, toute l'armée lâcha le pied, ſi bien qu'il n'y eut que le Prince d'Orange qui ne pouvoit ſe reſoudre à ſe retirer, quoi qu'il vit tous ſes gens en deſordre, ce Prince auſſi brave que pas un qui fut dans l'Europe, mais toujours malheureux pleuroit de rage de ſe voir encore perſecuté de la fortune, & comme la vie lui étoit ennuieuſe aprés cela, il eſt inconcevable combien il s'expoſa ſi cela ſe peut dire ſans neceſſité : cependant comme il ne pouvoit pas rétablir les choſes lui ſeul, il falut bien qu'il ſe reſolut à la

1677. la fin de se retirer, mais l'empressement que
Liv. VI. chacun avoit d'arriver le premier au ruisseau, mettant encore plus de desordre parmi ses gens qu'il n'y en avoit, les François tomberent dessus & en firent un grand carnage. Aprés que chacun eut passé le mieux qu'il eut pû, l'armée se retira à Poperingue: le Prince craignoit que les ennemis ne le poursuivissent, & que dans l'abbattement où étoient ses soldats la deroute ne fut encore plus grande; mais le Duc d'Orleans content de sa victoire n'avoit pas jugé à propos de courre aprés, & aiant envoié un courier au Roi pour lui donner avis de ce qui s'étoit passé, il s'en retourna devant St. Omer, dont il continua le siege.

Le Prince d'Orange aprés avoir pris haleine à Poperingue s'achemina à Ipres, & aiant resolu de faire un exemple de ceux qui ne s'étoient pas comportés comme il faut dans le combat, il leur fit faire leur procés, tellement que les soldats furent decimés, & il y eut quelques Officiers que l'on fit mourir. Cependant la nouvelle de ce malheureux succés étant venuë aux Etats, ils deputerent quelques-uns d'entr'eux à l'armée avec de l'argent & en aiant fait faire revûë pour voir la perte que chacun avoit soufferte, ils en distribuerent aux Officiers afin de les faire aller promptement en recreuë. On trouva que l'armée etoit diminuée de deux à trois mille hommes, mais au bout de six semaines il n'y paroissoit plus, tant les Officiers eurent de soin de remettre leurs compagnies; ainsi cette armée que le Duc d'Orleans auroit pû fort incommoder s'il eut osé la poursuivre, se trouva en état au bout d'un

si

si peu de temps de tenir la campagne, & elle fit même des entrepriſes qui auroient peut-être reüſſi, ſi les Eſpagnols y euſſent contribué comme ils l'avoient promis.

Cependant la victoire du Duc d'Orleans produiſit la priſe de Cambrai & de St. Omer, dont il eut fallu lever le ſiege ſi l'avantage eut été du côté du Prince d'Orange. Le Roi étoit devant Cambrai, comme j'ai dit ci-deſſus, mais tellement inquiet qu'il y avoit apparence qu'il eut bien voulu n'y avoir jamais penſé; mais comme il ne lui étoit point arrivé dans tout le cours de cette guerre d'avoir levé aucun ſiege, & qu'il eut cru que cela lui eut porté malheur à l'avenir, il ne voulut pas encore commencer. Cependant en attendant qu'il lui vint des nouvelles de ce qui ſe ſeroit paſſé entre le Prince d'Orange & ſon frere, il attaqua la ville étant campé en deçà de l'Eſcaut, & le Maréchal de Schomberg en delà. La garniſon fit d'abord quelques ſorties avec aſſez de vigueur, dans leſquelles le Roi eut quelques perſonnes de qualité de bleſſées, car chacun pour lui faire voir ſon courage montoit à cheval à la premiere allarme, & ils y alloient ſouvent comme des fous, mais ils croioient que c'étoit aſſez pourveu que le Roi ſçût qu'ils y avoient été. Cependant la reſolution des aſſiegeans ne dura pas long-temps, ils pleierent en toutes ſortes de rencontres, & s'ils en euſſent eu davantage ils auroient beaucoup embarraſſé le Roi qui n'auroit oſé ſe défaire de ſes troupes pour les envoier au Duc d'Orleans, mais s'étant laiſſé prendre leurs dehors, & aiant enſuite capitulé pour rendre la ville, ils ſe retirerent dans la cita-

1677. citadelle, tellement que le Roi qui étoit obligé auparavant à une grande circonvallation,
Liv. VI. n'aiant plus que faire alors de tant de troupes, en envoia encore à son frere qui n'en pouvoit avoir plus de besoin. Ainsi l'on peut dire que les Espagnols contribuoient toujours directement ou indirectement au malheur du Prince d'Orange, car ils avoient été cause, comme j'ai dit ci-devant qu'il n'avoit pas reüssi dans l'entrepriſe qu'il avoit faite de Charléroi, & dans pluſieurs autres qu'il ſeroit ſuperflu de rapporter ici puis que j'en ai déja parlé ci-deſſus.

Le Roi étant maître de la ville y logea des troupes, & commença à battre la citadelle avec tout ſon canon, car celui des ennemis faiſoit un ſi grand deſordre qu'il falloit tâcher au plutôt de le demonter. Cependant on travailla à ſe mettre à couvert, à quoi on ne put reüſſir ſi-tôt, parce que les ennemis qui étoient forts dans la citadelle faiſoient des ſorties à toute heure, de ſorte qu'il ſembloit que le courage leur fut revenu depuis qu'ils étoient entrés dans cette Forteresſe. La raiſon de ce changement venoit de ce que le Gouverneur leur avoit remontré que s'ils ne ſe défendoient mieux qu'ils n'avoient fait, il valoit autant qu'ils abandonnaſſent leurs femmes aux François, leſquels en abuſeroient dés le moment qu'ils ſe verroient les maîtres ; qu'étant mariés comme ils étoient la plupart dans la ville, il falloit les en chaſſer s'ils vouloient jouir des biens qu'ils y avoient laiſſés, leſquels autrement deviendroient la proie de leurs ennemis : que leurs femmes étoient déja entre leurs mains,

mains, mais que les grandes affaires qu'ils avoient les empêchoient d'en pouvoir jouïr, qu'il falloit donc ne leur laisser aucun repos, à moins qu'ils ne se resolussent à être regardés comme des gens sans honneur de tous ceux qui sçauroient leur infamie. Cette remontrance fit, comme je viens de dire, beaucoup d'effet, cependant il y en eut à qui cela ôta le courage, & qui apprehendant qu'il ne se passât quelque chose entre leurs femmes & ceux qui pouvoient être logés chez eux revinrent dans leurs maisons pour y prendre garde. On apprit d'eux où étoient tous les magasins des ennemis, & on y jetta des bombes & des carcasses qui y mirent le feu, & qui y firent un grand desordre sur tout dans le magasin des grenades. Nôtre canon continuoit toujours de faire beaucoup de bruit, mais avec tout cela on n'avoit pu encore demonter toutes leurs batteries: ils en avoient une entr'autres qui tiroit du côté où étoit nôtre camp, & comme le Marquis de Renel Maître de camp General de la cavalerie s'y en retournoit avec le Marquis d'Arci Aide-de-camp du Roi, il fut tué d'un boulet qui lui donna dans la tête. Son malheur vint de ce qu'il s'étoit arrêté pour attendre le Duc de Villeroi qui étoit derriere lui, & il avoit vû mettre le feu au canon, si bien qu'aiant reconnu à la fumée que le coup venoit de son côté, il avoit dit tout haut, voilà qui est pour nous, mais il n'avoit pas cru si-bien dire. Sa charge fut donnée à la Cardonniere soldat de fortune, qui de garde du feu Cardinal Mazarin étoit devenu Commissaire-General de la cavalerie. Le Comte d'Auvergne pensa avoir la même

1677. Liv. VI.

1677. destinée comme il regardoit ce qui se passoit à
Liv. VI. une attaque, car il vint un boullet qui aiant donné contre un gabion le couvrit de terre: cependant comme les moindres choses passent pour bien grandes à l'égard des grands Seigneurs, il se retira de l'armée, & l'on publia qu'il avoit été frappé d'une pierre de laquelle il avoit pensé être tué.

Cependant quelque desordre que les ennemis fissent avec leur canon, ils n'empêchoient pas qu'on ne travaillat à la tranchée qui étoit du côté de l'Esplanade, & même qu'elle ne s'avançat. Ainsi le Roi se voiant en état d'emporter les dehors des ennemis fit un detachement pour en venir à bout, & ce detachement aiant donné avec beaucoup de vigueur, il chassa les ennemis d'une demie lune aprés un feu de trois heures entieres. Cependant les assiegés prévoiant la consequence qu'il y avoit pour eux à ne pas laisser cet ouvrage entre ses mains, revinrent à la charge comme des gens qui étoient resolus de mourir ou de venir à bout de leur entreprise: le combat fut encore plus rude que le precedent, il y mourut beaucoup de monde de part & d'autre, mais enfin les Espagnols en eurent l'avantage, & aiant chassé les François de la demie lune, ils s'y retrancherent toute la nuit, se doutant bien qu'ils ne les laisseroient pas long-temps en repos. En effet ils y revinrent le lendemain, & comme ils avoient affaire à un Prince qui vouloit qu'on reüssit, il y en eut beaucoup qui aimerent mieux se faire tuer que de reculer un seul pas: les autres suivant leur exemple s'acharnerent si furieusement au combat, que les ennemis ne pouvant plus

plus resister se retirerent dans un bastion. Les François aiant peur qu'il ne leur arrivat la même chose qui leur étoit arrivée la veille, se mirent à se retrancher en diligence, & le Roi leur envoia des gens frais pour les soutenir en cas de besoin ; mais les ennemis aprés avoir perdu tant de monde à la défense de cet ouvrage, ne voulurent plus y revenir, quoi que le Gouverneur les y exhortat par toutes sortes de prieres & quelquefois par de grandes menaces. 1677. LIV. VI.

N'aiant pu vaincre leur obstination il mit toute son esperance dans la défense des autres ouvrages où il commença à faire des retranchemens afin que quand les ennemis seroient maîtres d'une partie, ils trouvassent encore à qui parler. Comme on se fut apperçû qu'ils travailloient incessament, on se hâta d'emporter le chemin couvert qui empêchoit qu'on ne put aller à un bastion où ils faisoient ces sortes d'ouvrages. Cependant nôtre canon ne discontinuoit point de tirer dedans, mais ils ne faisoient pas mine seulement de l'entendre, & continuoient toujours leurs ouvrages. Quand on se fut rendu maître du chemin couvert, le Roi donna ordre au Duc de la Feuillade, qui étoit de jour, de faire reconnoître le travail que les ennemis avoient fait, & le Duc de la Feuillade y envoia un Lieutenant du regiment des gardes avec un detachement de gens choisis. Ce Lieutenant lui aiant fait rapport que ce n'étoit qu'une traverse qui n'étoit pas encore dans sa perfection, on fit jouer un fourneau qui fit brêche au bastion où on la faisoit, & le canon aiant achevé de la rendre plus grande, le Roi commanda qu'on se tint prêt à l'entrée de la nuit

1677. nuit pour y monter ; mais comme on se prepa-
Liv. VI. roit pour ce dessein, le Gouverneur fit battre la chamade, & se rendit sous des conditions honorables qui furent de sortir par la bréche avec deux pieces de canon & deux mortiers, tambour battant, méches allumées, & toutes les autres marques d'honneur qu'on a accoutumé d'accorder à ceux qui ont fait leur devoir. Cette capitulation faite le Roi se rendit sur le chemin que devoit prendre la garnison pour se retirer à Bruxelles, & la vit toute defiler devant lui, saluant tous les Officiers l'un aprés l'autre avec beaucoup d'honêteté, de là il fit son entrée dans la ville, tous les bourgeois accourant pour le voir, & ne se pouvant lasser de l'admirer aprés tout ce qu'ils en avoient ouï dire, & ce qu'ils sçavoient eux-mêmes de ses actions, il y en eut un qui de sa fenêtre où il s'étoit mis pour le voir passer lui jetta une piece de toile devant lui, lui disant que c'étoit un present qu'il lui faisoit, & qu'il voudroit avoir quelque chose de plus considerable pour lui offrir. Cela fit peur aux chevaux, & il y en eut même quelques-uns qui se cabrerent, mais le Roi considerant la bonne volonté de ce bourgeois lui ôta son chapeau, & commanda qu'on ramassât la piece de toile. Le soir il l'envoia querir, & lui demanda si c'étoit de bon cœur qu'il la lui avoit donnée, à quoi l'autre répondit avec une franchise d'un bon Flamand qu'il n'en devoit point douter. Le Roi entendant cela prit plaisir à le questionner, & lui aiant demandé s'il n'étoit point fâché de changer de Maître, il lui répondit avec la même naiveté que n'aiant jamais veu le Roi d'E-

d'Espagne n'y n'aiant jamais entendu parler de ses actions, il n'avoit pas de peine à le quitter pour lui qu'il esperoit voir plus d'une fois, & qui étoit toujours à la tête de son armée : cette réponse aiant plû au Roi, il lui fit paier grassement sa piece de toile, & lui promit de se ressouvenir de sa bonne volonté en temps & lieu. 1677. LIV. VI.

Pendant que le Roi avoit été ainsi devant Cambrai, le Duc d'Orleans avoit continué le siege de St. Omer dont la garnison avoit perdu le courage par la défaite du Prince d'Orange. En effet cette ville qui affectoit le nom de pucelle, parce que personne ne l'avoit encore pu prendre, étoit toute prête de tomber entre les mains des François quand le Gouverneur s'avisa d'une ruse qui lui servit pendant quelques jours ; il supposa une lettre par laquelle il feignoit avoir eu avis que le Roi avoit levé le siege de devant Cambrai, & que le Duc d'Orleans auroit ordre bientôt d'en faire autant. Comme on croit aisément ce qu'on desire, la plupart ajouterent foi à cette lettre, & s'en porterent si vaillament à la défense de la contrescarpe que le Duc d'Orleans fit attaquer le lendemain, qu'ils battirent tout ce qui se presenta devant eux, tellement que ce Prince fut obligé de faire sonner la retraitte. Cependant la garnison aiant appris au bout de deux ou trois jours qu'il n'y avoit pas un mot de verité dans ce que le Gouverneur lui avoit dit, lui fit paroître si peu de bonne volonté, qu'il se resolut de faire sa composition de bonne heure. Il en fit avertir le Duc d'Orleans qui en demeura tout surpris sçachant bien que la place pouvoit

1677. encore tenir plus de quinze jours ; mais comme c'étoit à lui à profiter de sa bonne fortune,
Liv. VI. il accorda au Gouverneur une partie de ce qu'il lui demandoit, à condition neanmoins que le Roi le trouveroit bon, car ce Prince qui connoissoit l'humeur du Roi son frere qui vouloit que tout pliat devant lui, étoit bien-aise de lui ôter jusques au moindre soupçon ; il lui envoia donc les articles par le Chevalier de Nantouillet l'un des Officiers de sa Maison: mais le Roi qui ne demandoit que la soumission les lui renvoia comme il avoit fait ceux de lui mandant qu'il s'en rapportoit bien à lui.

Le Roi aprés avoir ainsi pris trois des meilleures villes des Païs-Bas, & gaigné une bataille avant le temps qu'on se mettoit ordinairement en campagne, envoia ses troupes en quartier de raffraichissement pendant qu'il alla visiter ses places du côté de la mer ; car quoi que le Roi d'Angleterre fût de ses amis, on le pressoit extraordinairement de se declarer contre lui, & c'étoit de ce côté-là qu'on pouvoit craindre qu'il ne portat ses armes s'il étoit obligé à la fin de se rendre à la volonté de ses peuples. Le Roi ordonna de nouvelles fortifications, où il vit qu'il en étoit besoin, & aprés avoir donné ses ordres sur toute la côte, il se retira à St. Germain, d'où il avoit resolu de voir tout ce qui passeroit pendant le reste de la campagne ; car comme j'ai déja dit, il y étoit entré de bonne heure afin de faire ce qu'il avoit dessein, & se tenir ensuite sur la défensive. Or sa coutume n'étoit pas d'être lui-même à la tête de son armée s'il n'y avoit quelque chose à faire:

faire : & en effet cela n'eut pas été d'un Roi agiſſant comme il s'étoit toujours montré depuis le commencement de la guerre. 1677. LIV. VI.

Six ſemaines ne s'étoient pas encore écoulées depuis la bataille de Caſſel, que toutes les troupes de Hollande ſe trouverent en état de ſe remettre en campagne, & comme le Roi avoit envoié la meilleure partie des ſiennes en Allemagne, & qu'il n'en reſtoit pas beaucoup en Flandres, le Prince d'Orange eſpera qu'il ſe preſenteroit quelque occaſion favorable de faire parler de lui. Il fit la revûë de ſes troupes qu'il tâcha d'encourager le mieux qu'il lui fut poſſible, & il ſe flatta qu'elles ne lâcheroient plus le pié, ce que la plûpart des honêtes gens deſiroient, ne pouvant ſouffrir qu'un Prince de ſon merite & de ſon courage fut toujours malheureux ; car enfin les François mêmes l'avoient en eſtime, & quoi que le genie de la nation ſoit de faire peu de cas des étrangers, ils l'avoient veu tant de fois l'épée à la main dans les occaſions les plus perilleuſes, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de lui rendre juſtice.

Le Roi ſçachant qu'il étoit prêt de ſe remettre en campagne nomma le Duc de Luxembourg pour marcher contre lui, car quoi qu'il n'en fut pas trop content à cauſe de ce qui s'étoit paſſé l'année precedente, il recevoit tant de ſervices de Mr. de Louvois qui étoit toujours des amis de ce Duc, qu'il lui fit cette grace à ſa conſideration. Le Prince d'Orange s'étant mis à la tête de ſon armée, marcha du côté de Flandres, & l'on crut qu'il en vouloit à Tournai ou à Oudenarde. Cependant comme on pouvoit croire qu'il avoit toujours

1677. dessein sur Maestricht, dont la garnison faisoit
Liv. VI. plus de desordre que jamais; on donna ordre à Calvo d'envoier tout le canon qui lui étoit inutile, & l'on en conduisit cent soixante pieces en France sous l'escorte de la Cardonniere, qui avoit été detaché exprés de l'armée de Luxembourg. Le Prince d'Orange ne doutant point aprés cette demarche que les François ne crussent qu'il remettroit le siege devant cette place, prit sa marche de ce côté-là pour le leur mieux persuader. L'on équipa d'ailleurs à Namur quantité de bateaux, comme on avoit fait autrefois; tellement que Calvo en aiant pris l'allarme, fit le degât autour de la ville. Le Duc de Luxembourg qui avoit ordre d'observer le Prince d'Orange se laissant aller aussi à ces apparences, manda en Cour que ce siege étoit indubitable; ce qui rejouit le Roi, parce que la place étoit en si bon état, qu'il croioit que le Prince d'Orange n'y reüssiroit pas. Cependant le Duc de Luxembourg s'en approcha pour y jetter des troupes, mais tandis qu'il faisoit divers mouvemens pour la couvrir, le Prince d'Orange fit feinte de se retirer; & en effet envoia ses troupes en quartier d'hiver, mais les aiant contremandées dans le même temps, sur l'avis qu'il eut que le Duc de Luxembourg avoit separé les siennes, il investit Charleroi, & l'on eut plutôt avis à la Cour qu'il étoit assiegé, que l'on ne sçût qu'il y marchoit.

Le Roi qui étoit accoutumé depuis le commencement de la guerre à surprendre les autres, & à n'être gueres surpris, se trouva étonné à cette nouvelle. Mr. de Louvois passa tout le reste

reſte du jour & toute la nuit à envoier des cou- 1677.
riers aux troupes pour ſe remettre en campa- Liv. VI.
gne, & la plupart des gens de la Cour prirent la poſte le lendemain pour ſe rendre à l'armée. Cette nouvelle fit faire de pareils remuëmens juſques en Angleterre, car comme cette Cour ne s'étoit pas encore declarée, quantité de Seigneurs ne doutant point qu'il n'y eut bataille, quitterent leurs maiſons pour ſuivre le parti auquel ils avoient le plus d'inclination. Le Duc de Montmouth ſe rendit dans l'armée de France avec Milord Duras, & deux ou trois autres Seigneurs de marque, & le Comte d'Oſſeri vint offrir ſes ſervices au Prince d'Orange. Cependant le Marquis de Louvois, croiant que ſa preſence ne ſeroit pas inutile dans une affaire de ſi grande importance, vint lui-même à l'Iſle pour preſſer le depart des troupes, & vingt-quatre heures aprés qu'il y fut arrivé il fit trouver quarante mille hommes entre Bruxelles & Charleroi qui couperent les vivres au Prince d'Orange. Cette choſe parut ſurnaturelle à tous les deux partis: les François mêmes aiant peine à comprendre comment ils ſe pouvoient trouver tant enſemble en ſi peu de temps; mais cela n'étant que trop vrai pour le Prince d'Orange, joint à cela que les Eſpagnols ne lui avoient pas encore envoié la moitié des munitions qu'il lui falloit pour le ſiege, il ne balança point ſur le parti qu'il avoit à prendre qui fut de ſe retirer. Les François ſçachant ſa reſolution ne voulurent point hazarder le combat contre lui, ne doutant point que dans le chagrin où il devoit être de ce nouveau malheur, il ne fut encore plus à craindre

1677. qu'à l'ordinaire. Le Prince d'Orange de ſon
côté ne voulut pas entreprendre de les forcer
Liv. VI. dans le poſte où ils étoient, tellement que les deux armées s'étant encore entreregardées quelque temps, ſe retirerent à la fin ſans rien faire. Le Duc de Lorraine ne fit pas de plus grands exploits du côté d'Allemagne, quoi qu'il ne tint pas à lui.

La priſe de Philisbourg avec la declaration de Strasbourg en faveur du parti où il étoit, lui aiant beaucoup enflé le courage, il s'imagina qu'il ne lui ſeroit plus dificile de rentrer dans ſon païs, où il ſçavoit qu'il étoit deſiré paſſionement de ſes ſujets, & les François au contraire extrêmement haïs. Dans cette vûë il ne ſongea qu'à ſe mettre de bonne heure en campagne, & étant ſeur du pont de Strasbourg, il donna rendez-vous à ſes troupes ſur le bord du Rhin; pendant que le Prince de Saxe Eiſenak qui avoit été élû General des troupes des Cercles à la place du feu Marquis de Bade Dourlak faiſoit travailler à un pont ſur ce fleuve pour entrer dans l'Alſace par un autre endroit. Le Roi à qui l'argent ne manquoit pas, & qui par ce moien avoit des creatures par tout qui l'avertiſſoient de bonne heure de ce qui ſe paſſoit, aiant ſçû le deſſein de l'un & de l'autre, ſe trouva bien embarraſſé comment y remedier, car il n'avoit point de troupes ſuffiſament pour leur oppoſer, & cependant s'il ſouffroit qu'ils s'établiſſent en Alſace, c'étoit leur ouvrir dans la ſuite le chemin de la Lorraine, d'où aprés ils auroient pu porter la guerre juſques au milieu du Roiaume. Ils pouvoient même dés cette campagne venir à bout de cette entrepriſe,

car

car il ne falloit qu'une bataille qui tournat mal, pour nous apporter un grand desordre. 1677. LIV. VI.

Le Roi aiant consideré ces choses meurement, resolut non-seulement de faire faire le degât dans toute l'Alsace, afin que les ennemis n'y trouvassent plus rien, mais encore de faire abbattre les maisons, afin que le païs ne ressemblat plus qu'à un desert. Cependant on en avertit les peuples, afin qu'ils eussent le temps de retirer leurs meubles & leurs bestiaux, car dans l'envie qu'on avoit d'incommoder les ennemis, l'ordre étoit de ne pas laisser une maison de-bout. Cet ordre fut executé avec tant de rigueur, que c'étoit grand' pitié de voir de pauvres familles porter un méchant lit sur leurs épaules avec quatre ou cinq pauvres petits enfans, sans sçavoir où aller coucher, car aprés avoir découvert leurs maisons, & y avoir mis le feu, on ne vouloit pas encore souffrir, qu'ils demeurassent dans les ruines. La plupart se retirerent dans les bois où ils moururent de faim & de pauvreté; ceux qui rechaperent n'aiant plus rien de-quoi vivre prirent un fusil pour faire la guerre aux bêtes aussi-bien qu'aux passans, mais c'étoit ce que la Cour demandoit, afin que si les ennemis s'écartoient, ils ne retournassent pas tous à leur armée. Cependant de peur que les ennemis ne se servissent des materiaux que le feu avoit épargnés, on mit la coignée dedans, & on desola ainsi tellement le païs, que je ne doute point qu'il ne s'en ressente long-temps. Pour ce qui est des villes, on ne les ruina pas entierement comme on avoit fait les villages, mais on demolit la plûpart de celles qui étoient fortifiées,

1677. & on ne conserva gueres que Scheleſtat, à cauſe qu'on le croioit capable d'arrêter les en-
Liv. VI. nemis.

Le Roi avoit nommé cette année-là le Maréchal de Crequi pour commander les troupes qu'il devoit oppoſer au Duc de Lorraine, mais comme elles n'étoient pas aſſez fortes pour lui reſiſter, il lui recommanda d'en uſer ſagement, & d'éviter autant qu'il pourroit les occaſions de combattre. D'abord que le Duc de Lorraine ſçût ce qui ſe paſſoit en France, il ſe crut au comble de ſes deſirs & aiant fait mettre pour deviſe dans ſes étandarts ces mots Latins, *nunc aut nunquam*, qui veulent dire, *maintenant ou jamais*, il paſſa le Rhin ſur le pont de Straſbourg avec une armée de plus de ſoixante mille hommes. Le Maréchal de Crequi n'en avoit pas vingt-cinq, tellement que n'étant pas en état de tenir la campagne, il ſe contenta de fermer les paſſages du côté de Ste. Marie aux mines, par où il croioit que le Duc de Lorraine dut venir; mais ce Prince qui ſçavoit que dix mille hommes dans ces ſortes de detroits étoient capables de faire tête à une armée encore plus puiſſante que la ſienne, au lieu d'y marcher prit le chemin de Mets, reſolu de forcer les paſſages de la Meuſe qu'il ſe doutoit bien que l'on ne manqueroit pas de garder. Le Maréchal de Crequi ſçachant la route que le Duc de Lorraine avoit priſe, partit en diligence d'où il étoit pour accourir à la Meuſe, & laiſſa neanmoins Monclar avec ſept ou huit mille hommes pour obſerver le Prince de Saxe Eiſenak qui marchoit avec l'armée des Cercles du côté de Scheleſtat.

Cer-

Certes si la France avoit eu sujet de trembler durant toute la guerre, c'étoit sans doute en ce temps-là, car les fortifications de Mets étoient dans un si grand desordre, que si le Duc de Lorraine fut venu devant, il y avoit beaucoup d'apparence qu'il n'eut pas resisté long-temps. Celles de Thoul & de Verdun étoient en aussi mauvais état, & on jetta des troupes dedans en diligence aussi-bien qu'à Mets, pour donner du courage aux habitans qui croioient déja être perdus. Cependant les ennemis firent des magasins à Treves, comme si effectivement ils eussent eu dessein de ce côté-là, & ils se saisirent des châteaux d'Illinghen & de Sarbruk dont ils passerent les garnisons au fil de l'épée, parce qu'elles avoient osé resister à une armée aussi puissante que la leur. Toutes ces petites conquêtes faisant toujours croire de plus en plus que le Duc de Lorraine avoit dessein sur les Evêchés, on travailla incessamment aux fortifications de Mets Thoul & Verdun où l'on n'épargnoit point l'argent, dans l'envie qu'on avoit de se mettre un peu plus en seureté. Le Duc de Lorraine prit encore Ancervillé qui n'étoit qu'à trois petites lieües de Mets, & aiant passé la Seille il voulut se saisir de la hauteur de Morville. Le Maréchal de Crequi s'étoit approché des ennemis, croiant qu'il les pourroit surprendre s'il faisoit semblant de leur vouloir ôter la communication de Treves. Pour cet effet il fit faire des ponts sur cette riviere comme si son dessein eut été de la passer, marchant jour & nuit du côté de Morville, il s'empara de certaines hauteurs sur lesquelles il pointa son canon, & le terrain étant fait de

1677. LIV. VI.

1677. maniere qu'il ne pouvoit craindre d'être coupé, il cannona les ennemis avec tant davantage qu'à chaque moment nous voyions tomber les hommes dans leurs rangs sans que personne sût plus où se mettre.

Liv. VI.

Les ennemis pour empêcher l'effet du canon, detacherent deux gros bataillons pour se jetter dans un bois qui étoit sur nôtre droite; ce qui obligea le Maréchal de Crequi de faire marcher sa cavalerie pour les couper. Il la fit suivre cependant par de l'infanterie qui eut ordre d'occuper le bois, ce qu'elle executa facilement, car les deux bataillons ne virent pas plutôt nôtre cavalerie qu'ils se retirerent à leur gros. Les ennemis aiant manqué ce coup, & ne pouvant plus aprés cela nous attaquer sans s'exposer dans un peril éminent, demeurerent dans leurs postes, & nous dans les nôtres, d'où l'on se cannona comme à l'envi; mais il y eut bien de la difference entre l'effet que produisit leur canon & le nôtre: nous leur tuâmes bien huit ou neuf cens hommes, au lieu que la perte que nous fîmes fut si peu considerable, qu'elle ne merite pas d'en parler. Le Duc de Lorraine voiant que quelque épaulement qu'il fit faire, nôtre canon faisoit toujours le même desordre, resolut de decamper. Il repassa la Seille, & le Maréchal de Crequi qui presumoit beaucoup de sa conduite & de son courage, attaqua son arriere-garde; mais le Duc de Lorraine aiant tourné tête incontinent, il fut obligé de se retirer de peur de combattre avec des forces inégales.

Cependant le Maréchal de Crequi aiant appris que le Duc de Lorraine prenoit le chemin de

de la Moſelle, eut peur qu'il n'en voulut à Thionville ou à quelque autre place de celles que nous tenons dans le Luxembourg, c'eſt pourquoi il fit paſſer ſes gros bagages au travers de Mets, pendant qu'il traverſa la Seille ſur des ponts qu'il fit faire au deſſus & au deſſous de cette ville. Le Duc de Lorraine qui eut voulu l'obliger à combattre, s'arrêta tout exprés dans une belle plaine, où il lui preſenta le combat, mais quoi que le Maréchal de Crequi eut reçû du ſecours & entr'autres la Maiſon du Roi qui n'avoit point encore été en Allemagne, il n'oſa neanmoins l'accepter: au contraire il eut ſoin de ſe couvrir de la Moſelle, & ſe reſſouvenant que le Roi lui avoit commandé expreſſément de ne point combattre, il ne chercha que l'occaſion de ruiner les ennemis en traverſant leur convois, dont il ne ſe pouvoit faire qu'ils n'euſſent ſouvent beſoin, leur armée étant nombreuſe comme elle étoit. 1677. LIV. VI.

Ils les tiroient tous de Treves, & c'étoit pour cela que le Duc de Lorraine s'en étoit approché, aiant beaucoup ſouffert pendant qu'il étoit aux environs de Mets. Ce n'eſt pas qu'il y fût encore arrivé du deſordre, mais devant qu'ils fuſſent preparés, & qu'il eut diſpoſé les choſes neceſſaires pour les faire venir en ſeureté, il falloit bien du temps & des peines; il ne laiſſoit pas d'en avoir encore beſoin où il étoit; & aiant envoié ordre au Gouverneur de Treves de lui en tenir un tout prêt, il s'approcha toujours de ce côté-là pour le recevoir. Le Maréchal de Crequi qui jugeoit de ſon deſſein par mille precautions qu'il avoit priſes, & par des avis qu'il avoit reçûs de ſes eſpions, man-

1677. da au Commandant de Thionville qu'auſſi-tôt
que le convoi ſeroit ſorti de Treves, il ne man-
Liv. VI. quat pas de l'en avertir. La choſe aiant été executée, il lui manda de faire ſortir douze cens hommes de ſa garniſon, avec ordre de ſe joindre à la Fite Lieutenant des Gardes-du-corps qu'il detachoit avec huit cens maîtres de la Maiſon du Roi pour donner deſſus. Ces mouvemens ne s'étant pu faire ſi ſecretement que les ennemis n'en euſſent été avertis, ils jetterent de l'infanterie dans les bois, ce qui obligea le Maréchal de Crequi de faire un nouveau detachement de douze cens hommes ſous le commandement du Marquis d'Aubijoux Brigadier, mais comme les ennemis apprehendoient pour ce convoi, ils firent marcher d'autre infanterie, tellement que le Maréchal de Crequi apprehendant que cette occaſion ne fut à ſon deſavantage, envoia le Marquis de Genlis Lieutenant-General de ce côté-là, qui joignit les autres troupes entre Diſfort & Koniſgmaker, où l'on receut nouvelle que le convoi s'approchoit. La Fite qui avoit la tête de tout, demanda à aller reconnoître, mais le Commandant de Thionville nommé la Haie qui étoit plus ancien Lieutenant-General que le Marquis de Genlis, & à qui en cette qualité c'étoit à commander, ne lui aiant pas voulu permettre, on marcha ſerré l'un contre l'autre, & en bon ordre aiant toujours des bois à ſa droite & à ſa gauche. Comme on fut ſur la hauteur de Koniſgmaker la tête du convoi parut, & la Fite aiant eu ordre de le charger il trouva trois gros eſcadrons de cuiraſſiers qui s'en vinrent au devant de lui, il eſſuia leur feu

feu de fort prés, mais les aiant fait attaquer l'épée à la main par la Maison du Roi qu'il conduisoit, il les rompit sans qu'ils pussent jamais se rallier. Il se jetta ensuite sur de l'infanterie qui suivoit, & elle se retira dans les chariots qui tâchoient de s'approcher des bois où les ennemis sçavoient qu'ils trouveroient du secours. On coupa quelques-uns de ces chariots, & ils furent pillés en même temps, sans que personne fit mine de s'y opposer; les autres s'étant mis à couvert sous le feu de leur infanterie qui s'étoit postée au bord du bois, on n'osa entreprendre de les enlever; cependant la Haie s'en étant approché pour retirer quelques soldats qui s'exposoient imprudement, fut tué d'un coup de mousquet, ce qui consola les ennemis de la perte qu'ils avoient faite. 1677. Liv. VI.

Aprés que le Duc de Lorraine eut reçû ce convoi, il resolut de passer la Mosselle & d'obliger le Maréchal de Crequi à combattre malgré qu'il en eut. Le Maréchal de Crequi aiant avis de son dessein entreprit de lui empêcher le passage, & detachant des partis de moment à autre pour voir ce qui se passeroit sur le bord de la riviere; comme il sçût qu'il venoit camper aux environs de Maleroi, il s'achemina vis-à-vis, la Mosselle étant toujours entre les deux armées. Cependant le Duc de Lorraine se saisit des moulins qui sont dessus, & y aiant jetté de l'infanterie sans qu'on s'en apperçût, elle tua quantité de chevaux & de valets comme ils alloient à l'abbreuvoir. Le Maréchal de Crequi s'appercevant que sa cavalerie auroit à souffrir par là, à moins que d'y donner remede, fit

1677. venir du canon qu'on mit en batterie sur le bord
Liv. VI. de la riviere, & les aiant pointés contre les moulins, on les battit tellement en ruine que les ennemis furent contraints de les abandonner. Le Duc de Lorraine fit alors sonder des gués qu'il croioit pouvoir passer secretement; mais sur ces entrefaites il survint une pluie qui dura deux jours, & qui grossit tellement la riviere, qu'il n'y eut plus de moien d'executer son dessein. Cependant comme il croioit pouvoir profiter de cet accident, il decampa aussitôt, & faisant occuper les hauteurs de Sainte Barbe pour couvrir sa marche, il prit le chemin de la Meuse, à la garde de laquelle on avoit envoié le Maréchal de Schomberg avec quelques troupes reglées, & quelques milices. Le Maréchal de Crequi qui croioit qu'il ne cherchoit qu'à passer la Moselle aiant été trompé par cette fausse marche qu'il avoit faite, comme je viens de dire, vers les hauteurs de Ste. barbe, se hâta de le suivre; mais le Duc de Lorraine aiant gagné trop d'avance pour qu'il le put atteindre, le Maréchal de Crequi se retira en Lorraine pendant que les ennemis saccegeoient Mouson avec tout le païs d'alentour. Cependant ils n'oserent s'engager plus avant à cause des bois qui regnent presque par tout aux environs, & s'étant contentés de mettre le feu en plusieurs endroits, & de tirer un grand nombre de contributions, ils rebrousserent chemin resolus de se joindre au Prince de Saxe Eisenak qui avoit donné jusques là beaucoup d'affaires à Monclar, mais à qui Monclar en donnoit beaucoup à son tour.

Monclar comme j'ai dit ci-devant avoit eu or-

ordre de couvrir la Lorraine, & il avoit occupé pour cela les passages de Ste. Marie aux Mines, sçachant que le Prince de Saxe Eisenak marchoit par les montagnes, & qu'il s'acheminoit du côté de Scheleſtat. Cependant il jetta du secours dans cette ville, craignant qu'il n'eut dessein comme effectivement il l'avoit de l'assieger; tellement que ce Prince jugeant que l'entrepriſe pourroit bien ne lui pas reüssir, ne voulut pas hazarder sa reputation, de peur que comme il n'y avoit que peu de jours qu'il avoit pris le commandement de son armée, il ne fut obligé de lever le siege. Il ne laissa pas de faire les mêmes choses que s'il eut eu dessein veritablement de l'assieger, car il vouloit ôter par là la connoissance de ce qu'il vouloit faire, qui étoit de marcher contre Beſfort, qu'il ne croioit pas en état de lui faire tant de resistance, & par où il eut pu entrer tout d'un coup en Lorraine. Comme Monclar l'observoit de prés, & qu'il avoit d'ailleurs de bons espions, il ne fut pas long-temps sans découvrir son dessein, & s'étant saisi du château de Plotzeim qui étoit capable de traverser cette entrepriſe, il côtoia l'armée de ce Prince qui tâchoit de gagner la hauteur de Mikelfeld. Mais le Prince de Saxe aiant été plus diligent que lui, s'y retrancha incessament, parce que de là il incommodoit extrêmement la petite armée de Monclar qui étoit en seureté, à la verité, à cause des montagnes dont elle étoit maitresse, mais qui ne sçavoit d'où tirer des vivres & des fourages, sans quoi il lui étoit impossible de subsister. Monclar se voiant menacé de perir là, s'il ne tâchoit de s'en tirer par quel-

1677. Liv. VI.

1677. quelque action de vigueur, fit tant qu'il gagna
——— la hauteur de Bourquefeld, que les ennemis
Liv. VI. occupoient pareillement, & y aiant logé du canon, il le fit tirer inceſſament ſur les ennemis, qui firent la même choſe de leur côté, mais avec un ſuccés bien different, car les canonniers François ne tiroient gueres de coup qui ne portât, au lieu que ceux du Prince de Saxe tiroient ou trop haut ou trop bas. Monclar voiant le deſordre que faiſoit ſon canon parmi les ennemis, & croiant qu'il en auroit bon marché s'il les attaquoit pendant qu'ils en étoient comme épouvantés, fit marcher contr'eux quelques eſcadrons avec quelque infanterie, & ſes gens aiant donné ſur le quartier qui occupoit la hauteur de Mickenfeld, ils en demeurerent les maîtres, aprés avoir tué deux ou trois cens hommes de ceux qui firent reſiſtance.

Cet heureux ſuccés ne fut pas ſuivi de l'eſperance que Monclar en avoit conçûë, car il croioit que le Prince de Saxe Eiſenak voiant tant d'obſtacle à ſes deſſeins pourroit à la fin prendre le parti de ſe retirer, mais en étant arrivé tout autrement, les deux armées commencerent à s'entreregarder plus que jamais, & étant venu un renfort aux ennemis, ils acculerent tellement Monclar qu'ils mirent ſon armée dans une grande diſette de toutes choſes; ils lui prenoient d'ailleurs tous les jours ſes fourageurs, qui n'oſoient plus s'écarter, & qui étoient reduits à la fatale neceſſité ou de ſe faire prendre priſonniers, ou de crever de faim & de miſére dans leur camp. Ces triſtes nouvelles étant venuës au Maréchal de Crequi qui étoit

étoit en Lorraine, comme j'ai dit ci-devant, il lui envoia promptement du secours, d'autant plus que le Duc de Lorraine content d'avoir saccagé Mouzon & jetté l'effroi sur toute la frontiere, se retiroit apparement pour joindre le Prince de Saxe Eisenak, ou peut-être pour passer plus loin. Ce secours arriva tout à propos à Monclar qui ne sçavoit plus que devenir, mais au lieu qu'il se tenoit caché auparavant, s'il faut ainsi dire, il prit l'essor aprés cela, & se sentant des forces superieures à celles de l'ennemi ; il le poursuivit si vivement qu'il fut obligé de repasser le Rhin. Monclar qui étoit plein d'ambition ne balança point à le passer aprés lui, croiant qu'il l'obligeroit à combattre avant que le Duc de Lorraine le put joindre, ou qu'il put gagner un lieu de seureté, mais n'aiant point de pont prêt, il lui falut aller chercher celui de Brisac, & aiant perdu beaucoup de temps avant que d'y pouvoir arriver, le Prince de Saxe se retira entre le pont de Strasbourg & la ville. Il attendoit cependant que le Duc de Lorraine vint à son secours, mais outre que ce Prince étoit fort degouté du peu de choses qu'il avoit fait avec une puissante armée contre un camp volant commandé par un homme qui n'avoit pas eu grande reputation jusques-là, il avoit pris encore un long detour pour éviter de retomber dans la misere où il s'étoit trouvé, lors qu'il avoit passé dans un païs que nous avions rendu desert & inhabité comme j'ai dit ci-dessus. 1677. Liv. VI.

Cependant le Maréchal de Crequi étant averti que le Duc de Lorraine ne pouvoit arriver encore de long-temps au secours du Prince de

1677. de Saxe Eisenak, suivit de prés le detache-
ment qu'il avoit envoié à Monclar, & étant
LIV. VI. entré en Alsace par des passages de Saverne &
de Lusestein, il rassembla toutes ses troupes
qu'il avoit fait marcher exprés en deux corps
pour faire plus de chemin. Comme il étoit
avide de gloire il fut ravi que Monclar eut
manqué le Prince de Saxe Eisenak, se flattant
qu'il ne lui échaperoit pas; en effet, marchant
droit à Strasbourg, il resolut d'attaquer le pont
pour peu qu'il eut lieu de se plaindre de cette
ville, & aiant publié sa resolution chacun ap-
prouva son ressentiment, sçachant combien
elle s'étoit déja declarée pour les ennemis,
contre la foi qu'elle avoit donnée comme j'ai
déja dit ci-dessus de demeurer neutre pendant
le cours de la guerre. Ceux de Strasbourg
sçachant le dessein du Maréchal de Crequi, lui
envoierent des Deputés pour le prier de ne vou-
loir pas avancer plus avant sur leur territoire,
qui ne pouvoit qu'il ne fut ruiné de la marche
de son armée, mais il leur répondit qu'ils de-
voient faire le même compliment aux enne-
mis, s'ils avoient tant d'envie de conserver
leurs terres. Cependant l'armée marchoit
toujours, ce qui obligea le Prince de Saxe Ei-
senak de tâcher de se retirer dans une isle qu'en-
ferme le Rhin entre le pont & la ville, mais le
Maréchal de Crequi aprés avoir envoié des
gens pour s'oppoſer à la garnison, en cas qu'el-
le se voulut declarer contre lui, fit attaquer son
arriere-garde qui n'étoit pas encore passée, &
où il étoit en personne, & le choc fut si rude,
que la plupart des nôtres y demeurerent. Le
Marquis de Rivarolles qui avoit déja eu durant
la

la campagne un coup de canon dans sa jambe de bois, y fut blessé si dangereusement, que chacun le crut mort; son Major & deux Capitaines de son regiment furent tués à ses côtés, & son regiment tellement défait qu'il n'en resta pas quatre-vingt maîtres; car le Prince de Saxe Eisenak étoit si fort outré de se voir ainsi acculé dans cette isle qu'il retourna lui-même à la charge jusques à quatre fois. Cependant quoi que tout fut jonché de morts autour de lui, il n'eut qu'une legere blessûre, au lieu qu'il y en avoit quantité des nôtres qui étoient demeurés sur la place.

Le Maréchal de Crequi le tenant ainsi assiegé dans cette isle, il fit dire à la ville de Strasbourg qu'elle prit bien garde à ce qu'elle feroit, & que le Roi son maître étoit assez puissant pour s'en ressentir: ces menaces jointes à l'humeur de ce Maréchal, qui étoit capable des plus grandes resolutions, intimida cette ville, si-bien que quoi qu'elle eut resolu d'abord de donner toute sorte de secours au Prince de Saxe Eisenak, elle chercha un milieu pour le tirer de peril, & pour ne se pas attirer le Maréchal de Crequi sur les bras. Comme cet expedient ne se pouvoit trouver que dans la negociation, elle demanda au Maréchal de Crequi ce qu'il desiroit, à quoi il répondit qu'il vouloit prendre le Prince de Saxe Eisenak avec toute son armée, sinon le faire crever de faim où il étoit avant qu'il fut trois jours; mais comme c'étoit une chose à ne pas accorder facilement, elle en proposa d'autres dont elle crut qu'il pourroit s'accommoder; mais qu'il rejetta avec autant de hauteur que si elle lui eut fait un grand

ou-

1677. outrage en les lui proposant. Le Prince de Saxe Eisenak offroit de se retirer sans porter les armes de toute la campagne, & quoi qu'il crut beaucoup faire que d'offrir cela, le Maréchal de Crequi s'en mocquoit croiant que c'étoit à lui à subir les conditions qu'il lui voudroit faire, & non pas à lui à les lui proposer; cependant aprés en avoir refusé encore d'autres aussi avantageuses, il eut nouvelles que le Duc de Lorraine s'avançoit pour degager le Prince de Saxe Eisenak, & cette nouvelle lui aiant fait penser à deux fois à ce qu'il avoit à faire, il accepta ses premieres offres, à condition qu'il prendroit un passeport de lui pour se retirer avec un de ses gardes pour escorte. L'accommodement ne tenant plus qu'à cela, le Prince de Saxe Eisenak s'y resolut & le Maréchal de Crequi lui delivra un passeport conceu en ces termes.

Liv. VI.

François Sire de Crequi Maréchal de France, General des armées du Roi en Allemagne, sur les instances qui nous ont été faites de la part de Messieurs de la ville de Strasbourg en faveur des troupes Allemandes qui se sont jettées dans une des isles de leur ville, afin de les laisser retirer en seureté jusques à Raastat, nous inclinant à leur priere, & voulant les traiter favorablement, avons envoié un de nos gardes pour faire la seureté desdites troupes jusques audit lieu de Raastat; enjoignons à toutes les troupes qui sont sous nôtre commandement de les laisser librement passer jusques audit Raastat sans leur donner aucun empêchement, & les Magistrats dudit Strasbourg donneront les seuretés necessaires pour le retour dudit garde; fait au camp de Westhmuir le 24. Septembre 1677.

Ce

Ce passeport étant presenté au Prince de Saxe Eisenak il en trouva les termes trop rudes pour s'y soumettre, & on les adoucit en quelque façon, aprés quoi on lui permit de se retirer. Cependant cette affaire fut un peu forcée de part & d'autre, car si le Maréchal de Crequi n'eut point eu peur de la ville de Strasbourg, il n'auroit eu garde de laisser aller les ennemis à si bon marché; si aussi le Prince de Saxe Eisenak eut été seur que cette ville se fut declarée en sa faveur, il n'auroit jamais fait une chose comme celle-là. Quoi qu'il en soit la ville de Strasbourg voulant toujours garder quelques mesures avec nous en apparence, avoit choisi ce parti comme lui semblant le meilleur; mais bien-loin que les uns & les autres lui en scussent gré, chacun s'en alla malcontent; le Prince de Saxe Eisenak trouvoit qu'elle en auroit pu faire davantage si elle avoit voulu, & pour nous, nous ne fûmes gueres sans lui en témoigner nôtre ressentiment. 1677. Liv. VI.

Le Duc de Lorraine qui marchoit nuit & jour pour venir au secours du Prince de Saxe Eisenak, sçachant ce qui s'étoit passé, ne se mit plus en peine de faire tant de diligence, & comme l'armée de Flandres s'étoit retirée, & que le Maréchal de Crequi pouvoit avoir alors du secours tant que bon lui sembleroit, il aima mieux prendre de bonne heure ses quartiers d'hiver que de demeurer plus long-temps en campagne sans rien faire. Le Maréchal de Crequi voiant qu'il se retiroit fit semblant pareillement de vouloir donner du repos à ses troupes, mais dés qu'il le fut si éloigné qu'il n'y avoit point

1677. point d'apparence qu'il put revenir si-tôt, il fit
Liv. VI. investir Fribourg par sa cavalerie, pendant que l'infanterie suivoit à petites journées. Scultz commandoit dans la place, & aiant été sommé de se rendre, il fit réponse qu'il avoit appris son métier parmi les François, & qu'il se montreroit indigne des leçons qu'ils lui avoient donnés, s'il ne sçavoit pas les mettre en pratique quand il en étoit besoin. Le Maréchal de Crequi s'étoit bien attendu à une semblable réponse; tellement que donnant ses ordres pour l'attaque de deux redoutes, elles furent prises l'épée à la main, aprés quoi l'on fit les approches. Scutz témoigna beaucoup de resolution, mais le succés de nôtre entrepriſe ne dependant que de la diligence, le Maréchal de Crequi se trouvoit par tout pour qu'on ne perdit point de temps; sa presence faisant hâter toutes choses, on se trouva en état au bout de quatre jours d'attaquer la contreſcarpe, d'où les ennemis furent chassés aprés une vigoureuse resistance. On leur emporta ensuite un autre ouvrage, & Scutz étant tout étonné de cette furie, perdit sa resolution. Aiant demandé à capituler le Maréchal de Crequi lui donna des ôtages, & en receut de sa part, & la capitulation étant faite, il sortit de la place avec sa garnison qui étoit forte de deux mille cinq cens hommes.

Cependant le Duc de Lorraine, qui avoit eu avis de ce siege, en avoit été si surpris qu'il avoit eu peine d'abord à le croire, mais la chose lui étant confirmée par plusieurs couriers, il en depêcha un à Schutz pour l'avertir qu'il tint bon, & qu'il marchoit incessament à son se-

cours

cours, mais les chemins commençoient à devenir si mauvais qu'il ne faisoit pas grande diligence, si bien qu'il n'étoit pas encore à moitié chemin quand il apprit que la place étoit renduë. Une si méchante nouvelle l'affligea extraordinairement, car outre que sa reputation y étoit interessée, il ne doutoit pas que cela ne fit beaucoup de peine à l'Empereur qui perdoit par là un païs qui étoit de son patrimoine, & qui ne valoit gueres moins d'un million de rente. Cependant comme la chose étoit sans remede, il envoia ses troupes en quartier d'hiver, pendant que le Maréchal de Crequi donnoit ordre à sa nouvelle conquête; il laissa le Marquis de Boufflers dans Fribourg qui commença à y faire faire de nouveaux travaux, & à exercer la garnison qui étoit tous les jours en parti. C'étoit pour cette raison que le Maréchal de Crequi avoit jetté les yeux sur lui, car il sçavoit qu'il ne pouvoit choisir une personne qui fit mieux le service du Roi, ni qui se montrât plus infatigable; en effet, il ne dormoit jamais que dans un fauteuil encore d'un sommeil si interrompu qu'on ne pouvoit pas prendre cela pour un repos.

Aprés cela le Maréchal de Crequi marcha du côté de Walkrik qu'il avoit dessein de demolir, de peur que les ennemis ne s'y fortifiassent; en y allant l'on trouva un parti des ennemis qui eut bien de la peine à se sauver, le Marquis de Villars Colonel de cavalerie, qui avoit été detaché pour le poursuivre, l'enfonça vigoureusement, mais y aiant trouvé une vigueur égale, l'affaire se passa sans avantage de part ni d'autre. Les troupes étant arrivées

à

1677. à Walkrik on le rasa avec quelques autres châ-
Liv. VI. teaux dans le voisinage, tellement que rien ne put empêcher la garnison de Fribourg de faire des courses. Cependant la saison étant déja avancée le Maréchal de Crequi fit entrer ses troupes en quartier d'hiver, aprés quoi il s'en alla en Cour, où l'on étoit si content de ce qu'il avoit fait, que l'on dit tout haut que Mr. de Turenne n'en eut pu faire d'avantage. En effet, il sembloit que les ennemis nous dussent accabler cette année-là, mais soit qu'il y eut eu de la division entr'eux, ou que Dieu qui est maître de toutes choses en eut disposé autrement, pour rendre la paix plus facile, ils s'en retournerent sans avoir pu rien executer de ce qu'ils projettoient. Cependant il sembloit que si les ennemis faisoient si peu de choses en tant d'endroits, ils devoient du moins être plus heureux du coté de Catalogne, où ils avoient moien de jetter des forces à toute heure: c'étoit la gloire & le profit des Espagnols qui avoient déja tant perdu dans cette guerre, mais nous allons voir à quoi il tint.

Il y avoit long-temps que la Reine-mere gouvernoit en Espagne, & qu'elle avoit fait éloigner Dom Juan qui étoit un Prince de merite & qui étoit aimé des peuples. Elle avoit pour premier Ministre le Marquis de Villafiera homme rempli de bonne opinion de soi-même, & qui selon la coutume des favoris avoit le malheur de deplaire à beaucoup de monde. Les Grands principalement ne le pouvoient souffrir, soit qu'ils fussent fachés de voir qu'il élevoit sa fortune au dessus de la leur, ou qu'aiant les bonnes graces de la Reine, il s'en fit

fit un peu trop accroire. Cela leur aiant fait naître l'envie de voir quelque changement dans le gouvernement, ils crurent qu'il n'y avoit que par le moien de Dom Juan que cela pouvoit arriver, c'eſt pourquoi aiant pris des meſures avec lui pour éloigner ce Miniſtre, ils firent ſi bien auprés du Roi d'Eſpagne, qu'ils le lui rendirent ſuſpect, & enſuite il ne leur fut pas dificile de lui faire agréer que Dom Juan qui étoit ſon oncle prendroit à ſa place le maniement des affaires. D'abord que Dom Juan ſe vit ainſi en faveur, il obligea la Reine-mere de ſe retirer dans un Convent, croiant bien que s'il la laiſſoit auprés du Roi ſon fils, elle ne tâchat à le mettre mal auprés de lui: c'étoit pour cela qu'il n'avoit pas voulu l'année précedente aller prendre le commandement de l'armée de Sicile; mais dés qu'il ſe vit ſans concurrent dans la faveur, il eut ſoin de pourvoir aux affaires de la guerre un peu mieux, & avec plus d'intelligence que n'avoit fait le Marquis de Villaſiera. Il envoia en Catalogne le Comte de Monterei, qui étoit de ſes amis de longue main, & lui recommanda ſur toutes choſes les affaires de ce païs, parce que comme il étoit le plus proche d'Eſpagne de tous ceux où l'on faiſoit la guerre, il étoit bien-aiſe qu'elles allaſſent bien, afin de gagner du credit ſur l'eſprit des peuples qui verroient par là le ſoin qu'il prenoit de leurs frontieres. 1677. Liv. VI.

Le Comte de Monterei étant arrivé à Barcelonne avec de l'argent, y leva des troupes, & comme il étoit fort aimé, & que d'ailleurs il étoit grand Seigneur, & faiſant beaucoup de dépenſe, toute la Nobleſſe du païs & même

1677. d'Arragon le vint trouver, lui promettant de monter à cheval toutes & quantes fois qu'il en
Liv. VI. auroit besoin. Le Comte de Monterei aprés lui avoir fait beaucoup d'acceuil la traita fort splendidement, & elle s'en retourna aussi satisfaite de lui qu'il étoit satisfait d'elle, car elle lui avoit promis tout de nouveau de prendre les armes à sa premiere volonté ; le Comte de Monterei se tenant asseuré de ce côté-là, continua ses levées, & comme l'argent ne lui manquoit point, elles eurent assez de succés.

Cependant le Maréchal de Navailles, à qui le Roi avoit continué le commandement de son armée en Catalogne, s'étant mis en campagne, entra dans le Lampourda, où il trouva que les Espagnols avoient abandonné toutes les places qui n'étoient pas de défense, aprés en avoir retiré tous les grains & tous les bestiaux. Etant arrivé à Figueres, il détacha deux cens chevaux pour aller du côté de St. Pierre de Pescadour, où on lui avoit dit qu'ils assembloient leurs troupes, comme effectivement cela étoit vrai : mais les Espagnols aiant donné ordre aux païsans de les avertir dés que les François paroîtroient, ces païsans leur furent dire que c'étoit toute l'armée qui marchoit, tellement qu'ils se retirerent en hâte sous le canon de Gironne, & furent causes ainsi qu'ils prirent l'épouvante mal à propos. Cependant aiant reconnu à un jour ou deux delà que l'allarme étoit fausse, ils revinrent au même posse, & nous y attendirent bravement. Monterei n'étoit pas encore à leur tête quand ils firent cette fausse démarche, & il étoit toujours

à

à Barcelonne où il tâchoit à tirer de l'argent du païs pour subvenir à la dépense qu'il avoit faite depuis qu'il y étoit entré, & à celles qui lui falloit encore faire pour soutenir l'honneur du Roi d'Espagne avec quelque sorte de reputation. Cependant le Maréchal de Navailles ne songeoit gueres à s'avancer si avant dans le païs, car il avoit reçû ordre du Roi son Maître de mettre le siege devant Roses, si-tôt que Duquesne seroit arrivé devant avec ses vaisseaux, c'est pourquoi sous pretexte d'établir des magasins à Figuieres & à Castillon, il s'arrêtoit eux environs; mais le Comte de Monterei penétrant à la fin la cause d'un si long sejour, jetta du secours dans la place, & il ne fut pas si-tôt entré que le Chevalier de Breteuil croisa devant avec quatre galères en attendant que Duquesne arrivat. Mais outre qu'il n'étoit plus temps, il y avoit des choses de consequence qui retenoient Duquesne à Messine, comme je le dirai en temps & lieu, aussi le Maréchal de Navailles receut-il ordre à quelques jours de-là, de ne plus songer à cette entreprise, & l'on rappella le Chevalier de Breteuil avec ses galeres.

Le Maréchal de Navailles aiant receu ces ordres marcha à St. Pierre de Pescadour où étoient les ennemis, & aiant trouvé leur garde à un defilé en deçà, il la fit pousser jusques au gros, mais ses gens furent poussés à leur tour en se retirant, si-bien qu'il n'eut pas lieu de se vanter de cette entreprise. Monterei aiant eu quelque petit avantage en cette occasion entreprit d'aller attaquer à son tour le Maréchal de Navailles qui étoit campé assés

1677. prés de la, & aiant fait passer le defilé à sa cavallerie il le fit garder par l'infanterie pour favoriser sa retraitte en cas de besoin. Comme la cavallerie Espagnolle étoit mieux montée que la Françoise elle l'attaqua avec avantage, mais les François étant venus au secours les uns des autres, & se trouvant en plus grand nombre que les Espagnols, ceux-ci plierent bien-tôt, desorte qu'ils auroient souffert dans leur retraitte, si leur infanterie, qui étoit couchée sur le ventre, n'eut arreté les Francois qui croioient en faire un grand Carnage lors qu'ils repasseroient le defilé.

LIV. VI.

Ces deux occasions aiant fait connoître au Maréchal de Navailles qu'il n'y avoit pas grand chose à gaigner auec Monterei, il se retira du côté de Castillon; mais le Comte de Monterei ne voulant pas lui laisser repasser les Pirennées sans essaier encore ses forces contre les siennes, retint quatre regimens qui alloient à Messine & qui avoient relaché à Barcelonne pour quelques necessités; il manda d'aillieurs la Noblesse qui lui avoit promis secours, & cette Noblesse aiant monté à cheval en même temps, on en vit ariver de tous côtés à son armée & en fort bel équipage: elle avoit sur tout des chevaux qui étoient capables de monter des generaux d'armée, & le Comte de Monterei presumant beaucoup de son secours, passa le defilé qui étoit devant son camp, resolu de livrer combat au Maréchal de Navailles.

Il prit le droit chemin de Bellegarde, croiant que nous repasserions les Pirennées par le col de Pertus, mais comme nous étions plus prés de celui de Bagnols, le Maréchal de Navailles

vailles qui ne vouloit point de combat y fit marcher son armée. La garnison de Roses qui avoit ordre de Monterei de se mettre en campagne, sçachant que nous prenions ce chemin, se jetta dans les Pirennées avec les Miquelets d'Espagne pour nous empêcher le passage, & le Maréchal de Navailles se voiant coupé resolut de donner combat, puis qu'il n'y avoit pas moien de l'éviter. Cependant il manda les garnisons de Perpignan, & de Couilloure, & ces garnisons s'étant jointes aux Miquelets de France, car nous en avons des compagnies reglées aussi-bien que les Espagnols, elles livrerent combat à la garnison de Roses & aux Miquelets d'Espagne, qui s'étoient emparés comj'ai dit des Montagnes. Le combat ne fut pas si rude qu'il fut particulier, car il falloit grimper dans les rochers comme des chevres, & les plus hardis chassoient les autres sans qu'il y eut souvent du sang repandu, car ces mêmes rochers servoient de rampart contre les coups & on prenoit le temps, quand la décharge étoit faite, de se poursuivre l'un l'autre; mais les nôtres qui sçavoient mieux la maniere dont il faut faire la guerre, ne faisoient leur décharge qu'à moitié & quand les ennemis pensoient venir, ceux qui n'avoient pas tiré faisoient feu & les mettoient ainsi tout en desordre. Par ce moien on les chassa de rocher en rocher, & le passage étant libre, le Maréchal de Navailles fit passer ses bagages, qui ne pouvoient que l'incommoder pendant le combat. Cependant depeur que les ennemis ne revinssent; les mêmes troupes demeurerent à la garde du col, & favoriserent beaucoup la retraitte du Maréchal de Navailles

1677. Liv. VI.

1677. vailles, comme il ſera aiſé de le juger par ce qui me reſte à dire.
Liv. VI. Le Maréchal de Navailles s'étant ainſi deffait de ſes bagages qui étoient partis à minuit, il décampa une heure aprés ſans faire ſonner à cheval ni battre aux champs, & paſſa un defilé ſans que les ennemis ſe fuſſent apperceus de ſa retraitte, mais ſur la pointe du jour aiant découvert qu'il marchoit, Monterei s'avanca lui-même à la tête du defilé & l'aiant paſſé malgré la reſiſtance des François, il ſe mit en bataille de l'autre côté. Cette action qui s'étoit faite bravement aiant fait connoître au Maréchal de Navailles qu'il avoit affaire à un homme reſolu & vigoureux, il mit ſon armée en bataille ne voulant pas hazarder davantage de paſſer un defilé devant lui, & s'étant ſaiſi du château de Maſerac, il y logea de l'infanterie & du canon. Ce canon commançant à faire un grand fracas parmi les troupes Eſpagnoles, Monterei le fit attaquer : ſes troupes s'y porterent bravement & le Maréchal de Navailles qui avoit l'œuil par tout aprehendant qu'elles ne s'en emparaſent, veu le feu continuel qu'elles faiſoient, y envoia d'Apremont Maréchal de camp, avec d'Urban Brigadier d'infanterie, ils vinrent à propos pour ſoutenir les noſtres qui commençoient à pleier, & leur preſence aiant rechauffé le combat, Monterei fit un nouveau détachement pour donner courage aux ſiens, tellement que tout le faix du combat tomba de ce côté-la. Le Marquis de Fuentes qui commandoit le regiment d'Arragon y fit merveilles, mais aiant été bleſſé dans la chaleur de l'action & qui pis eſt fait priſonnier

nier, cela ôta si fort le cœur aux siens qu'ils ne combattirent plus que par maniere d'acquit. 1677. LIV. VI.

Monterei s'étant apperceu de ce desordre, se trouva bien embarrassé pour y apporter remede, en effet sa Noblesse en qui il avoit mis sa principale confiance étoit emploiée d'ailleurs à forcer un defilé où elle avoit assés d'affaires. Car le Marêchal de Navailles, aiant veu que le Comte de Monterei étoit si fort animé à l'attaque de Mazerak qu'il en negligeoit toutes les autres, avoit passé ce defilé en sa presence avec beaucoup de courage & de conduite Monterei cependant qui aprés avoir si bien conduit toutes choses ne vouloit pas demeurer en si beau chemin, fit avancer sa Noblesse pour forcer ce defilé, & quantité de grands Seigneur Espagnols s'étant méles avec elle, ils attaquerent le regiment de Saux, que le Marêchal de Navailles y avoit laissé pour le deffendre. Les efforts de cette Noblesse furent grands, aussi-bien que la deffense de ce regiment, mais la Noblesse aiant à la fin trouvé moien de passer le defilé, elle croioit déja être au dessus de ses affaires, quand le regiment de la Rabliere qui avoit ordre de soutenir le regiment de Saux, l'obligea à le repasser. Il fut bien tué soixante Gentilshommes dans cette occasion, outre un grand nombre de blessés, entre lesquels étoit le Duc de Mataleone, & qui mourut peu de jours aprés de ses blessures.

Ce malheureux succés n'etonna point Monterei, qui se trouvoit par tout le premier, & qui se croioit encore assés fort pour remporter

1677. la Victoire; c'eſt pourquoi aprés avoir fait un nouveau détachement, il fit attaquer de re-
Liv. VI. chef le defilé; mais la nuit étant ſurvenuë ſans que les uns n'y les autres ſe puſſent venter d'un grand avantage, chacun demeura ſous les armes, s'attendant à recommencer le lendemain. Cependant comme chacun vouloit s'attribuer la victoire, on fit ſonner quantité de fanfares de part & d'autre, mais ſur le minuit le Maréchal de Navailles retira ſon canon & le fit marcher au col, dont l'armée prit le chemin, aiant laiſſé les meilleures troupes pour faire l'arrieregarde. Les ennemis ne s'apperceurent de nôtre retraitte qu'à la pointe du jour, & marcherent auſſi-tôt pour charger l'arrieregarde, mais comme on avoit déja bien fait du chemin, il leur fut dificile de faire grand' choſe; ils eſcarmoucherent cependant juſques à l'entrée du col, où ne croiant pas à propos de s'engager, ils tournerent tête pour marcher du côté de Bellegarde; mais comme le Maréchal de Navailles y avoit jetté du ſecours quelques jours auparavant, ils n'oſerent l'attaquer quoi qu'ils en fiſſent quelque feinte. St. André que le Maréchal de Navailles y avoit envoié pour y commander crut cependant, qu'il alloit être aſſiegé, & le manda à ce Marechal, mais lui qui avoit eu des avis plus ſeurs marcha promptement du côté de Villefranche, où il fit entrer ſix cent hommes. En effet le Comte de Monterei ſçachant que la garniſon n'étoit pas bien forte, y avoit envoié en deligence au travers des Montagnes une partie de ſon armée, pendant qu'avec l'autre il faiſoit mine de menacer toûjours le château de Bellegarde, mais

il

il n'eut pas plûtôt appris qu'il y étoit entré du secours qu'il contremanda ſes troupes, on demeura encore quelque temps ſous les armes de part & d'autre, mais les Pirennées entre deux, qui étoit une trop bonne barriere pour ſe faire du mal. Cela empêcha que l'on ne fut en Serdagne cette année-là, comme on avoit accoutumé depuis qu'on faiſoit la guerre en Catalogne, mais avec tout cela on n'en entra pas plûtôt en quartier d'hiver; le Maréchal de Navailles aiant voulu voir ſeparer les troupes d'Eſpagne, avant que de ſeparer les ſiennes. Il ne ſe pouvoit que la France n'eut beaucoup de jaloux dans le bonheur qui ſe declaroit preſque par tout pour elle, cependant le Roi n'apprehendoit que l'Anglois, & tous les Alliés le ſollicitoient de prendre les armes en leur faveur, cela dependoit du Roi d'Angleterre, & tout ce qu'on peut dire, c'eſt que jamais embarras ne fut égal au ſien aprés la bataille de Caſſel, car il commença à être ſi fort tourmenté de ſes peuples de ſe declarer contre nous, qu'ils ne lui donnerent point de repos: mais ce Prince qui outre les raiſons qu'il avoit de n'en rien faire, & dont j'ai parlé ci-devant, en avoit encore de ſecretes qui ne l'engageoient pas moins, chercha à temporiſer, feignant cependant qu'il étoit tout prêt à prendre les armes. Ce fut pour cela qu'il rappella ſes troupes de France, ainſi que j'ai fait mention ci-deſſus, amuſant les plus credules par ces apparences d'une rupture prochaine. On propoſa cependant une ligue offenſive & défenſive entre l'Eſpagne l'Angleterre & la Hollande, & on la crut ſignée en bien

1677. LIV. VI.

1677. des endroits, quoi que veritablement elle ne
le fut pas, & que le Roi d'Angleterre y trou-
LIV. VI. vat toujours quelque obſtacle. Si j'aimois à parler ſans ſçavoir, je dirois ici que ce que l'on crut dans quelques Cours étoit veritable; ſçavoir que le Roi d'Angleterre ne pouvant mieux amuſer ſes peuples que par l'alliance qui fut contractée alors entre le Prince d'Orange & ſa Niéce y donna ſon conſentement, à cauſe des conjonctures où il ſe trouvoit, & que cependant il fit avertir le Roi de ſonger à faire la paix, afin qu'il ne fut point obligé à prendre les armes contre lui, mais comme je n'aime à parler que de ce que je ſçais poſitivement, je laiſſe au lecteur à en juger ce que bon lui ſemblera, & je crois pour moi qu'il avoit d'aſſez bonnes raiſons de ne point vouloir la guerre, ſans l'attribuer comme on fait à cette intelligence dont on le ſoupçonne avec le Roi. Quoi qu'il en ſoit, il ne laiſſa pas d'armer puiſſamment par mer & par terre, & le Roi conſiderant qu'il lui ſeroit impoſſible de reſiſter tout ſeul à tant de vaiſſeaux qu'il alloit avoir contre lui, ſi ce Prince ſe declaroit une fois, il reſolut d'abandonner Meſſine. En effet, il n'auroit plus été temps quand tant d'armées navales auroient été en mer, & elles auroient coupé le chemin à ſes troupes & à ſes vaiſſeaux. La choſe étant reſoluë, comme on ne la pouvoit confier au Duc de Vivonne, qui n'étoit pas un homme capable de la conduire, le Roi jetta les yeux ſur le Duc de la Feuillade; mais ne lui dit point ſon ſecret, de peur qu'étant divulgué, les ennemis n'apportaſſent quelque obſtacle à ſa retraite, il lui dit ſeulement qu'il

vou-

vouloit l'envoier commander ſes armes à Meſſine, tellement que toute la Cour crut que c'étoit à cauſe de l'incapacité du Duc de Vivonne qui étoit connuë de pluſieurs. Le Duc de la Feuillade le crut lui-même, & en eut beaucoup de chagrin, car comme il étoit bien auprés du Roi, il s'imaginoit que quelqu'un lui avoit joué ce mauvais tour pour lui ravir ſes bonnes graces pendant ſon abſence. Il en ſoupçonnoit ſur tout le Marquis de Louvois auprés de qui il ne faiſoit pas des baſſeſſes comme la plûpart des Grands, & avec qui il avoit eu ſouvent des paroles. Son chagrin redoubla à meſure que le jour de ſon depart approchoit, & ce jour étant venu, le Roi lui donna des ordres cachetées, & lui commanda de ne les ouvrir que quand il ſeroit en mer. Il prit la route de Provence, & comme il étoit toujours malcontent de ce voiage, il jetta un maltôtier dans le Rhoſne qui étoit venu pour viſiter ſes hardes, & qui vouloit à toute force qu'on lui ouvrit ſes coffres. S'étant embarqué, comme il fut arrivé à l'endroit où il devoit ouvrir ſes ordres, il fut fort ſurpris & tout joieux en même temps d'y voir que ſon voiage ne ſeroit pas de longue durée; cependant ne faiſant pas ſemblant de rien, il continua ſa route, & étant arrivé à Augouſte il y voulut debarquer pour voir l'état de la place & de la garniſon. La Villedieu qui avoit été Capitaine aux Gardes en étoit Gouverneur, & le Duc de la Feuillade étant allé à ſa Maiſon, ſe fit donner un de ſes chevaux pour faire le tour des remparts pendant qu'on le fut avertir de ſa venuë. On le trouva dans un Convent qui faiſoit l'a-

1677. mour; mais aiant ſçû que le Duc de la Feuillade étoit arrivé, il quitta ſa maîtreſſe pour ſe
LIV. VI. rendre à ſon devoir. Le Duc de la Feuillade commença dés lors à prendre une autorité de Viceroi, car aprés avoir blâmé les uns & les autres du mauvais état où étoient leurs compagnies, il s'en prit au Gouverneur, & lui dit que le mauvais exemple qu'il leur donnoit, étoit cauſe de tous ſes deſordres. Il ſe fit informer de quelle maniere il faiſoit le ſervice dans ſa place, & il trouva aprés qu'il lui en eut rendu compte, ou qu'il avoit tout oublié depuis qu'il étoit en ce païs-là, ou que faute d'application il ne faiſoit pas tout ce qu'il devoit faire. Chacun l'écoutoit ſans oſer rien dire, car on ſçavoit en quelle qualité il venoit, & il y avoit déja plus d'un mois qu'on l'avoit appris par un marchand qui arrivoit de Rome, lequel l'avoit ouï dire dans cette ville. Cependant comme cette nouvelle ne plaiſoit pas au Duc de Vivonne, il le fit arrêter, & il ne ſortit de priſon que deux ou trois jours aprés que le Duc de la Feuillade fut arrivé à Meſſine.

Quand ce Duc eut bien reprimandé chacun, il ordonna de faire quelque reparation aux ouvrages de la place, & s'expliqua de la maniere qu'il vouloit que le ſervice ſe fit d'oreſenavant; cela fait, il remonta ſur ſon vaiſſeau & arriva à Meſſine, où ſur le bruit que l'on avoit de ſa venuë chacun s'étoit rendu ſur le port. Le Duc de Vivonne y étoit comme les autres avec un viſage joyeux en apparence, mais qui enrageoit en effet. Il le receut au ſortir du vaiſſeau accompagné des Jurats, & lui aiant cedé la droite, les Jurats lui preſenterent un dais

ſous

sous lequel il vint dans la ville avec une affluence extraordinaire de peuple. Cependant le Duc de Vivonne ne parut plus, & comme tous ses ballots étoient faits vingt-quatre heures auparavant, il se jetta dans un vaisseau, & fit voile en Provence, de là il s'achemina à Lion, où il fut obligé de s'arrêter, pour faire penitence des débauches qu'il avoit faites à Messine. Pour ce qui est de son Secretaire, il rapporta plus de huit cent mille francs de ce pais-là, lesquels le consolerent de ce que son maître étoit revoqué de son emploi. 1677. Liv. VI.

Le Duc de la Feuillade étoit arrivé le matin & fut dîner au Palais que le Duc de Vivonne lui avoit cedé. Aprés dîner il visita les Forts & fit reveuë des troupes, & aiant été étonné de la maigreur des chevaux, il demanda pourquoi ils étoient en si méchant état, & commença à jurer contre les Officiers : mais croiant bien s'excuser, ils lui répondirent que c'étoit manque de fourages, sur quoi le Duc de la Feuillade jurant encore plus fort qu'auparavant leur montra la Calabre qui étoit de l'autre côté de la mer, & leur demanda à quoi il tenoit qu'ils n'y allassent fourager ; en effet le traject n'étoit que de deux lieuës, mais le Duc de Vivonne ne s'étoit jamais avisé de le faire passer, quoi que ce pais fut un des plus fertiles & des plus abondans de toute l'Italie.

Un jour ou deux aprés les Jurats le vinrent prendre en son Palais pour lui faire jurer leurs priviléges sur les Evangiles, il monta avec eux en carosse, & il avoit avec lui un interprête, parce qu'il ne parloit point Italien, & que les Jurats ne parloient point François. Comme il

1677. Liv. VI.

passoit dans une ruë, il vit quantité de peuple amassé, & s'étant avancé à une portiere pour reconnoître ce que c'étoit, il vit qu'ils regardoient le portrait du Roi qu'un bourgeois avoit attaché à côté de sa fenêtre avec un dais au dessus de ce portrait. Il ne dit rien sur l'heure, mais aprés avoir fait son serment à l'Eglise avec une grande solemnité, comme il vint à repasser dans la même ruë & au même endroit, il commanda à l'interpréte de faire arrêter, & de dire aux Jurats que puis qu'ils l'avoient obligé de jurer sur l'Evangile qu'il garderoit leurs priviléges, il étoit bien juste qu'à leur tour, ils jurassent devant le portrait du Roi son Maître qu'ils lui seroient fidéles. La chose aiant semblé juste aux Jurats, ils descendirent de carrosse & jurerent tout ce que le Duc de la Feuillade demanda.

Aprés cette ceremonie il s'informa des gens qui étoient en prison, & aiant sçû qu'il y en avoit qui y étoient depuis prés d'un an, il ne trouva pas qu'il y eut de justice à cela, & voulut qu'on les fit sortir s'ils étoient innnocens, ou qu'on les punit s'ils étoient coupables, entre ceux-là il y avoit cet homme dont j'ai parlé tantôt, lequel avoit tué sa sœur avec le François qu'il avoit trouvé couché avec elle, & le crime étant digne de punition, il fut condamné à mort avec un autre qui avoit fait une action approchante de celle-là. Leur sentence lui aiant été apportée pour voir s'il n'y vouloit rien changer, il commanda qu'on dressa deux potences, l'une dans le marché, l'autre sur le port, ce qui étoit contre la forme ordinaire, les Messinois aiant coutume de faire

re mourir en prison ceux qui étoient condamnés. Aussi les Jurats lui remontrerent-ils que cela n'étoit pas selon la coutume, mais il leur répondit que la coutume de France étoit de faire mourir les criminels en public, & puis qu'ils s'étoient donnés au Roi, ils devoient suivre la coutume qui étoit établie dans le Roiaume. Ces deux hommes moururent ainsi à la veuë de tout le monde, ce que personne n'avoit point encore veu, mais le Duc de la Feüillade vouloit faire croire par là que bien-loin que le Roi eut dessein d'abandonner la ville, il y vouloit introduire les maximes Françoises comme dans un païs qu'il pretendoit unir au reste de ses Etats.

Cependant pour confirmer les habitans dans cette pensée, il commanda des meubles fort superbes, & fit faire de la vaisselle d'argent, mais en faisant ces sortes de choses il ne negligeoit pas celles qui étoient de l'utilité publique, tellement que chacun se louoit de lui, & trouvoit qu'il étoit bien different du Duc de Vivonne, qui ne songeoit uniquement qu'à ses plaisirs. Il étoit levé dés la pointe du jour, visitoit tous les postes lui-même, sans s'en rapporter à personne, & enfin comme s'il eut dû demeurer éternellement avec eux, il leur recommandoit le soin & la vigilance, leur disant qu'il ne seroit pas long-temps sans entreprendre quelque chose de considerable, mais qu'il vouloit être seur auparavant s'ils seroient capables de se garder eux-mêmes, parce que pour l'entreprise qu'il vouloit faire, il n'auroit pas trop de toutes ses troupes. Les aiant accoutumés ainsi à l'entendre parler qu'il sortiroit bien-

1677. bientôt de la ville, il s'informa de la force des
Liv. VI. villes voisines, & dit aux Jurats qu'il seroit bien-aise qu'ils lui en fissent faire le plan. De son côté il donna de l'argent à des Ingenieurs Italiens pour lui désigner les places de Sarragousse, Melasse, & Palerme, & confrontant ces desseins avec ceux que les Jurats lui apporterent, il leur insinua toujours de plus en plus qu'il alloit executer quelque entrepriſe considerable. Auſſi-tôt le bruit en courut par toute la ville, & les Espagnols en furent si allarmés, que les Gouverneurs de ces places eurent un ordre particulier de mander l'état de leurs places, & de se tenir sur leurs gardes jour & nuit.

Cependant le Duc de la Feuillade manda les Officiers, des vaisseaux & des galeres, & leur commanda de se tenir prêts incessament pour l'accompagner, mais ils lui firent réponſe qu'ils ne se pouvoient mettre en mer de plus d'un mois, ce qui fit qu'il les maltraita beaucoup de paroles. En effet on ne pouvoit pas excuſer leur negligence, & depuis que Mr. Duquesne étoit parti, ils n'avoient songé qu'à se divertir ni plus ni moins que s'ils eussent été à Paris, & encore dans un temps de Carnaval; mais pour parler de Mr. Duquesne, puis que l'occasion s'en presente, il étoit resté encore quelque temps à Messine depuis la belle action qu'il avoit faite devant Palerme; car comme l'Angleterre nous menaçoit dés ce temps-là, on avoit eu pensée d'abandonner cette ville, & de le donner pour conseil au Duc de Vivonne qui en auroit eu grand besoin, si la retraite eut roulé sur lui, mais le Roi aiant cru depuis appaiſer l'Angleterre, il avoit été mandé pour

fa-

favoriſer le ſiege de Roſes, qu'on avoit eu deſſein d'aſſieger, comme j'ai dit ci-devant, mais dont les meſures avoient été rompuës par le ſecours que le Comte de Monterai y avoit fait entrer. Or comme je viens de dire les Officiers de mer n'aiant plus perſonne qui veillat ſur eux depuis ſon depart, s'étoient tellement abandonnés à la débauche, qu'ils croioient n'être à Meſſine que pour ſuivre l'exemple du Duc de Vivonne leur General: mais le Duc de la Feüillade leur aiant dit qu'ils euſſent à ſe tenir prêts dans huitaine, ſinon qu'il verroit ce qu'il auroit à faire, il leur fut force de changer de vie & de ſe ranger à leur devoir. 1677. LIV. VI.

Les vaiſſeaux étant prêts, il fit embarquer la cavalerie & l'envoia à Augouſte, mais un peu en meilleur état qu'elle n'étoit à ſon arrivée, car il l'avoit fait paſſer dans la Calabre, où elle avoit trouvé tout ce qu'il lui falloit, & comme le Gouverneur de Regio qui étoit le ſeul qui s'y pouvoit oppoſer n'étoit pas en état de le faire, elle avoit chargé des vaiſſeaux de toutes ſortes de fourages, & par ce moien n'avoit pas ſouffert comme elle avoit fait tant qu'elle avoit été ſous les ordres de Mr. de Vivonne. Cependant les troupes porterent des plaintes au Duc de la Feuillade de ce qu'il leur étoit beaucoup dû, & comme il ſçavoit que le Roi paioit exactement, il ſe douta qu'il y avoit de la friponnerie, mais aiant peur que beaucoup de gens n'y euſſent trempé, il ſe contenta de leur promettre qu'il leur rendroit juſtice, & en attendant il s'informa ſous main de quelle maniere les choſes s'étoient paſſées. Aiant

ſçû

1677. LIV. VI. sçû qu'on ne lui avoit dit que la verité, il envoia querir le Treſorier, & lui demanda ce qu'il avoit fait de l'argent des troupes, mais il ſe trouva que de concert avec le Secretaire du Duc de Vivonne, il l'avoit converti en ſoie, dont ils avoient fait commerce depuis le commencement de la guerre. C'étoit aſſez dequoi le faire pendre, mais comme il avoit pris ſes précautions, & qu'on ne pouvoit remuër cette affaire ſans y mêler le Duc de Vivonne, qui neanmoins en étoit innocent, il ne voulut pas en parler davantage, lui ordonnant cependant de ſatisfaire les troupes, ſinon qu'il auroit affaire à lui.

La cavalerie étant allée à Augouſte, comme j'ai dit ci-deſſus, le Duc de la Feuillade ſongea à faire embarquer ſon infanterie, mais il y avoit deux choſes dont il ſe trouvoit bien embarraſſé, l'une comment il pourroit faire proviſion de vivres ſans donner du ſoupçon, l'autre comment il retireroit ſes malades dont le nombre étoit grand, la debauche l'augmentant tous les jours. Pour le premier il ne lui paroiſſoit pas ſi dificile que le ſecond, car ſous quel pretexte faire embarquer des malades à qui la mer ne ſçauroit faire que beaucoup de mal: neanmoins aiant demandé aux medecins en preſence des Jurats, s'ils ne croioient pas que l'air leur fut bon, comme ils lui eurent répondu qu'ouï, il dit tout haut qu'il étoit d'advis de les emmener avec lui, & qu'on les mettroit quelque part dans un village pendant qu'il ſeroit occupé à un ſiege. Les Jurats croiant que ce qu'il en diſoit n'étoit que pour leur vouloir procurer la ſanté, furent les premiers

miers à dire que cela ne leur faiſoit que du bien, & ainſi il ſe trouva délivré d'un fardeau qui lui peſoit beaucoup, cependant il s'en trouva peut-être une cinquantaine qui étoient ſi mal, qu'on ne jugea pas à propos de les tranſporter dans le vaiſſeau, de peur que cela ne découvrit ce qu'il étoit bien aiſe qui fut encore caché. Ainſi pour faire toujours croire qu'il n'avoit point d'autre deſſein que celui qu'il avoit fait paroître, il fit marché pour les nourir pendant deux mois, & il les paia d'avance à celui avec qui il étoit convenu. Or il étoit bien-aiſe d'inſinuer ainſi que l'entrepriſe qu'il alloit faire le tiendroit à peu prés ce temps-là, car par ce moien il embarqua quantité de vivres & de munitions ſans qu'on ſe défiat de rien. En effet, on en étoit ſi éloigné que les Jurats lui offrirent de joindre deux mille hommes de milice à ſes troupes, mais il les refuſa ſous pretexte qu'ils en pouvoient avoir affaire pendant ſon abſence.

L'Hôpital & les vivres étant ainſi embarqués il envoia les galeres devant, ſi-bien qu'il ne reſtoit plus que l'infanterie, laquelle il fit entrer dans les vaiſſeaux, ce qui allarma toute la côte, qui étoit perſuadée auſſi bien que ceux de Meſſine, que tous ces grands preparatifs ſe faiſoient contr'elle. Le Duc de la Feüillade voiant qu'il n'y avoit plus que lui qui étoit reſté ſur le port, prit congé des Jurats qui lui ſouhaitterent toute ſorte de proſperité dans ſes deſſeins, & à qui il fit promettre de veiller exactement à toutes choſes pendant ſon abſence. Etant ainſi entré dans ſon bord il ſe tira hors de la portée du canon

1677. canon d'où il envoia dire aux Jurats qu'il avoit
Liv. VI. oublié à leur dire quelque chose, & qu'il les prioit de le venir trouver. Les Jurats étant entrés dans la chaloupe avec celui qui leur avoit été faire ce message, ils arriverent à son bord, où il leur dit qu'il ne doutoit point qu'ils ne fussent bien surpris du compliment qu'il avoit à leur faire, qu'ils croioient qu'il alloit attaquer quelque place, mais que bien loin d'y penser il ne songeoit plus qu'a s'en retourner en France, qui étoit tout le but de son voiage, le Roi ne l'aiant envoié à Messine que pour retirer ses troupes. Il est plus aisé de s'imaginer l'étonnement & le desespoir de ces malheureux jurats que de le bien representer. Aprés qu'ils eurent demeuré un moment dans le silence, pendant lequel il leur étoit passé mille choses funestes dans l'esprit, ils se jetterent à ses pieds comme si la chose eut dépendu de lui, & le conjurerent de vouloir faire reflexion sur la destinée de cent mille malheureux qui alloient être exposés au supplices les plus cruels, mais voiant qu'il n'en parroissoit point touché, ils lui dirent qu'ils ne croioient pas que le Roi, apres leur avoir promis de les proteger comme il avoit fait, vouloit faire une si grande tache à son honneur que de leur manquer de parolle. Le Duc de la Feuillade voulant excuser le Roi leur dit qu'il ne les auroit jamais abandonnés, s'ils ne lui en avoient donné sujet tant de fois par de si frequentes conspirations, & qu'il ne vouloit pas exposer ses troupes davantage à l'inconstance d'un peuple si peu reconnoissant. Qu'il lui en coutoit plus de quarante millions depuis deux ou trois ans

&

& qu'il eut mieux vallu qu'il eut donné une somme si considérable à tant d'autres sujets qu'il avoit, & qui ne lui avoient jamais manqué de fidelité. 1677. LIV. VI.

Comme ces reproches de part & d'autre ne pouvoient qu'être funestes aux jurats, ils le prirent sur un ton plus doux, & aprés avoir veu que rien n'étoit capable de le retenir ils le supplierent du moins de permettre que ceux qui avoient été fideles puissent s'embarquer avec lui. Le Duc de Feuillade dit qu'il le vouloit bien mais qu'ils se hastassent sinon qu'il leveroit l'ancre dans vingt quatre heures. Un temps si court auroit beaucoup affligé ces pauvres gens s'ils avoient été encore capables de recevoir quelque nouvelle affliction, mais leur douleur étoit à un point qu'ils paroissoient comme insensibles, ne faisant que lever les yeux de moment à autre au ciel, dont ils imploroient l'assistance. Cependant ils le prierent de leur vouloir donner plus de temps, leur remonstrant que vingt quatre heures étoient trop peu de choses pour des gens qui avoient à quitter leur pais & leurs biens pour toute leur vie: mais le Duc de la Feuillade qui naturellement n'étoit gueres pitoiable, ne leur voulut jamais accorder que deux jours, aprés quoi ils s'en retournerent dans la ville annoncer cette méchante nouvelle.

D'abord qu'elle fut répanduë par tout, c'étoit un chose digne de compassion que d'entendre les cris de ces miserables, qui se desesperoient; les uns s'arrachoient les cheveux; les autres faisoient mille imprécations contre les François & tous se souhaittoient la mort dans la

1677. la crainte de tomber entre les mains des Eſpa-
Liv. VI. gnols, qu'ils conſideroient comme d'Implacables ennemis. Cependant il vint une multitude effroiable de peuple ſur le port, dont la plûpart étoient chargés de tout ce qu'ils pouvoient emporter, croiant qu'ils ſe pouroient ſauver avec cela dans quelque pais étranger, il ni avoit pas la moitié des chaloupes qu'il falloit pour tranſporter tant de monde. Et dans le beſoin qu'on en avoit on offroit aux mariniers plus qu'ils ne demandoient, afin d'être preferé, mais bien loin que le Duc de la Feuillade voulut recevoir tous ceux qui ſe preſentoient, il n'en receut pas ſeulement la dixiéme partie, tellement que c'étoit une choſe épouvantable que de voir la contenance de ceux qui étoient refuſés, qui tantôt faiſoient mine de ſe precipiter dans la mer, & tantôt s'élancoient vers nos vaiſſeaux pour y aborder malgré qu'on en eut. Aprés qu'on eut embarqué environ quatre cent cinquante familles, on leva l'ancre, & on fut encore long-temps à entendre les cris de ces malheureux dont le deſeſpoir ſembloit augmenter à meſure qu'on s'éloignoit. Cependant les vaiſſeaux étant arrivés à l'endroit qu'on appelle Silla & Caribdis furent repouſſés du côté du port, & les Meſſinois ſe preparoient deja à ſe venger, quand les galeres, qui étoient revenuës à cauſe d'une tempête qui s'étoit élevées incontinent apres leur depart, les remorquerent.

Les vaiſſeaux aiant paſſé ce courant à l'aide des galeres, on prit la route de Provence, mais dés le lendemain la mer commenca à s'agiter, & la tempête devint ſi rude, que devant que les gale-

galeres puſſent gaigner le long de terre, elles perdirent la moitié de leur équipage. On voioit des pieces du débris de côté & d'autre, & le Duc de la Feuillade crut tout perdu. Les vaiſſeaux même furent ſeparés les uns des autres & les Eſpagnols avoient une belle occaſion d'acquerir de la gloire s'ils avoient ôſé nous attaquer, car il falloit paſſer le long de leurs côtés, & il n'y avoit point d'autre chemin. Enfin apres que la tempête eut duré huit jours entiers, elle commença à s'appaiſer, mais les vaiſſeaux ne purent jamais ſe raſſembler, & ils ariverent tous ſéparement ſans qu'il y en eut cependant pas un de perdu, il en fut de même des galeres, pour leſquelles on avoit beaucoup appréhendé, en effet ce fut comme un eſpece de miracle que dans une ſi grande tempête & aiant à traverſer toute la Sardaigne, elles ſe fuſſent ſauvées d'un ſi grand peril. 1677. LIV. VI.

Pour ce qui eſt des Meſſinois, ils demeurerent à Marſeille juſques à nouvel ordre, ce qui en affligea beaucoup d'entr'eux, qui pretendoient quelque recompenſe du Roi, dont ils avoient porté les interets avec chaleur. Cependant ils ſe conſoloient croiant qu'ils auroient bientôt la permiſſion d'aller en cour, qu'ils avoient demandée, mais il leur fut fait deffenſe de paſſer outre. A quelque temps de la, ils furent accuſés d'avoir voulu mettre le feu dans le port, & ſoit que ce fut un effet de leur reſſentiment ou qu'on leur fit cette querelle pour s'en d'affaire ils furent chaſſés du Roiaume; bel exemple pour apprendre qu'il ne ſe faut jamais revolter contre ſon Prince.

Le Duc de la Feuillade n'avoit pas encore levé

1677. Liv. VI.

vé l'ancre que les Eſpagnols qui ſçavoient ce qui ſe paſſoit dans la ville, s'y preſenterent en armés pour s'en rendre les maitres. Le Gouverneur de Regio y accourut auſſi au même temps dans une chaloupe, croiant qu'à cauſe des habitudes qu'il y avoit, il en faciliteroit la reduction. Cependant il s'y étoit déja élevé deux factions l'une qui étoit encore animée d'un eſprit de rebellion & l'autre en faveur des Eſpagnols, mais le Gouverneur de Regio s'étant entremis de les accorder, il leur fit mettre les armés bas, ſous eſperance de recompenſe à l'une, & à l'autre ſous eſperance de pardon, On livra aprés cela les portes aux Eſpagnols & les ſoldats firent beaucoup de deſordre en entrant, ſoit que cela leur fût commandé ou qu'ils s'y portaſſent de leur propre mouvement, ils tuerent beaucoup de perſonnes de ſang froid, & comme la plûpart étoient de ceux qu'on ſoupçonnoit d'avoir eu part à la revolte, on infera de la que ce qu'ils faiſoient, ils ne le faiſoient pas ſans ordre.

Les Eſpagnols étant ainſi maîtres de la ville, firent mourir un nombre infini de gens, contre la parolle qu'avoit donné le Gouverneur de Regio, tellement que comme on vit qu'il n'y avoit point de ſureté pour perſonne, il y en eut beaucoup qui s'enfuirent dans les païs étrangers. La plûpart pretendoient paſſer en France, mais aiant ſû le traittement qu'on avoit fait aux autres, ils s'arreterent les uns à Rome, les autres dans la Cour des autres Princes d'Italie, mais tout ſi malheureux, que ſi c'étoit à recommencer, il y a de l'apparence qu'ils ne ſongeroient jamais à faire ce qu'ils ont

ont fait. Les Espagnols voiant que leurs sujets diminuoient par les punitions qu'ils exercoient tous les jours envers les autres, ne les discontinuerent pas pour cela, mais firent des deffenses rigoureuses pour empêcher qu'aucun maître de navire ou quelque autre personne que ce fut ne sortit du port ou de la côte sans permission, mais cela n'empêcha pas que l'Esperance du gain n'en fit trouver tous les jours qui au préjudice de leurs ordres transportoient ces malheureux, ne revenant plus eux-mêmes depeur d'encourir la punition qu'ils meritoient. Cependant la plûpart de nos troupes qui étoient revenuës de ce pais-là, passèrent en Roussillon, tellement que le Duc de Navailles, se trouva en état d'assieger Puicerda la campagne suivante, comme je le dirai dans la suite de cette histoire, mais il faut qu'auparavant je rapporte ce qui ariva du côté du Nort. 1677. Liv. VI.

Apres la bataille qui s'étoit donnée entre le Roi de Suede & le Roi de Danemark auprés de Lundem & dont j'ai parlé ci-devant, la rigueur de la saison fit que tout l'avantage que la Suede en retira fut, comme j'ai dit, la prise d'Elsimbourg. Cependant elle commença le blocus de Chrinstianstad & une partie de l'armée de Suede prit ses quartiers d'hiver alantour, tellement que la garnison qui n'avoit pas eu le temps de se pourvoir de vivres necessaires, se trouva fort incommodée. Le Roi de Danemark à qui cette place étoit de consequence d'elle-même, & encore parce qu'elle assuroit ses autres conquêtes, resolut de s'acheminer de ce côté-là, dés que la saison le pouroit permettre, & aiant eu soin de remettre son armée, dont

1677. la perte néanmoins n'avoit pas été bien grande
comme j'ai dit ci-devant, il se mit en campagne
LIV. VI. à la tête de vingt mille hommes. Les Suedois
sçachant qu'il marchoit à eux, ne jugerent pas
à propos de donner bataille, parceque leurs
recreuës n'étoit pas encore arivées, mais ils
r'enforcerent leurs quartiers, & se mirent en
état de se deffendre. Le Roi de Danemark
étant arivé à demi lieuë deux, les fit reconnoî-
tre, mais ils décamperent pendant la nuit, &
s'étant sauvés avec beaucoup de précipitation,
le Roi de Danemark jetta dans la ville tout ce
ce qui y étoit necessaire, aprés quoi il fut met-
tre le siege devant Malmoé qui étoit bien forti-
fié, & où il y avoit une puissante garnison. Le
Roi de Suede aiant appris que le Roi de Dane-
mark battoit cette place avec quarante pieces
de canon, fit dessein de la secourir, mais com-
me il n'étoit pas encore en état de marcher, il
envoia toujours sa flotte devant. Cependant
comme le Roi de Danemark étoit un Prince
sage & bien avisé, il ne voulut pas attendre à
combattre qu'il eut les ennemis sur les bras &
par mer & par terre, mais aiant envoié ordre à
son armée Navale d'attaquer celle de Suede, il
attendit de l'evenement de ce combat à pren-
dre des mesures certaines pour tout le reste de
la campagne. Les deux armées étant arivées
à deux lieuës l'une de l'autre, celle de Dane-
mark gaigna le vent sur celle de Suede, & s'étant
conservé cet avantage elle tira trois volées de
canon qui étoient le Signal du combat. Au
même temps les vaisseaux Danois se melerent
avec les Suedois, & ceux-ci s'effraierent en aiant
veu un des leurs couler à fonds qui avoit été
per-

percé de plusieurs coups, & se mirent telle- 1677.
ment en desordre, qu'ils ne rendirent plus de LIV. VI.
combat. Les Danois en aiant si bon marché les poursuivirent sans relâche, mais ils se sauverent la plûpart, desorte qu'il y eut plus de desordre que de perte.

Cependant cette victoire ne laissa pas de produire son effet, car le Roi de Danemark qui avoit trouvé beaucoup de resistance à Malmoé resolut de ne pas sortir de son camp qu'il ne l'eut reduit sous sa puissance, & aiant fait sçavoir aux assiegés le succés de ce combat ils en furent aussi intimidés que ses gens en prirent de confiance, il attaqua là-dessus la contrescarpe & il s'en rendit maître apres un combat où il y eut bien du sang de versé de part & d'autre; les Suedois aiant taché de reprendre cet ouvrage en chasserent les Danois, & ceux-ci honteux que cet affront leur fut arivé en presence du Roi, le reprirent en aussi peu de temps qu'ils l'avoient perdu, & surent mieux le conserver cette fois la qu'ils n'avoient fait l'autre. Les assiegés ne s'étonnerent pas de ce malheureux succés & comme nonobstant la perte du combat naval leurs commandans les flattoient encore de secours, ils resolurent de se faire tuer plûtôt à la deffense des autres ouvrages, que de s'en laisser chasser par les ennemis. Comme la resolution étoit égale dans les assiegeans, il se passa une occasion aussi chaude qu'on en eut encore veu, dans l'attaque d'une demie lune qui fut prise & reprise jusques à trois fois. Le Roi de Danemark étoit toujours à la queuë de ses gens pour voir ceux qui seroient capâbles de reculer & sa presence fit

1677. que les plus lâches firent aussi bien que les plus
Liv. VI. courageux. Cet ouvrage étant emporté on y placa une batterie de six pieces de canon qui fit une telle bréche à la muraille, que cinquante hommes de front y pouvoient passer, mais en même temps le Gouverneur fit planter des palissades derriere, quoi que le canon emporta les travailleurs & qu'il n'y en eut gueres parmi eux ou qui ne receut quelque blessure ou qui ne fut teint du sang des autres. Les assiegés voiant que le canon ne discontinuoit point de tirer, & qu'il voloit des éclats de ces palissades qui en estropioient plusieurs d'entr'eux, jetterent de gros balots de laine au devant, mais les assiegeans y mirent le feu avec des feux d'artifice, si bien que ce leur fut un secours inutile.

Le Roi de Danemark les croiant abattus par tant de malheureux succes & par les fatigues qu'il leur falloit supporter tous les jours, resolut de faire donner l'assault, aprés neanmoins qu'il auroit fait sommer le Gouverneur, lequel il croioit y devoir songer à deux fois en l'Etat qu'étoient les choses; mais il lui fit reponse que quand le Roi de Suede l'avoit mis dans la ville c'étoit pour la lui conserver, qu'il esperoit donc le faire tant qu'il y auroit quelque apparence que le corps de sa place étoit bon, & qu'il avoit une garnison avec qui il n'y avoit que du plaisir à se trouver dans le peril, puis qu'elle faisoit gloire de le mépriser pour le service de son Prince : qu'il étoit prêt de perir ou de se sauver avec elle, mais qu'il ne seroit pas dit que les simples soldats le surpassassent dans le zele qu'ils faisoient paroître pour lui Cette

re-

reponſe aiant fait connoître au Roi de Dane- 1677.
mark qu'il ne ſe rendroit qu'à l'extremité, il LIV. VI.
commanda les meilleures troupes de ſon armée pour donner l'aſſaut, promettant pour les animer davantage qu'ils auroient le pillage de la ville. Cette promeſſe fit un grand effet ſur l'eſprit des ſoldats, & étant conduits par de braves gens, ils monterent à l'aſſaut reſolument pendant que les aſſiegés d'une fermeté egale, ſe preſenterent ſur la bréche. C'étoit une choſe étonnante que de voir le feu qui ſe faiſoit de part & d'autre, mais rien ne fut ſemblable à ce que firent pluſieurs femmes des ſoldats de la garniſon, car les unes jetterent des grenades & les autres tirerent par des creneaux. & comme il étoit honteux à leurs maris de ſe laiſſer ſurpaſſer par un ſexe ſi foible, & que d'ailleurs ils étoient animés par le peril ou elles s'étoient miſes pour l'amour d'eux, ils ſe firent hacher en pieces plûtôt que de reculer.

Cependant les Danois redoubloient leurs efforts à meſure qu'ils trouvoient de la reſiſtance, mais toutes les avenuës par où l'on pouvoit monter à la bréche commençoient à être remplies de corps morts, & l'on ne pouvoit plus faire un pas qu'on n'en trouvat un ſous ſes pieds ou à ſes côtés. Ce ſpectacle aiant dequoi étonner les plus hardis, le combat ſe rallentit inſenſiblement, d'autant plus qu'il y avoit déja trois ou quatre Colonels qui étoient demeurés ſur la place, ſans comter pluſieurs perſonnes de conſideration qui étoient griévement bleſſés. Le Roi de Danemark avoit peine cependant à rappeller ſes gens, mais aiant veu revenir le Duc de Croi tout en ſang

1677. avec deux Colonels qu'on portoit sur des pi-
LIV. VI. ques en forme de brancart, il resolut de remettre la partie à un autre jour, & commanda que chacun fit retraitte. Il prit grand soin de tous les blessés & visita lui même les personnes de qualité, leur disant mille choses obligeantes pour diminuer le chagrin qu'ils pouvoient avoir de l'Etat où ils étoient. Cependant comme il étoit dans la resolution de donner un second assaut, le Gouverneur qui avoit perdu beaucoup de monde au premier aiant fait battre la Chamade, il obtint de ce Prince une capitulation honorable.

On remarqua en voiant passer la garnison qu'il n'y avoit pas presque de rang ou il n'y eut un soldat qui n'eut la tête bandée ou le bras en écharpe, les chariots que le Roi de Danemark avoit fournis n'aiant été que suffisans pour ceux qui étoient ou estropiés du canon ou qui avoient receu quelque grande blessure. Le Roi de Danemark fit son entrée à cheval dans la ville, au milieu des principaux Officiers & aprés y avoir ordonné ce qu'il jugeoit necessaire pour le bien de son service, il retourna dans son armée pour connoître le nombre des forces qui lui restoient. L'armée ne se trouva plus que de seize mille hommes, y compris deux mille hommes qu'il en détachoit pour entrer en garnison dans la ville; tellement qu'il en avoit perdu quatre mille au siege. Son armée étant si fort diminuée il envoia promptement en recruë, car il avoit advis que le Roi de Suede étoit resolu de lui donner bataille & qu'il rassembloit pour cela toutes ses forces. En effet ce Prince qui croioit que Malmoé dut encore

tenir

tenir davantage prétendoit ariver assés à temps pour le secourir, mais autant qu'il avoit été trompé dans son attente, autant le Roi de Danemark le fut-il en croiant que ses Officiers seroient de retour assés-tôt avec leurs recreuës pour le combat. 1677. LIV. VI.

Cependant le Roi de Suede aiant appris la reddition de Malmoé, s'en consola par l'espérance qu'il eut que l'ennemi ne lui échaperoit pas, mais bien-loin que le Roi de Danemark fut d'humeur à le fuir, il marcha à sa rencontre dés qu'il sut que son dessein étoit de donner combat. On ne le lui conseilloit pas neanmoins, mais bien d'attendre ses recreuës & de se retirer en attendant sous le canon de Lanseron ou de quelque autre de ses places, mais outre qu'il ne croioit pas qu'il lui fut glorieux de le faire, aprés tant davantages qu'il avoit remportés, il craignoit par la d'affamer ses places, dans lesquelles il n'y avoit pas dequoi subvenir à une armée entiere & à la garnison. Enfin son courage lui aiant fait présumer qu'il étoit assés fort pour donner bataille, il marcha comme je viens de dire au devant du Roi de Suede qui étoit à la tête de vingt mille hommes.

Les deux Rois commandoient chacun l'aille droite de leur armée, & leur presence animant leurs troupes, celles de Danemark leur passerent sur le ventre tout de même qu'il étoit arivé dans le combat de l'année précedente. Cependant l'infanterie Suedoise s'étant ralliée, eut honte de sa fuite, & retournant au combat avec une resolution qui tenoit du desespoir, elle fit des choses qu'on ne pouvoit attendre vrai semblablement aprés l'avoir veu fuir comme elle ve-

1677. noit de faire. Le Roi de Danemark qui avoit cru
Liv. VI. que la victoire se declaroit pour lui se trouva tout étonné de cette nouvelle resistance, mais pendant qu'il faisoit toutes sortes d'efforts pour venir à bout de cette infanterie, qui s'étoit postée dans un lieu advantageux, d'où elle faisoit un feu continuel, le Roi de Suede poussoit son aîle gauche, & Arensdorf qui la commandoit ne put jamais la rallier. Valter General-Major, sous le commandement de qui le Roi de Dànemark avoit laissé le corps de reserve, voiant ce desordre, accourut promptement avec quatre ou cinq regimens d'élite pour le rétablir, & aiant fait avancer du canon pour donner le temps aux siens de se remettre, il se mêla s'y courageusement avec les ennemis, qu'il tint la victoire en balance, pendant une heure entiere, mais étant tué dans la plus grande chaleur du combat, ses gens ne s'apperçurent pas plûtôt de leur perte, qu'ils commencerent à perdre courage. Le Comte d'Ottinghen fit bien tout son possible pour les retenir, mais aiant été tué pareillement dans la mesléе, le desordre qui ne commençoit que d'éclatter devint tout visible, chacun abandonnant ses rangs pour s'enfuir. Le Roi de Suede qui ne s'étoit pas épargné plus qu'avoit fait le moindre Soldat, voulant proffiter de sa victoire, poursuivit les fuiards, mais Arensdorf qui avoit donné advis au Roi de Danemark de ce qui se passoit, l'obligea de quitter l'attaque de l'infanterie Suedoise pour accourir au secours des siens. Sa presence retint l'ardeur du Roi de Suede aussi-bien qu'un defilé qu'il falloit passer pour aller aux ennemis, mais en recompense il se saisit de quelques pieces

ces de canon, qu'on tâchoit de sauver, & il de- 1677.
meura maître du champ de bataille. Le Roi LIV. VI.
de Danemark se retira sous Lanseron, & n'étant pas content de plusieurs Officiers qu'on accusoit d'avoir fui dés le commencement du combat, il leur fit faire leur procés, desorte qu'on les fit mourir aprés les avoir degradés des armés. Il perdit dans ce combat prés de deux mille cinq cent hommes avec dix ou douze pieces de canon. Mais comme si les Suedois n'eussent sû que se battre & ne pas profiter des avantages que la fortune leur offroit, ils laisserent comme l'autre fois perdre le fruit de la Victoire, & aiant donné le temps au Roi de Danemark de grossir son armée de ses recreuës, ils ne firent rien n'y l'un n'y l'autre de remarquable pendant le reste de la campagne.

Cependant le Marquis de Brandebourg qui étoit devant Stetin, comme j'ai dit ci-devant, aiant appris cette Victoire, fut dans une grande apprehension qu'ils n'en s'usſent mieux user qu'ils n'avoient fait; car il craignoit que le Roi de Suede ne chassat le Roi de Danemark de l'Isle de Schonem, & qu'aprés l'avoir ainsi chassé, il ne vint lui même au secours de cette ville. Il l'avoit fait blocquer, comme j'ai rapporté ci-dessus, dés l'année précedente, & cela avoit épuisé en quelque façon les vivres qui étoient dedans, tellement que les bourgeois aussi bien que la garnison souffroient beaucoup. Neanmoins Wandernot qui en étoit Gouverneur excitoit tout le monde à la patience, & se passoit lui même de peu de choses pour montrer qu'il n'enseignoit rien qu'il ne voulut bien pratiquer. Il faisoit esperer que la place seroit

1677. bientôt ſecouruë, que le Comte de Koningſ-
mark avoit ordre de le faire, & que la victoire
LIV. VI. du Roi de Suede ne leur ſeroit pas infructu-
euſe, chacun ſe laiſſoit amuſer de ces diſcours, &
cependant la famine devint ſi grande dans la
ville, qu'on y mangea de toutes ſortes d'ani-
maux & les chats. On y tua les chevaux, les
chiens & on en diſtribua à la garniſon tout
de même qu'on avoit fait les autres viandes.

Le Marquis de Brandebourg avoit fait bou-
cher l'Odée à l'emboucheure duquel cette
ville eſt ſcituée du côté d'ou il apprehendoit
qu'il vint du ſecours aux aſſiegés; mais la nou-
velle lui étant venuë qu'il n'y avoit rien à crain-
dre du Roi de Suede, qui n'avoit pû profiter
de ſa Victoire, il reſolut de continuer d'attâquer
cette place comme il avoit commencé, c'eſt
à dire de l'avoir plûtôt par la famine, que par
la force: en effet comme il ſçavoit l'état où
elle étoit reduite, il étoit ſeur de ſon entrepri-
ſe, ſans qu'il lui couta preſque perſonne, car
il ne preſſoit les attaques que fort l'entement, &
plûtôt pour tenir les ſoldats en haleine que
pour ſe rendre maître comme je viens de dire
de la ville à force ouverte. Cependant il la
battoit inceſſament avec ſix vingt pieces de ca-
non, & elle reſſembloit plûtôt à une ville
abandonnée qu'a une ville qui fleuriſſoit, il y
avoit peu de temps, par un commerce aſſés rai-
ſonnable. Toutes les maiſons étoient preſ-
ques raſées juſques au premier eſtage; mais
l'on n'avoit garde cependant de demeurer dans
ce qui reſtoit encore debout, car on jettoit
continuellement des bombes, & elles faiſoient
encore plus de deſordre que le canon, chacun
ſe

se retiroit donc dans les caves & dans les autres lieux soulterrains, & la misere dans laquelle ils vivoient jointe à une demeure si triste, les rendoit si affreux, qu'ils firent peur à ceux qui les virent quand la ville fut renduë. 1677. LIV. VI.

Wandernot qui étoit un fort brave homme, supportoit tous ces malheurs avec une constance admirable, & comme il eut été plus aise de perir dans quelque bonne occasion qu'ainsi à petit feu, il tâchoit autant qu'il pouvoit de les faire naître par des sortjes, mais le Marquis de Brandebourg ménageoit ses gens tout de même que si c'eut été lui qui eût été assiége, & que c'eut été les ennemis qui eussent été les assiegeans. Ces manieres desesperoient Wandernot qui n'avoit pas la force à la main pour renverser les tranchées, & pour s'ouvrir les passages, mais le desespoir lui tenant lieu de nombre aussi bien qu'à ses gens, qui ne pouvoient plus vivre dans la langueur où ils étoient, il entreprit de renverser les logemens des ennemis, & s'y comporta avec tant de courage qu'il y avoit de l'apparence que la chose lui auroit reussi, s'il n'avoit été blessé dés le commencement du combat. Comme sa blessure étoit grande il fut obligé de se retirer, & les ennemis pousserent ses gens, qui se trouvoient étonnés par son malheur, jusques aux palissades,

La blessure de ce Gouverneur se trouvant dangereuse, il fit assembler les principaux Officiers dans sa chambre avec les plus considerables des bourgeois, & leur aiant dit que l'état où il étoit l'ôteroit bien-tôt du monde, il avoit voulu mourir avec cette consolation de sçavoir qu'il laisoit de braves gens pour venger sa

1677. mort, & pour conſerver ſa place au Roi de
Liv. VI. Suede, que c'étoit au Seigneur Wolf à commander dés que Dieu auroit diſpoſé de lui, qu'il les prioit de lui vouloir obeïr en tout ce qui regarderoit le ſervice du Roi leur Maître, puis s'addreſſant aux Bourgeois en particulier, il leur dit que la patience qu'ils avoient fait paroître juſques-là étoit digne de loüange, mais qu'ils ſe ſouvinſſent qu'ils n'avoient rien fait s'ils ne continuoient comme ils avoient commencé; qu'ils fiſſent reflexion d'ailleurs qu'ils pouvoient retomber ſous la puiſſance du Roi de Suede par la paix generale, dont on commençoit à parler, & que s'ils n'avoient fait leur devoir, ils devoient craindre que ce Prince ne s'en reſſentit un jour. Aprés cela il exigea des uns & des autres qu'ils lui fiſſent ſerment qu'ils s'acquitteroient de ce qu'il venoit de leur recommander, & chacun aiant fait ce qu'il ſouhaittoit, il les congedia, leur témoignant que Dieu l'appelleroit quand il voudroit, mais qu'il moureroit contant: en effet il mourut peu de jours aprés avec une conſtance digne d'un brave Soldat, comme il s'étoit toujours montré.

Aprés cela chacun ſelon ſa volonté & ſelon ce qui étoit de la raiſon reconnut Wolf pour Gouverneur & il encouragea tout le monde à ſe reſſouvenir des prieres que Wandernot leur avoit faites, mais aprés quelque temps de patience, les femmes commencerent à ſe ſoulever avec quelques uns de la lie du peuple, ſe plaignant qu'on les vouloit faire perir ſans eſperance de les pouvoir ſauver. Les bourgeois les plus conſiderables ne paroiſſoient point être de cette

cette sédition, mais aussi ne s'empressoient- 1677.
ils point de l'appaiser, car chacun eut été bien
aise d'être délivré de peine. Toutes ces cho- LIV. VI.
ses faisant connoître à ce nouveau Gouverneur qu'il lui étoit impossible de resister plus long-temps, il rendit la place, mais qui étoit en si pitoiable état qu'il étoit dificile de la reconnoître.

Les malheurs de la Suede donnoient bien de la crainte à la France, car elle consideroit que la guerre ne pouvoit pas encore durer deux ans que cette couronne ne fut entierement ruinée, aprés quoi les trois puissances qui l'attaquoient lui retomberoient sur les bras. Ces considerations jointes à quantité d'autres qui l'obligeoient de desirer la paix, elle fit tout son possible pour diviser les alliés, dont l'interêts étoit de ne la pas vouloir si tôt. Cependant comme elle connoissoit le fort & le foible des uns & des autres, elle s'adressa aux Hollandois qui avoient plus de lieu que pas un de s'ennuier de la guerre; car outre que leur commerce n'étoit pas si florissant qu'il avoit coutume d'être, ils étoient épuisés par l'argent qu'ils étoient obligés de fournir aux autres alliés. En effet comme la plûpart n'avoient commencé la guerre qu'à leur sujet, ils n'avoient jamais pû s'exempter de leur continuer ce qu'ils leur avoient promis, les Hollandois consideroient d'ailleurs combien il y avoit de temps que la guerre duroit sans qu'on eut pû faire de conquête sur la France qui en faisoit au contraire tous les jours; car elle avoit encore pris St. Guillain sur la fin de la campagne précedente, & avoit bloqué Mons qui souffroit déja de

1677. grandes incommodités. Toutes ces choſes
Liv. VI. les aiant donc diſpoſés à écouter favorablement les propoſitions qui leurs étoient faites, la France fabriqua un traitté qui étoit avantageux aux deux parties, mais dans lequel on n'avoit pas eu grand ſoin de toutes les autres ſi lon en excepte les Eſpagnols à qui l'on faiſoit rendre quelques places. Neanmoins comme les Hollandois ne vouloient pas choquer leurs alliés, ils differerent quelque temps à le ſigner, & le Roi croiant que rien ne les y obligeroit mieux que quand il fairoit quelque nouvelle conquête, il ſe mit en campagne encore plûtôt qu'il n'avoit fait l'année precedente, mais pour ſurprendre les ennemis, il feignit qu'il vouloit aller du côté d'Allemagne, & en effet il prit le chemin de Mets, qu'on n'étoit encore que dans le mois de Janvier. Cependant toutes les troupes ſortoient de leurs garniſons ſans que perſonne pût comprendre où elles alloient, car celles qui étoient du côté de Flandres prenoient le chemin d'Allemagne, & celles qui étoient du côté d'Allemagne prenoient le chemin de Flandres. Les Allemans crurent neanmoins que ce voiage les regardoit, & ſur tout la ville de Strasbourg qui apprehendoit le reſſentiment du Roi. Il y en eut d'autres qui crurent que le Roi alloit à Treves ou à Luxembourg, mais perſonne ne donnoit dans le but, ſi bien que les ennemis éperdus de tous les côtés firent quantité de mouvemens inutils. Les Allemans ſe mirent en campagne & vinrent camper ſous Offembourg pour ſecourir Strasbourg en cas de beſoin. D'un autre côté on fit entrer des troupes

troupes dans Luxembourg, & dans Treves. 1677.
Cependant Charlesmont, Namur & Luxembourg se trouverent investis tout en un même jour, & les couriers qui en apportoient les nouvelles au Duc de Villa hermosa arriverent à demie heure les uns des autres, ce qui étonna tout le monde parce qu'il n'étoit pas vraisemblable que le Roi pût attaquer trois places si considerables tout à la fois. Comme on attendoit le denouëment de cette nouvelle, un autre courier arriva qui apprit que le Roi étoit devant Gand; ce qui parut moins croiable encore que tout le reste, tellement que le Duc de Villa Hermosa l'aiant dit à un député des Etats de Hollande qui étoit auprés de lui, afin de le mander à ses superieurs, celui-ci n'en voulut rien faire, disant qu'ils se mocqueroient de lui de leur mander une nouvelle si peu vraisemblable: toutes fois c'étoit la verité, & le reste n'avoit été qu'une feinte pour couvrir le veritable dessein qu'avoit le Roi. En effet dés que ceux qui étoient devant les autres places eurent appris que Gand étoit investi, ils se retirerent chacun dans leurs quartiers, si bien que toutes ces chimeres s'evanouirent pour faire place à la verité. Gand n'étoit pas la plus forte ville des païs bas, mais c'étoit la plus grande, tellement que son siege ne laissa pas détonnner les Espagnols, car ils n'étoient point en Etat de la secourir. D'ailleurs c'étoit une chose qu'on disoit parmi eux aussi bien que parmi nous, quand le Roi alloit assieger une place, il l'est allé prendre, car on sçavoit qu'il prenoit si bien ses mesures qu'il n'en manquoit pas une, aussi ne lui étoit-il point arrivé pen-

1677. pendant tout le cours de la guerre d'avoir levé
Liv. VI. aucun siege, quoi qu'il eut assiegé de fortes places, & que de puissantes armées eussent été en campagne pour les secourir. Toutes ces choses prevenoient tellement l'Esprit des Gouverneurs qu'ils ne se deffendoient, s'il faut ainsi dire, que par maniere d'acquit, & quoi qui celui de Gand eut plus de soixante & quinze ans, & qu'il eut blanchi dans le metier, toute son experience ne pût l'assurer contre un Prince qui sembloit avoir la fortune à ses gages, D'abord le Fauxbourg fut emporté avec le fort qu'on y avoit élevé pour se deffendre de la garnison d'Oudenarde, qui avoit coutume de faire des courses jusques-là; & comme il sembloit que ce fut une témerité que d'esperer de le conserver contre une armée qui trouvoit moien de triompher des plus fortes places, on blâma le Gouverneur de ne l'avoir pas ruiné avant nôtre arrivée. La contrescarpe ne se deffendit gueres mieux que le Fauxbourg, aprés la prise de laquelle le Gouverneur rendit la ville, & se retira dans la Citadelle, mais ce ne fut que prolonger son malheur de deux ou trois jours, car au bout de ce temps-là, il la remit entre les mains du Roi qui n'avoit pas conceu beaucoup d'estime de sa valeur par la deffense qu'il avoit faite.

Aprés que l'armée se fut reposée deux ou trois jours, elle se separa en trois, & il y en eut deux qui firent mine de vouloir assieger Bruges & Dixmude pendant que le reste marcha devant Ypres dont le Gouverneur avoit affoibli la garnison en voulant envoier secours aux autres. Quand le Roi fut devant, il fit une faute

faute dont il ne s'apperçût que trois ou quatre jours aprés, qui fut de faire attaquer la Citadelle avant la ville, dont il croioit que se rendant maître ce seroit épargner bien du temps & des peines; mais il en arriva autrement, car le Gouverneur n'aiant plus à craindre que de ce côté-là. y jetta la plus grande partie de ses forces, & elles firent tant de resistance que le Roi fut obligé de quitrer cette attaque, & de retourner devant la ville. Le Roi qui étoit plein de fierté en fit mauvaise mine à Vauban qui le lui avoit conseillé contre l'avis des Maréchaux de France, & ces Seigneurs furent bien-aises qu'il fut arrivé ce petit desordre, afin de mortifier cet Officier qui à la verité étoit fort habile homme; mais qui s'en faisoit un peu trop accroire, car il lui sembloit que personne ne sçavoit rien quand il étoit dans une tranchée, & il avoit si-bien prévenu le Roi, qu'il falloit que toutes choses s'y passassent à sa fantaisie. Ce n'étoit pas là neanmoins la premiere fois qu'on avoit remarqué qu'il étoit capable de se tromper aussi-bien qu'un autre, car à Rhinbergue, il avoit tracé d'abord la tranchée dans un endroit fort incommode, & fort éloigné des ramparts, si-bien qu'on avoit été obligé de retourner querir les fascines pour les porter d'un autre côté que l'on avoit jugé plus commode & qui étoit beaucoup plus proche; mais tout cela ne servit de rien, car comme j'ai déja dit, le Commandant n'attendit pas qu'on ouvrit la tranchée & se rendit sans coup ferir. 1677. Liv. VI.

Mais pour revenir à mon sujet, le Roi aiant changé son attaque trouva plus de facilité à son des-

1677. Liv. VI.

dessein, & aiant emporté la contrescarpe, à la prise de laquelle il y avoit plusieurs personnes de qualité de blessés, la ville se rendit. Le Prince d'Elbœuf de la Maison de Lorraine, fils aîné du Duc d'Elbœuf Gouverneur de Picardie y eut la cuisse cassée, & le Roi prit beaucoup de soin de lui ; non pas apparement par l'amitié qu'il portoit à sa Maison, mais parce qu'il venoit d'épouser la niéce de Madame de Montespan qui étoit une des plus jolies personnes de la Cour. Elle vint trouver son mari, sçachant l'accident qui lui étoit arrivé, mais elle fut obligée de s'en retourner bientôt, car ce jeune Prince qui avoit de qui tenir dans sa Maison pour aimer les femmes, y aiant déja quelque temps qu'il ne l'avoit vûë, vouloit à toute force coucher avec elle, sans considerer ce qui lui en seroit arrivé.

La ville d'Ypres étant prise, la Citadelle ne fit pas beaucoup de resistance ; tellement que ces heureux succés aiant achevé de persuader aux Provinces unies que la paix leur étoit necessaire, elles en reprirent la negociation avec plus de chaleur que jamais. Cependant comme ces nouvelles conquêtes avec celles qui se faisoient en Catalogne, & dont je parlerai ciaprés, apportoient quelque changement aux affaires, on tâcha de les accommoder, & on en vint à bout à la fin, si-bien que les Hollandois signerent un traité. Les Espagnols pour qui ils avoient traité conjointement, & des interêts de qui ils avoient eu grand soin, ne voulurent pas neanmoins accepter les conditions dont ils étoient convenus avec le Roi, mais ne les rejetterent pas aussi ; car comme ce trai-

traité étoit sujet à ratification, ils vouloient 1677.
tâcher de le rompre, si non profiter de l'avanta- LIV. VI.
ge qu'ils y rencontroient ; il avoit été fait aussi un projet de traité pour tous les autres alliés, & il leur avoit été montré ; mais il leur étoit si desavantageux, sur tout au Roi de Danemark, au Marquis de Brandebourg, & aux Princes de la Maison de Brunswic, qu'ils étoient resolus de tout hazarder plutôt que de s'y soumettre. On les y obligeoit de restituer toutes les conquêtes qu'ils avoient faites sur les Suedois, & comme cela étoit extrêmement dur, personne ne pouvoit blâmer leur ressentiment. Pour ce qui est de l'Empereur on lui laissoit à son choix, ou de garder Philisbourg, ou de le rendre, moiennant quoi on lui rendroit ce qu'on avoit pris dans le Brisgaw.

Tous ces Princes qui ne pouvoient se resoudre de poser les armes à ces conditions, firent donc tous leurs efforts pour obliger les Hollandois à ne point ratifier le traité qu'ils avoient signé, mais les voiant resolus à tenir leur parole, les Espagnols le signerent pareillement de peur d'être décheus des avantages qu'ils leur avoient procurés ; mais sur le point qu'on croioit qu'il n'y avoit plus de dificulté à l'égard de ces deux nations, il en survint une qui pensa les replonger tout de nouveau dans la guerre. J'ai dit ci-dessus que l'on rendoit aux Espagnols quantité de places, lesquelles le Roi specifioit être en consideration de celles que les autres alliés seroient obligés de rendre aux Suedois : or comme étant aussi éloignés qu'ils étoient de se soumettre à ces conditions, il falloit les y contraindre par la force ; le

Roi

1677. Roi pretendoit n'être point obligé à évacuer les
Liv. VI. places qu'il rendoit aux Eſpagnols qu'il n'eut rétabli de gré ou de force le Roi de Suede dans celles qu'il avoit perduës. Les Eſpagnols ne vouloient point attendre ce temps-là pour rentrer dans leurs places, & diſoient que puis qu'ils executoient le traité, ils devoient jouir à l'heure même du benefice qui leur en devoit revenir. La choſe n'étoit pas ſans difficulté de part & d'autre, car les Eſpagnols ne ſe vouloient pas fier au Roi, qui aprés avoir rétabli le Roi de Suede pouvoit manquer à ſa parole. Le Roi d'un autre côté ne vouloit pas ſe fier aux Eſpagnols qui aprés être rentrés en poſſeſſion de leurs places pouvoient reprendre les armes & s'oppoſer au rétabliſſement du Roi de Suede. Tout cela dis-je faiſant une difficulté qui ne ſe pouvoit pas lever en un jour, on convint de part & d'autre qu'on ne fairoit point de ſiege pendant ſix ſemaines, & qu'on tâcheroit pendant ce temps-là de terminer les choſes à l'amiable; mais on n'y trouvoit point de milieu, quand le Roi propoſoit quelque expedient, les Eſpagnols mettoient auſſi-tôt en avant ſon ambition, & tâchoient d'allarmer les Hollandois par la crainte d'un peril qui leur étoit commun; ſi d'un autre côté les Eſpagnols vouloient qu'on s'en rapportat à leur bonne foi, le Roi remontroit aux Hollandois la jalouſie qu'ils avoient de ſes proſperités, combien ils avoient remué de pierres pour lui ſuſciter des ennemis pendant ces derniers troubles, & combien ils ſeroient encore capables de faire la même choſe quand ils verroient que leur interêt s'y rencontreroit. Enfin cette difficulté étoit

prête

prête à faire rompre tout ce qui avoit été fait, quand les Hollandois offrirent pour dernier expedient à être garans de la bonne foi des Eſpagnols, & comme c'étoit au Roi aprés cela à choiſir ou de la paix ou de la guerre, car les Hollandois étoient reſolus de reprendre les armes tout de nouveau, il ſe contenta de la parole qu'ils lui donnoient que les choſes ſe paſſeroient ſelon la juſtice & l'équité. 1677. LIV. VI.

Pendant tout le temps que l'on avoit emploié à terminer ces differens, il s'étoit écoulé non-ſeulement les ſix ſemaines dont l'on étoit tombé d'accord, mais encore quelques autres, pendant leſquels les armées s'étoient miſes en campagne de part & d'autre. L'armée de Catalogne qui étoit groſſie d'une partie des troupes qui avoient été à Meſſine, avoit mis le ſiege devant Puicerda, qui eſt ſcitué au milieu de la Serdaigne petite Province ſeparée du reſte de la Catalogne, mais conſiderable en ce qu'elle confine avec le Capſi qui nous appartient, & qu'elle couvre d'un autre côté le Conflans dont nous ſommes pareillement les maîtres. Ces raiſons aiant obligé le Comte de Monterei de marcher promptement à ſon ſecours, le Maréchal de Navailles ſortit de ſes lignes, où il laiſſa une partie de ſon armée, pendant qu'avec le reſte il marcha à ſa rencontre : il étoit cependant fort dificile au Comte de Monterei de venir à bout de cette entrepriſe ; car il lui falloit venir au travers des montagnes dont nous avions fortifié toutes les avenuës. Neanmoins aiant fait paſſer un petit detachement par un autre chemin que celui qu'il ſuivoit, ce detachement tomba ſur trente ou quarante hom-

1677. hommes que nous avions dans une tour, & les aiant surpris il les chassa de ce poste. Le Duc de Navailles aiant avis de cet accident marcha promptement lui-même de ce côté-là devant que le Comte de Monterei put se servir de cet avantage, & il reprit ce poste où il mit une plus forte garnison; si-bien que le remede aiant été aussi prompt que le mal, nous n'en reçûmes aucun dommage. Cependant Monterei n'osant entreprendre de passer outre; les deux armées, demeurerent sans rien faire, pendant que le siege continuoit toujours sous le commandement de Mr. le Bret que le Maréchal de Navailles y avoit laissé, mais le Gouverneur qui étoit un aussi brave homme que nous en eussions encore trouvé dans aucune place, se défendoit admirablement bien, tellement que les choses n'avançoient pas comme nous le souhaitions. Il nous arriva encore une petite disgrace. Mr. le Bret aiant voulu faire sauter un ouvrage, il retomba sur nous, & il y eut bien deux cens personnes qui en furent accablés. Tout cela aiant fait resoudre le Maréchal de Navailles à revenir lui-même devant la place, il pourveut tous les postes, par où les ennemis pouvoient venir, de toutes les choses necessaires; mais le Comte de Monterei aiant advis de son depart, fit un mouvement qui l'obligea encore à quitter le siege. Cependant n'aiant rien tenté de considerable, le Maréchal de Navailles s'accoutuma à ses allarmes & n'eut plus d'apprehension d'aller & de revenir. Les choses demeurerent en cet état pendant huit ou dix jours; au bout desquels le Comte de Monterei ne voiant point d'appa-

Liv. VI.

rence

rence de pouvoir ſecourir la ville, ſe retira. 1677.
Le Gouverneur, qui avoit toujours continué LIV. VI.
de ſe défendre avec le même courage aiant perdu alors toute eſperance de ſecours, ſe rendit & ſortit par la bréche ; le Maréchal de Navailles ne lui aiant pu refuſer cette conſolation, aprés toutes les marques qu'il avoit données de ſa valeur.

Outre cette perte que les Eſpagnols avoient faite avec toutes les autres que j'ai rapportées ci-deſſus, la garniſon de Maeſtricht leur avoit encore enlevé par eſcalade, peu de temps auparavant, la ville de Leve. C'étoit une action qui avoit fait beaucoup de bruit, & qui avoit acquis beaucoup de reputation à celui qui l'avoit conduite. La Breteſche Colonel de dragons, dont j'ai parlé ci-devant au dernier ſiege de Maeſtricht, l'avoit été reconnoître, il y avoit déja long-temps ; & aiant cru qu'il pouroit s'en emparer avec plus de facilité qu'on ne penſoit, (car cette ville eſt extrêmement forte, & l'on apprehendoit qu'il n'échouat dans ſon entrepriſe) il fit faire des bateaux de cuir qu'il fit eſſaier dans les foſſés de Maeſtricht. L'on n'y prit pas garde autrement : parce que tous les jours il y avoit quelque choſe de nouvelle invention & dont la moitié ne reüſſiſſoit pas. Toutefois il ſe ſema un bruit par toute la ville que l'on vouloit ſurprendre Leve, & il parvint juſques aux ennemis, qui neanmoins n'en ſçurent pas faire leur profit, car aprés avoir été long-temps ſur leurs gardes, il arriva qu'un jour que la garniſon avoit fait la débauche à cauſe d'une certaine fête celebre chez les Eſpagnols, la Breteſche prit juſtement ce jour-

1677. jour-là pour executer son entrepriſe, ſans ſçavoir neanmoins ce qui ſe paſſoit chez eux.
Liv. VI. Etant arrivé prés de la Citadelle un ſoldat paſſa un foſſé plein d'eau tenant à ſa main une corde à laquelle étoient attachés pluſieurs de ces batteaux de cuir, faiſant un eſpece de pont, mais il ſe trouva que le côté où étoit le ſoldat étoit bien plus haut que l'autre, ſi bien que comme il fut queſtion de dreſſer ce pont il étoit haut & bas, de ſorte qu'il fut impoſſible de s'en ſervir. Cependant la Breteſche n'aiant point d'autre parti à prendre que de s'en retourner, ou de faire paſſer l'eau à la nage, donna de l'argent à des ſoldats qui s'offrirent d'aller tenir le pont de l'autre côté, afin de faire paſſer ceux qui ne ſçavoient pas nager. La choſe aiant été executée, il paſſa beaucoup de monde, ſans qu'une ſentinelle qui étoit ſur un baſtion proche de là, eut encore rien dit; mais à la fin aiant entendu le bruit que les gens qui paſſoient à la nage faiſoient dans l'eau, il cria qui vive ce qu'il repeta juſques à trois fois, voiant qu'on ne lui répondit point. Il y avoit encore un foſſé à paſſer pour aller à ce baſtion, & nos gens ſe voiant découverts le paſſerent promptement avec des échelles qu'ils dreſſerent contre le baſtion, & à peine la ſentinelle avoit-elle tiré qu'elle fut tuée avec dix ou douze ſoldats qui étoient accourus à l'allarme, on ſe ſaiſit ainſi du baſtion & enſuite de la Citadelle ſans coup ferir, car chacun dormoit d'un bon ſomne aprés la débauche, & le Gouverneur lui-méme qui avoit ſoupé dans la ville y étoit reſté à coucher. Tout cela neanmoins ne s'étant pû faire ſans bruit, il ſe reveilla en ſurſault, & voulut accourir à la Citadelle,

tadelle, mais il trouva que non-seulement nous nous en étions emparés, mais que nous étions déja dans la ville, il voulut faire quelque resistance, mais la plupart des siens aiant été tués, il ne songea plus qu'à sauver sa vie. La ville fut pillée, & nous y fîmes plusieurs excés. Madame de Pacheco une des Dames des plus qualifiées de toute la Flandre, se trouva malheureusement dans la ville, & aprés avoir été exposée comme les autres à l'insolence des soldats, elle fut bien-heureuse de rencontrer de Naves qui lui fit rendre une jupe qu'on achevoit de lui ôter avec plusieurs choses qu'on lui avoit prises. 1677. LIV. VI.

Ces deux dernieres conquêtes ne nous servirent neanmoins de rien, & nous les rendîmes aux Espagnols avec les villes de Gand, Ath, Courtrai, Charleroi & Limbourg. Nous rendîmes aussi Maestricht aux Hollandois; mais comme cela ne se devoit faire qu'aprés la ratification de la paix, nous les gardâmes en attendant, & même nous ne levâmes point le blocus de Mons, au sujet duquel il y avoit tous les jours des coups donnés. Les ennemis avoient tâché par plusieurs fois d'y faire entrer quelque convoi, car pour du monde, il n'y en avoit que trop, eu égard aux vivres qui y étoient. Ils avoient voulu forcer le quartier du Baron de Quinchi, mais ils avoient été repoussés. Sur ces entrefaites le Prince d'Orange s'étant mis en campagne, & ne pouvant souffrir que la ratification arrivat avant que de donner encore quelque marque de son courage, resolut avec le Duc de Villa Hermosa, qui eut été bien-aise d'apporter quelque obsta-

1677. cle à la paix, de livrer combat au Duc de Luxembourg, que le Roi avoit envoié pour assûrer ce blocus. Le Roi aiant avis qu'il marchoit de ce côté-là, commanda au Duc de Villeroi de joindre ses troupes avec six mille hommes, & le Duc de Luxembourg se tint quelque temps sur ses gardes, parce que c'étoit dans le temps que la difficulté de l'évacuation des places, dont j'ai parlé ci-dessus, subsistoit, mais dés qu'il sçût qu'elle étoit levée, & qu'on attendoit incessament la ratification de la paix, il ne songea plus à l'ennemi, & étoit tous les jours en débauche. Le Prince d'Orange ravi de sçavoir l'assûrance dans laquelle il vivoit, resolut de l'attaquer ; c'est pourquoi marchant jour & nuit il vint camper à une lieuë ou environ de St. Denis, où le Duc de Luxembourg avoit mis le quartier du Roi, sans qu'il sçût de quel côté étoit l'ennemi. Le lendemain matin l'armée marcha droit à St. Denis, aiant son canon à la tête, sur lequel on avoit jetté de la toile, comme si c'eut été du vin ou d'autres marchandises. Ce canon étant arrivé sur une hauteur qui étoit devant St. Denis, sans qu'il parut encore personne de l'armée du Duc de Luxembourg, on ôta les toilles, & trois escadrons s'avancerent contre la garde de l'armée Françoise qui fut donner l'allarme au Duc de Luxembourg qui étoit à dîner chez l'Intendant de l'armée. Au même temps on quitta le repas, & comme on n'avoit pas le temps de serrer la vaisselle d'argent dans les coffres, on la jetta par les fenêtres, afin de la pouvoir mettre plutôt dans les chariots & dans les charettes qu'on attelloit. C'étoit une chose plaisante

Liv. VI.

de

de voir le desordre de chacun, & sur tout des vivandiers, qui les uns montés sur un méchant cheval, les autres dans une méchante charette, ne songeoient qu'à se sauver, sans emporter rien de leur butin. Cependant l'armée du Prince d'Orange avançoit toujours, & la droite se saisit de Casteau, où elle ne trouva personne, tant le Duc de Luxembourg avoit apporté peu d'ordre à sa défense. Le Prince d'Orange y jetta deux bataillons Anglois avec le regiment de Roquesevieres, qui s'en étoit allé malcontent de nôtre armée, où il étoit Lieutenant-Colonel dans un vieux regiment. Pour ce qui est de la gauche, elle attaqua St. Denis que le regiment de Feuquieres défendoit, & où il se fit tailler en pieces. Cependant il fut obligé de plier & les ennemis s'en saisirent. Entre St. Denis & Casteau, il y a un étang de cent toises de face, & comme le Duc de Luxembourg croioit que c'étoit un assez bon fossé pour arrêter les ennemis, il n'y avoit personne à le garder, mais craignant que pendant que le combat s'échaufferoit à droit & à gauche, les ennemis ne se fissent un passage par là pour secourir Mons, il y envoia des troupes cela fait, il commanda le regiment de Navarre avec celui d'Auvergne & un bataillon du regiment du Roi pour chasser les ennemis de Casteau, pendant qu'avec d'autres troupes il se mit en devoir de reprendre St. Denis. Mais comme on marchoit à Casteau, la Motthe Maréchal de camp aiant apperceu que la cavalerie des ennemis passoit à la faveur de l'infanterie qui étoit dedans & que son dessein étoit d'aller droit à Mons, il prit douze escadrons

1677. LIV. VI.

1677. & aiant mêlé de l'infanterie entre les rangs, il marcha à sa rencontre. Il lui fit repasser un
Liv. VI. ruisseau qui est à Casteau, & l'aiant passé aprés elle, il soutint le feu de toute l'aisle droite des ennemis; mais sans perdre un seul pas de terrain, à quoi son infanterie qu'il avoit mêlée, comme j'ai dit entre ses rangs, lui servit beaucoup. Cependant les troupes dont j'ai parlé attaquerent Casteau, mais après avoir perdu un nombre infini d'Officiers on fut obligé d'y envoier le regiment Dauphin, lequel ne reussit pas mieux d'abord, y aiant eu cinq ou six Capitaines de tués avec dix ou douze Subalternes. Il ne perdit pas courage pour cela, & voiant qu'il étoit impossible de forcer les ennemis dans ce poste, qui n'étoit pourtant qu'une mèchante Cense, à moins que d'y mettre le feu, il fit tous ses efforts pour en venir à bout, il perdit encore cinq ou six Capitaines dans cette action, mais il eut au moins la consolation d'executer ce qu'il avoit entrepris & de reüssir mieux que les autres. Le feu étant dans la Cense, ceux qui étoient dedans chercherent un passage pour se sauver, mais le regiment Dauphin, qui étoit sur les avenuës, les passa tous au fil de l'épée. La Roqueservieres qui aprés ce qu'il avoit fait craignoit de tomber entre nos mains, ne le put neanmoins éviter, mais aiant donné sa bourse à celui qui l'avoit pris pour le laisser aller, il fut tué à trois pas de là par un autre, tellement qu'il ne put fuir sa destinée qui étoit toujours de mourir, car on ne doute point que le Roi n'en eut fait un exemple, d'autant plus qu'il avoit Mr. de Louvois pour ennemi.

Pen-

Pendant qu'on se battoit ainsi à Casteau avec tant de Carnage de part & d'autre, nous tâchions de reprendre St. Denis que les ennemis s'efforçoient de leur côté de conserver. Cependant comme il n'étoit pas juste qu'il n'y eut que de certaines troupes qui combattissent, & que les autres fussent seulement témoins du combat, le Duc de Luxembourg fit relever celles qu'il avoit postées à la garde de l'étang, & comme elles n'avoient encore rien fait, & qu'elles étoient toutes fraîches, elles servirent de beaucoup à cette attaque. Les ennemis aprés avoir fait une belle défense aiant été contraints de ceder, revinrent neanmoins à la charge, & le combat dura ainsi jusqu'entre dix & onze heures du soir, sans que la fortune se fut encore declarée pour aucun parti, car quoi que nous eussions chassé les ennemis de Casteau, & que nous eussions repris St. Denis, nous y avions perdu tant de monde que nous ne nous devions pas venter de cet avantage. 1677. LIV. VI.

La nuit aiant fait ainsi cesser le combat, le Duc de Luxembourg croiant qu'il recommenceroit avec la pointe du jour, resolut d'abandonner ses postes, & de se retirer du côté de Mons, ou Montal & Quinci étoient dans un camp bien retranché. L'armée marcha à la Sourdine craignant d'être suivie, & on demeura le reste de la nuit sous les armes, croiant avoir toujours l'ennemi aprés soi. Le lendemain matin il parut quarante cavaliers du côté du quartier de Montal, & d'abord qu'on les apperçût, on tira le canon sur eux, mais comme on vit qu'ils s'approchoient toujours, & qu'en s'approchant ils faisoient signe du cha-

1677. peau comme s'ils eussent voulu parler, on fut
Liv. VI. à leur rencontre, pour sçavoir ce qu'ils vouloient dire. Quoi qu'on fut en plus grand nombre qu'ils n'étoient & même qu'on marchat l'épée à la main, ils ne s'arrêterent pas pour cela, mais vinrent au contraire, sans faire semblant de rien craindre, tellement qu'on ne sçavoit ce que cela vouloit dire, mais quand ils furent à cinquante pas, ils se mirent à crier la paix, & ce mot nous aiant frapé les oreilles, on mit l'épée dans le foureau, & on se mêla les uns parmi les autres, comme si l'on eut été amis de longue main. Ils demanderent qu'on les fit parler au Duc de Luxembourg, & y aiant été conduits, ils lui dirent que le Prince d'Orange venoit de recevoir la ratification de la paix, & qu'il venoit de la faire publier dans son armée. Chacun entendant ces nouvelles fut bien faché que le courier ne fut pas arrivé la veille, ce qui auroit sauvé la vie à beaucoup d'honêtes gens, mais le mal étant sans remede, on commença à se rejouïr, car comme la guerre avoit été fort rude, chacun étoit bienaise de prendre un peu de repos.

Deux ou trois heures aprés le Duc de Villa Hermosa passa au travers de nos quartiers pour aller à Mons, & comme chacun le saluoit & qu'il ôtoit le chapeau à chacun, on apperceut, en levant son manteau avec le bras, qu'il avoit un gros chappellet à la main, dont il tenoit les rênes de son cheval, ce qui parut un plaisant équipage pour un General d'armée.

La paix fut ainsi concluë entre les Espagnols, les Hollandois & nous, pendant que les autres alliés se montroient toujours dificiles sur les pro-

propositions qui leur étoient faites. Cependant le Roi n'aiant plus que faire de tenir une armée en Flandres, commanda au Duc de Luxembourg de faire marcher ses troupes dans le pais de Juliers, où elles acheverent de ruiner les peuples qui n'avoient déja que trop souffert de la guerre, mais auparavant il s'empara d'Aix la Chapelle, & s'avança vers la ville de Cologne dont il ravagea le territoire jusques à tant qu'elle eut paié au Roi l'argent qui lui avoit été pris par le Marquis de Grana avec l'interêt, ainsi cette ville fut responsable de ce qu'elle n'avoit que faire, mais ce n'est pas d'aujourdhui que le plus fort opprime le plus foible. 1677. Liv. VI.

Les mêmes raisons qui avoient obligé le Roi à se mettre de bonne heure en campagne, l'obligeant encore à faire son possible pour que les ennemis ne fissent rien en Allemagne, il recommanda au Maréchal de Crequi, dont il étoit trop content pour ne lui pas donner encore le commandement de son armée, de s'opposer à leurs desseins. Le Duc de Lorraine outré de la perte de Fribourg ne songeoit qu'à le reprendre, & quoi qu'il ne vint que d'épouser la veuve du Roi de Pologne qui étoit sœur de l'Empereur, & dont il avoit été long-temps amoureux, il ne se donna pas le temps de gouter les douceurs d'un mariage si considerable, tant cette affaire lui tenoit à cœur. Toutes choses sembloient favoriser son entrepriſe, tout étoit pour lui aux environs de cette place. Strasbourg d'ailleurs nous étoit toujours contraire, & nous n'avions point de place qui ne fut éloignée de cette nouvelle conquête, si-

1677. bien qu'il ſembloit dificile que nous la puſſions conſerver. Tout cela obligeant le Duc de Lorraine à ne nous pas laiſſer le temps de nous établir dans le voiſinage, il ſe mit de bonne heure en campagne. Le Maréchal de Crequi qui vouloit ſoutenir la reputation, qu'il s'étoit acquiſe l'année d'auparavant, s'y mit auſſi de ſon côté, & comme il avoit peur qu'il n'inveſtit Fribourg, avant qu'il y eut fait entrer des munitions, il ſe hâta de paſſer le Rhin. Mathieu qui entendoit fort bien l'infanterie, ſe jetta dedans avec deux bataillons, & le Marquis de Boufflers que l'on croioit plus propre pour la campagne en ſortit. Cependant on en retira auſſi Mathieu quelques jours aprés, & on y mit du Fay qui avoit défendu Philisbourg.

Liv. VI.

Le Duc de Lorraine voiant que le Maréchal de Crequi l'avoit prevenu pour lui faire croire qu'il ne ſongeoit point à Fribourg, s'approcha du Rhin, où il fit mine de vouloir conſtruire un pont, & cette feinte aiant attiré le Maréchal de Crequi, les deux armées ſe trouverent campées à une lieuë l'une de l'autre, la riviere d'Eltz entre deux. Cette riviere étoit guaiable preſque par tout, mais comme il y avoit encore des défilés qui les ſéparoient, il étoit impoſſible qu'elles en vinſſent aux mains ſans que celle qui iroit attaquer l'autre, ne receut beaucoup de deſavantage. Cependant comme cela nous tenoit un peu trop en aſſurance, & que nous en étions moins ſoigneux à faire nôtre devoir, le Colonel Harant vint attaquer nôtre garde, & il jetta une telle allarme dans nôtre armée que tout le monde mon-

ta

ta à cheval, mais il ne laissa pas de faire sa retraite & de nous emmener des prisonniers. 1677. Liv. VI.

Ce malheur nous devoit rendre sages, neanmoins celui qui montoit la garde le lendemain n'en aiant pas mieux pris ses precautions, Harant le vint encore enlever & le desordre fut plus grand dans nôtre armée qu'il n'avoit été la veille. Le Maréchal de Crequi étoit au desespoir de ces sortes de choses, & quoi qu'elles ne fussent pas de grande importance, il lui sembloit toutefois que c'étoit mal debuter pour esperer de grands succés dans la suite. Il étoit jour & nuit à cheval pour empêcher qu'il ne lui arrivat un semblable accident, & quoi qu'aprés cela il fut en droit de se montrer severe, il se contraignoit de peur de perdre en un jour la reputation qu'il avoit acquise envers les troupes depuis la journée de Taverne.

Pendant que les deux armées étoient ainsi si prés l'une de l'autre, le Duc de Lorraine faisoit semblant de negocier quelque traité avec ceux de Strasbourg, afin que le Maréchal de Crequi crut toujours qu'il vouloit passer en Alsace. En effet il en fut si-bien prévenu qu'aiant receu du renfort que l'on avoit tiré de l'armée de Schomberg qui étoit dans le païs de Juliers, il tenta de se jetter en Suaube pour obliger le Duc de Lorraine à ne pas songer à passer le Rhin; mais il y trouva tant d'obstacle qu'aprés avoir marché du côté des montagnes, tout le fruit qu'il en retira, fut de s'emparer du Fort St. Pierre, à la garde duquel il laissa le Marquis de Boufflers avec un détachement de trois mille hommes. Cependant le Maréchal de Schomberg, dont l'armée avoit été beaucoup

1677. affoiblie par le secours qu'il lui avoit fallu envoier au Maréchal de Crequi, étant obligé de
Liv. VI. se retirer fut chargé par les Generaux Spaen & Chauvet, & son arrieregarde eut beaucoup de peine à se sauver sous le canon de Maestricht.

Le dessein du Maréchal de Crequi aiant eu le succés que je viens de dire, les deux armées revinrent sur les bords de l'Eltz; le Maréchal de Crequi couvrant toujours Fribourg, sur ce qu'il s'étoit remis en tête que le Duc de Lorraine en vouloit en cette place; car il faisoit un grand amas de toutes sortes de munitions dans le voisinage, & il lui arrivoit incessamment de nouvelles troupes qui prenoient toutes ce chemin-là, les deux armées étant si proches l'une de l'autre, il n'y avoit point de jour qu'il n'y eut des escarmouches, où tantôt l'avantage étoit de nôtre côté, & tantôt du côté des Allemans. Cependant le Duc de Lorraine ne cherchoit qu'à nous amuser par là, tandis qu'il fit marcher des troupes de sa seconde ligne pour se saisir de Landesslinghen, d'où il eut pu ensuite marcher à Fribourg sans que nous nous y pussions opposer. Le Maréchal de Crequi, aiant avis de ce détachement, marcha jour & nuit pour y arriver le premier, & à peine venoit-il de s'en saisir que les ennemis se presenterent aux portes, où il y eut un rude combat, àqui en demeuroient le maître; mais l'avantage que nous avions d'y être arrivés les premiers nous aiant servi pour nous en conserver la possession, les ennemis furent obligés de se retirer aprés avoir perdu quelque monde.

Le Duc de Lorraine aiant ainsi manqué Landesslinghen passa l'Eltz & prit un autre chemin

min pour aller à Fribourg, s'assurant que le Maréchal de Crequi en retireroit ses troupes pour marcher contre lui, en effet il ne manqua pas de se mettre en campagne sur l'advis qu'il eut de sa marche, mais il laissa un détachement dans Landesslinghen, & s'étant campé avantageusement, le Duc de Lorraine n'osa entreprendre de le forcer dans ses postes. Cependant il resolut de lui boucher les passages de Brisac, par où il avoit coutume de tirer ses vivres, & le Maréchal de Crequi fut obligé d'en recevoir de Fribourg, mais comme il l'auroit affamé à la fin, il retira ses troupes de Landesslinghen & ne conserva que l'Eglise qu'il avoit fait fortifier. Il rappella aussi quelques garnisons qu'il avoit dans des Chateaux, & voiant que la faim le pressoit, il marcha au Duc de Lorraine pour lui donner bataille, le Duc de Lorraine étant venu à bout de son dessein qui étoit de lui faire abandonner Landesslinghen, prit un poste avantageux, & retint la furie du Maréchal de Crequi par la dificulté qu'il y avoit à l'y forcer. La tête des deux armées combattit cependant, mais comme le terrain n'étoit pas propre pour étendre un grand front, il se passa si peu de chose qu'il n'y eut que quelques gens qui escarmoucherent les uns aprés les autres. Cette occasion s'étant passée sans avantage de part n'y d'autre, le Duc de Lorraine fit feinte de se retirer à Rhinfeld, mais au lieu de suivre l'avant garde qui en avoit pris le chemin, il la contremanda, & marcha à Landesslinghen, où il sçavoit qu'il n'y avoit pas presque de monde; il attaqua l'Eglise & la garnison s'étant renduë il s'empara de ce poste,

1677. pendant que le Maréchal de Crequi qui avoit
Liv. VI. crû d'abord qu'il marchoit à Rhinfeld, se pressoit d'arriver assés à temps à son secours. Voiant qu'il avoit manqué son coup, il jetta un bataillon du regiment de Turenne dans Fribourg, & comme le Duc de Lorraine avoit receu un grand renfort, il voulut se retirer à Brisac aprés avoir retiré le Marquis de Boufflers du fort St pierre, mais le Duc de Lorraine s'étant mis à le poursuivre donna sur son arrieregarde qui fit une bonne resistance.

Le Maréchal de Crequi s'étant retiré auprés de Brisac épia la contenance des ennemis, qui voiant tant de monde dans Fribourg n'oserent jamais l'attaquer; joint à cela que la paix venant de se faire en Flandres, le Duc de Luxembourg marchoit du côté de Cologne comme j'ai dit ci-devant, desorte qu'ils furent obligés d'y envoier un détachement. Ce fut alors que le Duc de Lorraine marcha effectivement à Rhinfeld qu'il craignoit que le Maréchal de Crequi ne voulut assieger, & y aiant laissé Staremberg avec un détachement considerable pour couvrir le pont, il retourna du côté de Fribourg & en passa si prés qu'on tira le canon sur lui. Le Maréchal de Crequi craignant qu'il ne le fut aller assieger, marcha aprés lui, mais aiant eu nouvelle qu'il avoit passé outre, il resolut de combattre. Staremberg qui s'étoit retranché à la tête du pont de Rhinfeld où il se pouvoit retirer toutes fois & quantes, & qui étoit un fort brave homme, ce qu'on reconnut bien alors, & ce qu'on a encore mieux reconnu depuis au siege de Vienne, qu'il a deffendu si glorieusement, mar-

marcha au devant du Maréchal de Crequi pour disputer quelques defilés, mais en aiant été chassé par nos dragons il se retira dans son camp qui étoit deffendu par un fort, où il avoit logé du canon. Nos dragons qui avoient forcé les defilés forcerent encore le camp ; & Staremberg aiant dessein de retirer son canon du fort pour le transporter dans la ville, fut si pressé qu'il n'en eut pas le temps. Les troupes qui étoient entrées dans son camp, couperent le détachement qu'il y envoioit, & le canon fut pris, & son détachement taillé en pieces. Staremberg voiant que tout lui succedoit si mal, prit le parti qui lui restoit, qui fut de se retirer au pont, mais l'empressement que ses troupes avoient de s'y rendre aiant fait quelque desordre à l'entrée, les nôtres y survinrent, qui firent un étrange carnage. Un Prince de la maison de Bade y fut tué avec le fils du Comte de Souches General des armées de l'Empereur, & Staremberg croiant tout perdu, fit tirer du canon qui étoit dans une Tour sur le pont, lequel tua indifferement & amis & ennemis, cependant comme il faisoit beaucoup de fracas nous en fûmes moins ardens à la poursuite, tellement que les ennemis se retirerent en seureté. 1677. Liv. VI.

Aprés le Combat de Rhinfeld, le Maréchal de Crequi detacha le Comte de Choiseul qui s'empara de plusieurs Chateaux & entr'autres de ceux d'Horn & de Rothelin, par le moien desquels on Brida la garnison de Rhinfeld. Le Comte de Choiseul marcha ensuite contre la petite ville de Sekinghen qui n'étoit considerable que par le pont qu'elle a sur le Rhin.

1677. Liv. VI. En effet la garnison aiant peur d'être forcée dedans, l'abandonna aussi tôt, mais aiant voulu mettre le feu au pont auparavant, depeur que les François ne s'en saisissent, ce qui leur auroit facilité le pillage de la ville, le vent repoussa la flamme contre les plus proches maisons, & le feu s'y étant mis sans qu'on y put mettre remede, il gaigna de maison en maison, & ainsi la plus grande partie de la ville fut reduite en cendre. Cependant les François ne purent proffiter de ce desordre, parce que le Rhin étoit entre deux, & qu'ils n'avoient point de batteaux pour le passer.

Le Comte de Choiseul s'étant rejoint au Maréchal de Crequi, on eut dessein d'assieger Rhinfeld, mais les Suisses jaloux d'avoir les François pour si proches voisins, se remuerent entr'eux & commencerent à murmurer de tout ce qui se faisoit. Mr. de Gravelle qui étoit à Basle pour tâcher que la Diette qui s'y tenoit ne prit que des resolutions conformes aux interets de son maître, voulut endormir les deputés à son ordinaire, mais sa brigue n'étant pas la plus forte, il fut obligé de promettre que l'on ne toucheroit point à Rhinfeld n'y aux autres villes frontieres, tellement que le Maréchal de Crequi fut obligé de s'en éloigner.

Cette affaire s'étant terminée de cette maniere, l'armée retourna du côté de Strasbourg, où nonobstant la disette des fourages, elle sejourna encore quelque temps. Le Duc de Lorraine qui étoit campé sous Offembourg où il avoit divers magasins, s'avanca alors pour couvrir Wilstet, & aiant occupé un poste avantageux il resolut d'y demeurer, à moins que

que le Maréchal de Crequi ne l'en Chaſſât. 1677.
Le Maréchal de Crequi croiant qu'aprés les avantages qu'il avoit remportés pendant la campagne, le Duc de Lorraine n'oſeroit jamais l'attendre, marcha contre lui, reſolu de le forcer, mais y aiant envoié les meilleures de ſes troupes, elles furent contraintes de pleier, & les ennemis les aiant chaſſées juſques en deça d'un pont qui étoit à la tête d'un village, le Marquis de Ranes Colonel General des dragons, & Lieutenant General fut tué comme il tâchoit de rallier un chacun, afin que le deſordre ne fut pas ſi grand. Sa charge de Colonel General des dragons qui étoit fort conſiderable & d'un grand revenu fut briguée par pluſieurs Officiers, & entr'autres par le Marquis de Boufflairs & par le Chevalier de Tilladet qui ſervoient tous deux dans le même corps, où ils poſſedoient les deux premiers regimens. Le Marquis de Boufflairs avoit le merite pour lui, y aiant peu d'Officiers dans l'armée qui en eut davantage. Le Chevalier de Tilladet avoit la faveur, étant couſin germain du Marquis de Louvois & fort bien avec lui; mais le Roi voulant terminer cette affaire ſans la laiſſer long-temps traiſner, prevint le Marquis de Louvois qui lui vouloit parler en faveur de ſon parent, & lui dit que cette charge regardoit le Marquis de Boufflairs qui en effet étoit déja le premier dans le corps. & qui outre cela s'étoit diſtingué en toutes ſortes d'occaſions. 'Ainſi il fut preferé à l'autre qui étant glorieux de ſon naturel, & ne pouvant ſouffrir d'avoir été refuſé, vendit ſa charge. Liv. VI.

Cependant toutes les deux armées étant ainſi

1677. ainſi toujours dans le Brisgaw, ce païs fut tellement ruiné qu'on n'y trouvoit plus n'y vivres
Liv. VI. n'y fourages, & l'on ne ſçauroit dire combien la ville de Strasbourg gaigna avec les uns & les autres, car quoi qu'on la regardat comme une ennemie on étoit encore trop heureux d'y avoir recours dans le beſoin. Comme on ne pouvoit pas neanmoins ſubſiſter long-temps dans ſon voiſinage, le Maréchal de Crequi reſolut de paſſer la petite riviere de Kinkink, au dela delaquelle étoit une plaine aſſés fertile que les ennemis pretendoient ſe reſerver pour la neceſſité. D'abord que le Duc de Lorraine eut advis de ce deſſein, il ſe preſenta pour deffendre le paſſage de la riviere, & le Maréchal de Crequi ſe doutant bien que cela produiroit quelque occaſion entre les deux armées, renvoia les bagages en deça du Rhin, qui outre qu'ils ne faiſoient que l'embaraſſer avoient aſſés de peine à ſubſiſter dans un païs ſi ruiné. Le Duc de Lorraine commençoit à ſe retrancher ſur le bord de la riviere quand le Maréchal de Crequi parut de l'autre côté; au même temps le canon commença à tirer de part & d'autre & fit beaucoup de deſordre dans les rangs, mais les François ne laiſſant pas toujours d'avancer, dreſſerent une batterie ſur le bord de la riviere qui étonna tellement les ennemis qu'ils commencerent à ſonger à la retraitte. Le Maréchal de Crequi les jugeant ébranlés à leur contenance, fit entrer ſa Cavalerie dans l'eau, & aiant paſſé de l'autre côté elle chaſſa les ennemis, qui ſe retirerent à Gegemba. Le Maréchal de Crequi aiant ainſi traverſé la riviere en leur preſence, reſolut

lut de les poursuivre, & aprés avoir donné un jour ou deux de relâche à ses troupes, il les fit marcher contr'eux. Le Duc de Lorraine qui s'étoit campé dans un lieu avantageux, croioit que le Maréchal de Crequi n'oseroit l'y attaquer, mais ce General qui donnoit beaucoup à la fortune, & qui y auroit encore donné davantage s'il eut osé combattre toutes-fois & quantes qu'il eut voulu, resolut d'en venir aux mains, quelque hazard qu'il y eut à l'attaquer dans le poste où il étoit, & qu'il avoit été reconnoître. Le Duc de Lorraine voiant sa resolution tint Conseil-de-guerre avec les principaux de son armée, qu'il tâcha d'encourager au combat, mais la plûpart furent d'advis de ne rien hazarder parce qu'ils soutenoient que le Maréchal de Crequi seroit obligé de repasser bientôt le Rhin faute de vivres, & que s'il y avoit à donner bataille, il valoit mieux la donner au de là de ce fleuve que dans leur païs qui demeureroit en proie à leurs ennemis si la fortune leur étoit contraire. Qu'outre cela la ville de Strasbourg pourroit abandonner leurs interêts, dont neanmoins ils avoient tant de besoin en l'état qu'étoient les affaires. Chacun aiant été de cet avis excepté le Duc de Lorraine qui vouloit combattre, on prit la resolution de se retirer sous Offembourg en attendant que les François, chassés par la necessité, eussent repassé le Rhin, mais comme c'étoit un peu tard qu'on s'en aviſoit, à peine avoit-on donné les ordres pour la retraitte, que le Maréchal de Crequi tomba sur leurs gardes qui donnerent une telle allarme à l'armée, qu'il y parut beaucoup de desordre, car dans

1677. LIV. VI.

1677. dans l'incertitude, ſi l'on devoit combattre ou
LIV. VI. ſonger à la retraite, tout étoit en confuſion, & quelque ordre que les Generaux apportaſſent, les premiers ordres gâtoient tout, chacun aiant plus de penchant à les ſuivre, à cauſe qu'il y trouvoit plus de ſeureté. Le Maréchal de Crequi ſçachant tirer ſon avantage de cette conjoncture fit charger quelques eſcadrons qui s'avançoient pour lui diſputer le paſſage, & la Maiſon du Roi, qu'il avoit envoiée contr'eux, les aiant enfoncés, elle en mit pluſieurs hors de combat, & le reſte acheva de jetter l'épouvante dans l'armée. Le Duc de Lorraine aiant été témoin lui-même de ces méchans commencemens (car il s'étoit avancé ſur une hauteur d'où il conſideroit ce qui ſe paſſoit) envoia quelques autres troupes au ſecours de celles-ci, mais aiant encore été défaites, il retira ſon canon qu'il avoit fait mettre en batterie contre la Maiſon du Roi, & aïant commandé de garder quelques defilés, il ſacrifia là quatre ou cinq cens hommes pour ſauver le reſte. En effet, pendant que cette infanterie combattoit avec beaucoup de valeur, ſes troupes prirent le chemin d'Offembourg, où elles ſe mirent enfin en ſeureté, mais diminuées de plus de huit cens hommes qu'elles avoient perdu dans ce dernier combat, où nous en perdîmes environ quatre cens.

Cependant le Maréchal de Crequi avoit ſurpris des lettres de la ville de Strasbourg, par leſquelles il avoit connu beaucoup de choſes qu'elle braſſoit contre lui avec le Duc de Lorraine. Et comme il eût été bien-aiſe de l'en faire repentir, & qu'il ſe voioit en état de cela, il

il envoia un courier en Cour pour en avoir la permiſſion. Le Roi qui étoit auſſi aiſe que lui de châtier cette ville, le lui aiant permis il envoia ordre à celui qui y reſidoit de la part du Roi de denoncer aux Magiſtrats, ou qu'ils euſſent à lui remettre le Fort de Kill qui couvroit leur pont, ou à leur declarer la guerre. Cependant il prit pluſieurs Châteaux aux environs de Gegembak, où l'on avoit reſſerré beaucoup de grains qu'il diſtribua à ſon armée, tellement qu'elle ſe refit un peu de ſes miſeres. Les Magiſtrats de Strasbourg aiant écouté les propoſitions de nôtre Reſident ſe trouverent bien étonnés, car ils n'avoient perſonne dans la ville qui fut capable de les défendre, quoi qu'ils euſſent une aſſez groſſe garniſon. Sur ces entrefaites le Duc de Lorraine qui avoit été averti de ces propoſitions, détacha le Prince Herman de Bade avec le Baron de Mercy pour ſe jetter dedans, & s'étant deguiſés pour pouvoir paſſer plus ſeurement, ils y arriverent aprés avoir eſſuié divers perils, & avoir manqué même d'être pris à la porte. Leur preſence raſſura non-ſeulement les Magiſtrats, mais empêcha encore pluſieurs brigues qui ſe faiſoient en faveur des François, & les Magiſtrats ne balançant plus aprés cela à vouloir conſerver leur liberté aux depens de leur vie, firent réponſe au Reſident que la demande qu'il leur avoit faite n'étant ni juſte ni raiſonnable, ils ne la lui pouvoient accorder, il ſortit là-deſſus de la ville avec ſes effets, mais le menu peuple qui voioit que les François commençoient déja à ravager tous les environs, vouloient ſe jetter deſſus s'ils n'en euſſent été em-

1677. Liv. VI.

pé-

1677. péchés par ceux qui avoient droit de leur commander & qui ne voulurent pas souffrir qu'on violat le droit des gens.
Liv. VI.

Le Maréchal de Crequi aiant sçû leur resolution, fit un détachement pour faire le dégât au tour de la ville, & on fut jusques aux Palissades ravageant tout ce qu'on sçavoit leur appartenir. Le Maréchal de Crequi suivoit cependant avec le reste de l'armée, & aiant attaqué le Port de Kill, dans lequel il y avoit une garnison Suisse, il l'emporta aprés quelques jours de tranchée. Etant maître de ce Fort, il ruina le pont que cette ville avoit sur le Rhin, aprés quoi il rasa le Fort rés Pied rés terre. Cette entrepriſe donna beaucoup de jalousie aux Suisses; mais comme le Roi avoit gaigné les principaux d'entr'eux, à qui il donnoit de grosses pensions, ils eurent soin de contenir le peuple qui commençoit à murmurer. Cependant la ville n'apprehendoit gueres ce Maréchal qui n'osa aussi entreprendre de l'assieger, mais aiant repassé le Rhin, il attaqua les Forts de l'Etoile & de l'Isle, & pour empécher que ceux de Strasbourg ne vinssent au secours, il jetta du monde dans une grosse Hôtellerie, qui étoit entre ces Forts & la ville. Ceux qu'il y avoit jettés commencerent à se fortifier, tellement qu'ils se défendirent contre plus de deux mille hommes qui avoient amené du canon pour les obliger à se rendre plutôt. Le Maréchal de Crequi voiant qu'ils se défendoient si bravement fit avancer de la cavalerie pour repousser les ennemis, mais comme ils avoient la ville à conserver, & que leur défaite eut été de trop grande consequence, ils se retire-

tirerent sans combattre. Aprés cela le Maréchal de Crequi s'empara aisément des deux Forts, & y laissa garnison afin de pouvoir s'opposer aux courses de celle de la ville, qui auroit pu sans cela faire tout ce qu'elle auroit voulu : il jetta aussi quelques troupes dans des châteaux voisins avec ordre de s'entresecourir les uns les autres ; car comme ces troupes étoient proches d'une garnison qui étoit presque aussi forte qu'une armée, il étoit necessaire qu'elles sçûssent ce qu'elles avoient à faire quand il seroit éloigné. 1677. LIV. VI.

En effet il étoit obligé d'aller contre le Duc de Lorraine, qui aprés avoir refait son armée, étoit venu au secours de Strasbourg ; mais comme c'étoit un peu trop tard, ce Prince resolut de passer le Rhin, & de tâcher de reprendre les Forts de l'Etoile & de l'Isle. Comme il n'y avoit plus de pont à Strasbourg, l'entrepriſe étoit assez dificile, mais ce Prince craignant qu'il n'y allat de sa gloire, si aprés avoir grossi son armée de plus de six mille hommes, il demeuroit sans rien faire, il prepara tout ce qui étoit necessaire pour construire un pont, & fit descendre ses batteaux du côté de Philisbourg. Le Prince Palatin apprehendant que cela n'attirat les deux armées dans son païs fit ce qu'il put auprés du Duc de Lorraine pour lui faire changer de resolution ; mais comme il étoit dificile à ce Prince de faire autrement, il ne put obtenir ce qu'il demandoit. Le Maréchal de Crequi sçachant le chemin qu'avoit pris le Duc de Lorraine, marcha du côté de Haguenaw pour empêcher que les ennemis n'entrassent en Alsace de ce côté-là ; mais com-

1677. comme il croioit être en seureté, parce qu'il
Liv. VI. avoit des nouvelles de moment à autre de ce qu'il devenoit, six mille hommes de l'armée des Cercles dressèrent un pont à Lauterbourg & commencerent à passer dessus. Le Maréchal de Crequi en aiant eu advis par les païsans, détacha la Roque Colonel de cavalerie, & qui avoit été fait Brigadier trois mois auparavant, pour aller reconnoître, & la Roque étant arrivé sur des hauteurs, s'apperceut qu'il n'étoit pas encore passé quatre à cinq cens hommes, ce qui lui fit naître l'envie de les attaquer devant qu'il en passât davantage. C'étoit une action extrêmement hardie, car il n'avoit pas plus de six cens hommes tant cavalerie que dragons; neanmoins il s'imagina qu'ils pourroient croire que ce seroit la tête de l'armée, c'est pourquoi il prit plusieurs caisses qu'il trouva dans un village, & fit battre aux champs, faisant autant de bruit que s'il avoit eu beaucoup de monde. La disposition du lieu lui étoit d'ailleurs extrêmement avantageuse, car les ennemis ne pouvoient découvrir ce qu'il avoit & lui tout au contraire les pouvoit presque tous conter un à un. D'abord que les ennemis entendirent tant de bruit, car il faisoit encore sonner tout à la fois ce qu'il avoit de trompetes, & faisoit battre cinq ou six marches differentes, ils crurent comme il s'étoit imaginé que c'étoit le Maréchal de Crequi lui-même avec son armée, tellement que ceux qui étoient prêts à passer eurent ordre de s'arrêter, & ceux qui étoient passés eussent été bien-aises d'être encore de l'autre côté. La Roque aiant reconnu à leur contenance que son dessein lui avoit reüs-

si,

si, les fit charger en même temps par ses dragons, & les ennemis se jetterent en foule sur le pont qu'ils repasserent avec beaucoup de promptitude ; mais comme ils s'apperçûrent qu'on ne les poursuivoit pas comme on auroit pu faire s'il y avoit eu beaucoup de monde, ils vinrent reprendre leur poste bien honteux de ce qui leur étoit arrivé. 1677. LIV. VI.

La Roque content de ce qu'il avoit fait, fit remonter ses dragons à cheval, & se retira de peur que les ennemis aiant reconnu son petit nombre, ne se missent à le poursuivre, mais devant qu'ils en eussent pris la resolution, il s'étoit déja éloigné, ensorte qu'ils ne se purent pas venger de l'affront qu'il leur avoit fait. Cependant le Maréchal de Crequi aiant peur qu'il ne lui arrivat du mal, le fit soutenir par cinq ou six mille hommes commandés par Mr. de Joieuse, avec ordre de marcher droit au pont ; mais les ennemis avoient déja fait passer tant de monde que Mr. de Joieuse n'osa entreprendre de les attaquer. Le Duc de Lorraine sçachant que ses gens avoient passé de ce côté-là, y envoia du renfort pendant qu'avec le reste de ses troupes il passa le Rhin lui-même auprés de Philisbourg. Son armée étoit plus forte de cinq à six mille hommes que celle du Maréchal de Crequi ; mais comme le païs est couvert, & qu'il n'en est pas de même que dans une rase campagne où le nombre fait beaucoup, le Maréchal de Crequi ne l'apprehenda pas, si-bien qu'il s'opposa à tous ses desseins. En effet le Duc de Lorraine voulant s'emparer de Weisseimbourg, il y marcha incontinent, & comme il avoit fait beaucoup de di-

1677. diligence, il le prevint d'un quart d'heure, de
Liv. VI. sorte que les ennemis furent obligés de se retirer, mais ils se saisirent de Landaw qu'ils pillerent, & l'aiant abandonné, le Maréchal de Crequi y jetta garnison, ce qui acheva de ruiner cette petite ville.

Ces petits exploits n'étoient pas grand' chose pour le Duc de Lorraine qui avoit eu du desavantage en deux ou trois rencontres pendant la campagne; mais Dieu vouloit que les choses se passassent de cette maniere pour renvoier la paix à toute l'Europe aprés avoir été en trouble pendant sept ans. En effet, l'Empereur considerant que quelque assistance qu'il eut receuë de ses Alliés, il lui avoit été impossible de faire aucunes conquêtes en deçà du Rhin, il se resolut d'accepter les conditions qu'on lui offroit par le traité qui avoit été déja signé par les Espagnols & par les Hollandois, comme j'ai dit ci-devant. C'est pourquoi il envoia ordre au Duc de Lorraine de repasser le Rhin: mais comme le Maréchal de Crequi en ignoroit les raisons, & qu'il avoit peur que ce ne fut pour retourner du côté de Fribourg, il le passa aprés lui, & le suivit jusques dans les montagnes voisines de cette ville par où ce Prince prenoit le chemin de la Suaube. Comme il vit qu'il ne songeoit pas à cette place, il fit repasser le Rhin à ses troupes, & aprés avoir démoli les Forts de l'Etoile & de l'Isle, & jetté garnison dans le château de Lictemberg, chacun entra en quartier d'hiver en attendant la paix generale. Car quoi que l'Empereur l'eut déja signée, les Princes du Nort étoient toujours en armes, & ils protestoient qu'ils per-

perdroient plutôt tous leurs Etats que de restituer toutes les places qu'ils avoient conquises sur le Roi de Suede. Ils avoient cependant chacun leur envoié à Paris comme je crois déja l'avoir dit, & ces Envoiés tâchoient de procurer à leurs Maîtres quelques conditions plus avantageuses que celles qu'on leur proposoit. Mais le Roi pour paroître genereux envers son allié, ne vouloit pas qu'il perdit aucune chose & offroit seulement de donner quelque argent pour dédommager les Princes de la Maison de Brunswick & le Marquis de Brandebourg. Pour ce qui est du Roi de Danemark il ne vouloit pas qu'il eut rien, ce qu'il faisoit par politique; car comme il esperoit que le Roi de Suede demeureroit toujours dans son alliance, il regardoit l'autre comme un Prince qui seroit toujours son ennemi. 1677. LIV. VI.

Le Roi de Danemark étoit au desespoir de cette dureté, & principalement parce qu'il voioit qu'on traitoit mieux les autres, lesquels cependant ne vouloient pas encore la paix aux conditions qu'on leur offroit. Le Roi fut donc obligé de faire marcher son armée contr'eux pendant que le Roi de Suede d'un autre côté se mit en campagne à la tête de ses troupes. Le Roi en faisant la paix avec l'Empereur s'étoit reservé le passage en Allemagne, en cas que ces Princes l'obligeassent à porter ses armes dans leur païs. L'armée entra donc sur les terres du Marquis de Brandebourg sous la conduitte du Marquis de Crequi, & celui qui commandoit les troupes de cet Electeur aiant ordre de se tenir sur la défensive se retira au de là du..... où le Maréchal de

1677. Crequi le fut chercher. Le Maréchal de Crequi étant arrivé en preſence, la riviere neanmoins entre deux, donna ordre à la cavalerie de paſſer à la nage, nonobſtant que les ennemis ſe fuſſent avancés ſur le bord d'où ils faiſoient un grand feu: mais le nombre des François qui ſe ſuccedoient les uns aux autres, en ſorte que la riviere en étoit toute couverte aiant étonné les ennemis, ils commencerent à prendre la fuite, & on les pourſuivit juſques à Minden.

Liv. VI.

Cependant le Marquis de Brandebourg voiant que ſes forces n'étoient pas capables de reſiſter à celles du Roi, lui écrivit une lettre extrêmement ſoumiſe pour lui demander quelques conditions moins dures que celles à quoi on le vouloit aſſujettir. Les Princes de la Maiſon de Brunſwic en firent de même, & le Roi qui eut été bien aiſe de les attirer à ſon parti, adjouta à l'argent qu'il leur offroit quelques Bailliages qui furent demembrés des Provinces dependantes de la Suede, ce qui fâcha tellement cette Couronne qu'elle prit dés ce temps-là la reſolution d'abandonner les interêts d'un Roi qu'elle eſtimoit la ſacrifier. Le Marquis de Brandebourg & les Princes de la Maiſon de Brunſwic n'aiant pu tirer des conditions plus avantageuſes reſolurent de s'y ſoumettre, tellement qu'il ni eut plus que le Roi de Danemark avec qui l'on eut la guerre, mais comme ce lui eût été une trop grande temerité de pretendre reſiſter tout ſeul, il ſigna la paix comme les autres, contre qui neanmoins il étoit outré d'avoir été abandonné. Ainſi tous les Princes qui avoient pris parti dans la

guerre

guerre se virent obligés de plier sous le plus fort, il n'y eut que le Duc de Lorraine qui ne pouvant se resoudre à accepter les conditions indignes auxquelles on le vouloit assujettir pour rentrer dans son païs, aima mieux vivre en homme privé à la Cour de l'Empereur, dont il a depuis commandé les armées contre les Turcs, que de signer un traitté si desavantageux. Chacun croit qu'il a pris le meilleur parti, les choses pouvant changer bien-tôt & le remettre en l'état où il doit être selon la raison & selon le rang qu'ont toûjours tenu ses ancestres. 1677. LIV. VI.

FIN.

mine ubique tam copiosè sanguinem effundunt, quam qui nunquam venæsectionem admittendam statuunt. ibid.

XLIII. *In quibus, quando, & quæ vena secanda sit.* 372

MEMBRUM III.

Quare Alexipharmaca secundum Methodum nostram optimè usurpentur.

XLIV. *Cur Alexipharmaca in morbi principio & augmento nequaquam integra, quæ sudorem extorqueat, sed in minori partitaque dosi exhibenda sint.* 373

XLV. *Augmentum quo pseudo-medici, mulierculæ, aliique istius farinæ homines, qui solent contrarium agere, facinus hocce suum excusare conantur, facile posse dilui.* 375

XLVI. *In ipsa peste, vel à principio quidem prorsus necessaria esse sudorifera.* 376

XLVII. *Et quare.* 377

XLVIII. *Sed tunc eorundem usum debere esse longe alium quam isti instituere solent.* 378

XLIX. *In febribus autem minus acutis veluti nostra, istam alexipharmacâ utendi methodum minime convenire.* ibid.

L. *Magnamque ignorantiam & temeritatem involvere.* 380

LI. *Ac propterea merito condemnandam, nostramque methodum amplectendam esse.* 381

MEMBRUM IV.

Quare Victus debeat esse tenuissimus, nullaque ægris nostris conveniant jusculæ aut consumata.

LII. *Quare in morbi curatione nihil æque molestum & tædiosum esse posit medico quam quod, qui ægris inserviunt, eos jusculis & consumatis confortare præposterè satagant.* 382

LIII. *Quia nempe cum plerisque medicis inter corroborationem nutritivam & medicinalem, eam, quam oportet, distinctionem facere nesciunt.* 384

LIV. *In quo consistat forma essentialis uniuscujusque mixtis & quare, antequam sanguis ex assumpto cibo generari possit, in ventriculo debeat præcedere ipsius corruptio, seu*

per fermentationem dissolutio. 385. & 386
LV. *Quare dum morbus viget, cessante in ventriculo ciborum digestione nulla per hos fieri queat confortatio.* 387
LVI. *Ciborum digestionem in ventriculo fieri ope caloris ad modum coctioni quæ fit per ignem, ideoque, quo ebullitione magis sunt comminuti, eo citius faciliusque in ventriculo posse digeri, errorem esse crassissimum.* 388
LVII. *Alimenta per medicam ebullitionem ab igne instituta, in ventriculo quidem fermentationem melius subire, attamen prorsus comminuta digestu longè difficillima esse.* 389
LVIII. *Quare ideo pessimè agant, qui ægros omnem cibum aversantes, gravibus jusculis vexare, imo aliquando necare non desinunt.* 391
LIX. *Iuscula tenuissima hordiacea, & similia ex aqua & vino parata, aliqua quidem ratione posse concedi, sed tale ægrotanti obtrudere nutrimentum: quod vel dum fuerit sanus ventriculus difficillimè digerere potest, summæ esse ignorantiæ.*
LX. *Uti & hoc quod morbo emergentes impleantur multo cibo, præsertim non assueto, quemque illi fastidiunt.* 393
LXI. *Unde appetitus excitetur. Et quare reconvalescentibus haud facilè denegandus sit cibus quem singulariter avideque appetunt.* 394.
LXII. *Quibus tantum hac cibandi indulgentia concedenda sit.* 396
LXIII. *Cum ea tamen conditione, ut tantum in parva primum exhibeatur quantitate.* ibid.
LXIV. *Unde Appetitus verus à falso & imaginario facilè dignoscatur.* 397
LXV. *Quando & quas ob rationes sæpè contingat quod ægri, falso appetitu seducti nil nisi cibum clamitent.* ibid.
LXVI. *Qua ratione à morbo reviviscentes in capiendis cibis se regere & moderari teneantur.* 399
LXVII. *Quare necessariò in sanguine requirantur particulæ serosæ & aquosæ.* 401
LXVIII. *Eas propter perpetuam insensibilemque sui evaporationem, quotidiè sui per potum indigere restauratione.* 402
LXIX. *Ipsa-*

LXIX. *Ipsarum evaporationem in febribus continuis & ardentibus extraordinariam esse, ideoque, tunc etiam majori per largiorem potum reparatione opus habere.* ibid. & 403

LXX. *Cum particulis aquosis multas quoque alias spirituosas & fermentativas semper abduci.* 403

LXXI. *Atque hinc potum non solùm aquosum. sed & spirituosis ac fermentativis particulis præditum esse oportere.* 404

LXXII. *Eos qui sine ulla discretione in omnibus febribus vinum prohibent, planè ignorantes esse.* 405

LXXIII. *Argumentum quo isti ignorantiam suam prætegere conantur, nullâ verâ ratione aut experientiâ fundatum esse.* 406. & 407

LXXIV. *Pulsum celeriorem nequaquam semper auctum totius sanguinis, quin potiùs majoris crassioriseque ejus partis diminutum calorem indicare.* 407

LXXV. *Insolitum in febribus calorem non specie, sed ideò duntaxat à naturali calore differre, quia eò concitatior est.* 408

LXXVI. *Calorem istum non esse aut constituere morbum, sed ab ipsa natura in morbi oppugnationem excitari.* 409

LXXVII. *Atque ideò ipsum non facile diminuendum, ast potiùs calidis alexiteriis tum potu suavitèr fovendum.* ibid. & 410

LXXVIII. *Quum in ipsa peste antidota vino multo calidiora quàm maximè conveniant, saltem vinum temperato suo calore in febribus minus ardentibus non posse non esse utile.* ibid.

LXXIX. *Illorum refugium ad occultam alexiteriorum qualitatem, esse tantum suæ ignorantiæ prætextum, nullamque præter qualitatem calefactivam in iis demonstrari posse.* 410. 411.

LXXX. *Eamque propterea, si in aucto calore morbus consisteret, debere esse Venenosam, contrarium autem per ipsam experientiam optimumque eorundem effectum constare.* 411

LXXXI. *Potum itaque temperatè calidum & vinosum in febribus, etiam continuis & malignis optimè convenire non solùm in principio.* 412

LXXXII. *Verum etiam in earundem incremento.* 413

LXXXIII. *Undè oportet concludere aquam potumve purum putum frigidum esse nocivum, vinum autem methodicè sumptum valdè salubre.* ibid.

LXXXIV. *Vinum inquam modicè propinatum cùm in malignis, tùm benignis, præsertim intermittentibus febribus aliisque morbis tàm præstans esse, ut vel alexipharmaci vicem supplere possit. Hocque per frequentissimas observationes indubiamque experientiam probatum esse.* 414

FINIS.

ERRATA.

In Dedicatione. Pag. 8. lin. 13. judicare p 10. l. 14 eosque p 16. l. 23. medicorum auxilio frustratus, p. 17. l. 2. plebis hujus l. 7. l. V. D. qui, postquam p. 21. l. 10 Vitæ discrimen, ut *In Tractatione.* Pag. 1. lin. 8. vobis fortè p. 3. l. 12. quam quæ consistunt p. 7. l. 11. finitimos vortices p. 12. l. 23. Altera est p. 16. l. 19. lves p. 24. l. 17. & 18 sumentes, ista *In Textu* p. 18. l. 6. illo l. 30. majori longitudine p. 19. l. 20. tortosi p. 21. l. 6. septimenta sepum, p. 22. l. 20. & 21. *perfricatori* p. 23 l. 16. potest vel p. 29. l. 19. figurabilis, p 31. l. 7 partium formam p. 35. l. 2. minimè interrupto. p. 36. l. 30. medi-sanguineis p. 36. l. 14. solidis omnibus p. 51. l. 1. continuo novi p. 52. l. 1. fovendo conservant. l. 13. mediæ, æthereæ p. 53. l. 1. tortosque l. 20. possent, l 21. nullumque extra p. 55. l. 8. puta æthereæ, p 57. l. 14. accendit, ipsemet p. 59. l. 30. quà p. 63. l. 23. dilarentur; hacque p 64 l 15. naturalibus, p. 65. l. 25. circumdatæ, irrumpant, p. 66. l. 1. ultimò p 67. l. 21. discriminatas. p. 69. l. 26 conum, & p. 70 l. 7 condensatas p. 72. l. 29. aliquamdiu l 23. suam p. 75 l. 2. sibi unicis, p 77. l. 6. integritatis) l. 17 dispersis p. 78. l. 1. cohors; in p. 79 l. 24. breviter, sed p. 80. l. 2. clementis p. 81. l. 8 seriem propagationem p. 84. l. 6. fermentationem habitudinem l. 29. accidit p. 85 l. 21. ut diversa l. 24. accenditur. Uti etiam l 30. aliquo maligna fermen p. 89. l. 1. determinationes, p. 93. l. 19. desumptam, p 94. l. 3. tardissimè p. 96. l. 16. eousque debuisse l 25. eatam facilè p. 97. l 27. illuminasse: tam l. 29. occultam p. 98. l. 1. causas, nec p. 100. l. 20. assignare: p. 102. l. 17 ne hilo minus p. 103. l. 2. omnes in omne seculum l 20. hoc namque p. 104. l. 10. seu constitutione p. 106. l. 5. centra p. 109. lin 30 etiam quia radios p. 110. l. 1. accipit, ad p. 111. l. 20. ob hoc p. 113. l. 7. Vivorum. p. 119. l. 30. seccedant, ut in p. 120 l. 11. ut hæc p. 121. l. 3. conduntur, minor

p. 121.

ERRATA.

p. 123. l 28. processui p. 125. l. 24. affiata; p 126. l. 25. intellectis nunc p. 129. l. 20. in vivos p. 133. l. 16. transfluxa, ut p. 138. l. 4. essent oppositæ, necessatio p. 140. l. 17. poros circulatio p. 141. l. 19. expulsæ, atque p. 143. l. 23. inceptam p. 144. l. 3. denuò quidem expulsæ p. 146. l. 14. crassities; è contra p. 147. l. 14. transpirationem l. 15. vel non, vel difficillimè l. 30. nimis imbecilli p. 148. l. 13. fiunt, donec effervescentia p 149. l. 5 augeretur, adeo ut p. 150 l. 3. extendere, hincque prædictam l. 10. dissipabatur, l. 14. lethali fit l. 16. recrementorum p. 153. l. 5. observabilis erat, l. 9. distributivam, puta p 157. l. 4. hac ratione p. 159. l. 27. sanguinisque p. 160 l. 18. tortosas p. 163. l. 3 mobilitatem, crassitie sua, notabili p 164. l. 11. aortam p. 165. l. 10. stillantes, omni potius l. 11. condensarentur p. 166. l. 11. incitatio? p. 167. l. 13. recta ascendat p. 173. l. 3. quâ fontis l. 25 refectioni p. 174. l. 2. licet eo tota p. 175. l 5. amplius non sunt p 176. l. 16. communes sunt: p. 177. l. 1. dum homo vigilat, l. 11. desumenda) p. 180. l. 1. jam apparet p. 182. l. 1. propter minorem spirituum acrimoniam, minoremque p. 185. l. 2. nullum l. 22. & 23. præditis ramulis, p. 186. l. 14. ut ut exigui l. 23. reflecterent p. 190. l. 12. fomentatio (p. 191. l 8. acido-sulphureæ, salinæ l. 22. ut non amplius p. 192. l. 24. ramuli, qui p. 195. l. 13. in illo calorem p. 196. l. 15. inceptum p. 202. l. 14. valuerit. p. 203. l. 19. quam ut ipsa. p. 204. l. 14. debiliores p. 205. l. 20. siccatos, l. 28. manuum & digitorum (p. 208. l. 12. nitendum est (p. 213. l 15. fit sanguinis p. 225. l. 15. ita ut ad p. 232. l. 21. particulas, p. 233. l. 25. aliud officium sua solius p. 235. l. 16 curationem destinantur, l. 30. opitulentur, scil. p. 236. l. 7. continuus p. 240. l. 8. qui neque p. 244. l. 4. usitata p. 247. l. 12. hostis, qui p. 252. l. 10. proponimus, p. 256 l. 12. justam raritatem p. 264. l. 22. intempestivo eorundem p. 265. l. 20. potius quam eorundem p. 267. l 6. in singulis hominibus præcise determinari nequeat, in ge- p. 269. l. 20. assertionis p. 282. l. 17. quique l. 19. salvatos p. 283. l. 8. putridamve p. 284. l. 15. & 16. morbi finis, p. 285. l. 6. niger sit: non p. 286. l. 2. offendat l. 9. medicamentoso p. 287. l. 22. judicatum p. 289. l. 28. & 29. agendum majori utique cum vigilantia p. 293. l. 8. etiam sanguinis particularum p. 294. l. 19. spiculum p. 304. l. 10. illius partis p. 306. l. 10. edendas p. 307. l. 28. diminuendus p. 308. l. 14. remediis, cum p. 309 l. 24. est, secundum gradus l. 25. ℥ xij. x, viij, p. 315. l. 13. ex inferiori l. 20. & 21. ejusdemque p. 316. l. 6. ægrum debilitare l. 15. robustissimos p. 317. l. 5. continuitas (à p. 318. l. 1. lateralibus, primo p. 320. l. 15. inque parte p. 327. l. 3. est, sed p. 331. l. 17. cordial. ana ℥iij. l. 18. card. bened, ℥ij. p. 337. l. 29. fuit, vel, p. 338. l. 11. & 12. malè

ERRATA.

malè in hujusmodi p. 343. l. 22. confect. alkerm. &c. l. 27. atque nullus l. 29. casus, cujusmodi p. 351. l. 14. rationis claro p. 354. l. 24. virium productione m p. 358. l. 30. urgente calu p. 360. l. 26. simplici arcano l. 29. superfluum est, p. 361. l. 9. sinunt; uti p. 362. l. 4. quin in omnibus p. 367. l. 6. expandendi defendendique p. 370. l. 19. exprompsit, p. 371. l. 13. fuimus. p. 372. l. 2. consuetudinis p. 373. l. 11. esse arbitremur. p. 375. l. 29. At facilè p. 376. l. 13. pe per-a-uti, miasmata p. 377. l. 17. obstent. hincque p. 378. l. 29. oport, eamque p. 382. l. 12. cochleatim exhibendo rales p. 389. l. 12. fibras relinquuntur, sub ingrediendo p. 390. l. 9. liquori p. 392. l. 9. cogere, ac p. 393. l. 4. valenti, p. 396. l. 4. adde qui laborant ipsius sanguinis aliusve humoris p. 397. l. 27. pollè, eosque p. 400. l. 19. videmur p. 401. l. 29. pura p. 403. l. 25. tamque leviter l. 30. sibi mutuo p. 406. l. 15. nechercule! p. 408. l. 25. subtili, per p. 412. l. 3. adjuvandus l. 25. conveniunt moderata, ita p. 413. l. 5. distillatis vel coctis, l. 24. In Colatura p. 428. l. 16. correpta; hanc p. 431. l. 18. alkerm. &c. p. 433. l. 16. deficerent, p. 434. l. 18. vivo mortuus p. 440. l. 9. detrahendum l. 12. venæsectionem l. 15. eductione p. 441. l. 11. ramilares l. 14. hebetudine p. 444. l. 27. Sultz. p. 452. l. 28. purgavi electuario p. 471. l. 5. diarrhæam paterętur, p. 494. l. 14. Mercatoris.

ERRATA IN MARGINE.

Pag. 24. lin 5. incalescentia p. 55. art. 47. l. 7. pertransiens. p. 70. art. 64. delenda sunt hæc verba. In animalibus effervescentiam p. 82. art. 75. l. 6. fermentatio p. 109. art. 12. l. 4. adde globum Terrestrem p. 113. art. 18. l. 14. fiant p. 159. art. 28. l. dederint. p. 163. art. 37. l. 4. pineali p. 167. art. 40. l. 6. choroide p. 183. art. 57. l. 1. Quomodo ex p. 215. art. 30. l. 2. medicinam p. 281. art. 8. l. 6. levem, p. 343. art. 68. l. 5. est, ita cum p. 367. art. 34. l. 5. educendi p. 369. art. 38. inter l. 5. & 6. addend. experientiam, p. 388. art. 56. l. 16. comminuti p. 391. art. 58. inter l. 12. & 13. addend. imo aliquando.

FINIS.

AEN DEN BOECKBINDER.

Deselve sal gehouden wesen in het binden van dit Boeck, weg te snijden de volgende paginaes, alsoo daer eenige fouten in-sijn. In de Dedicatie 4. en 5. in het werck Pagina 1. 2 25. 26. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 91. 92. 135. 136. 141. 142. 153. 154. 155. 156. 211. 212. 301. 302. en moet daer voor in plaets stellen deselve paginaes die verbetert in 't beck sijn aengedruckt.

mine ubique tam copiose sanguinem effundunt, quam qui nunquam venæsectionem admittendam statuunt. ibid.

XLIII. *In quibus, quando, & quæ vena secanda sit.* 372

MEMBRUM III.

Quare Alexipharmaca secundum Methodum nostram optimè usurpentur.

XLIV. *Cur Alexipharmaca in morbi principio & augmento nequaquam integra, quæ sudorem extorqueat, sed in minori partitaque dosi exhibenda sint.* 373

XLV. *Augmentum quo pseudo-medici, mulierculæ, aliique instimo farinæ homines, qui solent contrarium agere, facinus hocce suum excusare conantur, facile posse dilui.* 375

XLVI. *In ipsa peste, vel à principio quidem prorsus necessaria esse sudorifera.* 376

XLVII. *Et quare.* 377

XLVIII. *Sed tunc eorundem usum debere esse longe alium quam isti instituere solent.* 378

XLIX. *In febribus autem minus acutis veluti nostra, istam alexipharmacâ utendi methodum minime convenire.* ibid.

L. *Magnamque ignorantiam & temeritatem involvere.* 380

LI. *Ac propterea merito condemnandam, nostramque methodum amplectendam esse.* 381

MEMBRUM IV.

Quare Victus debeat esse tenuissimus, nullaque ægris nostris conveniant juscula aut consumata.

LII. *Quare in morbi curatione nihil æque molestum & tædiosum esse possit medico quam quod, qui ægris inserviunt, eos jusculis & consumatis confortare præposterè satagant.* 382

LIII. *Quia nempe cum plerisque medicis inter corroborationem nutritivam & medicinalem, eam, quam oportet, distinctionem facere nesciunt.* 384

LIV. *In quo consistat forma essentialis uniuscujusque mixti: & quare, antequam sanguis ex assumpto cibo generari possit, in ventriculo debeat præcedere ipsius corruptio, seu*

per fermentationem dissolutio. 385. & 386
LV. *Quare dum morbus viget, cessante in ventriculo ciborum digestione nulla per hos fieri queat confortatio.* 387
LVI. *Ciborum digestionem in ventriculo fieri ope caloris ad modum coctionis quæ fit per ignem, ideoque, quo ebullitione magis sunt comminuti, eo citius faciliusque in ventriculo posse digeri, errorem esse crassissimum.* 388
LVII. *Alimenta per medicam ebullitionem ab igne institutam, in ventriculo quidem fermentationem melius subire, attamen prorsus comminuta digestu longè difficillima esse.* 389
LVIII. *Quare ideo pessimè agant, qui ægros omnem cibum aversantes, gravibus jusculis vexare, imo aliquando necare non desinunt.* 391
LIX. *Iuscula tenuissima hordtacea, & similia ex aqua & vino parata, aliqua quidem ratione posse concedi, sed tale ægrotanti obtrudere nutrimentum: quod vel dum fuerit sanus ventriculus difficillimè digerere potest, summæ esse ignorantiæ.*
LX. *Uti & hoc quod morbo emergentes impleantur multo cibo, præsertim non assueto, quemque illi fastidiunt.* 393
LXI. *Unde appetitus excitetur. Et quare reconvalescentibus haud facilè denegandus sit cibus quem singulariter avideque appetunt.* 394.
LXII. *Quibus tantum hæc cibandi indulgentia concedenda sit.* 396
LXIII. *Cum ea tamen conditione, ut tantum in parva primum exhibeatur quantitate.* ibid.
LXIV. *Unde Appetitus verus à falso & imaginario facilè dignoscatur.* 397
LXV. *Quando & quas ob rationes sæpè contingat quod ægri, falso appetitu seducti nil nisi cibum clamitent.* ibid.
LXVI. *Qua ratione à morbo reviviscentes in capiendis cibis se regere & moderari teneantur.* 399
LXVII. *Quare necessariò in sanguine requirantur particulæ serosæ & aquosæ.* 401
LXVIII. *Eas propter perpetuam insensibilemque sui evaporationem, quotidiè sui per potum indigere restauratione.* 402

LXIX. *Ipsa.*

LXIX. *Ipsarum evaporationem in febribus continuis & ardentibus extraordinariam esse, ideoque, tunc etiam majori per largiorem potum reparatione opus habere.* ibid. & 403

LXX. *Cum particulis aquosis multas quoque alias spirituosas & fermentativas semper abduci.* 403

LXXI. *Atque hinc potum non solùm aquosum. sed & spirituosis ac fermentativis particulis præditum esse oportere.* 404

LXXII. *Eos qui sine ulla discretione in omnibus febribus vinum prohibent, planè ignorantes esse.* 405

LXXIII. *Argumentum quo isti ignorantiam suam prætegere conantur, nullâ verâ ratione aut experientiâ fundatum esse.* 406. & 407

LXXIV. *Pulsum celeriorem nequaquam semper auctum totius sanguinis, quin potiùs majoris crassioriſque ejus partis diminutum calorem indicare.* 407

LXXV. *Insolitum in febribus calorem non specie, sed ideò duntaxat à naturali calore differre, quia eò concitatior est.* 408

LXXVI. *Calorem istum non esse aut constituere morbum, sed ab ipsa natura in morbi oppugnationem excitari.* 409

LXXVII. *Atque ideò ipsum non facile diminuendum, ast potiùs calidis alexiteriis tum potu suavitèr fovendum.* ibid. & 410

LXXVIII. *Quum in ipsa peste antidota vino multo calidiora quàm maximè conveniant, saltem vinum temperato suo calore in febribus minus ardentibus non posse non esse utile.* ibid.

LXXIX. *Illorum refugium ad occultam alexiteriorum qualitatem, esse tantum suæ ignorantiæ prætextum, nullamque præter qualitatem calefactivam in iis demonstrari posse.* 410. 411.

LXXX. *Eamque propterea, si in acto calore morbus consisteret, debere esse Venenosam, contrarium autem per ipsam experientiam optimumque eorundem effectum constare.* 411

LXXXI. *Potum itaque temperatè calidum & vinosum in febribus, etiam continuis & malignis optimè convenire non solùm in principio.* 412

LXXXII. *Verum etiam in earundem incremento.* 413
LXXXIII. *Undè oportet concludere aquam potumve purum putum frigidum esse nocivum, vinum autem methodicè sumptum valdè salubre.* ibid.
LXXXIV. *Vinum inquam modicè propinatum cùm in malignis, tùm benignis, præsertim intermittentibus febribus aliisque morbis tàm præstans esse, ut vel alexipharmaci vicem supplere possit. Hocque per frequentissimas observationes indubiamque experientiam probatum esse.* 414

FINIS.

ERRATA.

In Dedicatione. Pag. 8. lin. 13. judicare p 10. l. 14 eosque p 16. l. 23. medicorum auxilio fruſtratus, p. 17. l. 2. plebis hujus l. 7. I. V. D. qui, poſtquam p. 21. l 10 Vitæ diſcrimen, ut *In Præfatione.* Pag. 1. lin. 8. vobis fortè p. 3. l. 12. quam quæ conſiſtunt p. 7. l 11. finitimos vortices p. 12. l. 23. Altera eſt p. 16. l. 19. læves p. 24. l. 17. & 18 ſumentes, iſta *In Textu* p. 18. l 6. illo l. 30. majori longitudine p. 19. l. 20. tortoſi p. 21. l. 6. ſeptimenta ſepum, p. 22. l. 20. & 21. *perſervatori* p. 23 l. 16. poteſt vel p. 29. l. 19. figurabilis, p 31. l. 7 partium formam p. 35. l. 2. minimè interrupto. p. 36. l. 30. medi-ſanguineis p. 36. l. 14. ſolidis omnibus p. 51. l. 1. continuo novi p. 52. l. 1. ſovendo conſervant. l. 12. mediæ, ætereæ p. 53. l. 1. tortoſoſque l. 20. poſſent, l 21. nullumque extra p. 55. l. 8. puta ætherea, p 57. l. 14. accendit, ipſemet p. 59. l. 30. quâ p. 63. l 23. dilatentur; hacque p 64 l 15. naturalibus, p. 65. l. 15. circumdatæ, irrumpant, p. 66. l. 1. ultimò p 67. l. 21. diſcriminatas. p. 69. l. 26 conum, & p. 70 l. 7 condenſatas p. 72. l. 29. aliquamdiu l 23. ſuam p. 75 l. 2. ſibi unicis, p 77. l. 6. integritatis) l. 17 diſperſis p. 78. l. 1. cohors; in p. 79 l. 24. breviter, ſed p. 80. l. 2. elementis p. 81. l. 8 ſeriem propagationem p. 84. l. 6. fermentationem habitudinem l. 29. accidit p. 85 l. 21. ut diverſa l. 24. accenditur. Uti etiam l 30. aliquo maligna fermen p. 89. l. 28. determinationes, p. 93. l. 19. deſumptam, p 94 l. 3. tardiſſimè p. 96. l. 16. conſque debuiſſe l 25. calam facilè p. 97. l 27. illuminaſſe: tam l. 29. occultam p. 98. l. 1. cauſas, nec p. 100. l 20. aſſignare: p. 102. l. 17 ne hilo minus p. 103. l. 2. omnes in omne ſeculum l 20. hoc namque p. 104. l. 16. ſeu conſtitutione p. 106. l. 5. centra p. 109. lin 30. eriam quia radios p. 110. l. 1. acipit, ad p. 111. l. 20. ob hoc p. 113. l. 7. Vivorum. p. 119. l. 30. ſeedant, ut in p. 120 l. 11. ut hæc p. 121. l. 3. conduntur, minor

p. 121.

ERRATA.

p. 123. l 28. processui p. 125. l. 24. afflata; p 126. l. 23. intellectis nunc p. 129. l. 20. in vivos p. 133. l. 16. transduxu, ut p. 138. l. 4. essent oppositæ, necessatio p. 140. l. 17. poros circulatio p. 141. l. 19. expulsæ, atque p. 143. l. 23. inceptam p. 144. l. 3. denuo quidem expulsæ p. 146. l. 14. crassities; è contra p. 147. l. 14. transpirationem l. 15. vel non, vel difficillimè l. 30. nimis imbecilli p. 148. l. 13. fiunt, donec effervescentia p 149. l. 5 augeretur, adeo ut p. 150 l. 3. extendere, hincque prædictam l. 10. diffipabatur, l. 14. lethali fit l. 16. recrementorum p. 153. l 5. observabilis erat, l. 9. distributivam, puta p 157. l. 4. hac ratione p. 159. l 27. sanguinisque p. 160 l. 18. tortosas p. 163. l. 3 mobilitatem, crassitie sua, notabili p 164. l. 11. aortam p. 165. l. 10. stillantes, omni potius l. 11. condensarentur p. 166. l. 11. incitatio ? p. 167. l. 13. recta ascendat p. 173. l. 3. quâ fontis l. 25 refectioni p. 174. l. 2. licet eo tota p. 175. l 5. amplius non sunt p 176. l. 16. communes sunt: p. 177. l. 1. dum homo vigilat, l. 11. desumenda) p. 180. l 2 jam apparet p. 182. l. 1. propter minorem spirituum acrimoniam, minoremque p. 185. l. 2. nullum l. 22. & 23. prædictis ramulis, p. 186. l. 14. ut ut exigui l. 23. reflecterent p. 190. l. 12. fomentatio (p. 191. l 8. acido-sulphureæ, salinæ l. 22. ut non amplius p. 192. l. 24. ramuli, qui p. 195. l. 13. in illo calorem p. 196. l. 15. inceptum p. 202. l. 14. valuerit. p. 203. l. 19. quam ut ipsa. p. 204. l. 14. debiliores p. 205. l. 20. siccatos, l. 28. manuum & digitorum (p. 208. l. 12. nitendum est (p. 213. l 15. fit sanguinis p. 225. l. 15. ita ut ad p. 232. l. 21. particulas, p. 233. l. 25. aliud officium sua solius p. 235. l. 16 curationem destinantur, l. 30. opitulentur, scil. p. 236. l. 7. continuus p. 240. l. 8. qui neque p. 244. l. 4. usitata p. 247. l. 12. hostis, qui p. 252. l. 10. proponimus, p. 256 l. 12. justam raritatem p. 264. l. 22. intempestivo eorundem p. 265. l. 20. potius quam eorundem p. 267. l 6. in singulis hominibus præcise determinari nequeat, in ge- p. 269. l. 20. assertionis p. 282. l. 17. quique l. 19. salvatos p. 283. l. 8. putridamve p. 284. l. 15. & 16. morbi finis, p. 285. l. 6. niger sit: non p. 286. l. 2. offendat l. 9. medicamentoso p. 287. l. 22. judicatum p. 289. l. 28. & 29. agendum majori utique cum vigilantia p. 293. l. 8. etiam sanguinis particularum p. 294. l. 19. spiculum p. 304. l. 10. illius partis p. 306. l. 10. edendas p. 307. l. 28. diminuendus p. 308. l. 14. remediis, cum p. 309 l. 24. est, secundum gradus l. 25. ℥ xij. x, viij, p. 315. l. 13. ex inferiori l. 20. & 21. ejusdemque p. 316. l. 6. ægrum debilitare l. 15. robustissimos p. 317. l. 5. continuitas (à p. 318. l. 1. lateralibus, primo p. 320. l. 15. inque parte p. 327. l. 3. est, sed p. 331. l. 17. cordial. ana ℥ iij. l. 18. card. bened, ℥ i ℈. p. 337. l. 29. fuit, vel, p. 338. l. 11. & 12. malè

ERRATA.

malè in hujusmodi p. 343. l. 22. confect. alkerm. &c. l. 27. atque nullus l. 29. casus, cujusmodi p. 351. l. 14. rationis claro p. 354. l. 24. virium productione m p. 358. l. 30. urgente casu p. 360 l. 26 simplici arcano l. 29. superfluum est, p. 361. l. 9. sinunt; uti p. 363. l. 4. quin in omnibus p. 367. l. 6. expandendi defendendique p. 370. l. 19. exprompsit, p. 371. l. 13. fuimus. p. 372 l. 2. consuetudinis p. 373. l. 11 esse arbitremur. p. 375. l. 29. Atfacilè p. 376. l. 13. pe per-a uti, miasmata p. 377 l. 17. obstent, hincque p. 378. l. 29. oport, eamque p. 382 l. 12. cochleatim exhibendo tales p. 389. l. 12. fibras relinquuntur. sub ingrediendo p. 390. l. 9. liquori p. 392. l. 9 cogere, ac p. 393. l. 4. valenti, p. 396. l. 4. adde qui laborant ipsius sanguinis aliu ve humoris p. 397. l. 27. posse, eoque p. 400 l. 19. videmur p. 401. l. 29 pura p. 403. l. 25. tamque leviter l. 30. sibi mutuo p. 406. l. 15. nichercule! p. 408. l. 25. subtili, per p. 412 l. 3. adjuvandus l. 25. conveniunt moderata, ita p. 413. l. 5. distillatis vel coctis, l. 24. In Colatura p. 428. l. 16. correpta; hanc p. 431. l. 18 alkerm. &c. p. 433. l. 16. deficerent, p. 434. l. 18. vivo-mortuus p. 440 l. 9. detrahendum l. 12. venæsectionem l. 15. eductione p. 441. l. 11. ramilares l. 14. hebetudine p. 444. l. 27. Sultz, p. 452. l. 28. purgavi electuario p. 471. l. 5. diarrhœam pateretur, p. 494. l. 14. Mercatoris.

ERRATA IN MARGINE.

Pag. 24. lin 5. incalescentia p. 55. art. 47. l. 7. pertransiens. p. 70. art. 64. delenda sunt hæc verba. In animalibus effervescentiam p. 82. art. 75. l. 6. fermentatio p. 109. art. 12. l. 4. adde globum Terrestrem p. 113. art. 18. l. 14. fiant p 159. art. 28. l. dederint. p. 163. art. 37. l. 4. pineali p. 167. art. 40. l. 6. choroide p. 183. art. 57. l. 1. Quomodo ex p. 235 art. 30. l. 2. medicinam p. 281. art. 8. l. 6. levem, p. 343. art. 68 l. 5 est, ita cum p. 367. art. 34. l. 5. educendi p. 369 art. 38 inter l. 5. & 6. addend. experientiam, p. 388. art. 56. l. 16. comminuti p. 391. art. 58. inter l. 12. & 13. addend. imo aliquando.

FINIS.

AEN DEN BOECKBINDER.

Deselve sal gehouden wesen in het binden van dit Boeck, weg te snijden de volgende paginaes, alsoo daer eenige soorten in-sijn. In de Dedicatie + 4. en 5. in het werck Pagina 1. 2 25. 26. 43. 44 45. 46. 47. 48. 91. 92. 135. 136. 141. 142. 153. 154. 155. 156. 211. 212. 301. 302. en moet daer voor in plaets stellen deselve paginaes die verbetert in 't boeck sijn aengedruckt.



